

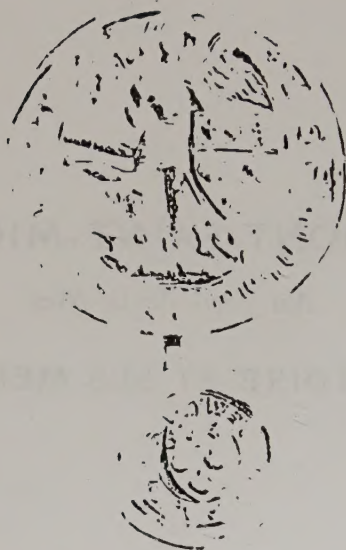


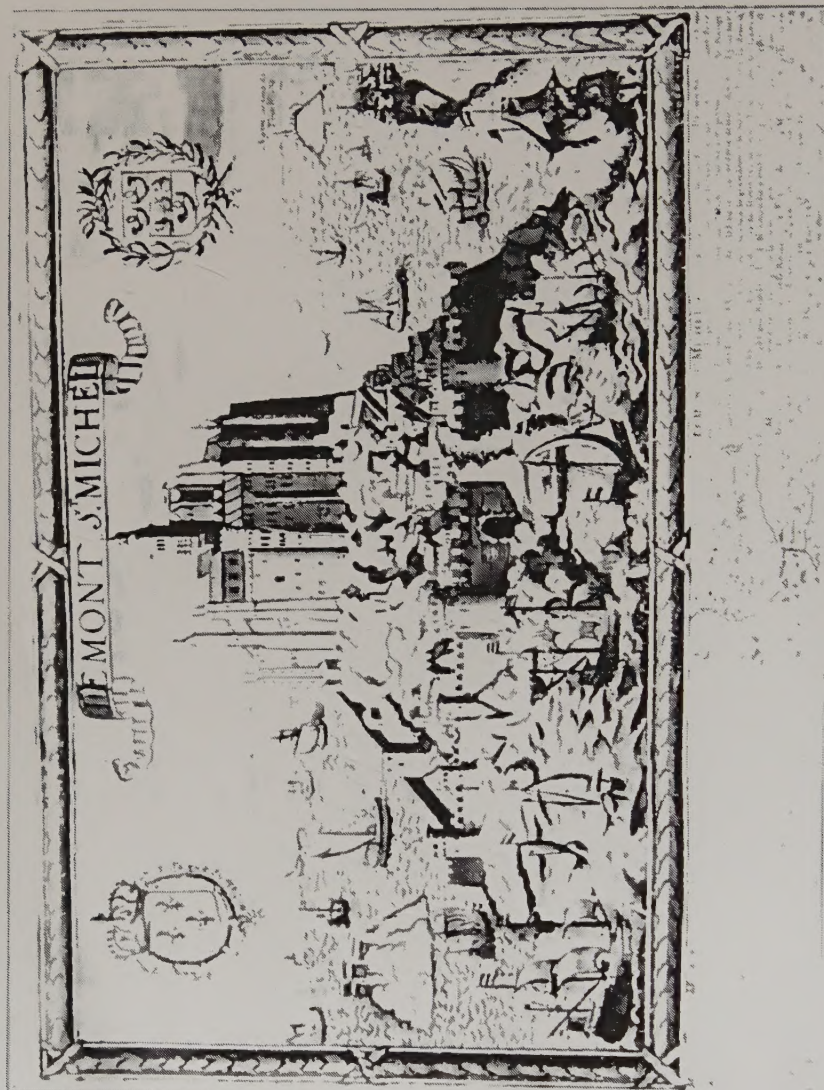
LE MONT-ST. MICHEL AU PÉRIL DE LA MER : SON
HISTOIRE ET SES MERVEILLES AVEC ILLUSTRATIONS
DE PLUS DE 300 PLANCHES, PUBLIÉ À L'OCCASION
DU XII^e. CENTENAIRE DE LA FONDATION

LE MONT-SAINT-MICHEL

Au péril de la Mer

SON HISTOIRE ET SES MERVEILLES





LE MONT SAINT-MICHEL AU XVIII^e SIÈCLE, GRAVURE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

A droite: Topographie et Arm. lex. en bas, 30 million, carte du gouvernement, et sur les côtes, sommaire historique latin et français.

LE
MONT-S^T-MICHEL

Au péril de la Mer

SON HISTOIRE ET SES MERVEILLES

avec illustration de plus de 300 planches

publié à l'occasion du XII^e Centenaire de la Fondation

PAR

l'Abbé L. BOSSEBŒUF

Archiviste du diocèse de Tours
Président honoraire de la Société archéologique de Touraine
Chanoine honoraire de Chartres



Sachent un mont estre en la mer
On emorrez est saint Michiels,

Le B. S. de Mont-Saint-Michel, XII^e.

TOURS
IMPRIMERIE TOURANGELLE

20-22, RUE DE LA BRIÈRE (M^e)

À l'Archange Saint Michel
« Prévost du Paradis »
Glorieux Protecteur de l'Église et de la France

A. S. G. M. Joseph Guérard
Évêque de Coutances et Avranches
« Féal » serviteur de S. Michel, de l'Église et de la France

LETTRE DE S. G. MONSIEUR GÉFARD A L'AUTEUR

— 185 —

ÉVÊCHE
DE
COUTANCES
ET
AVRANCHES

CLERMONT

*Je vous envoie
par la poste le
manuscrit de
l'ouvrage que
vous m'avez
fait passer.
Il est
très
intéressant
et
me
paraît*

d'arme : « le Mont, jadis au p'ri de l'air, s'ap-
pauva p' l'œil de la terre, et nous l'ap-
pauvâmes par l'usage de la Mer. » Mais p' un
beau livre vient à son heure, et doit

En vous parler d'atmosphère, de
distances, de son ami le Mer, et de M
au-dessus, l'haute mer, et de la
ce n'est pas le cœur, l'assommoir de M
ce n'est pas

Le pré de bon l'ouvrage et nous
chez Mousier le Chanoine, l'assommoir

REFERENCE

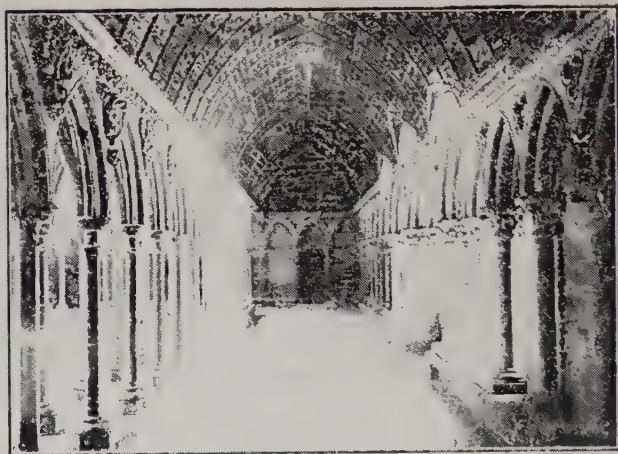
[illegible]

1. *Leaves*—dark green, smooth, ovate-lanceolate, 1 to 2
 inches long, 1/2 to 3/4 inch wide, apex acuminate, base
 cuneate, venation pinnate, midrib prominent, upper
 surface glabrous, lower surface glabrous or with
 sparse hairs.

qui dégagèrent les substructions de l'antique forteresse et de l'église prieurale.

Au cours de mes nombreux voyages, je dois le reconnaître, jamais il ne m'a été donné de goûter de plus ravissantes émotions. A la suite de longues heures d'investigations dans les archives du Mont ou des paroisses environnantes, et dans les chapelles souterraines du monastère, il me plaisait, en songeant au passé de l'antique abbaye, de m'attarder solitaire sur le rempart, à l'heure où le soleil descendait dans la mer, ardent comme l'or, tandis que la lune montait dans le ciel, blanche comme l'argent. Au bruit du flot, qui s'endormait sur la grève, répondait le murmure de la brise qui courait sur la cime de la petite forêt et dans les galeries ajourées du couvent. La baie, comme un immense clavier sous des doigts invisibles, chantait un hymne profond, mystérieux, sublime. Puis, le calme de la nuit, constellée d'étoiles, enveloppait le Mont, cependant que l'îlot de Tombelaine, dessinant à l'horizon sa mauve silhouette, « semble un géant couché qui regarde et qui rêve — sur son coude appuyé ».

Dans le silence du soir, ma pensée prenait son essor vers les hautes tours crénelées, comme la mouette attardée autour de l'île, planait



Cloître, XVI^e siècle.

au-dessus des terrasses, des promenoirs et des cloîtres aux pinacles et aux baldaquins de dentelle, que la mousse a fleuris de broderies d'or et d'argent, et se laissait emporter dans le lointain des âges au gré des souvenirs et des légendes. Les phalanges de mains, aux lèvres priantes et aux doigts d'enlumineurs, les compagnons pieux au cœur d'or dans une poitrine d'acier, les processions

pèlerins aux litanies lentement égrenées et aux oriflammes flottant par les venelles du bourg et par les nefs de l'abbatiale, les générations de travailleurs de la mer qui ont « besoiné » sur ces grèves et qui reposent sous cette terre, témoin de tant de prodiges, tous, il me



Le Mont, vue du côté sud

semblait les voir se lever et prolonger à travers les galeries le rythme de leurs pas, le hurrah de leurs cris de guerre, la mélodie de leurs chants et le murmure de leurs prières, de leurs angoisses et de

leurs espérances. Et de ma bouche s'échappait un cri d'admiration pour ces merveilles, un memento pour ces moines, un hommage à ces vaillants chevaliers et un hosannah au Seigneur du ciel, de la terre et de l'océan.

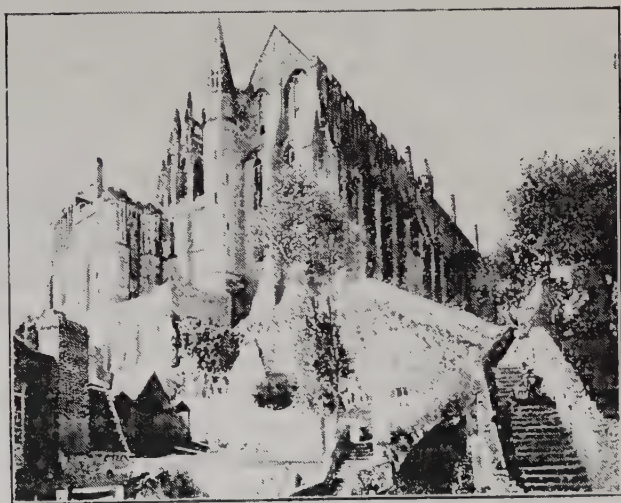
Sollicité par tant de souvenirs, j'éprouvai le besoin de fixer mes impressions et j'esquissai les grandes lignes d'un ouvrage sur le Mont-Saint-Michel. Les annales, les chroniques des Bénédictins, complétées par les travaux des historiens modernes, ainsi que les indications d'archéologues compétents que je mentionnerai en temps opportun, m'ouvrirent une voie que je m'efforçai d'élargir et d'éclairer à l'aide de mes propres observations, prises sur le vif dans un examen consciencieux. Je fus soutenu dans ma lourde tâche par la beauté même du trésor qui se révélait à mon enthousiasme.

Cette considération nous fera pardonner la témérité que nous avons eue d'entreprendre cet immense labeur, trop heureux si la richesse du sujet parvient à dissimuler les défauts de la main. Les erreurs, oubliées dans l'ombre. Aussi bien, nous y avons été engagé par un devoir et nous ne pouvons nous en dédire. Le livre contient

de la fondation du sanctuaire du Mont-Saint-Michel nous a paru une occasion favorable pour payer à la mémoire du souverain Archange le tribut d'une admiration, qui voudrait pouvoir égaler son témoignage à l'excellence des bienfaits et des œuvres tout à l'honneur de l'Eglise et de la France.

Le chantre Montois du ^x^e siècle, le moine Guillaume de Saint-Pair, dont la lyre jetait ses notes harmonieuses aux échos du convent et aux brises de la baie, a résumé à sa manière le sujet qui nous occupe. « — Sachent, dit-il, au mont estre la mer — Ou ennoiez est saint Michiels — Qui est mestre prévotz des ciels — Mont de Tumble l'oi apeler — Assis est en péril de mer. » A défaut de luth pour redire ces merveilles, nous nous efforcerons de retracer en lignes précises et fidèles les Gestes du Mont, en faisant marcher de front les données de l'his-

toire et de l'archéologie, de manière à corriger les inconvénients des méthodes trop systématiques, par les avantages qui résultent de leur emploi simultané. Aux divisions nécessaires, nous donnerons les titres



Le Mont. Chemin de ronde et abbaye, vue du nord-est

qui indiquent nettement les étapes de notre promenade séculaire par les sentiers escarpés de la vie Montoise.

Aussi bien, le *Mont* est un aperçu, au point de vue géologique et topographique, sur la situation primitive de l'îlot, et le *Mont-Tombe*, appellation la plus anciennement connue, nous fait remonter à l'époque où ce rocher solitaire entre dans le domaine de l'histoire, avec le *Mont-Saint-Michiels* s'ouvrent les annales religieuses de l'île sous les auspices de saint Aubert, fondateur de la première chapelle

dédiée à l'Archange, annales qui se déroulent plus complètement à propos du *Monastère*. En franchissant le seuil de l'*Abbatiale*, nous suivons le mouvement des pèlerinages et nous assistons aux superbes cérémonies et à la visite des hôtes illustres, rois et reines, cardinaux et évêques, gentilshommes et grandes dames, venus prier devant l'autel insigne de l'Archange. Dans la *Cité des Livres*, nous examinerons les travaux littéraires et scientifiques qui forment l'un des fleurons les plus éclatants du diadème Michelin, tandis que, à propos de la *Merctille*, prise au sens général, nous aborderons les œuvres d'art les plus variées, écloses comme à l'ombre du bouclier de saint Michel.

Les Gestes militaires, qui eurent le *Châtelet* pour théâtre pendant plusieurs siècles, en particulier durant la guerre de Cent ans, époque où le Mont fut le rempart inexpugnable de la France, constituent l'une des pages les plus glorieuses et les plus émouvantes de notre histoire. A son tour, l'administration temporelle ressort de la *Bailliverie* et se complète par le tableau des prieurés dépendant de l'abbaye. Quant à l'influence religieuse de l'Archange et au rayonnement de son culte dans le monde entier, ils nous apparaîtront dans le chapitre *Saint-Michel et la Chrétienté* ; et, grâce à ce pèlerinage aux sanctuaires Michelins, nous saluerons les œuvres d'art que le compas, le pinceau, le burin et le ciseau ont consacrées à la louange du : « Prévost de la milice céleste », suivant les expressions d'un vieux chroniqueur. En dernier lieu, une visite attentive nous fera connaître les curiosités Montoises dans l'état ancien et moderne, et formera le couronnement naturel de notre étude, en même temps que la synthèse du Mont au xix^e siècle trouvera son corollaire naturel dans la solennité du xii^e Centenaire.

Telles sont les maîtresses lignes du sujet, et tel est le plan que nous avons adopté. En vue de sa réalisation, que ne possédons-nous la lyre sublime de Dante et le pinceau céleste de fra Angelico, pour retracer dignement les œuvres gémales des moines du Mont et pour rehausser exactement les admirations de notre pensée, les émotions intimes de notre cœur et les envolées de notre rêve, en faisant revivre le cycle religieux et chevaleresque, littéraire et artistique, dont le Mont a été le théâtre séculaire ! Dans cette baie grandiose, sur cette cime altière parée d'une incomparable couronne architecturale autour de ce rocher de Tombelaine, superbe Sphinx de

L'Occident accroupi dans sa silhouette de granit, une histoire s'est déroulée, merveilleuse entre toutes et qui occupera longtemps la mémoire des peuples. La redire avec une absolue sincérité, nous a semblé une entreprise intéressante et non sans quelque profit pour nos contemporains.

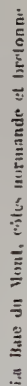
Du moins, puissions-nous n'avoir pas trop affaibli l'éclat des Gestes souverainement glorieux, accomplis en cette partie privilégiée du doux pays de France, sur cette montagne bénie qui fut comme le pôle Nord de la Chrétienté, et qui demeure l'un des sites les plus ravissants en même temps que l'une des œuvres les plus grandioses et les plus captivantes de l'humanité.

L. A. BOSSUDET

(1) Nous avons un devoir de gratitude à remplir. Nos remerciements vont tout d'abord au vaillant clergé du diocèse de Coutances, et en particulier à S. G. Mgr Guérard, qui nous a prodigué ses encouragements les plus pateruels, à son digne vicaire-général, M. Lepetit, et aux dévots chapelains du Mont dont l'obligeance a été exquise, et aussi aux conservateurs d'archives, de bibliothèques, de musées et collections, qui ont facilité nos recherches et nos reproductions. Au point de vue de l'illustration, nous devons des remerciements très vifs à M. Léon Lemoumier, de Villedieu, qui a fait pour notre travail une excellente série de reproductions photographiques, notamment celles de miniatures des manuscrits du Mont, conservés à Avranches, et, de plus, a dessiné parfaitement la couverture et les initiales des chapitres. Nous remercions également la maison Neudein qui nous a gracieusement autorisé à reproduire une série de ses photographies, et nous n'oublions pas les autres personnes auxquelles nous sommes redevables de quelque service, non plus que les excellents imprimeurs et photographes qui nous ont prêté leur concours.



Le porteur ne
indiquent les terrains acquis sur la mise





Le rocher de l'abbaye — Le Mont d'Albion

I. — LE MONT

En la forêt et au milieu
 En un planisphère d'acier
 Assis est un p'tit de mer

Le Mont d'Albion



Rien n'est plus intéressant que de se pencher sur les plus reculés et parcourir les plus saupiqués, traversés, et région qui nous occupe. L'écorce du globe terrestre, envisagée dans sa structure proprement dite, est formée de roches qui résultent soit de la consolidation de la croûte primitive et les épanouissements des matières internes à travers les crevasses soit de la réaction que les agents extérieurs exercent sur les premiers matériaux. Nous n'avons pas à entrer ici dans le détail de la constitution et de la classification des roches, et nous renvoyons, à cet égard, aux ouvrages spéciaux pour nous borner aux descriptions qui rentrent dans notre cadre.

Malgré les difficultés que présente le sujet, nous nous efforçons

l'âge des roches, on peut les diviser en roches anciennes ou antéjurassiques, et modernes ou postjurassiques. Quant à la texture, ou association des minéraux qui les constituent, comme le minéral peut prendre l'état cristallin ou l'état amorphe, les roches comprennent ces deux types fondamentaux. Ici, notre attention doit se porter sur la première série, qu'on peut appeler granitoïde, parce qu'elle trouve son expression la plus nette dans les granites. Or, le granite est un agrégat de cristaux enveloppés d'une pâte également cristalline, en sorte que, sans le microscope polarisant, la distinction des deux séries d'éléments est impossible. Les minéraux essentiels constituant le granite sont, indépendamment de quelques espèces accessoires, le quartz, le feldspath et le mica ; d'ordinaire le feldspath domine, puis vient le quartz, et enfin le mica. Le granite se divise en une série de variétés suivant les éléments de la pâte et le mode de cristallisation.

Dans le Cotentin, l'on rencontre le granite commun, dit de Vire, qui sert pour le pavage de Paris, le granite porphyroïde, ou de Cherbourg, et le granite gneissique, ou gneiss-granitoïde, dont une variété a reçu le nom de granitelle. Nous pénétrons dans la baie du Mont Saint-Michel avec le granite à mica blanc ; il a été appelé également granite à deux micas, le blanc venant s'ajouter au mica noir commun, et aussi granite à étain, parce que cette roche surtout renferme des gisements stannifères. Les Allemands voient en celui-ci le granite proprement dit, mais certains auteurs le rangent parmi les granulites, dont la couleur dominante est le rose-chair. On nomme ainsi une roche absolument cristalline, dans laquelle les éléments, au lieu de se développer en larges plages gardant la même orientation, constituent des individus isolés et juxtaposés, dont chacun a son orientation propre. Cette roche se remarque dans les départements du centre, tels que la Creuse, la Corrèze et la Haute-Vienne, où elle forme un filon considérable. D'importants massifs se montrent en Cornouailles, et l'on connaît plusieurs gisements dans le Cotentin.

A l'un de ces derniers, sans doute, se rattachent les îlots granitiques du Mont Saint-Michel et de Tombelaine. Le granite à mica blanc se distingue en général par sa teinte claire, résultant de l'abondance du mica blanc d'argent, par son peu de cohésion provenant de ce que le quartz, au lieu de s'y trouver en plages étendues, se concentre en grains au milieu du feldspath. Ce terrain, dit primitif, fondement d'un archéen, et dont les savants s'accordent à reconnaître le caractère primordial, est remarquable par l'identité

de composition ainsi que par la constance dans l'ordre général de succession des roches primitives. Il est constitué en substance par les gneiss et les micaschistes avec les diverses variétés de roches qu'ils comprennent. On sait que le gneiss est un agrégat à texture rubanée, formé par le quartz, le feldspath et le mica; il comprend donc les éléments du granite, mais il se distingue de celui-ci par le parallélisme des lamelles de mica.

La baie du Mont-Saint-Michel, à l'instar de l'Armorique et du Cotentin, a son terrain primitif constitué par les gneiss, au sein desquels se mêlent les micaschistes et les granites. Le gneiss de l'Armorique se divise en deux étages. L'étage inférieur, plus développé et plus régulier, est formé de gneiss granitoides, glanduleux et rubanés, qui ont été modifiés au contact des éruptions granitiques; l'étage supérieur, plus varié dans ses éléments, est un gneiss feuilleté à mica noir alternant avec d'autres roches; et l'ensemble est couronné par des schistes de différentes variétés. Cette série permet de saisir sur le vif, dans le groupe primitif, tout à la fois la formation des roches par cristallisation, et la diminution progressive de la richesse chimique des matériaux qui les constituent.

L'analyse de la structure de l'écorce primitive atteste, dans la formation, une sorte de lutte entre l'élément interne et la sédimentation tout à la fois chimique et mécanique. Ce travail a produit maintes dislocations, qui forment les aspérités et les reliefs du globe; les roches éruptives sont disposées en massifs, nappes, ou coulées, et en filons.

Dans l'Avranchin et le Cotentin, le granite se montre en longues bandes à peu près orientées de l'ouest à l'est, et formant des filons de plusieurs kilomètres de largeur au milieu des schistes cambriens. Aux environs d'Avranches, parmi les phyl-



Ilot granitique de Tombelaine.

laées ou schistes argileux primitifs, ces massifs enfoncent des filons réguliers d'un à deux mètres de puissance. La roche qui domine est le granite commun de Vire, très propre aux constructions et aux dallages. Sur le bord de la baie, ce système porte, à sa base, un schiste dur, satiné, avec de fines veines de quartz, qui paraît en couches verticales avec un alignement général de l'est à l'ouest. Les îlots du Mont-Saint-Michel et de Tombelaine appartiennent à la

seconde période éruptive ; leur massif est formé de granulite tourmatinitère, d'ailleurs identique avec le granite stannifère de Cornouailles.

La surface du globe, de plus en plus exposée à l'action des éléments externes, se recouvre de formations sédimentaires, provenant des matières détritiques. Dans la seconde phase de l'ère primaire, ou paléozoïque, à la fin de la période diluvienne aux superbes organismes marins et aux rares végétaux terrestres, la région du Cotentin et de l'Armorique paraît constituée, à peu près dans ses limites actuelles, à l'état d'île. Sur les bords, à l'est, à l'ouest et aussi au sud, la mer pénètre par quelques échancrures, où l'on retrouve des schistes et quartzites. Avec la période permocarbonifère, les essais d'organismes à vertèbres et de végétations puissantes entrent dans une phase vraiment magnifique.

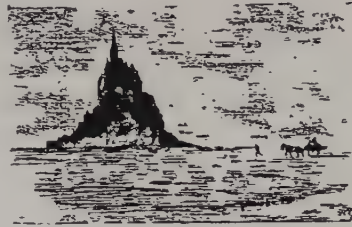
Lors que luit l'aurore de l'ère secondaire ou mésozoïque, notre région marche vers sa formation définitive. Après la période triasique, représentée sur les rivages du Cotentin par des dépôts de graviers, de grès et de marnes rouges, le jurassique montre dans cette contrée des couches de calcaires gréseux. La série crétacée, roche blanche, tendre et traçante, fait entrer en scène des animaux gigantesques, comme les grands dinosauriens ; aux palmiers et aux lauriers, destinés à descendre vers le sud, sont associées des essences telles que peupliers, hêtres, châtaigniers, etc., qui constitueront le fond de la flore indigène.

À la fin de l'ère crétacée, le massif central à faible relief qui formait l'Europe, sous le réveil de l'activité interne du globe, accentue son mouvement d'ascension, le quel s'accélère avec l'époque tertiaire ou néozoïque. Les hautes chaînes de montagnes soulèvent leurs épaules vers le ciel. La température se modifie et s'abaisse au nord, à mesure que les masses continentales, en s'accroissant, amènent des changements sérieux dans la flore et la faune terrestres. Peu à peu, l'Océan va se trouver ramené aux limites qu'il devra garder d'une façon générale. La mer de la molasse, ou mer helvétique, envahit une partie notable de l'Europe, pénètre en France par la Loire, et l'un de ses bras rejoint la Manche par l'Ille-et-Vilaine, de façon à isoler l'Armorique comme une île. Au surplus, le Cotentin et l'Armorique offrent certaines portions de calcaires éocènes avec des fossiles abondants et variés ; et, près de Carentan et de Reigneville, on remarque quelques traces de faluns.

L'ère quaternaire, par des précipitations atmosphériques extraordinaires, amena sur l'Europe de grandes nappes de neige et

de glace, et un refroidissement sensible qui coïncida avec la fin de l'âge des grands cours d'eau. Puis la température se fit plus élémentaire et, avec la période des tourbières, le globe inaugura le régime actuel. L'homme, couronnement de l'œuvre créatrice et anneau suprême de la chaîne des organismes, fit son apparition dans un milieu où son existence trouvera tous les éléments de viabilité et de propagation qu'il peut souhaiter, à travers le monde.

C'est assurément un spectacle superbe et grandiose entre tous que celui du globe, passant de l'état primitif, qui refuse l'organisme le plus imparfait, à l'épanouissement de la vie dans sa magnificence infinie. Tout d'abord, il semble que la nature laisse comme à regret les énergies vitales prendre racine sur les quelques îlots émergeant du sein des océans. Mais, bientôt, ce n'est plus la mer seule qui possède sa



Le Mont au crépuscule. — dess. Gould

flore et sa faune ; les rives des lagues continentales d'abord, puis la terre ferme qui se dégage progressivement, offrent un essor illimité à la vie animale et végétale, dont le règne se diversifie suivant les climats. Sous l'action d'énergies puissantes, les montagnes pointent vers les nues avec, comme pendant, les grandes vallées fluviales, qui d'ailleurs ne forment guère que des rides au front de notre planète. Enfin, les côtes des océans revêtent leurs formes pittoresques et la surface du globe reçoit tous les éléments destinés à assurer, entre les mains de l'homme, le progrès de la civilisation. A cet égard, les traditions, les légendes et les divers documents de la paléontologie trouvent un précieux appoint dans les découvertes des restes curieux de l'industrie paléolithique, aussi bien que dans les autres vestiges du travail humain, révélés par les cavernes où ils sont associés à des ossements, soit d'hommes, soit d'animaux.

Depuis le jour où ont été fixées, d'une façon générale, les grandes lignes des rivages de la mer, l'activité du globe ne s'est pas éteinte. Le dualisme des océans et des continents a persévéré d'une façon moins éclatante, il est vrai, mais quand même féconde en modifications, au bénéfice tour à tour de la mer et de la terre. Par suite de cet antagonisme irréductible, qui est la condition même du mouvement et, partant, de la vie, il est survenu une série de changements par abaissement ou par élévation, qui ont modifié l'aspect des côtes. Les uns se rapportent aux époques antéhistoriques, et de celles-là

seconde période éruptive ; leur massif est formé de granulite tourmalinifère, d'ailleurs identique avec le granite stannifère de Cornouailles.

La surface du globe, de plus en plus exposée à l'action des éléments externes, se recouvre de formations sédimentaires, provenant des matières détritiques. Dans la seconde phase de l'ère primaire, ou paléozoïque, à la fin de la période diluvienne aux superbes organismes marins et aux rares végétaux terrestres, la région du Cotentin et de l'Armorique paraît constituée, à peu près dans ses limites actuelles, à l'état d'île. Sur les bords, à l'est, à l'ouest et aussi au sud, la mer pénètre par quelques échancrures, où l'on retrouve des schistes et quartzites. Avec la période permio-carbonifère, les essais d'organismes à vertèbres et de végétations puissantes entrent dans une phase vraiment magnifique.

Lors que luit l'aurore de l'ère secondaire ou mésozoïque, notre région marche vers sa formation définitive. Après la période triasique, représentée sur les rivages du Cotentin par des dépôts de graviers, de grès et de marnes rouges, le jurassique montre dans cette contrée des couches de calcaires gréseux. La série crétacée, roche blanche, tendre et traçante, fait entrer en scène des animaux gigantesques, comme les grands dinosauriens ; aux palmiers et aux lauriers, destinés à descendre vers le sud, sont associées des essences telles que peupliers, hêtres, châtaigniers, etc., qui constitueront le fond de la flore indigène.

À la fin de l'ère crétacée, le massif central à faible relief qui formait l'Europe, sous le réveil de l'activité interne du globe, accentue son mouvement d'ascension, le quel s'accélère avec l'époque tertiaire ou néozoïque. Les hautes chaînes de montagnes soulèvent leurs épaules vers le ciel. La température se modifie et s'abaisse au nord, à mesure que les masses continentales, en s'accroissant, amènent des changements sérieux dans la flore et la faune terrestres. Peu à peu, l'Océan va se trouver ramené aux limites qu'il devra garder d'une façon générale. La mer de la mollasse, ou mer helvétique, envahit une partie notable de l'Europe, pénètre en France par la Loire, et l'un de ses bras rejoint la Manche par l'Ille-et-Vilaine, de façon à isoler l'Armorique comme une île. Au surplus, le Cotentin et l'Armorique offrent certaines portions de calcaires éocènes avec des fossiles abondants et variés ; et, près de Carentan et de Reigneville, on remarque quelques traces de faluns.

L'ère quaternaire, par des précipitations atmosphériques extraordinaires, amena sur l'Europe de grandes nappes de neige et

de glace, et un refroidissement sensible qui coïncida avec la fin de l'âge des grands cours d'eau. Puis la température se fit plus élémentaire et, avec la période des tourbières, le globe inaugura le régime actuel. L'homme, couronnement de l'œuvre créatrice et anneau suprême de la chaîne des organismes, fit son apparition dans un milieu où son existence trouvera tous les éléments de viabilité et de propagation qu'il peut souhaiter, à travers le monde.

C'est assurément un spectacle superbe et grandiose entre tous que celui du globe, passant de l'état primitif, qui refuse l'organisme le plus imparfait, à l'épanouissement de la vie dans sa magnificence infinie. Tout d'abord, il semble que la nature laisse comme à regret les énergies vitales prendre racine sur les quelques îlots émergeant du sein des océans. Mais, bientôt, ce n'est plus la mer seule qui possède sa flore et sa faune; les rives des lagunes continentales d'abord, puis la terre ferme qui se dégage progressivement, offrent un essor illimité à la vie animale et végétale, dont le règne se diversifie suivant les climats. Sous l'action d'énergies puissantes, les montagnes pointent vers les nues avec, comme pendant, les grandes vallées fluviales, qui d'ailleurs ne forment guère que des rides au front de notre planète. Enfin, les côtes des océans revêtent leurs formes pittoresques et la surface du globe reçoit tous les éléments destinés à assurer, entre les mains de l'homme, le progrès de la civilisation. A cet égard, les traditions, les légendes et les divers documents de la paléontologie trouvent un précieux appoint dans les découvertes des restes curieux de l'industrie paléolithique, aussi bien que dans les autres vestiges du travail humain, révélés par les cavernes où ils sont associés à des ossements, soit d'hommes, soit d'animaux.

Depuis le jour où ont été fixées, d'une façon générale, les grandes lignes des rivages de la mer, l'activité du globe ne s'est pas éteinte. Le dualisme des océans et des continents a persévéré d'une façon moins éclatante, il est vrai, mais quand même féconde en modifications; au bénéfice tour à tour de la mer et de la terre. Par suite de cet antagonisme irréductible, qui est la condition même du mouvement et, partant, de la vie, il est survenu une série de changements par abaissement ou par élévation, qui ont modifié l'aspect des côtes. Les uns se rapportent aux époques antéhistoriques, et de celles-là



Le Mont au crépuscule (dess. Gould)

nous n'avons pas à nous occuper; les autres ont eu lieu durant la période protohistorique ou depuis, et notre attention doit s'arrêter qu'un temps à ceux qui ont pour objet le Mont-Saint-Michel et la baie au milieu de laquelle il se dresse.

De fait, rien ne nous oblige à croire que le Mont soit dans le cadre même qu'il connut à l'origine. Bien au contraire, tout nous autorise à penser que la mer ayant abandonné ce point, comme tant d'autres, le sol modifié se couvrit de bois entrecoupés de marécages, dont les hommes et les fauves firent leurs repaires. Les observations topographiques et les découvertes géologiques s'accordent avec les traditions et avec les documents, pour porter à admettre la situation continentale du Mont (1). Ces considérations, il est vrai, se rattachent d'une certaine façon au chapitre suivant, mais nous préférons les exposer ici, parce qu'elles complètent l'étude du Mont sous le rapport physique et géographique. D'ailleurs, ce phénomène du va et vient de la mer, de son éloignement par l'élévation du sol, et de son retour offensif par l'abaissement des côtes, n'a rien qui puisse nous surprendre. Une fois de plus, les théories géologiques trouvent une absolue confirmation dans les faits observés. Ces élévations et ces

abaissements ont été signalés en maints endroits de l'Europe occidentale. Au sud de la péninsule italique, aux environs de Naples, des localités entières, avec des monuments remarquables, ont été immergées par les eaux de la Méditerranée, depuis l'ère romaine, et cette circonstance provo-



Au ponton dans la Baie

quait vivement la curiosité des visiteurs de Baies. En revanche, dans le nord de l'Europe, à des époques reculées, les lignes des rives scandinaves se sont relevées en plusieurs points, par suite d'une émigration lente et pas uniforme.

(1) On a soutenu d'ardentes polémiques pour établir ou contester l'existence de forêts couvrant l'emplacement actuel de la baie et se prolongeant sur les côtes qui forment aujourd'hui le rivage. La forêt de Quokelande ou de Scissy a rencontré des défenseurs et des adversaires également convaincus. Parmi les auteurs qui ont écrit sur ce sujet, nous citerons : MM. Manet, Gerville, l'abbé Desroches et Potiche.

Mais ne quittons pas la France. Les côtes de l'Océan, au sud de la Gironde, accusent une submersion manifeste, tandis qu'en remontant vers le nord, on remarque que la mer semble n'avoir pas cessé d'aller de l'avant depuis l'époque historique. L'érosion maritime, la formation des dunes et les alluvions fluviales peuvent bien expliquer quelques phénomènes, mais les modifications considérables ne trouvent d'autres raisons d'être que l'oscillation, qui produit ici l'affaissement, et là le soulèvement; au surplus, l'affaissement de certaines portions des côtes a pour caractéristique l'existence des vallées sous marines.

Le golfe du Morbihan paraît résulter d'un enfoncement, ainsi qu'en témoigne la présence, à l'entrée du golfe, d'un îlot granitique, à peine découvert par les plus basses marées, et où l'on a remarqué d'importants vestiges de l'époque préhistorique (1). La preuve résulte des nombreux vestiges de l'occupation romaine, retrouvés à marée basse, aussi bien que des restes de forêts découvertes dans les baies de Donarnenez et de la Forêt, et dans le voisinage des îles Glénou. Les côtes du Finistère, en effet, ont subi la même dépression, et, indépendamment des vestiges humains, l'anse de Sainte-Anne renferme des restes de bois, qui reposent sur une couche de terre noire, recouvrant de l'argile grise. Le même phénomène a été constaté sur les côtes de la Manche, au nord de Lesneven, sur la plage de Moutaix et en plusieurs autres points du littoral breton. Des affaissements ont été observés au débouché de la rivière de Portrieux et, plus récemment, à l'ouest de l'anse de Saint-Brieuc.

La presqu'île du Cotentin, devenue le département de la Manche, n'est pas restée étrangère à ces affaissements. Les sondages ont permis de constater que la mer a creusé la côte et reculé la ligne du rivage Normand. Cette oscillation de la côte septentrionale, se manifestant par une dépression sensible sur les rivages de Bretagne et de Normandie, ne pouvait manquer de faire sentir ses effets sur la baie limitée par ce même littoral. De la pointe de Cancale (Côtes-du-Nord) à la pointe de Carolle (Manche), se dessine une ligne d'affaissement qui résulte de phénomènes identiques à ceux que nous venons de signaler. Sur la route du grand courant qui vient de l'ouest, la côte du Cotentin se présente comme un gigantesque bris-lames que la mer, surtout par les gros temps et les fortes marées, s'efforce d'attaquer d'un irrésistible bélier, aux coups duquel aucun rivage ne saurait

(1) E. DESTARDINS, *Géographie de la Gaule romaine*, Paris, Hachette, 1875, t. I, p. 299-305. — DE LAPPARENT, *Traité de Géologie*, 1885, passim.

résister, si enlrasé de roches qu'il puisse être. Brusquement refoulé, le flot revient en remous vers Saint-Malo et Saint-Brieuc, non sans s'attaquer aux rives de la baie du Mont-Saint-Michel.

Aux premiers temps de l'ère historique, la découpure, qui forme actuellement la baie du Mont, présentait un aspect bien différent. Un cordon de littoral partait de ce qui est présentement la pointe du



Au pâturage dans la baie Montoise.

Groin et allait rejoindre vers nord-est la côte du Cotentin, constituant un rempart contre lequel venait se briser le flot des marées ordinaires. Grâce à cette protection le sol, duquel émergeaient les pointes granitiques du Mont-Tombe et de Tombelaine, devint progressivement habitable. La lagune devait présen-

ter, à un moment donné, quelque chose de l'aspect des Pays-Bas, qui formaient anciennement de grands marécages, coupés par des forêts et visités par les hautes marées. L'état des environs du Mont-Dol, à une époque assez rapprochée de nous, peut donner une idée de ce qu'était alors la région qui nous occupe. Durant des siècles, l'homme se créa des habitations au milieu des solitudes boisées de ce coin de terre, qui se rattachait tout à la fois à la Bretagne et à la Normandie. Indépendamment des visites de la mer, les rivières, la Sée, la Sélune et le Couesnon, sans parler des autres petits cours d'eau, promenaient à travers les lagunes et sous le dôme ombreux des bois leurs ondes, tour à tour somnolentes ou emportées suivant les saisons. A leur tour, les premiers ermites chrétiens trouvèrent là des retraites favorables à leur goût pour la vie contemplative.

Par suite d'un travail lent ou d'une oscillation subite, non sans quelque analogie avec les secousses sismiques et le raz de mer de Saint-Pierre et de Messine en ces derniers temps, le cordon du littoral s'affaissa dans cette partie de la côte, ainsi que nous l'avons constaté en plusieurs autres endroits. La mer trouva une porte toute ouverte pour envahir ce sol dont elle prit une possession réelle. Par une marche progressive, elle renversa les obstacles, rasa les rochers,

bouleversa les forêts et les habitations, et contraignit les indigènes à chercher un asile sur la côte, à moins que ce ne fut sur les deux rochers qu'elle transformait en îlots. Le souvenir de cette invasion progressive semble avoir persévéré dans l'appellation de Tombelaine, qui paraît formée de tombe, ou élévation, et de lemm, marais.

D'abord large de quelques kilomètres, la trouée s'élargit encore par la submersion continue de nouvelles parties du littoral. La charge foudroyante des marées extraordinaires fut l'un des facteurs les plus efficaces de l'invasion. L'on est d'ailleurs en mesure de jalonner les étapes successives de ces envahissements, en faisant appel tout à la fois aux données de la géographie et de l'histoire locales. Les marées des années 541 et 603 se signalèrent notamment par la violence de leurs intrusions, si bien que le havre montrait une échancrure pleine de menaces pour l'avenir. On peut admettre que la portion médiane des lagunes et de la forêt avait disparu sous les eaux. La partie inférieure des côtes devait conserver une lisière boisée d'environ une demi-lieue, qui fut submergée à son tour, en particulier par la catastrophe de l'année 769. N'est-ce pas en mémoire de cet événement extraordinaire, plus que par allusion au flux et reflux, que la tradition populaire a imaginé l'expression de « Saint-Michel au péril de la mer » ? Quoi qu'il en soit, le souvenir de l'état ancien a été conservé par les chroniques du Mont, auxquelles nous recourons souvent, et l'écho fidèle nous en a été transmis par un moine du xiii^e siècle, Guillaume de Saint-Pair, dans son curieux poème *Le Roman du Mont-Saint-Michel* (1). La voie antique dont le poète indique le tracé d'Avranches à Alet, ou Saint-Servan, suffit à prouver que la baie était une terre ferme habitée. D'autre part, le caractère originairement boisé ressort des vestiges de forêt qui persistent sur le littoral et sur la pente septentrionale du Mont, aussi bien que des restes de bois de futaie qui ont été retrouvés dans les tangues à plusieurs reprises. Le travail de submersion fut accru, ou du moins consolidé, par les marées des années 817 et 860. A partir du xii^e siècle, les chroniques ont conservé la mention des marées des années

(1) Voici le tableau que le bénédictin nous a laissé de cette forêt primitive et de ses hôtes :

Desouz Avrenches vers Bretagne — Qui toz tens fut terre grifaine, — Eust la forêt de Quokelande, — Don grant parole eirt par le monde, — Geu qui or est meire arcine — En icel tens eirt forest pleine — De meinte riche veneisor — Meore il noet li poisson — Dunc peust l'en très bien aler — Ni estent ja croudre meir — D'Avrenches dreit à Poelet — A cité de Ridalet.

1131, 1224, 1340 et 1360. La dernière détruisit les villages de Bourgneuf et de la Paluelle, et, lors du cyclone de 1735, on put observer les vestiges de la localité de Bourgneuf.

Afin de grouper tout ce qui concerne le côté physique du Mont, nous franchissons les siècles, pour arriver à l'époque contemporaine. La baie montre un des spectacles les plus curieux qui s'observent sur le littoral. Quand le flot s'arrête en murmurant, à l'horizon, à la distance de deux lieues et demie, on voit s'étendre autour de soi une vaste superficie d'environ 250 kilomètres carrés de sable grisâtre, qui ressemble à de la cendre humide. Puis, la mer montante recouvre ce désert avec une étonnante rapidité, et, en quelques heures, prête à la baie une physionomie vivante. A marée basse, l'on découvre mieux les cours d'eau qui apportent leur tribut à la baie, et qui se nomment la Sée, la Sélune et le Couesnon. Le regard, au milieu des effets de lumière infiniment variés, se repose avec complaisance sur la nappe grise formée par la tangue résultant de l'action érosive de la mer. La tangue est surtout constituée de menus débris de quartz, de mica et de feldspath, provenant de la destruction des terrains schisteux et granitiques du littoral. Il y a la tangue vive, formée des parties les plus grossières qui sont d'ordinaire précipitées sur les fonds recouverts d'une épaisse nappe d'eau, et la tangue grasse, limon plus fin, qui se dépose sur les parties plus élevées de la grève qu'il contribue à exhausser, et fournit un précieux appoint pour la culture (1).

Au surplus, l'état de la baie est la résultante d'une série d'entreprises et de reprises, tour à tour au profil de la mer et du continent. Sollicité par les tangues du fond de la baie, couvertes seulement aux grandes marées, l'homme a tenté d'en tirer parti, en particulier en 1024, où le marais de Dol fut octroyé à certains seigneurs, et, en 1609, où deux Hollandais proposèrent, mais en vain, de construire une digue de Carolle à Château-Richeux. Cependant, en 1856, la compagnie des Polders de l'Ouest obtint de l'État une concession de 2.800 hectares de ces grèves, à la charge de rectifier le Couesnon, de Moidrey au Mont, sans d'ailleurs aboutir au développement de la navigation. A son tour, le désir de faciliter les communications a donné naissance à la digue, ou levée insubmersible ; mais ce n'est

1. Le chimiste Isidore Pierre dans son analyse de la tangue de Moidrey, a trouvé : Azote, 1,4 — Acide phosphorique, 13,8 — Potasse, 10 — Matières organiques, 29 à 40. Pour l'amendement des terres à blé, ce qui manque du côté des matières organiques est suppléé par l'abondance de l'acide phosphorique et des sels alcalins ou alcalins-terreux.

pas sans altérer le charme pittoresque et sans nuire au caractère particulier, qui rend le Mont célèbre dans le monde entier.

Que nous réserve l'avenir au point de vue de l'aspect physique de la baie ? Nous voulons espérer que devant les protestations de l'opinion publique, les Polders voudront s'arrêter à temps, et que nous ne verrons pas le Mont perdre sa situation insulaire, sa physionomie vraiment enchantresse, qui laisse chez tous les visiteurs des souvenirs si délicieux. De leur côté, les pouvoirs publics et le Comité des monuments historiques tiendront à sauvegarder, à l'encontre des intérêts particuliers, les légitimes exigences et les droits supérieurs de l'Art, de l'Histoire et de ce qui constitue le meilleur patrimoine de la France.



Pêcheur Montois



Retour de la pêche des coques dans la Baie

II. — LE MONT-TOMBE

Que au Mont Saint Michiel apele
 N'i avoit aniel ne capele
 Del buet del mer montant erl clos.

(*Le Roman de Brut*, par R. WACE.)



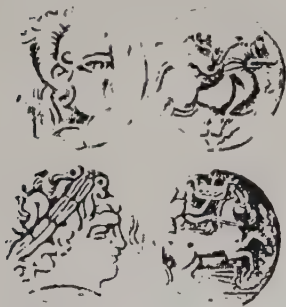
Le théâtre sur lequel va se dérouler le grand drame national que nous avons entrepris de redire, est esquissé dans ses origines et ses grandes lignes. Avant d'y introduire les personnages, nous devons, suivant les traditions de la scène antique, débiter par le prologue dans lequel nous verrons paraître les précurseurs. Ce n'est plus l'ère de formation, mais ce n'est pas encore la période historique avec les créateurs des grandes œuvres que nous aurons à étudier. C'est, pour ainsi dire, l'avant-scène ou, pour rester dans la note religieuse qui convient à cette étude, c'est le portique du temple.

Ce coin de terre était bien fait pour répondre au goût particulier des premiers habitants dont la chasse et la pêche étaient les occupations préférées. Au milieu des plaines marécageuses formées par l'invasion des courants d'eau salée et par le séjour des eaux douces amenées par les rivières, les rochers du Mont-Dol, du Mont-Tombe et de Tombelaine furent tout naturellement les cimes sur lesquelles les hommes de l'époque protohistorique se retirèrent à certaines heures, du moins pour satisfaire leurs inclinations intimes vers le culte des morts aussi bien que de la divinité. Le Mont-Dol conserve dans son appellation brève le souvenir de sa destination primitive : Dol, qui signifie « table » en celtique, est l'équivalent de dolmen et indique la présence d'une construction mégalithique servant de crypte funéraire : de son côté, le grand menhir du Champ-Dolent, dans le voisinage de la ville, est un autre témoin des coutumes anciennes. A leur tour, les Celtes avec leurs habitudes religieuses, dont César et Tacite nous ont conservé les rites principaux, firent sans doute servir ces mégalithes imposants à leurs cérémonies, pour lesquelles ils semblaient avoir été dressés tout exprès. Tombelaine dût également attirer l'attention des premiers habitants : la désignation de « Folie » donnée au rocher le plus élevé de l'îlot, paraît un écho des rites païens qui auraient été célébrés peut-être en l'honneur de Belen, l'Apollon des Celtes ou de quelque autre divinité.

Mais, entre tous, le rocher qui depuis a reçu le nom de Saint Michel, semble avoir été l'objet d'un culte privilégié de la part des indigènes. De bonne heure, il fut appelé Mont-Tombe. On a pensé que cette appellation lui vient de ce qu'il présente la forme d'une tombe s'élevant au-dessus de la terre et de la mer. Il est vrai que dans les chartes du Moyen âge, les deux îlots jumeaux sont désignés par les expressions *duas tumbas*. On peut néanmoins admettre que, dès l'époque protohistorique, sur le sommet, s'élevait un tumulus important — dolmen ou tumba — qui servit de point de départ pour désigner plus spécialement le Mont, ainsi qu'il arriva pour le Mont-Dol. De fait, maintes localités doivent leur nom à la présence d'un dolmen, de tombes antiques, ou d'un cimetière remontant à une époque reculée. S'il faut en croire les réflexions d'un auteur très autorisé, les forêts de la Bretagne, en particulier « les redoutables Coquelande et Brocéliande », étaient hantées par le séjour et par les exploits des génies. Aussi bien, quelque tumulus, accompagné de peulven, de menhir ou de galgal, sur la cime du Mont-Tombe, ne pouvait que faire le bonheur des djinns et des fées, ou

heures où les bas-fonds ombreux des lagunes les invitaient à rechercher les hauteurs, argentées par les rayons mystérieux de l'astre des nuits. On a d'ailleurs parlé, sans motif plausible, d'un temple érigé en l'honneur de Jupiter ou Teutatès. Si nous avions à émettre un avis au sujet de la divinité qui dût recevoir, sur le Mont-Tombe, les hommages des Gaulois et puis des Romains, nous inclinierions vers Apollon, le dieu de la lumière, ou vers Mercure. Ce dernier, en effet, présidait aux voies romaines, aux transactions commerciales et aux affaires multiples de la vie. Il semble, du reste, que l'Eglise Catholique en bannissant Mercure des cimes où il régnait, se soit attachée d'ordinaire à le remplacer par l'Archange ailé, dont la mission est de mettre l'Olympe chrétien, le Paradis, en communication plus directe avec la terre.

D'autre part, Belen ou Apollon apparaît comme le dieu auquel la dévotion populaire rend des hommages plus particuliers. Les pouvoirs publics ne demeuraient pas étrangers à ces marques de vénération, et les médailles nous en ont conservé le témoignage le plus authentique. Belen, qui implique l'idée de lumière, se retrouve dans le Phénicien Baal et autres divinités asiatiques, tels que Beel et



Mont-Tombe. — Le Mont-Tombe.

Wadi, dans le Laconien Bela et dans le Kymris Beli, dont les origines se rattachent au berceau asiatique. D'ailleurs, l'identité de Belen et d'Apollon se retrouve mentionnée notamment dans le poète Ausone, qui signale sur les rivages de la Manche le *Beleni sacrum* et les *ministros Apollinæ mystici* (1), ainsi que dans une inscription d'Aquilée : *Apollini Beleno*. Aussi, dans le Glamorgan de la Grande-Bretagne, les bardes étaient dits « les Initiés de la vallée de Belen ». Tout

naturellement les idées nationales des Gaulois ont laissé leur empreinte, parfois étrange et toujours énigmatique, sur les monnaies. Celles qui circulaient de préférence dans la région du Cotentin étaient les monnaies des Unelles et des Baiocasses. Sur un bon nombre, on remarque la tête de Belen, aurée ou non, avec une chevelure bouclée et une lyre ou une épée. On sait que l'épée est le symbole des Unelles, et la lyre celui des Baiocasses : parfois les Armoricaïns y ajoutèrent les symboles du marteau et du chaudron.

1. *Professores*, etc., V, 7-12.

qui, eux aussi, offrent plus d'une analogie avec le culte solaire des asiatiques (1). Quoiqu'il en soit, dans la désignation de Tombelaine, ou mieux Tombelène, que les chartres du ^{xiii} siècle traduisaient, par corruption évidente, *Tomba Helene*, il semble bien qu'il y ait un ressouvenir des antiques traditions relatives à Belen.

Autour des foyers du culte dont l'influence est inséparable du développement de la civilisation, on se figure aisément les mœurs et les habitudes des autochtones, grâce aux peintures des auteurs anciens. Sous la hutte de bois et de glaise, sur la lourde table qui sert à porter les mets, on place peu de pain, mais en abondance des viandes,



Monnaies gauloises de la région

cuites sur les charbons, que les indigènes déchirent à belles dents à moins que la résistance n'oblige à recourir au couteau de silex. Ils mangent aussi le poisson des rivières ou de la mer, qu'ils assaisonnent avec du sel, du vinaigre et du cummin. Pour le repas, ils se placent en cercle, et le personnage le plus digne par les exploits, la noblesse ou les richesses, se met au centre. La boisson passe dans des vases de terre ou d'argent, suivant la qualité des familles ; il en est de même des aliments que l'on porte parfois sur des plats de bronze, *uncæ*, ou sur des corbeilles de bois : tandis que les riches



Pêcheur Montois

prennent du vin venant du Midi, qu'ils trempent à leur gré d'un peu d'eau, le peuple boit du zythé ²/₃ fait de grain et de miel ; du reste, beaucoup de gens usent de cette boisson sans miel, et elle est alors appelée cornue.

Les Gaulois vivaient ainsi sur les pentes et dans la forêt du Mont-Tombe, quand leur existence pacifique fut troublée par l'invasion des légions romaines : c'était à la fois la

terreur du coup de foudre et les premières lueurs de l'aube. L'un des facteurs principaux de cette civilisation fut la création de l'incompa-

(1) DE LA TOUR, *Atlas*, pl. XX, n° 6947, 6949. — HUCHER, *Art. Gaulois*, pl. I n° 2. — MARIET, *Catalogue des monnaies gauloises*, n° 1544

nable réseau des voies de communication. Avec les Romains, en effet, le Mont-Tombe commence à sortir des ombres qui enveloppent ses origines in-torques. La côte armoricaine du nord voyait son territoire occupé à partir du couchant, par les Ossismiens, avec Vorganium ou Vorganum pour capitale, par les Curiosolites, chef-lieu Courseul, et, plus à l'ouest, sur le littoral actuel de la Normandie, par les Baiocasses, chef-lieu Bayeux; entre les uns et les autres, dans la presqu'île du Cotentin, les Unelles et les Abrincates, avec pour capitales Coutances (Cosedia) et Avranches, localités dont nous aurons plus d'une fois l'occasion de parler. Or, nous l'avons dit, le long du littoral de la Manche se déroulait une voie militaire de premier ordre, dont on a retrouvé les vestiges en maints endroits. Pour ne pas dépasser la baie de Saint-Brieuc, on l'a reconnue notamment à Port-Aurel, commune de Plerin, où elle est encore désignée sous le nom de « Chemin des romains (1) », dans le voisinage d'Erquy, et à Alet ou Ridalet, très probablement Saint-Servan. La voie se rendait à Avranches en passant par Dol, par Roz sur Couesnon et le Mont Saint-Michel. D'après Guillaume de Saint-Pair, moine du xiii^e siècle, la voie allait « droit d'Alet à Avranches. S'il faut entendre droit au sens quasi géométrique, le chemin partant de Dol devait traverser la baie dans le voisinage du Mont-Saint-Michel. Si la ligne directe se doit prendre au sens ordinaire des chemins qui suivent les courbes imposées par les circonstances et les accidents du terrain, il peut se faire que la voie fut plus au sud, en se maintenant à peu près à la distance du littoral actuel, qu'elle gardait d'Alet à Dol. De fait, les documents du Moyen âge, que nous n'avons pas à rappeler ici, nous montrent un ancien chemin pavé qui passait le Couesnon à l'endroit dit le Pas-aux-Bœufs.

Quant à Avranches, on sait que de bonne heure, cette localité joua un rôle sérieux, et, à l'époque romaine, c'était une ville à la possession de laquelle les vainqueurs attachaient une véritable importance. Les Avranchais ont été mentionnés par Ptolémée (2) et par Pline (3), au si bien que par le *Notitia Provinciarum* (4) qui les signale comme civitas, ou peuple, et comme ville, le nom du peuple

1 Rapport sur Port Aurel, commune de Plerin, dans le t. I des *Mémoires de la Société archéologique des Côtes-du-Nord*, p. 286-308.

(2) Ptolémée, II, VIII, 10. Εὐρυκὴ Νεῦστατος πόλις Σαγροῦ ποταμοῦ Ἀβρινκῶν.

(3) IV, XXXII, XVIII, 1.

(4) Dans la seconde Lyonnaise : *Abriacatum*; var. : *Abrucatorum*, *Abriacatorum*, *Abricatum*, *Abricentum*, *Abricatum*, Guérard, p. 14, n° 1.

ayant été donné au chef-lieu, et par le *Notitia Dignitatium*. D'après cette table, Avranches était le siège d'une garnison de soldats Dalmates⁽¹⁾. Le vocable d'Avranches, emprunté au peuple lui-même, prit définitivement la place de l'appellation primitive, et fut gravé



Les Gaspétières de la Bai

sur les monnaies de l'époque mérovingienne et carlovingienne⁽²⁾.

(1) Böcking, II, p. 106 : « Sous le commandement du duc *Fractus Armoricae et Nervicani*, . . . *praefectus militum Dalmatarum, Abrincalis*. ». Au rapport de Ptolémée, la capitale des Abrincates était *Iugena*. La table de Peutinger donne *Legedia*. On a mis en doute l'identité des deux noms, mais il est à remarquer que cette localité est la première qui soit indiquée après Rennes sur la voie qui se dirigeait de ce point vers le nord du Cotentin, et que la distance topographique de XLVIII lieues gauloises (2222 m.) marquée par la Table correspond à l'intervalle entre les deux localités d'Avranches et de Coutances (*Cosedia*). D'ailleurs, ainsi que l'a fait remarquer M. Desjardins, « si l'on considère la forme des lettres (XII^e siècle) employées par le moine de Colmar, l'auteur de l'unique manuscrit que nous possédons de ce document, on comprend beaucoup mieux comment un mot a pu être pris pour un autre : *Legedia-Iugena* (*Géographie de la Gaule Belgique*, t. I, p. 330, n. 63) ».

(2) Sur les monnaies mérovingiennes, on lit : ABRINKAS, ABRINKAS, ABRINCAS, etc.; sur les monnaies carlovingiennes on voit : ABRICAS.

Au Moyen âge, il est reproduit par les chroniqueurs, en particulier par Guillaume le Breton, qui remarque que Avranches est situé au confluent de la Sée et de la Sélune et.

Le séjour des Romains dans la baie du Mont-Tombe trouve sa preuve dans les monnaies que l'on y a découvertes. On y a rencontré notamment un grand bronze de Faustine, femme d'Antonin le Pieux, une monnaie de Philippe avec la couronne, et un petit bronze de Constantin le Grand (2).

A son heure, l'introduction du Christianisme sur les rivages de la Manche et dans la baie Montoise suivit le mouvement ascensionnel de la Religion dans la partie septentrionale de la troisième Lyonnaise. De Vannes, d'Alet et de Saint-Brieuc, l'Evangile projeta ses rayons sur le littoral. Avec saint Léonce, à la fin du ^v^e siècle, ou tout au moins dès l'aurore du ^{vi}^e, le Catholicisme s'asseyait sur le siège d'Avranches, et de là étendait son influence bienfaisante sur la contrée. La retraite du Mont-Tombe était trop favorable à la vie contemplative pour ne pas attirer de pieux ermites. Les solitaires y construisirent un oratoire, et, à cet égard, nous laisserons parler un docte bénédictin Montois.

« Anciennement, écrit dom Huynes, ce rocher paraissait tout autre qu'il fait maintenant, car, outre qu'il n'était couvert que d'épines et de buissons, tout autour on ne voyait qu'une espaisse forest, et le flux de la mer en estoit esloigné de trois lieues, excepté qu'il s'avancoit dans les rivières. Or, jajoit que cette forêt fut si affreuse et propre plustost pour l'habitation des bestes que des hommes, ce néantmoins elle plust à quelques-uns grandement amateurs de la solitude, lesquels s'y retirèrent pour, là esloignez de tous les tracas et commerces du monde, contempler à loisir les perfections immenses du créateur de toutes choses. Pour cet effect, ils bâtirent deux petites chapelles es lieux plus a l'escart, l'une en l'honneur de

1. — PIERRE VIII

... obsequia. In hac ...
... inter apino.

2 Cf. *Histoire pittoresque du Mont-Saint-Michel*, par Maximilien Raoul, in-8, Paris, 1833, p. 242.

A. DIVA FAUSTINA, tête à droite. — R. AUGUSTA, femme debout devant un autel; dans le champ S. G.

Bj IMP. M. JEL. PHILIPPUS AVG. Tête de Philippe avec la couronne radiée. — R. LOUIT. FUNDAT. *Lucilia fundat*. Femme debout, tenant d'une main un gouvernail, de la droite une patère ou une couronne.

C. CONSTANTINUS. AVG. Tête tournée à droite. — R. SARMATIA DEVICTA. Une Victoire debout, tenant de la droite un trophée, de la gauche une patère; à ses pieds, un captif; exergue: PLIV.

Saint-Etienne, premier martyr, et l'autre de Saint-Symphorien, lesquelles ont demeuré longtemps sur pied.

« Es anciens et recens manuscripts de cette abbaye est rapportée une chose très digne de remarque touchant la nourriture de ces dévots hermites: car on lit en iceux, et c'est l'opinion commune et cela se voit peint sur une vitre de cette église, faite il y a environ cent soixante ans, que Dieu voulant soulager ces pieux hermites du travail qu'ils avoyent à sortir de cette forest pour chercher des vivres, inspira un bon curé d'un village nommé pour lors Astériae, et a présent Beauvoir, de charger un asne de vivres convenables à ces solitaires. Ce qu'il faisait toutes et quantes fois qu'il voyait une grosse vapeur semblable à une espaisse fumée s'eslever de la forest, et cet asne ainsi chargé s'en allait seul sans aucune conduite es hermitages de ces solitaires et s'en retournait seul ayant esté deschargé, continuant toujours à faire cet office jusques à ce qu'un jour s'en allant, selon son ordinaire, vers ces hermites, un loup affamé se rua de grande furie dessus et le dévora. Or, Dieu, qui a soin de repaistre les petits des corbeaux qui l'invoquent, entendit aussy les gémissements de ces hermites qui ne savoyent pourquoi l'asne ne venoit vers eux selon son ordinaire, et voulut que le loup fit l'office de l'asne. Voilà ce que disent ces manuscripts.

« Ces hermites ainsi sequestrez du bruit du monde ne le peurent pas toujours estre de celui de la mer, car icelle flottant souventefois contre les terres et racines de la forest qui luy estoit voisine, les renversoit petit à petit, et faisant tomber les arbres sans dessus dessous les couvrit pour la pluspart de ses ondes et de son sable en moins de deux ou trois ans, chose qui est grandement merveilleuse. Car bien que quelquefois la mer renverse ses rivages et s'étende sur les terres habitables (comme l'expérience journalière nous apprend), si est-ce néanmoins qu'elle renverse rarement en si peu de temps des forêts si longues et si larges comme estoit celle-là qui avoit de longueur six lieux ou environ, et de trois ou quatre de large en quelques endroits. Ce grand rivage contraignit ces solitaires qui avoyent mené si longtemps en ces déserts une vie angélique en des corps mortels et corruptibles, de se retirer à quartier et chercher d'autres solitudes, marrys de ce grand changement, se résignant toutefois au bon plaisir de Dieu, les voyes et les pensées duquel sont plus tost à admirer que non point à examiner. »¹

1 Cf. HYNES, Histoire générale de l'abbaye du Mont Saint Michel, t. I, Bretonnes de Coutances (1602), et de Lisieux (1624). -- Bibl. Nat. Ms. RR. 119 AA et d'autres

On s'est demandé quel avait été le nom de ce premier monastère bâti par les solitaires Montois. D'aucuns ont pensé que c'était Mandane ou Maudane, dans lequel on pourrait voir quelque allusion à l'existence d'un mégalithe; mais, il faut reconnaître que l'emplacement du couvent de ce nom demeure tout à fait incertain. Peut-être le souvenir du vocable de S^t Etienne a-t-il survécu dans la curieuse chapelle que l'on remarque dans la partie sud-ouest de l'Abbaye. On serait tenté de penser que les ermites s'établirent sur le versant oriental et que leur asile, dédié plus particulièrement à saint Symphorien, aurait laissé son nom à la fontaine qui conserve cette désignation et qui paraît dans les documents du Moyen âge. Du moins, il semble que de très bonne heure on l'ait appelé *monasterium ad duas lunbas*, par allusion soit à la forme des deux îlots, soit à la présence de monuments mégalithiques.

Mais ce nom de « Monstier » peut être rapporté à un autre édifice, contemporain de S. Aubert. Que le prélat en soit ou non le fondateur, il demanda d'être « sepeliz en un mostier de Saint-Perron »; et de fait, il fut inhumé « dedenz l'egliese Saint-Perron ». Cet oratoire est évidemment le point de départ de l'église paroissiale, encore dédiée à S. Pierre, et qui dresse sa silhouette moyennageuse en face de l'ancienne porte de ville, dominant du côté d'Avranches.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les prodiges qui allaient s'accomplir en ce lieu si pittoresque, devaient bientôt fixer l'attention du monde chrétien et le rendre à jamais glorieux dans l'univers entier, des rivages d'émeraude de l'Irlande aux rives d'azur de la Péninsule italique.



Les troupeaux à « la Rive ».



Le Mont vu des hauteurs d'Avranches

III. — LE MONT-SAINT-MICHIELS

Saint Aubert fist premierement
La chapelle desus le mont

(*Roman du Mont-Saint-Michel*, v. 2470).



ette terre privilégiée, en laquelle l'âme respire la mélancolie des horizons infinis et s'entretient de la sève des fortes croyances, a été comme la mère nourricière des profondes intuitions, des gigantesques entreprises et des œuvres maîtresses qui ont exercé une influence considérable sur la marche de la civilisation. Des druides, bardes et des voyants de l'Armorique, des aventureux pionniers de la Normandie, de Rollon, Tancred et leurs continuateurs, on suit comme un arc lumineux à travers le sol de la vieille France. D'autre part, si

nous ouvrons les pages enluminées de la Théologie catholique, elle nous montre autour du trône de l'Eternel les blanches théories des nombreux chœurs des anges, Esprits bienheureux dont la mission est d'adorer Dieu, de redire ses grandeurs et d'exécuter ses ordres. Au milieu de ces phalanges bénies, comme des compagnies d'élite, étincellent les Chérubins, les Séraphins et les Archanges. Au premier rang des Archanges, brille Michaël, qui fut dans les profondeurs de l'éternité le chef des légions fidèles, contre lesquelles se brisèrent les audacieuses rébellions de Satan et de ses compagnons de révolte. — En pendant aux évocations mystérieuses du monde paradisiaque, si nous effeuillons les annales du royaume de France divisé en Austrasie et Neustrie, nous voyons une longue série d'événements tragiques qui nous font assister à l'élaboration douloureuse de la Patrie. Sous l'égide impuissante des princes décadents de la dynastie mérovingienne, dits « Rois fainéants », les Maires du palais donnent libre carrière à leurs passions grossières et à leurs instincts sanguinaires. Mais, sur les pas de Pépin d'Heristal, de Charles Martel et de Pépin le Bref, se devine le grand mouvement politique et social dont l'honneur revient aux fécondes initiatives de la dynastie carolingienne.

Aussi bien la Providence, qui dessine la marche des peuples et les frontières des royaumes, se préparait à susciter dans le monde religieux une puissante émotion et une invincible attraction, dont le foyer serait le Mont solitaire qui se dresse aux confins de la Neustrie et de l'Armorique. En cette contrée attirante, qui s'éveille et s'endort au souffle de la brise mélancolique, venant du large et portant sur ses grandes ailes déployées les légendes et les visions pour la veille, — veillées religieuses ou militaires, saintes ou chevaleresques — là, vint au monde celui qui jouera un rôle considérable en cette histoire sous l'inspiration de l'Archange S. Michel. S. Aubert, c'est son nom, naquit dans la seconde moitié du vi^e siècle sous un modeste toit du Cotentin, suivant l'opinion couramment admise. Sa pieuse mère initia l'esprit de l'enfant aux radienses croyances chrétiennes et forma son cœur aux tendres sentiments de la charité évangélique, en sorte qu'Aubert devint « le miroir et l'exemple des jeunes gens de ce temps-là ». Revêtu de la dignité sacerdotale, il fut un « chérubin » de dévotion dans la célébration des cérémonies sacrées, et un ange de charité et de dévouement dans la vie commune. De son patrimoine il fit trois parts, destinées l'une au trésor de l'Eglise, l'autre aux pauvres, et la dernière à son entretien.

Vers l'an 704, le siège épiscopal d'Avranches (qui par suite de la Révolution a été rattaché à celui de Coutances) vint à vaquer, et

tous les regards se tournèrent vers le prêtre Aubert, dont la modestie ne put se soustraire à cette éminente dignité. L'élévation ne fit que redoubler sa charité envers les personnes de tout âge et de toute condition, et, disent les historiens, pour manifester la sainteté du prélat, Dieu lui donna le pouvoir d'opérer des miracles, « guérissant de plusieurs maladies et libérant tous les peuples des afflictions qui les environnaient. » La puissance d'Aubert s'étendait, parait-il, jusque sur les animaux malfaisants, et, comme la contrée était terrorisée par « un épouvantable dragon », le saint évêque, « prenant son estolle », lui commanda de se retirer dans la mer, et « depuis ne fust apperçue de personne ».

De la tour de son église épiscopale, lorsqu'il tournait ses regards vers le soleil couchant, S. Aubert pouvait apercevoir le Mont-Tombe, « couvert sur sa tète d'espines et halliers, au bas entouré de tous costez d'une espaisse forest », au sein de laquelle vivaient les ermites. Dans la suite, il est vrai, d'après d'anciens manuscrits du Mont, la mer, qui d'abord « s'advançoit seulement dans les rivières », pénétra plus avant et obligea les anachorètes « de chercher logis autre part et de prendre quartier ». S. Aubert, dont la vigilance pastorale s'étendait à tous ses diocésains, en particulier sur ceux qui pratiquaient plus parfaitement les conseils évangéliques, avait une pensée spéciale pour les solitaires du Mont-Tombe, quand son regard se portait vers ce coin de son diocèse qu'il avait sans doute visité au cours de ses tournées pastorales. Et puis, la Providence le destinait, sans qu'il le soupçonnât, à transformer cette solitude sauvage en une merveilleuse Thébàide. Le midi de l'Europe sur les rives de l'Adriatique aux flots d'azur, offrait à la dévotion des peuples un sanctuaire consacré à saint Michel ; bientôt l'Europe du Nord, sur les bords de la Manche aux ondes d'émeraude, n'allait rien avoir à envier au pays où fleurit l'oranger. À l'ombre des chênaies, jadis fréquentées par les druides et les bardes, une église dédiée à saint Michel ne tardera pas à élever vers le ciel ses murailles de granit rose, au sommet desquelles l'Eglise et la France plus jamais ne cesseront de voir flotter leur bannière. Un messager céleste, S. Michel, pour lequel S. Aubert avait sans doute une dévotion particulière depuis son enfance, fut l'organe de cette œuvre merveilleuse dont l'évêque d'Avranches sera l'instrument. Nous laissons le pieux prélat raconter lui-même l'événement mystérieux, empruntant aux historiens anciens le récit qu'il fit aux chanoines de sa cathédrale, et auquel nous conserverons son délicieux parfum de naïveté et de poésie mystique.

« Mes très chers frères, leur dit S. Aubert, le sujet pour quoy je vous ay aujourd'huy faict assembler icy est pour ce pays tout plein de resjouissance mais pour moy tout plein de frayeur et de crainte. Il y a quelque temps que m'estant mis le soir sur le liet pour prendre quelque repos je vis en songe devant moy l'archange saint Michel lequel me dist que je luy édifiasse un temple sur le Mont de Tombe et qu'il voulait là estre honoré et reclaimé ainsy qu'il l'estoit au Mont-Gargan. M'ayant dit cela il disparut. Je mesveillay soudain et demeuray tout pensif touchant cette vision et, après plusieurs agitations d'esprit, je conclus que je ne devoys croire à cette révélation d'autant, disais-je, que ce pourroit estre quelque illusion. Après cela, quelques jours s'estant escoulez, le mesme archange m'apparut comme auparavant, mais d'un maintien plus sévère, me disant que sa volonté estoit que je luy fis bastir un temple au lieu où il m'avoit dit la première fois et que je luy devois obeyr sans tant de delay.

« Ces paroles m'émeurent grandement et ne pus reposer le reste de la nuit. Je me mis donc à prier Dieu et à le supplier qu'il ne permit que je fus trompé et que si c'estoit sa volonté que je fis ce qui m'avait esté révélé, il me fit connaître son désir plus clairement, puisqu'il nous enseignoit, par son apostre et évangéliste Saint-Jean, d'esprouver les esprits savoir s'ils sont de Dieu. Et en me contem-

tant de prier plus fervemment sa divine Majesté sur ce sujet, je commençay à jeuner et veiller plus que de coutume et à sustenter les pauvres avec un soin très particulier, ainsy qu'avez peu voir ces jours passez, espérant que par le moyen de leurs prières j'obtiendrois ce dont mes pechez me rendoient indigne.

« Enfin hyer, m'estant couché j'en beaucoup de peine à m'endormir, la pensée de ces visions précédentes me venant tousjours en



Crâne de S. Aubert, actuellement à Avranches.

l'esprit; néanmoins, à la parfin, la lassitude du corps assoupit tous mes sens. Estant ainsy endormy, voicy que je vois cet archange qui me reprenoit très aigrement de mon incrédulité et me blâmant d'estre trop tardif à croire, me donna un coup de doigt sur la teste dont vous en voyez la marque. Alors tout tremblant de peur je luy demanday à quel endroiet du Mont de Tombe il désiroit qu'on

luy érigea cet oratoire. Il me dit qu'il vouloit que ce fut au lieu où je trouverais un taureau lié, qu'un larron a derobé de puis nagners et caché en ce Mont, espiant l'occasion de le pouvoir mener au loin pour le vendre, et m'a engagé de le rendre à celui auquel il appartient. Quant à ce qui touche la grandeur de l'oratoire, il m'a dit que ce serait tout l'espace que je trouverais foule des pa de du taureau.

« Ces paroles si naïves du saint évesque, continue le Chroniqueur, ne causèrent aucun doute à l'esprit de ses assistants, et de plus ils voyoient de leurs yeux en sa teste le trou que l'arange luy avoit fait, qui estoit une preuve très certaine de la verité de son dire. Chacun au chacun seavoit qu'il n'avoit auparavant ce trou et qu'humainement il ne pouvoit estre en santé comme il estoit et le fut l'espace de quinze ans, qu'il survécut ayant une telle blessure. Tous, pensoient seulement, saisis de joye et d'allégresse, à suivre leur pasteur jusques au lieu choisi par l'ange et y eussent déjà voulu estre pour voir et contempler cette place tant aymée des esprits bienheureux, mais ne pouvant sur le champ ils le regardent de loin et louant et bénissant Dieu de la faveur qu'il leur faisait et à toute la France. Ils se préparèrent donc pour s'y acheminer, et le pasteur se resjouissoit voyant la dévotion de son cher troupeau.

« Estant tous preparez le clergé commença à marcher, chantant le long du chemin des hymnes et cantiques, le peuple le suivait avec une singulière dévotion, et le saint évesque au milieu de tous estoit ravy en Dieu et le bénissoit incessamment d'avoir donné un tel défenseur à toute la France et particulièrement à son pays de Normandie. Ayant ainsi cheminé allègrement troys lieues par des chemins aspres et raboteux (car il faut icy remarquer en passant que la mer n'approchoit encore près le Rocher de Tombel, et n'avoit encore réduit en grèves tout ce grand espace qu'on voit entre le Rocher de Tombelaine et Avranches, mais seulement avoit renversé tout ce qui est entre Tombelaine et la mer qui estoit déjà l'espace de deux lieues pour le moins) ils arrivèrent au pied de la montagne, où le clergé s'arrestant, le peuple regardoit et personne n'avoit la hardiesse de monter le premier au sommet d'icelle : tous firent voye à S. Aubert, lequel monta le premier et trouva tout disposé selon que le glorieux arange lui avoit spécifié.

« S. Aubert bien joyeux d'estre parvenu sur le haut de cette montagne, fit incontinent deslier le taureau et commanda prout qu'il quist à qui il appartenoit pour le rendre. Puis il résolut de ne plus retourner en son église et de ne se départir de ce lieu par lequel n'eut esté mis à chef, conformément à la volonté de l'arange. Tous

montagne baigne son flanc oriental dans l'Adriatique, et, vue du côté de la plaine, « elle ressemble à un navire colossal échoué, ou à un monstre qui cherche à se dérober dans les flots ». Au pied du Gargan, vers le sud, s'élevait jadis la ville de Siponte, siège d'un évêché qui ne fut pas sans gloire, et où le pape Léon IX tint un concile en 1050, à l'occasion d'un pèlerinage au Mont-Saint-Ange. Siponte garde, au milieu de sa désolation, un précieux souvenir religieux et artistique dans son église aux riches sculptures, pour laquelle le peuple conserve une vive dévotion, bien qu'elle ait été dépouillée de ses œuvres d'art au profit de Manfredonia. De Manfredonia assise au bord du joli golfe qui lui a emprunté son nom, on gravit le Mont-Saint-Ange, dont la population compte 20.000 habitants, et par un chemin pittoresque on arrive au sommet qui se

dresse à huit cent mètres au-dessus de l'Océan. De là, l'œil ravi embrasse la mer Adriatique et toute la campagne de la Pouille.

En cet endroit charmant, qui fut témoin de l'apparition de l'Archange vers l'an 520, l'on éleva le sanctuaire devenu célèbre dans le monde entier et qui s'annonce de loin avec son clocher hexagonal et son portique à double arcade. L'oratoire présentait un aspect plus simple avec la roche et sa rotonde, à l'époque où les pèlerins Montois en franchirent le seuil. Après qu'ils ont mis leurs offrandes sur l'autel et « ont diné », ils s'enquirent « où ert dans abès ». En qua-



Le Miracle du Mont Gargan, tapisserie du XVI^e siècle.

lité de « prodoum riches e sages », on les introduit devant l'abbé du monastère, qui les reçoit avec « grant dolçor ». Il prend connaissance de leur missive et leur répond : « Nos n'avuns rien qu'aveir poïssiez que n'eiés bien » ; puis, il manifeste sa joie, « Dan-le-Dieu ad lors gracié », qu'en occident aussi « Roont saint Michiel herbergement », et il leur fait raconter le prodige « de chief en chief », car « en memoire aveient bien tote l'estoire ». Le lendemain, on se

rendit à Siponte auprès de l'évêque pour lui soumettre la supplique. A son tour, il apprit avec satisfaction ce que Dieu a fait en France : ensuite le prélat commanda d'« enorer les messagiers » et de leur donner « de saint Michiel de cen qu'il l'unt », c'est-à-dire « del roge paille » et « del marbre ». A leur retour au Mont-Gargan, selon la recommandation, l'abbé leur remit des fragments des reliques : — « De cel saint drap un poi i a — Que sor l'autel l'angles leissa — Quant il mostiers fut dédiéz — Et de cel marbre ou tint ses piez — Encore il sunt aparaisant — Li len des piez, cum d'un enfant ».



Grotte du Mont-Gargan

Au départ, l'abbé « debonaire » demanda bien aux chanoines de demeurer unis dans l'amour et le commun service du Seigneur — « Si serons-nos mais, se Dex plaist », répondirent-ils. Et ils reprirent le chemin de la France, et leur voyage, des « porteur del saintuaire », fut marqué par « maint beal miracle ». Suivant le document ancien que le poète a sous les yeux — « Cen dit l'escrist que ai ven, — Dam-le-Deu fist moltes vertuz — Por saint Michiel qui est sis druz », Et l'auteur mentionne douze prodiges « qui eseriz sunt ». Enfin les voyageurs reviennent « en lor contreies — La merci Deu e saint Martin — El país sunt d'Avrenchein ».

Arrivés sur un tertre, d'où ils aperçoivent le Mont, les chanoines contemplent tout joyeux « Les eves dolces e les preies, les bois, les viles, les chasteals — Et le país qui molt est beals ». Surtout, ils saluent le rocher béni, dont l'église « tote blanchie — vers le sofeil molt reflambie, » au milieu des maisons « faites nouvelles — qui de loing perent estre beles ». Mais quel n'est pas leur étonnement quand ils voient le changement extraordinaire survenu à l'entour du Mont depuis leur départ ! Plus de forêt sauvage dans la vallée et au pied du Mont, « — Hosteiz en eirt le bruilairez, — Les espines, le buissonneiz, — Le bois esteit trestoz hosteiz, — Et el planistre ro leiz — A val ei bas, el pié del Mont, — Qui loing lor semblout roent. A l'annonce de l'approche des voyageurs, les clers « e de l'entour », « e de Normans et de Bretons » de toute part « meill venoient » et se joignent à eux.

Un spectacle grandiose se préparait. En ce jour mémorable — « Si jorz iert clers e sanz grant vent » ; on n'entendait partout qu'une

joyeux chants et douces harmonies. — Les meschines et les vallez, — Cheseuns d'els dist verz ou sonnez. — Neis li vieillart revunt chantant — De leee fuit tuit semblant — Qui plus ne seit si chante entrée — E d'els aie na susée — Cil juleor là où il vunt — Tuit lors vieles traïtes unt — Laiz e sonnez vunt vielant — Li tens est beals, la joie est grant ». La nature entière s'associe à cette pieuse allégresse. « Neis par les bois chantouent tuit — Li oiselet grant e petit ». De tous côtés on n'entend qu'airs joyeux. — « Cors e boisines e fresleals — E flentes e chalemeals — Sonnent si que les montaignes — En retintoent e les pleignes. »

En communion avec les divines clartés du ciel et avec les suaves mélodies de la terre, S. Aubert se mit en mesure de faire la consécration de l'église selon les rites accoutumés. Il ne négligea ni « les oreïsons, la letanie », la procession « entor », et « lève et li vins mellez », et « li seil, la cendre », sur laquelle il écrit « en dous langages » avec « la pointe de son baston en crosse ». Avec le « crosmes » à l'autel « sur chescun corn une croiz fist », et il fit l'aspersion des murs et « treis feiz l'igliese et aronsée », et « les croiz ennoist », accompagnées de « chandeïles » que « desus le clous il fêchierent », en y ajoutant l'encens. Ensuite, le prélat revêtit l'autel de « touailles » ou ornements, et fit parer les murs de « cortines ».

Cependant, on se met en procession pour « aler contre les reliques ». Le clergé porte « chapes et tuniques » : les bannières ou « gonfanon sunt nis avant » : derrière, brillent les « croiz », les « encensier » avec les « textes » ou Evangélistes. Les « barons », ou seigneurs, avec leurs « riches dames » en « manteals » se mêlaient au cortège de la foule. Les reliques rapportées du Gargan étaient déposées à Astériae, et les infirmes et les malades se pressaient en demandant leur guérison. Parmi les privilégiés se trouvait « uns avegles qui ainz ne vit », et reconvra la



Eglise de Beauvoir

vue « par le mérite de saint Michiel », si bien que « La vile eut non, au mien espoir — Por cest miracle Beal-Veier » (il s'agit du bourg de Beauvoir dont les étymologistes modernes observeraient sans doute la situation élevée). Arrivé auprès du précieux dépôt, S. Aubert prit « les encensiers » et « le guipellon » : puis, les a « aronsées et en emprès bien encensées ». La procession reprend le chemin du Mont au milieu des chants d'allégresse. « Prises les unt molt liement, —

Chantant s'en vient molt haltement — Dront al mostier : molt se pensent — De bien chanteir cels qui chantoent — De joie vunt alquant plorant ».

Parvenus à l'église, jonchée d'« herbes qui bien oleient », les pèlerins déposent leur précieux fardeau sur l'autel « honestement ». Et le trouvère-chroniqueur d'ajouter dans la naïveté de sa joie : « Cel jor est molt l'offrende grande. — Si eum tens e leu le commande; — Unques nul an puis ne falli — Anz dure encore, la Deu merci ». L'évêque célébra solennellement la messe, qui fut chantée par les « bones voiz ». On chanta « la Kiriele, li gloire et le repons. — et l'auleluie ès grésillons », la « sequence, l'épistre » avec « tunique », et l'« euvangele out dalmatique ». Après l'offrende, un orateur monta sur « l'eschalfant » ou chaire pour faire le sermon, et quand il eut « bien sermonné », S. Aubert prit la parole et fit part de la fondation pieuse qu'il créait en ce jour au Mont-Tombe « por saint-Michel » et comme « doaire de l'igliese » : « — Rentes i voil metre del mien. — Doze chanoines i metrai. Et tant de rentes lor dorrei — Que il aurent soufeisaument ». La fondation, ajoute le chroniqueur, était revêtue de l'agrément « de l'apostoile », ou du pape, du « rei », de « li archivesque » et des « canoines ». En retour, poursuit-il, S. Michel « Nos merra en paradis — Dom il est bien poesteiz ». Les douze chanoines devaient « servir l'igliese saintement ». L'assistance ratifia la fondation en disant : *Amen* ! a « hante voiz », et la messe s'acheva « acordantinent ». Elle fut suivie d'agapes fraternelles, « communement » présidées par l'évêque d'Avranches. Et la foule s'écoula en « molt grant joie ». Et les douze clercs ou chanoines, « Qui mis esteient el mostier — Des ore ferunt meis lor mestier ». Cette solennité demeura glorieuse entre toutes dans les Annales Montoises, et, de cette journée mémorable, l'on ne manqua pas de célébrer l'anniversaire « A icel jor cheseun an funt — Encore grant feste cil del Mont — Icele feste est apelée — La petite par la contrée — Quer devant eele une autre en funt - - Del trovement de l'autre Mont — Qui fut trové dedenz Campagne (au Mont Gargan).

A la distance de douze siècles, le suave parfum des antiques légendes conserve pour nous un charme d'autant plus intense qu'il est plus menacé par les entraînements d'aspirations par trop utili-

(1) S. Aubert leur donna notamment des terres dans les bourgs de Genels et d'Is ou Huynes, à l'est de la baie, suivant les chroniques. — Cf. D. Huynes I, p. 39; D. Leroy, p. 276.

taires. Après avoir goûté la fraîcheur ingénue de ces lointains souvenirs, si nous passons des régions supérieures de l'enthousiasme et des sphères harmonieuses de la poésie, aux légitimes exigences de la critique, également exempte des partis-pris de la superstition et de l'irreligion, nous nous trouvons ici en présence de plusieurs questions à élucider : ce sont, en particulier, celles qui touchent le carac-



A marée basse.

terre des reliques, la date de l'événement et la forme de l'oratoire primitif. Nous allons reprendre chacune de ces questions avec l'attention qu'elles méritent.

Les reliques étant des restes des saints ou des objets qui leur ont appartenu, il s'en suit assurément que l'on ne saurait posséder des reliques

proprement dites de S. Michel, qui est un esprit angélique. Mais l'Eglise reconnaît des reliques que l'on nomme extrinsèques, ou objets extérieurs à la personne qui les a sanctifiés par son contact, et c'est de cette sorte que sont les restes précieux que S. Michel aurait sanctifiés par suite de son apparition sous la forme humaine, phénomène dont les derniers travaux de la science contemporaine sur les énergies psychiques ou spirituelles vont à démontrer et la possibilité et la réalité. De fait, dès les premiers siècles du Christianisme, avant qu'il fût d'usage de lever, de transférer et de distribuer les ossements des saints, on se servait, pour la dédicace des églises, de tissus ayant touché le corps — *palla*, *palliola*, *patrocinia* — ou bien on emportait des cierges, de l'huile, de la terre et autres objets qui avaient été en contact avec leurs restes. Ces reliques, désignées sous le titre générique de *pignora* ou de *beneficia*, étaient réclunées pour la consécration. Les papes prescrivirent, à cet effet, de donner des reliques de S. Michel, *beneficia*, pour les oratoires et basiliques que l'on désirait élever. Une curieuse inscription dans l'église *Sant' Angelo in pescheria*, à Rome, entre les reliques mentionne les *beneficia S. Micheli*.

De son côté, la tradition considéra comme objets sanctifiés par l'apparition de S. Michel un voile rouge, demeuré sur l'autel de la grotte mystérieuse, et un fragment de pierre qui paraissait conserver des vestiges humains. Tout naturellement les fidèles entourèrent de leur vénération la terre et le rocher, surtout avoisinant

l'autel. Le cinquième concile de Carthage, en ordonnant de renverser les autels qui ne renfermaient pas de reliques des martyrs, fait observer que pour les autels érigés en l'honneur de S. Michel, on apportait des fragments provenant de la grotte du Gargan, voire même des parcelles de la grotte, que l'on considérait comme des reliques.

Saint Benoît, le patriarche des moines d'Occident, professait une grande dévotion pour S. Michel, pour la grotte du Gargan et pour les reliques qui en provenaient. Par le moyen du moine Honorat, il envoya à son disciple S. Maur, parti pour la France, des fragments du voile rouge (1). Le couvent Saint-Michel, au diocèse d'Albi, dont l'histoire fut écrite vers 1030 par le moine Garsias, possédait un fragment *ex pallio ejus sanctae memorie*. Au commencement du viii^e siècle, au diocèse de Verdun, un riche seigneur nommé Wolfand, se proposant d'édifier une église en l'honneur de Saint Michel, fit le pèlerinage du Mont-Gargan et en rapporta des reliques. De concert avec sa femme Adelsinde, vers 709, il fonda l'église avec le monastère qui porte le nom de Saint Michel. Au x^e siècle, Gervinus abbé de ce couvent de Saint-Michel, construisit une grotte à l'instar de celle du Gargan et dans l'autel majeur plaça, entre autres reliques, un morceau de *pallio S. Michaelis*. Ce voile, ou pallium, était sans doute un parement d'autel d'étoffe rouge, peut-être de soie, du genre des *holoserica*, suivant l'usage que l'on constate de bonne heure; les termes de *ex pallio sanctae memorie* donneraient raison à cette interprétation. A son tour, la tradition populaire, qui se complait dans les origines mystérieuses, a imaginé le manteau de pourpre de S. Michel, à la façon d'une chlamyde qui convenait à merveille au prince de la milice céleste. On sait d'ailleurs que les voiles en soie qui recouvraient les tombeaux des saints et qui remontent d'ordinaire au Moyen âge, ont été de même transformés souvent en vêtements, en chappes, en étoles ayant servi, croyait-on, aux bienheureux eux-mêmes. Aussi bien, plus que tout autre, le voile vénérable du Gargan, dont l'origine se perd dans la nuit des âges, mérite à tous égards de fixer l'attention des archéologues non moins que la vénération des fidèles; et, à cet égard, nous espérons bien, quelque jour, pouvoir satisfaire notre curiosité d'antiquaire et notre piété de dévot envers le grand Archange.

(1) *Sanctique Michaelis archangeli, ex pallio rubro sanctae memorie* (cf. Vie de S. Benoît, par Fauste son compagnon SS. Benedict t. I, p. 26). *Memoria*, qui signifie tantôt autel, église, tombeau, a ici le sens d'autel de S. Michel (Mgr Chaillot. *Analecta juris pontificis*, t. II, col. 1143-46).

episcopo. — Anno DCCVIII facta est revelatio beati Michaelis in Monte Tumba, sub Childeberto rege Francorum et Auberto episcopo Abrincensi (1). Aussi bien le religieux du xiii^e siècle, résumant toute la tradition, place l'événement en *seil cens et oit de l'incarnacium*. A leur tour, les deux historiens j'allais dire officiels du Mont, les bénédictins Huynes et Le Roy, qui ont eu en main les actes les plus authentiques, ont accepté cette date dans leurs travaux et lui ont donné la consécration de leur savoir. Pour ce qui est de la dédicace de la chapelle, bâtie par S. Aubert à la demande de l'Archange, les auteurs les plus sérieux la placent l'année suivante, c'est-à-dire en 709. Ce point historique, aussi bien que l'ensemble des annales Montoises, est élucidé avec une parfaite compétence par D. Huynes notamment. Le savant bénédictin écrit : « La première apparition de Saint-Michel à S. Aubert se fit en 708, le 16 octobre, Jean VII étant pape et Childebert III roi de France. Un an après, l'an 709, le 16 octobre, eut lieu la dédicace, de sorte qu'à pareil jour on célèbre deux fêtes : celle de l'apparition de Saint-Michel et celle de la dédicace de l'église » (2).

Le docte religieux ajoute : « En ses chroniques, Sigebert a eu tort de placer l'apparition en 709, contrairement à plusieurs bons et anciens manuscrits que nous voyons en cette abbaye. » De fait, l'autorité de Sigebert, qui vivait éloigné du Mont, est loin de valoir celle des religieux indigènes. En outre, par une flagrante contradiction, ce dernier écrivain la rattache à la 12^e année du règne de Childebert, ce qui nous reporte à l'année 706. C'est cette indication équivoque qui a été cause que certains auteurs ont hésité entre les années qui vont de 706 à 709. Mais, à considérer l'autorité décisive des documents locaux, conservés avec un respect religieux, et de la tradition attestée par les Annalistes même du Mont, les historiens les plus dignes de foi ont accepté et soutenu les deux dates de 708 et de 709, auxquelles les pièces Montoises font un devoir de s'arrêter (3).

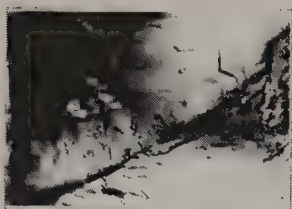
Pour ce qui est de l'oratoire lui-même, au milieu des métamorphoses traversées par l'abbaye, il est difficile d'indiquer le caractère et de fixer l'emplacement de la chapelle bâtie par S. Aubert. Au rapport des historiens du xvi^e siècle, qui se font l'écho des antiques traditions, S. Aubert « la fist bastir non point superbement ou ave-

(1) Chronique, t. II, p. V, 215, 230.

(2) D. HUYNES, *Histoire*, etc., t. I, p. 40.

(3) Pour résumer nettement la question, le *Gallus Christianus* appuie le poids considérable de son autorité en disant : *Omnibus rite dispositis, etc. est novæ basilicæ dedicatio XVII cal. Novembris 709 ab Auberto episcopo*.

beaucoup d'artifice, ains simplement en forme de grotte, capable de contenir cent personnes, désirant qu'elle fut semblable à celle que S. Michel avoit lui-mesme creusée dans le roc du Mont Gargan ». Cet oratoire s'élevait sur un terre-plein à mi-côte, dans la partie occidentale du Mont, à l'endroit des soubassements actuels de l'église, ainsi qu'il ressort des données traditionnelles et des indications diverses des chroniqueurs.



Le Mont, vestiges primitifs.

Grâce aux investigations que nous avons poursuivies dans le dédale des constructions, nous avons retrouvé des vestiges fort anciens et d'un réel intérêt. Sous des constructions moyennageuses, nous avons découvert les restes d'un édifice en petit appareil, d'un caractère plus reculé et dont la disposition oblique diffère totalement de celle des ouvrages subséquents, qui sont tous orientés de l'est à l'ouest et du nord au midi. On y devine la forme octogonale par les amorces des fondations, et cette disposition s'harmonise bien avec les principes architectoniques de l'époque. Elle s'accorde non moins parfaitement avec l'esprit du texte d'un chroniqueur d'après lequel la chapelle était *rotunda*, expression qui n'est pas en opposition avec la forme octogonale. De son côté, l'autel de l'église survécut à la destruction de l'édifice primitif et se voyait encore, paraît-il, au milieu du ^{xv}^e siècle. Un moine Montois écrit à ce sujet : « On voit encore aujourd'huy dans la chapelle Notre-Dame-Soubs-Terre, qui est au dessous de la nef de l'église de ce Mont, l'autel (quoy que à moitié démoly), et cela seul reste dans le monastère de présent de tout ce qui fust basty pour lors et de l'église » construite par S. Aubert. Il est à remarquer d'ailleurs que la chapelle de Notre-Dame, dont il est ici question, se trouvait dans le voisinage des vestiges que nous signalons ici et se poursuivait sous la nef à l'endroit que des fouilles récentes ont mis à jour. Quant à l'édicule polygonal que nous avons mentionné, c'était sans doute une annexe de l'église de S. Aubert et peut-être un campanile, suivant l'usage de placer une tour comme en vedette sur le devant des temples, tour qui pouvait ici servir tout à la fois de clocher et de vigie.



Eglise souterraine
(dess. Fontia)

L'évêque d'Avranches avait assuré, à tous égards, l'avenir de la précieuse fondation, et pourtant il avait encore un point important à résoudre. « Ayant pourvu au vivre des chanoynes par ce moyen, il restoit en peine pour leur boire, car durant sa demeure sur cette montagne, il avait reconnu que la disette d'eau douce, qui est la chose plus nécessaire pour la conservation de l'estre humain, y estoit continuellement et que ce seroit chose fort difficile, voire presque impossible à ceux qui y demeureroient, d'en aller quérir une lieue loin. C'est pourquoy il se mit en prière, et ceux qui estoient avec luy firent le mesme, pour supplier Notre-Seigneur, par l'intercession de l'Archange S. Michel, de leur vouloir decouvrir une source d'eau vive pour ceux qui le serviroient dorénavant en ce lieu, et continuèrent leurs oraisons avec tant de ferveur et véhéments desirs qu'ils obtindrent non seulement ce qu'ils demandoient mais bien plus, car l'Archange s'apparut à l'évesque et luy montra au bas du rocher dans le roc une fontayne à laquelle non seulement les sitibonds se sont rafraichis par plusieurs années, mais encore plusieurs infirmes et particulièrement les fébricitants, buvans de cet eau, ont recouvré leur pristine santé. On la nomme depuis la fontaine Saint-Aubert. à cause qu'elle fut obtenue par ses prières ».

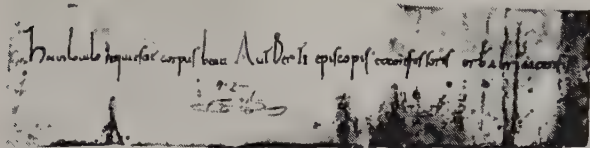


Fontaine de Saint-Aubert.

Durant toute son existence, le dévot prélat s'appliqua à « Saint Michiel molt ennoier », et son sanctuaire « bien atorneir ». L'Archange, rapporte la tradition, apparut une dernière fois au pieux évêque d'Avranches, comme pour le féliciter de l'œuvre accomplie, en lui déclarant qu'il était « résolu d'habiter en ce lieu, de le prendre en tutelle, d'y avoir soin et d'y avoir égard ». De la sorte, le Mont-Tombe changea son nom en celui de Mont-Saint-Michel. Enfin,

lorsque l'évêque sentit venir la mort, il appela les clercs de son église et — « Si lor preia molt doleement — Que ses cors fust au Mont portez — E sepeliz e enterrez — En un mostier de Saint-Perron ». Il termina par une mort édifiante une vie remplie par la pratique du zèle apostolique et par l'exemple des vertus chrétiennes aussi bien que par la dévotion à l'Archange. Son décès eut lieu le 10 septembre 723 (1).

Le corps, revêtu des ornements sacerdotaux, fut placé dans la bière, et, à ses côtés, on mit « la crosse d'ivoire à crocerons tallié trillore ». Après



Authentique de reliques de S. Aubert de l'époque carolingienne.

le service religieux, le corps fut conduit processionnellement jusqu'au Mont par les rues et les plaines, où

« erient et plorent povre gent », dont S. Aubert fut le consolateur. Les chanoines recurent avec tous les honneurs le corps de « lor segnor », et l'enterrèrent « dedanz l'église Saint-Perron ». On l'inhuma religieusement dans le chœur. « Il ne fut pas mis en mie l'aire, — Enciez fut mis enz el chancel ». Dans la suite, les gardiens du Mont placèrent les restes dans une châsse précieuse, qu'ils transportèrent dans l'église bâtie par le saint évêque. Ils mirent à part « le chief » et le « braz destre », afin de l'exposer à la vénération. « Pour porter as processions — Et por mostreir les as barons — Qui vendreient à haute feste — Et le pertus qu'est en la teste (2) ».

Le pieux auteur des origines chrétiennes du « Mont Saint Michiels » ne repose plus dans sa tombe. On sait, du moins, qu'indépendamment de son crâne conservé à Avranches, une relique du saint est possédée par l'église N.-D. de Nogent-le-Rotrou, suivant une attestation de l'époque la plus reculée. En ce qui nous concerne,

(1) « Néanmoins, selon la remarque d'un chroniqueur, ce jour-là, en l'évesché d'Avranches, ou autre part que nous sachions, ou n'en fait aucune commémoration, mais seulement le 18^e jour de juin auquel son saint corps fut trouvé en ce Mont où il avoit esté apporté après sa mort et enterré dans l'église Saint-Pierre (c'estoit la chapel'e bastie auprès de l'église Saint-Michel), où il demeura jusques en l'an 966, auquel temps il fut déterré par un chanoine et mussé sur un lambris. Les bréviaires d'Avranches, tant anciens que modernes, et le Martyrologe gallican font mention de luy le 18^e jour de juin et le 16^e d'octobre. Nous avons recueilli cette vie des manuscrits de ce monastère » (D. Helyas, t. I, p. 12).

(2) *Le Roman du Mont-Saint-Michel*, édit. de Beaurepaire, v. 1353, etc.

avec la religieuse émotion qui fait incliner le front sur un berceau, aussi bien que sur un tombeau, nous avons exposé le récit des événements extraordinaires, qui forment comme l'aube pleine de promesses de cette histoire grandiose. Comme ce fut avant tout un monastère, avant de continuer à envisager le Mont sous ses aspects particuliers par la méthode analytique, et afin de mettre aux mains du lecteur un fil conducteur, nous présenterons ici une synthèse ininterrompue de ses annales, que nous résumerons sous le titre de « Moustier ».



Enseigne de plomb, XI^e siècle, trouvée dans la Seine.



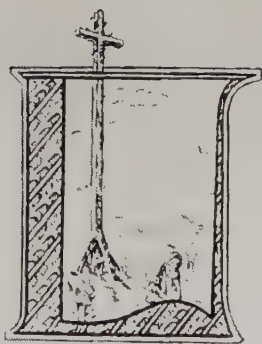
Église abbatiale du Mont, triforium nord de la grande nef.

IV. — LE MOUSTIER

Du début à Robert de Torigni (1154)

Entre els est bien en confermé,
Quer ce esteit fraternité,
Alliance sembloit d'amor.

(*Roman du Mont-Saint-Michel*, v. 2081.)



Le sanctuaire Michelin était comme le pôle nord du monde religieux, vers lequel se tournait la dévotion des princes et des seigneurs, aussi bien que de « la pobre gent ». Il continua de prospérer au soir de la dynastie mérovingienne sous les derniers rois de Neustrie, de Childebert à Thierry, qui semblaient plutôt des fantômes en possession d'un sceptre, en attendant les destinées de la monarchie carolingienne. Cette période des annales Montoises est reconverte d'une certaine obscurité, qui s'éclaire à la lueur des torches et du glaive des pirates saxons et scandinaves.

Le plus fameux de leurs chefs est Rou ou Rollon, qui « desgata » le pays par sa « deablie », jusqu'au jour où le roi de France, Charles-le-Simple, en 911, lui remit la Neustrie avec sa fille « Grisele » et où le nouveau duc de Normandie « ses hommes toz batizier fist ». La religion eut sa part dans cette réparation et, au dire du poète-chroniqueur du Mont, le duc Rou « Saint-Michiel a très bien finité... les iglies s'a estorées ». De fait, après sa conversion et son baptême, le rude aventurier dota diverses églises, et, parmi celles-ci, le Mont-Saint-Michel (1). Vers l'an 912, il donna une terre dont « on ne trouve le nom dans aucun manuscrit », mais que l'on « présume être Ardevon », localité au sud de la baie. Son fils Guillaume, dit Longue-Épée, que ses vertus firent placer au catalogue des Saints, octroya à l'Archange des terres dans les « villages de Moidrey, Curey, Macey, Cromer et Saint Jean » et autres. A cet égard, un chroniqueur écrit : « Nous n'avons ces dons en chartes exprès, mais nous en avons par ses successeurs, qui confirmeront ces beaux legs ».

Après Guillaume, son fils Richard, dit Longues-Jambes ou Sans-Peur, continua ces traditions de libéralité. Or, par suite des temps troublés, le relâchement pénétra parmi les chanoines Montois qui se montrèrent « paresseux à célébrer l'office divin ». Le duc leur fit diverses remontrances, mais ils se bornèrent, paraît-il, à des promesses sans s'amender; aussi résolut-il de remplacer les chanoines par des religieux. Richard se concerta avec Huynes, archevêque de Rouen, et le comte de Bayeux. Rodolphe, son frère utérin, « homme singulier en prudence et en valeur », non sans s'assurer de l'agrément du pape Jean XIII. Ce que voyant, les chanoines s'empressèrent de « retirer ce qui restait de plus précieux en l'église », et le transportèrent clandestinement avec leurs meubles, en des maisons amies; l'un d'eux n'hésita pas à « déterrer le corps de S. Aubert et le cacher au-dessus de sa chambre, entre le toit et le lambris qu'il fit faire exprès ». De son côté, le duc fit demander des religieux « ès abbayes de Fontenelles, dit de St-Wandrille, de Saint-Pierre de Junièges, de Saint-Evrault, de Saint-Melair, près le mur de Rennes. » Les bénédictins choisis se réunirent à Avranches au jour fixé, et, afin de prévenir toute difficulté, Richard envoya « l'un des plus apparens de sa cour bien accompagné pour faire commandement aux chanoynes ou de prendre l'habit monacal ou de quitter la place. »

Les anciens occupants s'éloignèrent, à l'exception d'un

(1) Guillaume de Saint-Pair, *Le Roman du Mont-Saint-Michel*, passim.

Durand, dévot à S. Michel, et Bernier, qui avait caché le corps de S. Aubert afin de l'emporter. Ce dernier feignit d'être malade et demanda à conserver sa chambre, quelques jours encore. On l'installa « dans une maison à costé du rocher, où on luy bailla tout ce dont il avait besoin ». Les religieux, au nombre d'une trentaine, arrivèrent au Mont qu'ils gravirent, « louans Dieu et chantant des hymnes et cantiques en l'honneur de S. Michel », et choisirent pour abbé un « homme fort grave et de sainte vie, lequel s'estoit occupé à restaurer le monastère de Saint-Wandrille, ruiné par les guerres ». Ainsi, suivant les expressions d'un chroniqueur, « ces belles fleurs cueillies és cloîtres bénédictins commencèrent à fleurir en ce palais des anges et à respendre de tous costez un odeur si suave que plusieurs, détestants les délices mondaines, se veinrent renfermer dans ce parterre céleste. » On place communément l'introduction des Bénédictins en 965 ou 966 (1). Le pape Jean XIII et le roi de France, Lothaire, confirmèrent cette prise de possession.

La colonie monastique appelle un supérieur, qui soit à la fois la tête et le cœur de la Communauté, le gardien de la règle et l'exemple de ses frères. S. Benoît en remettant aux moines le soin de choisir celui qu'ils estiment le plus apte à diriger la maison, a fait preuve tout ensemble d'une connaissance parfaite des tendances de l'âme humaine et d'un sage esprit de discipline. Le suffrage ainsi pratiqué est comme l'introduction d'un sang nouveau dans l'organisme monastique, qui, tout en conservant l'unité de corps et d'esprit voulu par le fondateur, s'épanouit en une généreuse floraison d'œuvres en rapport avec le temps, le milieu et le caractère propre de chacun des supérieurs. De fait, le nouvel élu, Maynard, qui avait fait ses preuves dans la direction du couvent de Saint-Wandrille, se distinguait par la pureté de ses mœurs, l'aiménité de ses manières et la solidité de sa dévotion. Le premier à tous les exercices, il était comme la vivante personification de la règle. Au lieu de confier à un frère le soin de sonner l'office, le jour et la nuit, il s'imposa cette tâche délicate et, pour la remplir plus fidèlement, il choisit pour chambre une pièce joignant l'église. Sa bonté d'âme lui gagna même

(1). Cependant on lit dans la *Chronique de Robert de Torigni* : « 960. Auctoratum est hoc sacro scripto tam a domino Johanne papa quam a Lothario Francorum rege, ut monasterium Montis sancti Michaelis perpetualiter insigniatur ordine monachali et ut nullus nomine vel officio abbatibus fungatur ibi, nisi quem idem monachi de suis elegerint praesesse sibi. — 963. Mainardus I primus abbas. » — Et ailleurs il est dit : « Richardus... posuit monachos in ecclesia sancti Michaelis in periculo maris, anno domini IV LXXVI, Mainardum scilicet primum abbatem... et alium Mainardum, nepotem suum, cum ceteris monachis » (t. II, p. 231).

les cœurs disposés à rester fermés. Le chanoine Durand, homme de bien, fit sa soumission et l'abbé Maynard lui donna le poste de chapelain de l'église. Le neveu du chanoine Bernier, à la différence de son oncle demeuré réfractaire à toute tentative, devint l'un des moines qui lui laissèrent la possession paisible des meubles qu'il recueillit. Le printemps de la vie religieuse fleurissait ainsi avec éclat quand l'abbé Maynard, sous le poids de la vieillesse et des travaux, rendit son âme à Dieu le 16 avril 991.

Le duc Richard I^{er} entoura le couvent d'un amour de prédilection et enrichit le trésor de « vases d'or et d'argent, calices, croix, chappes et parements d'autels entretissus d'or et de pierres précieuses, le tout d'un grand prix et valeur ». Afin de mettre les logis conventuels en rapport direct avec l'église, en les protégeant, il construisit « plusieurs beaux bastiments propres pour les moines, fit environner le haut de ce Mont de hautes et espesses murailles, lesquelles, par la succession des temps, ont esté abbatues pour y bastir les edifices qu'on y voit maintenant ». De ces bâtiments, du côté du nord et à l'ouest de la Merveille, il reste, croyons nous, la muraille démantelée, qui va du levant au couchant et dont on n'a pas assez remarqué le caractère, distinct des autres constructions. En outre, non content de ratifier les donations faites par ses ancêtres ou autres personnes, il octroya plusieurs largesses à l'église où il aimait à venir faire ses dévotions, et concéda aux religieux la juridiction temporelle sur les habitants du Mont. A son tour, le comte Conan donna la paroisse de Villamer avec ses dépendances, et Mauger, évêque d'Avranches, remit à l'abbaye la juridiction spirituelle qui lui appartenait sur les religieux et sur les insulaires. Ainsi fut instituée la fonction d'archidiaque du Mont, à laquelle les abbés nommaient un religieux chargé en particulier de visiter les paroisses de Saint-Pierre du Mont et de Sainte-Marie d'Ardevon. A ce titre, le couvent avait la collation, institution et destitution du curé, ou vicaire perpétuel, préposé à l'église paroissiale de Saint-Pierre. D'ailleurs, ainsi que le fait remarquer le chroniqueur, « l'abbaye continua à estre sujette de l'évêque et n'a jamais eu le privilège d'estre immédiate du Saint-Siège ». Nous ajouterons que vers cette époque, Mayeul, qui fut abbé de Cluny et gouverna l'important monastère de Marmoutier, donna au couvent Montois des terres et des vignes au Morier, en Touraine.



Cloche dédiée à la Vierge

L'abbé Maynard, d'abord à Saint-Wandrille, puis au Mont, avait formé aux vertus monastiques, son neveu, qui portait le même nom. Les religieux le choisirent d'abord comme prieur claustral : puis, à la mort de l'oncle, le 16 avril 991, les suffrages l'appelèrent à prendre la charge abbatiale. Maynard II gouverna l'abbaye avec la douceur et la fermeté que l'on pouvait souhaiter, « ayant grandissime soin du spirituel et du temporel » (1). Cependant la Bretagne et ses hauts feudataires rivalisaient avec les « barons Normands » de dévotion envers l'Archange. Conan I^{er}, duc de Bretagne, voulut être enterré dans l'abbatiale, et son corps fut inhumé dans la chapelle de Saint-Martin, conservée sous le bras méridional du transept. Le même sentiment de dévotion porta Rolland, évêque de Dol, à demander la sépulture au Mont : et il fut enterré « à l'entrée de la grande porte de l'église ». Rolland vivait au Mont, lorsqu'on le désigna pour l'épiscopat. Ce n'est pas un fait isolé et il est à remarquer que le convent fut comme une pépinière d'évêques et d'abbés. Déjà précédemment Herouard avait reçu la direction de Gembloux, et, en 994, D. Garin fut choisi comme abbé de Cerisy. Les religieux avaient supporté de lourdes dépenses pour la reconstruction de l'abbaye et, de divers côtés, on leur vint en aide. En 996, Geoffroy I^{er}, qui succéda à son père Conan I^{er} comme duc de Bretagne, leur donna des terres à Saint-Maloir et à Saint-Benoît des Ondes; au bourg de Caneal, il ajouta le port et le patronage des églises, donation qui fut confirmée par son fils Alain III. Geoffroy I^{er} reçut la sépulture au Mont, à l'instar de son père (2).

La mort du duc Richard I^{er}, arrivée le 21 novembre 996, fut un deuil très douloureux pour l'abbaye, et à ce sujet un chroniqueur s'exclame : « Bienheureuse est la nation qui a pour conducteur un prince non moins pieux que courageux ! ». Au jour anniversaire de son décès, on célébrait dans l'abbatiale une messe solennelle pour le repos de son âme et pour les défunts de sa famille ; l'office était

1. D'après certains auteurs, Maynard II fut abbe de Redon. D. LEROY « double qu'il soit inséré au catalogue » de cette abbaye, et D. HUYSSE déclare « qu'ils en démit avant sa mort », arrivée en l'an 1009.

2. Un manuscrit du Mont nous a laissé du duc Richard I^{er} ce portrait : « Erat statura procerus, vultu decorus, integer corpore, barba proluxa et alba decorus, cano capite crispissimus et toto corpore valde bene formatus. Erat pauperum sustentator, monachorum tutor, viduarum defensor et captivorum redemptor ». Bibliothèque d'Avranches.

— *Gallia Christiana*, tome XI, p. 514 : « Dolensis vero antistes Rollandus inibi sepeliri voluit, ubi et c. manus, Britannia dux, pro voto sepultus est in capella sancti Martini veteris ecclesie, nec non Gaufredus filius ejus et successor ».

suivi de la distribution d'une offrande de seize deniers à chacun des indigents qui se présentaient, et les chroniques parlent de trois ou quatre mille pauvres. C'est qu'en effet, grâce aux donations des suzerains, les collectives, les obituaires et le martyrologe de l'abbaye nous ont conservé la date du décès des bienfaiteurs et c'est un avantage précieux pour l'orientation de la chronologie. A la suite de la mort de Richard, la duchesse Gonnor, d'abord sa maîtresse, puis son épouse, dans une large pensée d'expiation pour le passé, d'édification pour le présent et de préparation pour l'avenir, fit don au convent du domaine de Brethoville et de la seigneurie de Donjan avec les terres, bois, prés, moulins et autres dépendances. La même année 996, le duc Richard II, après avoir confirmé les donations antérieures, « trouva « quantité de » belles terres et seigneuries. » Ces domaines comprenaient : « la seigneurie de Versum, la baronnie de Saint-Pair, l'île de Cadsey (Chausey), le village de Chanteloup, la terre de Grombald, la moitié de Erengarville avec plusieurs autres villages et dépendances, enfin la baronnie de Genets. » Pour cette dernière localité, il est à remarquer que « S. Aubert n'avait fait don que du village qui n'était pas encore chef de baronnie. » (1) Un chroniqueur ajoute : « Il donna aussi la baronnie d'Ardevon avec toutes ses dépendances temporelles et spirituelles; mais je croy pour moy, qu'il donna seulement le droit de justice en baronnie et confirma le tout de la dite terre d'Ardevon, laquelle il y a bien de l'apparence avoir été donnée aux chanoines par Rollon, l'an 912. » (2)

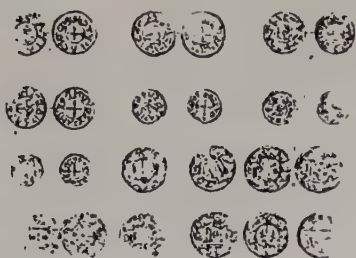
L'abbé Maynard II sentant approcher sa fin, résolut d'assurer la tranquillité du convent, en indiquant le religieux auquel il souhaitait transmettre sa crosse, comme « le plus vertueux et le plus capable du monastère ». Selon le vœu du vénérable vieillard, qui décéda le 14 juillet 1009, les moines se réunirent pour procéder à l'élection et choisirent Hildebert. Le duc Richard II approuva le choix par une lettre dans laquelle il fait l'éloge de l'abbaye, des moines et, en particulier, de Maynard et du nouvel élu, et dont l'original était conservé dans les archives Montoises.

Au témoignage de ses contemporains, malgré sa jeunesse Hildebert fit paraître « l'éclat et la vivacité d'un esprit supérieur, la gravité et la beauté des mœurs d'un homme mûr, en un mot tous les caractères d'une préparation divine. » Il dirigea le monastère « avec tout le soing et la diligence à luy possible. » et les chroniques

1 D. HENNES, t. 2, p. 50. — D. LEROY, p. 289.

2 Le texte de cette chartre est textuellement dans le *Ve siècle*, p. 37.

plaisent à redire les qualités éminentes qu'il déploya dans le gouvernement de l'abbaye, aussi bien que dans les développements qu'il y a apportés. Dans son zèle pour la régularité de l'office divin, il logea dans une chambre « proche de l'église », et réserva la chambre du chanoine Bernier « pour estre la trésorerie ». C'est dans cette dernière pièce, qu'à la suite de phénomènes merveilleux, on fit des



Monnaies des ducs de Normandie.

recherches pour la découverte des restes de S. Aubert. Comme la rumeur populaire continuait de prétendre que Bernier avait déterré et caché le corps, on s'enquit du fait auprès de Fulcoid ou Foucaud, neveu de Bernier. Celui-ci dit qu'il « savait certainement, comme ayant esté témoin oculaire, que son oncle avait déterré et transporté les ossements de S. Aubert autre part et

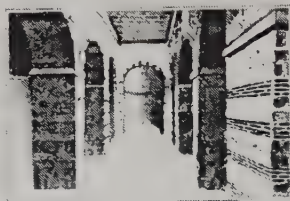
qu'il les avoit caché en quelque lieu de ce Mont, mais qu'il ne scavoit l'endroit. » Comme l'on supposait que la cachette se trouvait dans la propre chambre de Bernier, on résolut de l'explorer de fond en comble. après s'y être préparé par le jeûne et la prière. Sous les planches clouées sur les poutres, on trouva plusieurs coffrets, parmi lesquels, un de plus grande dimension. Ayant soulevé le couvercle de celui-ci, les religieux « aperceurent enfin tost le corps du saint et s'écrièrent soudain de joye, appelans Foucaud, lequel, estant monté, dit que ce vaisseau estoit celui dont il leur avoit parlé et qu'il le reconnoissoit à certaines marques. »

On descendit le trésor et les religieux « l'enveloppèrent dans un beau et riche drap », puis le portèrent en procession dans l'église. Les moines placèrent le corps sur le grand autel. « L'ayant mis là, ils estendirent un rideau à travers de l'église, puis tirèrent hors du vaisseau un petit coffre et mirent les saints ossements sur une belle nappe, et le considérant diligemment et d'une pieuse curiosité, ils apperceurent en son chef le trou qu'on y voit encore aujourd'hui et chacun connut apertement par ce signe le coup que l'arcange lui donna, s'apparaissant à luy la troisième fois. Ils trouvèrent aussy un autel portatif du bienheureux S. Aubert avec un petit parchemin où à grand'peine on put lire ces mots : *Hic requiescit corpus sancti Auberti Abrincatensis episcopi*, à cause que ce parchemin estoit presque tout pourry. Après avoir ainsi regardé à leur aise ces saints ossements et tout ce qu'on y avoit trouvé avec, ils

les mirent le plus décentement et honorablement dans une châsse qu'ils colloquèrent au-dessus d'un autel dédié à la sainte Trinité. Maintenant, continue la chronique, on les voit dans la trésorerie avec plusieurs autres. » Suivant l'annaliste, « cette translation se fit le 18 juin, et d'autant qu'elle fut fort célèbre, on commença de célébrer la feste de ce saint le 18 du dit mois. Martin V, créé pape l'an 1417, donna, la cinquiesme année de son pontifical, septans et sept quarantaines d'indulgences à ceux qui visiteroient cette église ce jour-là et qui se repentiroient de leur pechez : les indulgences sont finies. En cette abbaye, cette feste s'est célébrée toujours fort solennellement et avec octave. Et anciennement, lorsque les abbéz estoient réguliers, les religieux des prieurez forins dépendants de cette abbaye, venoient en ce Mont le jour de cette feste pour commencer le lendemain leur chapitre général. Depuis que les abbéz ont esté commendataires, on a poursuivi cette coutume, mais la plupart ne s'y trouvoient.

Quoi qu'il en soit, lorsque l'on parcourt les récits anciens, on observe que, à la suite de la translation de ses reliques, S. Aubert sembla partager avec l'Archange le don d'opérer des prodiges. Parmi ceux-ci, il en est un qui présente un intérêt particulier au point de vue de la topographie. « Une femme, ayant esté préservée de la mer miraculeusement, enfanta sur la grève l'an 1011. Tout aussytost que ce miracle fut arrivé, l'abbé Hildebert 1^{er} fit mettre en la place où la femme avait accouché, une croix de cent pieds de hauteur et la fit appuyer de grosses poutres de bois et barres de fer, afin que la mer ne la peust abattre. » (1)

Hildebert 1^{er} mourut le 7 janvier 1017, suivant la version que D. Leroy proclame « probable » d'après « les meilleurs manuscrits. » Il fut enterré « dans le petit jardin auprès du presbyterium de l'église de Saint Michel ». Peut-être s'agit-il du petit jardin, jadis disposé en terrasse, au chevet de l'église actuelle et au sud de la Merveille ; il y a peu de temps encore, avant le réta-



Le Mont, église souterraine, restituée.

(1) A présent, dit l'historien du XVI^e siècle, les sabbons de la grève sont au-dessus de la dite croix, fort haut, ce qui est cause qu'on la voit rarement. On trouve, en un manuscrit, qu'un religieux de ce Mont appelé Fr. Nicolas Germain, la fit réparer l'an 1389. Il fallait que ce bon religieux fût baillif ou cellier du monastère, et de ceux qui ont soin de gérer les affaires. On a vu cette croix l'an 1632, qu'elle fut découverte l'espace de 8 jours, tous ceux du pays le

blissement de la citerne, le jasmin, les œillets, les roses et le buis en faisant un asile plein de fraîcheur et d'agrément, à l'ombre des austères murailles granitiques de l'abbaye.

Hildebert travailla un neveu, qu'il avait formé à la discipline et aux vertus monastiques : les religieux l'élevèrent à la dignité abbatiale. Le nouvel abbé Hildebert II « gouverna fort sagement ses moines au spirituel et au temporel. » En l'année 1017, le Mont vit défiler ce que la Normandie et la Bretagne comptaient de gentilshommes et de dames du plus haut parage. L'église resplendit d'une pompe inaccoutumée, dans laquelle les courtines et les ornements liturgiques répondaient à la somptuosité des costumes richement brodés des seigneurs et des châtelines. Au milieu des deux cours réunies, apparaissaient dans tout l'éclat de la jeunesse et de la grâce Richard II, duc de Normandie, et Judith, fille de Geoffroy I^{er}, duc de Bretagne, aussi présent à la solennité. Le duc Richard avait choisi de célébrer son mariage en ce saint lieu, qui se dresse sur les marches des deux provinces, pour fournir à Saint-Michel un témoignage de sa vénération, et à l'abbé Hildebert une preuve d'amitié. A cette occasion, comme les ruines et les restaurations successives des bâtiments conventuels, et en particulier de l'église, avaient fait de ces édifices un ensemble peu en harmonie avec l'excel-
lence des souvenirs, le « bon duc » Richard II convint avec l'abbé de lui venir en aide pour de nouvelles constructions, non sans lui donner l'abbaye de Saint-Pair et aussi « le Moustier de St Pierre du Mont ». Grâce à ce concours, Hildebert II « amplifia les bastiments nécessaires à la régularité » et put « commencer l'église que nous y voyons encore ce jourdhuy, depuis les chaires du cœur vers la nef. »

venirent voir veoir par bandes et processions. Elle a encore esté veue l'an 1645 et fut découverte es estrémitez l'espace d'un mois entier, sçavoir depuis la my avril, jusqu'à la my may. Nos confreres de ce Mont l'allèrent veoir et entr'autres les R. P. dom Julien du Chemin, qui m'a diet cecy, y alla le jour de l'apparition de S. Michel. Comme dépositaire du monastère et l'un des officiers d'icceluy, il y mena des charpentiers et des menuisiers pour voir ce qu'ils en diroient. Ce qui en paraissoit est une charpente en quarré à la fasson des justices patibulaires, d'environ dix neuvs pieds, de coing en coing de médiocres pontres d'un pied et demy d'esarrissage et au milieu : a costé de deux pontres qui vont de coing en coing paroist un tronc de bois surpassant le reste d'environ un pied. On ne voit où il est enté ce qui fait croire que cette charpente va bien bas. Ce bon père dit s'estre assis dessus. L'endroit où est la dite croix, est entre le dortoir des religieux et le rocher de Tombelaine, environ à la quatrième parlye du chemin plus pres du dit dortoir que du dit rocher de Tombelaine, dans un endroit qui fait un coude de sable à la rivière qui l'environne ». D. HUYSES ajoute : « Il est à remarquer qu'en cet endroit il y avoit une fort profonde vallée qui est maintenant comblée de grèves. »

Les travaux furent inaugurés en l'an 1022. Mais l'abbé n'eut pas la joie de les poursuivre ; il mourut peu de temps après et fut enterré « dans le petit jardin du presbytérium » auprès de son oncle. D'après un manuscrit, sa mort arriva en 1024 ; mais tous les chroniqueurs la placent en 1023, ceux-ci, le 8 septembre, et ceux-là, le 13 septembre, avec D. Huynes, lequel déclare avoir suivi les manuscrits qui lui « ont semblé les plus certains » (1).

A l'époque qui nous occupe, la célèbre abbaye de Fécamp, dotée par les ducs de Normandie, avait pour abbé Guillaume, religieux que ses éminentes vertus ont fait placer au rang des saints : il est mentionné dans le Martyrologe gallican au premier janvier. Or, Guillaume nourrissait une amitié profonde pour deux de ses parents — d'aucuns disent frère et neveu — Suppo et Théodoric ; le premier était abbé de Saint-Benin de Fruttuoso (2), au diocèse de



Eglise abbatiale avant la restauration.

Vercell en Lombardie, et le second, abbé de Jumièges. L'abbé de Fécamp, qui jouissait de la confiance de Richard II, fit entrer ses parents dans les bonnes grâces du puissant suzerain. Le résultat fut qu'à la mort de Hildebert II, le duc manifesta aux religieux Michelins son désir de voir choisir Suppo pour diriger le couvent ; et l'élection se fit en ce sens. Mais l'abbé Suppo ne jugea pas à propos de quitter le couvent de Saint-Benin. Le ciel d'azur, les habitudes contractées et la différence de caractère influèrent sans doute sur sa résolution. Faut-il ajouter avec un chroniqueur qu'en son couvent il était « plus absolu qu'il n'eust pas été peut-être en nostre Mont-Saint-Michel où la règle estoit fort exactement gardée ? »

Quoiqu'il en soit, Suppo prit tellement son temps pour se décider qu'il fallut procéder à une autre élection, afin de ne pas laisser le couvent sans supérieur. Les moines choisirent, en 1024,

(1) D. HUYNES écrit qu'Hildebert II commença l'église « de la grandeur qu'on la voit jusqu'à ce qu'il mourut. » — Chronique de Robert de Torigni, Appendice t. II, p. 219 et 231. « 1017. Hildebertus II, quartus abbas — 1023. Hoc anno inchoatum est novum monasterium a Richardo secundo comite et Hildeberto abbate, qui abbas ipso anno obiit, cui successit Almodus. » — « Anno MXVIII inchoata est nova ecclesia beati Michaelis a Ricardo secundo comite et Hildeberto secundo abbate, qui abbas eodem anno obiit. — D'après le *Gallia*, son décès eut lieu le 3 septembre 1023.

Almod, originaire du Maine. Des rives de la Sarthe on vint en pèlerinage au Mont, et, parmi les pèlerins, nous remarquons, en 1024, le comte Hugues qui légua « de belles terres » à l'abbaye, et le vicomte Rodolphe, qui fit également de « belles donations ». A quelque temps de là, Almod eut la douleur de voir mourir le principal bienfaiteur du convent, Richard II, qui avait entrepris « de faire bastir l'esglise de la grandeur qu'on la voit et en fit faire les fondements et quelque peu davantage et l'eut fait achever sans sa mort arrivée le 23 aoust 1026. » Heureusement, le décès du duc n'interrompit pas les travaux, et « il l'a néanmoins fait faire quoyque mort, puisqu'il a donné aux Moines de ce Mont tant de belles terres et de si grandes possessions durant sa vie, par le moyen desquelles elle a esté achevée ; tous les manuscrits de ce Mont s'accordent en cecy. »

Les successeurs de Richard II marchèrent sur ses traces. Richard III s'empressa de confirmer les dons faits à l'abbaye par son père. Il mourut en 1027, et son fils Robert I^{er}, non content de ratifier les libéralités de ses ancêtres, y ajouta, en 1029, plusieurs domaines. Robert donna à l'abbaye huit moulins au diocèse d'Avranches, et cinq au diocèse de Bayeux, tout ce qui lui appartenait dans la vallée de Beuvron, ainsi que la moitié de l'île de Guernesey et tout ce qu'il s'étoit réservé en l'autre moitié, quand il bailla celle-ci en tîef à Niel le vicomte, seigneur du Cotentin. Ce dernier était un « très vaillant et renommé guerrier, lequel, sur la fin de ses jours, se rendit religieux en cette abbaye et y donna tout ce qui lui appartenait à l'abbé de Sère et autres voisins. » Le duc Robert



Chapelle sous le transept sud

manifesta sa générosité par d'autres donations, en sorte qu'il recut le nom de « Libéral. » Par contre, il est vrai, « les vieux romans l'ont appelé Robert le Diable, à cause qu'il estoit grandement fongueux en colère. » De son côté, le duc de Bretagne, Alain III, vint en pèlerinage au Mont, avec sa mère et son frère, en 1030.

On le recut avec tous les honneurs dus à son rang, et, en retour, il se montra libéral envers le convent. Après avoir confirmé solennellement les largesses faites par son père Geoffroy I^{er}, il donna les terres de Bodhel sur le Conesnon avec « les marets, » la terre de Lemas ou Lanas et le moulin qui en dépendait, et Montrouhals avec ses « appartenances. » Le duc exprimait ainsi son désir d'avoir part aux prières des religieux pour son père et pour lui-même. Afin de rendre l'acte de donation plus solennel, il déposa la pièce

sur l'autel de Saint-Michel durant la célébration de la messe. « Le dimanche des Octaves de Pasques. » Les ducs de Bretagne témoignèrent encore leur vénération envers S. Michel en favorisant la reconstruction des édifices conventuels: ils exemptèrent les moines de payer l'impôt et subside pour toutes les pierres tirées de leur duché et transportées au Mont. Cette même année 1030 causa une joie souveraine aux hôtes de l'abbaye, par le rapprochement des ducs de Bretagne et de Normandie, qui se rencontrèrent au Mont et firent la paix entre eux.

Il est vrai que parfois la main qui avait été généreuse, devenait rude et faisait payer ses libéralités. L'abbé Almod ayant eu le malheur de déplaire à Robert, le duc l'obligea à se retirer du couvent en l'année 1032. A ce propos, un chroniqueur consciencieux fait la réflexion qu'il n'a « seu trouver pourquoy. » Quelque temps après, le duc Robert rendit ses bonnes grâces à Almod et le plaça à la tête de l'abbaye de Saint-Vigor de Cerisy, auprès de Saint-Lo, mais celui-ci ne vécut guère qu'une année. Après le départ d'Almod, par suite de l'ingérence canonique de Robert le Libéral ou mieux le Diable, « courroucé extrêmement, » la direction de l'abbaye, croit-on, fut confiée à Théodoric, abbé de Jumièges, dont il a été question plus haut. Mais Théodoric doit-il réellement prendre rang dans le catalogue des abbés ? Les historiens ne sont pas du même avis: cependant il s'agit plutôt d'une question de mot (1). Aussi bien, les événements qui suivirent, semblent prouver que Théodoric eut vraiment le titre d'abbé du Mont. Sa mort arriva le 17 mai 1033, et c'est également le 17 mai que l'on place le décès d'Almod, devenu abbé de Cerisy. Mais il est à remarquer que tous les manuscrits ne sont pas d'accord sur l'année de la mort de ces deux religieux. Quoiqu'il en soit, Théodoric fut enterré à Jumièges, et Almod recut la sépulture à Cerisy (2).

(1) A cet égard, un chroniqueur écrit: « Nous le mettons au rang des abbés du Mont, suivant nos manuscrits, bien qu'il n'en eut la charge que quelques mois et qu'il se doive plutôt nommer *custos abbatis Montis* que *abbas* ainsi que le trouvons aussi nommé de l'abbaye de Bernay. » De son côté, D. Leroy écrit: « Il y en a qui font difficulté de l'appeler abbé du Mont et disent qu'il n'estait qu'administrateur en icelle ou plutôt gardien d'icelle pour ce qu'il estoit aussi nommé abbé de Bernay, et que pour lors, quand une abbaye estoit vacante, on y envoyoit le prochain abbé pour en avoir soin jusques à nouvelle election, et particulièrement les plus sages aux lieux où l'on voyoit estre grande difficulté d'en élire un nouveau; toutefois, tout bien considéré, je dis qu'il fut véritablement abbé de ce monastère. » D. LEROY, p. 299.

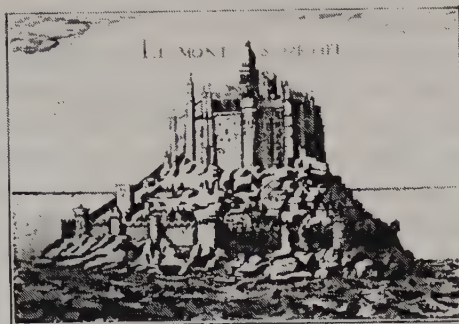
(2) *Gallia Christiana* t. XI, p. 515, *Neustria pia*, p. 284, 387 — D. HENRI — *Histoire générale*, etc., I, p. 155 — 213 — D. LEROY, *Les Curieuses Recherches* p. 296-300. — *Chronique de Robert de Torigni*, Appendice t. II, p. 193, 219, 291.

Et maintenant, il importait de procéder à l'élection de manière à ramener complètement la concorde. De nouveau, le choix des religieux se porta sur Suppo que l'on donne comme frère de Théodoric. Les circonstances étant changées, l' élu quitta le couvent italien de Saint Benin pour aller au Mont. Suppo, qui avait choisi pour venir « le temps opportun » fut « extrêmement absolu sans dépendre aucunement de personne ». Du reste, il montra pour les livres, pour les manuscrits et pour les arts, un goût très vif, qu'il s'efforça d'inculquer à ses religieux. De sa belle patrie il avait apporté des reliques, des vases d'or et d'argent et des livres précieux dont il enrichit le trésor. Mais il eut la douleur de perdre son protecteur en la personne du duc Robert, qui mourut à Nicée, le 11 février 1035, et dont le fils Guillaume, auquel l'avenir réservait le titre de Conquérant, était dans sa septième année. Suppo s'aliéna l'esprit d'une partie des religieux par la libéralité excessive qu'il montra envers certains seigneurs, ainsi qu'à l'égard de ses parents qu'il fit venir d'Italie. Il « les enrichissait, paraît-il, du bien du Mont, comme si c'eust été du sien propre », et, notamment, il disposa du moulin Leconte, que Robert I^{er} avait légué au couvent. Mais Guillaume répara cette irrégularité en faisant rendre le moulin à l'abbaye. Du même coup, il donna aux religieux les îles de Sère et d'Avrigny, en échange de ce que son père leur avait octroyé dans l'île de Guernesey. Cet exemple de libéralité fut suivi par plusieurs seigneurs, désireux de manifester leur dévotion envers Saint Michel. En 1036, le chevalier Adelain ou Adelesme fit don du village de la Croix, situé entre le Mont et la vallée de Benvron, de la terre des Trois-Charrues en l'île de Jersey, et des terres de Vilers et de Balent. Au mois de mars 1043, Renand et sa mère Hersende donnèrent l'église Saint-Victor ou Saint-Victor, « situéeès faubourgs du Mans, avec le bourg qui est autour de cette église et toutes les choses qui leur appartenoient en ce lieu et en plusieurs autres ». Niel de Saint-Sauveur, vicomte de Cotentin, abandonna ce qu'il possédait dans l'île de Sère et prit l'habit religieux.

— 1030 Obiit Guillelmus, abbas Fiscannensis. Almodus, quintus abbas. — 1031 Théodoricus, sextus abbas. — 1032 Eodem anno, regnante Henrico Roberti regis filio anno 1. Alanus, comes et dux Britannie, hortatu Almodi, abbatis hujus monasterii, reddidit duas ecclesias, sitas in territorio quod vocatur Poeleth, scilicet Semmeleu et Semmenyon, decimas et ablationum primitias dadas a patre suo Gaufrido, terram quoque propriam litus maris sitam, que dicitur Cancaure, et portum qui nominatur Porpican. Cui redditioni subscripserunt ipsi Alanus comes, Adhugisis comitissa mater comitis, Ludon comes, Gingoneus archiepiscopus, Vuarinus episcopus Redonensis et alii multi. — Bibl. nation. N° 18947 f. 142.

Cependant à l'abbaye, la situation continuait à être tendue et devait se dénouer par la séparation. En 1048, l'abbé Suppo, devenu une « pierre d'achoppement pour les moines » qui supportaient difficilement sa façon de gouverner, se tira « de longues », suivant les expressions d'un chroniqueur, et retourna en Lombardie. Il réintégra le monastère de Saint-Benin où il passa le reste de ses jours et fut enterré le 4 novembre 1061 (1).

Les religieux songèrent à se choisir un supérieur, et Guillaume le Conquérant prit soin de faciliter l'élection, en indiquant lui-même son candidat préféré. C'était Raoul de Beaumont, frère de Roger, tous deux d'une illustre famille, que le duc souhaitait sans doute s'attacher plus intimement, afin



Le Mont, d'après une gravure ancienne.

de tenir davantage dans sa main le Mont-Saint Michel. Avant l'abbé Théodoric, Raoul avait eu quelque temps la garde de l'abbaye de Bernay. Aussitôt élu, il activa la reconstruction de l'église en la dotant d'une tour centrale sur l'inter-transept. Des largesses vinrent aider les travaux de construction et d'embellissement. Méen, évêque de Rennes, par acte de 1050, confirma la donation des prieurés et cures de Villamers et de Poilley. Guillaume Pichenot fit don de la Perrette avec ses dépendances, et prit l'habit (1054) ; Ascelin et son fils Roger revêtirent également la bure, après avoir octroyé la cure de Calgey ou Caugé au doyenné d'Avranches.

L'abbé Raoul de Beaumont nourrissait une très vive dévotion pour le Sauveur et la Passion. Il prit la route de Jérusalem et fit pieusement son pèlerinage aux Lieux-Saints. On a prétendu que, par une faveur céleste, Raoul finit sa carrière sur le sol béni que le Christ avait sanctifié par sa vie et son trépas. Toujours est-il qu'il ne survécut guère à son retour en France. Entre tous, le duc Guillaume

(1) *Chronique de Robert de Torigni*. — Appendice, t. II, p. 219, 220. — Eodem anno (1023) abbas Suppo suscepit hanc abbatiam. — 1033. Ordinatus est abbas suppinus Suppo hujus loci. — 1048. Hoc anno abbas Radulphus octavus suscepit hanc abbatiam vivente Suppone. — 1061. Obiit dominus abbas Suppo. — *Notitia parisiensis*, p. 384. — *Gallia Christiana*, t. XI, p. 515. — D. HEYNS, *Histoire de la France*, t. I, p. 155, 244. — D. LEROY, *Les Curieuses Recherches*, p. 300-302.

fut très sensible à la mort de Raoul qu'il avait « toujours estimé comme un père, respecté comme un prélat et révééré comme un saint ». Les historiens ne sont pas d'accord sur certaines circonstances de ce décès. Les uns l'ont placé le 29 juillet 1058, et les *Annales du Mont-saint Michel* lui assignent l'année 1060 ¹⁾. Cette dernière date est d'autant plus vraisemblable que le successeur de Raoul ne fut nommé qu'après cette époque. On se demande également si ses restes furent rapportés au Mont. De ce qu'un contemporain dépeint la tristesse des moines par suite de « la mort et de l'absence », on pourrait conclure que son corps demeura en Terre-Sainte. Mais certains manuscrits soutiennent qu'il reçut la sépulture au Mont. On peut tout concilier en admettant que, au moment où le chroniqueur écrivait, les restes de l'abbé n'avaient pas encore été reconduits au Mont.

Les religieux élurent ensuite Ranulphe, bénédictin originaire du diocèse de Bayeux, qui avait été élevé dès sa jeunesse dans l'abbaye Montoise, où il prit l'habit. Il se distinguait par son attachement à la règle, par son goût pour l'embellissement du monastère, qu'il dota d'améliorations importantes « au temporel et bastiments ». On lui attribue notamment « les portiques de la forteresse du côté nord et le cimetière des moines sous l'église abbatiale ». Au surplus, son nom fut associé d'une façon particulière à la conquête de l'Angleterre par les Normands. Au-delà du détroit, les Anglo-Saxons, pour secouer le joug des Danois, s'étaient donné pour roi Edouard le Confesseur. C'était préparer la lutte entre le puissant Harold et Guillaume de Normandie, neveu par alliance du souverain. Le premier acte du drame eut pour théâtre le littoral de la Manche, où avait débarqué Harold, avec ses soldats. Guillaume, qui a délivré celui-ci des mains du comte de Ponthieu, s'efforce de s'attacher « le chef des Anglais », soit en lui promettant la main de sa fille Adèle, soit en les conduisant contre le duc de Bretagne avec lequel il avait des démêlés. La célèbre tenture de Bayeux, parmi les scènes de cette expédition, en sa naïveté pleine de vérité du moins au point de vue des armures, nous a conservé, entre autres, l'arrivée de Guillaume et de son armée,

¹⁾ *Chronique de Robert de Torigni, Appendice, t. II, p. 120* : « 1048, Hoc anno abbas Radulphus octavus suscepit hanc abbatiam, vivente Suppone. — Eodem anno 1048) Suppo dimisit abbatiam Montis et successit ei Radulphus monachus Fiscannensis... Dans les annales, publiées à la suite de la chronique de Robert par M. L. Delisle, on lit : « 1060, obiit Radulphus abbas, vivente Suppone. — 1061, obiit dominus abbas Suppo. — 1063, Rannulphus nonus abbas, ». — *Austria pia*, p. 385. — *Gallia Christiana*, t. VI, col. p. 515. — D. HEYVES, *Histoire générale*, t. I, p. 157. — D. LEROY, *Les Curieuses Recherches*, p. 302-303.

le passage du Couesnon, où Harold sauve des soldats de la langue, et la marche sur Dol dont le duc Conan leva le siège. On sait la suite de la campagne, le serment de Harold entre les mains de Guillaume à Avranches, son retour en Angleterre, la mort du roi Edouard et enfin l'expédition de Guillaume pour prendre possession du trône d'Angleterre, nonobstant les prétentions de Harold et de ses partisans.

La veille de la grande solennité de S. Michel de l'année 1065, la victoire d'Hastings ouvrit à Guillaume le chemin de Londres, et il y entra par les portes de la cathédrale de Westminster, en laquelle il fut couronné le jour de Noël. L'abbé Ranulphe pour lequel Guillaume avait une profonde estime, ne s'était pas borné à faire des vœux pour le succès des armes du prétendant à l'étendard auréolé de la croix. Il avait fait équiper six navires, et ce sont eux qui ramenèrent en France le souverain lorsqu'il y revint avec de riches présents. Guillaume laissait derrière lui un gouvernement solidement organisé à l'instar du régime féodal. La Religion ne fut pas la dernière à recueillir les fruits de l'expédition, dont les semences religieuses avaient été comme puisées dans la réserve monastique du Mont. Les navires, envoyés par Ranulphe, portaient une colonie de bénédictins choisis parmi les plus capables de faire honneur à l'habit conventuel. Quatre des moines les plus distingués furent élevés à la dignité abbatiale : j'ai nommé Ruald, Scholiand, Dagon et Serlio. Ruald, prieur claustral du Mont, fut abbé de Hilde près Winchester. Scholiand, jadis trésorier, devint abbé de Saint-Augustin ou Saint-Pierre de Cantorbéry : « il remit en Angleterre la discipline régulière en sa pristinè splendeur », et mourut le 9 septembre. Guillaume Dagon fut mis à la tête de l'abbaye de Saint-Pierre de Cernel. Enfin Serlio, par sa piété, sa droiture et sa fermeté, qui le firent appeler « glaive de vertu et trompette de justice », édifia le monastère de Saint-Pierre de Gloucester qu'il dirigea et où il décéda le 3 mars.

Aussi bien, ces liens qui unissaient l'abbaye Micheline à l'Angleterre, étaient fortifiés par les relations de propriété temporelle de dépendance spirituelle ou de simple confraternité monastique. Deux



Soubassement de la Merveille T^e.

ans avant sa mort, le roi Edouard avait donné au convent « l'Eglise de Saint-Michel, près la mer, et quantité de possessions dans son royaume ». A son tour, en l'an 1066, Robert, comte de Mortain, fit don de « l'Eglise de Saint-Michel de Cornouaille, en Angleterre. Outre « la montaigne sur laquelle estoit assise une église dédiée au saint Archange, » il bailla à l'abbaye « la moytié de la terre nommée Hydia avec permission d'y tenir un marché le jedy ; deux acres de terre, scavoir Travelavast et Lismanacht ; une acre de terre, scavoir Triavers et Larmailoe. Entre tous, Guillaume le Conquérant témoigna sa bienveillance aux religieux et, notamment en 1066, il obligea Ranulphe le Monnoyer à rendre aux Montois le moulin Le Comte, dont il a été question plus haut. Ces exemples de libéralité furent suivis par plus d'un seigneur breton ou normand. En l'année 1081, Tréhan, Guillaume Rivallon et Gaultier donnèrent le prieuré et la cure de Saint-Brolade, sis au diocèse de Dol ; Yves Riche, ou le Riche, fit don du domaine de Villarenton, « pour fonder le prioré de l'Abbayette. » La même année, la terre de Furquenville fut offerte par Jean et ses enfants Raynol, Guillaume et Geoffroy, et le village de Heiantot fut concédé par Raoul, sa femme Asa et Unfred.

L'abbé Ranulphe avait gouverné l'abbaye « en bon pasteur » durant une période d'environ vingt ans. Il mourut le 19 décembre et fut enterré, ainsi que son prédécesseur, « au portique de l'Eglise. » Les chroniques ne s'accordent pas au sujet de l'année de son décès, et le placent de 1083 à 1085. Nous acceptons plus volontiers cette dernière date.

Roger, religieux de Saint-Etienne de Caen, avait été choisi comme chapelain par le roi Guillaume. Le prince, dont il avait la confiance, résolut d'en faire un abbé du Mont, et les moines s'inclinèrent devant sa volonté. Mais, aux obsèques du Conquérant, auxquelles il assista à Rouen en 1087, Roger comprit qu'il perdait son meilleur appui. Cette année-là, Robert II, comte de Normandie, dit Courte-Botte ou Courte-Heuse, donna au convent le marché d'Ardevon, et une place pour bâtir une maison dans la ville de Rouen. Un différend s'éleva entre les fils du conquérant, Guillaume Le Roux, roi d'Angleterre, Robert, comte de Normandie, et le prince Henri que ses frères poursuivaient de leur haine. Pour échapper à leur fureur, Henri se retira au Mont près de Roger, qui l'accueillit avec sympathie. Guillaume et Robert entreprirent le siège du Mont pour s'emparer du réfugié, en 1090, selon l'opinion commune.

Vers ce temps-là, désertèrent le pays étranger deux moines célèbres, dont le souvenir se rattache au Mont : j'ai nommé Anastase,

renommé par ses vertus, et Robert de Lombelaine, connu dans les annales littéraires du Moyen âge. Un peu plus tard, le Montois Hugues fut choisi comme abbé de Saint-Sauveur, au diocèse de Contances, et l'abbatiale s'illumina de fulgurations émouvantes dans lesquelles les religieux saluèrent comme la manifestation visible de l'Archange. En outre, le couvent fut l'objet de pieuses libéralités et de réfections pleines d'à-propos. Robert fit don de la cure de Notre-Dame-d'Escay, diocèse de Bayeux (1086). Les deux capitaines d'arme Théodoric et Gaultier, dit Œil de Chien, donnèrent le prieuré de Gohery ou Gohéré, diocèse de Chartres (1093) tandis que Hildegarde concédait la cure de Saint-Martin de la Chapelle-Hamelin, diocèse d'Avranches. En outre on obtint de Fouques IV, comte d'Anjou, l'abandon de certain droit sur des domaines que le couvent possédait en pays tourangeau et angevin. L'abbé Roger se prit à relever « une bonne partie de la nef qui était chute », mais il eut ensuite la douleur de voir la muraille s'effondrer sur le dortoir. Sa tristesse s'accrut de l'opposition qu'il rencontra chez les moines, et il fut, de la part d'un jeune religieux de Saint-Vigor, l'objet d'attaques étranges.

Afin de triompher des résistances, Roger dut envoyer un certain nombre de moines en différentes abbayes. Cette mesure « causa de grands bruits dans le Mont, jusques là que les moynes s'estant plaint au roi qui estoit à Caen, Roger eut un Veniat pour y rendre compte de ses actions. » Par mesure de pacification, en 1105, l'abbé remit sa démission aux mains du souverain qui, pour le dédommager, le nomma abbé de Cernel, en pays d'Angleterre. C'est là que Roger décéda le 18 octobre et reçut la sépulture ; on place sa mort en l'année 1105 ou 1106.

Cependant le duc Henri qui, sur ces entrefaites, était devenu roi d'Angleterre et s'était emparé de la personne de son frère Robert, se chargea de donner un abbé au Mont « sans le consentement des moynes, par sa propre autorité. » Il choisit Roger, prieur claustral de Jumièges, dont la science égalait la piété. Roger, désireux de rétablir la discipline, prit des mesures pour que « les provisions du monastère y fussent apportées en temps et heure, afin que les moynes ne fussent nullement contraint de courir çà et là de lieux icelluy. » De son temps, Jean, fils de Rivallon, continua les travaux faits par ses aïeux au prieuré de Saint-Brolade (1109). Un peu plus tard, le Mont vit arriver en pèlerinage l'un des prêtres les plus célèbres de cette époque ; il s'agit de Bandri ou Baddric, jadis moine de l'abbaye de Bourgueil, sur les bords de la Loire, et depuis archevêque

vêque » de Dol ; le prélat a laissé une intéressante description de sa visite, en particulier du bouclier et du poignard qui avaient été apportés en *ex-voto* par les Hybernien.

Les épreuves ne manquèrent pas à Roger II. Le vendredi 25 avril 1112, un incendie consuma le monastère ; mais, par bonheur, les flammes respectèrent la statue en bois de la Vierge en la Chapelle de Notre-Dame des Trente-Cierges : l'abbé s'appliqua à réparer les ruines et à faire des constructions importantes du côté



Chapelle sous le transept nord
avant la restauration.

du septentrion. Un seigneur nommé Thomas, de Saint-Jean — d'où le nom de la localité Saint-Jean-le-Thomas — causa des dommages dans les bois des religieux, en vue de bâtir son château ; mais il finit par reconnaître ses torts. Un officier du roi Henri d'Angleterre accusa Roger II de détenir une terre lui appartenant. Le prince, devant lequel l'affaire fut plaidée, prit parti pour le plaignant, et l'abbé dut quitter le Mont en 1123. L'abbé posa « son baston pastoral sur l'autel du glorieux archange, le suppliant de prendre le soin de ce saint lieu à l'accontumé, et d'en confier la garde à un autre qui s'en acquittast dignement. Il embrassa tons

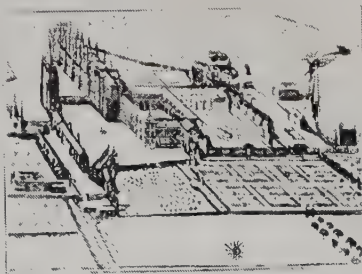
les moynes ses chers confrères qui fondaient en larmes ; ce fait, il leur donna sa bénédiction et s'en alla, sur l'ordre du roi, au monastère de Jumièges. » Les religieux ne se consolèrent pas de la perte d'un « si vertueux père et maître, » et leurs regrets furent partagés par les habitants. Aussi, le roi Henri, pour tempérer la rigueur de cette mesure arbitraire, décida que l'abbaye Montoise fournirait annuellement 25 mares d'argent à Roger. « Mais, suivant la remarque d'un chroniqueur, ils ne luy furent longtemps payés » : l'abbé mourut à Jumièges, le 2 avril de l'année suivante.

Richard I^{er} de Mère, moine de Chiny, qui succéda à Roger II par le choix du roi d'Angleterre, eut le tort de conserver l'habitude des « vanitez et délices mondaines, vivant non en pauvre moyne de Saint-Benoist, mais en grand seigneur, ce qui causoit que les revenus de cette abbaye ne luy pouvaient suffire pour sa grande dépense inutile. » En 1128, le prieuré de l'Abbayette reçut une donation importante qui comprenait « l'église de Livaré avec les dîmes, l'église de Saint-Berthevin avec la chapelle du château de Toinaire (la Tanière) la dime des halles et foires du dit lieu, la dime en la forêt de Haye-Ménard et celle des moulins et fours en la seigneurie de Toa-

naire, Megandez et Livaré. » De l'abbaye, sortaient parfois des hommes très capables d'exercer l'autorité spirituelle. Donoald, professeur du Mont, fut choisi comme évêque de Saint Malo, tandis que Guillaume et Gosselin, « deux plantes de la pépinière, restées du temps de l'escolle du bon abbé Roger », devenaient abbés, le premier de Saint-Florent de Saumur, et le second de Saint-Benoît de Fleury (1123). Il est vrai que la discipline monastique laissait parfois à désirer. Les religieux Montois, qui supportaient avec impatience les prodigalités de leur abbé, portèrent plainte auprès de Mathieu, moine de Cluny et évêque d'Albe, cardinal-légal du pape. Le légat se concerta à ce sujet avec Henri d'Angleterre. On manda Richard à Domfront, et il fut convenu qu'il se retirerait à Saint-Pancrace Laquis, prieuré dépendant du monastère de Cluny. C'était vers l'année 1128. Après son départ, les revenus de l'abbaye furent gérés par des officiers royaux qui payèrent les dettes du prieur avec les deniers du convent. Richard de Mère décéda en son prieuré le 12 janvier 1131.

La Providence, qui place le remède à côté du mal, réservait au Mont un abbé exemplaire entre tous. Bernard — c'est son nom — était moine du Bec et prieur très édifiant de Crémont, quand, le 5 février 1131, le roi Henri le nomma à la tête de l'abbaye Micheline. En religieux « très sage, très docte, très éloquent et très vertueux, » il dirigea la maison dans l'esprit de S. Benoît, et « osta quantité de mauvaises coutumes qui s'estoient glissées dans le monastère, durant la prélature de Richard de Mère. » Egalement, « il avait grand soin que ses moynes ne manquassent de rien pour la vie humaine, à cette fin qu'ils eussent moins d'excuses de ne se pas acquitter de leurs devoirs. » Bernard s'occupa de « l'enrichissement et enchâssures précieuses des saintes reliques de la trésorerie, » fit faire un reliquaire pour le chef de S. Aubert et dota l'église de « plusieurs vases d'or et d'argent. » Il fit élever sur de robustes piliers une belle tour romane à l'inter-transept et réparer la nef de l'église (1136).

On doit à Bernard la fondation de prieurés qui jouèrent un rôle important. Dans l'îlot de Tombelaine, situé à environ trois kilomètres en mer, il édifia, en 1137, une église avec des logis monastiques ou



Abbaye du Bec (Monastère du Béc)

quelques religieux devaient vaquer à la vie spirituelle d'une manière plus parfaite. « De temps en temps, les moynes de ce Mont alloient y faire leurs exercices et se recueillir pour par après venir travailler plus fervemment en la communauté ». Nous ne nous étendrons pas davantage ici sur le prieuré, auquel nous aurons l'occasion de revenir. Un peu auparavant, dans la Grande-Bretagne, au pays de



Saint-Michel de Cornouaille

Cornouaille, au sommet élevé d'une île qui présente plus d'une analogie avec le Mont, Bernard avait fait de grandes améliorations. Au lieu de la vieille église donnée par Robert, comte de Mortain, frère utérin de Guillaume le Conquérant, qui avait porté à l'armée la bannière de S. Michel, il fit construire un nouvel édifice.

L'abbé fit consacrer l'église par l'évêque d'Exon et aménager les bâtiments nécessaires pour recevoir un prieur et douze religieux. Pour leur entretien, il octroya « tous les biens, rentes, droits et possessions que ce Mont-Saint-Michel avoit lors en Angleterre », à la condition que le prieuré serait à jamais dépendant de l'abbaye. De plus, les prieurs devaient venir chaque année au chapitre général du Mont, à la solennité de S. Aubert, ou, si la mer ne le permettait, pour la dédicace de S. Michel. Ils étaient tenus d'apporter « 16 mares d'argent de redevance pour estre employez aux utilités de ce monastère ». Au cas où le prieur ne pouvait venir, il devait envoyer l'un de ses religieux. Ce monastère subsista et cette pieuse confraternité persista jusqu'à ce que le roi Henri VIII eut laïcisé les couvents ; et, à cet égard, un chroniqueur écrit avec mélancolie : « Maintenant la mémoire nous en demeure seulement. » Aujourd'hui le Mont-Saint-Michel de Cornouaille est une propriété particulière et le touriste aime à en visiter les bâtiments pittoresques, d'où le regard plonge au loin sur la mer.

La vie monastique se développait sous l'égide de Bernard, quand la mort de Henri I^{er}, roi d'Angleterre, en 1135, le priva d'un protecteur qui lui permettait de « faire de bonnes choses et utiles à son monastère et aux pauvres affligés. » L'abbé sentit d'autant plus cette perte qu'il ne manqua d'estre persécuté dehors et dedans ce monastère. » A la faveur de la guerre civile, au mois d'août 1138, une bande de

truands et de pillards, venus d'Avranches, s'en rua sur le Mont et mit le feu dans la ville, qui fut en partie brûlée. » puis après, dans le beau monastère, lequel le bon abbé avoit, avec tant de peines et de fraits, si gentillemeut raccomodé. » Par bonheur, l'église échappa à l'incendie, ainsi que les « offices des Moines. » Bernard rendit son âme à Dieu, le 8 mai 1149, à onze heures du soir, et recut la sépulture « sous le portique de l'église. »

Aussitôt la mort de Bernard, et avant l'inhumation, les religieux portèrent leurs suffrages sur un des leurs, nommé Geoffroy, qui s'empressa de se faire bénir par Hugues, archevêque de Rouen, alors à Saint-Georges de Beaucerville. Cette hastivité « avait pour but » d'oster le coup au roi Henri second de leur en choisir un autre. » ainsi que ses prédécesseurs en avaient usé plus d'une fois. L'élection fut confirmée par le pape Eugène III, qui déclara que « personne par ruse, violence ou autrement ne peut imposer un abbé autre que celui qui a été choisi, selon la crainte de Dieu et la règle de S. Benoît, par le consentement unanime des frères ou du moins par la saine majorité du conseil. » Henri II, duc de Normandie, ne se tint pas pour battu. Sous le prétexte qu'il était frustré d'un droit que ses ancêtres avaient exercé, il exigea du monastère une forte somme d'argent, que les religieux durent emprunter afin de ne pas « encourir totalement et à découvert son indignation. » Cet emprunt endetta le couvent et l'abbé ne gouta guère de repos pendant le peu de temps qu'il gouverna l'abbaye. A sa mort, le 4 janvier 1150, il fut « inhumé au bas de la nef auprès de son prédécesseur. »

Les religieux se laissèrent guider par la prière de Richard, évêque d'Avranches, et choisirent, environ un an après, son cousin Richard de la Mouche. Le duc Henri II protesta contre cette élection, à laquelle il n'avait pas été appelé : il « envoya ses gens enlever les croix, calices, joyaulx et autres richesses de ce monastère. » De plus, il bannit l'abbé de la Normandie et plaça dans l'abbaye deux clercs et trois seculiers, qui y demeurèrent deux ans et demi et qui dissipèrent les revenus. Les moines, mus par le désir de « trouver quelque relasche dans ces misères, » procédèrent à une nouvelle élection. Avec l'agrément du duc et de l'avis de Raynald de Saint-Valery, ils désignèrent Robert Hardy, cellier au couvent de Fécamp. Néanmoins, Richard ne renonça pas à ses droits, se rendit auprès du pape et lui exposa ses raisons, si bien qu'il en obtint un bref autorisant l'évêque d'Avranches à bénir l'abbé dans la cathédrale. La cérémonie se fit en présence de plusieurs assistants : mais

les Montois s'abstinrent d'y aller. De son côté, Robert Hardy ne demeurait pas inactif, non plus que les moines du Mont qui exposèrent la situation au pape. Or, il advint que « Dieu envoya la bonace après la tempeste » : l'évêque et les deux abbés nommés, qui étaient alors en Italie, moururent vers la fin de l'année 1152.

A l'instar de l'ouragan qui contribue à développer la racine des arbres dans le sol et leur ramure dans l'air, l'épreuve traversée par le convent Michelin servit à fortifier les liens de la fraternité monastique. D'ailleurs, au milieu de ce xii^e siècle, qui vit fleurir tant d'institutions importantes, la Providence préparait au Mont un religieux digne de prendre place à côté des gloires les plus seréines de l'Eglise et de la France.



Chapiteau du cloître ancien.



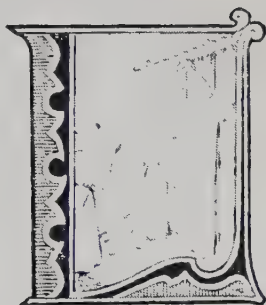
Le cloître du Mont, colonnade latérale en grès

V. — LE MOUSTIER *(suite)*

De Robert de Torigni 1154 à Pierre Le Roy 1356

En la seule église, saint Benoît
 l'abbé, saint

Le cloître du Mont, Saint Michel



l'abbaye du Bec avait un prieur claustral issu d'une noble famille de Normandie, dont les parents étaient Teduin et Agnès, seigneurs de Torigni. Robert — c'est son nom — avait pris l'habit en 1128, et de bonne heure s'était distingué par son amour de l'étude, la régularité de ses mœurs et l'aptitude à gouverner, qualités qui lui valurent la confiance de Henri II. Le 27 mai 1154, les moines Montois élurent à l'abbaye Robert

de Torigni, qui depuis lors fut appelé Robert du Mont. L'élection fut approuvée par l'archevêque de Rouen ainsi que par l'empereur.

Mathilde, et, le 24 juin, fut confirmée par le roi Henri. La bénédiction lui fut donnée à Saint Philbert-sur-Risle, par Herbert, évêque d'Avranches, et Girard, évêque de Séez : dans l'assistance, on remarquait plusieurs abbés, parmi lesquels Roger, abbé du Bec, Michel, abbé de Préaux, et Hugues, abbé de Saint Sauveur-le-Vicomte.

Robert éleva l'abbaye à un degré de prospérité morale et temporelle qu'elle n'avait pas connu avant lui. Il « s'adonna totalement à son devoir, il augmenta son nombre de moynes, qui n'estoit que de quarante, jusques à soixante, afin que Dieu fust mieux servy. Il fit plusieurs augmentations, tant es bastiments du monastère que dépendances d'icelluy. Il orna l'église de quantité de joyaux et d'ornements. Il entretenait le monastère avec un soing extraordinaire de tout ce qui lui manquait et faisait besoin. Régulier il estoit au dernier point en l'observance de la règle, et la faisoit inviolablement observer par ses moynes. Il s'employoit très soigneusement à l'estude des sciences divines et humaines. » Pour conserver les biens et défendre les droits de l'abbaye, il fit plusieurs voyages en Normandie, en Bretagne, dans le Maine et dans d'autres provinces où sa présence était utile. En 1155, par une bulle datée de Bénévent, Adrien IV confirma les biens de l'abbaye, qu'il plaça sous sa protection spéciale.

A l'été de 1156, le couvent rayonna de l'éclat d'une magnifique solennité. Hugues, archevêque de Rouen, et les évêques d'Avranches, de Bayeux et de Coutances vinrent en pèlerinage au Mont, où ils passèrent quatre jours. Le métropolitain de Rouen laissa à Herbert, évêque d'Avranches, le soin de consacrer l'autel du Crucifix, le 15 juin : quant à lui, le lendemain, « il consacra l'autel de la Vierge, nouvellement réédifié dans la crypte du Nord ». En cet autel, ajoute l'abbé Robert, « nous placames des reliques, des vetements de la Vierge, croyons nous, que nous avions trouvés dans l'ancien autel, renfermés dans une boîte de plomb ».

Grâce à l'amitié qui régnait entre Henri II d'Angleterre et l'abbé Robert, les deux rives de la Manche furent rapprochées par un commerce plus fréquent. En 1157, le Montois Robert de Saint-Pancrace fut choisi comme abbé du couvent de Cernel en Angleterre. De son côté, Robert fit le voyage d'Outre-Manche pour entretenir le roi et soutenir les droits de son couvent : à son retour, il fit dédier l'église de Genets, nouvellement bâtie. Le prince lui rendit sa visite l'année suivante, et, à cette occasion, il donna le patronage des églises de Pontorson, en se réservant d'y revenir une autre fois avec Louis VII, roi de France. Vers le même temps, l'abbaye fut dotée du patronage

de la cure de Saint-Pair de Sartilly par le chevalier Foulques Paillinel, avec les dîmes de Servon, Lyotz, Ponts et autres, ainsi que du patronage du prieuré de Saint-Michel du Mont Dol, par l'archevêque et le chapitre de Dol. Le roi Henri II d'Angleterre, en 1158, fit deux visites au Mont, la première à la saint Michel, et la seconde le 23 novembre; cette fois, en compagnie de Louis VII, roi de France.

D'ailleurs Robert de Torigni fut l'objet de faveurs insignes de la part des princes et des chefs de l'Église. Henri II ayant eu une fille de son épouse Alienor, l'enfant fut baptisée à Domfront en 1161, par Henri, cardinal-légat du pape, et elle fut tenue sur les fonts par l'abbé Robert, de concert avec « Achart, évêque d'Avranches ». Précédemment, Henri II avait placé les édifices religieux du chastel de Pontorson sous la dépendance de l'abbaye. Or, en 1162, les Avranchins trouvant insupportables « la tyrannie et les concussions d'Aquilin des Fours, capitaine du chastel de Pontorson », demandèrent que ce poste fut confié à l'abbé Robert, et le roi réalisa leurs vœux. Un peu plus tard, nous saluons au Mont la présence du roi d'Angleterre. A son tour, le pape Alexandre III, après avoir convoqué spécialement Robert à un concile, tenu en 1163 à Tours, chef-lieu des provinces de l'ouest, en vue d'éteindre le schisme, se montra très favorablement disposé à l'égard de l'abbaye. A l'issue du concile de Tours, Robert fit-il le voyage de Rome ? On l'a prétendu, en ajoutant que l'abbé en rapporta des bulles en faveur des biens du couvent (1). Mais cette opinion ne paraît fondée que sur une erreur au sujet de la date de cette bulle, qui appartient à l'année 1259 et se rapporte à Alexandre IV. Aussi bien, le pape Alexandre III resta en France plusieurs années et ne rentra à Rome qu'au mois de novembre 1165 (2).

En l'année 1166, Robert recut de nouveau au Mont Henri II, qui était venu à Rennes prendre possession du duché de Bretagne. Trois ans après, il fut député pour « établir Geoffroy II », roi d'Angleterre, fils de Henri II, comme duc de Bretagne; de concert avec Aubert, évêque de Saint-Malo, et Etienne, évêque de Rennes, en l'église Saint-Pierre, de cette dernière ville, il reçut les serments de fidélité que firent tous les seigneurs et barons de Bretagne de « reconnaître Geoffroy II pour leur duc » (3). Robert, qui veillait à la parfaite

(1) *Gallia Christ.* XI, 520. — Pertz, *Scriptores*, etc., VI, 282, l. 24.

(2) DELISLE. *Chronique de Robert de Torigni*, t. 2, p. VIII-IX.

(3) La prospérité temporelle du monastère répondait à l'éclat des cérémonies et au renom de l'abbé. On voit tour à tour la confirmation du don du pape à Treves, les Roquillats ou Trevenec par Conan, duc de Bretagne, l'année de la venue

administration du couvent, bailla au roi le dénombrement des vassaux en 1172, et, la même année, il reçut au Mont des personnes de distinction en vue d'affaires ecclésiastiques et de la réconciliation de Henri II avec l'Eglise. Trois ans plus tard, l'abbé retourna en Angleterre et rapporta une charte confirmant les donations faites et à faire. En 1177, Robert assista au vote par lequel Rolland, doyen d'Avranches, fut nommé évêque de Dol, et ce dernier seconda l'abbé dans la réforme des chanoines chargés du service paroissial du Mont. De son côté, à quelque temps de là, Robert montra sa bienveillance

pour les déshérités en dotant la maison des pauvres de Genets.

Robert était arrivé à l'âge de 80 ans avec la plénitude de ses rares facultés : il rendit sa belle âme à Dieu, le 24 juin 1186, « au grand regret de tous et perte de cette abbaye. »

Il est vrai que le

couvent du Bec célébrait son anniversaire le jour précédent, mais il paraît plus logique de s'en tenir à la date donnée par l'obituaire Montois. L'abbé fut enterré sous le porche de l'église, du côté du sud, dans



Crosse et disque funéraire de Robert de Torigni à l'abbaye.

d'accord avec ses frères Guillaume et Thomas, qui bailla plusieurs terres à Beauvoir et Espas (1174) ; la donation du patronage de la cure de Mesnildray, diocèse de Coutances, par Jean de la Mousche (1180) ; le don du prieuré de Gohéré, au diocèse de Chartres ; une donation du patronage de la cure de Bréville au diocèse de Chartres, par le chevalier Guillaume de Bréville (1184). Entre temps (1173) on observe le fiefement d'une partie de la forêt de Saint-Jean de Bixoye, détruite par Thomas de Saint-Jean, à Alain de Saint-Pierre.

D'ailleurs les biens et la personne des religieux trouvaient protection et sauvegarde auprès du pape Alexandre IV en 1169 (puis avec amplification de faveurs en 1178), et auprès du roi Henri II en 1175. D'autre part, les autres monastères étaient heureux de contracter une association fraternelle de prières avec l'abbaye Micheline. C'est ce que firent en particulier les abbés de Cluny et de Saint-Michel d'Ecluse, lors de leur pèlerinage au Mont en 1172. Cette lettre d'association a été publiée par M. L. Delisle, et, à la suite de la Chronique de Robert de Torigni, M. L. Delisle a publié un grand nombre de pièces se rapportant à l'administration de l'abbé Robert (Chronique de Rob. de Tor., II, p. 237-343).

un cercueil en calcaire coquillier de Sainteny, mis dans un caveau de maçonnerie ; la tête était au couchant, comme pour regarder l'orient. Le corps était revêtu des habits pontificaux. A sa droite, on déposa la crosse en bois avec volute de plomb sans ornements ; sur la tête, on plaça un disque de plomb avec une légende gravée (1). Lors des fouilles que M. Corroyer fit au mois d'août 1875, sur l'esplanade de l'église, il retrouva le corps de l'abbé Robert avec les restes de vêtements noircis et rongés par le temps, le crosseron et le disque, qu'il déposa dans le chartrier, transformé en musée archéologique. C'est là que nous avons visité pieusement la dépouille de l'illustre abbé, que l'on a justement appelé Robert du Mont, tant sa mémoire glorieuse est inséparable de celle de l'abbaye.

Robert entretenait les relations les plus honorables avec les personnages les plus connus de la société civile et religieuse. L'attachement qu'il professait pour le roi Henri II explique sa réserve au sujet de S. Thomas Becket qu'il connut, puisque, à la demande de celui-ci, il accorda une église à un chapelain. Sans parler des grands seigneurs, on peut citer Etienne de Fougères, évêque de Rennes, qui lui dédia une pièce de poésie sur « la Vieillesse », et le cardinal Raoul Néel, qu'il appelle son « très cher ami ».

Après un long interrègne de « treize mois », les religieux nommèrent, « à la pluralité des voix », Martin, moine profès du Mont. Formé à l'École du Maître, le nouvel abbé s'efforça de suivre les traces de ses prédécesseurs, et son amour de l'équité le porta à recourir à la justice pour retirer à des ambitieux des biens dont ils s'étaient emparé, après la mort de Robert. L'évêque de



Disque funéraire de l'abbé Martin. (1) Abbé.

Rennes confirma la donation des cures de Caucale et de Saint-Malo.

(1) Ce disque a 12 centimètres de diamètre. La face est ornée d'une croix au centre, une main bénissant, et aux côtés les lettres A et M, avec la légende : *† Hic requiescit Robertus de Torignio abbas hujus loci*. Les ornements, montre la suite de l'inscription : *qui prefulit hunc monasterio XXXII annis, vivit vero LXXX annis.*

avec les dîmes. A sa mort, arrivée le 19 février 1191, l'abbé Martin fut enterré sous le portique de l'église, à peu de distance de son prédécesseur, suivant la même orientation ; dans le cercueil de bois, mis en un caveau soigneusement maçonné, on plaça la croix avec le disque de plomb (1).

Le mois suivant, les moines choisirent un des leurs pour occuper la chaire abbatiale. L'élu, du nom de Jourdain, gouverna le couvent « avec toute la prudence possible » et eut la joie de voir accroître la sphère d'influence et l'importance des revenus du monastère (2). Au rapport des annalistes, les moines n'eurent sujet après de se repentir du choix qu'ils avaient fait. Cependant, on pourrait penser que l'accord ne fut pas toujours complet, s'il faut en croire un mémoire de griefs présenté au pape. Quoi qu'il en soit, au cours de l'année 1203 une catastrophe vint affliger l'abbé Jourdain et ses moines. Dans la lutte entre Philippe, roi de France, et Jean sans Terre, les Bretons, qui avaient pris le parti de Philippe, s'emparèrent du Mont, sous les ordres de Guy de Thouars, saccagèrent et brûlèrent la ville en sorte que les flammes consumèrent le couvent. Grâce aux secours que lui fournit le roi de France, Jourdain réédifia les bâtiments du monastère. Sans doute qu'il eust tout mené à la perfection, s'il n'eust sorti de ce monde le 6 août 1212.

Suivant son désir, Jourdain recut la sépulture dans l'église N.-D. de Tombelaine. Sa tombe, placée au côté gauche du chœur, était en granitelle de la Luzerne, analogue à celle des colonnettes du cloître :

(1) Le corps de l'abbé Martin fut découvert à l'occasion de fouilles faites au commencement de septembre 1875. On retrouva un fragment du crossron et le disque de plomb ; ce dernier, plus lourd et d'une ornementation moins parfaite que le disque de l'abbé Robert, montre aussi la croix grecque avec la main bénissant et l'alpha et l'oméga ; le revers est vide ; la légende entourant la croix est ainsi conçue : *+ Hic requiescit Dñs Martinus de Furnodeio abbas hui loci*. Les restes ont été également déposés dans le musée du Chartrier.

(2) Gaudin d'Orléans donna le prieuré de Hauslins — *Altum Phanum* — paroisse de Bignolle au diocèse de Chartres, donation confirmée par Regnault, évêque de Chartres (1192) ; on devait y mettre deux moines pour le service religieux. Gausbert Pontevin fit don du prieuré de Créant, pres la Flèche (1192) ; le chevalier Pierre de Saint-Hilaire, seigneur de Boucey, bailla le patronage de la cure du dit lieu (1194). L'évêque et le chapitre d'Avranches octroyèrent à l'infirmier du Mont certaines dîmes à Boucey (1196) ; Robert d'Evreey, au profit des moines, renonça au patronage de la cure de cette localité (1201). Un accord eut lieu au sujet de la présentation de la cure de Fourneaux, diocèse de Bayeux (1208). Enfin, le couvent recut la cure de La Chapelle-Hamelin, de Guillaume, seigneur de cet endroit, du chevalier Adam, seigneur de Romilly, de Jehel Béranger, et de Hamen, seigneur de Beauvoir (1211). De leur côté, suivant une bulle d'Innocent III, les religieux devaient payer sept francs de rente à l'évêque d'Avranches pour son droit de visite sur la paroisse.

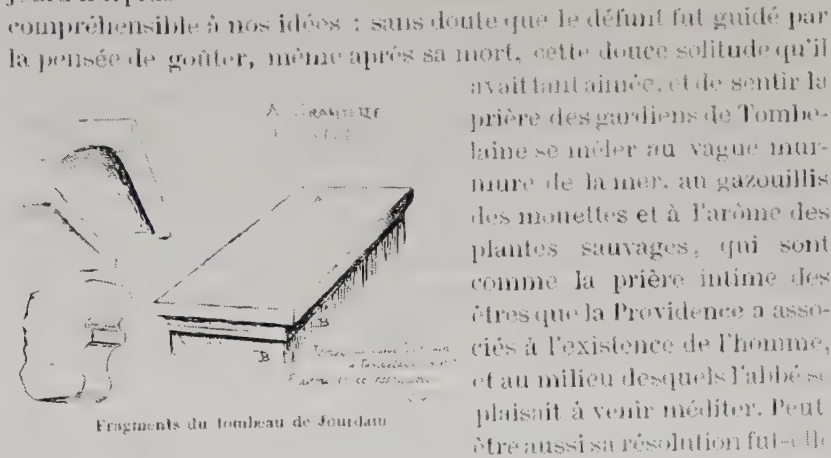
elle était formée d'un soubassement rectangulaire avec une couverture ornée d'une corniche simple, mais de bon goût. A l'occasion des fouilles que nous avons pratiquées jadis à Tombelaine, nous avons retrouvé des ossements, et les fragments du sarcophage de l'abbé. L'absence de légende nous fait penser qu'il avait souhaité que l'on ne mît aucune inscription sur son tombeau. A cet égard, un chroniqueur Mont-

tois a écrit :

« Les manuscrits ne disent point la cause pour quoy il voulut estre plutôt inhumé en ce lieu qu'en ce Mont. » Le sentiment, qui semblait une énigme au temps passé, paraît au-



Découverte des restes du tombeau de Jourdain à Tombelaine en août 1898.



Fragments du tombeau de Jourdain

aujourd'hui plus compréhensible à nos idées : sans doute que le défunt fut guidé par la pensée de goûter, même après sa mort, cette douce solitude qu'il avait tant aimée, et de sentir la prière des gardiens de Tombelaine se mêler au vague murmure de la mer, au gazouillis des monettes et à l'arôme des plantes sauvages, qui sont comme la prière intime des êtres que la Providence a associés à l'existence de l'homme, et au milieu desquels l'abbé se plaisait à venir méditer. Peut-être aussi sa résolution fut-elle

inspirée par la mélancolie que lui avaient causée les difficultés de ses frères du Mont. Les religieux, en dépit des prétentions de l'évêque d'Avranches, élurent « incontinent » un moine profès, Raoul des Isles, qui doit

probablement son surnom au fait d'être originaire des îles Normandes. L'abbé eut la joie de voir l'union spirituelle des abbayes de Saint-Wandrille, de Saint-Benoît, de Fleury, de La Couture, et de Saint-Pierre de « Bathoniens » en Angleterre, avec le couvent Michelin (1213). Il fut aussi favorisé de plusieurs fondations (1). Un différend survint entre le doyen de l'église d'Avranches et les religieux, mais il fut réglé à l'amiable, par un « appoinctement », en vertu duquel le couvent devait payer neuf livres par an au doyen « pour une pellice ». Raoul « paracheva de faire réparer les bastiments du monastère, ruinés par le feu. » Il mit une inlassable énergie à ramener la paix dans le cloître, à faire rentrer dans l'ordre ceux qui en étaient sortis, à payer les dettes et à retirer les biens des mains des créanciers, en un mot à restaurer la discipline monastique aussi bien que les logis conventuels. La paralysie l'ayant contraint à renoncer à sa charge d'abbé, les religieux lui servirent une pension. En outre, il se vit en butte aux vexations du moine Raoul qu'il avait formé et qui le dépouilla de sa provision. Il en appela au pape qui nomma des arbitres dont l'abbé recusa la sentence, en sorte qu'il fut dénoncé comme excommunié. Dans la suite, une nouvelle sentence arbitrale devait le relever de ce lien canonique et pacifier les rivalités. Entre temps, la crosse abbatiale avait été remise à Thomas des Chambres, ainsi appelé du nom de son pays et moine du Mont, qui fit preuve de piété et de vigilance.

La confusion qui régnait alors dans les esprits, paraît s'étendre à la chronologie elle-même. S'il faut en croire les auteurs du *Gallia*, Raoul des Isles aurait gouverné jusque vers 1228, et Thomas des Chambres jusqu'en 1230, contrairement à l'avis des *Sainte-Marthe* qui acceptent la date de 1225. D'après D. Huynes, Raoul des Isles fut nommé en 1212 et mourut en 1218, et Thomas des Chambres gouverna en 1218 et décéda en 1225. Assurément au milieu du conflit des dates, ce qui n'a rien de surprenant dans le labyrinthe, souvent obscur, de l'histoire au moyen âge, nous acceptons plus volontiers celles de l'historien qui a tenu en main les documents originaux.

Sous la direction de l'abbé Thomas, le couvent fut l'objet de

(1) Le couvent reçut les dîmes de Champeaux et de Brequigny, de la part de Raoul Chevalier, seigneur de Champeaux, ainsi que la confirmation du prieuré de Gohéré avec le droit de forfaiture et de justice, par le seigneur de Lannercy et par l'évêque de Chartres (1213), plusieurs terres du village de Run, et certaines mesures de miel au prieuré de Roquillats, diocèse de Cornouaille, en Basse-Bretagne (1214), ainsi que de divers domaines, en particulier la terre qui entourait l'église de Saint-Pair, et la chapelle de Saint-Gaud (1216).

plusieurs avantages temporels (1). L'abbaye n'était pas moins favorisée au point de vue spirituel. En 1222, l'évêque de Cantorbéry porta, en concile, une ordonnance pour célébrer la fête de la Dédicace du Mont-Saint-Michel dans son diocèse. La confraternité de prières fut établie avec les abbayes bénédictines de Saint-Jouin de Marnes en Poitou, et de Saint-Julien, à Tours, à l'occasion d'un voyage fait au Mont par des religieux de ces couvents. Enfin le pape Honoré III confirma les biens et les droits de l'abbaye Micheline (1224). Thomas des Chambres quitta cette terre le 5 juillet 1225.

Élu aussitôt la mort de son prédécesseur, Raoul de Villedieu, moine profès du Mont, « s'acquitta le mieux qu'il peut de sa charge tant au dedans que dehors. » (2) Le pape Grégoire IX confirma les possessions de l'abbaye en 1234, et, l'année suivante, le couvent reçut plusieurs reliques du prieur de Saint-Frigien ou Frigidien, célèbre monastère de Lucques, qui remonte aux rois Lombards. Mais l'administration d'une importante abbaye ne va pas sans difficultés. Un conflit s'éleva entre Raoul et l'évêque d'Avranches au sujet de la juridiction et du droit de visite. L'affaire menaçait de traîner en longueur et de s'envenimer, quand l'esprit de concorde l'emporta et aboutit à un concordat, le jour de la Purification (1236).

(1) Raoult, seigneur d'Argouges, donna divers biens au manoir et bois de la Croix (1219); Moïse et Norman, fils de Gradelon, firent des legs au prieuré de Roquillais, diocèse de Cornouaille (1222); Geoffroy, vicomte de Châteaudun, fit don de la foire de Gohéry, à la Saint-Michel de septembre (1223); Guillaume du Hommet ratifia le don de la terre de Saint-Michel, outre la Noe en Saint-Germain, diocèse de Coutances (1225); la même année, le prieuré de l'Abbayette reçut de « nouvelles donations et augmentations; » enfin on donna le patronage de l'église de Montenay, au diocèse du Mans.

(2) Parmi les avantages qu'il eut la satisfaction de constater, nous citerons des dons à la seigneurie de Bretheville, à la Croix de Carpiquet, à la Biserocque et ailleurs, ces dernières par Oger, seigneur de Codeville; des dons au prieuré Saint-Victeur, au Mans (1230), une donation de rentes et de domaine à la seigneurie de Domjan par Philippe et Jacques Forestier, de la dite paroisse (1232). En outre, les moines de Hambye eûrent quelques rentes (1233); l'évêque de Saint-Malo confirma le patronage de la cure de Cancale; le prieuré de Saint-Victeur et la seigneurie de Bretheville reçurent de nouvelles terres; au prieuré de l'Abbayette, Robert de Gorran, seigneur de Toanaire et Livaré, donna ses rentes et « subjections d'hommes à la Dorée, avec l'étang et le moulin, » plus la dîme des poissons de ses étangs en Livaré et Saint-Berthevin; et Guillaume de Lesch ajouta un grand pré avec la faculté de faire un étang et un moulin (1235) enfin le prieuré de Créant fut l'objet de libéralités de la part de Robin de Mescri et de Foulques, duc d'Anjou (1236). Parfois le donateur ne se contentait pas de faire des domaines. Le chevalier Maurice, seigneur de Leignay, après avoir octroyé ses biens au prieuré de Gohéré, revêtit l'habit monastique au Mont (1235). — *Annales de la Normandie*, p. 390. — *Gallia Christiana*, XI, 522. — D. HENNES, *Histoire générale*, t. I, 180. — D. LEROY, *Les Recherches*, etc., 360-369.

D'une part, l'abbé du Mont — et durant la vacance ce droit revient au couvent — l'abbé peut instituer et destituer le curé de Saint-Pierre au Mont, avec cette réserve que la dégradation « pour cas énorme » est réservée à l'évêque; il a juridiction, sauf appel à



Plan de l'abbaye, étage inférieur
(dess. Comoyen)

l'évêque, sur les prêtres, clercs et laïcs du Mont avec droit de connaître des causes matrimoniales jusques à la sentence définitive, et des sacrilèges commis dans l'enclos de l'abbaye par les habitants ou par les pèlerins étrangers au diocèse; il pourra envoyer les clercs ou religieux pour être ordonnés par l'évêque, qui y sera tenu, une fois qu'ils ont été examinés par l'abbé; le curé de Saint-Pierre et l'abbé devront se trouver au synode diocésain. Comme conséquence, on créait au Mont un office d'archidiaacre dont le titulaire avait le droit de visite sur la paroisse. D'autre part « en contreschange », l'évêque a puissance absolue de visiter le couvent d'office, « quand

il verra bien estre, sans toutefois s'arroger aucun droit d'assister à l'eslection de l'abbé ».

Raoul, mort le 12 février 1236, eut pour successeur Richard II Tustin ou Toutain, moine profès du Mont. L'abbaye continua d'être gratifiée d'avantages temporels et de faveurs spirituelles (1). En particulier l'union de prières avec le Mont s'étendit aux convents

1) A Montrouault, le duc de Richemont confirma une donation et déchargea le couvent « de la subjection d'y tenir deux moynes »; et le chevalier Alain, seigneur de Baunort, donna un moulin et un pré (1238). Thomas de Servon remit le patronage de la cure de Servon, diocèse d'Avranches; Richard, seigneur de Dinan et sa femme cédèrent des droits « assis à Saint-Meloir » (1239). A propos de cette dernière localité, il y eut un accord en vertu duquel l'abbaye octroya annuellement six livres à l'archevêque de Tours, pour Saint-Meloir, Saint-Brolade et Mont-Dol, et deux livres à l'évêque de Saint-Malo pour le droit de visite à Saint-Meloir. En outre, Raoult Rodierne et Regnault-Ficon donnèrent au prieuré de Villamers les fiefs de Basse-Mesleraye et du Clos-Richard (1239). Robert Bertrand, seigneur de Briquabee, octroya le droit « de passage pour cent pores » dans la forêt de Briquabee (1240). L'abbaye reçut 12 arpents de terre et la moitié d'un hébergement sis à Loupelande (1243). Dame Jeanne de Saint-Planchays et

de N.-D. d'Exon, de Saint-Melaine, à Rennes, et de Saint-Florent-lès-Saumur. Quant aux Souverains Pontifes, ils s'appliquaient à manifester leur vénération envers l'Archange par une continuelle bienveillance. Innocent IV proclame qu'on ne peut excommunier les moines sans un ordre spécial de Sa Sainteté, tout en leur accordant la faculté de communiquer avec les excommuniés pour « traiter des choses nécessaires » : il prend les religieux sous sa protection, en défendant d'exiger des taxes au sujet des bénéfices qui dépendent du Mont. Comme les âpres morsures de l'aquilon incommodaient les moines, en particulier les vieillards, le pape, « attendu le grand froid qu'il faisoit en ce Mont, leur permit de porter des calottes ou bonnets, excepté à la célébration de la messe, à l'élévation du Saint-Sacrement et à la lecture du Saint Évangile » (1245). Enfin, il dispensa les religieux Montois de l'observance des statuts et ordonnances de Grégoire IX (1253). A son tour, Alexandre IV concéda cent jours d'in-



Plan de l'abbaye de Mont-Mouchet.
Plan de l'abbaye de Mont-Mouchet.

de Saint-Pair bailla le patronage de l'église et de la cure de Lingreville, diocèse de Coutances (1248).

D'autres fois, les religieux agrandirent leurs domaines par des acquisitions. On les voit acheter du prêtre Michel le manoir et logis de Lingreville, et de Thomasse, dame de Tanye, le fief de Mantpertuis en Tanye (1249). De Robert et de Geoffroy, seigneur de Brée, ils acquirent « des prévostées, corvées et services » en Ardevon, Espas, Beauvoir, Huynes, Curcy et Brée (1264). Pour le prieur de Creant, ils firent acquêt de domaines en la paroisse d'Andart. Enfin Isabelle, veuve de Gaultier du Plessey, leur vendit des vignes avec maisons et pressoir, paroisse de Saint-Jouin. Charles d'Anjou y joignit l'amortissement la même année 1263, avec son sceau « d'or ducat, large comme un noble à la Rose, pouvant valloir 15 ou 20 livres tournois ».

La série des libéralités est loin d'être épuisée. Il est fait don aux religieux, pour leur seigneurie de Cancale, du Champ-Saint-Méen, par Hugues le Châvreux, et du fief de l'Abbaye, par noble homme Hamo Spina (1251). Jean et Raoul fils de Richard Trebil, cédèrent au prieur de l'Abbayette, le fief de la Trebille, paroisse de la Dorée, en 1263. C'est l'année même où l'on remarque l'arrivée d'Yves, duc du Maine, « premier et principal fondateur » du Mont-Mouchet, à l'Abbayette de huit villages qui sont Villarenton, Chantepe, Villarenton, Villarenton, Villarenton, Villarenton, Villarenton, Villarenton.

dulgence à perpétuité à gagner en l'abbatiale, et, en 1257, il confirma « les biens, grâces et privilèges » du monastère, notamment en reconnaissant le droit absolu des religieux d'élire l'abbé. Ensuite il confirma les biens par une bulle, que l'on a datée du 30 septembre 1259. Puis, Urbain IV défendit à l'évêque d'Avranches de pourvoir aux bénéfices relevant de l'abbaye (1261), et commit l'official de Dol en vue du retrait des dîmes qui avaient été usurpées.

Il nous reste à parler d'un autre témoignage de bon vouloir concédé par le Saint-Siège. Richard Tustin avait le goût des choses éclatantes, et, suivant les expressions des chroniqueurs, « il le portait très haut et était désireux de parestre ». Pour leur être agréable, par lettres datées d'Anagni, le 26 septembre 1254, Alexandre IV concéda pour l'abbé et ses successeurs, à perpétuité, « le droit de porter la mitre, l'anneau, la tunique, la dalmatique, les gans et sandales, vêtements pontificaux, de bénir les palles et autres ornements d'église, de conférer la première tonsure et les ordres mineurs, et de donner la bénédiction solennelle à l'office divin et à table ». Aussitôt, l'abbé fit faire une superbe mitre, dont il était « extrêmement joyeux ». Richard ne se montra pas du tout avare de ses bénédictions, et, à la façon des évêques, bénissait sur les places et dans ses voyages ; mais il comptait sans l'évêque d'Avranches. Comme il ne faisait en cela que suivre l'exemple de plus d'un autre abbé, le pape recut « les plaintes de plusieurs évêques. » Pour leur donner satisfaction, il écrivit une bulle dans laquelle il interdit aux abbés « de donner la bénédiction hors des églises de leurs monastères et autres dépendances d'iceux et ce seulement durant la célébration des divins offices, savoir après la messe, vespres et laudes, et de confier la tonsure et les ordres mineurs à d'autres que les moynes de leurs monastères, à ceux sur lesquels ils ont juridiction quasi-épiscopale, à moins que le saint-siège ne donne quelque privilège spécial. » Comme pour consoler l'abbé Richard de ce mécompte, Alexandre IV l'exempta « de payer une pension accordée à l'archevêque de Rouen, sur le Mont-Saint-Michel. » De plus, à l'occasion de quelques difficultés entre l'abbé et les religieux, le pape entreprit le ramener la paix au foyer monastique. A cet effet, en 1258, il chargea d'une mission de conciliation deux religieux, le dominicain Guillaume de la Haye et le cordelier Léonard de Saint-Jean, ou Jean de Saint-Léonard. La tranquillité entra dans l'abbaye, et Richard « gouverna honorablement son monastère, et particulièrement en l'observance régulière, qui est la chose la plus considérable. »

l'abbé décéda le 29 juillet 1264 et « fut enterré avec un grand honneur au bas de la nef de l'église ».

Pour remplacer Richard Tustin, les moines élurent Nicolas, surnommé Alexandre, religieux profès du Mont. De son temps, la fraternité de prières fut contractée avec les abbayes de Lessay, de la Réole en Poitou, de Bourgneil, alors en Anjou, de Cerisy, dans la Manche, de Saint-Etienne à Caen, et de la Fontaine-Daniel. Le roi saint Louis fit preuve de libéralité envers le couvent et permit de transporter à Genets, dépendant de l'abbaye, pour y être tenue le 3^e jour après la Pentecôte, la foire qui se pratiquait au Mont le dimanche des Rameaux. La seigneurie de Saint-Jean le Thomas ayant été réunie à la Couronne par suite de la forfaiture du seigneur, le roi concéda aux moines ce domaine à ferme perpétuelle, ainsi que la moitié du bois de Loillande, moyennant une redevance annuelle de 218 livres. Nicolas-Alexandre mourut le 7 novembre 1271 (1).

Les religieux « aussitôt » portèrent leurs suffrages sur Nicolas Famigot, prieur claustral. A son sujet, on ne connaît que de rares indications, relatives à un échange avec le couvent de la Luzerne pour un petit bois et une terre en Saint-Planchey, à une donation de froment et d'une geline de rente dans cette localité, et à un accord avec Durand de la Tousse pour le moulin de la Roche, dépendant d'Huïnes, et pour les droits sur l'eau de la Gaintre. Nicolas Famigot ou Fanegot finit sa carrière le 19 mars 1279.

S'il faut en croire le *Gallia*, il fut remplacé d'une façon éphémère par Ranulphe II. Ce qu'il y a de certain c'est que la dignité abbatiale fut conférée à Jean Le Faye ou Le Faë, que l'on croit moine de l'abbaye. « Dans son entre-gent et modeste extérieur », il charma « par ses attraites les plus grands seigneurs du pays, les rendit libéraux de plusieurs terres et seigneuries en faveur de son monastère. » Le Mont fut doté du patronage de plusieurs églises et cures, telles que celle de Bacilley, par Marin de Bacilley (1281) ; un arrangement eut lieu avec le couvent de la Luzerne touchant le patronage de l'église d'Erengnerville, diocèse de Coutances (1287 ; pour le patronage de la cure d'Esquay, le bailli de Caen rendit une sentence contre la veuve du chevalier Chrétien Chambellan, seigneur d'Esquay (1290), et un acte de 1291 atteste que le patronage de

(1) *Chronique de Robert de Torigni*, Appendice II, p. 230 : « 1264 obiit Ricardus Tustini abbas : rexit XXVIII annos. Cui successit Nicolaus Alexander XVII de Neustria pia, p. 390. — *Gallia Christiana*, XI, 523. — D. HUYOT, *Histoire générale*, etc., t. 183, place le décès au 17 novembre. — D. LEROY, p. 182.

l'église de Créant appartient au Mont. En outre, des donations nombreuses augmentèrent le patrimoine monastique (1).

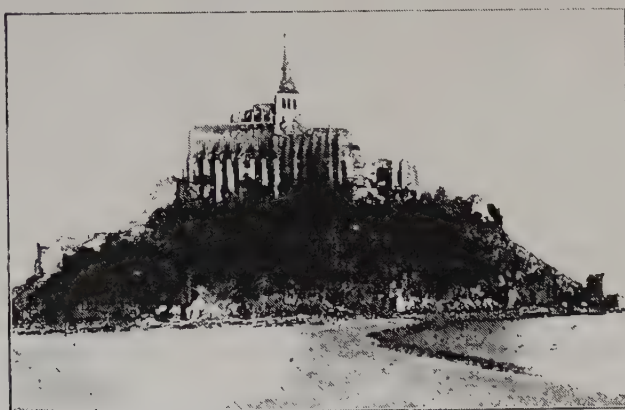
Les papes et les rois de France rivalisaient de bon vouloir en faveur de l'abbaye. Les biens et privilèges furent confirmés par Martin IV (1281) et par Nicolas IV (1288). Au cours de cette année, ce dernier donna trois bulles soit pour autoriser les religieux à apporter, lors de leur profession, leurs biens immeubles, « à la réserve des fiefs, lesquels ils ne se pourront approprier, ains redemeureront aux héritiers des dits religieux lors de leur profession », soit pour commettre l'abbé de Saint-Melaine en vue de faire rentrer certaines rentes, ou bien l'abbé de Saint-Etienne de Caen, pour faire casser des aliénations regrettables. Les produits de la mer, n'étaient pas une quantité négligeable. Aussi, en l'an 1286, les moines « voyant que la pesche des poissons à lard, et particulièrement des esturgeons, estait fort bonne dans les eaus de la baronnie de Genests, à eux appartenante, et que chascun peschoit à sa volonté », adressèrent une requête au roi. Philippe le Bel leur concéda la pêche des esturgeons

1. Jamin Farcy, seigneur de Basneville, donna à la seigneurie de Domjan la sixième gerbe de la dîme de la paroisse de Saint-Louet ; Guillaume de Mortemer bailla au prieuré de Saint-Germain-sur-Ay la juridiction en toute la terre de Saint-Michel et la moitié du droit de coutume du marché de Saint-Germain ; Enguerrand de Vaacé concéda le bois de Domjan. Le domaine de ce dernier endroit s'accrut par l'acquisition, de Martin-Garin, à la seigneurie de Domjan, de plusieurs rentes « consistant en avoine, argent, pain et gélînes, et assises sur le hamel de Fongerolles » (1280-83). De plus, le convent acquit des rentes à Saint-Gesin (1287 et à Saint-Plancheys (1294) ; de Foulques, seigneur de Gastigny, il acheta le moulin de Quinquempoix, avec plusieurs rentes de 4 l. 18 s., 31 pains, 25 gélînes, 190 œufs et 9 quartiers de froment (1290) ; il acquit la maison et le colombier du seigneur d'Asseigney (1294). D'autre part, Colet Genargant, Roger Langlois et Alain, sieur de Molhey, firent un don à la seigneurie de Saint-Melloir (1288). L'écuier Regnauld, seigneur de Quarleret, donna la cure de Quarleret, les églises et chapelles de Saint-Audouen (Ouen) en Gerzey et la chapelle de Sainte-Marie (1296). Moyennant une rente annuelle de huit quartiers de froment, l'abbaye abandonna à Jean de la Mousche, seigneur de Saint-Léger, le patronage de la cure de Saint-Léger, Mesnildren et le moulin « foleur » sur le Thar (1290). Richard Tustin, archidiacre d'Avranches, donna au convent, un logis et aussi un manoir à Evrecy (1293). L'écuier Thomas, seigneur du Pont, fit don de la terre des Anles, du bois du Prael, en la paroisse de Saint-Plancheys, tandis que Guillaume Bernard cédait une rente de froment, d'argent et de poules (1294). Le prieuré de Saint-Germain-sur-F. recevait des rentes comprenant 20 livres, 3 quartiers, 7 boisseaux de froment, 13 pains, 15 gélînes et 5 ruches de sel (1295). Raoul Lelievre bailla une métairie et cinq livres de rentes, à Huïnes (1297). Parfois des contestations s'élevèrent au sujet de tel domaine, mais elles finirent par un accord. Ainsi, au sujet du bois du Prael en Saint-Plancheys, il fut arrêté par une sentence que Guillaume du Bois aurait droit d'y faire paître quatre vaches et dix porcs, et d'y prendre une charretée de bois par semaine (1297).

dans toute l'étendue de la baronnie de Genets, avec défense à autrui d'y pêcher.

A la mort de Jean le Faë, arrivée le 13 juillet 1248, ou plutôt après « environ un an ou peu s'en falloir », Guillaume, dit du Château, moine profès du couvent, fut élu abbé. Il reçut la bénédiction de l'évêque d'Avranches, dans la cathédrale, la veille de Noël (1299). A son retour, il fut accueilli à l'entrée par les moines en corps avec la croix. Là, il jura de garder et faire garder inviolablement les coutumes de l'abbaye, en ce qui concernait le spirituel et le temporel.

« n'estoit que la raison ou variété des temps ne le contringussent à faire autrement, ce qu'alors il feroit avec le conseil de la Communauté. » Guillaume fut fidèle à observer son ser-



Le Mont, vue du nord

ment et gouverna avec une grande prudence. Il eut la douleur de voir, en 1300, un incendie consumer le clocher de l'église, les toits et une partie du couvent ; il les restaura de son mieux, avec l'appoint des ressources du monastère, et des revenus dont il fut gratifié (1).

(1) Un accord entre le prieur de Villangers, diocèse de Rennes, et Philippe, comte de Valois et seigneur de Fougères, reconnut au prieur le droit de justice, à la condition qu'il enverrait au dit seigneur « les procès et contredicts, scellés de son sceau », que ce dernier lui retournerait (1201). Un autre accord intervint avec le curé de Saint-Planchays, au sujet des dîmes (1303). Les moines avaient le droit de présentation à la cure de Saint-Germain de Quarteret, diocèse de Coutances (1304). Robert le Vidame confirma la juridiction, les droits fonciers et féodaux et le don du bois Gérard au prieuré de Gohéty ; comme dépendances de ce prieuré Geoffroy Grapin ratifia la donation du moulin de Montimont, et Hubert l'Hermite avec Regnault Lechat, celle du fief Saucet (1305). Le prieuré Saint-Victor au Mans s'enrichit de dîmes et de domaines dont les uns furent donnés, et les autres achetés (1309-1310). Dans la seigneurie de Bevron, le couvent acheta le moulin brandeu Saint-Benoît (1311). Quant à la propriété de certaines dîmes du prieuré de l'Abbayette, elle fut réglée par une sentence entre les moines et les curés de Lavard et de Hércé (1313).

Entre temps, Clément V confirma, par deux bulles de 1305 et de 1307, les privilèges et franchises du Mont ; et l'archevêque de Rouen reconnut le patronage de la cure de Saint-Michel, dans la dite ville (1307). De son côté, Philippe le Bel donna un nouveau témoignage de bon vouloir aux religieux en permettant de tenir la foire au Mont le 8 mai, et l'année suivante (1311), le roi vint en pèlerinage au Mont et « fit quantité de beaux présents parmi lesquels des ornements, des reliques et 1.200 ducats dont on fit la statue de S. Michel qui se voyait dans la nef au-dessous du crucifix ».

Le décès de Guillaume du Château eut lieu le 11 septembre 1314, et l'abbé fut enterré au bas de la nef de l'église. Quelques jours après, les religieux assemblés élurent un moine profès, nommé Jean de la Porte. L'abbé Jean de la Porte tint « tout en très bon ordre et avait un soin très particulier à l'observance régulière, de sorte que le monastère florissait beaucoup ». Il ne négligea rien pour conserver et entretenir les biens de l'abbaye. De son temps, on bâtit ou répara les chapelles sises en certaines propriétés : le prieuré de Saint-Clément de Jersey fut retiré des mains des usurpateurs, et l'écuier Normand Langlois bailla « don et démission de la fieufferme de la seigneurie de Bouillon » ; enfin, on confirma le droit de patronage de la cure de Sartilly, diocèse d'Avranches. Les rois de France se montrèrent fidèles à leur dévotion traditionnelle envers l'Archange. Louis X décida que le prieur de Pontorson devait jouir de la dime des moulins et pêcheries de ce lieu ; Philippe V fit une fondation de deux messes quotidiennes (1319). Philippe VI affranchit le convent « d'un disner deub au seigneur de Fougères et à sa suite » sur le prieuré de Villamers (1324) ; de plus, il prit en sauvegarde et confirma les biens, grâces, privilèges et exemptions de l'abbaye (1324).

Le convent jouit également des faveurs des papes. Jean XXII commit l'officiel de Rennes pour le retrait des biens aliénés, dépendant du Mont (1328) ; il accorda 100 jours d'indulgence à ceux qui visiteront l'église abbatiale « es quatre festes principales de Notre-Seigneur et de Nostre-Dame, et quarante jours es octaves » (1332) ; par une autre bulle, de la même année, il confirma le monastère dans tous ses biens et privilèges. En ce temps-là, les chroniques ont recueilli quelques faits dignes de remarque. En 1324, la place et forteresse du Mont commença à être gardée par une garnison « pour le roy » ; et, en 1332, la tour de la cathédrale d'Avranches s'effondra. Au Mont, plusieurs prodiges encouragèrent la dévotion des pèlerins toujours plus nombreux. Les enfants eux-mêmes se distinguaient par leur empressement à vénérer l'Archange. Après une vie de « bonnes œuvres », Jean

de la Porte quitta ce monde le 14 avril 1334, jour du Vendredi-Saint, et fut inhumé dans le bras méridional du transept.

La dignité abbatiale fut ensuite remplie par Nicolas le Vitrier, natif du Mont et prieur claustral. A sa rentrée d'Avranches, où il recut selon l'usage la bénédiction de l'évêque le 25 juin 1334, les religieux l'accueillirent solennellement « revestus en chappes », et le firent jurer, comme de coutume, de garder les statuts, qu'il observa fidèlement « jusques à la mort ». Ce n'est pas que la discipline n'ait souffert du soin excessif accordé aux biens terrestres, que S. Benoît abhorre comme « une peste » ; mais il convient d'ajouter que pendant l'abbatiate de Nicolas, « il y eut beaucoup de guerres et de révolutions dans la France, ce qui lui donna bien de la peine à conserver cette place en l'obéissance du roy, pour lequel il montra la plus parfaite fidélité ».

Aussi bien, les papes avaient trop à cœur la prospérité du Mont, pour ne pas s'occuper des réformes nécessaires. En 1337, Benoît XII donna commission à l'abbé de Marmoutier, Simon le Maye — qui construisit les curieux bâtiments de Rougemont, fut intendant des finances de Philippe VI, puis évêque de Dol et de Chartres — de visiter les provinces de Normandie et de Touraine. Pour ce qui est du Mont, en particulier, il fut décidé, le 25 février, « qu'on envoyroit à Paris, ou à Caen, deux religieux de cœurs pour y estudier, qui seroient entretenus aux despens des prieurs forins » au prorata de la valeur du prieuré : une note, inscrite sur le dernier feuillet du Martyrologe, indique le montant de la taxe.

Au mois de juin 1337, les supérieurs des couvents de ces provinces s'assemblèrent au monastère de la Couture au Mans, sous la présidence des abbés Simon et Hélie ; ce dernier, qui devint cardinal, dirigeait le couvent de Saint-Florent-lès-Saumur. Nicolas le Vitrier y exposa l'état du monastère, d'où il ressort qu'il y avait alors 40 religieux conventuels, sans compter ceux des prieurés. Il déclara n'avoir que le revenu nécessaire pour entretenir ce nombre, « d'autant qu'il conste extrêmement à faire monter les provisions au dit lieu et plusieurs autres difficultés ». En 1348, Nicolas constitua la mause proprement dite, en passant avec les religieux un accord, en vertu duquel il leur laissait les offrandes de l'église, à la condition qu'il toucherait 100 livres de rente annuelle. « Et par là, dit un chroniqueur, a commencé la belle mansse abbatiale d'où jouir ce jourd'hui nos abbés, laquelle s'est accrue petit à petit de telle sorte qu'ils ont esté sur le point de rescinder le nouveau traité de cet ancien, saint et fameux monastère ».

L'abbaye trouvait dans les rois de France de tout-puissants protecteurs. Philippe VI octroya plusieurs chartes de faveur aux religieux. Il ordonna à ses justiciers de les maintenir « en leurs justes possessions, saisines, usages, franchises, droiz et libertez, les défendant de nouvelles et indues ». D'après son ordre, on publia « en plusieurs assises, en plusieurs sièges en marchiez et églises », que l'on n'a jamais exigé « d'eulx de subside ou aide pour cause de la chevalerie d'aucun des tilz de France ». En outre, le roi déclare que les



Le Mont, gravure ancienne (mon. gall.).

religieux ont toujours été en possession « de certaines tentes à faucons et spécialement de deux tentes, l'une jouxté Bianvaier et l'autre à Karoles », et il ordonne de les laisser prendre « en ycelles faucons, tercelles et autres oyseaux ». Une ordonnance exempta les moines de payer la solde « aux gens d'armes » de Normandie et

aussi à la garnison du Mont, et défense fut faite aux capitaines des places fortes de rien exiger de l'abbaye (1347).

Jean le Bon, après avoir reconnu les pertes que les religieux ont endurées par suite des guerres, et le dévouement avec lequel « ils ont gardé à leurs frais » le Mont, accorda une sauvegarde pour le couvent et ses dépendances, avec défense aux gens de guerre de loger sur les terres de l'abbaye, ni de causer aux religieux la moindre incommodité (1352), et, plus tard, il défendit à toute personne de rien prendre sur leur domaine. Dans la suite, le roi commanda aux habitants d'Ardevon, d'Huynes, d'Épas et de Beauvoir de faire le guet au Mont (1356), et ordonna au gouverneur de la province de n'y mettre d'autre capitaine que celui qui s'y trouvait du consentement de l'abbé, avec six hommes d'armes et huit archers pour la sûreté de la place (1357). Naguère, Philippe III avait

liefferné « aux moines le lieu de la Bloutière, à la réserve d'une redevance de 50 livres que les prieur et chanoines de cet endroit payaient annuellement au roi ; à son tour, Charles V donna à l'abbaye cette rente de 50 livres, assise sur le prieuré.

Au surplus, Charles, duc de Bretagne, octroya la franchise pour les provisions du monastère (1359), quitte à venir l'année suivante, prier les moines de « luy subvenir d'argent en sa necessité des guerres ». Nous ajoutons que Clément VI confirma les biens et privilèges : Innocent VI accorda quarante jours d'indulgence à ceux qui visiteront l'église aux deux fêtes de l'Archange (1360) et Urbain V confirma les privilèges et biens du monastère (1362). Quelques temps auparavant, l'abbé Nicolas unit au domaine de l'abbaye le lieu de Bacilly, par contrat fait avec Thomas Guigneault, et un acte d'union spirituelle avait été contracté avec l'abbaye de Montebourg (1).

Nicolas le Vitrier était décédé le 30 octobre 1362, et avait été enterré dans le monastère. Au mois de mars 1363, les religieux choisirent pour abbé Geoffroy de Servon, prieur claustral, originaire de la ville d'Avranches, lequel « fit plusieurs choses remarquables durant son règne. » L'année même de son élection, Geoffroy eut la satisfaction de recevoir un pèlerin dont les dehors pénitents cachaient mal la noblesse du sang. Charles V de Châtillon, dit de Blois, monta nu-pieds jusqu'à la basilique, portant une relique de S. Yves de Rennes, qu'il donna au couvent. On sait la rivalité qui mit alors aux prises la maison de Penthièvre, aidée par le roi de France, et celle de Montfort, soutenue par les Anglais : Charles de Blois, chef de la première, trouva la mort à la bataille d'Auray, dans laquelle toute la bravoure de Du Guesclin n'empêcha pas l'héroïque Breton d'être fait prisonnier par le prince Noir, en 1365. C'était une existence toute de piété couronnée par une mort glorieuse. Aussi l'abbé et les moines du Mont adressèrent une supplique à Grégoire XI pour le prier de proposer le saint personnage à la vénération des fidèles ; à cet égard, un chroniqueur ajoute : « s'il le lit ou non, il ne conste pas ».

1) L'exercice des droits rencontrant plus d'une fois des difficultés. Le droit de patronage de la cure de Servon, débattu entre les moines et le seigneur, fut établi par une sentence arbitrale. Pour celui de la cure de Coudeville, un arrêt décida qu'il est alternatif entre les religieux et le seigneur Jean Costard ; mais celui-ci doit cent s. de rente annuelle à l'abbaye. A propos de cette sentence, un chroniqueur fait remarquer que « Ledit Costard fut bien favorisé de l'arbitre » — Les propriétés du littoral étaient parfois matière à litige. Seigneurs et officiers royaux contestèrent aux moines les « droicts de varecq, choses gaives, esturgeons et autres poissons à lard. » Ils se pourvurent devant le roi, qui, en 1410, les confirma dans leurs droits « particulièrement dans l'estendue de la baillie de Saint-Pair, dont il estoit question ». Plus tard, une autre sentence confirma ces droits, ainsi que ceux « d'effusion de sang des malfaiteurs, mesur et taxe de vins, cydres et bleds, de garde et de tutelle ».

Le roi Charles V se montra le zélé protecteur de l'abbaye. Il accorda une sauvegarde pour les biens, confirma le titre de capitaine à l'abbé Geoffroy et fit défense à « toute personne d'entrer dans le Mont, armé : » la dernière lettre royale est « en viel gaulois, » selon la remarque d'un chroniqueur. En outre, le souverain interdit aux capitaines des places fortes de rien prendre sur les domaines du Mont, et ordonna que, pour la garnison, les moines lèveraient six deniers par livre « sur tous les marchands trafiquants dans l'étendue des terres de l'abbaye » (1364). De son côté, Bertrand du Guesclin mandait au capitaine de Chanteloup de ne pas contraindre au guet de ce château les habitants de la baronnie de Saint-Pair. Jean, duc de Bretagne, prit les biens des religieux sous sa sauvegarde : son exemple fut suivi par ses successeurs, François I^{er}, Pierre II, Arthur II, et par Jeanne de Navarre, « ayant la garde » de son fils Jean V. Le duc Jean ordonna à ses « recepveurs des traites foncières » de laisser passer en franchise les provisions du couvent (1366).

D'ailleurs, les droits de l'abbaye étaient sauvegardés au mieux de ses intérêts. Un jugement condamnait à l'amende des pêcheurs qui avaient porté des esturgeons au seigneur de Carolles, au lieu de les remettre aux religieux dans la juridiction desquels les poissons avaient été pris (1365). Peu après, le « poissonnier » Gautier Le Maigre fut mis à l'amende pour avoir vendu, à Saint-Pair, son poisson en cachette et avant soleil levé. A cette époque, le couvent s'enrichit de nouvelles donations ou vit confirmer les droits qu'il possédait (1). En 1374, l'abbé Geoffroy présida, à Dinan, les obsèques de

(1) Le prieuré de Rocquillais reçut en don les villages de Tregentel, de Kerbelquel, de Ros, paroisse de Miniac, et de Carnoger, paroisse de Methou, avec moulin et dîmes. Cette donation fut confirmée par Guythenoc, sa femme Alarin, et leurs fils Joscelin, Mings et Tusgual (1366). Un arrangement au sujet des dîmes de la Pommeraye eut lieu avec l'Hôtel Dieu de Coutances (1369). Le couvent racheta de Jean Thiberge une rente de 10 sols due sur le moulin du Pré en Saint-Benoît de Beuvron, et fit des acquisitions dans cette localité. Il fut maintenu, contre les héritiers de Romilly, en possession du patronage de la cure de la Chapelle-Hamelin (1375). Denise, veuve de l'écuyer Robert Vimont, « pour son âme et celle de son mari, » donna une maison avec jardin près la porte de Saint-Etienne-le-Viel, » à Caen (1375).

Les religieux acquirent de Jean Paynel, sieur de Marcey, divers droits : 25 livres de rente « pour une pelice et des bottes » sur les dîmes de Sartilly, et deux livres de cire et une livre de poivre sur la mesure de l'Épine, dépendant du prieuré de Tombelaine (1377) ; de Nicolas Jantect, ils achetèrent le fief de Pelong, en la baronnie d'Ardevon. A Ardevon, il leur bailla le four à ban (1379). L'accord avec Richard Belon, curé de Champeaux, régla les questions des dîmes, de façon que celui-ci devait payer aux moines quatre quarts de froment, trois

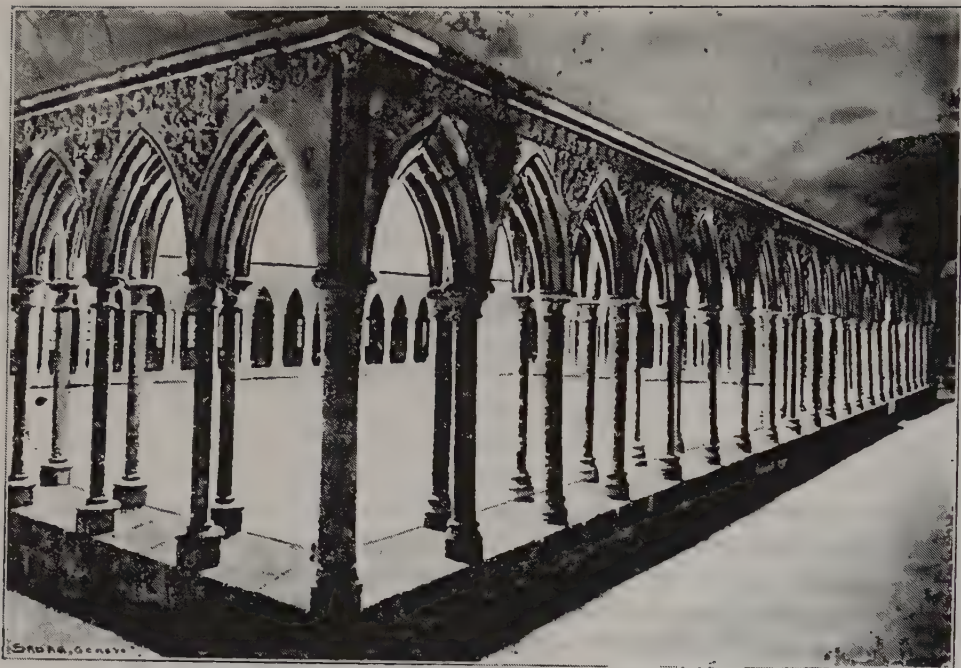
Tiphaine de Raguenei, femme de Du Guesclin, suivant le désir qu'elle avait exprimé à ses derniers moments. Cette même année, la foudre incendia le monastère, et l'abbé s'efforça de réparer les désastres.

Les papes continuaient de montrer une particulière bienveillance pour l'abbaye. Grégoire XI ratifia tous les privilèges du monastère (1375). Dix ans plus tard, Clément VII confirma aux abbés le droit de porter les ornements pontificaux et de bénir publiquement. Cette bulle souleva les plaintes de Laurent, évêque d'Avranches, et d'autres prélats de la province, qui protestèrent que c'était « aux despens de leur autorité. » Pour couper court à ces discussions, le pape, par une seconde bulle, décida que l'abbé « ne pourroit user des insignes pontificaux ny gérer les fonctions hors le lieu de sa juridiction, en la présence des archevêques et évêques de Rouen et d'Avranches, sinon de leur consentement. » Cette année même, sans trop de souci des susceptibilités de l'évêque d'Avranches, l'abbé commanda « une précieuse mitre, couverte de pierreries et semencée de perles. » Geoffroy de Servon touchait à la fin de sa carrière : il mourut le dernier jour de février 1386, et fut enterré dans l'église, « sans savoir où, » suivant l'expression d'un chroniqueur.



Le Vendangeur, tapisson du cloître, xvi^e s.

d'avoine et autant de « paumelle » 1379) ; un autre appoinçement avec les chanoines d'Avranches intervint pour les dîmes du village de Brée en Tancé. La duchesse Blanche d'Orléans légua, en 1385, la somme de 101 livres de rente assise sur la fieuferme de Bouillon et des bois de l'Oillande ; le couvent devait acquitter, à son intention, une messe quotidienne pendant sa vie, et, après sa mort, un *Requiem* par jour et son anniversaire à perpétuité. Enfin, le couvent acquit les fiefs du Périer, au Loreur, de Brée en Douville, de la Mesleraye et de Craën en la baronnie de Saint-Pair, de Poterel, de Viel et de Montmirel en la baronnie de Genets, et de Touffon dans le Maine, près le prieuré de l'Abbayette, ainsi que plusieurs domaines en Espas (1386).



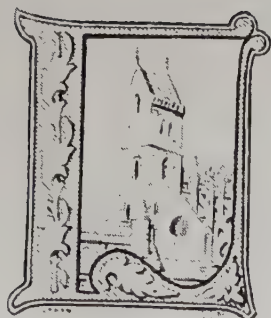
Le cloître du Mont avant la restauration.

VI. — LE MOUSTIER *(fin)*

De Pierre Le Roy (1386) à la Révolution

Por ce le faiz que od franchise
Seient li moine el Deu service.

(Le Roman du Mont-Saint-Michel.)



a fin du xiv^e siècle et le commencement du xv^e, voilés de tristesses religieuses et patriotiques, eurent du moins la joie de sentir leurs angoisses tempérées par le doux rayonnement de hautes intelligences, de nobles caractères, et de véritables grands hommes, dans toute l'acception du mot. Au premier rang de cette élite, l'honneur de notre pays, brille Pierre Le Roy. Né à Orval, évêché de Coutances, il revêtit l'habit et devint abbé de Saint-Taurin d'Evrenx, puis de Lessay, dans le Cotentin, où les suffrages des Montois le prirent au mois de mars. En venant au

Mont, il renoua absolument au couvent de Les-say, « n'estant homme à pluralité de bénéfices, comme il n'en eust déjà eue plusieurs autres. » Père de ses religieux, il appliqua à former leur esprit et leur cœur; supérieur, il établit la régularité (quelque peu altérée et ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à entretenir et orner l'église et le couvent, capitaine de la place, par lettre du 16 juin 1386, il veilla à la sécurité et au développement de la forteresse; gardien du patrimoine conventuel il contrôla les entrées et tous les biens et domaines, feuilleta tous les titres de la bibliothèque, remit en registres tenus « en un merveilleux estat » et resteur du religieux « pour gérer le temporel en commun ».

Le couvent fleurit merveilleusement sous la direction de cet abbé, « très dextre en toutes les sciences, mais particulièrement en décrets, très habile et vertueux. » On ra dit avec raison Pierre Le Roy, « pour l'émminence de son savoir, la maturité de ses conseils et pour ses vertus véritablement religieuses et sans contredit merue d'estre appelé de fait et de nom le roy des doctes je ne dirai pas du Mont Saint-Michel, mais encore de tout son siècle, vu les charges honorables où il a esté eslevé par les souverains Pontifes et les employs glorieux qui luy ont esté commis par le roy de France Charles VI, qui appréciait fort ses lumières. Il fit entrer dans son Conseil en lui donnant une pension de 1,000 francs d'or (1398) et l'envoya plusieurs fois en ambassade en Italie, en Angleterre, en Aragon, en Hongrie et en divers autres pays. L'Université de Paris le choisit comme délégué dans la Grande-Bretagne (1395), et le roi le députa auprès du roi d'Aragon et du pape Benoît XIII (1399). Dans le même but de pacification de l'Eglise, il assista à l'assemblée du clergé de France à Paris en 1406. L'Eglise était alors déchirée par le schisme, et le roi de France fit appel à la « grande doctrine et prudence » de l'abbé du Mont, « pour exhorter un chacun à reconnoistre un mesme pape à quoy il s'occupoit de corps et d'esprit. » Au Concile de Pise (1409), réuni pour apaiser les dissentiments Pierre Le Roy, délégué par Charles VI, fit l'admiration des évêques par la sagesse de ses vues, si bien qu'Alexandre V prit l'abbé en affection et lui confia la charge de référendaire. Dans l'Europe entière on le proclamait « notabilis prelatus, clericus optimus ».

Mais n'anticipons pas sur l'exposé des événements relatés dans les Annales. Clément VII autorisa l'union à l'abbaye du prieuré de Brion (1387), du prieuré de Genets (1390), du prieuré et de la collation de Saint-Pair, et aussi l'union de l'office de la sacristie. Le pape Benoît XIII régla l'union des prieurés de Balent et de Saint-Melon.

(1400). D'autre part, Charles VI, renouvelant les défenses déjà faites, interdit à qui que ce soit d'entrer en armes au Mont-Saint-Michel, à l'exception de ses oncles et frères (1387). Dans la suite, le roi ordonna que Pierre, bien qu'absent, sera quand même capitaine du Mont, et exempta les moines de fournir des hommes d'armes pour l'arrière-ban. Les ducs de Bretagne, Jean IV et Jean V, donnèrent des lettres de sauvegarde. Ajoutons que, grâce à la protection de l'Archange, deux pèlerins se virent délivrés du péril de la mer, et que l'abbé exécuta des travaux importants pour compléter le couvent du côté de l'est et du sud.

A cette époque, le monastère jouissait d'importants avantages ¹⁾. Or, les revenus sont très souvent la source de contestations et de procès. Comme Le Roy joignait à une intelligence supérieure l'esprit pratique de gouvernement, il se rendit compte par lui-même de l'état des propriétés et dépendances, en parcourant les titres dans les archives, et en visitant les domaines en compagnie des religieux, et s'il y avait quelque différend, il le réglait sur place. En manière de corollaire de cet examen, afin de préciser les droits du couvent et de fournir le moyen de les défendre sûrement dans l'avenir, Le Roy composa un double Recueil, véritable modèle du genre par sa clarté et sa méthode. Le premier, dit *le Guimundrier*, « gros in-folio en parchemin blanc composé de belle écriture avec quelques marmousets peints », fut sans doute transcrit par quelque religieux « habile en cet art », d'après les notes « tracées de sa main » (1402). Le volume est « distribué en bailliages, en paroisses et en tenements », de façon « qu'incontinent on a trouvé ce de quoy on a besoin ». Le second, dit *le Livre Blanc*, autre beau volume de parchemin, au lieu d'un sommaire des titres, renferme la copie des pièces originales, depuis les plus anciennes fondations et donations jusque vers 1406. Telle est son autorité, déclare un chroniqueur, qu'en raison du caractère de son auteur et de la « respectable antiquité » des titres, en tous lieux du royaume « il est receu avec autant de vérité comme si c'estoit les mesmes originaux sur lequel il a esté composé ».

1) Hervé de Montmorency et Jeanne Harcourt, sa femme, seigneurs de Servon, firent l'hommage pour le fief de Brée en Tanyc (1390). Plusieurs rentes, situées en la seigneurie de Saint-Jean-le-Thomas, furent baillées au couvent (1402). Les moines reçurent diverses dîmes en la paroisse de Servon, et trois quartiers de vigne près d'Angers furent donnés au prieuré de Créant; ils achetèrent la seigneurie de Noyon et le patronage de la cure de Macey, diocèse d'Avranches (1403-1404). Jean la Hache, bourgeois de Pontorson, acheta les moulins du dit lieu, de Blanche de Montmorency, à charge de payer au prieur 18 l. 16 s. (1409); les habitants d'Iluyes versaient 3 livres 10 sols pour le four à ban.

Le Roy mettait tous ses soins à l'observance de la discipline monastique. Il porta notamment son attention sur « les prieurés champêtres, dans lesquels il n'y pouvait avoir qu'un ou deux moynes », et dans lesquels l'isolement amenait l'affaiblissement de la règle et de l'esprit religieux. Il fit tout son possible pour les unir « au corps de la mère abbaye », des biens de laquelle ils avaient été constitués. Au besoin, la justice seigneuriale se chargeait de lui donner raison. Le prieur de Villamers vivant « seul » contre l'ordre et l'économie, le seigneur de Fougères, en 1397, ordonna à son sénéchal de saisir le revenu, « tant pour la nourriture et entretien de deux religieux devant demeurer en iceluy avec le prieur, que pour les réparations nécessitées d'estre faictes ». Le Roy obtint du pape la suppression de cinq prieurés avec leur union à l'abbaye, et la déclaration que la trésorerie du Mont ne se pourrait obtenir en cour de Rome, sans le consentement des religieux. En outre, avec la permission de Pierre, cardinal-diacre et légat en France, l'abbé supprima l'office de sacristain, afin d'employer les revenus de cet office aux réparations du monastère.

Selon les expressions d'un chroniqueur, Le Roy eut été une « perfection » d'abbé, s'il n'avait suivi l'exemple de son prédécesseur pour la manse abbatiale. Au moment de partir pour le concile de Pise, où Charles VI l'envoyait en vue de l'élection du pape, il fit avec les moines un accord par lequel il retenait en « préciput » une pension de 1200 livres. Mais il faut bien reconnaître que ce subside, peut-être contraire à l'esprit de pauvreté de S. Benoît, était nécessaire à Le Roy pour ses voyages et pour son séjour à Paris, où il enseignait le droit, et que, par ses mérites et ses œuvres, il s'est acquis « une renommée immortelle. » En l'absence de l'abbé, le couvent était administré, sous le rapport spirituel et temporel, par Nicolas de Vandastin, grand prieur, en qualité de grand vicar. Il avait également l'intendance de la place.

À la mort d'Alexandre V, le conclave des cardinaux se réunit à Bologne dans le Palais du Podestat, actuellement l'Hôtel de Ville. La



1. Sceau de R. Touslin, 2. de R. Jolivet, 3. de J. de Lamp. 4. Armes du Mont au XVIII^e s. 5. Armes de P. Leroy, 6. Sceau de l'ordre sous Louis XIV.

Roy se rendit dans cette cité : l'élu, Jean XXIII, donna sa confiance à l'abbé et en fit également son référendaire. Le Roy profita de son voyage pour satisfaire ses goûts d'études, resserrer ses relations avec les professeurs et les savants les plus en renom, et visiter les villes les plus célèbres tant par les monuments que par la réputation de leurs écoles. L'antique cité Bolonaise ne jouissait pas encore de la célébrité que lui valut sa grande école de peinture du XVI^e siècle, mais sa vieille université voyait rayonner sur l'Europe entière l'éclat de sa renommée. La faculté de droit surtout acquit, au Moyen âge, une réputation universelle qui attira jusqu'à dix mille étudiants. Le Roy, qui avait étudié à fond les ouvrages des maîtres Bolonais dans la bibliothèque du Mont, était heureux de pouvoir se retremper à la source des fortes études de la jurisprudence, pour laquelle il nourrit toute sa vie une prédilection marquée. Dans son ardeur au travail, l'abbé paraissait oublier ses soixante et un ans, quand il fut pris par la maladie qui devait l'emporter, le 14 février 1410.

Par bonheur, Le Roy n'était pas seul en pays d'Italie : un moine Montois, auquel il avait voué son amitié et sa confiance, veillait au chevet de l'abbé et l'entourait des soins les plus dévoués. Ce lui fut une douce consolation de sentir près de lui un autre lui-même, dont il rêvait de faire son successeur : car il nous semble bien que, sur cette terre étrangère, une des dernières impressions qui toucha l'âme du grand abbé, avant qu'on lui fermât les yeux, fut la lointaine et chère silhouette du rocher consacré par l'Archange, là-bas, au milieu des flots avec son incomparable couronnement d'édifices qui s'élançaient vers le ciel comme pour en montrer le chemin. Cette douce vision hantait certainement la pensée du mourant, lorsqu'il remit à son compagnon de voyages « plus de quatre mille escuz d'or pour être employés en ce monastère, » Robert Jolivet, qui avait suivi Le Roy en qualité de chapelain et l'assista à ses derniers moments, prit soin de ses obsèques. Le Roy professait une estime particulière pour le couvent dans lequel S. Dominique avait reçu l'hospitalité et finalement la sépulture. Le monastère agréable avec sa riche bibliothèque et la remarquable église romane à trois nefs, remaniée et décorée de peintures notamment du Guide, excitèrent plus d'une fois la vénération de doctes personnages, qui demandèrent à y être inhumés. A son tour l'abbé Le Roy exprima le vœu d'y dormir son dernier sommeil. Sa tombe était « proche de la sépulture de Jean André et de Jean de Lignay, deux très fameux docteurs ».

Robert Jolivet, originaire de Mont-Pinçon (1), au diocèse de Coutances, avait pris l'habit monastique en 1401. Sous la sage direction de Le Roy, il se forma à la culture des sciences et à la pratique de la vertu. L'abbé le constitua procureur du convent et le chargea de traiter diverses affaires. En 1406, il l'envoya dans le diocèse de Saint-Malo pour publier l'union du prieuré de Saint-Maloir d'abbaye et il lui conféra le prieuré de Saint-Brolade, diocèse de Dol. Ainsi que nous l'avons vu, Robert suivit Le Roy en Italie, l'assista et le fit enterrer « honorablement » à Bologne. Dans cette ville, Robert obtint une audience du pape Jean XXIII, qui lui accorda le gouvernement de l'abbaye par bulle du 22 mars, en « octroyant quarante jours d'indulgence à tous ceux qui assisteraient à la messe dite pontificalement par l'abbé Robert », et en lui accordant la faculté de recevoir à la prêtrise les moines âgés de 22 ans.

Jolivet prit la route de France et vint au Mont « dire la messe au bon abbé Pierre ». Les religieux, sur le vu des bulles, s'assemblèrent et portèrent leurs voix sur Robert, qui fut élu « unanimement », à la grande joie des moines, satisfaits de connaître le précieux dépôt laissé par Le Roy. L'abbé employa cet argent à « décorer l'église et la trésorerie », et fit « quantité de bastiments à Loyselière et autres lieux. » Du reste, Jolivet jouit des faveurs du pape et du roi. Une bulle de Jean XXIII lui concéda le pouvoir d'absoudre ses religieux « de tous cas réservés et de toute excommunication encourus à cause d'usage des mains, voire jusques à effusion de sang, soit entre eux ou autres personnes séculières, quoique prestres, toutefois sans mort ou mutilation de membres. » De son côté, par let. pat. de 1411, Charles VI prit l'abbé Robert, « escholier à l'université de Paris », sous sa protection et le confirma en la charge de capitaine du Mont, en accordant que les procès de l'abbaye vinssent au parlement de Paris. Grâce à la « pécune » laissée par Le Roy, en « adjoustant celle du monastère », l'abbé Jolivet enrichit la sacristie de beaux ornements marqués de la lettre R, initiale de son prénom, d'une mitre et d'une crosse précieuses, de croix, de calices et d'encensoirs d'or et d'argent, ainsi que d'une « grosse horloge » et d'un angelot d'or.

Au point de vue de la résidence, Jolivet marcha sur les traces de son prédécesseur. Il se tenait d'ordinaire à Paris, où n'étant que « que moine du Mont » il avait suivi le cours de droit de Simon, abbé de Jumièges : il est vrai qu'un chroniqueur prend soin d'ajouter :

(1) Dans le *Gallia* on lit : « Robertus Jolivet de Moxa, Priore in diocesi Dolensi oriundus, unde Brito dictus ».

c'était « tant pour continuer ses études que pour se pousser en cour. » En qualité de seigneur-abbé du Mont, il forma le projet d'avoir « un palais abbatial dans cette belle ville où les grands hommes se font parestre. » En 1293, on avait donné au monastère « un certain manoir près saint-Symphorien. » Afin de « s'accomoder entièrement », l'abbé acheta « une belle maison, située rue de Saint-Etienne des Grecs, devant l'hostel des Grands Chalets, joignant d'un costé à la chapelle de Saint-Symphorien et d'autre faisant le coin de la dite rue. » Il s'entendit avec les moines de Sainte-Geneviève, qui « lui laissèrent beaucoup de commodités en jardin et cours pour joindre cette maison » à la première, et « le droit d'entrée dans la chapelle de Saint-Symphorien, à la réserve de sept sols de rente et des droits seigneuriaux deubs » aux religieux. De la sorte, suivant une chronique, l'abbé « se construisit un beau domicile aux despens des biens de son monastère, dans ce paradis de la France, laissant la pratique de la pauvreté et de l'humilité monastiques à ceux qu'il appartendroit ». Ajoutons qu'en l'année 1647 ce logis était « aliéné du Mont ».

D'ailleurs, l'abbé ne négligeait pas les intérêts de son monastère. Le couvent ayant acquis le fief de Domville, de Guillaume du Ver, « les dames nonnaines de Mortain » firent opposition « fort et ferme ». Un accommodement reconnu aux religieux le fief en propriété, en réservant à l'abbaye « les droits seigneuriaux et de juridiction et la congnoissance des choses gayves et venues à varecq » (1414). Jolivet profita des bonnes grâces de Jean XXIII pour obtenir du Saint-Père de nouvelles faveurs, relatives à ses religieux et aux pouvoirs abbatiaux. Par bulle, datée de Mantoue en février 1414, le pape autorisa l'abbé à envoyer ses moines prendre les ordres des mains de tel évêque qui lui conviendrait, en accordant la faculté de recevoir la prêtrise à l'âge de vingt-deux ans. Aux privilèges pontificaux dont jouissaient les prédécesseurs, le pape ajouta le droit de « donner la bénédiction, partout et hors le service divin, de bénir les calices, les patènes et autres ornements d'église, sans la licence de l'évesque diocésain ou autre. » Jolivet en usa d'autant mieux qu'il avait « un esprit par la subtilité duquel il scavoit bien se defendre de tous les evesques de France, qui l'auraient voulu entreprendre sur ce sujet. »

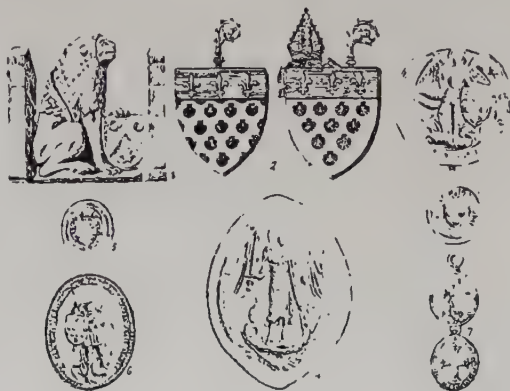
Cependant, la guerre de Cent ans semait partout le trouble et la ruine. En 1417, l'abbé Jolivet quitta Paris, « pour venir defendre le monastère des ravages que faisoient les Anglois par toute cette province, à quoy il s'occupa utilement jusqu'à ce que l'an 1420, il s'absenta de rechef et ne revint oncques depuis. » Le roi d'Angleterre, maître de la région, réussit à le circonvenir en faisant appel à

ses qualités, l'attacha à sa personne et lui confia un poste important dans la province de Normandie. Dès lors, le pape désigna le moine Jean Gonault, profès du Mont et prieur de Saint Victor du Mans, comme vicaire-général pour le spirituel et le temporel de l'abbaye ; et le roi de France, tout en réservant la capitainerie pour l'abbé en temps ordinaire, nomma, pour le présent, Jean d'Harcourt, comte d'Aumale, capitaine de la ville et du château Montois (1420). Pour ce qui est de la série des luttes que les Français et, en particulier, les défenseurs du Mont, eurent à soutenir contre les Anglais, nous les réservons pour un chapitre spécial.

Au milieu du cliquetis des armes, nous ne trouvons que de rares circonstances à relater ici. En 1426, Charles VII donna aux moines, investis par l'ennemi, le droit de battre monnaie. L'évêque et le chapitre de Coutances, par suite des guerres, avaient mis en dépôt au Mont « quantité d'argenteries et ornements précieux avec de l'argent moyenné ; » ils retirèrent le dépôt, et la décharge est du 7 février 1427. Un acte de 1429 porte acquisition de la seigneurie de Brée, en Tanye. De son côté, Charles VII remit aux moines, en vue

de les aider à défendre la place, « tous les impôt et subsides imposés sur leurs subjects pendant l'espace de trois ans » (1430) ; et, une autre fois, il permet que les causes d'appel du convent ressortent directement au parlement, et non « en échiquier, suivant la coutume du pays. » En 1433, le lundi de Quasimodo, « par un coup d'hasart,

le feu prit en la ville, et réduisit une grande partie des maisons d'icelle en cendres. » Echo des angoisses communes, Jean Gonault adressa une supplique aux Pères du concile de Bâle, pour demander que Jolivet fut contraint de réparer le monastère, puisqu'il touchait la plus grande partie des revenus. Le concile prit une décision dans ce sens, et cette pièce a fait dire à un chroniqueur : « C'était perdre du parchemin et de l'encre, car le roy



1 Armes de Jolivet en relief rempart. 2. Armes du Mont au x^e et xvi^e s. 3. Sceau de la baronnie de St Pair. 4. Sceau du M^{on} en 1520. 5. Cachet de l'abbé de Broghe. 6. Sceau du M^{on} au xvii^e s. 7. Médaille de confrérie.

d'Angleterre qui permettoit à l'abbé Robert de jouir des biens du monastère, ne lui eut permis d'apporter du secours, ce Mont seul en tous ces pays, résistant à ses commandements ». Une bulle d'Eugène IV, de la même année 1436, manda aux évêques de Dol et de Rennes de remettre les religieux en possession de certains biens, qui ont été aliénés, « au duché de Bretagne » (1).

Par suite du trouble causé par les guerres, le bailli du Cotentin avait son siège au Mont. L'official d'Avranches usait également de la sécurité donnée par la forteresse pour y tenir parfois « ses audiences » ; mais, par acte de 1437, qui renouvelait un acte de 1369, il dut déclarer que c'était sans préjudice des droits du convent : une déclaration de non-préjudice aux droits du monastère, fut aussi faite par l'évêque d'Avranches. A cette époque, un accord intervint entre le prieur et le curé de Pontorson, au sujet des dîmes : le prieur avait les deux tiers de la dime de Cangey, des oblations de la chapelle de Saint-Nicolas, des « aigneaux, porceaux, veaux, légumes, etc. ». La dame de Thienville, veuve du chevalier « Olivier de Marigny, seigneur de Toriguy, fonda deux messes par semaine et un anniversaire. De son côté, Charles VII prit sous sa protection le monastère et ses dépendances ; en l'unissant à la Couronne, il protestait ne pas vouloir préjudicier aux droits des moines par les fortifications du Mont, et exemptait d'impôts, par tout le royaume, les provisions destinées à l'abbaye (1439). Trois ans plus tard, le duc François I^{er} de Bretagne exemptait également les provisions de tous subsides.

Au surplus, si nous ouvrons la chronique du Mont à l'année

(1) Le 1^{er} octobre 1436, frère Jean Gonault, d'autorité apostolique constitué vicaire en temporel et spirituel au Moustier du Mont-Saint-Michel pour et durant l'absence du révérend père en Dieu, Robert, abbé d'icelui moustier », confirma un contrat, passé la veille, entre le convent et un Montois, au sujet d'une maison, par devant Guillaume Paynel, écuyer « garde des sceaux des obligations de la viconté d'Avranches. » Jadis, « feu Johan le Burrier, dit Tombelaine, bastart, » avait « tenue en bourage » au Mont « es melles de la baronnie d'Ardevon, » une « maison et hostel » appartenant aux religieux. Cette maison avait « une yssue en derrière joincte les hers Raol Mahé, dit le Mercier », et les « hers de feu Henri le Clerc, dit Baderel, butant d'un bout à le grant rue et d'autre sur la grève de la mer ». Le Burrier, devenu veuf, se maria à Guillotte la Bygnière. Comme il n'y avait pas d'enfant, la maison « escheu par bastardie aux religieux » qui, par trois dimanches « à l'oye de la paroisse de Saint-Pierre » du Mont, mirent leur droit aux enchères. Il fut acquis par Jean James, « demeurant à présent au Mont », moyennant une rente annuelle de 70 sols tournois. A l'acte, on voit assister comme témoins « nobles hommes, messire Philippe de la Haye, chevalier, Robert de Crux, Richart de Clinchamp escuiers, Richart Lombart, viconte d'Avranches, et Robin le Couturier. Cette pièce a l'avantage de nous fournir une indication sur la topographie de la ville basse au xv^e siècle. *Archives de la Manche*, fonds du Mont-Saint-Michel.

1444, nous y lisons : « En iceluy an, Mgr l'abbé Robert du Mont trespassa à Rouen, le XVII^e jour de juillet qui donna moult de beaulx ornemens et calicez et aultres choses au lieu du Mont. Jolivet recut la sépulture dans l'église paroissiale de Saint Michel du Vieux-Marché, cure dépendante du Mont. Son mausolée disparut, qui comprenait un très intéressant ensevelissement du Christ, nous reste dans un dessin de Gaignieres à la Bibliothèque Nationale.

Les religieux choisirent pour abbé le vicaire administrateur, Jean Gonault, dont ils n'avaient qu'à se louer. La situation était difficile : au dehors l'ennemi, au dedans la gêne causée par la speculation des revenus. Gonault se mit courageusement à l'œuvre ; mais il ne trouva point d'écho auprès des hauts dignitaires. C'est en vain qu'il demanda la confirmation de son élection à l'évêque d'Avranches et à l'archevêque de Rouen.

L'abbé recourut au primat des Gaules, l'archevêque de Lyon ; mais celui-ci remit l'affaire au pape. Tous les efforts de Gonault devaient être stériles, car il comptait sans Louis d'Estouteville, capitaine de la forteresse. Ce dernier avait un frère, né comme lui de Jean d'Estouteville et de Marguerite d'Harcourt, cinquième fille de Jean d'Harcourt et de Catherine de Bourbon. Guillaume, c'est son nom, paraît avoir commencé par être religieux de Saint Martin-des-Champs, à Paris : en cour de Rome, il se fut revêtu du chapeau de cardinal, et jouissait d'une grande considération. Mu par le désir de voir son frère à la tête de l'abbaye, le capitaine supplia Charles VII d'agir dans ce sens auprès du Souverain-Pontife, en s'appuyant sur ce que cette forteresse, clef du royaume jusqu'à si parfaitement défendue, ne pouvait être mieux qu'au main de son frère pour faire front à l'ennemi. Le roi se pressa d'accéder au désir exprimé par son dévoué serviteur et en écrivit au Souverain Pontife.

Dans la pensée de donner un chef à l'abbaye, dévouée par la mort de Robert, « déceüe hors de la curie romaine », le contributeur à l'honneur de l'Eglise et du collège apostolique, aussi bien que d'agréer la légitime requête de Charles VII, le pape donna la commande « à son cher fils le cardinal-prêtre Guillaume, parent du roi. Avec lui, « ce monastère-forteresse sur les marches du pays, d'un gardien fidèle, d'autant que son frère, depuis plusieurs années de vaillamment le Mont contre les ennemis ». Il est vrai que la majorité des suffrages s'est portée sur le prieur Jean Gonault. L'élection n'a été confirmée par aucun des hauts dignitaires, et la cause a été remise au Souverain-Pontife. La cause perdue.

pape déclare cette élection de nul effet et nomme le cardinal Guillaume. La bulle est du 13 août 1445.

À la réception de la bulle, Guillaume envoya, le 3 septembre, prendre possession de l'abbaye par ses deux procureurs et vicaires Tahon, chanoine de Saint-Martin d'Angers, et son familier et secrétaire Guillaume de Hebert. Dans la procuration, il commettait



Virgée de Hambye, *xv^e s.*, conservée au Mont.

« d'abondant » Mathieu, abbé de Saint-Mélaine de Rennes, et Geoffroy Bertrand, prieur de Saint-Martin de Josselin, comme ses procureurs généraux et spéciaux en la direction de l'abbaye. De son côté, Gonault protesta auprès des officialités d'Avranches, de Rouen et de Lyon, qui écartèrent sa demande. L'affaire fut portée devant le pape qui, rendant justice aux mérites du cardinal-prêtre de Saint-Martin des Monts, proclama que ce lieu, véritable boulevard du royaume, doit être confié à la vigilance d'un abbé puissant ; en conséquence, il menaçait d'excommunication Gonault et ses partisans, s'ils ne se désistaient de leurs prétentions. Enfin, après en avoir appelé au parlement de Paris, Gonault signa une transaction, passée à Chinon, le dernier

jour de janvier 1461 étaient présents Jean Gonault, Guillaume Hebert pour le cardinal, ainsi que Louis, seigneur d'Estouteville et de Hambye, et Robert, seigneur d'Ausbois, frères puînés de l'abbé. Par cet arrangement, Gonault renonçait à faire valoir aucun droit sur l'abbaye. En retour, le cardinal lui baillait une pension annuelle de deux cents écus à prendre sur les revenus, et lui laissait les 2.500 écus d'argent pris pour payer les frais de la poursuite ; la pension pourra être éteinte par le don d'un bénéfice de 600 livres de rente, sans d'ailleurs que Gonault soit obligé de quitter le prieuré de Saint-Victor du Mans, et à

cet effet, le cardinal obtiendra la dispense *ad primum*. A ces conditions, de part et d'autre, on s'engageait à faire cesser toute action, soit à Paris, soit à Rennes. Tandis que d'Estouteville recevait le titre revê, Gonault, suivant les expressions d'un chroniqueur, « nouvel Esau, céda son droit de primauté pour un avantage temporel. » Mais le moyen d'agir autrement ?

Outre son titre de cardinal et d'abbé du Mont, Guillaume jouit de plusieurs bénéfices, tels que l'évêché d'Ostie en Italie, l'archevêché de Rouen, l'abbaye de Saint-Gildas-des-Bois, en Bretagne, le prieuré de Cunault, auprès de Saumur, et celui de Lehon. A la vacance des prieurés de Saint-Brolade et de Saint-Victor du Mans, il en obtint la jouissance. En 1448, désireux de « débouter » frère Mathurin le Lyonnais, de l'abbaye de Saint-Melaine de Rennes, il obtint du pape une bulle à cet effet ; mais de fait, il ne put réussir dans son projet. De même, au rapport de Giacconi, il eut une bulle pontificale pour l'évêché d'Angers, mais il ne le posséda pas effectivement. La multiplicité de ces bénéfices ne répondait guère aux sages prescriptions du droit canonique ; mais il faut reconnaître, pour être juste, que le Mont tira de grands avantages de la prélature de Guillaume.

A sa demande, plusieurs papes accordèrent de grandes indulgences à l'abbatiale. En 1447, Marie d'Anjou, femme de Charles VII, vint en pèlerinage. L'année suivante, le roi octroya aux religieux la jouissance de partie des biens des évêques et des corps qui tenaient le parti des Anglais : il s'agissait des biens des évêques et chapitres d'Avranches et de Coutances, des abbés et moines de Savigny, La Luzerne et Montmorel, « situés entre les rivières de Sélune et Conesnon. » Peu après, le roi prit le couvent Moutois en sa sauvegarde. » A son tour, le duc François de Bretagne accorda aux religieux l'exemption des droits portant « sur les bleds, vins, chairs, poisson achetés es estats de Bretagne pour le dit monastère, en outre sur les vins d'Angeau passants par la Bretagne » (1446). Nagnère, Jolivet, des deniers de l'abbaye, avait acheté une maison sise à Rouen, rue Cauchoise, joignant « l'ostel du Lyon d'argent ». Son héritier, chanoine de la cathédrale, entendit la restituer aux religieux en 1450 ; mais la prise de possession fut empêchée par Guillaume Juvenal, chancelier de France, sous prétexte que l'immeuble lui avait été donné par Charles VII après confiscation, et qu'il en avait tiré 333 livres au roi. Le cardinal d'Estouteville intervint, et un arrêt fut rendu, attribuant la maison à la manse abbatiale.

C'était en l'année 1452. Le cardinal avait été envoyé en France

comme légat *a latere* par Nicolas V. Celui-ci se proposait de porter les rois de France et d'Angleterre à faire la paix entre eux et à tourner leurs armes contre les Turcs. Guillaume vint au Mont, pour la première fois, le 17 avril, et y demeura quelques jours durant lesquels il put admirer à loisir la magnificence du chevet de l'église, reconstruit par son initiative et que nous décrirons ailleurs. En quittant le Mont, le cardinal-abbé se rendit à Paris. Par décret du « premier jour de cette même année », il occupa la fonction de recteur



Chevet de l'abbatiale d'E-toutteville.

de la célèbre Université, et « il établit, par son bel esprit et par sa prudence, l'ordre qui se pratique dans l'élection ou création du recteur ». Aussi bien, l'abbaye fut l'objet des faveurs des princes de l'Eglise. Nicolas V accorda une bulle, autorisant à célébrer sur un autel portatif dans l'intinnerie, et une autre pour « remettre les moines en la possession de leurs biens » (1451). Calixte III confirma les religieux dans le privilège de recevoir la prêtrise à vingt-deux ans, et de tel évêque qu'ils choisiraient, et pour le prieur et le sous-prieur la liberté de célébrer sur un autel portatif. Pie II concéda à l'abbé et à ses successeurs le droit d'instituer

deux prêtres qui jouiraient de la faculté d'absoudre les pèlerins de tous les cas réservés, sauf ceux réservés au pape. Le roi Louis XI montra également son bon vouloir à l'égard du Mont, en le choisissant comme siège de l'ordre de Saint-Michel, et lui octroyant divers avantages (1).

Le Louis XI désirait le domaine de Granville. En 1463, les moines lui cédèrent ce qu'ils possédaient, et il leur donna en échange les moulins et pêcheries de Pontorson, le grand moulin de Gavray et le moulin Huet « en la rivière de Seanne » avec leurs appartenances, ainsi que le Bief de Tanye et 20 l. 12 d. de rente à prendre sur la terre de Reguienville. De leur côté, les religieux payeraient 20 sols et un chapon blanc pour Pontorson et Tanye, 10 sols et un chapon blanc pour les deux autres moulins. Dans la suite, les moulins de Pontorson furent abattus pour fortifier la ville, en sorte que le couvent perdit tout droit. Un autre moulin fut construit par le S^r de la Conterye-Perdrix, les moines protestèrent et un arrêt du Grand Conseil les débouta, tout en reconnaissant leur droit d'installer aussi

Les avantages accordés à l'abbaye tournaient au profit des étoublissements auxquels le cardinal s'intéressait. A Rome, où il faisait sa résidence ordinaire, on rencontre çà et là d'éloquents témoins de sa munificence. Guillaume enrichit la basilique de Sainte-Marie-Majeure de très « beaux vases », et, en qualité de protecteur de l'ordre de Saint-Augustin, il attacha son nom à la construction du convent et de l'église de Saint-Augustin, à trois nefs et coupole, bâtie sur les plans d'Amedeo del Caprino, qui fut le principal architecte du pontificat de Sixte IV. Le cardinal-abbé mourut le 17 janvier 1481, et, au rapport d'un chroniqueur, les chanoines de Sainte-Marie-Majeure retirèrent ses riches vêtements avec ses anneaux et laissèrent ses restes aux religieux de Saint-Augustin, qui l'enterrent dans leur église (1).

Les suffrages des religieux se portèrent sur André Laure, « par faveur », selon la remarque des manuscrits. Il était originaire d'une noble maison du Dauphiné, avait pris l'habit en 1474 et fut revêtu des dignités de chantre et d'archidiacre, et aussi de prieur de Pontorson. L'élu accepta à la condition que s'il rencontrait des contestations, il rentrerait en possession de ses bénéfices, ce qui lui fut accordé. Laure, qui avait pour oncle du Bouchage, capitaine du Mont, était un esprit élevé, ami des lettres, des sciences et des arts. Il cultiva avec ardeur ce riche domaine et cueillit les lauriers du

des moulins sur ladite rivière. En outre, Louis XI rendit certains arrêts en faveur du Mont, soit pour ordonner que les habitants de Beauvoir et d'Espas y fissent le guet (1465), soit pour transporter aux religieux les terres d'Hayneville et Treauville, pour la célébration d'une messe quotidienne fondée par son père et sa mère (1465), soit pour les exempter de fournir des hommes d'armes pour la guerre et de payer, pour eux ainsi que leurs serviteurs et métayers, aucun impôt en vue des fortifications des places du voisinage (1469), exemption que le roi répéta. L'année suivante, le roi donna une lettre à Bouchage « pour contraindre au guet les habitants de cette ville tant nobles que roturiers ». Entre temps, le convent avait réalisé divers actes domaniaux. On acquit pour le prieur de l'Abbayette, une lande, pâtis et pré, en la paroisse de La Dorée (1459). Un arrangement fut passé avec le sieur de la Cervelle au sujet de Beauvoir. Ce fief revint aux moines, qui donnèrent au susdit seigneur main levée du fief de Villiers avec le moulin de la Fosse et 18 livres 2 sols de rente annuelle (1461). Guillaume Paysnel, sieur de Hambye, rendit aveu des fiefs tenus sous la baronnie de Saint-Pair; ce sont : Bricqueville, Maydré, Longueville, Saint-Martin le Vieux, Breville, de la Bellière, fief Roussel, fief Albinart, fief Costart, fief Guérin et d'autres (1461). Le couvent acquit de Raoul Pelerin, sieur de Boutemont, la seigneurie de Boutemont (1473).

(1) FRISON place la mort du cardinal le 17 janvier 1483. D. LEROY fait remarquer que les « manuscrits du Mont disent comme très certain qu'il mourut au commencement de l'année 1482. » L'équivoque provient sans doute de la confusion de l'ancien ou nouveau style. — D. HEYNS, t. I, Addition de Lampsac, *Monasticon Christiana*, XI, 528. *Neustria pia*, 393. — D. LEROY, p. 510.

double doctorat en droit civil et canonique, et, lors de son élection, il était en possession de ces grades. Aussi passa-t-il la plus grande partie de sa prélature à Paris, « pour estudier ». Il est vrai que certain chroniqueur pense « qu'à l'instar de la plupart des abbés de ce temps, munis d'une bonne manse abbatiale, » il se proposait surtout de « hanter le grand monde ». Du moins, Laure eut le mérite de poursuivre l'œuvre grandiose inaugurée par son prédécesseur et de garnir de vitraux les fenêtres absidales. Sous sa prélature, Charles VIII, durant trois années, exempta les moines de payer des impôts pour les fortifications des places fortes des environs et de fournir des gens d'armes (1487). Les domaines du couvent étaient l'objet d'une administration vigilante et rémunératrice (1).

André Laure décéda au Mont, le 25 mars 1499, et fut enterré dans la chapelle de la Trinité devant l'autel de Saint-Sauveur, « que l'on nomme à présent, dit un chroniqueur du *xviii*^e siècle, Notre-Dame de Pitié, que luy mesme avait fait, ainsy qu'il appert par les armes qui se voient apposées aux deux petites colonnes de bois de ladite chapelle et qui sont : « au chef de vair d'argent et de gueules de 2 tires. »

La dignité abbatiale fut remise, par le choix des moines, à Guillaume de Lamps, sorti d'une famille dauphinoise, et qui fit profession au Mont en 1477. Il se distingua par son dévouement pour l'abbaye, par son amour pour les arts et par le zèle qu'il apporta à poursuivre les travaux du chœur de l'église. Un annaliste a écrit dans le goût de son temps : « Les deux frères Guillaume et Jean de Lamps ont éclairé comme des lampes lumineuses en leur vie, par l'odeur de leur honnesteté, et ont rendu à jamais leur

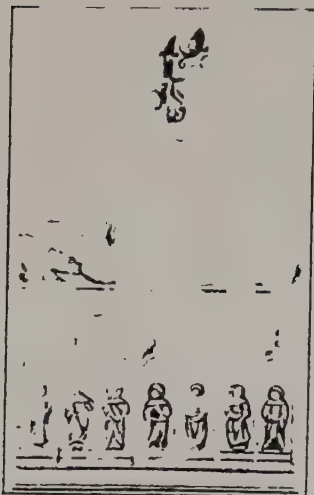
(1) Précédemment, les moines avaient acquis d'Alain d'Alligny « les manoirs, masures, maisons et colombier du dit lieu ». A son tour, André Laure acheta le fief d'Alligny, d'André de Lépine et de sa femme Jeanne de la Prévôté. En conséquence des avantages à eux octroyés par les rois, les religieux firent rendre par le sénéchal de la baronnie d'Ardevon une sentence à l'égard du Mont et d'Ardevon: elle avait pour objet « le droit des taux et mesures des vins et cydresse débilant es dits lieux » (1494). Le sieur de Beaufougeray fut contraint de reconnaître au couvent le patronage de la cure de Saint-Planchéys, diocèse de Coutances (1495). De son côté, le capitaine de Grauville dut en rabattre de ses prétentions et il faut avouer que ce n'était que justice. Il ne se faisait pas faute de couper « les plus beaux arbres de quoy il avait besoin, tant pour se chauffer que pour bastir », dans les bois de Prael, près de Grauville. Les religieux déposèrent une plainte au parlement et se préparaient à informer le roi quand le capitaine, repentant de ses torts, lit la déclaration qu'il n'avait aucun des droits qu'il s'était arrogés (1495). Enfin, sur la paroisse de Grauville, le monastère acquit du chevalier Jacques d'Anfernez, la seigneurie de Hagueville.

mémoire éclatante par l'objet journalier de leurs entreprises. » A sa mort, le 1^{er} mars 1510, l'abbé fut enterré derrière le chœur de l'abbatiale dans la chapelle de Notre-Dame, où l'on voyait, du côté de l'Évangile, la statue tombale dont le dessin est conservé à la Bibliothèque nationale.

La crosse abbatiale était désirée par Guérin Laure, frère de l'abbé André, prieur de Saint-Brolade et de Saint-Germain-sur-l'Écluse, annuaire de l'abbaye et neveu du capitaine Imbert de Batarnay. Par l'entremise du gouverneur, il fit parvenir son désir à Louis XII, alors à Blois. Le roi adressa sur-le-champ aux moines une lettre datée du 4 mars. « Nous desirons, écrit le prince, que pour le bien et seureté de nostre royaume, qu'il y soit pourveu de personne a nous féeble et qui soit pour scavoir régu et entretenir la dite abbaye et soutenir les droitz d'icelle. Et pour ce que les bonnes moeurs, vertus et honnesteté de vie de nostre cher et bien aimé frère Guérin Laure, religieux de vostre ordre, prieur de Saint-Brolade, neveu de nostre ami et féal conseiller et chambellan ordinaire et chevalier de nostre ordre, le sieur Boschage, vous sont assez connues d'autant qu'il a esté dès son enfance religieux de vostre abbaye et vicaire d'icelle du temps de son frère, et que en considération de ce, et mesmement à l'imitation de son oncle, nous avons toute seureté et bonne confidence en sa personne, à cette cause, nous vous prions le plus que faire pouvons que tous d'un accord et consentement le veilliez eslire en vostre futur abbé, sans mettre la chose en difficulté pour éviter tout brouilly. »

La lettre royale avait au moins le mérite de la clarté. A son tour, le lieutenant Murinais pressa les religieux de se rendre au vœu du souverain. Le chapitre se réunit, et, après échange d'observations diverses, les moines, « voyant que c'estoit un faire le fault, mirent le dit Guérin en la chaise abbatiale ». Ausurplus, le couvent de Lessay ayant perdu son abbé commendataire, Jean Vaslon, prêtre et protonotaire apostolique, les moines, le 11 janvier 1510, choisirent pour le remplacer Guérin Laure. La nouvelle de cette élection vint le trouver au Mont et il n'eut pas de peine à tout concilier en conservant les deux maisons « par privilège du Pape ». Peut-être Laure rencontra-t-il quelque velléité de résistance de la part de certains moines ; toujours est-il qu'il donna à deux religieux Montois des lettres « d'obedience dans lesquelles il leur estoit enjoint d'aller transporter dans la prioré de Saint-Victor du Mans » On dev. 1 le recevoir pour « compagnons et leur faire administrer toutes leurs nécessitez tant à la nourriture que vestement, suivant l'ancienne

coutume : 1511 1). Guérin Laure était en villégiature au manoir de Brian, dépendant de l'abbaye, quand la mort l'emporta le 10 février 1513. Son corps fut inhumé, le lendemain, en l'église abbatiale auprès de son prédécesseur.



Tombau de Guill. de Lamps. B. N.

Le 28 mars 1513, le « consentement de tous les moines » éleva sur le siège abbatial Jean de Lamps, auquel son frère Guillaume avait donné, en 1501, l'office de prieur claustral. Il fut un abbé exemplaire, et très vertueux et fit beaucoup de choses pour le bien du monastère, tant dedans que dehors. » Jean conféra à frère Regnaud de Vitrey le prieuré de Roquillats, avec les deux chapelles de Tigner et de Trevenel, paroisse d'Ely, diocèse de Cornouaille (1517). Comme certaines franchises étaient menacées de disparaître, surtout depuis que l'abbaye était mise en commende, parce qu'on avait négligé de faire renouveler les privilèges, en particulier durant les guerres,

l'abbé se préoccupa de cette question et l'un des derniers actes de franchise pour la voiture des provisions est de 1514 2). Après

1) Parmi les seigneurs, il en est qui étaient obligés de fournir un homme d'armes à la porte de l'abbaye, le jour de Saint-Michel. Rolland Pigace ayant négligé de remplir ce devoir fut condamné à l'amende et menacé d'être déchu de son fief de Fouruel en la Croix, pour n'en avoir pas fait l'aveu ; il s'empressa de faire la déclaration féodale (1512). L'année suivante, les moines se voyaient maintenus dans le patronage de la cure de Saint-Jean des Champs, contre les régents du collège d'Harcourt ; mais, par contre, une sentence de l'official de Coutances les déclarait tenus de célébrer chaque lundi une messe pour les défunts Champagne et sa femme, lesquels, en 1436, avaient légué 25 l. de rente annuelle à prendre sur le fief du Bois en Saint-Jean.

2) Quelque différend surgissait parfois entre le couvent et les officiers de la place. Jadis, le lieutenant Morinays avait élevé diverses prétentions à l'encontre des moines. Par un appointement de 1497, il se désista de certaine demande au sujet de la dime d'Ilhynes et de « portion de viande, pain et vin qu'il demandoit chacun jour ». Dans la suite, il renouvela ses réclamations, à propos de « droïets et de juridiction en ce lieu ». L'abbé « le rembarra » et le procureur du roi à Avranches, après le vu des pièces du débat, en 1509, conseilla sans doute au lieutenant de se tenir tranquille, car celui-ci paraît avoir renoncé à ses prétentions.

Vers cette époque, l'abbaye fit plusieurs acquisitions. On acheta des boursiers du collège d'Harcourt, à Coutances, la seigneurie du Bois des Préaux, en Saint-Jean-des-Champs, à charge de 80 livres de rente (1519) ; on acquit 100 livres de rente foncière sur la seigneurie de Bricqueville (1520), et Jean de Lamps acheta

avoir gouverné « en tout honneur ». Jean de Laupis rendit son âme à Dieu, le 4 décembre 1523. Ses restes furent ensevelis dans la chapelle de Notre-Dame, auprès de ses deux prédécesseurs.

Toute succession enviable ouvre la porte grande aux compétitions. Les moines, usant de leur droit, nommèrent Benoît de Marie, qui n'est connu que par une médaille portant son nom : *Benotus de Maria abbas sancti Michaelis* avec ses insignes et son blason. C'est le au 1 et 4, chargé d'un lion issant, au 2 et 3 à une étoile d'argent avec la légende : *In te Domine speravi non confundar in aeternum*. Au dessous de l'écu est la date MDXXIII. Mais cette élection ne dut pas avoir de résultat par suite de la volonté royale. En vertu du concordat passé à Bologne, en 1515, entre Léon X et François I^{er}, le roi de France avait la faculté de nommer aux évêchés, abbayes et prieurés électifs qui n'étaient pas en possession d'un privilège spécial et n'étaient point chefs d'ordres. Il est vrai qu'en bonne logique, les quemandeurs séculiers pouvaient prétendre gouverner aussi bien que les abbés de ce temps, qui ne résidaient point, ainsi suivis d'officiers, de pages et de laquais, estoient presque toujours à la cour ». L'évêque de Lisieux se mit donc sur les rangs, fort du patronage de François I^{er} et surtout de la reine-mère. C'était Jean le Veneur, fils de Philippe le Veneur et de Marie Blosset. Pendant un mois, ce fut entre le Mont et Blois, siège de la cour, une allée et venue de courriers. Le 10 décembre, Louise de Savoie demanda aux moines de lui envoyer par des délégués les titres et privilèges qu'ils ont sur la question de l'élection, non sans ajouter que son désir et celui du roi est de voir au Mont « quelque bon, vertueux et honorable pasteur », en même temps « personnage seur, loyal et feable au dit seigneur et à la couronne de France ». Trois jours après, une bulle du roi exprimait son désir de voir élire son « ami et féal conseiller l'évesque de Lisieux », auquel il « a plus le fiance que le prélat de cestuy royaume », et cela « attendu la grande et grosse impatience dont nous est la dite abbeye prochaine et limitrophe de nos ennemys et le temps de guerre et hostilité qui court de présent ».

Saint Martin-le-Vieux de l'évêque Jean d'Anneville, pour mille livres tournois (1521). Une faveur en appelle une autre. Le seigneur de Boucey avait le désir de placer ses armoiries dans l'église paroissiale. Les moines l'autorisèrent, en 1522, à y mettre ses armes « en ceintures vitre vitres ou autrement » en retour ils placeront leurs propres armoiries « en la maistrise vitre du chœur du costé de l'Evangile », et le seigneur déclare qu'ils sont et demeurent « les vrais possesseurs du dit lieu ».

1. *Gallia Christiana*, t. XI, col. 531.

À la réception de cette lettre, les moines députèrent vers le roi Thomas Roussel, chantre, Michel Dumeville, aumônier, et Louis de Festan, infirmier; ils étaient chargés d'exposer au souverain le droit que possédait le couvent d'élire son abbé suivant la règle de S. Benoît, droit qui avait été confirmé par une série de princes, depuis le fondateur Richard 1^{er}, aussi bien que par les Souverains-Pontifes. Les pièces venaient à l'appui, si bien que les religieux retournèrent avec une missive de François 1^{er} en date du 1^{er} janvier, déclarant que la lettre de privilèges, le roi est « bien délibéré de ne la mettre en obli. Mais ce n'était qu'une satisfaction platonique, et, de vive voix, on leur faisait savoir qu'ils aient à élire l'évêque de Lisieux. D'ailleurs, à peine les moines étaient-ils de retour qu'une autre lettre du 4 janvier leur rappelait que le roi ne « doute » pas qu'ils ne choisissent, selon son « vouloir et désir, » l'évêque de Lisieux, recommandable par ses « bonnes mœurs, vertus, mérites, pureté de vie et autres bonnes et louables qualités ». Enfin, trois jours plus tard, une dernière épître du prince en forme de « jussion » ne cache pas le signalé déplaisir que le souverain éprouverait, si l'on ne tenait compte de sa volonté.

Selon la réflexion d'un chroniqueur, les moines conclurent « qu'il falloit obéir et traiter cette affaire amiablement avec telles personnes, aux prières et vouloirs desquelles il ne faict bon contrevenir ». Donc, ils s'assemblèrent, et de la réunion Jean le Veneur sortit abbé du Mont. La vie monastique ne pouvait, hélas! que perdre sa régularité à ce régime de la Commende, par suite duquel les supérieurs « tirant les revenus, laissaient vivre les moynes à leur discrétion ». S'il faut en croire un annaliste, Jean le Veneur se borna à envoyer des agents pour toucher les rentes, et n'en laissant aux moynes que le moins qu'il pouvoit; il n'y fit rien de bien ny d'accommodement, sinon de faire mettre ses armes en la place de celles de ses prédécesseurs, »

Nous ne trouvons ici à glaner que quelques rares événements. Un arrêt du parlement de Rouen accorda à l'abbaye le patronage de la cure de Sartilly, à l'encontre de l'évêque d'Avranches (1527). Les collecteurs de la paroisse de Beauvoir ayant soumis à la taille un serviteur des moines en leur manoir de Beauvoir, une sentence déclara le serviteur exempt de la taille (1527). Cinq ans plus tard les religieux bénédictins jugèrent à propos de demander aux cordeliers de l'île de Chausey une reconnaissance de fondation et de droits. Les cordeliers reconnurent, par acte, qu'ils avaient été fondés par les religieux du Mont et ne prétendaient aucun droit en cette île, où ils

restaient « selon le bon plaisir » de « dits fondateurs. Une note postérieure ajoute : « A présent le couvent est tout ruiné, et le gouvernement jouit de tout, n'y ayant aucun cordelier. » Au mois de mars de cette année 1532, François I^{er} vint en pèlerinage avec son fils le dauphin, ainsi qu'Antoine du Prat, légat pour le saint-Siège. Enfin, le 10 décembre 1535, quelques jours avant sa mort, Guillaume du Sollier, lieutenant au Mont, légua 20 livres tournois, dont la rente serait distribuée par l'infirmier aux moines qui auraient assisté à l'anniversaire qu'il avait fondé. Le souvenir en était gravé sur une plaque de cuivre, dans la chapelle de l'Annonciation (depuis Saint-Martin) « au circuit de l'église », avec les armes de Sollier : « Echiqueté d'or et de gueules à trois bandes d'azur, sur la 1^{re}, vers le chef, un lion de gueules. »

Jean le Veneur, évêque et comte de Lisieux, abbé du Mont, devait couronner ses titres par la pourpre. C'est à Marseille, en 1533, que Clément VII le créa cardinal du titre de Saint-Barthélemy en l'Isle. Un peu plus tard, il fut nommé grand aumônier de France. Jean se démit de son évêché et de son abbaye, entre les mains de Paul III. Pour le couvent, il démissionna en 1539, en faveur de Jacques d'Annebault, « jeune séculier auquel il portait affection, avec condition d'en recevoir les revenus et d'en avoir l'administration, ce que le pape lui octroya par une grande bulle ». Jean décéda septuagénaire au mois d'août 1543, suivant les uns, le 14 août 15, et d'après les autres, le 7 dudit mois (2). Selon Ciaconi et Frison, le cardinal décéda à Rome, où il fut enterré. Mais d'après la chronique du couvent du Bec, dont Jean fut abbé et qui offre toutes les garanties d'exactitude, il mourut de la fièvre, à Merla, et ses restes furent rapportés à l'abbaye du Bec, où l'on fit pour lui des prières très solennelles : son cœur, mis dans une enveloppe de plomb, fut placé auprès du maître-autel, et son corps reçut la sépulture à Lisieux auprès des évêques, ses prédécesseurs.

Après avoir pris connaissance de la bulle pontificale, qui ratifiait le désir de Le Veneur, Jacques d'Annebault vint prendre possession du monastère. Mais bientôt « s'ennuyant des cloîtres et de vivre ainsi situé à l'escarpoulette sur un rocher, à l'air de tous les vents, il quitta en bref cette façon de vivre ». Il désigna les procureurs et vicaires généraux et spéciaux tant au spirituel qu'au

(1) D. HUGHES, I, 217, 268 — D. LEROY, p. 536-544. — *Gallia Christiana*, XI, 311. — *Neustria, pia*, 394.

(2) *Des papes et des cardinaux* — *Gallia purpurata*

temporel », pour tenir sa place au Mont et lui porter les revenus. Le pape le fit cardinal du titre de Sainte-Suzanne, dignité qui fut comme le couronnement de nombreux bénéfices ecclésiastiques. On le voit grand-maître de l'oratoire du roi, abbé commendataire et administrateur perpétuel des abbayes du Bec au diocèse de Rouen, de Bonport et de Saint-Taurin ou diocèse d'Évreux, de Saint-Serge d'Angers, et d'autres. Jacques ne négligea pas la question de ses armoiries, qui étaient : « De gueules à la croix de vair régnant sur le tout d'un bout à l'autre » : il les fit placer en bon endroit dans les verrières, quitte à déplacer les blasons de ses prédécesseurs. Dans les comptes, on voit un paiement de 100 sols par frère Jean d'Aumesnil, prieur de Sainte-Marie de Pontorson, pour « indemnité et amortissement de la place du vieil chateau de Pontorson », autrefois acquis du roi par frère Hector de Lamps.

Le cardinal avait pour frère le chevalier Claude d'Annebault, qui jouissait d'une éclatante réputation. La valeur du capitaine et celle de ses hommes tenaient les Russes en échec auprès de la ville de Ferras, quand il fut pris d'une fièvre violente et mourut le 17 janvier, laissant un fils unique. Ses funérailles firent avec une magnificence princière au palais d'Annebault, nommé d'Apprevilla, à Rouen. Quant à Jacques, il décéda en la maison du Bec, à Rouen, le 7 juin 1558, et fut inhumé à côté de son frère.

« Quand un roy ou autres grands prennent un pied en une chose, leurs successeurs en prennent deux : François 1^{er} avait mis par pièces en commende cette abbaye, et ses successeurs l'y ont continuée par droict. » Ces réflexions d'un chroniqueur s'appliquent à l'abbé François Le Roux, qui remplaça le cardinal d'Annebault après plus d'un an de vacance. François Le Roux était seigneur d'Arvor, paroisse Saint-Vélerin de Gennevilliers, en Anjou, et avait les charges de conseiller ordinaire du roi et de protonotaire apostolique. Le roi, avec l'autorisation du pape, ayant fixé une taxe sur les bénéfices ecclésiastiques « pour subvenir aux grandes affaires de France », l'abbé se mit en mesure de solder l'impôt réclamé : à cet effet il vendit à l'écuyer François du Breil, sieur des Hommeaux, la terre de Montrouault, au prix de 4.000 livres ; par « bon mesnage et économie », dit une chronique, il préféra vendre plutôt que de « diminuer la bonne chère qu'il faisoit à ses amis des biens du monastère ». Comme l'abbé négligeait les réparations nécessaires, à la sollicitation du prieur claustral Sébastien Ernault, il fut condamné par arrêt du parlement de Rouen, en 1569, à exécuter les travaux d'entretien. L'année suivante, il permuta l'ab-

baye du Mont contre celle de Saint-Melaine, à Rennes, détenue par Artur de Cossé, et mourut abbé de ce couvent, le mercredi 26 mars 1572.

Artur de Cossé, évêque de Coutances, qui fut aussi abbé commendataire de Lessay et de Saint-Jouin de Marnes, prit possession du Mont le 6 juin 1570. « Il fit beaucoup de remuement et de bruit et prit noyses avec le prieur et les moynes. » La part de contribution pour « les deniers du roy » fut taxée, en 1575, à 1860 livres. Pour payer cet impôt, avec la permission du pape, il fut décidé « en chapitre » que l'on aliénerait plusieurs rentes et domaines en la baronnie de Breteville-sur-Odon. Les religieux eurent à se plaindre de l'abbé, en particulier à propos de l'enlèvement d'une partie de l'argenterie, qui fut engagée à Rouen pour solder la taxe royale. Pour se protéger, ils recoururent aux cardinaux de Bourbon et de Lorraine, qui défendirent de « molester » les religieux et commandèrent d'attendre une « ordonnance par eux sur ce rendue ».



Intérieur de la cathédrale de Coutances

L'abbé de Cossé trouva de l'opposition, pour cette affaire, dans le grand prieur Jean de Grimouville. C'est pourquoi il obtint du parlement de Rouen son éloignement, ce qui n'empêcha pas le roi de donner à celui-ci l'abbaye de la Luzerne (1572), et les Monts de renommer prieur (1575). Finalement, Artur fut contraint, par l'ordonnance du parlement de Rouen, de rendre la vaisselle et pour cela il vendit le collège du Mont à Caen et les bois de Meusneville, en sorte

qu'il restitua tout, sauf un calice d'or (1). A l'instar de ses prédécesseurs, Artur de Cossé plaça ses armoiries et son portrait dans les verrières du chœur. Sa mort arriva le 7 octobre 1587.

Henri III donna le couvent à François de Joyeuse, fils de Guillaume de Joyeuse et de Marie de Batarnay, elle-même fille de Claude, seigneur de Montrésor, dont on salue l'urne funéraire dans le château patrimonial. François étant cardinal du titre de Saint-Pierre es Liens et doyen des cardinaux, protecteur de l'église gallicane en cour de Rome, titulaire des archevêchés de Toulouse, de Rouen et de Narbonne; il jouissait de la commune des abbayes de Marmoutier, de Saint-Florent-lès-Saumur, de Fécamp et d'autres bénéfices. Sitost qu'il fut fait abbé de ce lieu, François fit appeler les héritiers d'Artur de Cossé pour mettre cette abbaye en bonne réparation tant es bastiments qu'ornements, de quoy elle estoit extrêmement pauvre et ruinée. Je n'ay point trouvé, dit le chroniqueur, ce qui arriva de ce, et si les d. héritiers furent condempnez. Ils donnèrent peut estre quelque somme d'argent, que ce seigneur serra joyeusement. Il y eut de grands procez contre luy, de la part des moynes, qui le firent condamner de réparer les ruynes du monastère et aussy de ne pourvoir aux cures comme il prétendoit que conjointement avec eux, n'y ayant que sa voix, comme un des moynes. Le feu du ciel tomba sur le clocher, de son temps. Il fit

Du en 1575 le couvent affleça au sieur de Loyselierre 20 acres de terres, dont 15 aux landes de Bourgeil et 5 aux landes de Montil, paroisse de St Michel des Loups à charge de 4 s. de rente par acre. L'abbaye presenta M. Pierre de Lancize pour la cure de Boucey, et Louis Le Boucher, bachelier en droit, pour la cure de Ercy (oct. 1575). Le même de Lancize, curé de Boucey, fut présenté à la cure de St. Pair de Sartilly (8 janv. 1577). La même année M. Jesse Lesrel, clerc, légua 150 livres pour son anniversaire et une messe chaque vendredi. Nicolas La moine, prêtre, est présenté à l'évêque de Coutances pour la cure de Saint-Germain de Carterets (1577); un aven de cette époque montre bien que le patronage des cures de Carteret et de Longueville appartient à l'abbaye, et une autre pièce atteste que le prieuré de Chausey, dépendant du Mont, possède 17 verges de terre en la paroisse de Granville (1578); Guillaume Cavey, de Rouen, fonda une messe basse à perpétuité, à la Saint-Michel de septembre, moyennant 45 sols de rente que le sacristain distribuera aux moines assistants (21 oct. 1578). Les habitants de Iligneville doivent 100 livres de rente à l'abbé pour la « talle » des landes dudit lieu (1579). On presenta à l'évêque de Baxeux Guillaume Edeline pour la cure de Domjan (1579). Bertrand du Hommé, seigneur de la Rochelle, prit en « lieffe » cent vingt vergers de la lande de Byvaye, « autrefois une forest », pour la somme de six livres de rente, payable à la seigneurie de Genest, dépendant de l'abbaye. On attribua à M. Guillaume Blondel la cure de Saint-Pair (1579); à Guillaume Le Roy, celle de Saint-Michel-de-Loups (1581); à Pierre de la Milière, celle de Saint-Michel du Marché, à Rouen (1589).

refaire les trois piliers de la nef du côté du midy : il fit rebâtir le clocher et partie des cloches qu'il fit refondre.

François de Joyeuse trouva vingt six moines dans le couvent et le réduisit à treize, envoyant les autres dans les prieures conventuels. Les deux premières années, l'abbé recut le fermiers tout le revenu, au détriment des moines qui, d'ailleurs, se virent frustrés de plusieurs acquêts faits au profit de leur manse. Moins dant 4.000 livres, plus 10 l. pour les frais, les moines firent le retrait de la terre de Moutrouault au profit de la manse conventuelle (1589). Une sentence du présidial de Coutances, confirmée par arrêt du parlement, obligea l'abbé de payer à l'aumônier de l'abbaye, sur la baronnie de Saint-Pair, 90 quartiers de froment et 18 quartiers d'orge (1).

Les religieux supportaient avec peine que l'abbé s'octroyât une bonne partie des revenus et les réduisit à la portion congrue. Il est vrai que, selon l'expression d'un chroniqueur, « il rendit à St. Paul ce qu'il avait pris à St. Pierre », et, après avoir doté le couvent de cloches, il légua plus de 200.000 écus aux pauvres, aux maisons religieuses, aux séminaires et aux hôpitaux. François de Joyeuse mourut à Avignon, le 23 août 1615, à l'âge de cinquante-quatre ans ; son corps fut rapporté à Pontoise et inhumé dans l'église des Jésuites qu'il avait fondée. Ses armoiries étaient : « Écartelé au 1 et 4 d'azur à 3 pals d'or, au chef de gueules chargé de 3 hydres accolés d'or, qui est de Joyeuse ; au 2 et 3 d'azur, au lion d'argent, armé et lampassé d'or, à la bordure de gueules, chargée de 8 fleurs de lis posées en orle, qui est de Saint-Didier ».

A l'instar des cours d'eau, qui perdent de leur pureté à mesure qu'ils s'éloignent de leur source et entraînent dans leur cours les éléments empruntés aux régions ambiantes, les institutions les meilleures ne laissent pas que de connaître des phases de décadence qui appellent des réformes plus ou moins radicales. Les ordres religieux n'échappèrent pas à cette loi des choses humaines et celui de saint Benoît, le modèle de tous, eut à souffrir de la durée et du malheur des temps, de la défaillance des hommes, parfois aussi de l'inobservance des règles et de la perte de l'esprit de pauvreté au profit de l'esprit mondain. Cette épreuve douloureuse fut encore

(1) Guillaume du Chesnay, profès, fit au roi l'avou du prieuré de Aulancourt (1608), et l'écuyer Pierre Guichard, sieur de Villiers, rendit l'avou à l'abbé pour les fiefs de Villiers et de Pitelou, redevables chacun d'un homme l'année, la part « sous Belle Chair », le jour de Saint-Michel (1609). Au sujet de la présentation des cures, un arrêt du Grand Conseil décida que les moines ont le droit de présenter conjointement avec l'abbé (1614).

crue par les luttes intestines et les doctrines relâchées du xvi^e siècle, au soir duquel les meilleurs esprits appelaient une réforme de tous leurs vœux.

Elle devait partir de la vaillante Lorraine. D. Didier de la Cour, prieur de l'abbaye de Saint-Vanne de Verdun, dans sa piété intègre et sa volonté résolue, se mit à l'œuvre. La règle de S. Benoît fut dégagée des altérations du temps et des hommes, et le religieux dut reprendre la vie de prière, de méditation, de travail et de mortifications des temps anciens. Quant à la partie de la règle qui avait été inspirée par les circonstances de temps et de lieu, elle fut adaptée aux besoins nouveaux de l'Eglise. Au lieu du travail manuel et de la copie littérale des manuscrits, une plus large place fut attribuée au labour intellectuel, entendu dans le sens personnel et approprié au caractère de chacun. C'est la genèse même du bénédictin, tel que nous le concevons en nos siècles modernes, et dont la physionomie s'est imposée à notre génération elle-même. Entre les protestations des réfractaires pusillanimes, et les réclamations des rigoristes comme l'inflexible abbé de Rancé, on vit se dresser, dans sa sérénité et son amour du vrai, du beau et du bien, le religieux dont Mabillon personnifie le noble caractère et la mission appropriée aux temps nouveaux.

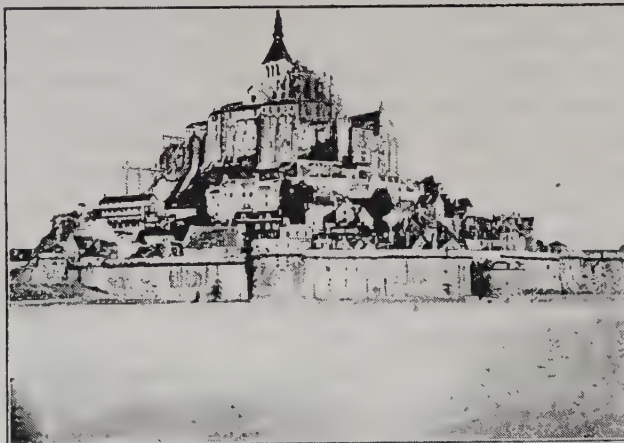
Dom Didier, pénétré de cette lumineuse intelligence de son siècle, reforma sa propre communauté en donnant lui-même l'exemple de toutes les vertus. La contagion du bien ne tarda pas à se faire sentir dans la région, et bientôt plusieurs maisons réformées se groupèrent en une congrégation nouvelle qui reçut le nom de Saint-Vanne et de Saint-Hydulphe.

Ce fut le point de départ d'une magnifique renaissance religieuse, d'autant plus louable qu'elle rencontra des obstacles sur plus d'un point et de la part de plus d'un personnage considérable. Mais le souffle de l'esprit divin inspirait cette œuvre et elle devait grandir d'une façon bien consolante pour l'Eglise et pour la France. La réforme se propagea dans les autres provinces de France et l'on vit s'affilier à la nouvelle congrégation les abbayes de Saint-Earon de Meaux, et de saint Pierre de Jumièges et plusieurs autres maisons notables.

Mais il était difficile aux supérieurs, du fond de la Lorraine, de tenir dans leurs mains les rênes de monastères ainsi dispersés. Aussi virent-ils sans l'ombre d'envie se former à leur côté une Congrégation-sœur, qui groupa les monastères réformés de France en une communauté nouvelle, pénétrée des mêmes principes et marchant au

même but, l'honneur de Dieu et de l'Église, par l'amendement de la discipline monastique. Il s'agit ici de la congrégation dite de Saint-Maur par suite du couvent qui fut son berceau. C'est en 1618 que cette congrégation fut inaugurée par deux bénédictins éminents, D. Laurent Besnard et son disciple D. Tardieu. Leur œuvre se développa rapidement et bientôt, en 1631, prit racine dans le célèbre monastère de Saint-Germain-des-Prés, qui devint comme une ruche bénie, d'où partait, de temps à autre, un essaim destiné à fonder une nouvelle colonie monastique dans les endroits qui attendaient la réforme désirée. Avec l'amour de la règle et la pratique de la saine dévotion, les initiateurs de la nouvelle congrégation emportaient dans les plis de leur robe le culte du labeur ecclésiastique sous ses aspects les plus variés, la sagesse du véritable esprit critique, fait du respect de la tradition et de la recherche prudente, ainsi que la méthode de travail la plus logique et la plus féconde, dont on sait les fruits merveilleux et les œuvres admirables, devenues classiques dans le monde entier.

Au Mont, cette réforme s'opéra sous l'abbé H. de Lorraine, Henri de Joyeuse, frère du cardinal François, avant de devenir frère Ange, avait eu une fille, Catherine-Henriette, qui épousa Charles de Lorraine, duc de Guise. De ce mariage naquit Henri de Lorraine. Bien que l'enfant fût encore en bas-âge quand mourut son grand oncle



Le Mont, vue du sud-est

maternel, le roi Louis XIII lui concéda l'abbaye Montoise. Le pape Paul V objecta que le candidat était bien jeune. Pour tout concilier, le père de l'enfant, M. le duc de Guise, après avoir pris l'assentiment du P. de Bérulle, supérieur de l'Oratoire, proposa au pape d'en remettre l'administration à ce même religieux, qui eut l'honneur

rait l'abbaye au profit de son fils, « jusques à ce qu'il fut en âge compétent. » Le Souverain-Pontife accepta cette clause, et le P. de Bérulle en vint au Mont le P. Jacques Gastaud, docteur en théologie, comme procureur et vicaire-général « pour luy et le dit abbé Henry. »

Le P. Gastaud, après avoir constaté l'état délabré du monastère, ainsi que le relâchement de la discipline monastique, fit dresser le procès-verbal des réparations à effectuer, par l'architecte du duc de Guise ; le montant des dépenses fut évalué à trente mille écus au minimum. L'archidiacre Jean de la Croix étant décédé, la charge fut confiée au profès Louis de Mathan. Le prieur claustral Guillaume du Chesnay mourut subitement à Avranches, en 1617 ; son corps, rapporté au Mont, fut enterré dans la chapelle de St-Aubert et de St-Sébastien. Le P. Gastaud conseilla aux moines de choisir pour prieur et pour maître des novices un religieux d'un autre couvent bénédictin. Après quelque résistance de la part des moines, sur l'indication de D. Laurent Besnard, prieur du collège de Cluny et docteur en Sorbonne, « homme de bonne vie et de grande condition », on appela à la dignité de prieur D. Noël Georges, profès de Saint-Florent-lès-Saumur, qui avait étudié sous la direction du P. Besnard. Comme il était resté quelque temps chez les Pères de Saint-Maur, c'était un acheminement vers l'introduction des religieux de la dite Réforme.

Le nouveau prieur se rendit au Mont et, le 8 mai 1618, « fut estably en ceste charge » par Henri de Boyvin, évêque de Tarse, neveu et coadjuteur de l'évêque d'Avranches, François de Péricard. En le recevant, les moines « l'avertirent » « de rien innover de leurs anciennes coutumes et fassons de vivre ». Néanmoins, afin de rétablir la discipline, il envoya deux religieux étudier au collège de Cluny, à Paris. De son côté, le P. Gastaud s'efforçait de « raccomoder le plus possible des bastiments, » tant au dedans qu'au dehors. Mais, en 1619, le pape révoqua la commission « d'administrateur général des bénéfices de Henri de Lorraine, confiée au P. de Bérulle, et, par le fait même, celle du P. Gastaud. Du même coup, le Souverain-Pontife déclara Henri titulaire des bénéfices, non sans nommer Claude de Rets, chanoine de Saint-Jean de Lyon, comme vicaire-général et administrateur au spirituel et au temporel. Ce chanoine, qui fut de puis archevêque d'Heraclee et de Narbonne, à son arrivée au Mont recueillit les félicitations des religieux, avec des plaintes sur le compte du prieur claustral auquel ils donnèrent un sous-prieur. D. Georges Noël était exempt de toute ambition ; aussi, à la fin de son premier triennat, ce triennat avait été décidé par le

parlement de Rouen, — il demanda à se retirer en son ancien monastère de Saint-Florent, où il fut enterré le 17 mars 1637 (1). A sa place, les moines élurent grand prieur Henri du Pont, l'un des deux moines qui étudiaient au collège de Cluny, « homme de bonne vie et mœurs. »

Enfin, après de longues hésitations, tout allait s'arranger pour le mieux. En 1622, sur l'avis du conseil de l'abbé de Guise, M. Jean Barcillon, docteur en théologie « vertueux et pieux », vint au Mont avec plein pouvoir de traiter ce qui concernait les intérêts de l'abbaye. Il s'efforça d'amener les religieux à observer ponctuellement la règle monastique, mais ils lui répondirent qu'ils ne sauraient s'adonner aux austérités et « avaient pris leur ply comme le camelot » D'ailleurs, ils ne s'opposèrent pas à ce qu'on mit des pères de la Congrégation de Saint-Maur dans l'abbaye, pourvu qu'on leur baillât une pension viagère. Frère Louis de Mathau parla d'une rente de 400 livres et plusieurs autres se rangèrent à son idée. Barcillon, plus satisfait que s'il eut « gagné un royaume, » prit la balle au bond et fit aussitôt un arrangement devant notaire, en même temps qu'il envoyait au conseil de l'abbé la nouvelle du résultat, le pressant d'entrer en pourparler avec les bénédictins de Saint-Maur (2). Le 8 septembre, les religieux assemblés acceptèrent l'union à une congrégation de S. Benoît, « bien réglée et réformée, pour pouvoir maintenir et entretenir la discipline et observance régulière en la dite abbaye, qui pour la sainteté du lieu est réclamée par toute la chrestienteté pour estre le sanctuaire du prince des anges. » Le lendemain, le contrat fut passé par devant Jean Guyton et Charles Her-

(1) Le couvent acquit de Guillaume Gilbert-les-Forges, bourgeois du Mont, 8 livres 10 sols de rente, avec l'argent qui provenait du remboursement de la fondation constituée par l'anniversaire de Guillaume du Sollier, jadis lieutenant du Mont (1614). On voit 8 livres 14 sols de rentes constituées sur Robert du Pont, sieur de la Semendière, avec l'argent provenant de la fondation du sieur de Querolent, gouverneur du Mont. Au mois de février 1620, M^{re} de Vicques, veuve de l'ancien gouverneur, étant morte, fut apportée le 11 de ce mois et, suivant sa volonté, fut enterrée, près de son mari « dans la chapelle Sainte-Anne du cheuuit. » En 1622, le couvent acquit 6 l. 10 s. de rente, due par le sieur des Guesdris des Genests, moyennant 91 l. provenant de la fondation de frère Jean de Pontavice, moine Montois et prieur de Chanzey. — D. LEROY, p. 596.

(2) La congrégation de Saint-Maur, approuvée par Grégoire XV, en mars 1621, occupait 10 monastères : Saint-Augustin, près Limoges ; Saint-Julien de Noailly ; Saint-Faron-lès-Meaux ; Saint-Pierre de Jumieges ; Sainte Marie des Blancs Meuteaux ; Saint-Pierre-de-Corbis ; Saint-Pierre de Solignat, Saint-Hilaire en Brionnais ; prieuré dépendant de Saint-Faron ; la Trinité, de Vendôme, et le Mont Saint-Quentin, près Péronne.

pin, notaires au siège de Pontorson et du Mont-Saint-Michel, en la salle du chapitre 1.

D'après les clauses, sous le bon plaisir du pape, du roi, de l'évêque d'Avranches et du Parlement, l'abbaye du Mont peut être unie à la Congrégation des Bénédictins de Saint-Maur avec observance des offices et règle de ces derniers, et l'abbé pourra y introduire tel nombre de ces religieux qu'il voudra : si les anciens ne consentent pas à embrasser cette réforme, ils auront la faculté d'obéir à leur prieur, qui les fera vivre « selon les constitutions anciennes ». Le supérieur des religieux de Saint-Maur « présidera au chœur et ailleurs pour la direction du divin service et ceremonial », et, en son absence, le plus ancien de la congrégation. Pour les stalles du chœur, ils auront « les secondes hautes, de chaque costé, après les anciens. » Ils occuperont tous les lieux réguliers qui aboutissent au cloître du costé du rocher : dortoir, refectoire, cuisine, caves, buschers, greniers et autres commoditez desquels les anciens seront deportez, se réservant de loger au logis abbatial et autres logis qui y aboutissent, desquels logis ils auront l'entrée et sortie des dits cloîtres pour aller et venir au service divin : auquel logis abbatial et autres pourront aussy loger les d. pères, si bon leur semble, sans incommoder les anciens religieux. »

Tous les offices se rapportant à l'administration, ainsi qu'au régime et chant du chœur, tels que ceux de trésorier, hôtelier, chantre, sous-chantre, sacristain, clerc d'église, celerier, cuisinier, grenetier, appartiendront aux Pères avec les revenus et honneurs, en payant les charges accoutumées. Pour l'aumônerie et l'infirmerie, les frères Gilles de la Croix et Barbes continueront à en jouir. Toute l'administration de l'église appartiendra aux pères réformés, pour

1. Les contractants étaient, d'une part, J.-B. de Barillon, prieur de Saint-Pierre de Tropic, grand vicaire et administrateur général pour l'abbé Mgr Henri de Lorraine; et, d'autre part, fr. Henri du Pont, prieur, en son nom et au nom des profès, Richard Le Théroulde et Jean de la Hache, alors au collège de Cluny « pour y parfaire leurs études »; frères Olivier Barbes, infirmier, Gilles de la Croix, aumônier, Denis Gognier, archidiacre, Jean Le Chevalier, prieur de Chausey et chapelain de la chapelle de Sainte-Marie-Nostre-Dame des Trente Vierges, Claude Le Roy, Gilles le Cocq, Mathieu Fery et François Giroult, tous religieux profès. D'un commun consentement et bon gré, on arrêta les « pactions et conventions pour la plus grande gloire de Dieu. » L'abbaye renfermait alors dix-sept religieux anciens; outre ceux qui sont nommés ici, il y avait : Louis de Mathan, sous-prieur et trésorier, Jacques Lancesseur, Nicolas de la Motte, Jacques de la Croix, Michel Legros et Mathieu Gery. Ils continuèrent d'avoir pour prieur D. Henri du Pont. Il y avait, en outre, Nicolas le Bret, vicaire-général non nommé dans le Concordat.

les pèlerinages, dévotions, oblations et autres choses, à l'exception de la chapelle de Notre-Dame des Trente-Cierges derrière le chœur, qui a pour titulaire le prieur de Chauzey et le tronc de Notre-Dame-Sous-Terre, affecté à l'aumônerie. Le grand prieur ou, en son absence, l'un des anciens, « aura l'une des trois clefs du pontificat, reliquaire, sceau et chartrier, ainsy que de coutume. » Selon la coutume, les affaires du couvent seront traitées dans les réunions du chapitre auxquelles se trouveront les religieux, anciens et nouveaux, « si bon leur semble » ; les anciens y auront leur place et voix délibérative suivant leur ordre de réception, ainsi qu'au chœur ; les réunions seront présidées par le prieur des anciens, et, à son défaut, par le supérieur ou le plus âgé des pères réformés. Les anciens consentent à ce qu'il n'entre aucun novice « qui ne fasse profession de la dite réforme. »

Le supérieur des Pères de saint-Maur n'aura pas de juridiction ni d'autorité sur les anciens, qui demeureront soumis au prieur D. Henri du Pont. Si ce dernier venait à s'unir à la Congrégation, les anciens pourront élire un autre prieur à la manière accoutumée. Pour « contribuer de leur part » à l'introduction des Pères, les anciens avec leur prieur remettent aux nouveaux-venus « toutes les distributions qui se font à l'église provenant des fondations » et autres, à la charge que ces derniers satisfèront aux obligations : à cet effet, on leur remettra tous les contrats. En retour, l'abbé s'engage à fournir à chaque ancien, « y compris le prieur pour deux » « pour la pitance, vestiaire et autres nécessitez », la pension annuelle de 400 livres, payable par moitié à Noël et la Saint-Jean-Baptiste. Le paiement de cette pension est hypothéqué sur les revenus de l'abbaye, « et par préférence sur les deniers les plus clairs, » spécialement sur les revenus des terres d'Ardevon, de Cancale, de Meloir, de Domjan et de Bouteumont, dont les fermiers verseront la pension aux dits religieux. L'abbé payera en outre, comme de coutume, « les gages du médecin, chirurgien et apothicaire, » satisfera « à toutes les charges, comme décimes, réparations et autres choses auxquelles il est obligé par la dignité abbatiale ». Il fournira une pension de 250 livres, comme il est d'usage, aux novices profès du Mont installés au collège de Cluny et non ailleurs », pour y faire leurs études ; une fois prêtre, ces derniers recevront 400 livres, s'ils ratifient le présent concordat. Il devra également solder les pensions ordinaires au curé du Mont (300 L.), au précepteur des novices (200 L.) et au clerc d'église (60 L.), ainsi que les « autres charges accoutumées » de la paroisse payées tant sur le tronc que autrement ». Enfin l'abbé remet aux

anciens « le droit qui lui appartient et cette-morte » de ceux-ci à leur décès, « leur laissant la liberté d'en disposer uniquement en faveur des Pères de la Congrégation ou leurs confrères ».

Aussitôt la réception de ce concordat, le conseil de l'abbé envoya son secrétaire à l'abbaye de Corbie, où les Pères de Saint-Maur tenaient leur chapitre, en les invitant à se rendre à « la volonté du Prince et du roy des Princes » pour la réforme du monastère Michellin. Le secrétaire revint à Paris, accompagné de D. Martin Tesnière, prieur de la Sainte-Trinité de Vendôme et visiteur de la province d'Aquitaine, de D. Arsène Rolle, prieur de Saint-Pierre de Corbie, et de D. Charles de Malleville, tous trois prêtres et profès de la Congrégation. Sur les instances des personnes présentes, en particulier de la duchesse de Guise, mère de l'abbé, les religieux acceptèrent de se charger du Mont suivant les conditions ainsi arrêtées. De fait, à Paris, le 11 octobre suivant, un concordat intervint entre l'abbé Henri de Lorraine et les Pères sus-nommés, en présence des parties et aussi de André Duval, « docteur professeur du roy en théologie », de Georges Dey, « docteur et prédicateur ordinaire du roy », et du P. Archange de Painbroc, gardien des Capucins au faubourg Saint-Honoré. Après avoir constaté les gloires de l'abbaye, « vraie pépinière de vertu », et, par suite du relâchement des temps, la nécessité d'une réforme, ce traité confirme les arrangements conclus avec les anciens moines et stipule la remise de l'abbaye à cette Congrégation. Elle sera tenue d'y avoir douze religieux de chœur, dont le nombre augmentera au fur et à mesure des extinctions de pensions aux anciens. L'abbé versa dix mille livres à la Congrégation, plus trois mille six cents livres jusqu'à complète réparation « des lieux réguliers. »

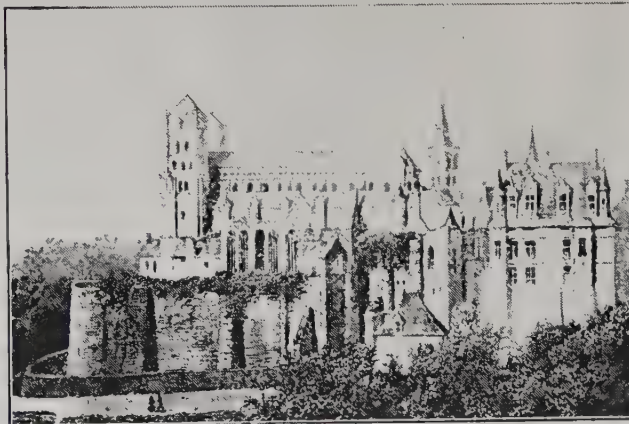
L'acte solennel, principe fécond de la régénération intellectuelle et morale de l'abbaye, était heureusement accompli. Un groupe de religieux, après avoir pris congé de l'abbé, ainsi que de M. et M^{me} de Guise, quittèrent Paris pour venir au Mont-Da. La pieuse colonie s'arrêta à Avranches, afin d'offrir ses hommages et de notifier son « obéissance » à l'évêque François le Péricard. Le vénérable vieillard, alors « son manoir du Parc, fut si heureux de cet événement « qu'il ne pouvoit contenir de pleurer ». Il obligea les Pères à demeurer un

¹ C'étaient les PP. D. Charles de Malleville, premier prieur, D. Michel Pireu et D. Philibert Godelle, prêtres ; les frères Joseph de la Rondie, Pierre Bellet, Mathurin de la Haie, Bernard Audebert, Etienne le Grand, Benoît de Beaurepaire, Maur de Saint-Pierre et Bede de Fresque, « frères clercs destinés pour le service du cœur et non encor prebstrs, avec Daniel Barbe, frère convers. »

jour à Avranches, afin de « venir avec eux pour les mettre en possession en propre personne ». Après un moment d'hésitation, les anciens se résignèrent au changement.

Le 27 octobre 1622, les Pères de St-Maur « sortant d'Avranches, deux à deux, se mirent à cheminer vers ce Mont, et Monsieur l'évesque quelque peu après, montant à cheval, accompagné, selon sa qualité, arriva en ce Mont plus tost qu'eux, où tout le peuple estoit sur les remparts de la ville et les religieux de cédés aux fenestres de cette abbaye pour voir venir cette agréable troupe. Arrivés en ce Mont, ils montèrent à l'église, où ils furent receus des religieux, avec grande joie et allégresse. Alors, l'évesque les mena devant le grand-autel, où tous prièrent Dieu quelque temps tacitement. De là, il les mena au chœur et leur assigna leurs places. Cela fait on sonna les cloches, et l'évesque entonna l'hymne *Veni Creator*, etc., Messieurs les anciens et nos religieux poursuivirent à qu'il mieux mieux. Après on entonna un respond de St. Michel, et tous furent processionnellement autour de l'église, poursuivans à chanter le d. respond. La procession finie, on fut en chapitre et de là on revint où les religieux tant anciens que modernes chantèrent l'hymne *Te Deum*, etc., et autres prières pour la sacrée personne de nostre roy, Louis XIII. A la fin, l'évesque ayant chanté plusieurs oraisons, il mena nos

religieux par les anciens lieux réguliers et les mit en pleine et réelle possession. Et finalement, après disné, s'en retourna à Avranches, se recommandant aux prières de tous ceux de l'ab-



Cathédrale et évêché d'Avranches. gravure

baye, et particulièrement aux derniers venus, lesquels il est venu souvent revoir depuis ».

En attendant la restauration des lieux réguliers, les Pères se logèrent dans le bâtiment abbatial et firent leur réfectoire de l'an-

cienne chapelle de Sainte-Catherine, au rez-de-chaussée du logis. En qualité de plus ancien et « par commission », D. Charles de Malleville eut la direction des religieux. De taille élevée, un peu voûté, il imposait le respect par la gravité de son maintien, la dignité de ses mœurs et sa piété, qui faisait que, dans sa cellule « il estoit de

genoux continuellement ». Quelques jours plus tard, de Barcillon, vicaire-général de l'abbé, donna la garde, d'ailleurs révocable à son gré, d'une des portes de l'abbaye, à Samson Laurent, dit Lavigne, bourgeois du Mont, avec jouissance des émoluments accoutumés. Au mois de septembre 1623, le chapitre général réuni à Saint-Faron-lès-Meaux, désigna D. Malleville comme prieur du Mont. Dans sa vive dévotion pour la Sainte-Vierge, le prieur fit « le petit autel en la chapelle de Nostre-Dame du Circuit », où il installa la confrérie du Rosaire. En outre, il « fit clore le vitrail du milieu, lequel ostoit la facilité de célébrer la sainte messe au dit autel (1) ».

A l'automne de 1624, le chapitre général de Saint-Faron nomma Ch. de Malleville prieur du collège de Cluny à Paris, et lui donna pour successeur D. Placide de Sarcus, prieur du Mont-Saint-Quentin, en Picardie, dont les rares qualités faisaient, selon l'expression d'un auteur, « la



Épée et bannière de C.-L.-L. La Moricière (1875).

meilleure cervelle de l'ordre bénédictin ». L'année suivante, le cha-

(1) Le 7 octobre 1623, Jacques de la Moricière, grand doyen de la cathédrale de Bayeux, institua une fondation pour l'âme de son frère Louis de la Moricière, ancien gouverneur du Mont, et de sa mère, Esther de Tessier, et aussi pour son propre salut. Elle consistait en une rente annuelle de 15 livres, payable au jour de la Madeleine, à prendre sur la terre de la Mothe de Geets, et sur la terre des

pitre général, tenu à Saint-Pierre-de-Jumièges, maintint D. Sarcus dans la charge de prieur (1). D'ailleurs, comme aux âges précédents, l'abbaye continua à recevoir les marques de bienveillance de la part des personnages les plus qualifiés. En décembre 1627, le duc de Longueville, gouverneur de Normandie, fit défense aux chefs de gens de guerre de loger ou laisser loger aucuns soldats sur les paroisses d'Ardevon et de Beauvoir, d'y prendre des fourrages ou enlever « aucuns meubles, biens, bestiaux, volailles, fourgrains, pailles ny autres choses ». C'est vers cette époque que, grâce à la prudente habileté du prieur du Mont, l'abbaye de Saint-Mélaine de Rennes, fut heureusement incorporée à la Congrégation de Saint-Maur.

En septembre 1628, D. Sarcus quitta le Mont pour devenir prieur de la Trinité de Vendôme : il fut également visiteur de la province de France, occupa les plus hautes dignités de la Congrégation et fut choisi pour premier assistant du supérieur général. Il fut remplacé par D. Bède de Fiesque, qui avait été élevé près du frère de sa mère, M. de Saint-Ollange, abbé du couvent de Saint-Maur-sur-Loire. Après avoir édifié le monastère de Saint-Mélaine, à Rennes, il fut l'exemple de celui du Mont. Son prédécesseur avait eu, en outre, le titre d'archidiacre de l'abbaye et de la ville du Mont ; l'abbé donna cette dignité à D. Basile de Meslay (2).

Planches, paroisse de Saint-Jean de la Heze, près d'Avranches. Les religieux devront chanter à perpétuité, le 23 juillet ou le premier jour libre, une grand-messe de *Angelis*, précédée de la procession à laquelle les moines porteront « un cerce de cire blanche », en action de grâces du recouvrement du Mont par le gouverneur ; en outre, ils célébreront une grand-messe de *defunctis*, le 13 décembre, anniversaire de la mort de son père, et une autre, le lendemain de la Purification, jour où décéda sa mère, messe qui sera suivie du *Libera* et de l'oraison. En 1622, Guillaume Chevalier, fut présenté à la cure de Boucey ; en 1623, on présenta Michel Mauger à la cure de St-Brolade, et Louis Duval à la cure de Saint-Michel de Beauvoir, vacante depuis deux ans, par le décès de Julien Le Blanc.

(1) Dans la suite, le chapitre général cessa d'être annuel pour devenir triennal ; seulement il y eut chaque année une diète, où se réunissaient le supérieur général, ses deux assistants, et tous les visiteurs pour constater l'état de la Congrégation : il en était ainsi en 1647. — D. LEROY, p. 617.

(2) Les religieux cédèrent à l'abbé la terre de Montrouault, à la charge de payer à Jacques Berthoust, prieur de Boisroger et chanoine de Coutances des sommes montant, dit-on, à 40.000 livres. Au commencement de 1629 (6 janv.), le parlement de Rouen rendit un arrêt portant que les livres de recettes et autres mémoriaux de l'abbaye, serviraient de titres aux religieux. Par transaction du 2 novembre 1632, les moines renoncèrent à exercer le retrait des fiefs de Ballent, Mesnard et le Bourdonnay, dépendant de la seigneurie d'Ardevon et vendus, en 1587, à Nicolas de Verdun, pour 5.489 l. ; le prix du retrait avec les améliorations

Le chapitre général réuni à la Trinité de Vendôme, le 29 mai 1633, nomma D. Bède prieur de Saint-Serge d'Angers, et mit à sa place D. Michel Pirou, l'un des premiers réformés du Mont, qui fut prieur de Saint-Corneille de Compiègne, de Saint-Pierre en Brie, de Saint-Faron de Meaux et de Saint-Sauveur de Redon. D. Pirou étant à la tête de ce dernier couvent, quand on l'appela au Mont, et dans la suite, il devint visiteur de la province, prieur de Saint-Serge et abbé de Saint-Martin de Saye. Le chapitre ayant décidé qu'à l'avenir le prieur du Mont serait toujours archidiacre, D. Pirou prit possession de cette dignité, vacante par la démission de D. Basile de Meslay. En cette qualité, au mois de septembre 1633, D. Pirou visita l'église et la paroisse de Notre-Dame d'Ardevon, et y arrêta « plusieurs ordonnances » pour le service divin. En ce temps, la charge de sous prieur fut occupée par D. Maurice Poncignon, religieux dont l'aménité de caractère égalait la piété et la vertu, et qui occupa de hautes dignités dans les couvents de Saint-Augustin à Limoges, des Blancs-Manteaux, de Saint-Jean d'Angély, de Solignac, de Lehon et du Tronchet. En 1635, comme sous prieur au Mont, on le voit « le plus soumis à l'obéissance, » donnant à tous l'édification; et, en 1647, on l'y retrouve « chargé d'années et de travaux récents, » et quand même, « tout le premier aux exercices communs. »

Le chapitre général, tenu le 4 octobre 1636, nomma D. Pirou visiteur de la province de Bourgogne, et élit, à sa place, D. Bernard Jevardae, né au Dorat, où son père siegeait comme juge au Consu-

tions et loyaux-coust monta à 789 l. au profit de Charles de Verdun, qui en conserva la propriété « incommutable », à charge de payer aux moines 1.050 l. formant une rente de 52 l. 10 s. Le curé d'Ardevon recevait annuellement du monastère 60 l. Par accord du 17 août 1633, ils convinrent que le couvent conserverait tous les droits sur « les dîmes grosses, menues, nouvelles et anciennes », mais payeraient en outre au curé, Louis Garnier, 34 livres de rente, le tout payable en deux annuités à Pâques et à la Saint-Michel. Jean le Chartier, curé de N.-D. d'Yvreux, diocèse de Bayeux, étant mort, on présenta René Basselin, prêtre gradué (oct. 1631). Pour la cure de Saint-Planchays, autrement de Saint-Pancrace, diocèse de Coutances, on présenta Georges Giroult, prêtre (août 1633).

Après la mort de Guillaume le Chevalier, on présenta pour la cure de St-Etienne de Baillay, M. Georges Giroult, curé de Saint-Brolade (oct. 1644). Les moines affermèrent pour un an à Gilbert Bertrand, au prix de 100 sols, « les pecheries » leur appartenant sur les terres blanches de Charrie » (1644). On présenta Michel Germont, prêtre du Maine et gradué, pour la cure de Saint-Jean-des-Champs (juin. 1635); François Auvray, chanoine et archidiacre d'Avranches, pour la cure de St-Pierre de Boucey, à la suite de la démission donnée par Gilles des Brousses, aussi chanoine d'Avranches, en faveur de ce dernier (nov. 1635).

lat. L'office d'archidiacon du Mont étant vacant par la démission de D. Michel Piron, le prieur D. Bernard Jevardac prit possession de cette dignité, le 2 mars 1637, en présence de D. Henri du Pont, prieur des anciens. Il se fit rendre compte du budget de la fabrique de l'église de Saint-Pierre du Mont, s'élevant à 260 l. et 10 d., et fit quelques ordonnances pour le service divin et la décoration du temple, ainsi que pour la règle de vie des curés, vicaires et prêtres de la paroisse.

Le 13 novembre 1637, François de Péricard, évêque d'Avanches, vint rendre grâce à Dieu pour la victoire remportée par les Français à Lencate, en Roussillon. Le prieur et le sous-prieur se rendirent le saluer en ville et montèrent avec lui à l'église. A son entrée, les moines « se mirent de genouil pour recevoir sa bénédiction ». Le prélat célébra la messe au grand-autel, puis le prieur « le mena à l'hostellerie où il fut traité et cinq ou six de ses gens ». Depuis un certain temps, il était question d'unir à la maison conventuelle cinq offices du couvent, savoir la trésorerie, la chantrerie et sous-chantrerie, l'aumônerie et l'infirmerie. L'affaire fut facilitée par les démissions des titulaires : Michel Piron, trésorier ; Philibert Cautelle, chantre ; Bède de Fiesque, sous-chantre ; Nicolas Barhoulin, aumônier, et Mathieu des Anges, infirmier. L'union fut prononcée le 28 avril 1639, par acte de François Le Conte, chanoine d'Avanches, vice-gérant de l'official, licencié ès lois et notaire apostolique. Comme D. Jevardac remplissait ses fonctions d'une façon exemplaire, le chapitre général, tenu à Vendôme en 1640, le maintint dans sa charge. A l'occasion de sa visite de la paroisse d'Ardevon, il fit « plusieurs belles ordonnances à l'honneur de l'église et l'éducation des fidèles ».

Cependant l'étoile de l'abbé Henri de Lorraine allait pâlir au

1 La Chapelle de Saint-Aubert (du bas du Rocher) était desservie par un prêtre désigné par l'abbaye. Jean Peschard, de l'église Saint-Pierre du Mont, étant décédé après un service de trois ans moins quelques mois, le prêtre Pierre Herpin fut chargé de célébrer la messe pour les pèlerins et autres, de dire « évangilles » et de « recevoir les émoluments ». Le couvent acheta, pour 5.600 livres, la terre de la Bidonnière en Ardevon, de Richard le Conte, sieur du Mesnil-Terré et lieutenant-général à Avanches (avril 1639). D. Dominique Huillard, cellerier, « pour bonnes et justes considérations » remit « gratuitement » la garde noble du fief du Mesnil-Adelée à Françoise Fortin, veuve de l'écuyer Bertrand de Porvillain, dame du dit lieu (févr. 1639). Le prieur fit défense de prendre des pierres et du sablon dans le rocher sans la permission des moines (juin 1639). Le couvent emprunta de M. Lezeau, à Paris, 3.600 livres, à charge de payer 20 l. par an de rente, pour subvenir aux nécessités, tant pour l'entretien des religieux que pour la refecton des bâtiments du manoir d'Ardevon (nov. 1639).

milieu de l'agitation politique, créée par la haute noblesse sous le règne de Louis XIII. Il avait un revenu annuel d'au moins quatre cent-mille livres et parmi ses bénéfices on comptait l'archevêché de Reims, les abbayes de Saint-Rémi et de Saint-Nicaise en cette ville, celles de Saint-Denis, de Corbie, d'Orcamps, de Saint-Martin, de Pontoise, de Fécamp et de Montier « en Dex ». Mais, il faut lui rendre cette justice que son trésor fut comme un réservoir d'où les libéralités se répandaient autour de lui avec munificence. « Osté le malheur des commendes qu'il n'avoit pas inventé, comme parle un annaliste, il a fait tout le bien possible aux abbayes qu'il a possédées, tant au spirituel qu'au temporel, ayant remis la splendeur et observance de la vertu en icelles et réparé et augmenté tous les bastiments. » En particulier, pour l'abbaye du Mont, il montra tout son zèle pour la restaurer, et « si ses agents avoient suivi ses inclinations, elle serait la mieux bastie et commode qu'aucune du royaume. » Il aimait à dire « qu'il ne se souciait pas d'en toucher un denier de vingt ans, pourveu que les pères fussent bien accommodés. » Les réparations exécutées par ses soins gardent la croix de Lorraine. Ils constituèrent une manse conventuelle, partie en argent avec le revenu du couvent, et partie en fonds à l'aide de la baronnie d'Ardevon et des pêcheries du Mont.

Mais, hélas ! l'abbé se trouva entraîné dans le mouvement d'opposition que les princes et les grands dirigeaient contre le cardinal le Richelieu. Dans une journée fameuse, il figura parmi les « Dupes » et les disgraciés ; il s'en fut à Sedan avec le comte de Soissons et se retira en terre espagnole. On lit son procès et il fut condamné à être décapité, exécution qui se fit en effigie sur la place de Grève, le 11 septembre 1641. Ses bénéfices furent déclarés vacants et le roi donna à autrui le couvent du Mont. Après la mort de Richelieu, Henri de Lorraine revint en France ; mais il ne réintégra pas ses bénéfices, dont il n'avait pas besoin d'ailleurs pour être puissant dans le monde et à la cour. Il vécut encore assez longtemps, et un chroniqueur, en l'année 1547, écrivait de lui : « Il se porte sain et gaillard, tenant l'aisnesse de la maison de Guise en France et vivant toujours avec cette volonté de servir et obliger les moynes de la Congregation, ce qu'il fait paroistre chascun jour dans les occasions. »

Au premier rang des favoris de Louis XIII, marchait Henri Ruzé d'Effiat, marquis de Cinq-Mars. Le lendemain de « l'exécution » de Henri de Lorraine, il s'empressa de demander l'abbaye au roi, pour son frère Jean, âgé d'environ dix-neuf ans, qui fut, en outre, prieur de Lonjumeaux, abbé de Saint-Sernin de Toulouse et des Trois-Fon-

taines. Le roi accorda, mais le pape fit attendre l'envoi des bulles de confirmation. Au mois de décembre de la même année 1641, le roi bailla l'économat de l'abbaye à M. François Robert, sieur de Saint-Rémi, trésorier de la gendarmerie, demeurant à Paris. On publia à son de trompes la ferme des dépendances, y compris la baronnie d'Ardevon et la terre de Montrouault, que D. Henri du Pont, grand prieur des anciens, avait obtenue en cour de Rome, « comme d'un prieuré dans l'altération des affaires de M. de Guise ». Le bail général fut adjugé, le 24 février 1642, à Gilles Ronxel, docteur en médecine, qui signifia son acte aux religieux avec défense de s'immiscer dans ses affaires, et l'on annonça que la ferme serait baillée « par destail », à Pontorson et dans les paroisses voisines. Les moines firent valoir leurs droits particuliers sur le domaine d'Ardevon, demandant à être remboursés tout au moins de la somme d'environ 15.000 livres, dépensée pour la réédification des bâtiments.

Ne recevant pas de réponse de l'abbé « présomptif », ils recoururent aux voies de justice et firent opposition à la jouissance de la baronnie d'Ardevon. L'affaire n'était pas encore jugée quand le marquis de Cinq-Mars, compromis dans la conspiration politique, fut décapité à Lyon, le 12 septembre 1642. Les biens furent confisqués et revinrent en partie à son frère Jean, abbé de Saint-Sernin et des Trois-Fontaines, dont le curieux portrait est conservé chez une noble héritière de la famille, au château de Chézelles, en Touraine. Comme il n'avait pas encore ses bulles pour le Mont, le roi disposa de l'abbaye en faveur d'un autre. En cette même année, D. Jevardac fut nommé prieur de Sainte-Croix de Bordeaux, et sa succession fut confiée à D. Dominique Huillard, prieur de Lehon-lès-Dinard, « et auparavant cellerier procureur de ce monastère ». Modèle et « enseigne » des moines par sa piété et son activité, malgré ses infirmités D. Huillard donnaît « le branle aux actes vertueux de la religion ». Il gouverna l'abbaye plusieurs années, mourut au Mont le 2 janvier 1666 après « une longue maladie », et fut enterré « devant l'autel St-Michel, en la nef, du côté de l'évangile, tout proche le balustre, sous l'arcade. »



Eglise de Pontorson (t. ad. sud)

Au mois d'avril 1643, le roi donna l'abbaye à Jacques de Souvré, chevalier de l'ordre de Saint-Jean (1). L'abbé reçut, le 21 juin, ses bulles qui l'obligeaient, sous peine de nullité, à prendre l'engagement de « tenir l'abbaye en bonne et due réparation, de s'acquitter de toutes les charges, de n'amoindrir le nombre des moines en icelle ny les incommoder, et leur administrer amplement les pensions accoustumées. » Il prit possession, le 19 mai suivant, par l'organe d'un chanoine d'Avranches et remplit toutes ses obligations. Entre l'abbé de Souvré, demeurant à Paris, « rue du Grand Chantre, proche les Enfants-Rouges, paroisse de Saint-Jean en grève, » et la congrégation de Saint-Maur, représentée par D. Gatien Séguin, un cene rat fut passé le 7 septembre 1644, en l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Pour la réparation des bâtiments, l'abbé promit aux religieux 6.000 livres, réduction faite de 1.000 livres déjà reçues et des « matériaux, outils et meubles », qui seront remis aux mains des religieux pour l'entretien des édifices et « l'entretenement » de la sacristie ; l'abbé leur payera annuellement 1.200 livres pour lesquelles il leur concède, pour être uni à la manse conventuelle, la terre de Montmorault, diocèse de Dol, « exempte de toutes charges », à la réserve que l'abbé jouira du droit de confirmer les officiers de justice présentés par les religieux. Cependant, s'il survenait quelque ruine ou démolition « par vétusté, tempête, foudre, feu du ciel, incendie, guerre, hostilité ou autrement, » les religieux seront tenus, jusqu'à concurrence de 6.000 livres, et s'il faut plus grande somme, l'abbé en demeurera déchargé. Les moines auront la jouissance du logis abbatial et du jardin, en son absence, et si l'abbé envoyait un grand vicaire ou autre, ils lui rendront la maison abbatiale et non le jardin. L'abbé approuva l'union à la manse conventuelle des offices claustraux, « de l'aumônerie, infirmerie, trésorerie, chanterie et archidiaconat » ainsi que les concordats passés avec M. de Guise ; et les conclusions furent ratifiées par les moines. Aux termes d'un échange passé entre les couvents du Mont et de Jumièges, les moines Montois devaient jouir des revenus du prieuré de Saint-Martin de Villamers, diocèse de Rennes, et ceux de Jumièges, du prieuré de Pierre-Soleil, diocèse de Bayeux. En 1644, les moines contractèrent deux emprunts, le premier de 1.000 livres faisant 56 l. de rente constituées

(1) Ses armes sont : d'azur à 5 barres d'or, au chef de gueules, chargé d'une croix pleine d'argent ; en qualité de commandeur, il portait la grande croix et le chapelet.

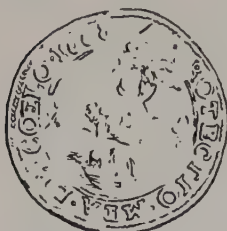
au profit des moines de Lehon : le second de 2.400 l. faisant 150 l. de rente, au profit des religieuses du Colombier-le-Rennes ; les deux « constitutions » avaient pour but de payer partie du prix de la terre de Rencontre.

Au chapitre réuni en juin 1645, D. Huillard fut continué dans ses fonctions de prieur ; on fit de même pour D. Joachim Le Contat, comme visiteur de la province, et pour D. Grégoire Tarriso, comme supérieur général de la Congrégation. Dans la suite, on reçut les exemplaires imprimés des nouvelles constitutions de la Congrégation de Saint-Maur, et « chaque moine devoit en avoir une paire en sa cellule ». En 1647, on dressa une liste des prieurs, et des cures dépendant de l'abbaye, et Louis XIV donna des lettres de garde-gardiennne pour le Mont. On fit l'inventaire de l'argenterie du trésor, dont l'état a été publié par D. Leroy, ainsi que des ornements et choses de l'église. Le chapitre général, en 1648, désigna D. Huillard comme prieur à Redon et mit à sa place D. Charles Ruteau qui, par son aménité, gagna les bons sentiments de l'évêque d'Avranches. D. Huillard devait, trois ans après, redevenir prieur du Mont, puis se retirer en Bretagne. De son côté, l'historien Thomas Leroy fut envoyé à Rennes, puis à Marmoutier, en qualité de cellierier : le pieux erudit nous avoue que son goût prononcé pour la solitude lui fit regretter la retraite qu'il échangeait pour le tracass des « choses extérieures, » mais qu'il offrit à Dieu son « petit labour » avec son désir de suivre la volonté du ciel manifestée par ses supérieurs.

La direction fut ensuite confiée à D. Placide Chassinat, que son affabilité fit rechercher de tous. Au chapitre-général, tenu à Marmoutier, il fut nommé à l'abbaye de Saint-Vincent du Mans, et remplacé par D. Augustin Moynet, qui fit preuve d'une charité inépuisable en nourrissant plus de deux mille pauvres durant la disette de 1661. D. Moynet mourut au Mont et fut enterré dans la chapelle Saint-Pierre du Cirenit, auprès du prieur Guillaume Duchesne. Puis la charge du prieur fut occupée par D. Arsène Mancel, qui montra de la prudence à l'encontre des violences du capitaine-gouverneur de la Chastière. Aux jeunes théologiens, il fit faire « leur année de récollection », et le 1^{er} septembre 1664, il assista « la cérémonie de translation des reliques de saint Gaud, en l'église de Saint-Pair effectuée par l'évêque de Coutances, entouré de son chapitre et d'une assistance d'environ vingt mille personnes, solennité de la pie ». D. Mancel rapporta « un ossement pour le trésor » du Mont.

Sous le prieur D. Michel Gazon, le pape Clément IX célébra un jubilé universel à l'occasion de son élection. Le 1^{er} dimanche de

mars 1668, « la communauté en froc alla en procession à la paroisse, chantant le *Veni Creator* et autres prières accoustumées ; le R. S. prieur revêtu en chappe avec deux chantres, la croix précédente, avec deux céroféraires revestus en aube et un thuriféraire ». Les stations fixées pour les moines étaient « le grand-autel, la chapelle Nostre-Dame et S.-Aubert-Sous-Terre ». Le 20 septembre 1668, « il se fit un tremblement de terre environ les cinq heures et demie du



Medaille frappée en 1668.

matin, duquel s'aperceurent plusieurs personnes icy et ailleurs » L'année suivante, le chapitre tenu à Saint-Benoît-sur-Loire maintint D. Gazon dans sa charge de prieur.

Nous n'oublions pas que, durant ce temps, le monastère était au pouvoir de l'abbé de Souvré. Jacques de Souvré mourut à Paris, le 22 mai 1670, et fut inhumé dans l'église du Temple, où le célèbre sculpteur Anguier lui fit

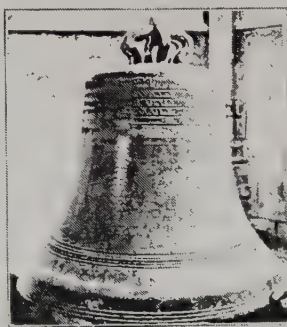
un mausolée en marbre blanc. Son portrait a été gravé d'après un tableau de Mignard.

L'abbaye demeura aux mains des dignitaires de l'ordre de Malte. Le 14 août 1670, Louis XIV la remit à Etienne Texier de Haute-fenille, qui fut commandeur de Villedieu, prieur d'Aquitaine et abbé de Tiron. Jadis, à la requête des chevaliers de Malte, les réparations des bâtiments monastiques avaient été mises à la charge des religieux. Le nouvel abbé, non content d'exonérer les moines de ces dépenses, leur abandonna le logis abbatial et leur attribua les droits et dépendances des prieurés de Cancale et de Saint-Méloir des Ondes, de la baronnie de Brion, des liefs de Bacilly, de Bouillon, de Saint-Jean-le-Thonnas et du Pré de la Haize, en se réservant la collation des bénéfices.

Durant l'abbatial de Haute-fenille, nous voyons les prieurs : D. Jean Godefroy (1671), que sa santé obligea de se démettre l'année suivante, et qui se retira à Rennes « où il mourut saintement » ; D. Pierre Cherot (1672-74) qui, la dernière année de son triennat, fut remplacé par D. Laurent Hunault, lequel occupa la charge de prieur jusqu'en 1678 ; D. Michel Briant, que la maladie contraignit de démissionner et dont le triennat fut achevé par D. Philippe Rousseau. Viennent ensuite D. Guillaume de Rieux (1681-1684), D. Pierre Perrien (1684-87), D. Joseph Aubrée (1687-90), D. Henri Fermelys (1690-93), D. Jean Lorsié (1693), D. Antoine Fournel (1693-96), D. Jean Lorier (1696-99), D. Joseph Miniac de la Moinerie (1699-1702), et D. Julien Boyte (1702).

Etienne de Hautefeuille mourut à Paris le 4 mars 1703, à l'âge de 77 ans. La commende fut octroyée, le 26 mars 1703, au baron allemand Jean-Frédéric Karq de Bebenbourg, auquel Clément XI donna ses bulles le 15 octobre suivant. Il prit possession, le 7 février 1704, par procureur et laissa l'administration aux prieurs. La mémoire de l'abbé nous est surtout connue par la fonte de la belle cloche qui a survécu à la tourmente révolutionnaire; elle mesure 1^m33 c. de diamètre à la base et 98 centimètres de hauteur. On y voit la date 1711, les armes de l'abbaye, de l'abbé, et les armoiries des bénédictins de Saint-Maur (1). Durant cette période, le bâton prieural passa successivement aux mains des moines: D. Joseph Magloire (1708), D. André Le Maistre (1711), D. Joseph Miniac (1714) pour la deuxième fois, et D. Benoit Petit (1717). L'abbé de Bebenbourg, chancelier de l'Electeur de Cologne, mourut au mois de décembre 1719, dans sa 72^e année.

L'abbaye fut confiée à Charles Maurice de Broglie, quatrième fils de Victor-Maurice, comte de Broglie, maréchal de France, et de Marie de Lamoignon. Le privilégié du roi était honoré des titres de docteur en théologie, chevalier de Malte depuis 1701, agent général du clergé de 1710 à 1720, et abbé de Beaume-les-Moines et des Vaux de Cernay. Innocent XIII le préconisa dans le consistoire du 16 juillet 1721, et, à l'assemblée générale du clergé de 1723, il fut nommé promoteur. Les rapports entre l'abbé et les moines ayant souffert quelque trouble, à l'occasion de la nomination aux bénéfices, une transaction, en 1749, remit tout au point. L'abbé céda aux religieux la nomination aux cures du Mont, de Boncey, de Servon, de Macey, de Curey, d'Ardevan, de Beauvoir, d'Huynes, d'Espas, de Genets, de La Chapelle-Hamelin, de Saint-Michel-des-Loups et de Bacilly, et il se réserva les autres nominations. L'abbé, chargé de faire réparer les prisons, reçut, à cet effet, la somme de 20,000 livres des héritiers de son prédécesseur; de leur côté, les religieux acceptèrent la tâche de cons-



Cloche dite « de bronze », abbé de Bebenbourg.

1) « D'azur au mot *Pax*, de gueules, accompagné en chef d'une fleur de li d'or, et, en pointe, d'un faisceau des trois clous de la croix d'argent, le tout entouré d'une couronne d'épines posée en orle. »

lider et d'assainir ces prisons. On sait que l'abbé de Broglie fut très apprécié à la Cour, où il vécut dans l'amitié de Marie Leczinska, et les Mémoires, publiés par le duc de Luynes, parlent assez fréquemment de son influence.

En ce temps, le Mont fut, une fois de plus, témoin des luttes séculaires entre l'Angleterre et la France, mais sans y être mêlé. Du haut des tours, les moines virent, non sans quelque inquiétude, la flotte anglaise menacer la côte par leur descente à Cancale, le 5 juin 1758, malgré les efforts des Malouins, qui furent très éprouvés. En revanche, les Montois applaudirent au succès remporté par le duc d'Aiguillon, à Saint-Cast, au mois de septembre. A cette époque, où les annales du Mont, ainsi que celles des autres couvents, perdent de leur intérêt, la dignité de prieur fut remplie par les religieux : D. Joseph Castel (1720), D. Denys Benoistmont (1723), D. Guillaume Roumain (1726), D. Léon Le Chevalier (1729), D. Noël Le Goux (1733), D. Pierre Martin (1739), D. Hyacinthe de Briancourt (1742), et D. Philippe Lebel (1745). Dans la suite, on voit D. Gautron (1769), D. Charles de La Passeis, D. Gannat, D. Maurice élu en 1783 et continué en 1788 (1). En 1750, les moines eurent gain de cause à l'encontre des receveurs des fermes qui leur contestaient certaines franchises : en outre, ils virent les habitants de Saint-Pair contester le droit de colombier, concédé à la terre Vaumoisson, en Bonillon. En abolissant les privilèges, notamment celui des colombiers, la fameuse nuit du 4 août 1789 termina le procès pendant au parlement de Rouen.

Etienne-Charles de Loménie de Brienne, fils du comte Nicolas Louis de Brienne, était archevêque de Toulouse, lorsqu'il obtint du roi la commende du Mont, le 9 juillet 1766. Au mois de décembre 1769, il se démit et regut l'abbaye cistercienne de Froidmont, diocèse de Beauvais ; le revenu de la première valait 24.000 livres avec une taxe de 400 florins en cour de Rome, et celui de la seconde 29.000 livres, avec une taxe de 133 florins. Etienne de Brienne devint, plus tard, archevêque de Sens et fut l'un des quatre prélats qui prêtèrent serment à la Constitution civile du clergé, ce qui ne l'empêcha

(1) Le 4 juillet 1737, M. Ammelot, secrétaire d'Etat, écrivit à César le Blanc, évêque d'Avranches, pour qu'il exige des religieux, se présentant aux ordres, la signature du Formulaire et des preuves d'orthodoxie. D'après un acte du mois d'octobre 1739, l'abbaye renfermait alors dix-sept religieux : D. Martin, prieur ; D. Pierre Collet, sous-prieur ; D. Fr. Picard, secrétaire ; D. D. Gabriel Gauvain, J. D. Gosson, M. Oury, J.-B. Saichot, Bourgonnière, Alexandre Guion, Fr. Aubry, Michel Ori, Augustin Costard, Aimé Surineau, Augustin Fortier, Georges Beaudouin, Edme Jean-Baptiste Petit et Antoine Girard.

pas d'être arrêté. Il mourut le 16 février 1794, et, le mois suivant, son frère périt sur l'échafaud (1).

Le dernier abbé commendataire fut le cardinal Louis-Joseph de Montinorency-Laval, premier baron chrétien, prince de Saint-Empire romain, évêque de Metz, grand-aumônier de France et commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Pie VI, par bulles du 18 mars 1787, lui concéda l'abbaye, et le titulaire en prit possession le 2 mai 1788 par le sous-prieur, D. Jacques-Antoine Michel Pichonnier. L'assemblée nationale ayant prescrit que les convents déposassent l'état de leurs biens, meubles et immeubles, le 19 février 1790, le prieur D. Maurice présenta aux officiers municipaux du bailliage la déclaration exigée. C'est un cahier de 24 pages de grand papier, qui contient l'historique et la description sommaire de l'abbaye, et la nomenclature de ses possessions et revenus.

Le couvent possédait, au Mont, « trois petits jardins, défrichés sur le roc et clos de murs, qui ne produisent que de petits légumes et des fleurs pour la récréation des religieux. Hors la ville, est une cour et des bâtiments en ruine, nommés les Fenils, pour servir de décharge aux grosses provisions. On observe qu'il y a dans la dite ville une maison appelée la Maison du Roy, bâtie sur la troisième porte, composée de deux chambres avec un grenier, et au bout sont les prisons. De cette dite maison le sieur curé jouit gratuitement, à cause de la vétusté de son presbytère, qu'il ne veut pas habiter. » Les charges annuelles de la communauté s'élevaient à 12,870 l. 19 s. 10 d. pour decimes, portions congrues, rentes, honoraires de vicaires ou de chapelains, supplément de pension aux curés. Le revenu de la manse conventuelle et abbatiale et des prieurés, montait à 33,455 l. 18 s. 10 d.

Tout d'abord, il sembla aux moines qu'une aurore nouvelle, inaugurée par les réformes nationales, se levait pour la France. N'écouant que leur dévouement pour la Patrie, par l'organe du prieur, ils offrirent au conseil Avranchin leur trésor, qui s'élevait à plus de 150 marcs d'orfèvrerie. Mais, en face des inquiétudes et de la tourmente qui suivirent à bref délai, ils eurent tout lieu de regretter leur offre et en ajournèrent l'exécution, en partie. Bientôt, les lois arbitraires des 18, 19 et 20 février 1790, ordonnèrent la suppression des vœux et des ordres monastiques. La douleur dans l'âme et les larmes

1. Ses armoiries sont : Ecartelé au 1 et 4 d'or, à deux vaches blanches chargées d'azur, au 2 et 3 d'argent au lion rampant d'or; sur le tout d'or à l'aigle passant de sinople aux racines chargées d'un besant d'or, qui est de Loménie au chef d'azur, chargé de trois losanges d'argent.

aux yeux, les religieux furent contraints de dire adieu à cette pieuse retraite, à cette abbatale illustre, à ces cloîtres enchanteurs, à ce couvent dans lequel ils avaient goûté les charmes de la prière, les délices de l'étude au sein de la solitude la plus aérienne que l'on puisse rêver. Les vieillards gémissaient sur les douleurs que les ennemis de la nation réservaient à leurs cheveux blancs, tandis que les jeunes, en s'éloignant, nourrissaient l'espoir de voir passer l'ouragan et luire des jours meilleurs ¹⁾.

Durant les dernières années, les moines, auxquels les tenanciers payaient négligemment les redevances, s'étaient vus contraints d'emprunter vingt à trent mille livres à un échevin d'Avranches, M. Joseph Henry, qui leur était tout dévoué. En présence de la spoliation dont ils étaient menacés, il exprimèrent au bienveillant prêteur le regret qu'ils avaient de ne pouvoir le rembourser présentement. « Nos biens, lui disaient-ils, vont être vendus en décret ; mais, avant peu, ils nous seront rendus, et nous nous acquitterons envers vous. Néanmoins, pour plus de sûreté, rendez-vous adjudicataire d'autant de terres que bon vous semblera et nous réglerons nos comptes ensuite. Si nous ne revenions pas, vous garderiez ces biens qui vous appartiendraient légitimement par le prêt que vous nous avez fait. » M. Henry n'usa pas de cette faculté et préféra sacrifier sa créance.

Le 12 octobre 1791, un ordre du district d'Avranches fit prendre le trésor. Les cloches furent descendues pour être envoyées à la Monnaie, à Rouen. On laissa seulement la grosse cloche, pour sonner au milieu des brouillards et diriger les pêcheurs égarés dans les grèves, ainsi que le timbre de l'horloge. On ne tarda pas à enlever les blasons, de bronze ou d'étain, placés au-dessus des portes de la Baye, du Boulevard et de Notre-Dame. Une bande de malfaiteurs, venue de la côte, livra aux flammes une grande quantité de titres, contenus dans le chartrier. Heureusement la milice d'Avranches vint arrêter cette combustion, inspirée par la haine, et le 21 décembre 1791, le pouvoir public fit transporter à Avranches le trésor des Manuscrits, qui constituent le fonds le plus précieux de la bibliothèque municipale.

Ainsi, dans la tourmente, s'éteignait le phare étincelant qui,

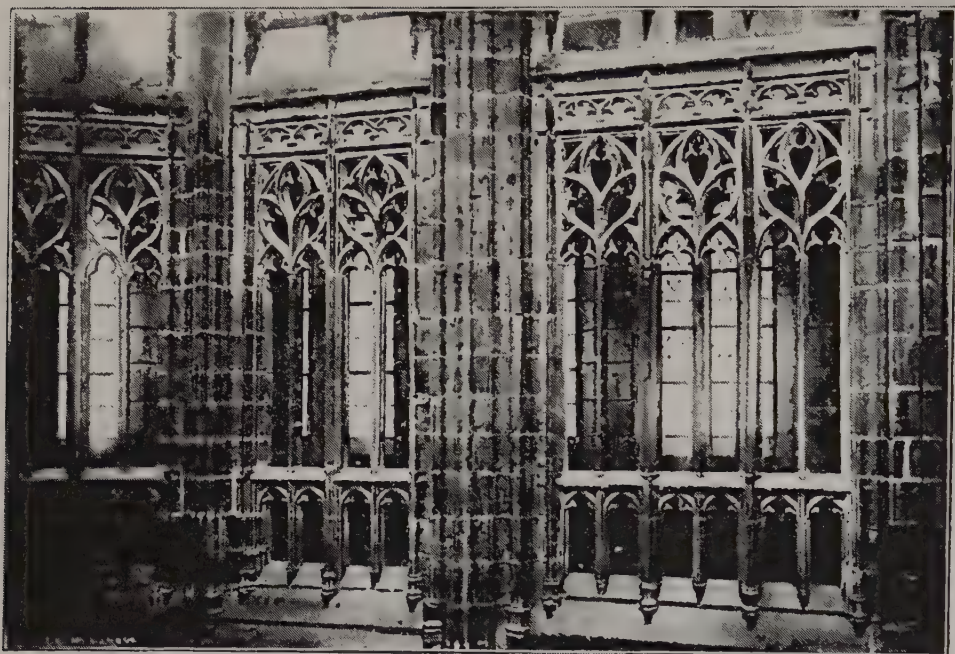
1) Parmi les documents conservés aux Archives Nationales on peut consulter l'inventaire, dressé par les officiers municipaux le 1^{er} mai 1790 accusant un revenu de 46.377 l., une bibliothèque de 4.819 v. et 12 religieux, dont 4 dement ; ainsi que les procès-verbaux d'arçenterie du 2^e février 1790, 6, 7, 15 et 22 déc. 1791, 7 janvier et 19 août 1793, 4^e 60, 612.

pendant dix siècles, avait projeté ses rayons sur tout l'Occident. En cette abbaye glorieuse, dont les ombres sont inséparables de toute œuvre humaine, la civilisation avait trouvé un foyer puissant dans lequel les lettres, les sciences et les arts avaient réalisé une œuvre grandiose, d'une beauté incomparable. Sur cette cime angélique, le service divin et la réconfortante méditation avaient inspiré la pitié la plus tendre pour toutes les souffrances. La phalange religieuse avait été une légion de vaillants, de penseurs, d'écrivains, d'artistes et de bienfaisants dont le Livre d'or, parmi la série pressée d'excellents ouvriers du Beau et du Bien, garde les noms de grands hommes, tels que Hildebert, Robert de Torigni, Guillaume de Saint-Pair, Pierre Le Roy et Guillaume d'Estouteville. Certes, une pareille histoire mérite bien d'exciter l'admiration et la reconnaissance de tout cœur français.

Cette histoire, après l'avoir esquissée dans ses lignes générales, nous avons à l'approfondir en l'étudiant sous ses divers aspects, qui en sont comme la floraison magnifique. Le Mont étant, par dessus tout, un lieu béni de pèlerinages, nous nous agenouillerons dans le Sanctuaire avant de porter notre attention sur les autres côtés de la vie religieuse.



Fenêtrage du chœur.

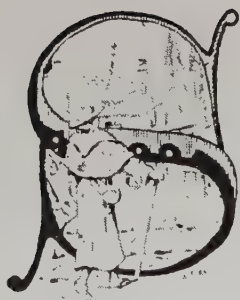


Triforium du chœur de l'abbatiale du Mont, xv^e s.

VII. — LE SANCTUAIRE

De loles parz benissant vunt
Por la grant joie qu'il unt,

(Le Roman du Mont-Saint-Michel).



Saint Michel avait pris solennellement possession du Mont-Tombe, et le pieux évêque, organe de cette transformation, reposait à l'ombre du sanctuaire. Désormais, l'îlot solitaire, entouré d'une auréole mystérieuse, va grandir dans la vénération des peuples et resplendir de tout l'éclat que peuvent donner la diffusion des croyances chrétiennes, le rayonnement de la charité, le prestige du savoir, le charme séducteur des arts couronnant la culture des lettres et des sciences, au milieu de populations aux prières avec les rudes exigences d'une vie laborieuse.

« Ce seroit chose impossible, dit une chronique, de faire le dénombrement de toutes les personnes de remarque qui sont venues visiter cette église, depuis sa fondation jusqu'à présent, quoiqu'elle soit lieu tant escarté du monde. Rois et reines, papes et papesse, légats du pape, cardinaux, prélats et seigneurs de toutes nations venoient à faire leur pèlerinage au Mont. Le temple fut donné par le roi Childelbert III qui, pour solliciter les faveurs de Dieu, en rapporta un reliquaire, orné dans la manière élégante des ouvrages d'orfèvrerie mérovingienne. La châsse, vaste comme une chambre, contenait des reliques de S. Barthélémy, que l'on conservait religieusement dans le trésor. De son côté, vers 710, ou « à peu près », d'après la chronique, le pape envoya une petite chasse de reliques, pour l'honneur et le respect qu'il portait à ce sanct lieu.

A son tour, suivant la tradition, Charlemagne laissa plusieurs présents, et son pèlerinage est raconté dans un manuscrit provenant de la bibliothèque de Sainte-Geneviève. — Au Mont s'en va le bon Roy de saison — A Saint-Michel faire son oraison — Et y fist moult riche et grande oblation — Un marc d'argent offrit et un riche mangon... Lors se devalle aval le sablon — sonnant leurs cors le cuivre et de leton. »

Au cours du x^e siècle, du temps de l'abbé Maynard, le Mont vit arriver, des profondeurs d'Irlande, un groupe de pèlerin portant des *Eur-coto* d'un caractère tout à fait insolite : il s'agissait d'un bouchier et d'un glaive, l'un et l'autre d'airain et de petite dimension, dont l'histoire nous a été transmise par un chroniqueur du viii^e siècle, qui en recueillit les éléments, dans les traditions du monastère. On rapportait qu'un dragon monstrueux infectait les rivages luberniens. A la suite de ferventes prières, le pontife, entouré de prêtres et de laïques, s'avança vers la retraite du monstre. On le trouva sans vie, ayant auprès de ses replis hideux le petit bouchier et le glaive, et l'Archange leur apprit que c'était lui qui les avait délivrés et leur recommanda de porter ces objets, comme pieux témoignages de gratitude, à son sanctuaire. Et ils s'empressèrent d'exécuter cet ordre, et, tout joyeux, parvinrent au Mont, où l'on a conservé leurs noms et la mémoire de leur séjour avec les reliques insigne que le pieux narrateur se réjouit d'avoir vénérées.

Robert de Torigni savait, à l'occasion, montrer qu'il avait septu-

1) Relation de BAUDOUIN, évêque de Dol, à la Bibl. nat. Ms. RR, fol. 119 publiée par D. HERNES, t. I, p. 137-146, et par M. de BEAUREPAIRE.

du roi d'Angleterre, Henri II ne voulut pas rester en retard avec l'éminent abbé son ami. En l'année 1158, il fit un pèlerinage au Mont. « Ayant entendu la messe au grand autel, il alla, à la prière de Robert, dîner au réfectoire avec lui et ses religieux. » A l'église et dans les grandes salles du couvent, Robert ne négligea rien de ce qui pouvait honorer le roi. Quoiqu'il en soit, le prince flatté de l'accueil, donna aux religieux le patronage des églises de Pontorson, qui fut confirmé par l'évêque d'Avranches. En outre, le dimanche



Crozier avec S. Michel, aut^e s.,
musée dioc. de Lyon

23 novembre, fête de S. Clément, le Mont reçut la visite de Louis VII, roi de France, et de Henri II, roi d'Angleterre, qui vinrent d'Avranches, escortés de plusieurs prélats et grands seigneurs. Le clergé et les religieux allèrent au-devant du roi de France avec un immense concours de peuple. Dans la procession, outre les religieux et le clergé, on voyait figurer « deux éminents pontifes, l'un archevêque, l'autre évêque, et cinq abbés. » Les deux souverains entendirent la messe et retournèrent à Avranches (1).

Cette même année, saint Louis visita la Normandie au printemps de l'année 1256. A Pontorson, le roi donna en faveur du couvent de la Luzerne une charte, datée du mois d'avril. Le désir de visiter la forteresse du Mont et la dévotion qu'il professait pour l'Archange, conduisirent le pieux roi au Mont-Saint-Michel. « usque ad Montem Sancti Michaelis pervenit, » selon les expressions de la Chronique Normande. Le prince, avec sa cour, reçut au Mont un accueil digne de son rang et de ses mérites.

Philippe le Bel aimait à visiter les provinces de son royaume. En 1307, notamment, il parcourut la Normandie, et son itinéraire nous est conservé sur des tablettes de cire. Le 7 mars, le roi était à Avranches, et le lendemain, il franchissait le seuil de l'abbaye. Le

1. Eodem anno (1158) in festività S. Clementis, die dominica venerunt Ludovicus rex Francorum et Henricus rex Anglorum ad Montem beati archangeli et cum magno tripudio tam cleri quam populi itum est regi Francorum obviam. De ipsa autem processione, excepto conventu monachorum et clericorum et plebe innumera fuerunt duo summi pontifices unus archiepiscopus et alter episcopus, et quinque albates. Audita missa redierunt (reges). Abrin-645.

8 mai 1311. Philippe le Bel visita de nouveau le Mont et « fit quantité de beaux et riches présents à l'église » (1).

La dévotion à saint Michel amenait une affluence considérable de pèlerins qui se succédaient chaque semaine sur le Mont pendant l'été. « Nous lisons les écritures de ce Monastère dit un chroniqueur, que souvent on a vu une si grande quantité que quelques-uns estoient estouffez en la presse ; particulièrement à Paris. Plusieurs jus qu'à la Toussaints, on voit des pèlermes venir par bandes marchants en rang quatre à quatre, le tambour bastand et l'enseigne desplecée. Cette attirance mystérieuse s'exerçait non seulement sur les adultes, mais encore sur les enfants, dont le souvenir a été conservé sous le nom de *pastoureaux*. Les pèlerinages d'enfants venaient des régions les plus éloignées de la France, et même de la Flandre et de l'Allemagne ; notamment, l'année 1333 fut signée par la présence de troupes de jeunes pèlerins (2) : « Une innombrable multitude de petits enfants qui se nommoient pastoureaux, veinrent en cette Eglise de divers pays



Monnaie de Philippe VI,
r. f. fleuve de S. Michel

(1) Premièrement il fit faire quantité de vœux pour servir aux offices divins. Item il offrit deux espines de la couronne de N.-S., lesquelles se voient encore aujourd'hui richement enchassées dans la trésorerie de la dite église et supportées dans un vase, par un ange d'argent doré. Item il donna cette grande partie en croix de la vraie croix, laquelle se voit en ladite trésorerie, richement enchassée et portée par une sainte Hélène d'argent doré. Il fit une offrande sur l'autel du S. Archange, de douze cents ducats d'or desquels, de depuis, peu après ce, l'on fit faire le Saint-Michel qui est en la nef de l'église, sur l'autel du St. Sacrement sur son autel, fait et construit aux frais et par les soins de R. S. dom Dominique Huillard, prieur des moines de la Congrégation de Saint Maur. Cet image de Saint Michel, est parfaitement beau, riche et bien fait. Il est de bois, couvert de lames de cuivre d'or pur et ducat (le mot cuivre a été rayé postérieurement). Tiré des manuscrits du Mont et des historiens de Philippe le Bel. Ajoutons que, dans la suite, le convent et ses biens furent confirmés et mis sous la protection royale, par lettres de Philippe V, de Charles IV, de Philippe VI, de Jean, de Charles V, de Charles VII, de Louis XI, et d'autres souverains.

2) Des vers nous ont conservé la date. C'est d'abord ce chronogramme :

Une M soule, comme semble,
Trois C, trois X, trois l ensemble
Le temps que les pastoureaux conduint
Au Mont Saint Michel nous apprirent

Et aussi ces rimes :

En l'an M C C XXXIII
A Saint-Michel si grant fiance
Fist venir au Mont grant nombre
De pastoureaux grant habundance
En Saint-Michel avoient fiance
Qui leur a donne alezance.

lointains, les uns par bandes, les autres en particulier. Plusieurs desquels assenroient qu'ils avoyent entendu des voix célestes qui disoient à chacun d'eux : *Va au Mont-St-Michel*, et qu'incontinent ils avoyent obeys, poussez d'un ardent désir, et s'estoient dès aussy tost mis en chemin, laissant leurs troupeaux emmy les champs, et marchants vers ce Mont sans dire adieu à personne. » « A Mortain, un homme vouloit finement empêcher des petits enfants qu'il tenoit en pension chez soy, de venir en pèlerinage en cette église, ainsi qu'ils désiroient avec grande dévotion. Mais dès aussy tost qu'il leur eut défendu de sortir, il devint muet et demeura immobile sans qu'il lui resta aucun sentiment. » On rapporte qu'il fut guéri en faisant le vœu qu'« il viendroît pieds et teste nue visiter cette église du Mont. » Pour comprendre ce mouvement, au lieu de recourir aux charmes magiques des anciens, ou bien à la contagion magnétique des modernes, il convient d'y voir un de ces courants mystérieux, ayant sa source dans les puissances intimes de la nature et dans la grâce, dans les inspirations de la conscience religieuse : c'était une manifestation du souffle d'En-Haut, dont la Bible dit avec une philosophie profonde : « L'Esprit souffle où il le veut », et « la Sagesse se manifeste parfois par la bouche des enfants ».

Aussi bien, le xv^e siècle fut loin de ralentir ce courant. Les comptes royaux pour l'année 1421 contiennent la mention : « Mgr le



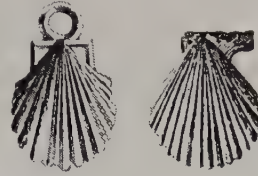
Anpoute de pèlerin,
xv^e siècle.

Régent pour argent donné aux galopins de sa cuisine, pour aller au Mont-Saint-Michel, au temps de Karesme, mercredi 5 février, argent 12 sous. » L'Allemagne fournit un contingent considérable de ces pastoureaux. En 1457, il vint desdits quartiers « si grande quantité d'hommes, de femmes et d'enfants si jeunes que plusieurs n'avaient point encore atteint l'âge de neuf ans. De quoy plusieurs prélats, seigneurs et autres personnes de qualité, s'esmerveillans en demandèrent la cause à plusieurs prestres et autres gens de

qualité qui estoient parmy ces bandes, lesquels ne respondoient autre chose sinon que c'estoit la volonté de Dieu, que le désir de visiter cette église estoit venu à plusieurs d'entre eux, quelquefois si soudainement qu'ils quittoient toutes choses pour s'y acheminer. Et pour tesmoigner que cela estoit agréable à Dieu, ceit qu'il se faisait es dits quartiers plusieurs miracles. » Au surplus, le mouvement prit alors une telle extension que les pèlerins avaient peine à trouver un logement et que les inconvénients portèrent cer

tains théologiens à élever la voix au nom de la prudence chrétienne (1).

De leur côté, les princes aimaient à honorer l'Archange. En témoignage d'actions de grâces, Charles VI avait fait le vœu d'aller en pèlerinage au Mont. Il y vint à l'hiver de 1393, et s'y trouvait le 13 février, ainsi que l'atteste une lettre royale. Le souverain était accompagné d'un brillant cortège de princes et de seigneurs, et dans les rangs, nous remarquons les ducs de Berry et d'Orléans, le cométable de Clisson, l'amiral de France, les seigneurs de Châtillon et d'Aumont, et « plusieurs autres du Conseil », selon la clause finale. Le roi, pour venir en aide à la population fort éprouvée, accorda aux habitants l'exemption de la taille sur la fabrication et la vente des coquilles et images moulées, d'étain ou de plomb, destinées aux pèlerins, ainsi que l'exemption du droit de 12 deniers par livre, levés sur les chandelles ou cierges que l'on vendait pour être brûlés devant la statue de Saint Michel. Il n'est pas jusqu'aux bourgeois de Pontorson qui ne bénéficièrent de la visite du monarque : le 9 mars, il leur renouvela les franchises octroyées par le duc Henri II et par le roi Charles V.



Coquilles en plomb.

Vers la fête de septembre, Charles VI revint en pèlerinage, et demanda que l'on célébrât chaque jour à son intention une messe, pour laquelle il promit une rente de 100 livres. Par acte rédigé au mois de juillet de l'année suivante, il indiqua que cette rente serait prise sur les terres de Haguenville et de Trehonville, durant l'espace de trois ans, jusqu'à ce qu'il ait donné une terre de cette valeur. D'après la fondation royale, la messe quotidienne serait : le dimanche, selon le calendrier ; le lundi, de S. Michel ; le mardi, de S. Denys ; le mercredi, pour les morts ; le jeudi, du Saint-Esprit ; le vendredi, de la Croix, et le samedi, de Notre-Dame ; si une fête survenant empê-

(1) Denis de Rickel, dit le Chartreux, composa un traité qui est perdu et qui a pour titre : *Epistola de cursu puerorum ad sanctum Michaellem*. En 1458, un professeur de l'Université de Heidelberg, s'éleva, dans un traité théologique, contre la conduite de ces bandes de jeunes gens d'Outre-Rhin, qui, malgré le froid le plus rigoureux, s'en vont, enseignes déployées, vers le Mont. « Les dangers pour la santé, les abus, au point de vue des mœurs, les délits et le mépris de l'autorité aussi bien que le dépeuplement, les risques de la servitude, et l'extorsion d'argent, » sont les raisons qu'il invoque, en ajoutant que cet entraînement est le fait d'illusions magiques ou diaboliques. Nous mentionnons ces réflexions à titre documentaire.

chait cet ordre, on ferait « commémoration des susdites ». En outre, le jeudi après la Saint-Michel, chaque religieux célébrerait solennellement la messe du Saint-Esprit. Après le décès du roi, les messes seront dites « des trépassés aux jours libres » ; le jour de son décès, il y aura messe anniversaire et obit solennel avec la vigile et office, qui, dès lors, remplacera la messe annuelle du Saint-Esprit. Dans la suite, sa mère Marie d'Anjou et Louis XI ratifièrent cette fondation et donnèrent absolument ces terres à l'abbaye. L'impression laissée par la visite du Mont en l'âme de Charles VI fut profonde, et, suivant les expressions du chroniqueur de Saint-Denis, « le roi, qui vénérât l'archange par-dessus tous les hôtes du Ciel, voulut s'en approprier le nom. » Le 12 janvier 1395, il lui naquit une fille, en l'hôtel de St-Paul, à Paris; c'était la cinquième, et, au baptême, célébré le lendemain, le roi voulut qu'on lui donna le nom de Michelle. On sait que cette princesse épousa Philippe le Bon et mourut à Gand, en 1422. L'année qui vit naître Michelle, Charles VI embellit une porte de Paris et changea le nom « d'enfer » en celui de « Porte St-Michel ».

Le dauphin, depuis Charles VII, hérita de son père une vive dévotion pour l'Archange. Il se trouvait à la Rochelle à l'automne de 1421, pour s'assurer que cette ville était en état de tenir contre les Anglais, lorsqu'« il pensa estre accablé sous les ruynes d'une demi-lune », en particulier par une pierre « d'assez notable grosseur, qui tomba sur lui et ne luy fit aucun mal ». Dans la pensée qu'il devait cet avantage à sa dévotion envers St-Michel, il envoya la pierre au sanctuaire de l'Archange, à titre d'ex-voto; au *xviii*^e siècle, on la voyait encore « pendue à une chesne de fer à costé de l'autel de St-Michel, situé dans la nef de l'église, du costé de l'épître. » Une faveur en appelle une autre; le prince fonda une messe, à célébrer chaque année, le 11 octobre, et, à cet effet, laissa 120 livres, dont 100 l. assises sur la seigneurie de Saint-Jean-le-Thénas, et 20 l. sur le moulin du Pray, au val de Bauvron (1423). A son tour, la Chronique du Mont nous apprend que « En l'an mil IIII XLVII, la reine de France vint au Mont, en pèlerinage, le xx^e jour de juing. » Il s'agit de Marie d'Anjou, qui fit ses dévotions du lundi 19 au 25 juin, en compagnie de la princesse Eléonore et de plusieurs ducs et duchesses.

Le duc François de Bretagne visita le sanctuaire le dernier jour de mai 1450; il revenait d'Avranches qu'il avait ôté aux Anglais et reprenait en son sceptre de Charles VII, avec lequel il avait, peu auparavant, fait un traité d'alliance. Outre le desir de rendre gloire à Dieu

et à l'Archange pour la victoire, peut être le duc éprouvait-il le besoin d'apaiser les remords d'une conscience tourmentée à la suite de la mort de son frère, ou tout au moins de se défendre contre le bruit populaire qui l'accusait du meurtre de l'infortuné Gilles. On sait que le roman s'est plu à tirer parti de cet événement tragique et à transformer le service funèbre, célébré dans l'abbati de pour l'âme du défunt, en une scène vengeresse. Nous n'entrerons pas dans cette voie, qui n'est point celle de l'histoire ; mais nous ne saurions en outre le révéler conservé par la plume des chroniqueurs : « A la sortie de la porte de cette ville, le duc François rencontra un homme vestu en cordelier, qui lui donna assignation de comparaître devant le trône de Dieu, dans quarante jours pour rendre raison de tout qu'il avoit fait à son défunct frère Gilles pour lequel, en ce monastère, il avoit été célébré solennellement, un service ; ce qui arriva ain-sy, s'est entretenu en une maison de plaisance, près Guingamp, où il fut pénitencier et donna espérance de son salut, à l'heure de la mort, arrivée au bout de la dite quarantaine.

Pendant qu'il était « exilé de la cour de son père », le dauphin, futur Louis XI, s'estima redevable d'une faveur à Saint Michel. Devenu roi, il n'oublia pas les bienfaits reçus, et, en reconnaissance, fit une riche offrande. A cet égard, nous lisons dans la Chronique : « En l'an mil III^e LXII, le roi Louys vint en Normandie et fut reçu, à Rouen, le plus pompeusement de jamais et fut en plusieurs villes de la ditte duché. Et le xxvi^e jour d'aoust, on dit qu'il fut au Mont-Saint-Michel, accompagné de Mgr Charles, duc de Berry, son frère, du prince de Navarre, filz Mgr le comte de Foixes, il s'agit de Gaston de Foix, prince de Viane, beau-frère de Louis XI, du prince le Py-mont, filz de Mgr de Calabre, du comte de Boullongne, du comte de la Marche et de plusieurs autres seigneurs. Ils s'en retournèrent du dit Mont le xxviii^e jour du dit mois d'aoust, et alla coucher à Ayrenches et donna et mis en offrende en l'autel de Mgr Saint-Michel six cens escuz. » Le 23 novembre de la même année, le prince envoya une image ou statue de l'Archange, « qu'il avoit toujours portée sur soy.

Au mois d'août 1473, Louis XI vint prendre possession du duché d'Alençon et arriva dans la ville le 7 août. « Le lendemain, c'est-à-dire le 8, il ouït messe en l'église Notre-Dame, et après disner fut visiter le chasteau avec le pare, et, à son retour, sortant de l'entroit du dit pare au chasteau, tomba sur luy une pierre, laquelle ne le blaisa pas, mais luy rompit une partie de la robe qui estoit de camelot tanné, dont il fut fort effrayé, se prosterna en terre, y fit le signe de la croix et la baisa, emporta la pierre en son logis et la

lendemain, partit pour aller au Mont Saint-Michel, faisant porter avec lui la dite pierre, laquelle avec la pièce de sa robe il fit



S. Michel, par Giorgio Vasari, 1541.
Fol. 10 v. 1. A. Jean de Florent.

pendre à une chaisne de fer en laditte église. On fit enquête du faict et fut trouvé que sur les murailles du chasteau estoit un page ayant une paillarde laquelle avoit désir de voir le roy, et comme il courut sur la dite muraille avet faict cheoir la dite pierre avec le bas de sa robe. Le roy fut content de cette information, et le page et la paillarde n'eurent autre punition qu'une longue prison. »

Anne de Bretagne, la bonne duchesse et l'excellente reine, avait au cœur une dévotion sérieuse pour l'Archange. Elle ne manquait pas de la manifester, en particulier, quand quelqu'un de ses familiers faisait le pieux pèlerinage. Ainsi fut-il pour Guy XVI de Laval et sa femme Charlotte d'Aragon qui y virent durant les beaux jours de l'été. La reine leur fit porter par son panetier Tierceclin une lettre les invitant à venir la trouver. Ils lui répondirent par une double lettre, Guy le 16 mai, et sa femme, le 17 mai. Celle-ci pria la reine « d'avoir égard à son estal d'estre grosse qui a esté cause de n'avoir pu

faire grande diligence en mon voyage du Mont Saint-Michel ». On n'est pas fixé sur la date précise de l'année, qui se place entre 1501 et 1505, le mariage de la princesse de Tarente ayant eu lieu en 1500.

François I^{er} vint en pèlerinage au Mont, avec le dauphin, son fils, au mois de mai 1532; vers la même époque, s'y trouvait Antoine du Prat, légat du Saint-Siège. En 1561, les moines reçurent le roi Charles IX en compagnie de son frère Henri. Le 18 juin 1576, fête de S. Aubert, ce fut le tour de « haulte, illustre et puissante dame Madame Marie de Bourbon et d'Estouteville », duchesse de Bourbon. Le prieur, entouré des moines, alla au-devant d'elle : à l'heure de huit heures du matin précisément, en chappes, avec la croix, jusques à la porte de la bailliverie, et sur les neuf heures, ils reçurent la dite dame et tous ses enfants, savoir trois fils et quatre filles, suivis de plus de trois cents personnes, partye de quoy estoit de grande qualité. Ayant assisté tous très dévotement à la grand-messe, pris leur disner au logis abbatial et ven tout le monastère, ils sortirent de ce lieu à trois heures et demye. »

D'autre part, l'épiscopat se montra, de tout temps, plein de vénération pour l'Archange. Au mois de juin 1578, l'évêque d'Angers fit pieusement son pèlerinage, et, le 7 octobre, Augustin Le Grier, évêque d'Avranches, fit sa visite annuelle. Suivant la coutume, il fut reçu par les moines, « vis-à-vis de la bailliverie, avec la croix, l'eau béniste, les cierges allumez le livre aux évangiles, et chapes. » Il visita le Saint-Sacrement, les reliques, le chapitre « où il fit une exhortation » et « parfit sa visite. » Puis, « il monta es chèses du chœur et ayant ouy la grande messe et vespres, qui se dirent ce jour-là un peu de meilleure heure pour son sujet, après qu'il eust disné, il descendit pour voir les grands celliers. » Dans la soirée, le prélat rentra à Avranches. En 1623, nous saluons l'évêque de Rennes, Pierre Cornulier.

En 1625, l'abbaye accueillit une illustre visiteuse en la personne de la sœur utérine de l'abbé, M^{lle} Marie de Bourbon, fille unique d'Henri de Bourbon, duc de Montpensier et seigneur de Champigny-sur-Veude, et de Catherine de Joyeuse. La princesse, qui unit son existence à celle de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, pour attirer les bénédictions de l'Archange sur son hymen donna de magnifiques vêtements sacerdotaux : c'était un ornement complet « de drap d'or brocatel avec l'orfraiz en broderie et un Saint-Michel sur la croix de derrière, ravissement bien fait et bien travaillé, » et le reste aussi de drap d'or avec « riche estoffe brodée ». Ces ornements, dont le prix s'élevait à 2,400 livres, étaient gardés avec soin en la sacristie et ne servaient qu'aux grandes fêtes.

Cependant le cardinal de Richelieu qui, suivant ses expressions, s'était donné pour mission de « réduire tous les sujets en leur

devoir et de relever le nom de la France dans les nations étrangères, au point où il devait être », avait résolu de s'emparer de la citadelle de la Rochelle, dans laquelle les Huguenots tenaient en échec son projet d'unité nationale. La citadelle du Mont, qui avait opposé aux protestants un rempart insurmontable, devait être associée à cette grande entreprise. Le 18 juin 1628, l'évêque d'Avranches vint implorer les « cours de l'Archange, et, à l'intention de Louis XIII, « apporta un vœu solennel inscrit en lettres d'or dans un beau tableau et l'offrit sur l'autel. » Après la prise de la Rochelle, pour remercier le Ciel, Mgr François de Péricard revint au Mont, le premier dimanche de l'Avent, et y célébra une messe d'actions de grâces.

Le prélat avait pour coadjuteur son neveu Henri de Boyvin, évêque de Tarse, et celui-ci fit sa visite le 25 mai 1630. Henri fut reçu « à la porte de la petite galerie sur le Sault-Gaultier », avec le cérémonial ordinaire. Après l'office, il déjeuna « à la chambre de la conférence » et, après les vêpres, soupa avec le prieur D. Bède et le curé du Mont, et conclua chez le prieur des anciens, D. du Pont. Quant au train de l'évêque, composé de plusieurs personnes et de neuf chevaux, il était descendu à la Teste-d'Or. Les gens, paraît-il, oubliant que les moines ne devaient que douze livres en pareil cas d'après les ordonnances, se livrèrent à des dépenses superflues, « boivant d'autant et à la santé des moynes, à longs traits. » Le prieur en fut peiné. A la soirée, le prélat ayant dit à D. Bède qu'il se proposait de visiter la paroisse d'Ardevon, pour toute réponse le prieur lui répliqua « qu'il devait prendre garde à ce qu'il feroit, que pour avoir la visite dans une simple paroisse, il y avoit crainte qu'il ne la perdit dans une abbaye. » Et le chroniqueur d'ajouter : « Du depuis, il ne luy en parla ni se mit en devoir d'y faire visite ». Le lendemain, jour de la Trinité, « après avoir ouï une messe basse et déjeuné », l'évêque d'Avranches quitta le Mont.

Le 2 juin 1631, Henri de Bourbon, prince de Condé, fit son pèlerinage escorté d'une quinzaine de cavaliers et descendit à l'hôtellerie de la Lycorne, où le prieur de Bède, avec un religieux, alla le saluer. Le soir même, il « fut reçu solennellement de tous les moynes, et au bas de la nef où le prince s'agenouilla sur un prie-Dieu avec tapis et carreau de velours ». Ensuite, le prieur lui montra les Reliques et le conduisit dans tout le monastère, et « jusques à la porte du corps de garde ». Le lendemain, après avoir entendu la messe de son aumônier, le prince monta à cheval, sans permettre que les pères le reconduisissent au-delà du corps de garde, et se dirigea vers saint Malo.

Au mois de juillet 1631, l'abbaye était toute rayonnante de joie intime. Le supérieur général de la Congrégation de Saint-Maur faisait son pèlerinage et sa visite. Il s'agit de D. Grégoire Tarisse, auquel le chapitre général, tenu à Vendôme l'année précédente, avait confié la direction de l'ordre. Pleins de vénération pour « sa grande sainteté », les religieux le reçurent avec l'allégresse la plus vive. A son tour, l'évêque de Dol, « un des meilleurs amis » de la Congrégation, recut des moines « tout l'honneur et bon accueil qui leur fut possible. » Quant à l'évêque d'Avranches, François de Péricard, lors de sa visite à cette époque et à l'automne de 1635, il fut accueilli « honnestement sans que le cœur fut de la partie. »

Aussi bien, « plus fait douceur que violence » dit un adage, dont tel prince de l'Eglise eut parfois le tort de méconnaître la portée. Le 5 mars 1636, on vit arriver au Mont, escorté d'une douzaine de cavaliers, Henri d'Escombleau de Sourdis, archevêque de Lyon, et, en même temps abbé de Saint-Jouin de Marnes et chet d'environ douze ou quinze autres bénéfices « d'importance ». A la porte, on lui fit observer que lui et ses gens eussent à déposer leurs armes, selon la coutume. Il refusa fièrement de se soumettre à cet usage. On lui dit que, quelque temps auparavant, M. le prince de Condé « posa le premier son épée pour entrer » ; il répondit « qu'il estoit plus que M. le Prince », et, sur le champ, il « tira pays » sans entrer dans la ville, non plus que sa suite.

Tous les nobles visiteurs ne portaient pas « le cœur si haut », et, cette fois, l'exemple vint d'un cousin du cardinal de Richelieu, qui fit un pèlerinage au Mont, le 14 juillet 1638. L'abbé de Saint-Gildas des Bois, en Bretagne, — ainsi l'appelaient-on, bien qu'il possédât une autre abbaye bénédictine — avait pour grand-mère, Louise du Plessis, sœur du père du grand Ministre, et lui-même était fils de Charles de Combourt, baron de Pontchâteau. Le pèlerin arriva avec une escorte d'une quinzaine de cavaliers. Au cours de ses entretiens, il fut vivement élitué par l'attitude des religieux, et résolut de doter son abbaye de Saint-Gildas d'une colonie de pères. Six ans plus tard, il fit, avec la Congrégation, un concordat « à fort avantageuse condition » pour elle, et, bientôt, un groupe de religieux rebâtit « les lieux réguliers, lesquels estoient tous ruinez. »

Le siège d'Avranches, veuf de Charles Viard de Saint-Faul, échut en 1646 à Roger d'Amont qui vint au Mont le 16 mai, et « montra d'une agréable simplicité de manières. » Il pria les moines de ne luy faire aucune réception, qui se nettoient en de loin de le

faire, disant qu'il n'étoit ce jour-là qu'un pèlerin. » Lorsque le prélat eut fini ses dévotions, « vu et admiré tout le monastère, on le mena dans le logis abbatial, où il prit seulement, avec quelques aumosniers, la collation, estant jeûné ce jour-là : il s'en retourna dîner à Avranches ». Au cours de la collation, il remercia la communauté d'un bel esturgeon qu'on lui avait envoyé deux jours auparavant. De même, en 1618, Mgr Aubri, évêque de Coutances, fit ses dévotions en refusant les honneurs dus à son rang. Après la messe, il déjeûna

« dans la salle des hostes avec ses aumosniers et gentilshommes, » et partit en carrosse pour Saint-Malo.

Les habitants des villes et des champs rivalisaient également de dévotion. Aussi bien, de tout temps, le Mont exerça sur les foules une invincible attraction. Nous aimerions à entrer dans le récit détaillé de ces solennités dont les historiens nous ont retracé la physionomie pittoresque, mais nous devons nous borner. Seulement, pour en bien présenter le caractère, nous détachierons des chroniques le tableau de



Le Mont vu du côté d'Avranches.

quelques-uns de ces pèlerinages populaires. Le 7 octobre 1634, notamment, vint de Lisieux une compagnie formée de trois cents hommes, « tous lestés, bien accommodés et l'espée au costé et la bague blanche à la main, en sorte de houlette. » A la porte de ville, ils quittèrent leurs armes, selon la coutume, à l'exception de trois auxquels on permit de garder leur épée. Arrivés à l'abbatiale, « quelques-uns d'entre eux, qui étaient d'église, chantèrent solennellement la grande messe en musique, à l'autel de S. Michel, situé dans le rond-point du chœur. »

Ce spectacle se répétait fréquemment. En particulier, le 19 mai 1646, on vit arriver une « compagnie de femmes bourgeoises, » de Baugé, en Aujou, au nombre de trente-cinq. L'une d'elles, marchant en tête, « portoit un gnydon d'une main et, de l'autre, le chappelet ; » puis, « un petit enfant de dix à douze ans, leur battant la desmarche sur une petite quaisse ». Elles montèrent ainsi « deux à deux en

bon ordre. » à l'abbatiale. Le lendemain, après avoir fait leurs dévotions, elles s'en retournèrent. Près des portes de la ville, sur la grève, elles rencontrèrent une compagnie de gens de pied, « bourgeois et citoyens de Baugé. » au nombre de 260. « parmi lesquels estoient les maris des dites femmes ». Les arrivants « se rangèrent en haye pour laisser passer lesdites femmes au milieu d'eux, ne leur domant d'autre quartier. puis montèrent avec fort bel ordre en l'église où ils firent leurs dévotions et puis s'en allèrent après leurs femmes. »

Une autre fois, le 9 mai 1647, à une heure après midi, du haut des remparts, le regard distinguait, dans la direction d'Ardevon, une compagnie dont les chauds rayons du soleil d'été avivaient l'éclat des insignes. Cinquante cinq jeunes hommes de l'Arcé, diocèse du Mans, s'avancient « bien couverts », sous la conduite de leur curé comme capitaine. Ils marchaient en haye, deux à deux, avec demye-picque sur l'épaule, un ruban de soye de diverses couleurs attaché au fer de chaque demye picque et l'espée au costé ; au milieu estoit le tambour qui frappoit toujours la quesse, et à la teste estoit le sieur curé à cheval, les autres estans tous à pied, n'y ayant d'autres chevaux, sinon trois pour porter les hardes et bagages menez par trois valets » Ils étaient porteurs d'un passe-port du gouverneur du Maine et de l'évêque diocésain, ainsi que d'une lettre de recommandation de l'abbé de Saint-Vincent, du Mans. A l'arrivée près de la porte de la ville, les soldats du corps de garde se présentèrent au devant d'eux, et « après leur avoir fait faire la desmarche en coquille, rendu les armes, ils montèrent dans le monastère en passant par le corps de garde du château, les soldats d'icelluy leur donnèrent passage en haye, estant entr'eux, la mèche allumée sur le secret des arquebues à croq. » Les soldats les conduisirent solennellement à l'église, « tambour battant, avec une fluste d'Allemagne et l'enseigne desployée ». Ils firent leurs dévotions et conchérèrent en ville. Le lendemain, le curé célébra la messe, puis, ils « redevallèrent et s'en retournèrent avec le mesme ordre », vers les neuf heures.

L'âme de la patrie française avait toujours vibré d'une manière intense dans la cité Micheline, et les espérances et les angoisses de la nation y avaient trouvé, de tout temps, un écho fidèle. Le jour de l'Assomption 1638 fut marqué par une solennité brillante que le Mont voyait pour la première fois. La procession générale ordonnée par suite d'un vœu de Louis XIII, se fit avec pompe. Le premier archidiaque manda aux curés et paroissiens du Mont et d'Ardevon de se

trouver, à deux heures, pour la procession et les prières réclamées par le roi. On s'y rendit avec empressement comme à une fête à la fois nationale et religieuse. Après l'office le P. D. Jevardac « fit prédication au peuple ». Au surplus le 5 septembre, Anne d'Autriche ayant mis au monde « un beau fils », Louis XIII demanda que l'on rendit au ciel de particulières actions de grâces. Le prieur du Mont transmit la lettre royale aux curés dépendant de l'abbaye, et la fête fut fixée au mardi 28 septembre. A l'issue des vêpres, D. Jevardac « fit faire le feu de joye sur le Sault-Gaultier, ayant préparé un autel près d'iceluy, où les moynes processionnellement là arrivez, le R. P. le bénit, l'encensa et l'alluma, et puis l'on chanta le *Te Deum* ; l'artillerie grondait de toutes parts, dans cette place forte ». Ensuite, le prieur fit « faire largesse de vin aux lieutenant et soldats, et mettre des flambeaux ardents au plus hault de la lanterne du chœur et des fenêtres des chambres, des dortoirs, exhortant les bourgeois d'en

faire de mesme, toute la nuit, en signe d'allégresse. »



Hôtellerie de pèlerins actuellement détruite.

L'année 1648 vit venir au Mont le marquis de Mortemal avec un « grain train », et Mgr Aubri, évêque de Contances, qui ne voulut aucun honneur. Le 27 mai, la porte s'ouvrait devant un pèlerin d'un caractère absolument original. L'abbé de Savigny, cadet de la maison de la Vienville, « bien nay, bon cavalier et ayant déjà servi dans les armées, » visita le Mont. Il portait « un habit de drap de Hollande gris avec le juste au corps chargé de passements ou grandes nattes d'or, larges de trois doigts, avec le plunet à

son chapeau et l'espée à son costé, pendue d'un busdrier en broderie d'or. » A l'entrée de la ville, les portiers et bourgeois de garde lui demandèrent de déposer ses armes, selon les ordonnances et la coutume. Le jeune cavalier s'emporta en disant qu'il « les portoit bien dans le Louvre, mit la main à l'espée et en donna plusieurs coups du plat sur un des portiers, celui qui se trouva le plus près. » Il s'en suivit du tumulte et peu s'en fallut « qu'on ne le canardast. » Par bonheur, fait observer le chroniqueur, le fait « arriva de bon matin et les cerveaux n'estoient point encore eschauffez du cidre

de Normandie. Le lieutenant de la Guilleumière et le major de la Lande se rendirent à la porte, et, par esprit de pitié, permirent à l'abbé et à son gentilhomme de garder leur épée ; puis le prieur lui fit visiter le monastère, où il assista à la grand-messe. Après avoir goûté d'une bouteille de vin à l'hotellerie, il repartit pour Pontorson.

L'abbé Michel de Saint-Martin, duquel l'écusson est inséparable du souvenir des mystifications dont il fut l'objet dans sa ville natale de Saint-Lô malgré son importante situation, vint faire ses dévotions en 1654, avec la confrérie de Saint-Pierre de Caen, ville où il se retira et mourut ; en qualité de « roi » du pèlerinage, il écrivit une curieuse relation. M^{me} de Sévigné, dont le nom projette un éclat si resplendissant sur les Lettres françaises, visita le Mont avec sa fille, en 1661 et, plus d'un quart de siècle après, elle se plaisait à rappeler le fait à sa compagne de voyage. Au palais épiscopal d'Avranches, où elle était descendue, « je voyais, dit-elle, de ma chambre, la mer et le Mont-Saint-Michel, ce mont si orgueilleux que vous aviez vu si fier et qui vous a vu si belle. Je me suis souvenue avec tendresse de ce voyage. Nous dînâmes à Pontorson : vous en souvient-il ? »

La prestigieuse marquise était très liée avec l'abbé d'Étretat, qui avait été nommé abbé du Mont quelque vingt ans auparavant et l'un et l'autre étaient en rapport d'amitié, sinon de famille, avec le duc de Mazarin qui avait épousé Hortense Mancini, nièce du cardinal. Le 15 septembre 1665, le duc de Mazarin, qui venait de présider les États de Bretagne, à Vitré, avec le frère de Colbert, fit son pèlerinage. Il fut « reçu au bas de l'escalier de Sault-Gaultier de toute la communauté revêtue en froc, et le R. P. Prieur, avec deux chantres revêtus en chappe, et deux acolytes en aube au milieu de la croix, et le R. P. prieur leur donnant de l'eau bénite, luy a fait une harangue, après laquelle on luy a présenté le baldachin porté par quatre religieux, revêtus en diaire. Mais la modestie du d. seigneur Mazarin luy a fait refuser cest honneur ; aussi c'estoit luy en présenter trop, car ce baldachin, avec toutes ces appareilles, ne sont deues qu'à Dieu. Le dit seigneur Mazarin, ayant fait ses dévotions, confesse et communé et figné c'éans à la chambre des hôtes, avec le dit sieur Colbert et autres gentilhommes, s'en est allé. »

Un peu plus tard, le 9 novembre, M. de Montausier, gouverneur de Normandie, est venu faire ses dévotions, et on lui a présenté les mêmes honneurs que à M. Mazarin, lesquels il a reçus fort franchement et hardiment et le disner qu'on lui a présenté pour récompense de tant d'honneurs, il ne nous a payé qu'un d'ingratitude.

titude et mauvais offices, supportant nostre gouverneur contre nous, dans les occasions. » A ce sujet, le chroniqueur ajoute, avec une louable réserve : « Si le roy de France venoit icy en personne ce seroit assez de lui présenter le baldaquin porté par quatre religieux seulement en froc, avec les autres cérémonies ci-dessus : car il faut réserver pour Dieu quelque chose de particulier. »

Les visites épiscopales n'avaient pas eu lieu depuis quelque trente sept ans, quand la pensée de les rétablir vint à l'évêque, Mgr Froullay de Tessé rigoureux observateur de la résidence, dont M^{me} de Sévigné a écrit qu'« il avoit si peur de mourir hors de son diocèse, que pour éviter ce malheur, il n'en sortoit point du tout. » Une procession formée des quatre paroisses d'Avranches, d'un clergé nombreux, en particulier du chapitre, sous la présidence de l'évêque, se rendit au sanctuaire, le 3 juin 1672. Le couvent offrit l'hospitalité au prélat, ainsi qu'à une cinquantaine de prêtres et à une vingtaine de laïques. A leur tour, quelques jours après, les religieux, après avoir traversé en bateau le Gué de l'Épine, allèrent officier à Avranches, où ils furent reçus avec la plus vive cordialité.

D'ailleurs, il n'est pas d'époque où le Mont-Saint-Michel n'ait reçu des visiteurs de qualité. « Le samedi, 17 mai 1777, Mgr le Comte d'Artois (depuis Charles X) arriva à Avranches, vers les onze heures du soir, et descendit à l'évêché où il coucha : le lendemain, S. A. R. partit d'Avranches sur les six heures un quart du matin, passa par le Mont-Saint-Michel, dina à Dol et se rendit ensuite à Saint-Malo, et de là à Brest. » L'empereur d'Autriche Joseph II, qui voyageait incognito sous le titre de Comte de Falkenstein, traversa Avranches, le 3 juin de la même année, et, d'après certains historiens, visita le Mont. Quoiqu'il en soit, le duc de Chartres, depuis Louis-Philippe, vint au Mont avec sa sœur et ses frères, et ce fut en cette circonstance que, sur sa demande, on détruisit la fameuse cage de fer. M^{me} de Genlis a raconté ce voyage dans un récit pittoresque et sentimental, où le romanesque se mêle parfois à l'histoire.

Le symbolisme religieux, qui a inspiré tant d'œuvres merveilleuses, parlait trop éloquemment à l'âme des dévots, des pèlerins de Saint Michel, pour qu'ils ne se soient pas empressés de porter ses livrées et d'en faire des ex-voto et des insignes de pèlerinages. Ange et « prévôt » de la milice céleste, l'Archange est représenté, d'ordinaire, terrassant le dragon, tantôt sous les dehors angéliques avec les ailes et la robe blanche, tantôt avec le costume et les armes de chevalier, rehaussées de la croix et d'emblèmes divers.

Parmi les emblèmes qui jouèrent un grand rôle, figure au premier rang la coquille, produit de l'océan et mémorial des lointains voyages. Les pèlerins la portaient sur leur vêtement et à leur chapeau, et, au Mont, les abbés la placèrent comme motif de décoration sur les objets du culte, ainsi que sur les murailles de l'abbatiale : le chœur est décoré, à l'extérieur, d'une charmante frise où les coquilles alternent avec les cornets à bon quins, autres objets familiers aux pèlerins. On sait que les coquilles figurent au nombre de dix sur les armoiries de l'abbaye.

Les coquillages naturels ne suffisaient pas à satisfaire la dévotion des pèlerins, on se mit à en fabriquer avec le métal. Parfois ils étaient en argent, comme tel ex-voto offert à la basilique, en émail ou en cristal de roche monté en or émaillé, comme trois belles coquilles de la collection Spitzer. Mais c'étaient là des insignes de luxe, et, d'ordinaire, les coquilles servant d'enseignes étaient de plomb, et l'on y figura Saint Michel en chevalier terrassant le dragon.

De bonne heure, des fondeurs s'installèrent au Mont, et l'on possède des coquilles attribuées à une époque antérieure au XIII^e siècle, Charles VI étant venu en pèlerinage au mois de février 1393. Les habitants profitèrent du « joyeux avènement » pour lui exposer leurs doléances. Le prince écouta « la supplication des povres gens demourans au Mont Saint-Michel, faisans et vendans enseignes de



Ensignes de pèlerins, XIV^e et XV^e siècles.

1. Trouvée au Mont 2. dans la Seine 3. Moulé d'ensigne.
4. 5. Moulé et effigie trouvés au Mont en 1876, par
M. Corroyer 6. S. Michel et la Vierge 7. 8. plaques de
pèlerins.

Monseigneur Saint-Michel, coquilles et cornez, qui sont nommez et appelez quincaille, avecques autre euvre de plon et estaing, gette en moule, pour cause des pèlerins qui illec viennent et affluent. » Ils remontrèrent au roi qu'ils ne sauraient « gouverner d'autre métier lequel mestier est si petit qu'il convient qu'il se vende par mailles et par deniers, aux pèlerins ; mesmement qu'il n'y croist blé ne autres choses, de quoy ils puissent soutenir ne avoir leur povre vie et estat. Au surplus, ils « sont contrains de jour en jour à paier imposition

des dietes enseignes et aultres choses dessus desclairées, pour laquelle chose ils sont si grevez qu'ils n'ont bonnement de quoy vivre : et sont vceulx supplians ou aucun d'eulx en voye de laisser la diete ville et aller ailleurs quérir leur vie. » Or, cela sera très nuisible au pèlerinage, car les pèlerins, « pour l'honneur et révérence du dit Mons. Sainct-Michiel, ont très grand plaisir de avoir des dietes enseignes et aultres choses dessus desclairées, pour emporter en leur pays en l'honneur et remembrance du diet Mons. Sainct-Michiel. »

Mû par ces considérations et par sa « singulière et espéciale dévotion envers Monsieur Sainct-Michiel », le roi décida que « eulx et leurs successeurs, marchans, faisans, vendans les dietes enseignes ou aultres choses dessus desclairées, soient frans, quittes et exempts à toujours maiz le paier la diete imposition de douze deniers pour livre pour cause de la vente des dietes enseignes. » La lettre royale, dont nous extrayons ces réflexions, se termine par la formule : « Donné au diet lieu du Mont-Sainct-Michiel, le xv^e jour de febvrier, l'an de grâce, mil trois cens quatre vins et treze, et de nostre règne le xiii^e. — Par le Roy. Présens : Mess. les ducs de Berry et d'Orliens, le Connestable, l'Amirault, les seigneurs de Chastillon et d'Omont et plusieurs aultres du Conseil. — J. Bertaut. »

Grâce à la faveur royale, la confection des enseignes reprit un nouvel essor. De fait, parmi les spécimens conservés dans les musées, en particulier parmi les plombs déconvertis dans la Seine et savamment publiés par M. Forgeais, la série se fait plus intéressante à partir du xv^e siècle (1). Parmi ces enseignes, rehaussées de symboles

(1) Nous décrivons sommairement, diverses enseignes de pèlerinage. Au xv^e siècle on rapporte : 1° S. Michel en chevalier bardé de fer, la main gauche appuyée sur un bouclier orné d'une croix cantonnée de seize besans ; la tête, le bras droit et les jambes font défaut ; 2° en chevalier armé, avec souliers de fer sous lesquels s'agit le démon à ailes de chauve-souris ; il ne reste que la partie inférieure ; 3° S. Michel en chevalier — il manque la partie supérieure — foule aux pieds le dragon, qui s'efforce de mordre la rondache (fin du xv^e siècle) ; 4° en chevalier, les cheveux bouffants, tenant de la main droite une lance, et, de la gauche, un bouclier avec croix aurée ; il n'y a pas de dragon (fragment).

Au xvi^e siècle on rattache : 5° S. Michel bardé de fer, tête nue, bouclier au bras et brandissant son épée contre le démon qui rugit ; 6° outre le costume militaire du Moyen Âge, il porte son manteau ; il tient sa lance dans la main droite ; dans ce fragment, la tête, les pieds avec le dragon, font défaut ; 7° S. Michel, les pieds nus sur un escabeau d'honneur, au-dessus des nuages, les ailes baissées, vêtu d'une robe traînante et d'un manteau ramené en avant ; de la main gauche, il tient le bouclier avec croix cantonnée de quatre disques et chargée en cœur d'un rais d'escarboucle pommelée ; de la droite, il tient une longue hampe dirigée contre le démon absent ; ce fragment est privé de tête ; 8° S. Michel avec le nimbe, la barbe, les ailes au repos et la tunique recouverte d'un manteau agrafé

d'ordre général, il en est qui présentent des caractères se rapportant plus spécialement au pèlerinage du Mont. Dans l'une, sur un fond en manière de médaillon, S. Michel paraît en guerrier avec les ailes, le bouclier et la lance ; près de lui, est « une sorte de château fort ou poupe de vaisseau, représenté par deux tourelles en encorbellement. » Le sujet, à l'instar de ceux que l'on voit dans les miniatures du *xv^e* siècle — date de l'enseigne — doit figurer le Mont-Tombe avec sa forteresse, et la partie inférieure est absente. D'autres fois, le souvenir de Tombelaine est associé à celui du Mont. S. Michel en chevalier avec ceinture gemmée tient en chaîne et perce de sa lance le démon à longues dents et le corps couvert de pustules, à l'instar d'un crapaud ; à la droite de l'ange, la Vierge de Tombelaine avec un coq ; l'enseigne semble appartenir au *xiv^e* ou *xv^e* siècle.



Enseignes de pèlerins, *xiv^e-xv^e* siècle

1, 2, 3 N.-D. de Tombelaine, trouvée dans la Seine. 4, 5 Michel avec la Vierge et S. Sébastien. 5, 6 Coquilles de plomb, face et revers. 7 Ampoule en plomb. 8 Plaque.

On sait qu'à Paris la corporation des pâtisseries-oublieurs avait des mèresaux dont le champ était semé de coquilles avec trois cornets de pèlerins, emblème qui paraît d'ailleurs en plusieurs endroits.

L'abbaye du Mont-Saint Michel possède des armoiries topiques qui sont : *De sable à dix coquilles de S. Michel, d'argent, 1, 3, 2, 1 ; au chef de France*, suivant la concession faite par Louis XI qui, d'ailleurs, plaça les coquilles d'argent dans le collier d'or de l'ordre chevaleresque, institué par lui. Le fonds de sable et la coquille sont

sur la poitrine ; le bouclier, diapré de rinceaux, est orné d'une croix pleine, l'archange enfonce la pointe de sa croix processionnelle, tréflée, dans la gorge du dragon placé sous ses pieds et qui se redresse ; 2^e sur une enseigne ronde, S. Michel en chevalier, tête nue et ailes baissées, transperce de sa lance le démon qui mord le bouclier ; 3^e sur une enseigne à neuf pans, S. Michel en costume militaire, le bouclier orné d'une croix, lève son épée contre le dragon couronné et gisant à ses pieds (cette enseigne est du *xv^e* siècle) ; 4^e sur une enseigne circulaire ajourée, avec anneau de suspension, l'ange, une croix au front, une tunique courte sur l'armure de fer, les ailes déployées, debout, l'épée levée sur le démon ; le bouclier est rehaussé de neuf étoiles, huit en orle et une au centre. En détail particulier, l'archange est accosté de deux coquilles

une allusion à la grève, où la mer dépose les coquillages nommés peignes: et l'on a pris une valve, montrée du côté externe avec les ailettes en haut. Mais nous devons ajouter que cette opinion courante a contre elle un sentiment qui est loin d'être dénué de fondement. Ce dernier veut le fond « d'argent, » et les coquilles de « sable ». De fait, à partir de l'abbé Jolivet, qui donna les armoiries à l'abbaye, on remarque les coquilles ou « crouzilles » de sable, c'est-à-dire noires, sur les ornements, reliquaires et autres objets.

Les armoiries de l'abbaye Montoise vont d'ordinaire avec une devise en rapport avec les pièces de l'écu. La devise *Quis ut Deus*, qui est la traduction même du nom de S. Michel, en même temps que son cri de ralliement, se lit en maints endroits. Elle est placée, tantôt sur la croix de S. Michel, tantôt sur son bouclier, comme dans une gravure du XVII^e siècle, tantôt sur le sceau ou disque — *signum Dei est* — qu'il tient à la main. D'un autre côté, la situation du Mont au milieu de la mer a inspiré l'application de la devise qu'on retrouve en plusieurs endroits : *Immensi tremor oceanî* (1).

Le Catholicisme, dont la sollicitude embrasse la sphère infinie des âmes de l'Eglise militante, souffrante et triomphante, suivant le langage ecclésiastique, entretient la vie spirituelle par la sève divine de la grâce et des mérites du Sauveur, appliqués par l'organe des prières, des sacrements et des indulgences. Comme le Mont attira de tout temps une foule innombrable de pèlerins, pour développer le culte de l'Archange les Souverains-Pontifes prirent sous leur spéciale protection le couvent, ses religieux, ses biens ainsi que ses visiteurs, en punissant de l'anathème ceux qui causeraient des dommages aux pèlerins. En outre, les papes enrichirent le culte de S. Michel de précieuses indulgences, plénières ou partielles (2).

1 La famille Michel porte d'azur, à la croix d'or, cantonnée de quatre coquilles, avec, en cimier, l'archange, et la devise : *Quis ut Deus*. En Italie, les Attendolo-Bolognini, à Milan et à Pavie, ont un S. Michel pour cimier, en qualité de comtes de Sant-Angelo Lodigiano.

2 Les uns concédèrent des indulgences temporaires, tels : Jean XII qui accorda dix ans d'indulgence, pour dix ans ; Martin V, qui accorda sept ans et quarante jours pour cinq ans ; Eugène IV, qui concéda indulgence plénière, la veille et le jour de S. Michel, en mai et octobre, pour deux ans. A son tour, Nicolas V donna indulgence plénière en forme de jubilé à ceux qui visiteront l'église du Mont, comme s'ils visitaient celles de S. Pierre et Paul à Rome, et ce, depuis le 1^{er} juin jusqu'au 1^{er} novembre 1451. D'autres octroyèrent des indulgences à perpétuité : Alexandre IV, l'an premier de son pontificat, donna à perpétuité 100 jours à ceux qui visiteront l'église de Pâques à l'octave de la Pentecôte. Jean XXII, la seizième année de son pontificat, accorda 100 jours à perpétuité à ceux qui visite-

Pour favoriser cette dévotion, on propagea le chaplet dit de Saint-Michel, en l'honneur des neuf chœurs des anges, et qui s'ouvre par une médaille où l'Archange tient, d'une main, l'épée flamboyante, et, de l'autre, la balance symbolique du Jugement des âmes. Un autre emblème est le scapulaire, armure spirituelle contre le démon, ayant la forme d'un bouclier de couleur bleu et noir, avec, au centre, S. Michel armé du glaive de la parole de Dieu et tenant l'étendard du Sacré-Cœur. Suivant Mgr Barbier de Montault, « le vrai type est celui de Rome, moins compliqué et où ne figurent pas les Sacrés-Cœurs. Les pendants sont en forme de bouclier ou d'écusson ogivé, et ornés chacun d'une image imprimée de S. Michel, selon l'iconographie traditionnelle, et avec la devise *quis ut Deus*. Les personnes qui portent ce scapulaire forment une pieuse association primaire, qui a rang d'archiconfrérie » (1).

La France voyait également fleurir plusieurs associations en l'honneur de l'Archange. A Lille, la chapelle de Saint Michel était le

roul l'église, à Noël, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte et aux autres quatre fêtes principales de la Vierge : la Purification, l'Annonciation, l'Assomption et la Nativité : il donna aussi quarante jours à ceux qui viendraient dans les octaves de ces fêtes. Innocent XVI, l'an huitième de son pontificat, donna à perpétuité 140 jours pour les deux fêtes de S. Michel, du 29 septembre et du 16 octobre. Urban VI accorda les mêmes indulgences aux fêtes de Noël, la Circoncision, l'Épiphanie, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, la Fête-Dieu, la Toussaint, aux quatre principales fêtes de Notre-Dame et de St Jean-Baptiste. Nicolas V, en 1450, accorda sept ans et quarante jours à perpétuité, aux trois fêtes de S. Michel, le 8 mai, le 29 septembre et le 16 octobre. En 1452, le 24 avril, le cardinal d'Estouteville, abbé du Mont, accorda un an et quarante jours à perpétuité, « suivant la permission qu'il en avoit du pape. » En 1459, le 7 janvier, Pie II accorda trois ans et trois quarantaines, chaque jour depuis la Purification jusqu'à la Toussaint. De nos jours, à commencer par Pie VII, les papes ont ouvert de nouveau le trésor des libéralités spirituelles. — Un chroniqueur fait remarquer que ces indulgences sont accordées à ceux qui remplissent les conditions pieuses exigées, et non à ceux qui viennent seulement, par promenade, pour voir les bastiments et autres choses semblables, ou pour monter au plus haut du clocher. » Pour le détail des indulgences et des dévotions à Saint-Michel, cf. Mgr Barbier de Montault, *Œuvres complètes*, t. XI, p. 159-198, et les *Annales du Mont-Saint-Michel*, deux sources précieuses à consulter.

(1) Cette association a été érigée canoniquement à Rome, dans l'église collégiale de Saint-Ange *in pescheria*, et elle a le pouvoir d'agréger les confréries érigées sous le même vocable. Rome est encore le siège d'une confrérie de S. Michel établie en l'église *Sant'Angelo ai corridori*, dont les statuts ont été approuvés le 10 avril 1763. Elle comprend un nombre illimité de frères qui doivent être de « bonne vie et réputation, de condition civile ou exerçant un métier honnête ; ils peuvent être admis à partir de dix-huit ans et font une année de noviciat. La direction et l'administration de la compagnie sont confiées à vingt quatre officiers. La confrérie prend soin de distribuer aux jeunes filles pauvres et honnêtes des dots de 25 écus pour l'entrée en religion ou pour le mariage.

siège d'une confrérie d'armes. Après celles des archers, des arbalétriers et des couleuvriniers, se forma la confrérie des escrimeurs ou tireurs d'armes, que l'on rencontre au xvi^e siècle. La première était placée sous le patronage de S. Sébastien, la seconde sous celui de S. Georges, la troisième sous celui de Sainte Barbe, et la dernière sous le vocable de S. Michel. On ne pouvait y être reçu sans s'être exercé auparavant à tirer armes sous maître ordinaire » ; c'était une véritable école d'escrime, réglementée par les statuts. Aux solennités de la Confrérie, outre les directeurs, on voyait figurer deux autres officiers, l'« Ange » et « Satan », pour symboliser la lutte de S. Michel contre Lucifer. On faisait célébrer une messe solennelle, le jour de S. Michel, à la chapelle de l'Archange, avec un « obit le lendemain » pour les confrères défunts ; à la procession on portait « l'image de S. Michel » avec des cierges. D'ailleurs, S. Michel fut choisi pour patron par diverses corporations et, sous une forme ou sous une autre, plusieurs confréries se réclamaient jadis de son patronage. Parmi celles-ci, on peut citer la confrérie des pâtissiers-oublieurs dont on connaît un méreau du x^e siècle.

Mais, entre toutes les associations placées sous le vocable de l'Archange, la plus célèbre est l'ordre royal de Saint-Michel. Louis XI l'institua à Amboise, par décret du 1^{er} août 1469, et il en compléta



Méreau de la corporation des pâtissiers-oublieurs
drecht et revers.

les statuts par ordonnance du 22 décembre 1476. La compagnie, ayant pour chef le souverain, devait comprendre trente-six chevaliers parmi les « mieulx renommés et plus vertueux ». L'insigne était « un collier d'or faict à coquilles assises sur mailles d'or » avec, sur un rocher, « une image de S. Michel,

pendant sur la poitrine ». Le roi, en choisissant pour patron l'Archange, avait en vue, comme siège de l'ordre, le Mont inviolable qui n'a jamais été « mis es mains les ennemis ». Chaque année, à la Saint-Michel, on devait faire « feste solennelle, chapitre, convention et assemblée générale ». Pour compléter sa fondation, Louis XI créa une collégiale de dix chanoines, à l'honneur de l'Archange, « en la chapelle de saint-Michel, en son palais à Paris ». Comme le Mont était un « lieu grandement éloigné et de très difficile accès » en 1557, Henri II transféra le siège de l'ordre en la Sainte-Chapelle de

Vincennes, dite de Saint-Michel. On conserve plusieurs beaux livres des statuts, rehaussés d'enluminures et de miniatures, notamment la Bibliothèque Nationale, dans les bibliothèques de Tours, de Saint-Germain et d'autres dépôts publics ou privés.

De nos jours, l'antique tradition a été renouée avec moins d'éclat, mais d'une manière très édifiante. L'archiconfrérie de Saint-Michel a été érigée canoniquement au Mont par Mgr l'évêque de Coutances, le 10 octobre 1867, et a été enrichie d'indulgences par bref de Pie IX, le 12 février 1869. Lors de la désaffectation de l'abbatiale, le siège de la confrérie a été transféré en l'église paroissiale par bref pontifical du 9 novembre 1886 ; puis, un bref de Léon XIII, du 29 mars 1895, étendit à l'univers entier les précieux avantages spirituels de l'archiconfrérie.

De tout temps, le sanctuaire de Saint-Michel offrit aux pèlerins, aux membres des confréries et associations diverses non seulement un aliment précieux à la piété de tous, petits et grands, mais encore une attraction puissante par la splendeur du monument et par la magnificence des cérémonies. On y tenait en grand honneur le service divin, la vénérable liturgie, qui est la forme extérieure du culte religieux, avec ses prescriptions, ses rites et ses usages. Une dans ses grandes lignes et ses préceptes essentiels, elle s'accommoda bien, en effet, des traditions et des coutumes légitimes, propres aux diverses nations, et c'est là ce qui constitue tout à la fois le caractère unitaire et varié des cérémonies cathodiques. Grâce à cette institution admirable, en tous lieux, chaque peuple sous les pontificats locaux, retrouve l'universel code de croyances et de cérémonies qui unissent les âmes entre elles et avec Dieu. L'unité communienne souveraine, dépassant les limites de l'espace et du temps.

Aussi bien, le cérémonial du Mont présentait lui aussi cette physionomie, et les pratiques cultuelles du monde chrétien y conservaient leur couleur locale. Au xvi^e siècle, on éprouva le besoin de donner un cadre plus général aux différentes coutumes particulières, et le chapitre général de la Congrégation de Saint-Maur, tenu à Vendôme en 1645, arrêta le cérémonial dont on devait se servir dorénavant. On imprima le texte qui fut envoyé aux supérieurs des maisons, et on fit lire la teneur au chapitre. Au printemps, tous les moynes apprirent plus diligemment les cérémonies. Au mois de mars 1648, aux premières vêpres de la fête de saint Joseph, on commença à chanter, à l'abbatiale, les hymnes nouveaux et on posez, ou plutôt les hymnes anciens corrigés, changés et nouveaux.

lez » par le pape Urbain VIII, « sur les chants nouveaux ou nouvellement accomodez ausdits hymnes par les religieux de la Congrégation de Saint-Maur. » A la même époque, les religieux commencèrent à suivre le Rituel de la Congrégation, fait par un des Pères et imprimé cette année : il renfermait les Offices des défunts, le Bréviaire, le Missel, et les diverses prières liturgiques.

La Liturgie Catholique, pour répondre à toutes les nobles aspirations de l'âme humaine, sait mettre en œuvre toutes les énergies natives et toutes les ressources que l'homme porte au cœur même de son être. Non contente de parler aux yeux, par les représentations des scènes historiques ou théologiques, elle sait captiver les oreilles par la voix de ses orateurs et par les chants de ses artistes. La musique, qui naquit avec le premier homme et fut le premier hommage à la Divinité sous la voûte céleste, émigra des basiliques païennes dans les temples chrétiens, et ses strophes, purifiées aux

sources du Catholicisme, portèrent dans les âmes le culte du Vrai, du Beau et du Bien dans sa personification la plus haute, le Verbe de Dieu, le Sauveur Jésus avec son évangile.

Entre les diverses formes de chants, les hymnes et les proses, aux envolées d'un souffle lyrique, firent monter plus ardentes vers le Ciel les louanges et les prières adressées au Très Haut. L'Orient avait initié la Grèce à ses mélodies langoureuses, et la Grèce avait vu le chœur des Muses émigrer en Italie en revêtant plus de vivacité à mesure qu'elles allaient vers l'Occident ; puis, sous l'inspiration



Le Mont. Chloître et réfectoire.

de grands papes comme S. Léon et surtout S. Grégoire, la Muse de la musique s'était faite chrétienne et c'est avec cette auréole qu'elle franchit les Alpes. L'ère carlovingienne, sous les auspices de Charlemagne et d'Alcuin, donna à la musique un essor tout particulier et fut pour le chant une période éclatante et féconde. Les convents, les maisons épiscopales et les palais étaient comme autant de conservatoires où l'on s'adonnait à la musique avec un élan merveilleux, et d'exécutants plusieurs se firent compositeurs pour

traduire les inspirations de leurs sentiments et les rêves de leurs pensées. De son côté, le pape Adrien II favorisa le goût pour les proses liturgiques et le moine Notker en accrut le nombre.

sous les voûtes aériennes de l'église et du cloître du Mont, les mélodies sacrées prenaient un caractère, pour ainsi dire, plus céleste, et l'Archange était célébré par un harmonieux concert de voix d'une mâle beauté. Nous possédons la plus ancienne prose chantée sur le Mont. La première strophe seule est notée, et les syllabes de la première page sont marquées par des tirets ou des points. Il y a autant de strophes que de lettres dans l'alphabet, et chaque strophe commence par une majuscule. Le morceau est réglé à la pointe sèche, et la diphtongue *æ* est représentée par une *e* avec cédille dessous, ou par *a* suivi de *e*, d'où l'on a conclu qu'il est antérieur à l'an 1100. Au surplus l'on sait qu'avant le ix^e siècle on se servait uniquement des lettres de l'alphabet pour marquer la notation, et que dès la fin du ix^e, on voit apparaître, à cet effet, les notes graduées sans le secours de la portée, de façon néanmoins à indiquer l'élévation ou l'abaissement de la voix. Or, la prose qui nous occupe montre le double système, ce qui indique une période de transition comme la fin du ix^e siècle ou le commencement du x^e siècle (1).

Cette esquisse de la vie religieuse manquerait d'un élément essentiel, si nous négligions les événements miraculeux. À cet égard, les chroniques du Mont renferment une série de récits, charmants de grâce et de poésie, qui faisaient les délices de nos aïeux et que nous aimons à relire, pour y retremper nos âmes aux sources

(1) La première strophe est ainsi conçue

Signifer exercitus angelorum
Rege nos in prelio fidei patrocina
Debellaturus hostem apostatam
Ad laudem summi regis et gloriam

M. l'abbé Desroches a donné un fac-simile des deux premières strophes *Notice*, etc., p. 92 V. pour la musique, Desroches, p. 89-91. — Le Ms. 236 *Boetii Musica*, in-4 du xi^e, à longues lignes, très soigné, a une partie en écriture lombardique, et l'on peut supposer avec vraisemblance qu'il a été apporté d'Italie par Laufranc ou ses compagnons. — Extraits de Bède : *Exceptiones de Metica arte ad instruendos pueros*, choix des principales considérations, imprimées en entier dans les œuvres de Bède, il en est de même des *Exceptiones de Beda super compotum*, qui est formée d'extraits de Bède; sur le dernier feuillet on a ajouté en écriture du vi^e siècle quelques phrases usuelles en langue grecque et latine. — N. 237, *Boetii Musica*, in-4 du xiv^e siècle, à longues lignes, réglé à la pointe sèche, avec initials historiées, majuscules de couleur, l'abbé Desroches en a reproduit un passage avec des figures relatives au chant (*Notice*, p. 90-91).

de la Foi et des saintes croyances. L'imagination de nos pères a parfois embelli la simplicité des faits, en y ajoutant des circonstances qui sont comme des broderies populaires sur le canevas de l'histoire. D'autres fois, l'ignorance de certaines lois de la nature a porté quelques esprits à voir des prodiges en des phénomènes uniquement produits par les causes secondes. Mais, la part faite à la critique légitime, les Annales Montoises conservent une série de faits merveilleux qui, dans la langue ingénue du vieux temps, ne sont pas un des moindres charmes de l'étude de l'histoire religieuse.

Une pieuse tradition, inspirée par le respect du saint lieu, défendit longtemps de franchir la nuit le seuil du sanctuaire. On disait qu'il était convenable de ne pas « comparoir en la présence de ceux qui, durant ce temps obscur de la nuit, remplissoient toute l'église d'une lumière plus claire que le soleil et chantoient très mélodieusement des motets angéliques, ainsi qu'on a remarqué par plusieurs centaines d'années. »

D'ailleurs la dévotion envers l'Archange ne manquait pas d'avoir sa récompense. L'an « mil onze », un groupe de pèlerins « de cette



Musée de l'Archevêché de Montauban, ms. n. 17, à la Bibl. Nationale.

province » vint au Mont et, dans leur rang, se trouvait une femme dont les couches étaient proches. Au retour, entre le Mont et Genest, s'éleva soudain « une épaisse vapeur » — l'on voit parfois cette brume envelopper subitement la baie — et comme la marée montait, les gens s'enfuirent au plus vite. La femme fut surprise par

le flot et se recommanda « à Dieu et à S. Michel ». Par la protection de l'Archange, la mer l'environna, « faisant autour d'elle un cercle de ses ondes, de sorte que, croissant toujours, elle fit comme un puits très profond autour, et que pas une goutte ne tomba dans le cercle, bien que les flots de la mer se brisassent là, comme s'ils eussent rencontré un dur rocher. Ainsi cette femme demourant à l'abry

de ces murs aquatiques, enfanta un fils qu'elle baptiza dans les eaux de la mer ». Quant le flot se fut retiré, les gens qui s'attendaient à trouver un cadavre, « la virent pleine de vie, tenant entre ses bras son petit fils. » Remplis de joie, ils remercièrent le Seigneur et S. Michel, et « s'en retournèrent en leur pays, où ils nommèrent l'enfant *Périt*, à cause qu'il avoit esté enfanté, au péril de la mer. » « Quelques années après, ils le mirent sous la conduite d'un docte personnage, lequel luy apprit les sciences divines et humaines. Il recut la prêtrise et, dès lors, vint chaque année au Mont, pour célébrer une messe d'actions de grâce. » En outre, l'abbé du Mont, pour « monstrier à la postérité le propre endroit » du miracle, fit élever dans les grèves une croix de cent pie ls de hauteur.

En 1046, le mercredi après l'Octave de Pâques, un pèlerin de Fougères, nommé André, « ayant les bras, les pieds et tous les doigts retors et nerfs tellement retirés, que difficilement pouvoit-il manier quelque chose, » se trouva guéri en entrant dans l'église. Soudain, « son baston sur lequel il s'appuyoit tellement qu'il ne pouvoit s'eschapper de ses mains : » et, après une crise dans laquelle il jetoit des cris « véhéments et espouvantables », il se trouva plus calme devant l'autel de St-Michel. Sur l'indication du sacristain Richard, il se confessa au prêtre Martin : « puis, aspergé par trois fois d'eau bénite, à la troisième fois soudain les doigts de ses mains craquant se mirent en leurs lieux ordinaires et naturels. » A la suite d'une nouvelle crise, « finalement ayant petit à petit recouvré ses forces, il s'en retourna sain et joyeux en son pays. »

La série des miracles dus à S. Michel est racontée par le docte historien D. Huynes, qui s'est attaché à en recueillir les éléments, et nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer à ce récit si édifiant. A ce sujet, le chroniqueur ajoute cette observation : « Que si depuis la fondation de ceste église et l'apparition de S. Michel à S. Aubert, il se fut rencontré des personnes qui eussent couché par escript, chaque année, tous les miracles faicts en ceste église, comme nous voyons avoir esté faict ceste année, nous en voyrions maintenant un nombre infini. » Or, comme le gui à la branche, la crédulité et la parodie s'attachent aux manifestations les plus saintes de la Vie surnaturelle, que l'action du Verbe Divin entretient dans les âmes. Un certain jour du mois de septembre 1637, un moine Montois passait dans une rue de Paris, quand soudain il entend un crieur prononcer le nom du Mont-Saint-Michel. Il s'approche, et voit que l'on vendait un petit Livret sans nom d'auteur, ni de libraire, qui renfermait diverses narrations « fabuleuses » ;

qui contenait, en particulier, le Récit de l'enlèvement d'un nommé Robert, fils de Rodolphe le Fizelier, bourgeois du Mont ; et le diable aurait emporté le jeune homme, « chargé sur un baston ». Sachant qu'il n'y avait pas d'habitant de ce nom, le religieux ilaira l'esquerie et acheta un exemplaire qu'il envoya à ses confrères, et l'on reconnut ainsi « la grande fable et mensonge inventé par quelque folastre, pour gagner de l'argent. »

Ces réflexions de l'historien Montois montrent que l'esprit d'une sage critique, en rapport avec ses moyens d'information, inspirait sa plume et sont une sérieuse garantie de son autorité. Au surplus, c'est fidèle à ces principes de loyale recherche et de sincère exposition, que nous continuerons à tourner les feuillets des Annales Montoises. Et de fait, à l'ombre du moustier et du sanctuaire, les Bénédictins, tout en s'adonnant avec fruit aux soins de la vie ascétique et du service divin, ne négligeaient aucun des éléments qui concourent au développement de l'esprit et à l'avancement de la civilisation sous ses différentes formes. C'est ce côté infiniment précieux de l'histoire du Mont que nous avons à mettre en relief, en commençant par le travail fécond de la pensée, dont la richesse fit donner au couvent le nom glorieux de « Cité des livres ».



Ampoule de pèlerin, en plomb, xv^e



Le Mont, vue nord-ouest, scriptorium et chartreux

VIII. — LA CITÉ DES LIVRES

*Humilis fratris calamus
Manuscrit du Mont au XII^e siècle.*



L'œuvre littéraire et scientifique des religieux Montois marche de pair avec leur œuvre artistique. Le monastère était comme une ruche laborieuse, dans laquelle chacun selon ses aptitudes travaillait à la réalisation d'un but commun, la culture des diverses facultés de l'homme, par l'expansion du Vrai, du Beau et du Bien. Dans la tourmente qui enveloppa la chute de l'ancien monde et l'élaboration d'un monde nouveau, au milieu des débris amoncelés, l'Eglise recueillit le patrimoine de l'esprit et lui donna asile dans ses monastères. Avec un soin religieux

elle veilla à la conservation du pieux dépôt, qu'elle enrichit de toutes les connaissances dont on était alors en possession, et prépara ainsi les grands siècles, où les lettres, les sciences et les arts ont jeté un éclat immortel, qui pourra être égalé, mais jamais dépassé.

Aussi bien, les travaux des religieux Montois sont le plus éloquent témoignage en faveur du rôle fécond et glorieux que le couvent Michelin a rempli, durant plus de dix siècles. Les manuscrits du Mont-Saint-Michel, dont un très grand nombre se rattachent à la prélature de l'abbé Robert au ^{xii} siècle, et de l'abbé Pierre Le Roy au ^{xiv} siècle, constituent, à cette heure, la meilleure partie du fonds de la bibliothèque d'Avranches. Ce trésor littéraire et artistique a été l'objet d'études approfondies. Au ^{xvii} siècle, les moines D. Huynes et D. Thomas Le Roy fouillèrent cette mine dans tous les sens, pour faire servir les recherches aux deux Histoires du Mont qu'ils ont écrites sans les publier eux mêmes. Plus près de nous, les érudits n'ont pas manqué d'exploiter ce riche filon presque inépuisable, et nous devons l'explorer à notre tour en écartant les détails trop techniques (1).

Au Mont, les maîtres de l'antiquité, en particulier Aristote, Platon, Cicéron, Virgile, Sénèque, occupaient une place d'honneur sur les rayons de « la librairie » et dans le travail des religieux. Pour ce qui est d'Aristote, il est à remarquer que la vulgarisation de la *Politique* et de l'*Economique*, traduites par Nicolas Oresme, doyen du chapitre de N.-D. de Rouen, et offertes au roi Charles V, en 1372, n'a pas été sans influence sur l'introduction de l'élément électoral dans les affaires publiques. Ce qui est certain, c'est que l'Ecole Montoise contribua dans une large mesure à faire pénétrer Aristote dans les convents, où sa puissance de logique et sa méthode de déduction jouèrent un rôle si considérable, presque inconnu des meilleurs esprits comme Lanfranc et S. Anselme. Aussi bien, les

(1) Montfaucon, en 1739, en fit un Inventaire dans la *Bibliotheca bibliothecarum* t. II, p. 1356-641. En 1833, Maximilien Raoul, à la fin de l'*Histoire pittoresque du Mont-Saint-Michel*, dressa une nomenclature abrégée des manuscrits. En 1840, l'abbé Desroches publia une notice sur un bon nombre des manuscrits avec quelques far niente (*Mém. des antiq. de Normandie*, 2^e sér., t. I, p. 70-155). De son côté, la même année, M. Ravaisson, inspecteur général des bibliothèques, dressa le catalogue d'une quarantaine de manuscrits, dont il parla dans son Rapport; et, quelque temps après, M. Berthmann prit des notes que M. de Pertz a publiées, en 1843, dans les *Archivists* (p. 66 et suiv., p. 378 et suiv.). En 1841, M. Tardieu rédigea le catalogue complet auquel M. L. Delisle fit quelques retouches; ce catalogue analytique, qui se termine par une concordance des numéros de la bibliothèque d'Avranches et de ceux de la bibliothèque d'après Montfaucon, a été publié dans le *Catalogue général des Bibliothèques* (t. IV p. 427-502).

religieux du Mont vivaient dans un commerce familier avec les plus célèbres écrivains de l'antiquité, comme groupés autour d'Aristote, ainsi que nous l'apprenons par leurs beaux manuscrits. 1°.

L'autre oracle de la pensée en Grèce et dans l'antiquité, le « divin » Platon, avait sa place choisie sur les rayons de la bibliothèque et sur les pupitres du *scriptorium*. Il la partageait avec l'harmonieux Cicéron, avec le grave Sénèque, avec le docte Plin, dont nous aurons l'occasion de parler plus loin, avec Macrobie, Claudien, Sidoine Apollinaire et plusieurs autres écrivains anciens. 2°

(1) Les manuscrits du Mont, qui se rapportent à l'antiquité, sont les suivants :

Ms. 221. *Aristotelis Physica*, in-4, du xii^e siècle, à longues lignes, majuscules rouges. — Ms. 222. *Aristotelis Ethica*, in-4, à longues lignes avec initiales historiées en or sur fond bleu, du xiii^e siècle. — Ms. 220. *Aristotelis Metaphysica cum Commentariis*, in-4 du xiii^e siècle, à deux colonnes avec majuscules de couleur. — Ms. 224. *Aristotelis Analytica*, in-4 du xiii^e siècle à longues lignes, à grandes marges, chargées de notes de différentes écritures qui feraient croire qu'il a servi de livre de Maître. — Ms. 223 *Politique et économique de Nicolas Oresme*, in-4 du xiv^e siècle, reliure en vélin, à deux colonnes avec initiales de couleurs et dessins de fantaisie. Il s'agit de la *Politique* d'Aristote, en huit livres traduits, à la demande de Charles V, par Nicolas Oresme, doyen, trésorier, grand maître et docteur en théologie. Dans une dissertation, lue à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 24 septembre 1869, et qu'il a publiée dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 16^e série, v. p. 601), M. L. Delisle s'est attaché à prouver que ce manuscrit est l'original de Nicolas Oresme. — Ms. 228. *Logica*, in-4 du xiii^e siècle, à longues lignes, initiales de couleurs et quelques-unes ornées de peintures, il y a des traités de Porphyre, d'Aristote et de Boèce. — Ms. 227. *Logica*, in-4 fin du xiii^e siècle, à longues lignes et grandes marges chargées de notes de plusieurs écritures, quelques lettres ornées. Il y a « *Asagoge Porphyrii* », et des traités d'Aristote et de Boèce. — Ms. 231. *Aristotelis de Anima*, lib. III — *De Generatione*, lib. II. — *Metheorum*, lib. IV — *Physicorum*, lib. VIII, in-4 du xiv^e siècle, à deux colonnes, initiales en or et ornements de feuilles de vigne.

(2) Ms. 226. *Macrobius*, petit in-4 du xii^e ou xiii^e siècle, à longues lignes, de plusieurs écritures, majuscules simples. Le *Somnium Scipionis* de Cicéron est suivi du *Commentaire de Macrobie* sur ce traité. Le volume, outre des travaux scientifiques, renferme un *Commentaire* anonyme sur le *Commentaire* de Macrobie, et le commencement d'un autre *Commentaire*, un *Commentaire* de Priscien. Le même manuscrit contient un *Extrait* de Mamert Claudien : « *De statu animæ* », et une lettre de Sidoine Apollinaire à Mamert Claudien. En outre, « Robert du Mont corrigea un manuscrit de l'histoire de Plin et y ajouta une préface : *Ingens Plinii historiarum volumen*, et il est l'auteur de deux *Commentaires* de S. Paul. » (*Annales religieuses de l'Avranchin*, 2^e part., p. 22. — Ms. 226 du xii^e ou xiii^e siècle, entre autres ouvrages, renferme le *Timée* de Platon avec un *Commentaire* (17 feuillets), le commencement d'un autre *Commentaire* sur le *Timée* ; et un fragment sur le *Timée*. Ce fragment a été publié par M. Cousin, dans l'appendice aux œuvres d'Abelard (p. 648, d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale. Dans le Manuscrit Montois, le passage est plus étendu et comprend 16 feuillets d'une écriture fine sur deux colonnes. — Ms. 225. *Tullius, De officiis libri tres Tusculanorum libri*, in-4 du xii^e siècle, à longues lignes, peu d'ornements, la première initiale, rouge et grasse.

Au cours du Moyen-âge, les Sept Arts libéraux, comme autant de disciples des Muses, présidèrent à la culture de l'entendement humain. Ils formaient comme le cycle complet des connaissances à acquérir, que l'on divisait alors en deux grandes catégories : le *trivium* et le *quadrivium*, distinction qui correspond d'une certaine façon à notre bifurcation moderne des lettres et des sciences. C'était également la méthode suivie à l'école du Mont, et un manuscrit in-4, qui est un recueil de travaux de plusieurs mains groupés sous le titre de *Miscellanea* et attribués à la fin du xiii^e siècle, renferme un tableau figuratif dans lequel chacun des Arts Libéraux est défini avec précision (1).

Le *Scriptorium* du Mont, tant celui de la Merveille que ceux qui l'ont précédé, a vu passer une légion admirable de moines dont quelques noms seulement sont venus jusqu'à nous. Du moins, avons-nous le devoir de donner à ceux que nous connaissons la place qui leur appartient. Au x^e siècle, paraît-il, on observe un copiste du nom de Gosselin. Son nom figure à la fin d'un manuscrit in-4 à longue ligne, contenant des œuvres de Bède et des Epîtres de S. Paul. On y lit : « Gosselinus monachus scripsit » : il est vrai que le dernier mot a été effacé, mais il semble que l'on doive conserver le souvenir du nom.

Au xi^e siècle, au nombre des scriptores recommandables comme sachant « bien écrire », on remarque Fromond ou Frotnond, qui copia « nombre de manuscrits » et ainsi mérita qu'on dit de lui : « Felix Frotnundus, per secula frater amandus ». Il a copié des traités de S. Jérôme, de S. Augustin et de S. Ambroise, qui constituent un manuscrit in-folio à deux colonnes avec titres en capitales de couleur et initiales rouges, dont quelques unes ornées, avec quelques miniatures assez frustes (n° 72). Cinq vers latins à la fin indiquent que le copiste est Frotnond.

Ms. 238. *Ciceronis Opera, de Oratore, Orator*, in-4 du ix^e ou x^e siècle, à longues lignes, la première partie non réglée et la fin réglée à la pointe sèche, pas d'ornements. - Ms. 239. *Seneca Epistole*, in-4 du xii^e siècle, à longues lignes, le premier titre en capitales, les premières initiales ornées d'arabesques, les autres en couleur ; ce manuscrit renferme : Opinion de St Jérôme sur Sénèque - Epîtres de Sénèque à St-Paul et de St-Paul à Sénèque. - Epitaphie de Sénèque par lui-même - Lettres de Sénèque à Lucilius, divisées en 20 livres. - Ms. 232 *Aristotelis et Abelardi varia opera*, in-4 des xii^e et xiii^e siècles, à longues lignes, sans ornements ; du xiii^e s. certaines notes ; parmi les ouvrages, le 10^e est un traité de médecine, sans titre ni nom d'auteur.

(1) Grammatica docet recte scribere — Dialectica docet discernere verum a falso — Rhetorica docet ornate loqui — Arithmetica docet numerare — Geometria docet mensurare terra — Musica docet consonantes vocum — Astronomia docet de astris.

Vers la fin du xi^e ou le début du xii^e s., parmi les moines scribes les plus réputés, on voit Girard qui copia le Commentaire de S. Augustin sur les psaumes, grand in-folio à deux colonnes, en écriture fine avec des titres en capitales et initiales de couleur, dignes d'intérêt. La 3^e partie, qui comprend les psaumes CL à CLX, se termine par des vers avec la signature du scribe qui se proclame *premodicus magni Michaelis alumnus*. Giraldus nomme « Comme ce Ms. n° 77 est d'une écriture identique à celui qui renferme la 1^{re} partie du Commentaire n° 76, il convient d'attribuer au fr. Girard la transcription de ce dernier, qui est précédé de miniatures au trait représentant S. Michel, David et S. Augustin.

On doit encore à Girard un traité de S. Augustin contre Fauste, évêque des Manichéens, grand in-4 à deux colonnes avec majuscules ornées d'arabesques, et il signe à la fin : *humilis de nomine fratris Giraldi calamus* » n° 90. Il a aussi le droit de revendiquer, sans conteste, une portion d'un autre manuscrit des œuvres de S. Augustin, d'ailleurs exécuté avec le concours d'autres frères. Ce ms. (n° 91) grand in-quarto à longues lignes avec initiales ornées, renferme tout d'abord les six livres de Rétractions contre Julien. Suivant un quatrain final, la première partie a été copiée par Garin (Warinus), la seconde par Rannulfé, et la troisième par Cridus. Le manuscrit contient ensuite deux livres des Rétractions qui, suivant le quatrain de la fin, ont été copiés par Rannulfé, toujours « pour l'amour de S. Michel », *summo Michaelis amore*.

A la fin du xi^e siècle ou au début du xii^e, l'abbaye Montoise renfermait encore des scribes recommandables que l'on voit notamment occupés à copier les Homélies de S. Grégoire pape, beau volume in-folio à longues lignes avec majuscules de couleur, dont quelques-unes ornées. Une pièce de vers à la fin nous apprend que ce volume a été écrit par Gantier, « dit le chantre », Hilduin, « qui a copié nombre de livres », Scolland, théologien distingué, Ermenald et Osberne Nicolas, savants en philosophie, tous trois indiqués comme « bretons ». A une époque où l'on se plaît tant à soulever le voile, qui trop souvent recouvre le nom des auteurs des belles œuvres du vieux temps, c'est un devoir de garder le fidèle souvenir de ces modestes ouvriers du labour intellectuel.

On l'a remarqué, sur les cimes Montoises, l'austérité du granit se pare des charmes d'une patine d'or et d'argent, en même temps que de l'émail d'une végétation diaprée. Ainsi, dans les âges les plus reculés, la poésie couvrit de son brillant manteau le gravier des études monastiques. Les Muses, comme pour associer la muscote

des neuf sœurs aux théories des neuf chœurs des anges, se firent l'écho de la foi et de l'enthousiasme populaire envers S. Michel. Les trouvères et les troubadours chantèrent sa puissance et ses bienfaits dans leurs odes inspirées, et les dames et seigneurs, durant les loignes soirées, se plurent à entendre redire les gloires et les exploits du Prince de la milice céleste, dont la douce vision hantait

ensuite les rêves d'or. Ce sont les hymnes latines de l'Eglise et les cantiques des pèlerins en « vers romieux », qui furent le point de départ de cette série de chants à l'honneur de l'Archange. Les maîtres du luth firent écho aux voix du sanctuaire et des grèves, et bientôt, le Prévôt du Ciel eut sa place marquée dans le cycle des poèmes nationaux. Aussi bien, la poésie avec ses grâces naïves dut éclore naturellement sur les hauteurs enchantées du Mont, battu par le perpétuel mouvement de l'océan, dans cette atmosphère pure



1 S. Michel. 2 S. An. astin. "David" — Min. du x^e s.
M. du M. B. d'Avranches 75-76.

et serenu, d'où le regard plonge en des horizons sans fin pour se perdre dans l'azur du firmament ou dans les profondeurs de la mer. Sur cet îlot solitaire, la fleur de la poésie poussait comme la bruyère rose ou la fougère capricieuse dans les libres espaces; et, pour être aromatisée des âpres saveurs de l'onde, son parfum ne présentait que plus de charme.

Au surplus, le Mont n'est pas sans avoir quelque droit à revendiquer au sujet du magnifique poème national de *La Chanson de Roland*. La fête du sanctuaire, la désignation topographique et le culte de l'Archange sont célébrés dans cette épopée, « saine et vigoureuse, mâle et fière » comme les vieux ancêtres. Au dire du poète, Charlemagne réunit ses assises à la solennité de l'Archange, « a feste saint Michiel », et quand l'empereur sera de retour à Aix-la-Chapelle, « A saint Michiel tiendrat mult halte feste ». Dans la suite, on indique que le souverain, rentré dans ses États, tiendra sa cour « à la grant feste saint Michiel de l'Peril ». Lorsque arrive le désastre de la mort de Roland à Roncevaux, la nature est bouleversée par un

tremblement de terre, de l'ouest à l'est, et le poète pour préciser ces deux points cardinaux, mentionne, au couchant, le Mont et, au levant, Cologne : « De Saint Michiel de l'Peril jusqu'às Seinz ». A ses derniers moments tel c'est la fin de la seconde partie, le héros est assisté par les trois archanges, en particulier par « saint Michiel de l'Peril » (1).

Le fait que la fête angélique était solennisée dans la seconde Lyonnaise, ne suffit pas à expliquer l'insistance et la précision de l'auteur du poème. Qu'on place cette épopée à la fin du x^e siècle, ou bien au siècle suivant — le premier manuscrit connu est de la seconde moitié du xii^e — il est manifeste que le poète a subi le pur rayonnement de la Cité de l'Archange et des livres. C'est pourquoi le docte Léon Gautier, qui a attaché son nom à cette épopée aussi bien qu'à la chevalerie, n'hésite pas à écrire : « Il n'y a qu'un normand, peut-être même n'y a-t-il qu'un Avranchin, capable de donner tant d'importance à un pèlerinage, à une fête, à un saint de son pays ».



Le Christ, S. Augustin refusant Fauste, xii^e s. Ms. du Mont B. d'Avranches n° 72

1. *La Chanson de Roland*, v. 37, 53, 152, 1118, 246.

Assurément si l'auteur n'est pas un frère des aimables lettrés que nous avons salués et saluerons sur cette cime bénie, du moins il avait été touché par le doux rayon de la gloire de S. Michel « au péril de la mer ».

Le xiii^e siècle fut au Mont l'âge d'or des manuscrits et, sous la crosse de l'abbé Robert, on vit une légion de scribes adonnés à la transcription des manuscrits. Mais, comme si la direction souveraine de l'abbé eut invité ses collaborateurs à garder l'anonymat, on ne retrouve plus au bas des parchemins la mention du nom des copistes. En ces vers qui tout au moins satisfont la curiosité du chercheur. Dans la suite, il en fut de même assez souvent, et plus d'une fois nous voyons à la fin de tel ou tel manuscrit que tel abbé comme « Pierre le Roy l'a fait copier », sans que l'on y observe la mention du copiste.

Mais l'œuvre poétique, la plus considérable à tous égards et celle qui a contribué le plus puissamment à la culture littéraire, est le *Roman du Mont-Saint-Michel*. On sait peu de choses sur la vie de son auteur. Il s'appelait Guillaume, et la coutume de désigner les religieux, ainsi d'ailleurs que maints personnages, par le lieu d'origine, a permis de connaître son pays natal. — « Guillelme a non de Saint-Paier — Cen vei escriit en cest quaier », dit-il de lui-même au cours de son poème.

En la gracieuse paroisse de Saint-Pair, située sur le bord de la baie, près de Granville, l'on peut placer sa naissance vers 1130. De bonne heure, Guillaume se sentit attiré vers la mystérieuse abbaye qu'il devait célébrer avec un si touchant enthousiasme. Devenu moine, « cette kalendre qui chantoit et demouroit en cage », s'éprit des récits miraculeux contenus dans les chroniques latines et tenta de les exprimer en « veirs Romniens ». C'était l'époque où l'abbaye fleurissait comme un parterre formé de tous les arts réunis, sous la gémale direction de Robert du Mont, ainsi que le poète a pris soin de nous l'apprendre : « El tens Robert de Torignie Fust cil romanz fait et trove » (1).

On aimerait à connaître certains détails biographiques de cette existence, d'un charme intense ; mais il est difficile de distinguer Guillaume de Saint-Pair parmi les divers moines de même prénom, qui se rencontrent dans les obituaires et les autres registres funé-

(1) On trouve G. de Saint-Pair mentionné dans des chartes, de 1155 (record entre Robert de T. et Gilbert de Champeaux ; de 1164 (Ch. d'Achard, évêque d'Avanches ; v. 1172 (Ch. de Henne). — *Chronique de Robert de T.*, p. 262, 272, 306.

raïres, et la critique est réduite à souhaiter la découverte d'indications, de nature à tirer de l'oubli quelques circonstances de la vie du religieux-poète. En effet, pour toute esquisse de sa personnalité, il se borne à nous apprendre qu'il porte au cœur la flamme de la jeunesse et l'espérance des « joies du verdoyant paradis ». « Uns jovencels moine est del Munt — Deus en son reigne par li dont ».

L'ouvrage n'a pas de dédicace, et néanmoins il a semblé qu'il n'était pas téméraire d'en attribuer le patronage à un prélat, dans lequel les uns ont vu Baudry, évêque de Dol, et d'autres, Hugues, archevêque de Rouen. Les relations intimes entre ce dernier et l'abbé Robert, aussi bien que la visite que Hugues fit en 1156, au Mont, où il demeura quatre jours, pourraient donner quelque vraisemblance à cette opinion. Au surplus, peut-être ne faut-il pas chercher d'autres encouragements que ceux de l'illustre abbé du Mont, dont la vaste et sereine intelligence s'ouvrait sur tous les horizons.

Du moins, le jeune « jovencels » garde tout le mérite de l'exécution

de l'œuvre, qui est du plus haut intérêt pour l'histoire de la littérature française au Moyen âge. Suivre l'inclination pieuse de son âme, désireuse de chanter les dons de la nature et de la grâce, les merveilles de la foi et de la création : satisfaire son goût pour la poésie, en exprimant dans une langue facile et colorée les miracles du bienheureux Archange, les solennités du culte, la reconnaissance des peuples, l'écho des traditions et des légendes, qui séduisaient son intelligence et remuaient son cœur, telle fut la part qui porta Guillaume à composer son ouvrage. Le sentiment poétique s'est allié dans l'esprit du pieux trouvère au désir de vulgariser



S. Ambroise, min. du x^e s. M. du M. — B. d'Yveauches, 79

les trésors de la liturgie. Aux pèlerins laïques, il convenait de fournir un bréviaire en langage populaire, qui contint l'histoire des origines du Mont, ses merveilles, le récit des miracles, en un mot, pût fournir aux voyageurs de pieux récitatifs, pour tempérer la longueur du chemin et pour édifier les soirées, après le retour. D'ailleurs, le rythme ailé de la poésie étant de nature à faire voler ces récita de bouche en bouche et ne pouvait que favoriser l'essor des pèlerinages, en les popularisant. L'hymne latine, chantée par les clercs sous les voûtes mystérieuses du temple, avait ainsi son pendant dans le sirvente français, redit par les laïques au coin du foyer domestique (1).

Le jeune trouvère puisa dans son imagination fleurie et dans les traditions fidèlement transmises du convent, quelques-uns des traits de son livre; mais, surtout, il s'inspira des chroniques manuscrites, qu'il eut la suave inspiration d'exalter en « veirs romiens ». Ses contemporains, Robert Wace, le maître par excellence, Thibault de Barmon, Sanson de Nanteuil et André de Contances ne procédaient pas autrement pour la composition de leurs « romans ». Les manuscrits de la « librairie » du Mont, déposés pour la plupart à la bibliothèque d'Avranches, sont les sources auxquelles Guillaume a puisé. A l'instar de l'abeille, sur ces fleurs tour à tour d'une âpre senteur et d'un ornement capiteux, il a butiné de quoi composer le miel savoureux de son poème. *Le Roman du Mont* devint bien vite le guide des doctes de l'Archange, qui se plaisaient à lire et relire les éditants et naïfs romans. Le manuscrit original prit rang parmi « les ystoires, croniques et anciennes escriptures de cest ostel, lesquelles choses on manent et bénevoient les pèlerins » comme s'exprime un moine du *Mont-Saint-Michel*. On dut en faire de bonnes heures des copies, et au nombre de celles-ci, on peut placer le manuscrit du musée britannique (2). Montlaur en eut une maquette de l'œuvre, et, en 1739, la

(1) L'auteur indique le but de son travail dans les vers suivants : — Moltz pebrun qui vunt al munt — Enquierent molt et grant dreit unt — Comment l'glise fut fondée — Premièrement et estoïe — Cil qui lordient de l'estoire — Que cil den n'edoit n' memoire — Ne lunt pas bien ainz vunt faillant — En plusieurs lens et ne prenant — Por faire la apertement — Entendre à cels qui escient — Vunt de che zic la tornee — De latin lole et ordénée — Par veirs Romiens novellement — Molt en segrei par son convent — Uns jovencels.

(2) *Le Roman du Mont-Saint-Michel* est conservé au British Museum dans le Ms. add. 10,289, que l'on place vers le milieu du xiv^e siècle; il occupe les 64 premiers feuillets et chaque vers débute par deux majuscules inégales; la première alternativement rouge et bleue, et la seconde uniformément noire. On y rencontre un dessin au trait qui représente l'incendie du Mont avec les flammes en rouge. Le Manuscrit renferme en outre : une *Esboice de la reurrection*, traduite du latin

mentionna en ces termes : « Histoire du Mont Saint-Michel, en vers, faite du temps de l'abbé Robert de Thorigny, in-8 ». Après la Révolution, on trouve deux manuscrits du Roman en Angleterre, et l'abbé De la Rue les connut durant l'émigration, les étudia en vue de ses travaux sur les Trouvères anglo-normands, et, de retour en France, il publia dans ses Essais une notice sur Guillaume de Saint-Pair et quelques parties de son œuvre. Dès lors, l'attention se porta sur le moine trouvère et sur son curieux ouvrage (1).

Assurément rien n'est plus justifié que la curiosité et l'attention, désormais fixées sur l'aimable poète du convent Michelin. Le *Roman du Mont* est l'un des monuments les plus précieux de la langue française, sur laquelle il a exercé une heureuse influence. Dans son livre, le « joyencels moine » nous a laissé, non seulement l'histoire de l'abbaye, mais un tableau des plus complets et des plus fidèles des croyances, des traditions, des légendes, des mœurs, des préjugés, en un mot, de la vie du Moyen âge, en particulier du xii^e siècle. Parmi les sources auxquelles l'auteur a puisé, il convient de placer, en premier lieu, la chronique que Mabillon a attribuée à quelque chanoine montois du ix^e ou x^e siècle ; il s'agit de « La Révélation au Mont-Tombe », qui a été le point de départ de maintes copies, parfois avec de légères variantes. Guillaume a laissé les sept leçons relatives à l'Apparition du Mont-Gargan, pour s'attacher aux sept leçons qui rapportent au Mont-Saint-Michel, dont il a reproduit et développé les moindres circonstances. Sur cette trame, il a brodé ça et là quelques détails empruntés soit à son imagination, soit à la tradition locale, soit aux manuscrits. Dans cette dernière catégorie, on



Initiale d'un ms. du Mont.
B. d'Avranches.

de Nicodemus par Mestre Andren de Costances ; *La discipline du clergé*, traduction en vers du *Disciplina clericalis Petri Alphonsi* ; le *Compendium amoris*, en vers français ; et *Zouglet*, fabliau par Colin Malet. — Une copie a été exécutée par les soins de sir Frédéric Madden, conservateur en chef des manuscrits, et a été offerte à la bibliothèque d'Avranches par M. le baron Pirch, qui s'intéressait si particulièrement à l'Avranchin. Une autre copie du poème était jadis en la possession de sir Francis Palgrave « deputy keeper's of records » ; elle est moins complète et moins soignée, mais croit-on, un peu plus ancienne. En France, à la Bibliothèque nationale, le fonds des Blanes-Manteaux, garde une copie moins importante, qui a été mentionnée par M. A. de la Borderie.

(1) Le *Roman du Mont-Saint-Michel* a été publié avec des notes par MM. L. de Beaupeire et Francisque Michel, *Mém. des Antiq. de Normandie*, t. XIX, etc.

doit ranger les poissons de la baie, l'itinéraire des chanoines envoyés au Mont-Gargan, ainsi que la peinture des fêtes qui les accueillirent, enfin la description très circonstanciée de la sépulture de S. Aubert.

Le Roman forme une sorte de triptyque, dont la première partie est l'histoire religieuse de la fondation, et la seconde partie, l'histoire à la fois civile et religieuse des développements du monastère. Pour celle-ci, Guillaume avait entre les mains une chronique attribuée aux moines Gathon et Osmond, qui l'auraient composée sous l'abbé Ranulphe, et dont les leçons ont été transcrites dans le Cartulaire du Mont qui appartient également au ^{xiii} siècle (1). Le trouvère Michelin reproduisit les traits de la chronique ancienne, à commencer par l'arrivée de Rou et des Normands. S'il supprime la description de la Normandie, en retour il s'étend sur les maux causés par les envahisseurs : à propos des amours de Rollon, il développe, avec une visible complaisance, le récit du remplacement des chanoines par les religieux. Il se montre d'une exactitude presque notariale, quand il cite les chartes instituant les droits et privilèges de l'abbaye, en particulier le *Sacram* du pape Jean, le *Preceptum* du roi Lothaire, et les chartes de Richard I^{er} et de Richard II. S'il suspend l'énumération, c'est qu'il craint de fatiguer le lecteur : car, dit-il, — « Ennoieroit de les conter — Si je voloie ore à conter — Toutes les chartres as barons » Aussi bien, le récit des événements qui se rattachent aux ducs de Normandie présente un intérêt plus général.

Quant à la troisième partie, malheureusement mutilée et incomplète, elle contient le récit de huit miracles, dont sept sont empruntés au n° 34 du manuscrit antique. Parmi ces prodiges, se lit le récit du bouclier et de l'épée apportés par les Irlandais, que le poète raconte d'après la narration du prieur qui l'a recueillie « petiz en cest mostier ». Pour certains renseignements, l'auteur déclare les tenir de Froimont, « vieillard vénérable », et de Bernier, « qui vit encore, » et Guillaume de Saint-Pair, à propos d'un prodige, met en cause : « Dous moines de la meison — De moult grant religion — Dan Hideman et dan Fromont ». De ces observations l'on peut conclure que c'est peu de temps après la mort de l'abbé Radulphe qu'a été rédigée la relation qui nous occupe et, par les soins de son successeur, l'abbé Ranulphe. Peut-être est-on en droit d'ajouter que le rédacteur a tra-

1. Biblioth. d'Avranches n° 33 et 39. V. le titre des onze paragraphes. M. Dehèle a publié un Ms. contenant les mêmes documents, en particulier la description de la Normandie, qui forme le début de la seconde partie du Cartulaire.

vaillé d'après une double « Relation » (*Relationes*), la première se rapportant au départ des chanoines et à leur remplacement par les moines, et qui aurait pour auteur Gathon et Osmond, et la seconde, comprenant la première série des miracles, composée par Frotnond et Bernier. Sous la plume élégante de Guillaume, conduite par un esprit affiné, une imagination brillante et un cœur « enamorado » de S. Michel, récits et descriptions, tableaux et considérations revêtent un charme très prenant, qui tempère la sécheresse des faits par les grâces de la narration. Si nous ne nous étions imposé les limites nécessaires, nous aurions aimé à savourer les meilleures pages de ce poème à la fois si instructif et si séduisant, dans lequel revivent les chants tour à tour vibrants ou mélancoliques des bardes du vieux temps et des troubadours du Moyen âge. Mais nous devons nous borner à esquisser ce médaillon médiéval et à le suspendre dans la galerie des Maîtres près de l'illustre Robert du Mont, comme le disciple gracieux et lettré aux côtés du Maître grave et docte.

Comme récompense de son œuvre, harmonieuse et pure comme la brise marine qui se joue à travers les arcéaux enchanteurs du cloître Montois, « le moine jouvenceau » ne demande que « les joies du verdoyant paradis ». Du moins, dès ce monde, par la sincérité de son âme, l'aménité de son esprit et les grâces de son naïf langage, il a conquis une noble place dans notre respectueuse admiration et notre vive gratitude; et, pour notre part, nous lui disons non pas adieu, mais au revoir.

Parmi les Montois qui se sont acquis de la réputation dans le domaine littéraire, l'un des plus connus est Robert de Tombelaine, ainsi appelé, peut-être, par ce qu'il aurait été à la tête du prieuré de ce nom. Il fit profession au Mont, vers 1030, et, dans la suite, accompagné de cinq moines, il alla diriger l'abbaye de Saint-Vigor, fondée par Odon, en son diocèse de Bayeux. Ayant fait le voyage de Rome, il fut très apprécié par le pape s. Grégoire VII, qui le retint près de lui. Il revint à Saint-Vigor où l'on admet qu'il mourut vers 1090. Robert composa plusieurs ouvrages, dont on ne connaît que le *Commentaire sur l' Cantique des Cantiques*, en deux livres. L'auteur y développe le sens moral et allégorique du texte, plus rarement le sens littéral, dans un Commentaire d'un style remarquable de précision et de facilité, et qui a été imprimé. Robert de Tombelaine composa



Tombelaine, vue du s.-d.

ce travail, à la prière de son ami le moine Anastase, venu au Mont, de Venise sa patrie, et il l'adressa à Autfroi, abbé de Saint-Pierre-de-Préaux, ainsi qu'on le voit par le prologue. On possède encore de lui une lettre aux moines du Mont, qui relate une guérison miraculeuse, avec une allusion à l'abbé Roger, lequel eut, paraît-il, un différend avec ses bénédictins.

Les religieux Montois vivaient dans une atmosphère toute imprégnée de l'arome de la poésie la plus suave. Les charmes de la



Jérôme, min. du xiii^e s.
Bibl. du M., B. d'Avranches.

nature aux horizons infinis et les délices de l'abbaye aux profondeurs mystérieuses, étaient un sol privilégié sur lequel les pieuses légendes s'épanouissaient avec toute leur fraîcheur. Tantôt les moines prêtaient l'oreille aux refrains que la brise, venant de la Normandie ou de la Bretagne, leur apportait durant leur méditation sous les arceaux aériens du cloître ; tantôt, sous le rayon de soleil qui pénétrait à flots par les baies si magnifiquement ajourées du *scriptorium*, ils écrivaient sur de blancs parchemins des compositions inspirées par

le souvenir des traditions de l'île, de la région, ou de l'univers catholique, avec lequel ils vivaient en communion continuelle, au sein de leur retraite, qui était comme un monde en miniature. Parmi ces amis privilégiés des lettres, on compte notamment Nicolas de Belon, qui fut chapelain de l'abbé Richard Tustin. Au nombre de ses œuvres, on connaît un manuscrit daté de 1217, et que l'abbé Desroches place, en 1877, « chez M. d'Anizy ». Le poème comprend 228 vers, au cours desquels on remarque des tableaux de mœurs d'une sincérité parfaite. En particulier, la peinture du menuisier et du boulanger en leur moulin et four à ban, aux prises avec le laboureur et les clients, est frappante de vérité. On s'arrête avec intérêt devant le portrait du boulanger et de la boulangère, ou « fornière. » — Encor va grochant, la fornière — Qui est moult orgueilleuse et fière — Et le fornier requigne et jure — Que le for sera mal chaufé — Sa de bon pain nen mengera — Toi cru mal atorné sera.

Des poèmes allégoriques provenant du Mont, il ne nous reste qu'un volume, petit in 4 sur vélin du commencement du xiv^e siècle, conservé à la bibliothèque d'Avranches, et qui a fait l'objet de diverses publications. Le manuscrit renferme deux recueils : le premier comprend trente récits, sous le titre de *Tombel de Chartrose*, par un écrivain qui se dit « ne curé ne prestre » ; le second, moins

étendu, dit *Le Chant du Roussiquet*, n'est guère connu que par l'exemplaire de la Bibliothèque Montoise. Le *Chant du Roussiquet* est une œuvre de mysticité religieuse et le *Chant du Roussiquet*, inspiré des « Philomena » de S. Bonaventure, est une « gracieuse allégorie de saine à faire aimer » « Cil qui fist ciel et tier et le terre et le mer ». Au début du xve siècle, ces poèmes allégoriques faisaient les délices des moines du Mont. On se plaisait à les transcrire, et tel religieux bénédictin, Nicolas Delaunay, prieur au Mont-Dol en 1423, en copia un exemplaire pour son usage. C'est celui-là même qui est passé de « la librairie » du Mont à la bibliothèque d'Avranches.

Le théâtre, à son tour, devait plaire sous les yeux du peuple les faits et gestes de Saint Michel, avec tout le relief que le drame emprunte aux éléments de la mise en scène. Sans doute, il n'y avait pas cherché les charmes d'un art absolument satisfaisant pour l'esprit non plus que pour le regard; mais c'est les raffinements de la poésie, du décor, des roles et de la représentation en plein air, on sent vibrer la vivacité des sentiments, et palpiter les émotions de natures toutes naïves qui tentent de prendre leur essor vers un idéal plus parfait. On ne saurait imaginer un écho plus fidèle de ses pensées, des légendes et des enthousiasmes qui remuèrent alors l'âme de la nation. Les importants travaux d'histoire et les livres inspirateurs de la Muse poétique en ce Mont, qui fut une véritable académie, trouvent leur complément dans la représentation scénique. Au 1er et 2e solennelles, en particulier à Noël et à Pâques, le drame liturgique plaçait sous les regards les Mystères de la vie du Christ et les Saints, en des pièces que les Pastoraux tentent de faire revivre de nos jours pour aviver le foi de nos contemporains.

L'Archange, aux divins exploits vraiment héroïques, ne pouvait manquer de devenir le sujet de quelque drame émuivant. Au xixe siècle, un héritier de Guillaume de Saint-Pair, en promenant ses méditations sous les arceaux du cloître, imagina de mettre à la scène, en vers de huit pieds, les Prodiges opérés par le sublime

I. La souscription finale est ainsi conçue : « Scriptum in villa Dolensi per me fratrem Nicholaum Delaunay, priorem de Monte-Dolis, Anno Domini mille simo quadracentesimo vicesimo tertio, Mense februarii ».

Les lettres cart., cursive, quare, pro cart.
Pro scriptore bonni, alio et alibi eum.

Il est conservé à la Bibliothèque d'Avranches, N. 1862. Une partie très considérable de ces poésies a été publiée par M. Labbe Desroches et l'une des plus curieuses, « La mort du roi Siveyne », a été rééditée par M. Trebullen (Caen Poisson, 1846).

Archange. Cette œuvre, bien qu'imparfaite, étant la transformation du récit écrit en récit parlé et figuré, est un fait important à relever. Dans le premier drame, relatif à un prodige de délivrance sur la grève, on voit paraître le mari et la femme, « sponsus et uxor sponsi ». Le second rapporte la destruction d'un dragon par la vertu de l'Archange, auquel on offre en ex-voto un « escu » ou bouclier, et une « espée », sans doute, les objets en bronze longtemps conservés dans le trésor : on y voit figurer les pèlerins, « populus », et l'abbé, « Mainart abbas Montis ». La troisième scène montre les religieux se racontant un fait « merveilleux » survenu la nuit même, par l'organe de l'abbé de Jemyn, deux gardiens et deux moines, et l'abbé conclut en disant de prier, afin de vérifier si « la chose vient de Dieu, ou d'ailleurs », ou bien « si le fait est fantaisie » (1).

A partir de cette époque, S. Michel occupa dans l'évolution du théâtre religieux la place importante que lui donne la liturgie. On le rencontre dans le *Mystère de la Nativité de N.-S.-J.-C.*, dans le *Mystère du Siège d'Orléans*, et en divers autres drames. Aussi bien, parmi ces drames, les uns sont consacrés spécialement à la personne de S. Michel, qui y tient le rôle principal ; en d'autres pièces, l'Archange joue un rôle secondaire, mais toujours avec l'éclat qui lui appartient. Comme sa mémoire était inséparable de celle de Jeanne d'Arc, on devait retrouver S. Michel dans les pièces relatives à la Pucelle, telles que le *Mystère du Siège d'Orléans*, représenté en 1435. C'est sur le souvenir rapproché de ces deux noms glorieux, si intimement unis dans notre histoire nationale, que nous terminerons ici ce qui se rapporte à la littérature et que nous passerons à ce qui concerne la théologie et le droit.

(1) Ce drame, dont on ne possède que des fragments, a été recueilli par M. Delisle et publié par M. de Beaurepaire, sous le titre *Les Miracles du Mont St-Michel*, 1862.

Nous ferons remarquer que grâce à ce document, le nom de l'abbé Maynard permet de préciser la venue des pèlerins irlandais avec leur ex-voto, et de placer le fait à la fin du x^es, ou au début du x^es.

Selon la pensée de l'Eglise, les diverses sciences ont pour couronnement et clef de la voûte la théodicée ou la théologie, qui s'occupe plus spécialement de l'étude de Dieu, de ses attributs et de ses opérations, et qui envisage le genre humain dans ses rapports avec la Divinité. De fait, de tout temps et partout, les clercs et les religieux s'adonnèrent à l'étude de la théologie et des sciences ecclésiastiques qui s'y rattachent. Les moines Montois furent fidèles à suivre la tradition catholique, et, avant tout, le Livre par excellence, la Bible, fut l'objet de leurs pieuses méditations.

De la bibliothèque du Mont, nous connaissons deux Bibles sur parchemin, du xiii^e siècle. L'une est un in-4 à deux colonnes d'écriture fine et serrée et sans ornements, dont la dernière page garde une indication sur l'état civil du volume (1). La seconde Bible, en deux tomes in folio, bien qu'un peu gâtée par l'humidité et recouverte d'une reliure moderne, est très intéressante; écrite sur deux colonnes, elle est rehaussée de titres rouges et d'initiales ornées et historiées; chaque livre s'ouvre par une miniature sur fond d'or, représentant des sujets de l'histoire sainte, et la Genèse, en particulier, montre une très curieuse série de médaillons, disposés verticalement en manière d'élégante enluminure. L'abbaye, entre autres manuscrits, possédait une Bible du xi^e siècle, mais celle-ci ne nous est parvenue que par des fragments, collés à l'intérieur de la couverture du Ms. n° 10.

L'une des sources de la théologie est la liturgie qui embrasse l'ensemble des paroles et des rites relatifs aux cérémonies du culte. Au sein du Catholicisme, la liturgie, s'inspirant à la fois de la plus sublime conception de la Majesté divine et des aspirations de l'âme humaine vers les symboles et les représentations sensibles, réalise le plus magnifique ensemble de cérémonies qu'il soit possible d'imaginer. D'ailleurs, celle-ci s'accommode à merveille aux temps et aux lieux. Une dans son principe et son but, elle sait varier les dehors et la pompe du culte, d'après le caractère des populations, les exigences des temps, et j'allais dire les conceptions artistiques du milieu. Les scribes apportaient d'autant plus de soin à la copie des livres liturgiques, que ceux-ci servaient à des usages plus saints. On possède plusieurs Missels manuscrits provenant du Mont, et parmi eux, nous mentionnerons un *Missale abbreviatum*, in-4 de la fin du

(1) « Istc est fratrís Johánis Enele, monachi monasterii sancti Michaelis in periculo maris, quem magister J. Helleguin sibi dedit, et constitit X libras parisiensium. Anno Domini MCCCXVI, die martis post translationem beati Benedicti in julio. »

xix^e siècle, écrit à longues lignes, avec des majuscules ornées d'arabesques ou rehaussées de couleur, d'aucunes sans élégance (1).

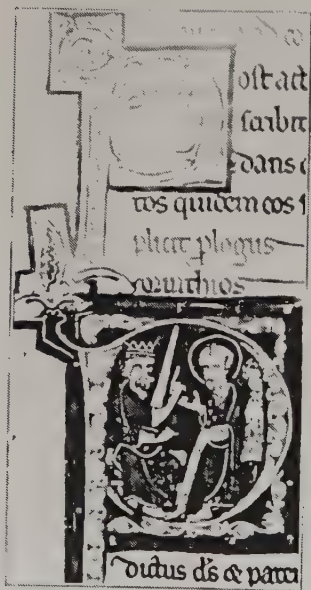
D'ailleurs, au Mont, les études fleurissaient sous les formes les plus variées. En 1626, le sieur de Brouhé « paracheva l'inventaire des tiltres et enseignementz de l'abbaye, qu'il fit relier en veau rouge, et est un très grand travail ». De son côté, le sous-prieur, Bernard de Requin, composa « un beau discours sur l'apparition de S. Michel au Mont-Tombe, sur la vie de S. Aubert et sur la translation de ses reliques, travail destiné à être lu aux jours de fêtes, durant le repas des religieux ». A son tour, D. Jean Huyues « a réduit le tout dans un petit livret » qui se conservait, jadis, dans la bibliothèque du couvent. Un peu plus tard (1640), à l'occasion d'une difficulté pour la garde d'un fils mineur de Gabriel Tardif, qui était

seigneur de Moidrey, le vicomte de Pontorson, en vue d'obtenir la garde noble, s'engagea à fournir, à ses frais, à la bibliothèque des moines une série d'ouvrages de patristique, de théologie et d'histoire, que l'on fit venir de Paris moyennant 600 livres.

D'autre part, la philosophie était cultivée avec soin, et, à la suite du chapitre général, tenu à Vendôme en 1633, le visiteur D. Placide Sarcus désigna D. Michel Pirou pour faire un cours de philosophie, composé de dix ou douze religieux. Trois ans après, quand le cours fut terminé, D. Pirou reçut l'ordre de se rendre à Saint-Serge d'Angers.

Au milieu du xvi^e siècle, le Mont avait la bonne fortune de posséder l'un des maîtres les plus doctes et les plus renommés qu'il y eut alors en France, D. Jérôme d'Harancourt, d'une famille de Lorraine. Sa haute intelligence et son

savoir approfondi, dans le vaste domaine des sciences théologiques et philosophiques, firent qu'on lui confia les chaires les plus impor-



1. Paul de la Haye, *Le Mont-Tombe*, 1626.

(1) On sait que plus tard, le savant Daniel Huët, qui fut évêque d'Avranches (1689-99), composa à la gloire de S. Michel des chants latins à l'occasion de la publication d'un Bréviaire. La beauté de ces chants leur a valu une place dans l'office propre du diocèse de Coutances en l'honneur de l'Archange.

tantes de la Communauté. On le chargea d'un cours de philosophie à l'abbaye de Redon et d'un cours de théologie à l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, en sorte que l'on envoyât ses escolliers de l'une achever en l'autre. » Or, le Mont n'avait rien perdu de son antique renom littéraire et scientifique, et pour recueillir l'héritage glorieux des siècles, les moines, réunis au chapitre général, à Vendôme, en 1645, désignèrent D. Jérôme d'Haraucourt. Le savant professeur ne négligea rien pour inculquer à ses disciples les éléments de la doctrine religieuse illuminée par les charlées des sciences qui s'y rattachent. Onze escolliers suivirent les cours durant trois ans et puisèrent auprès du maître, non seulement le savoir, mais ce qui l'emporte, le goût ardent de l'étude qu'il excellait à répandre autour de lui. C'étaient les Percs, D. Gélase Bidaut, Romuald D'Anjou, Marc Foyer, Louis Vincent, Jacques Gaumert, Philippe de Versillé, Julien Coha, Philibert Chapel, Jean Guyart, Martin le Poitevin et Bernard Hamelin. A la fin des cours, ils étaient très versés « soit en la doctrine, soit en la prédication; » et les trois derniers surtout étaient « fort bons prédicateurs » et « capables d'enseigner ». Si bien que la Communauté fondait sur eux de sérieuses espérances pour « honorer et servir la Religion ». Le Mont ne pouvait prétendre à garder plus longtemps cette lumière qu'on lui enviait au chapitre général tenu à Vendôme, en 1648, D. d'Haraucourt fut désigné pour aller un cours de théologie au célèbre monastère de Marmoutier, près de Tours.

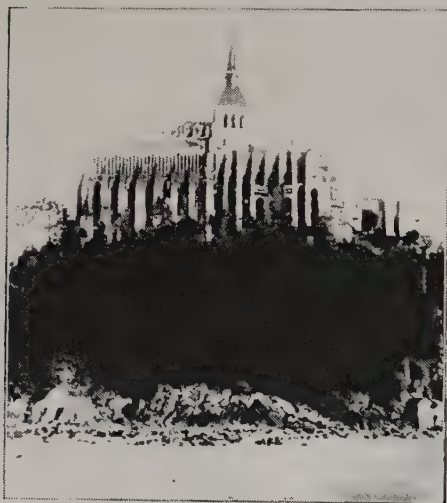
L'abbaye Montoise, comme un phare lumineux répandait autour d'elle le pur rayonnement de la science, en particulier sous la direction du prieur D. Huillard, qui étendit un arc de l'struction et de l'enseignement populaire en même temps que de la pureté des mœurs. Il profita de la visite archidiaconale, qui eut lieu à l'église Saint-Pierre du Mont, en 1645, pour porter un règlement à ce sujet : il ordonna que « Michel Sénéchal, prêtre de la dite église, enseignera doresnavant les jeunes enfants, dans la chapelle près le Tri-pot, et pourra loger en une petite chambre où y a une cheminée » et que « Jeanne Courtineau enseignera les jeunes filles, en quelque lieu séparé, en ladite ville »; et comme traitement « pour chacun enfant, leur sera donné par mois, trois sols ». Son successeur, D. Charles Rateau, laissa la réputation d'un religieux « très let et dans les lettres humaines et divines, philosophie et théologie comme aussy dans le droict canon et civil ».

Dans la suite, les cours de théologie et de philosophie conti-

nuèrent avec succès. De 1651 à 1654, le cours de théologie fut professé par le R. P. Grégoire Bodin, et suivi par « douze ou quinze jeunes religieux de la Congrégation, qu'on avoit fait assembler en cette abbaye pour vacquer et s'employer aux susdites études ». Puis, la théologie fut professée par les prieurs D. D. Chassinat et Mansel, et la philosophie par D. D. Hue des Fosses et Le Maréchal (1654-67). Un cours de rhétorique fut dirigé, pendant plusieurs années, par D. D. Besnard, Mansel, Jean Damascène et Hinault, qui enseignèrent les moines du Mont et « les profès, envoyés de divers monastères pour cet effet ». Le renom scientifique et littéraire qui avait fait la gloire du Mont, se prolongea à travers le XVIII^e siècle, ainsi que nous l'apprennent les trop rares documents qui se rapportent à cette époque, traversée par des événements peu favorables au développement des études. Mais, l'un des plus beaux fleurons de la couronne

Micheline fut l'étude approfondie du droit civil et canonique.

De bonne heure, la Normandie fut en possession d'écoles, dont la renommée s'étendait au loin. En celle de l'abbaye du Bec, la théologie et la philosophie fleurissaient avec éclat, et celle d'Avranches avait des professeurs de droit fort remarquables. Quant au couvent Montois, il se distinguait par la culture attentive des sciences, aussi bien que des lettres, et la jurisprudence y était en grand honneur. On



Le Mont, vue N., la Merveille avec le chapitre au N. O.

admet généralement qu'au Bec, Lanfranc, l'introducteur en France du célèbre Code Justinien, compta parmi ses élèves le docte Yves de Chartres, et surtout l'illustre S. Anselme, comme lui originaire d'Italie. A l'instar de Lanfranc, avant de se rendre au Bec, Anselme fit, dit-on, un séjour comme à l'ombre du Mont-Saint-Michel et professa un certain temps à Avranches. A la mort de son maître, Anselme composa un poème funèbre, dont une partie a été reproduite par Robert du Mont, dans sa Chronique. S. Anselme avait soixante ans, quand le roi d'Angleterre Guillaume le Roux l'obligea,

pour ainsi dire, à accepter le siège primateal de Cantorbery, où pour lui les épines poussèrent en abondance sous les roses, tant il eut à souffrir de l'arbitraire du souverain. Le maître se distingua par l'élévation de son esprit, par la profondeur et la variété de son savoir, en particulier dans le domaine des sciences philosophiques et théologiques, par la vigueur de sa logique, par la limpidité et la pureté de son langage, aussi bien que par la droiture de son caractère et par l'attachement inflexible au devoir. La dignité de son visage et la beauté de ses traits s'enveloppaient comme d'une auréole que lui donnait sa vie ascétique, dont les rigueurs excitaient les charitables reproches de la reine Mathilde.

Les leçons de maîtres tels que Lanfranc et Anselme, recueillies par des esprits tels que Robert et Richard, furent des semences précieuses pour la région, et le Mont devint comme une pépinière de travailleurs adonnés à l'étude de la jurisprudence. La « librairie » Montoise renfermait toute une série d'ouvrages de droit civil et canonique, remontant aux ^{xii}^e, ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles (1). Or, parmi ces

(1) Le Manuscrit 2184 est un Commentaire sur les trois premiers livres du Code de Justinien. — Le ms. 2199 est un abrégé méthodique des textes les plus importants du Code et du Digeste, composé par Vacarius, dès le milieu du ^{xiii}^e siècle. — Le ms. 2556 est un très bel exemplaire du ^{xiii}^e siècle, des Capitulaires de Charlemagne, dont Baluze s'est servi pour préparer son excellente édition. — Ms. 137, *Digestum vetus*, grand in fol du ^{xiii}^e siècle, à deux colonnes, avec initiales de couleur, taché par l'usage; à la fin, une note porte : *Iste liber est Guillelmi de Broie, clerici, abriencensis diocesis. Datum anno domini M^o CCC^o die Nativitatis Domini* ». — Ms. 138, *Digestorum libri XXXIX-L*, in-f. du ^{xiv}^e siècle, à deux colonnes, majuscules de couleur; en marge, il y a le commentaire perpétuel du texte; au commencement du 39^e livre, une vignette figure des voyageurs qui demandent l'hospitalité à la porte d'un couvent, dont les moines, du haut de la vigie, paraissent n'être pas disposés à accueillir la requête sans examen; les feuillets de garde du commencement et de la fin conservent, assez effacés, une foule d'observations diverses.

Ms. 140, *Instituta*, beau manuscrit, grand in-f. du ^{xiii}^e s. à deux colonnes, initiales bleues, la première historiée; il y a quatre livres complets avec, en marge, le commentaire, de la même écriture; les trois derniers feuillets portent des fragments de droit et un morceau sur l'art épistolaire, du ^{xiii}^e ou ^{xiv}^e siècle. — Ms. 141, *Codex et Instituta*, petit in f. du ^{xiii}^e siècle, à longues lignes à deux colonnes, titres rouges et initiales peu ornées. — Ms. 142, *Codex libri IX priores*, in-f. du ^{xiii}^e s. à deux colonnes, initiales de couleurs ornées, le texte est sur deux petites colonnes et le commentaire se déroule sur de grandes marges.

Ms. 143, *Azo in Codicem*, in-f. du ^{xiii}^e s. à deux colonnes et grandes marges. Ms. 144, *Azo in Codicem* etc..., in-4, fin du ^{xiii}^e s. à deux colonnes, écriture fine et peu d'ornements. — Ms. 145, *Capitularia*, in-4 du ^{xiii}^e siècle, à longues lignes. A la fin du volume, on lit : « *Iste liber est sancti Michaelis de periculo maris quem Dominus Robertus abbas fecit fieri. Quicumque librum istum furatus fuerit anathema sit* » : au-dessous, en écriture du ^{xiv}^e siècle : « *Anno Domini MCCCLX, die Mercurii, in aurora, scilicet quarto die in fine mensis aprilis*

manuscrits, le n° 2521 présente un intérêt capital pour l'étude du Droit romain, puis que cet exemplaire renferme les neuf premiers livres du Code de Justinien. On sait, en effet, que jusqu'à l'invention de l'imprimerie, les trois derniers étaient transcrits à part sous le titre de : « Tres Libri », et que le Digeste également était d'ordinaire transcrit en parties distinctes. Ce qui donne à ce manuscrit une

multitudo et mobilitas de exercitu regis ingratia interfecti fuerunt in fulgure et tempestate et maxime multi viderunt plueri sanguinem per plures provincias. » Baluze, dans la préface de ses capitulaires, parle de ce manuscrit, à la fin duquel il a écrit quelques mots.

Ms. 146, *Isidori Mercatoris Collectio Canonum*, in-f. de la fin du x^e ou du début du xii^e siècle, à deux colonnes, titres rouge et vert : au commencement il y a un catalogue de 110 provinces, divisées en 11 régions, et la Notice des cités des Gaules : à la fin, on trouve le catalogue des papes, jusqu'à Honorius II inclusivement, ce qui indique qu'il a été rédigé entre les années 1124 et 1130. Une main différente a continué le catalogue jusqu'à Alexandre III. Le scribe a par-tout écrit cette suite entre 1159 et 1181, époque du règne de ce dernier pape (Cf. Pertz, I, *Archiv.*, VIII, 381). — Ms. 147, *Yvonis Carnolensis Pannormia*, in-4 du xii^e siècle à longues lignes titres rouges. — Ms. 148, *Decretum Gratiani*, in-f. du xii^e siècle, très soigné, à deux colonnes, titres rouges et initiales de couleur, le premier titre est en lettres de fantaisie : on y trouve un tableau des lettres grecques, avec leur valeur (Cf. *Biblioth. de l'Ecole des Chartes*, 6^e série, t. IV, p. 608). Au bas du premier feuillet est cette note : « Magister Thomas de Aumesnilio posuit decreta in bibliothecam pro VII libris solidis IIII turonensium ; anno Domini An^o CC^o XXX^o nono, die mercurii proxima post festum beati Gregorii, ad instantiam Ricardi l'Eschaudé, die XIII Marcii. »

Ms. 149, *Decretales et varia ad Normanniam spectantia*, in-f. du xiii^e siècle, à deux colonnes majuscules de couleur et grandes marges, la collection de droit canon commence au folio 79. On y trouve toute une série de documents dont plusieurs se rapportent à l'histoire de l'abbaye. Au f. 2, Lettre d'un évêque de Tusculum à l'abbé du Mont, au sujet d'un moine, battu par ses confrères : « Frater Nicolaus, Dei gracia Tusculanus episcopus, viro venerabili abbati sancti Michaelis de periculo maris : » diverses pièces imprimées par Martène, Bessin : certaines lettres dont quelques-unes relatives à Bayeux ; une lettre de Guillaume IV, évêque d'Avranches à l'abbé Richard I (Cf. D. Martène, *Thesaurus Anecd.*, t. 931 : f. 118, des lettres à l'abbé du Mont, qui ont été publiées par D. Martène (Cf. *Thesaur. Anecd.*, t. 807, 818, 911) : f. 149, un concordat entre l'abbé et les moines (loc. cit., t. 848) : f. 150, *Petitio Rudulphi abbatis contra suum essorem suum* (loc. cit., t. 848) : f. 150, v. Lettres de Thomas, pour l'année 1207 (loc. cit., t. 861) : 3 lettres de Jean, abbé de Redon, au sujet de Raoul (loc. cit., t. 962-964).

Ms. 150, *Decretales Gregorii IX*, grand in-f. du xiii^e s. ; quelques pièces relatives à l'histoire ecclésiastique de la Normandie. — Ms. 151, *Decretales*, in-4 du xiii^e siècle, très net, majuscules de couleur. — Ms. 152, *Decretales*, in-f. du xiii^e s. à deux colonnes et de plusieurs mains. — Ms. 153, *Sextus et Clementine*, in-f. à deux colonnes, du xiv^e siècle, texte et commentaire. — Ms. 154, *Sextus et Clementine*, in-4 du xiv^e siècle. — Ms. 155, *Johannis Andreæ super sextum*, etc., in-f. du xiv^e s. à deux colonnes, de différentes écritures, initiales de couleur. Ms. 156, *Magistri Pauceti Bononiensis ordo judicarius*, etc., in-f. des xiii^e et xiv^e siècles, à deux colonnes, initiales de couleur rouge et bleue, divers fragments de droit.

importance de premier ordre, c'est qu'il date du *x^e* siècle. Sur nombre de points, il s'écarte du texte officiel en « Vulgate », qui : été arrêté définitivement par la célèbre école de Bologne, et cette circonstance lui donne un intérêt tout particulier, selon l'observation autorisée de M. Beautemps-Beaupré. Aussi bien ce manuscrit est-il antérieur au célèbre professorat d'Innocentius, le plus ancien des docteurs de Bologne ». Il n'est pas improbable qu'il ait été transcrit sur un exemplaire du Code Justinien que Lanfranc aura apporté d'Italie en Normandie, lorsque le savant professeur vint s'établir dans le nord de la France.

Au soir du *xv^e* siècle et à l'aurore du *xvi^e*, l'étude du droit prit un nouvel essor, sous la direction de l'abbé Pierre Le Roy, qui fut une des lumières de son temps par son intelligence, sa prudence et son savoir.

« Très docte personnage en toutes les sciences, mais particulièrement en décret », Pierre travailla sérieusement, tant pour l'avancement de la vertu des moynes que pour les sciences, et pour ce achepta plusieurs bons livres ». « Ayant reconnu l'estat du monastère et la capacité des religieux, il commença à leur lire le droit canon et à expliquer la Sainte-Ecriture, ordonnant, pour ce sujet, quelques heures auxquelles il y pourrait mieux vacquer, et à ce que cet exercice ne fut interrompu lorsqu'il seroit absent, il en ordonna quelques-uns pour continuer la leçon, lorsqu'il n'y pourroit vacquer, et d'autres pour enseigner la grammaire aux jeunes frères. Pour les exciter à s'adonner fervemment és dites sciences, il achepta une grande quantité de livres. N'entendant néanmoins qu'ils obmissent la régularité, ains qu'ils entremelas-sent l'estude des lettres avec la dévotion, il fit plusieurs belles constitutions lesquelles il vouloit estre gardées : nous les disons. Et pour oster tout prétexte d'impossibilité, il eut soin de pourvoir aux nécessitez de chascun, d'entretenir l'église et le monastère en bon estat, et de conserver les biens et revenus d'iceluy.

On sait que Pierre Le Roy remplit la charge de régent de l'Université de Paris, et, en 1399, il régentait, à Paris, en la faculté des décrets ». Au nombre des manuscrits qu'il conservait religieusement sur les rayons de la bibliothèque, figuraient les neuf premiers livres du Code Justinien ». Dans son zèle pour les livres, l'abbé fit transcrire avec soin un certain nombre de manuscrits »



Le Montebellun Charterhouse.

rapportant soit à l'Écriture-Sainte, soit au droit et aux autres sciences (1).

Les traditions de Le Roy furent continuées par l'abbé Robert Jolivet. A cet effet, Jolivet demeura longtemps à Paris. En 1411, il y étudiait dans la faculté de droit, et ses « lettres de scholarité » étaient conservées dans les archives du Mont. En 1416, il poursuivait ses études, ayant pour « maistre Jean Crespon, docteur en la faculté de droit » ; et puis, « tost après, il sortit de Paris pour défendre le monastère des ravages que faisoient les Anglais. »

Le couvent Montois était comme une ruche féconde dans laquelle s'élaborait le suc des sciences les plus variées, sous la direction de maîtres expérimentés. Au cours du xii^e siècle, le pape Alexandre III, en butte aux intrigues de l'antipape Octavien, vint avec joie le clergé et la nation lui faire, en France, un accueil empressé. Afin de remédier aux maux de l'Église, il convoqua, à Tours, un concile général, qui se tint à l'octave de la Pentecôte 1163. La session eut lieu dans la cathédrale Saint-Maurice, que le chapitre, grâce aux libéralités des princes d'Anjou, avait réédifiée, vaste et somptueuse, dans le style plantagenet, dont la partie inférieure conserve la remarquable empreinte. L'abbé Robert de Torigni vint au Concile et sa science, jointe à l'éclat de son nom, lui valut certainement de jouer un rôle à part dans les réunions conciliaires. Sans parler des

(1) On a de lui, en particulier, un grand in-f. à deux colonnes, avec initiales ornées en bleu, sur fond d'or; dans la suite, quelques feuillets ont subi des déchirures. Le sujet de l'ouvrage est un Commentaire *Jos. de Hysdino in Epistolam S. Pauli ad Titum*. Une seconde partie contient une glose sur Saint Marc, intitulée : « Incipit Postilla magistri et fractris Johannis de Hysdino super Marchum. Hysdine est un docteur en théologie, de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Le premier feuillet porte en tête, en écriture du xve siècle : « Istum librum compilatum a Jo. de Hysdignio super Marchum et ad Titum acquisivit frater Petrus Regis, abbas hujus loci quem isti monasterio contulit et ipsum in libraria ad usum et utilitatem omnium fratrum reponi voluit. » Une note, mise au bas du premier feuillet par D. Anselme Le Michel, va plus loin, et dit : « Hic codex scriptus est anno 1391 jussu Petri Le Roy, abbatis sancti Michaelis ad mare. » Une indication plus complète, à la fin de l'Exposition, nous apprend laquelle des deux notes dit vrai : « Ego Johannes Cachelart, bachalaureus in decretis perscripsi et complevi istam presentem lecturam pro reverendissimo in Christo patre ac domino magistro Petro Regis, divina providentia abbate B. Michaelis in Monte Tumba, anno Domini M^{me} CCC^{me} nonagesimo primo. Deo gratias. » La troisième portion du volume contient les neuf premiers livres du Code Justinien, en écriture différente des deux ouvrages précédents. A la fin, on lit : « Explicit nuncius liber codicis domini Justiniani. Johannes le Cronier presbiter scripsit istum librum. » Le manuscrit se termine par des fragments des 48^e et 49^e livres du Digeste, avec des commentaires sur le commencement du 48^e et sur la fin du 49^e. Il y a une vignette au début du 49^e livre.

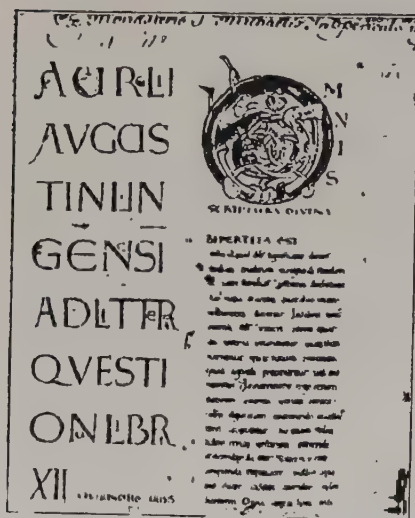
canons disciplinaires, nous devons mentionner le dernier, qui entre davantage dans notre cadre.

L'étude du droit et de l'histoire naturelle, qui attira de tout temps les esprits élevés, avait pris un nouvel essor, et plus d'un religieux aimait à se rendre dans les centres d'études pour y suivre les cours, non sans que ces voyages et ces séjours plus ou moins prolongés eussent leur contre-coup sur la discipline monastique. Les Pères du Concile de Tours s'en émurent et dénoncèrent l'habileté de l'antique ennemi de l'Eglise, pour séduire les membres choisis et distingués du clergé ». Habile à se transformer en ange de lumière, il invoque le prétexte de pouvoir donner aux frères malades les soins corporels, et de mieux gouverner les affaires du couvent, si bien qu'une fois versés dans les choses extérieures, ils négligent les affaires intérieures. » En conséquence, on arrêta qu'aucun religieux, après la profession, ne pourra quitter le couvent, pour suivre les cours de droit et de sciences physiques. Celui qui contreviendra à cette règle et ne rentrera pas à son couvent au bout de deux mois sera considéré comme ex-communic; de retour au monastère, il prendra le dernier rang au chœur, au chapitre, à table et dans les autres cas, sans pouvoir espérer d'avancement, si ce n'est de la miséricorde du Saint-Siège. Les évêques, abbés et prieurs auront à réprimer ces abus, sous peine de se voir prives de leur dignité ».

L'abbé Robert savait trop parfaitement allier le goût du savoir et l'amour de la discipline pour ne pas souscrire absolument à ces décisions. Mais aussi, il dut éclairer les Pères du Concile sur l'utilité qu'il y avait de cultiver les sciences dont Dieu se proclame le haut suzerain — *Deus scientiarum dominus est* — et sur l'opportunité d'envoyer les moines étudier dans les centres renommés avant qu'ils eussent fait les vœux solennels. Au couvent, il continua d'enseigner avec autorité à ses religieux tout à la fois la pratique de la règle monastique et l'application à l'étude des lettres, des sciences et des arts, en un mot, la culture de toutes les nobles facultés dont la Providence a doté l'âme humaine. Les sciences naturelles, envisagées en particulier dans leurs rapports avec l'organisme humain, jouissaient au Mont du droit de cité le plus complet. D'ailleurs, les recettes médicales, puisées dans les traditions des anciens et dans les expériences personnelles des moines, constituaient un fonds partie scientifique et partie empirique, dont les manuscrits ont conservé le souvenir. On y trouve, entre autres spécimens, l'emploi de l'orpiment *psilotrum* pour arrêter le cours de certaines nuisibles et pour épiler les poils disgracieux.

Au surplus, le champ d'études était trop favorable aux observations relatives aux astres aussi bien qu'aux phénomènes de notre planète, pour ne pas captiver les religieux. De fait, l'astronomie, sous une forme ou une autre, a toujours séduit les natures éprises du besoin de prendre l'essor vers des sphères plus sereines et plus libres. Dans l'antiquité, les écoles Ionienne et d'Alexandrie furent deux foyers dans lesquels l'astronomie occupait une place d'honneur, à côté des autres branches du savoir humain. On exposait

notamment la sphéricité de la terre, la cause des éclipses, le double mouvement du globe terrestre, l'obliquité de l'elliptique, la précession des équinoxes et la pluralité des mondes habités. En Occident, à défaut du tempérament songeur des habitants et de la transparence des nuits sereines, l'astronomie fut une source de pratiques superstitieuses, plutôt qu'une science proprement dite. Du moins, les Arabes, enfants du désert, s'adonnèrent à cette science et la firent pénétrer en Europe, au VIII^e siècle, en même temps qu'une foule de connaissances théoriques et pratiques. D'ordinaire, on s'en



Commentaire de S. Augustin sur la Genèse.
Ms. du M. A. S. B. d'Avanches.

tint aux considérations d'Aristote traduites par les Arabes, et aux commentaires des Pères sur la Bible, en particulier sur l'Hexameron, ou l'Œuvre des six jours, d'autant plus que l'imperfection des instruments d'optique était un obstacle au progrès.

Cependant, on vit un sillon lumineux, j'allais dire une voie lactée, tracée par de nobles esprits, tels que Boèce, Cassiodore, Gerbert ou Sylvestre II, Alexandre de Halès, Roger Bacon et Vincent de Beauvais. Ce dernier, dont le puissant cerveau synthétisa dans le *Speculum maius* toutes les connaissances de son temps, démontra la rotundité de la terre dont « toutes les parties sont attirées vers le centre, » et, après une étude attentive des étoiles et des planètes, il combattit l'influence prétendue des comètes sur la marche des événements. Ainsi, de tout temps, depuis les premiers pasteurs de la Chaldée, dont les observations préparèrent les for-

mules des âges suivants, jusqu'aux magnifiques découvertes de savants modernes, le monde séléral a fourni un champ illimité aux investigations de l'homme, et celui-ci s'est attaché à coordonner ses déductions sous la forme de calendrier, d'astrolabe, de cartes, et de tables, présentant un caractère plus ou moins scientifique.

Le Mont-Tombe offrait une situation trop avantageuse pour qu'on n'en fît pas un poste d'observation. Si l'on en croit la tradition, les Druides utilisèrent cette position exceptionnelle dans l'intérêt de la science astronomique. Quoi qu'il en soit, les religieux Montois, favorisés par le calme de la retraite et par les pratiques de la vie contemplative, aussi bien que par les connaissances puisées dans les manuscrits des anciens, qu'ils aimaient à transcrire, créèrent un observatoire dans lequel on prit soin de consigner tous les phénomènes intéressants. Sans doute, les explications fournies par les moines ne sont pas toujours de nature à satisfaire notre esprit guidé par les découvertes plus récentes ; mais, c'était la faute de leur temps, et nul n'en savait davantage. Ce qu'il importe de recueillir, dégagées des interprétations et des hypothèses, ce sont les données positives, les observations bien et dûment constatées, qu'ils nous ont laissées. Or, une bonne partie des connaissances astronomiques des religieux Montois est conservée dans un manuscrit in-folio par chemin, du ^{xii}^e siècle (n° 285). Ce volume contient des traités relatifs à différentes sciences, et nous mentionnerons les divers ouvrages qui composent ce Recueil, non dans l'ordre méthodique, mais suivant le rang qu'ils occupent. Après une table complète des travaux, suivent la série des traités, se rapportant à l'Astronomie, et l'on y salue comme le sommaire des notions possédées par les milleurs esprits de l'époque.

1) « Incipit præceptum canonis Ptolemy intellectus. Incipit... — Incipit de nominibus laborum laboratorum in astrolabis. In primis Almagestarat id sunt circuli et arcus... » ; fin « ... quanta sit utilitas illorum probare poterit ». Ce texte paraît se rattacher au traité : « Compositio astrolabii » mentionné plus bas ; on sait que l'on se servait de l'astrolabe pour mesurer la profondeur de la mer. — De astronomia, quare sit ultima artium. Artium septem ultimæ sede posteriori collocata... », fin « ... super quam eum jacere non dubitatur ». — « De his que præstat astronomia. Astronomie modus multifariam consuetus tit... ». — Extrait des Origines par Isidore de Séville, lib. III. — Un traité d'Astronomie sans titre : « Mundus igitur ex quatuor elementis... », fin « ... de fin aut retrogradare facit, » en sept feuillets ; le même fragment se retrouve dans le manuscrit n° 226, n° 6. — Une table des signes. — Des vents. — De ventis et stellis philosophus... » — « Compositio astrolabii secundum Hermannum Contractum ». — Après la table des chapitres : « Regule Ptolemy in astrolabio ». — « Quæcumque astronomia peritiam disciplinæ... » ; Ptolemy, sous ce travail sous le nom d'Hermann Contract. — Trait anonyme de l'Almageste.

Par sa situation et sa structure, l'abbatiale et son clocher étaient tout à la fois une église d'où la prière montait vers le ciel, un phare et un sémaphore pour diriger les navires, et un observatoire d'où le regard plongeait dans l'espace, pour y étudier les phénomènes atmosphériques. Une statue de S. Michel, placée au sommet de la tour centrale, servait à indiquer la direction du vent, et l'un des manuscrits les plus curieux montre, en effet, qu'ici l'on ne négligeait pas de porter leurs observations de ce côté. Pour les Montois, le clocher de l'abbatiale joua le rôle de la Tour des Vents d'Athènes et de la Pyramide de Rome, avec cette différence, tout à l'avantage du Mont, que le site était on ne peut mieux approprié. Le triton d'airain des anciens fut remplacé par une statue pivotante de S. Michel, que l'on installa au ^{xv}^e siècle, après la reconstruction de la flèche. Ce devait être une statue en bois doré ou recouvert de lames dorées.

« Janus et Apollo dum sibi invicem reperti fuerint, certas discriminant horas etc... » ; il se compose de onze chapitres : I. « Incipit de horologio secundum Alkoran, id est sphaera rotunda » ; II. « De altitudine cujusque terra » ; III. « De altitudine cujuslibet stellae » ; IV. « De arcu diei, etc.... ». Un traité renferme un chapitre intitulé : « De vocabulis stellarum arabicis et latinis et formationibus », dans lequel on voit les noms et la situation des étoiles, qui est indiquée par de petits points noirs. — « Incipit compositio astrolapsus secundum Ptolemaum. Jubet rex Ptolemaus bene politam fieri tabulam... iterate. » — « Item alia compositio, Philosophi... concludatur ». — « Item alio modo quomodo fiat astrolabium ; début : « Componas circulum æquinocbialem... » ; en marge on lit : « Compositio Ascelini ». Dans la table qui précède le manuscrit, il y a : « Alia compositio secundum Ascelinum. » — « De componendo viatorum horologio. » — Autres règles « De horologio », Erastothenes y est cité. — « Astronomicorum presligiorum Thebdis secundum Ptolemeum et Hermetem per Adelardum Bathoniensem ex arabico translatus. » Le titre existe bien dans la table du commencement, mais le traité fait défaut dans le volume. — Traité du Zodiaque, fin. Hæc sunt loca excessuum cum quibus finem institutionis facimus. Explicit ysa-goga minor per Adelardum Bathoniensem ex arabico sumpta » (Cf. Peritz, *Archiv.* VIII, 382. Ravaisson, *Rapport*, etc., 129).

Parmi les traités d'astronomie qui forment la plus grande partie du manuscrit, il y a deux ouvrages de science mathématique et naturelle. Ce sont : — 8. « De mensurâ cere et metallorum fusilis operis », une demi-page — 9. « De fistulis organicis. Cuprum purissimum tundendo... jocundior ipsis » ; un peu plus d'une page. — 10. Traité des couleurs, sans titre : « Colorum alii sunt albi... » 11. « Quanta sui parte aurum sit densius argento. » — 12. « De cecidenda materia lignorum » — 13 « De ventis. Erastotenes philosophus... » — 14. « De multiplicationibus per abacum... » — 15. « Psilotrum ad noxios quosque humores extrinsecus dissecandos et pilos qui displicent extirpandos. » — 16. Vers sur les mesures et sur l'abaqus. — 17. « De ponderibus quantum continent » — 25. « Rithmarchia » ; ce titre est plus récent que le texte. Dans la table ancienne, le titre est : « Ramarchia id est pugne numeri », pour « Arithmouachia » ou par corruption « Rithmomachia ». — 28. « De mensurâ cere et metallorum fusilis operis, » opuscule identique au n° 8. — 29. « De fistulis organicis » ; c'est le commencement de l'opuscule n° 9.

suivant les termes de la Chronique : « species d'aurata ». On n'avait d'ailleurs qu'à reproduire la statue qui fut faite à la suite d'un don de Philippe le Bel en 1311, et qui, d'après D. Le Roy, était « de bons couvert de lames d'or, de la hauteur d'un grand homme. » C'est une curieuse statue de ce genre qui surmonte le campanile de l'hôtel de ville de Bruxelles.

Les connaissances des religieux bénédictins se révèlent ainsi que nous l'avons dit, en plus d'un ouvrage de leur bibliothèque. Nous retrouvons un autre traité astronomique dans un manuscrit in 4, du xiv ou xiii siècle, écrit à longues lignes, par plusieurs mains (1). Le manuscrit 109, dans la seconde partie attribuée au xi siècle, renferme divers ouvrages de S. Isidore, du vi^e siècle (*Isidori opuscula multa*), parmi lesquels le traité *De temporibus et naturis rerum*, adressé au roi Sigebert, en 46 chapitres, avec d'intéressantes figures cosmographiques et météorologiques (2). Quant au manuscrit 114, qui renferme des œuvres de Raban-Maur, il contient, entre autres, le traité : *De compoto* (3). Les anciens attachaient une haute importance à la corrélation entre le soleil et les signes du zodiaque. Or actuellement, la situation du soleil ne répond plus aux constellations



Hôtel de Ville de Bruxelles, avenue du duc de S. Michel, 55

(1) Dans le ms. 226, à la suite du « Somnium Scipionis » et du commentaire de Macrobie, viennent divers ouvrages. C'est d'abord un fragment : « Astronomia est astrorum lex, » d'après Isidore de Seville, *Origines* t. III, c. XXIII LXX, avec des figures pour expliquer les phases de la Lune. Un fragment de traité d'astrologie :

I, II, III, IIII, V, VIII, I, VI, I, III, etc.

a, b, c, d, e, f, g, h, i, k, etc.

« Istas litteras divide per o, et 3 etc. : si superaverit de ipso compoto I vel II, erit de sole, et si II vel o, erit de Lucifero, etc. Une figure colorée explique les noms et la valeur des planètes. Les principaux chapitres sont intitulés : VI, de thronis — VII, Incipit astrum de diebus — VIII, de nocte, id est Jovis — De latrone qui furatur, quomodo potest agnoscere — De hora bona sive mala — Incipit compotus de VII fatiis per homines vel feras — Incipiunt status astrorum — Alnac, hoc est caput de ariete... ». A la fin : « Aleesmee, hoc est finis de Virgine et sunt stellæ quinque, sicut hic apparet ».

(2) Il a été imprimé à Cologne, in f. 1617, p. 246 ; mais, on trouve dans le manuscrit quelques traités qui ne sont pas dans cette édition, tels que : De solsticio, de æquinoctio, de bissexto, de diebus observandis etc., de seraphim et de alio.

(3) Ce traité a été publié par Baluze dans les *Miscellanea*, t. I, p. 1. On y voit en outre, des vers élégiaques sur les mois, savoir, quatre pour chaque mois. Une autre pièce de 12 vers, un par mois ; — Des vers relatifs au calendrier. Une notice sur les Merveilles du monde et sur les constellations.

du firmament des anciens; et, par suite de leur mouvement propre, elles ont rétrogradé vers l'Orient. Depuis longtemps l'on a cessé de croire à l'influence des astres sur la vie de l'homme et des peuples. D'ailleurs, ce calendrier, au point de vue du rapport entre le soleil et les constellations, n'est pas d'accord avec celui de Jules César. Sans relever les différences pour chacun des mois, nous ferons remarquer que, pour janvier, le calendrier de César fixe le soleil au signe du Capricorne, le 18 décembre, et, dans le Verseau, le 17 janvier, tandis que le calendrier Montois place le soleil au tropique du Capricorne, au commencement de janvier, et au Verseau, le 18 de ce mois. Le calendrier du Mont place les Poissons dans le mois de mars, et le premier jour du siècle le 18, tandis que les éphémérides juliennes fixent le premier jour du siècle au 21 mars, et mettent le second des Poissons le 3 de ce mois.

Nous arrivons au dernier des manuscrits présentant un caractère de nature à fixer ici notre attention. Le Recueil n° 214 s'ouvre par un calendrier rédigé au xiv^e siècle, avec majuscules de couleur. Un historien fort érudit a pensé qu'on peut attribuer ce manuscrit à



Porte du «bâleau» Tiphaine,
xiii^e s.

Tiphaine, femme de Du Guesclin, renommée pour ses connaissances astronomiques, ou du moins «aux leçons qu'elle donna aux religieux». Mais, rien ne justifie cette supposition, et, il faut admettre que les moines sont bien les auteurs du calendrier. En le rédigeant, ils n'ont fait que suivre les traditions et les exemples de leurs prédécesseurs, au Moyen âge. On y rencontre l'indication des jours néfastes: car, d'après le mouvement des astres, un sort malheureux, croyait-on, était réservé à ceux qui naissaient sous telle constellation; on voit également les relations du soleil avec les signes du zodiaque, le nombre des jours du mois et aussi de la lune, la quotité des heures de jour et de nuit, ainsi que des observations sur le chant des oiseaux et sur les usages liturgiques; enfin, à l'endroit du Martyrologe d'Usuard, le manuscrit garde quelques remarques astrologiques (1).

Dans le calme de leur retraite, entre le ciel et la mer, les moines se plaisaient à observer les phénomènes de la nature. A titre de renseignements, nous relèverons certaines observations météorolo-

(1) Comme ces observations rythmées reflètent bien les idées, les préjugés et

giques mentionnées dans leurs manuscrits. En l'année 1155, le jeudi 12 avril, « au soleil levant, il se fit un si grand tremblement de terre au Mont que tous croyaient en peu d'heures y devoir abîmer; car ce rocher branlait comme la feuille d'un arbre ». En 1165, la foudre tomba « sur le rocher du Mont sans rien endommager pour le coup ». En 1265 « in vigilia Domini », la lune se montra « rouge » comme la flamme du feu; et le 27 octobre, vers les trois heures de la nuit, une trombe terrible causa des désastres considérables sur terre et sur mer. La même année, un soir, après Complies, on vit à l'Occident, « une étoile à queue lumineuse », ou comète, et les chroniqueurs ajoutent que, peu après, le 27 février, Charles, frère de Louis, roi de France, soutint ses droits à main armée sur la couronne de Sicile et remporta la victoire contre Manfred. « En 1270, il fit trois coups de tonnerre extraordinairement espouvantables », et, du cloître, « on aperçut une flamme sortir de la croix qui estoit en haut du clocher. » En 1300, la foudre causa un incendie. En 1333, il y eut « de si grandes tempestes et orages, de vents et de pluies, que tous estimoient ce rocher avec ses edifices devoir en peu de temps abîmer. » et ils pensèrent voir « le S. Archange en une grande clarté. » En 1336, « le premier lundy de juillet, fut la grande grésille qui destruisit tout là où elle choit, qui estoit grosse, telle y avoit comme ung œuf de gelaine ». En 1438, « le jour de saint Georges, après Pasques, fut le grand vent qui ardit tout par où il passa. »

Parfois, le Mont était le théâtre de phénomènes lumineux qui, durant la nuit, « rendaient cette place aussi claire qu'elle est au plus beau jour d'été, en plein midy. » Le peuple les appelait « la clarté de Saint-Michel », et y voyait des manifestations du S. Archange, au rapport des chroniques. Le 3 novembre 1452, vers 4 - 9 heures « du soir, le Mont fut ébranlé par un orage avec pluie, grêle et « éclat de tonnerre » qui terrifia les religieux. En regardant le clocher, ils

— — — — —
 aussi les connaissances de l'époque, nous transcrivons celles des mois de septembre et d'octobre.

<i>Septembre</i>	Tercia septembris et dñus fort mala membris. Sideris Virgo bachoni september opinat September habet dies XXX luna XXX V ^e Enfant dies cancellatus. XVII ^e sol in Labram. XXIII ^e Paterni episcopi XII lect XXIV ^e Deduacio sancti Michaelis in Monte Garçano in capis an premit, a l'ofice des chappes richement brodes.
<i>Octobre</i>	Tercius et il nus est sicot mors alienus. Equit et october s' montis tempore Labram October habet dies XXXI, luna XXIX, nox XIII h die XII XVI ^e sancti Michael in Monte Tumba in capis XXIII ^e octav XII lect

virent sur la croix « une clarté spatieuse et longue à guise d'une flamme de feu ardent, et, sur chaque croix des pyramides, de petites clartez, de manière que, bien qu'il fut nuit, néanmoins dans ce monastère, on y voyoit aussy clair comme en plein midy. Cette clarté demeura une demye heure, et, durant ce temps, les petites clartez qui estoient sur les croix des pyramides s'en allans joindre avec la grande clarté qui estoit sur la grande croix, on entendit un grand coup de tonnerre plus horrible et beaucoup plus espouventable que le premier, contre le susdit clocher; mais la tour ne fut nullement endommagée, et, incontinent après, cette clarté disparut, montant peu à peu vers le ciel, et un chacun rendit grâces à Dieu et à l'arcange St Michel et aux saints dont il y avoit des reliques en la croix du clocher. » Celui qui a fait ce récit, rapporte « qu'une semblable clarté est souvent apparue sur ladite tour, durant les tempestes. »

Dans la suite, nous notons d'autres observations météorologiques. « Le 25 juillet 1522, de 10 heures à 11 heures, et d'une façon continue, un tremblement de terre fut ressenti en Normandie, et particulièrement au Mont. » L'an 1584, le 12 novembre, environ 7 heures du soir, « il arriva un horrible tremblement de terre, au Mont; tout le monde en fut espouventé, sans toutefois qu'aucun mal en arrivast à personne. » Le 10 mai 1669, « vers les 7 heures du soir, tirant à huit », il se fit « un si grand tremblement de terre que tous les habitants de ce Mont croyoient devoir périr en bref. » Heureusement il « n'y eut point de mal advenu à personne. » Le 7 août 1636, « il fit une tempeste et un orage espouvantables, et il tombait de la gresle grosse comme des noiz, voire comme des œufs. » Le 17 novembre, « la mer s'esleva tellement qu'elle entra dans le corps de garde de la ville, rompit la grosse barre de la porte des fenils et fit un grand trou à la muraille. » Le 7 avril 1640, à 10 heures du soir, il s'éleva un vent très « impétueux », qui dura jusqu'à 10 heures, le lendemain, et fit beaucoup de dégâts; le 6 juillet, sur les 10 et 11 heures du soir, il y eut « un espouventable tremblement de terre. » En 1647, le 4 juin, à cinq heures et demie du soir, au cours d'un violent orage, le tonnerre, « après avoir tournoyé dans les bastiments, du costé du septentrion, monta à l'horloge, situé au faiste de la lanterne de la tour des cloches, où il coupa tous les fils de fer qui servent à faire frapper les deux appaux. » Le 15 juin, sur les neuf heures du soir, il y eut un « tonnerre espouventable », avec une pluie torrentielle; l'eau « roulait à grosses rivières depuis les vaultes qui sont dessous la grande salle, jusque dans le réfectoire ». Après onze heures, « la tempeste s'éloigna de ce Mont, et, tournoyant tout autour d'iceluy,

elle s'alla descharger sur la cathédrale d'Avranches, où elle fit des dégâts peu importants. »

Grâce à l'élévation et au calme ordinaire de leur abbaye, les religieux se plaisaient ainsi à observer les divers phénomènes de la nature, sans d'ailleurs en saisir toujours les énergies mystérieuses. A leur tour, les scribes et les chroniqueurs ne manquaient pas de consigner pour la postérité ces événements curieux, dont nous n'avons fait que mentionner quelques-uns à titre d'indication.

Nous avons parcouru une partie de notre carrière, et nous avons pu constater quelle place honorable le Mont occupa, durant le Moyen âge, dans la sphère élevée qui constitue l'un des meilleurs apanages de l'esprit. A côté des sciences ecclésiastiques, les religieux Montois cultivèrent avec assiduité et succès les divers domaines ouverts à l'intelligence humaine. Notre tâche consiste à poursuivre l'exposé de leurs travaux, en continuant de faire appel aux documents les plus autorisés.

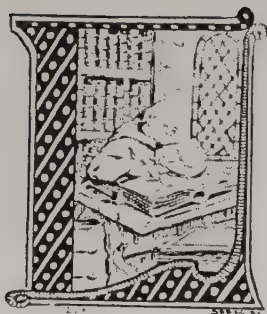




L'Ascension du Sauveur, bas-relief du début de la Renaissance (église de Pontorson).

IX. — LA CITÉ DES LIVRES (*Suite*)

Ecrit i sunt li le-moine
Roman du Mont-Saint-Michel, v, 2462.



Les pages précédentes nous l'ont déjà appris, en tout temps, l'Histoire et les branches des sciences qui croissent sur ce tronc vigoureux, fleurirent avec éclat à l'ombre des couvents de Bénédictins, si bien que ce titre est devenu synonyme de défricheur infatigable des Annales historiques. Or, l'abbaye Micheline, dans la solitude de sa retraite aérienne, vit s'épanouir une floraison, dont la beauté ne le cède à aucune autre rivale. Depuis le premier annaliste du Mont, au ^{viii}^e siècle, jusqu'aux religieux de la Congrégation de Saint-Maur, aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, nous saluons une série de travailleurs, dont les œuvres sont une mine inépuisable de renseignements, à tous les points de vue, en particulier pour ce qui concerne l'histoire du Mont et de la région, au milieu de laquelle il se dresse comme un phare lumineux.

Les sources de l'histoire ancienne y étaient consultées avec soin dans les manuscrits copiés et feuilletés avec un zèle admirable.

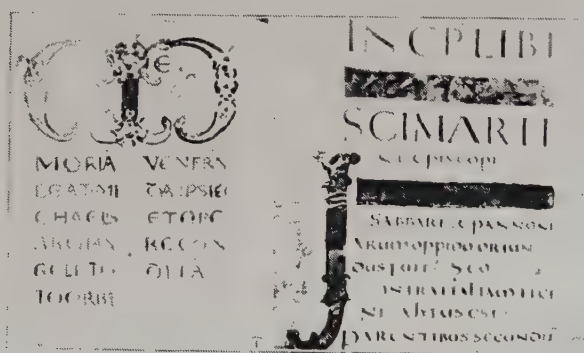
Parmi ces ouvrages, on rencontre notamment le travail de Valérius Maxime, contemporain de Tibère. Au iv^e siècle, Eusèbe de Césarée fut la lumière de son temps par son *Histoire Ecclésiastique* et par sa *Chronique*, qui fut continuée par les abbés Sigebert et Robert du Mont. S. Jérôme, célèbre par son erudition, venait représenté par son *Factorum Bictorumque memorabilium Liber IX* dont on lit deux copies, l'une sur in-folio à deux colonnes, avec majuscules en couleur ornées d'arabesques, au xii^e siècle; l'autre, avec initiales rehaussées d'or et d'ornements en feuilles de vigne, au xvi^e siècle. Le Mont possédait le *De vita sanctorum Patrum*, remarquable manuscrit in-folio du xiv^e siècle, en grands caractères gothiques, sur deux colonnes, décoré d'initiales de couleur ainsi que d'arabesques et d'ornements dans les marges; le nom du copiste est indiqué par la fin de : « Johannes Tartivint scripsit istum librum ». Sous le rapport hagiographique, un gros in-folio en parchemin du xiii^e siècle renfermait les *Vite aliquot sanctorum*, écrit à deux colonnes avec titres rouges et initiales bleues, légèrement ornées (1). Dans un autre in-folio en parchemin, écrit aux xiii^e, xiv^e et xv^e siècles, aussi à deux colonnes, après des leçons tirées de l'Ecriture Sainte, on rencontre également *Vite sanctorum* (2). En outre, les copistes du xi^e siècle, dont l'ardeur rivalisa avec celle des constructeurs après l'an 1000, transcrivirent les *Vite Patrum* d'Héraclide en un in-folio en parchemin, réglé à la pointe sèche avec des capitales de couleur, des initiales ornées au trait et de petites lettres insérées dans les grandes en manière de monogrammes; à la suite des *Vite*, se trouvent une lettre de Fulbert au roi Robert, et des fragments de saint Augustin.

En la librairie du Mont, la chaîne d'or des historiens rattachait la période moderne aux âges lointains. La chronique de Flooard, chanoine de Reims, du xi^e siècle, se lit dans un in-folio du xiii^e siècle, sur deux colonnes et réglé en noir; sur les feuilles blanches de la fin, les moines, du xiv^e au xvi^e siècle, ont écrit des

(1) Les biographies sont celles des saints ou saintes Aubin, Symon, Saturnin, Philémon, Georges, Edouard, Hermeland, Théodosie, Marie l'Egyptienne, Agape, Irénée, Eleuthère, Anastase, Firmat, Marc, Marcellin, Vital, Libère, Jacques, Philippe, Marculle, Jude, Florent, Pancrace, Beatus, Gordien, Nérée, Victor, Alexandre, Maxime, Pontius, Pacôme, Baudilius, Donatus, Germain et d'autres.

(2) Ces vies sont celles des SS. Marguerite, Marie-Madeleine, Patenne, Côme et Damien, Thomas, Marcellin, Barnabe, Cirinus, Léon pape, Samson, Lurain, Victurius, Cornelius, Remi, Mélaire, Saturnin, Nicolas et d'autres, suivies d'antienne pour les offices mortuaires.

notes relatives à des professions et à des décès de religieux. Dans un volume de *Miscellanea*, in-4 des xii^e et xiii^e siècles, on rencontre douze vers sur l'histoire de la Religion, qui ont été publiés par M. Ravaisson, ainsi qu'un bref fragment de chronologie : « *Comptus naturalis, artificialis, legalis* ». Aussi bien, dès le xii^e siècle, les moines embrassent dans leurs travaux de copistes les œuvres d'histoire religieuse et profane. Un ms. in-4, à deux colonnes avec initiales de couleur et de rares ornements, renferme des œuvres de Victor de Tournai, de Saint Gildas, et de Guillaume de la Pouille ; sur les feuillets de garde, on relève un fragment du *De Oratore* de Cicéron, et une partie d'un calendrier du xiv^e siècle, comprenant les mois de janvier, février, novembre et décembre. Nous voyons également la *Chronique* attribuée au diacre lyonnais Florus, in-f. à deux colonnes, sans ornements et de plusieurs écritures, ms. du xii^e, qui s'arrête à l'an 1080, ainsi que la célèbre *Légende dorée* du dominicain Jacques de Voragine, mort archevêque de Gênes en 1298 et ainsi appelé de son pays natal Viareggio. De la *Legenda aurea Jacobi Januensis*, dont le récit alimenta la piété du Moyen âge, on remarque deux ma-



Ms. carolingien du Mont
B. d'Avranches, n° 34

Ms. carolingien de Tours,
Gymnase de Quedlinburg

nuscrits, in-4 du xiv^e siècle, à deux colonnes, l'un avec initiales ornées, l'autre avec majuscules rouges et sans ornements.

Mais l'âge d'or des études historiques au Mont, aussi bien d'ailleurs que des autres branches du savoir, fut l'aba-

batat de Robert de Torigni, dont le mérite souverain ramène sans cesse le nom sur nos lèvres, sans que nous puissions exprimer comme il convient la reconnaissance que lui doivent la France et l'Eglise.

Les Bénédictins, en s'adonnant à l'étude et à la transcription des annales universelles, n'avaient garde de négliger l'histoire spéciale du Mont. Tout d'abord, ce fut une série de notices isolées et sans lien apparent ; puis, les chroniqueurs se firent plus méthodiques, et, enfin, avec le xii^e siècle, nous nous trouvons en présence d'une Histoire qui est un véritable monument scientifique. A cet égard,

les travaux latins du moyen âge comprennent les manuscrits dit-
Volume majus, *Volume minus*, *Charbularium* et *Chronicon*.
 Le « *Historia Montis sancti Michaelis volumen majus* » est un grand
 in-4 de 110 pages en parchemin, dont la rédaction va du x^e ou xi^e, au
 xv^e siècle, et qui contient une série de travaux, l'importance et
 l'étendue fort diverses. Le titre comprend une page en grande-
 lettres carrées de forme carolingienne (1).

En outre, une chronique générale, qui va de saint Jean-Baptiste à
 l'année 1292, mentionne les principaux événements de la chrétienté,
 de la France, et plus particulièrement de la Normandie et du Mont.
 La plus grande partie a été publiée dans le *Recueil des Historiens de
 France*, et l'abbé Desroches en a donné des extraits dans ses
Notices, etc. La première partie, jusqu'à l'an 1117, est écrite par le
 même copiste, et l'auteur, avec la pensée de voir poursuivre la chro-

(1) A propos de l'apparition du Mont-Gargan, l'auteur dit (voir lire son text
 d'un volume conservé au Mont-Saint-Michel. Au dire d'un savant historien, ce ma-
 nuscrit, « le plus intéressant » et « le plus ancien » de ceux du Mont, « a été com-
 posé et écrit par un des chanoines de S. Aubert, pas plus tard que vers le com-
 mencement du ix^e siècle ». Mais cette réflexion demande à être contrôlée. Le ms
 présente d'abord une Histoire sommaire du Mont, en belle écriture du xv^e siècle
 sur deux colonnes, avec majuscules ornées, et titres en rouge. Les huit pre-
 mières pages sont consacrées à l'Histoire du Mont-Gargan, et les douze autres à
 celle des chanoines de S. Aubert. Un titre moderne, en marge, porte : « *Historia
 Montis Gargani et hujus Montis Tumba*. » Le titre du premier chapitre, en
 partie effacé, est ainsi conçu : « *De inventione ecclesie sancti Michaelis in Monte
 Gargano, anno dominice incarnationis quingentesimo sexto*, etc. L'ouvrage
 s'ouvre par un historique de la province de Normandie, jusqu'à l'établissement
 de Rollon : « *Provincia Lugdunensis secunda*... » La légende Micheline, qui a
 été souvent reproduite au moyen âge, est suivie du récit détaillé des miracles
 opérés par l'intercession de S. Michel. Cette série, copiée au xv^e siècle, occupe
 34 feuillets; elle paraît extraite d'un manuscrit disparu qui aurait été composé
 au xi^e siècle par un religieux Montois. La chronique du commencement du
 manuscrit se retrouve à la fin. La légende de la fondation, copiée au x^e siècle ou
 peut-être au début du xi^e, à deux colonnes, sur parchemin réglé à la pointesèche,
 débute par ces mots : « *Memoriam beati Michaelis archangeli toto orbe veneran-
 dam*... », et comprend d'abord l'histoire de S. Michel au Mont-Gargan, laquelle,
 sauf pour le premier chapitre, est semblable à celle que nous lisons dans les huit
 premières pages du manuscrit. Cette histoire du Mont-Gargan a été imprimée
 dans Surius. Au chapitre ou leçon ix^e, est une homélie de Claude, évêque de
 Turin, sur un verset de l'Evangile de S. Mathieu : « *Accesserunt discipuli ad
 Jesum*... », et une autre sur le passage de l'Apocalypse : « *Factum est pro-
 pter hoc*... » Vient ensuite, d'une écriture analogue, le récit de l'apparition du
 Mont-Tombe, commençant par ces termes : *Incipit revelatio ecclesie sancti
 Michaelis archangeli in Monte qui dicitur Tumba*... » Cette chronique, divisée
 également en huit leçons, est semblable à celle du commencement du manu-
 scrit (p. 9 à 20). Afin de suivre l'ordre des travaux des moines, nous omettons ici
 pour les reporter à leur endroit, les notes et documents d'une date postérieure et
 qui n'ont pas de lien avec la période que nous étudions.

nique, a laissé deux feuillets tracés à la pointe sèche, avec les années in liquées. L'abbé Robert du Mont n'avait pas besoin de cette pierre d'attente pour continuer l'édifice : il ajouta certains faits entre les lignes des précédentes annales, et les conduisit jusqu'à l'année 1173. La dernière partie qui commence à la mort de Robert, est d'un écrivain du xiv^e siècle, et peut être attribuée à Pierre Le Roy. Cette chronique porte le nom de *Chronicon Mionis S. Michaelis* : et, à la suite, on trouve les Geste de Pierre le Roy, abbé du Mont de 1385 à 1410, en latin, à longue, lignes et caractères du xv^e siècle, sur quatre pages. Le reste du manuscrit renferme des pièces d'un caractère différent (1).

Par opposition au « Volumen majus » de l'Histoire du Mont, dont il vient d'être question, il y a le « Volumen minus », qui est le n^o 213 de la bibliothèque d'Avranches. Cet « Historie Montis sancti Michaelis volumen minus », petit in-4 en parchemin, est un Recueil de pièces relatives à divers sujets et rédigées par des mains différentes : elles paraissent avoir été réunies à la fin du xiv^e siècle ou au commencement du xv^e, peut être par les soins de Pierre Le Roy. La compilation qui a pour titre : « Tabellus de Angelis et hominibus, etc. », est divisée en trois parties, et l'on y a ajouté, après coup, quelques morceaux.

Entre toutes les périodes, la prélature de l'abbé Robert de Torigni fut le radieux épanouissement des lettres, des sciences et des arts, en un mot de tous les éléments de la civilisation. A l'ombre de sa crosse, sous les voûtes silencieuses, le jeune moine Guillaume de Saint-Pair composait son « Roman du Mont Saint Michel », poème attachant, dans lequel la fraîcheur des peintures, l'élégance du style et la naïveté des sentiments prêtent un grand charme aux récits de légendes, de miracles et d'histoire religieuse ou populaire. Le goût de Robert pour les lettres provoquait de la part de ses amis l'envoi de compositions, dont plus d'une fait honneur à la

(1) Les actes ont pour objet la découverte d'une statue, une dispense monastique et une prière de la messe ; une série de notes sur les entreprises des protestants contre le Mont de 1589 à 1626, qui ont été publiées par l'abbé Desroches et par le *Bulletin de la Société de l'Histoire de France* (10 juillet 1870, p. 14-15) ; un *Registre des lettres, chartes, etc., octroyées à l'abbaye* du Mont de 1309 à 1327 ; un *inventaire de titres, privilèges, donations, etc., octroyés à l'abbaye* ; une notice des abbayes ayant un lien de société avec le Mont (t. 510) puis un *registre des lettres-reconnais-* sances de 1329 à 1355 et de 1355 à 1643. Toute cette partie, qui ne renferme que sept actes en français, est en écriture du xiv^e siècle. Le volume, après la légende Michel nous avons parlé, se termine par des fragments d'homélies en l'honneur de Saint Michel et par des passages de Bede et de S. Augustin.

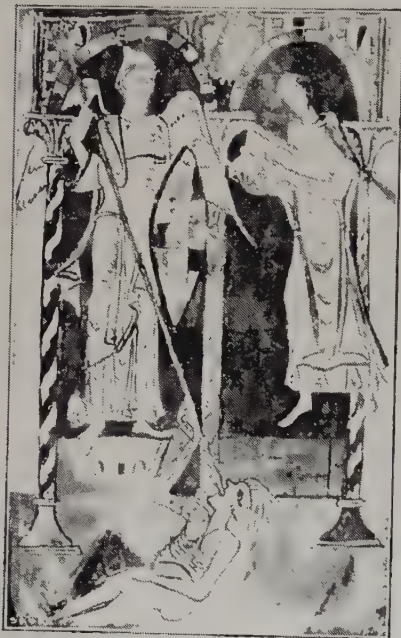
culture intellectuelle de son temps. Étienne, évêque de Rennes, composa, en 1176, un poème d'enquante vers. De s'occuper à la gloire de l'abbé Robert; le sonnet, Henri de Huntingdon appelle l'abbé : « vivum tam divinarum quam secularium inquisitorum ».

De fait, le renom de Robert non seulement s'étendait au loin, mais il traversa les siècles. Au dire d'un chroniqueur méconnu, il fut le restaurateur de l'abbaye, le maître des scolastiques, le maître de son école, duquel les plus doctes écrivains de son temps ont pris plaisir d'écrire les louanges; il ne se contenta point de se faire respecter, tant pour l'excellence de sa science que pour sa prudence. En toutes circonstances, il ne se contenta point d'estimer des papes, chérir des roys, révoquer les révoqués et généralement, aimer de tous. Robert ne se contenta point d'être poète, il fut du travail, par ses livres nous offre un autre exemple. Comme il « s'employoit très sagement à l'estude des sciences divines et humaines, il composa tant qu'il randa livres ses divers scolastiques ». Sigbert, moine de l'abbaye de Reichenau en Bavière, dans une lettre du 30 octobre 1131, avant écrit sa chronique jusques à nostre Robert continua le livre et y fit un supplément qui se termine en l'an 1100, et la fait finir jusques en l'an 1186, auquel l'an marut le 24 jour de juin au grand regret de tous et perte de cette abbaye.

Robert se distingua de bonne heure par son amour de l'étude et, à l'occasion de son passage au Bec, en 1139, l'abbé l'archidiacre anglois, l'archidiacre Henri de Huntingdon, vint à la fois à l'acte du religieux pour rechercher et réunir les livres sacrés et profanes. De fait, c'est en ce temps que Robert occupa le travail d'histoire, en revisant la Chronique de Guillaume de Jumièges, à laquelle il ajouta, çà et là, divers chapitres, et qu'il compléta par un livre sur Henri I, roi d'Angleterre et duc de Normandie. Aussi, lorsqu'ils appelèrent Roger à la direction du Bec, en 1139, les moines choisirent Robert pour remplacer celui-ci dans la dignité de prieur. La chronique du Bec, qui a été publiée par D'Aclery, est attribuée à Robert par des auteurs tels que Duchesne; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle contient nombre d'articles qui sont l'œuvre de Robert et qui, d'ailleurs, reparaissent dans la grande Chronique. L'attention de Robert se porta sur l'Histoire des ducs de Normandie par Guillaume de Jumièges, et il y fit des additions qui lui assignent une place dans l'arrangement définitif de la Chronique. Mais son œuvre capitale est la Chronique qui porte son nom.

Le manuel historique du Moyen-âge comprenait les Chroniques

d'Eusèbe (de la naissance d'Abraham à 328 de l.-C.), de S. Jérôme (329-379) et de Prosper (380-457). Le moine Sigebert de Gembloux les réunit et les continua, par son œuvre propre, jusqu'à l'an 1112. Robert de Torigni était moine du Bec, quand il lui vint la pensée de compléter cette œuvre, en y insérant les faits relatifs à la Normandie et en la poursuivant jusqu'à son époque. Mais c'est surtout au Mont qu'il exécuta cette noble tâche, et comme il continua d'y travailler pendant plus de trente ans, jusqu'à sa mort, il se trouve que



S. Michel et moine offrant le v. de S. Clément, *12^e s.*
Ms. du M. — B. d'Avranches, 50.

l'on possède dans la rédaction du texte et l'ensemble des manuscrits comme trois séries, correspondant aux trois périodes du début (v. 1157), du milieu (v. 1169), et de la fin (1182-1186). A cet égard, M. L. Delisle, avec sa science lumineuse, a déterminé le caractère et le rang de chacun des manuscrits de la Chronique dans sa magistrale publication, que nous suivons avec fidélité.

Si nous allons à la recherche des copies anciennes de la Chronique de Robert, nous rencontrons au delà du détroit, au Musée Britannique, dans le fonds Harléien, un ms. du *xiii^e* siècle de l'abbaye de Reading; dans le fonds du roi, le ms. de John Pike, avec des corrections de l'auteur; le ms. d'Arundel, du *xiv^e* siècle; le ms. de Cambridge, qui appartient au début du *xiii^e* siècle;

et, à la Bodléienne d'Oxford, une copie qui va jusqu'à l'an 1182. La bibliothèque royale de Hanovre renferme une copie de ce dernier ms. faite au *xvii^e* siècle. Le fonds Cottonien de la Britannique conserve un curieux fragment de ms. du *xiii^e* siècle qui devait aller de 1154 à 1182, et paraît être une portion du précieux ms. que Robert, en 1182, envoya du Mont à l'abbé du Bec qui lui avait demandé son livre. La bibliothèque de Madrid possède un ms. également d'importance secondaire, tandis que celle du Vatican, dans le fonds Christine, garde un bon manuscrit de la première moitié du *xiii^e* siècle, venant du couvent de St-Wandrille, sur lequel il y a

des notes ; ce dernier a été cité par les Bollandistes et par les continuateurs de D. Bouquet.

Dans cette répartition, la France tient de droit la part du lion. A la Nationale, on voit : le ms. de Savigny que les moines de ce couvent envoyèrent à Colbert, avec les notes qu'un religieux du xiii^e siècle ajouta sur leur abbaye ; le ms. de Lire, autrefois à St-Taurin d'Evreux, du xiii^e siècle, avec retranchements et interpolations ; le ms. de St-Victor, copié avant l'année 1401 ; et le ms. de Fécamp, de la fin du xiii^e siècle,

dont la 1^{re} partie se rapproche du texte primitif, dont la 2^e partie reflète la seconde rédaction, et la 3^e se rapproche du manuscrit d'Arundel, en sorte que ce dernier présente une heureuse synthèse de la genèse même de la Chronique (1). A ces volumes viennent s'ajouter, à la bibliothèque de Rouen, le ms. de Jumièges, du xiii^e siècle, assez analogue à celui du Vatican, quoiqu'il se close à 1157, avec des notes sur l'abbaye ; et celui du cardinal Guillaume Fillâtre. La bibliothèque de Bayeux possède une copie du xiii^e siècle, de deux mains différentes, qui renferme le *Traité de Robert sur les Ordres monastiques et les abbayes normandes* ; il provient du chapitre

de Bayeux et semble avoir appartenu aux lettrés bien connus, les Henri Oresme, une des gloires de cette ville.

Mais, surtout, notre attention se porte sur le ms. « le plus précieux et le plus digne de confiance », qui était conservé dans la librairie du Mont et qui fait maintenant partie de la bibliothèque d'Avranches (n^o 159). Ce volume de 238 feuillets en parchemin (h. 300 mm, l. 215 mm.) est infiniment précieux et tout porte à croire que c'est l'original, avec tels morceaux autographes que l'abbé Robert a retouchés sur le vif, ainsi que M. Delisle le prouve par plu-



S. Michel apparaissant à S. Aubert.
Cartulaire du M.-B. d'Avranches. 210.

(1) Bibliothèque nationale. F. lat. 4862, 4861, 14663, 4992.

sieurs citations. On est fondé à penser que c'est là l'original que Robert envoya, en 1184, à son royal ami Henri II d'Angleterre, et qu'il compléta ensuite jusqu'à sa mort, arrivée deux ans plus tard. L'écriture est de deux mains d'inégale correction : la première partie (f. 4 à 206, qui s'arrête à l'an 1156), est soignée et régulière, et la deuxième (f. 206 à 236) est irrégulière, avec des corrections et des ratures.

Le manuscrit original d'Avranches, à l'exception des quatre premiers feuillets à deux colonnes, est écrit à longues lignes et réglé en noir, et est rehaussé d'initiales ornées de figures. La première partie est occupée par les Chroniques d'Eusèbe et de Sigebert précédées de quelques notes (1). La chronique d'Eusèbe, qui va d'Abraham à la vingtième année du règne de Constantin, traduite et continuée par S. Jérôme jusqu'à la mort de Valens, commence au folio 4; celle de S. Prosper, savant Aquitain mort vers 465, est au folio 66; au folio 70, se trouve la chronique de Sigebert avec les notes interposées par l'abbé Robert du Mont (2).

La continuation par Robert du Mont, qui s'étend de l'an 1100 à 1185, commence au folio 169, par ces mots : « Prologus Roberti... de

1) Les trois feuillets qui précèdent les chroniques, renferment :

1 Le récit de l'apparition d'une flamme miraculeuse, au Mont, en 1270 (cf. *Recueil des Historiens*, VIII, 573);

2 Tituli librorum quos dedit Philippus, episcopus Baiocensis, ecclesie Beci, ou catalogue des manuscrits de la bibliothèque du Bec, au temps de Robert de Torigny, publiés par M. Ravaisson *Rapport*, etc., p. 375).

3 Des miracles arrivés en 1244 et 1262 (cf. *Recueil des Historiens*, etc., VIII, 571, 572). Au verso du folio, on lit cette note : « In hoc volumine continentur : chronica Eusebii usque ad annum dominice incarnationis, MCLXXXIII, quem librum presentavit karissimo domino suo H. regi Anglorum, continentem istam historiam et reliquas in hac pagina notatas scilicet Eusebii, Jeronimi, Prosperi, Sigilberti et propriam que in fine ponitur. » Après quoi vient un extrait de l'historien Orose.

4 On lit : « Huc usque Prosperi chronographia, etc. Incipit prologium Sigilberti gemblacensis monachi, in chronographiam ab eo editam quam incepit a CCC LXXXI dominice incarnationis anno et perduxit usque ad MC annum, quo anno primus Henricus rex Anglorum cepit regnare. » On ne saurait trouver un texte plus correct et plus parfait de ces chroniques, que celui qui fut revu par le docte abbé et dont il existe une copie dans le chartier de la cathédrale de Baieux. Pour la chronique de Sigebert, avec les corrections de Robert, elle a été imprimée sous le titre : « Accessiones Roberti de Monte ad Sigilbertum. » A propos de la chronique de Sigebert, D. Huynes écrit : « Nous avons les plusieurs histoires qui ne conviennent pour le nombre des années de ce supplément. Quelques-uns disent qu'il ne commence que l'an 1113, auquel temps Sigebert mourut. Mais nous avons son supplément escript de son temps, en ce Mont, où on voit qu'il a commencé l'an 1100. Peut estre qu'il a fait comme, en ce que Sigebert avoit dit ces dernières années, et y a adjousté ce qu'il scavoit particulièrement touchant l'Angleterre et la Normandie. »

$\text{rapcomp} = \frac{1}{N} \sum_{i=1}^N \text{rapcomp}_i$ $\text{rapcomp}_i = \frac{1}{N} \sum_{j=1}^N \text{rapcomp}_{ij}$ $\text{rapcomp}_{ij} = \frac{1}{N} \sum_{k=1}^N \text{rapcomp}_{ijk}$ $\text{rapcomp}_{ijk} = \frac{1}{N} \sum_{l=1}^N \text{rapcomp}_{ijkl}$

1. The first part of the paper is devoted to the study of the asymptotic behavior of the solutions of the system (1) as $\epsilon \rightarrow 0$. It is shown that the solutions of the system (1) converge to the solutions of the system (2) in the sense of the weak convergence in the space $L^2(\Omega; \mathbb{R}^n)$.

1. The first part of the paper is devoted to the study of the asymptotic behavior of the solutions of the system (1) as $\epsilon \rightarrow 0$. It is shown that the solutions of the system (1) converge to the solutions of the system (2) in the sense of the L^2 -norm. The convergence is proved by the method of asymptotic expansion. The asymptotic expansion of the solutions of the system (1) is constructed in the form of a series in powers of ϵ . The coefficients of this series are determined by solving a sequence of boundary value problems. The first two coefficients are determined by the system (2). The higher order coefficients are determined by a sequence of boundary value problems. The asymptotic expansion of the solutions of the system (1) is then substituted into the system (1) and the resulting equations are solved for the coefficients. The asymptotic expansion of the solutions of the system (1) is then substituted into the system (1) and the resulting equations are solved for the coefficients. The asymptotic expansion of the solutions of the system (1) is then substituted into the system (1) and the resulting equations are solved for the coefficients.

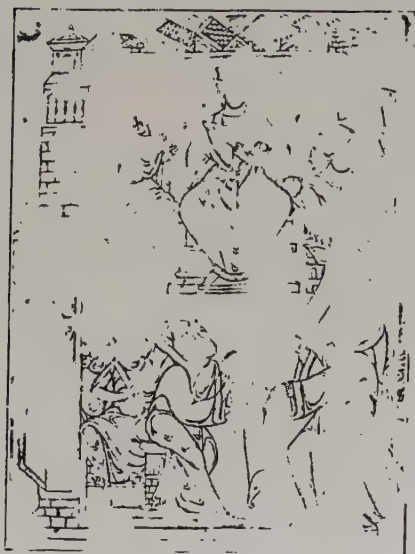
The authors thank Dr. J. H. W. Lam for his assistance in the electron microscopy work.

[illegible]

101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 841. 842. 843. 844. 845. 846. 847. 848. 849. 850. 851. 852. 853. 854. 855. 856. 857. 858. 859. 860. 861. 862. 863. 864. 865. 866. 867. 868. 869. 870. 871. 872. 873. 874. 875. 876. 877. 878. 879. 880. 881. 882. 883. 884. 885. 886. 887. 888. 889. 890. 891. 892. 893. 894. 895. 896. 897. 898. 899. 900. 901. 902. 903. 904. 905. 906. 907. 908. 909. 910. 911. 912. 913. 914. 915. 916. 917. 918. 9

[illegible]

En même temps que sa Chronique, et par manière d'appendice, Robert rédigea un *Traité des Ordres monastiques et des abbayes normandes*, conduit jusqu'à l'année 1154, et auquel il donna, peu d'années après, sa forme définitive. Ce traité, nécessaire pour étudier l'histoire monastique, renferme deux parties : la première comprend les ordres religieux à la fin du *x*^e siècle et au commencement du *xii*^e siècle, et la seconde relate les abbés des couvents fondés ou restaurés, en Normandie, du *x*^e au *xii*^e siècle. On en possède plu-



Évêque, du ministre, et monast. du Mont.
Bibl. de la M. B. d'Avranches 210. r. 16

sieurs ms., parmi lesquels celui du *xii*^e siècle, que le Mont a légué à la bibliothèque d'Avranches (1).

Le goût prononcé de Robert pour l'histoire le porta à faire copier une foule de documents et de traités, qu'il conservait avec soin, et dont nous ne possédons qu'une partie. En particulier, il fit faire une copie de la chronique de l'archidiacre Henri de Huntingdon, et il y ajouta 33 catalogues d'archevêques, d'évêques et d'abbés dont vingt-cinq subsistent, restés inédits bien que le *Gallia* y ait fait des emprunts.

Les couvents furent de tout temps des foyers d'études historiques. On y rédigeait l'histoire, soit par manière de chronique

méthodique, soit par manière de notes générales ou locales inscrites sur un tableau chronologique, quand ce n'était pas le calendrier, et

auteur Henri de Huntingdon sur la Géographie et les saints d'Angleterre. — Pages 119-569, 1^{re} partie de la Chronique proprement dite, de 1100 à 1167. — Tome II, Pages I-XIX, Préface de M. L. Delisle sur la vie et les œuvres de Robert. — Pages 1-136, 2^e partie de la Chronique de 1168 à 1186. — Pages 137-180, Additions à la Chronique de Robert, par des moines de Fécamp, de Lire, de Savigny et de Valasse, et surtout du Bec, pour les années 1157-1160.

(1). Le traité a pour titre : *De immutatione ordinis Monachorum, De abbatibus et abbatibus Normannorum et adificatoribus eorum*. Les copies que l'on connaît sont celles de Jumièges, de Saint-Wandrille et de Fécamp, qui donnent la rédaction primitive, et les ms. du Mont-St-Michel n^o 159 d'Avranches), de Bayeux, de la Bodléienne et de Savigny, ce dernier offert à Colbert par les moines de cette abbaye. Les éditions imprimées sont celles de N. D'Achery (1651), D. Brial (1886), du *Monasticon Anglicanum* 1840, de Migne 1855 et de L. Delisle 1873.

parfois ces brèves mentions présentent le plus vif intérêt au point de vue du monastère et même de la région. Vers l'an 1120, un bénédictin Montois dressa un tableau chronologique qui commence à la naissance du Christ pour se prolonger jusqu'en 1292, et sans doute au delà, car la suite paraît perdue. En marge, il écrivit des mentions d'après les Annales de Rouen. On continua après lui, et la partie qui va de 1135 à 1173, étant un travail de la même main, doit être l'œuvre de Robert, lequel en a fait comme le germe de sa Chronique : en effet, il avoue avoir assisté au Concile de Tours. — Lui qui écrivit cela !

En outre, une rubrique abrégée du Mont, qui rapporte des détails intéressants sur l'administration des abbés et qui se poursuit jusqu'au xv^e siècle, accuse l'intervention de Robert pour les débuts, par suite du changement de main qui se manifeste à la date de son arrivée ; elle a été publiée par le P. Labbe. Mais surtout après la Chronique, son principal titre d'honneur repose sur le Cartulaire du Mont-Saint-Michel. Ce superbe manuscrit, conservé à la bibliothèque d'Avranches, « est à la fois un chef-d'œuvre de calligraphie et un document diplomatique d'une haute importance », suivant les expressions de M. L. Delisle. Par cette rédaction, Robert se proposait de mettre les affaires de l'abbaye dans l'état le plus satisfaisant. De fait, en même temps qu'il réglait tout avec vigilance, en homme de goût, il constituait un recueil définitif de la plus grande valeur documentaire.

(1) A côté de ces Annales, on peut placer deux autres brèves chroniques. L'une qui va de 506 à 1154, est connue par un ms. d'Avranches, du xv^e s. et a été publiée par Labbe, contient d'importantes indications pour le Mont ; l'autre, très courte, conservée à la B. N. ms. lat. 11830 f. 2), va de 876 à 1087.

Le volume qui contient les Annales, est un ms. sur parchemin li. 28 f. 22 formé de cahiers réunis au xvii^e s. et qui a pour titre : *Historia Montis S. Michaelis et chronicon*. Il a été souvent cité sous le titre : *H. S. M. volumen Mapus*, et comprend cinq parties : 1^{re} p. (f. 1-66) Légende sur la fondation de l'église S. M. au Mont-Gargan (f. 1), au Mont-Tombe (f. 5), miracles du M.-S.-M. rédigés au xii^e s. (f. 11), miracles du M.-S.-M., rédaction des xiv^e et xv^e siècles (f. 43) ; on y ajouta (f. 65 v.) une note de D. Fr. N. Gingalz sur la découverte d'une statue de la Vierge, derrière une boiserie de la chapelle N.-D. Sous Terre, et une autre, relative au privilège de jubilation que les religieux Montois pensaient obtenir après 50 ans de profession : 2^e p. (f. 67-77), les annales montoises sur tableau chronologique, écrit au début du xiii^e s. — 3^e p. (f. 78-81), cahier de parchemin du xv^e s. contenant les actes de Pierre Le Roy, avec une note sur quelques faits de 1589 à 1626 ; — 4^e p. (84-155), registre contenant une série d'actes du couvent, rédigé en 1508 ; ainsi qu'un inventaire des titres, avec liste des églises associées avec le Mont, de 1326 ; — 5^e p. (f. 156-210), légendaire du M. S.-M. écrit avec soin sur deux colonnes, en gros caractères du xii^e s. qui, sans parler des dièses homélies, contient des légons sur les Apparitions de S. Michel et les fêtes des églises au Mont-Gargan (f. 156) et au Mont-Tombe (f. 180, v.).

Ce beau manuscrit, légué par le xiv^e siècle, intitulé *Chartularium Monasterii Montis sancti Michaelis*, in-folio, sur parchemin à longues lignes, renferme d'abord une série de pièces diverses (1). Le cartulaire commence au f. 13 et l'on y relève plusieurs dessins à la plume. On observe que le manuscrit finit en 1155, l'année où Robert du Mont fut élu abbé, et l'on est fondé à le lui attribuer, « jusqu'à la Continuation exclusivement. » Outre l'histoire des chanoines et des moines, et une série de chartes, on y rencontre un ex-

trait des biens que les religieux perdirent au cours des x^e et xii^e siècles. La seconde partie, qui commence avec le f. 108 v, où l'écriture change, contient une suite de chartes et d'actes, comprenant l'administration de l'abbé Robert, et quelques pièces, dont la dernière est du xiii^e siècle.

On doit mentionner encore quelques travaux dont certains ont pu disparaître. En tête de l'abrégé d'une collection d'extraits de S. Augustin (qui occupe le ms. 80 d'Avranches), Robert a mis un prologue pour en assigner l'origine, et on connaît les lettres qu'il écrivit au prieur de St-Généri et à l'abbé du Bec. Parmi les nombreux ouvrages que Robert fit transcrire, on doit citer les cata-



Manuscrit de Robert du Mont, f. 13 v.

logues des bibliothèques du Bec et du Mont (ce dernier égaré) et des séries de pièces relatives à l'abbaye. Il dota « la librairie » d'un exemplaire de l'Historie Naturelle de Plin, inconnue en Normandie : il en revisa le texte et y plaça un prologue indiqué par D'Achery. Le volume lui-même a disparu, ce qui est d'autant plus regrettable que

(1) Elles comprennent cinq notes historiques du xiv^e siècle (f. 1 v) : le récit de la translation du corps de S. Malo au monastère de Lehon, à cause des ravages des Normands, du xiii^e siècle (f. 2 et 3) ; au verso du f. 2, l'apparition de l'archange à S. Aubert est représentée au trait, avec des rebauts d'or. On lit ensuite la légende Micheline : « Incipit revelatio » (f. 5) (qui ouvre et ferme le ms. 211) aussi bien que les considérations sur la Normandie, qui précèdent le récit des Miracles (f. 6).

le même bénédictin proclame « très élégant, le volume à lui transmis par le couvent Montois (1). »

Un précieux ouvrage, que la correction du travail et le caractère de l'écriture suffiraient à rattacher à l'abbatiale de Robert du Mont, est un manuscrit in 4, sur parchemin, contenant la collection des Capitulaires faits par l'abbé Ansegise et par le diacre Benoît, à l'exception du dernier livre (2).

Sans craindre les aridités du sujet, nous continuerons notre excursion à travers les travaux historiques de « la librairie » Montoise. Un Calendrier, les Constitutions, le Cérémonial et une série de

1. Sous le titre « Actes de Robert de Tongni », M. L. Delisle a publié une série de documents relatifs à l'abbé, soit l'inventaire sommaire de 1155-59, soit la copie de chartes et pièces diverses qui se rapportent à son abbatial (F. II, p. 237-343).

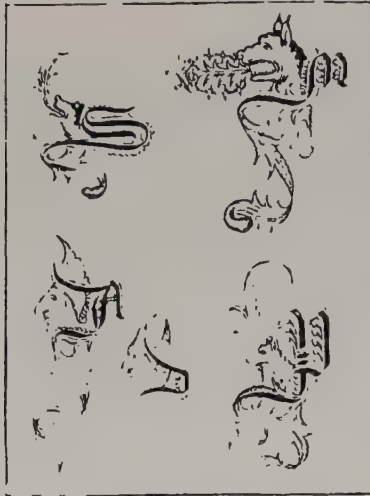
(2). Le ms. est intitulé : « Quatuor libelli capitulorum karoli imperatoris et Ludovici filii ejus collecti ab Ansegiso Lobienensis, et tres alii collecti a Benedicto diacono quorum ultimus deest. » Après une lettre de Grégoire à Théodelinde, reine des Lombards, qui ouvre le manuscrit, on trouve une généalogie des rois de France, qui a été transcrite par l'abbé Desroches (*Notices*, p. 86) et qui est close au XI^e siècle, par Philippe et Louis. Le manuscrit a été composé sous le règne de Philippe I (1060-† 1108) et, après la naissance de son fils et successeur Louis VI, « Henricus genuit Philippum qui meo Deo donante regnum Francorum regit. Philippus genuit Ludovicum. » A la fin, on lit cette note, écho des mœurs du temps : « Iste liber est Michaelis de periculo maris quem Dominus Robertus abbas fecit fieri. Quicumque librum istum furatus fuerit anathema sit. »

La première partie offre une série de réflexions et d'oraisons qui se rapportent au Ciel, aux anges et archanges, à la Trinité, aux saints et saintes (f. 1 à 90) ; la deuxième traite, entre autres sujets, « de Montibus famosis » en général, et « de Monte-Gargano », en particulier (f. 90) ; la troisième (f. 117), se rapporte au Mont, avec le titre : « Notabilis hujus loci commendatio ». On y découvre, au milieu de longueurs, des détails importants pour l'histoire du Mont, notamment les récits de la fondation (du ms. 210) et celui des miracles (du ms. 211), aussi bien que la Relation de l'abbé Bandri, et un Inventaire des Reliques, sous le titre : « Capitulum de sanctis reliquiis. » On rencontre, en outre, deux chroniques du Mont dont l'une va de l'an 506 à 1134 (f. 170), et l'autre, de l'an 321 à 1056 (f. 172) ; elles sont dans la *Bibliotheca manuseriptorum* du P. Labbe (I, 347 et 348). Nous ajouterons, de suite, une troisième chronique plus spéciale, qui va jusqu'en 1411 : *De jurisdictione archidiaconi. De abbatibus hujus loci chronica abbreviata* (f. 178), dont une partie a été publiée dans le Recueil des *HISTORIENS DES GALLIES* (XIII, 570). Nous avons passé (f. 173 v.) une pièce intitulée : « Copia scripturarum in vasis argenteis quibus reperiuntur sacre reliquie », ou Releve des légendes des reliques (f. 174 v.). Viennent ensuite une note sur le cardinal de Joyeuse (f. 184), ainsi que des récits de miracle insérés dans les manuscrits déjà cités (f. 184). Des considérations sur les anges bons et mauvais (f. 193), suivies de l'« Intentio compilatoris contra detractores » et de l'« Oratio metrica pro compilatore et ejus intercessoribus » ; des notes sur les indulgences accordées au Mont (f. 247 v.), sur le droit des moines à élire leur abbé (f. 250 v.), ainsi qu'un certificat du fr. Gingatz, au sujet d'une statue de la Vierge, et un renseignement sur l'attitude du Mont, occupent le reste du manuscrit. Ce volume, donné à la bibliothèque d'Avanches par M. L. Delisle, qui l'empruntait de M. de Gerville, provient originairement du Mont.

pièces diverses occupent le manuscrit n° 214, in-4 à longues lignes avec initiales de couleur : il est de plusieurs mains, et la plus grande partie doit être rapportée aux xiii^e et xiv^e siècles. Le Calendrier, placé au début du Recueil et qui appartient au xiv^e siècle, présente, avec le Calendrier romain, de notables différences, dont nous parlons à propos des observations astronomiques des religieux. Quant aux *Constitutiones abbacie Montis Sancti Michaelis* contenues en sept feuillets, elles furent approuvées et jurées, en

1258, en présence des députés du saint-Siège, le dominicain Guillaume de la Haye, et le franciscain Jean de Saint-Leonard. Délégués à cet effet par le pape, ils réglèrent un différend survenu entre l'abbé et les religieux au sujet des revenus et privilèges, litige que n'avaient pu pacifier l'évêque d'Avanches, l'archevêque de Rouen et quatre cardinaux que le Souverain Pontife avait commis à cet effet (1).

Fort intéressant est le Rituel ou Cérémonial Michelin, qui a pour titre : « Antiquum ceremoniale monasterii Montis sei Michaelis ». Ce ms. in-4, à longues lignes réglées à l'encre, rédigé au xiv^e siècle,



Lettre ornées des C's titulaires.

était d'un usage quotidien, attendu qu'il renferme l'indication des offices à célébrer pour chaque jour, à dater de l'Avent qui ouvre le

1. Au début du ms. il est question du chantre ; et à la fin, on lit : Robertus dicti loci ... fecit istas consuetudines scribere ». Le manuscrit contient : la lettre que le pape adressa aux deux commissaires, et, peu après, on lit : « Hæc sunt statuta domini papæ Gregorii. » — Une copie, faite au xiii^e siècle, du martyrologe d'Usuard, auquel on ajouta, aux xiii^e et xiv^e siècles, des renseignements neologiques relatifs à des bienfaiteurs du couvent ; — Une liste des abbés sous le titre : « Secundum nomina abbatum hujus loci defunctorum et dies obitus eorundem per ordinem ; » elle s'ouvre par Maynard et se ferme par Geoffroy de Servon, mort en 1385 ; après coup, on y a ajouté : Pierre le Roy et Robert Jolivet, qui se rattachent au xv^e siècle ; elle a paru dans le *Recueil des historiens*, etc., xvi, 575 ; — Une liste de confraternité, rédigée au xiv^e siècle, suivant le titre : « Nomina societatum hujus monasterii, de quibus post combustionem ipsius litteras invenimus » d'incendie auquel il est fait allusion fut causé par la foudre le 18 juillet 1374. — Une copie de la règle de S. Benoît, du xiii^e siècle ; cette règle comptée parmi les écritures canoniques et apportée en France en 542, se voyait à Marmoutier au xi^e siècle. Au commencement du manuscrit, on a inter-

cycle liturgique : aussi porte-t-il les traces de la main du temps et des hommes. Le Cérémonial f. 202 est une pièce fort importante de l'histoire religieuse de l'abbaye (1). Il y a de l'analogie entre ce manuscrit et un autre in-4, aussi sur parchemin, des xiv et xv siècles, intitulé « Cérémoniale et ordinationes Montis sancti Michaelis vel Ordo divini officii recitandi », écrit à longues lignes. Celui-ci présente quelques pages encadrées d'ornements et des majuscules rehaussées de feuilles d'or. Au dernier feuillet est un Cérémonial pour la procession du clergé, dans les églises du Mont — et réciproquement — cérémonial qui, d'ailleurs, a été recopié sur papier au xviii^e siècle.

Le xv^e siècle est encore en droit de revendiquer un autre manuscrit in-4, à deux colonnes, avec quelques majuscules ornées : l'écriture a souffert de l'usage et il garde sa couverture en bois. En tête est un calendrier à l'usage du diocèse d'Avranches, et il y a un *Collectarium*, ou Recueil de prières liturgiques pour les Laudes et les Vespres : la seconde partie est occupée par un *Obituarium* du Mont. A la fin du xv^e siècle, en partie du moins, on doit rapporter les actes qui composent le Recueil inscrit sous le n^o 212, et que l'on a intitulé : « *Varia ad historiam sancti Michaelis spectantia* » (2). C'est un in-4 à pleines lignes et longs caractères gothiques.



Table de 1337.

calé un acte par lequel Robert chanoine d'Avranches, fonda, en 1284, un obit moyennant 18 sols de revenu. A la suite de notes se rapportant à des associations pieuses, à des obits d'abbés, etc. (3 pages), et de leçons d'Évangile avec commentaires d'homélies pour les fêtes à partir de Pâques (f. 77-108), se voit un obituaire de l'abbaye, du xiii^e siècle (f. 109-199) (Cf. *Recueil des historiens des Gaules*, xiii, 576).

1) Au xiv^e siècle se rapportent les statuts arrêtés dans le chapitre général de l'ordre de Saint-Benoît, qui se tint en 1337, à la Couture, pour les provinces de Touraine et de Normandie (f. 265) ; et des notes sur des dons faits à l'abbaye (f. 335). Dans les pièces qui suivent, on voit : « Taxationes ad decimam abbacie Montis et membrorum ejusdem secundum moderationem per Urbanum papam factam... » ; « Ecclesie quorum ius patronatus spectat ad abbatem et conventum monasterii Montis sancti Michaelis : des titres et règlements d'abbés, en particulier de Pierre Le Roy, au sujet des offices du convent (f. 344), dont on trouve un règlement un peu plus loin (f. 363) ; sans omettre, dans l'interval, la nomenclature des donations faites à l'abbatiale (f. 153). Le manuscrit se termine par un règlement fait au Mont par l'abbé, en 1337.

2) La première partie a trait à la fondation du Mont et aux miracles qui s'y sont accomplis. On y lit une légende latine, laquelle est un abrégé de l'histoire du Mont, transcrite au début et à la fin du ms. 211 avec une petite partie non

L'œuvre historique la plus célèbre est *La Chronique du Mont-Saint-Michel*, dont l'original est conservé à la Bibliothèque Nationale sous le n° 5696 du fonds latin. Ce manuscrit, le seul exemplaire connu, est un in-folio en écriture du xve siècle, relié en parchemin, de 68 feuillets, à deux colonnes. La Chronique, avec les notes, comprend 84 pages, et le reste renferme des pièces relatives à l'histoire de la Normandie, durant la guerre de Cent ans. Signalée par M. La Porte du Theil au siècle précédent, elle a été publiée, en 1879, par M. Siméon Luce, avec son amour profond de la « Patrie Normande. » Suivant la réflexion du docte historien, « on peut la diviser en deux parties s'étendue à peu près égale, mais d'un caractère très différent : la première partie, qui va de 1343 à 1448, n'est guère qu'un rapide sommaire, où l'histoire d'une année n'est parfois représentée que par la mention d'un fait. La seconde partie, qui s'étend de 1448 à 1468, a un peu plus d'étendue que la première, et par suite le courant de la narration s'y déroule avec plus d'ampleur. »

La Chronique ne porte pas de nom d'auteur, mais l'anonymat est transparent et laisse lire entre les lignes. Elle est le fait de notes prises au cours des xiv^e et xv^e siècles par des religieux du Mont. La preuve incontestable résulte des nombreux détails relatifs à cette partie de la Normandie. Il n'est pas jusqu'aux moindres circonstances topographiques qui ne viennent à l'appui de cette opinion. D'ailleurs, certains faits sont datés d'une manière propre au Mont, par les fêtes de l'Exhumation de S. Aubert et de l'Apparition de S. Michel : ainsi, il est dit que Jeanne d'Arc battit les Anglais, à Palay, « le jour de S. Aubert », c'est-à-dire le 18 juin, jour où fut découvert le corps du fondateur du Mont. S'il pouvait subsister quelque doute, il s'évanouirait en présence d'indications précises, telles que celles-ci : « Mgr Pierre (Le Roy) fut abbé de céans en cest an mil CCCIII^m VI ; » le duc François de Bretagne vint « en ceste ville du Mont-Saint-Michel » ; en 1434, « une grant partie de ceste ville du Mont fut arse. »

continue dans ce dernier. Le titre est : « Sequitur hic fundatio hujus loci abbreviata ». Il y a ensuite la Relation, abrégée et différente de l'original, que Baudri écrivit : « De subit et ense... » ; divers récits de miracles accomplis à des époques variées, notamment en 1363, en 1445 et dans la suite. Plus loin (cf. 46), une chronique française résume la chronique dont il a été question précédemment. A propos du site du Mont on lit : « Anciennement cest rochier estoit une montagne élevée en hault de la terre, laquelle estoit toute avironnée de boys et forest six leuez de long et quatre de large. » Après une nomenclature des indulgences accordées par les papes et une bulle du pape Nicolas V, on voit le récit d'une guérison miraculeuse (en 5 pages), une histoire du Mont Saint-Michel en français : « Légende extraite de plusieurs livres », et enfin, des « oraisons aux anges », et une pièce en vers à Jésus-Christ et à la Sainte Vierge.

A partir de l'année 1462, l'écriture est d'une main différente mais ce fait n'a pas d'importance, et indique seulement un changement de scribe. Du reste, quelques incertitudes nous ont peut-être pu y avoir un léger trouble apporté dans l'ordre de l'écriture par un copiste. La partie de la Chronique, qui va de l'année 1414 à l'année 1415, au siège du Mont (1334), est caractérisée çà et là par l'insertion de vers latins mémorables, destinés à rappeler l'événement avec sa date à l'aide des consonnes prises comme valeur numérique. Certes, la poésie manque d'élégance, mais cette tentative montre que le souffle de l'humanisme, parti d'un delà des Alpes, avait pénétré par les fenêtres grandes ouvertes du magnifique scriptorium Montois. Certains distiques se rapportent à Jeanne d'Arc, et le dernier vers célèbre la puissance de S. Michel et la résistance glorieuse du Mont contre les Anglais (1). Enfin pour relever les différentes sources de moindre originalité, on doit encore mentionner quelques autres manuscrits des religieux Montois offrant un intérêt historique (2).



Manuscrit de la ville du Mont, 1414, fol. 101, vers 14.

Le Moyen âge nous est apparu en possession des divers éléments d'investigation qu'il était en mesure de posséder, et certes nulle part plus qu'au Mont il n'a réalisé une magnifique floraison d'œuvres

1. A titre de curiosité ajoutons encore quelques-uns de ces vers :
 1428 le 6 mars la Pucelle vint au roy
 PLaVsa SVBIT Francos sVb PlsclbVS alMa l'VeLLa
 1429, Jeanne fait lever le siège d'Orléans,
 ECCE l'VeLLa VaLens GeMlols lVad lVreLLanos
 1434 Les anglais sont défaits devant le Mont
 Pardos lVgVLaVIT CanCro MlChaeL, lVa lVrlV.

2. *Regula sancti Benedicti*, in-4 de la fin du xiv^e siècle (ms. 160). Ce livre, ou livre de rentes de l'abbaye du Mont, in-folio en papier, contient les reconnaissances des lieux qui dépendaient de l'abbaye et des personnes qui devaient des redevances entre les années 1666 et 1723 (ms. 217), ainsi que diverses autres formes d'indications plus ou moins explicites.

importantes. Mais c'est surtout le siècle de Mabillon qui nous réserve un champ d'explorations d'une riche fécondité. Après Robert de Torigni, les deux historiens les plus dignes de mémoire sont Jean Huynes et Thomas Le Roy.

D. Martin Jean Huynes naquit au diocèse de Beauvais et fit sa profession à Saint Sauveur de Redon, à 21 ans, le 21 mai 1630. D'une nature réfléchie et active tout ensemble, « il aimoit la solitude et avoit du talent et du goût pour écrire l'histoire des Monastères, sur les titres et les pièces originales. » D. Huynes vint au Mont au mois d'octobre 1633, et y reçut la charge de sacriste ou de garde du trésor. Une partie de sa fonction consistait à montrer les saintes reliques aux pèlerins, dont la légitime curiosité au sujet de l'histoire du monastère demandait à être satisfaite. Or, pour se conformer aux leçons du « bienheureux P. S. Benoît », le religieux chargé de recevoir les étrangers « doit estre bien versé es antiquitez de ce Mont. » En conséquence D. Huynes se mit de suite à l'œuvre, et, avec une patience infatigable, compulsa les chartes et documents des archives « avec tout le soin et diligence possible », de façon à rédiger, selon son « petit pouvoir, » pour lui d'abord et pour les visiteurs ensuite, un corps complet des annales religieuses. Le travailleur fut soutenu dans sa tâche ardue d'historien par les encouragements des supérieurs, notamment du prieur Bernard de Jevardac.

L'ouvrage embrasse six parties ou traités, de plusieurs chapitres chacun (1). D. Huynes rédigea deux textes : le premier, conservé à la Bibliothèque Nationale sous le n° 18946 du fonds français, fut arrêté en l'année 1638 ; le second, remanié et complété, qui constitue le n° 18947, fut fixé en 1649. Les augmentations contenues dans le second manuscrit appellent quelques réflexions. Le travail s'ouvre

1) Voici les titres : « Premier traité de l'histoire du Mont-St-Michel contenant tout ce que nous trouvons de remarquable depuis son commencement, jusque au temps que les religieux y furent introduits (14 chapitres) -- Traicté second, contenant l'introduction des religieux en cette église, les miracles qui s'y sont faicts et le raport de l'archevêque Baldric ou Baudry -- Traicté troisième, contenant le catalogue des abbés, et ce que chacun d'eux a fait de digne de remarque 36 chapitres. — Traicté quatrième, de ceux qui ont lémoigné affectionner cette église de St-Michel, soit en y aumosnant de leurs biens, soit autrement, et finalement un catalogue des bénéfices dépendant de cette abbaye 18 chapitres, sans la nomenclature des prieurés et cures. — Traicté cinquième, des soldats et de la conservation de cette abbaye contre ses ennemis 20 chapitres. — Traicté sixième, des sociétés de cette abbaye avec plusieurs autres, de son union à la Congrégation de Saint-Maur, et des choses dignes de remarque qui y sont arrivées depuis 12 chapitres. »

par une sorte de préambule qui comprend : une indication des sources auxquelles l'auteur a puisé, — une lettre aux religieux assemblés à Vendôme en 1639, — une dédicace aux anges, et spécialement à S. Michel, — un avertissement aux pèlerins et lecteurs, — un sommaire de la Vie de S. Aubert. Le corps de l'ouvrage, ou Histoire du Mont, est formé des six traités dont il a été parlé (f. 7-116), et finit par cette mention : « Le tout, composé et faict, l'an mil six cens trente huit au susdit Mont-St-Michel, et revu et corrigé en plusieurs endroits, l'an mil six cens quatre, par le mesme autheur (f. 1). »

D. Huynes fut appelé à Paris, ainsi que nous le verrons dans la suite, mais il continua à penser à son livre sur le Mont : il y fit plusieurs additions, dont la dernière se rapporte au mois de juin 1651, c'est-à-dire seulement quelques semaines avant sa mort. La signature porte : « Frère Jean Huynes, moine benedictin, et stauf de présent en l'abbaye Saint-Germain-les-Prez les Paris. »

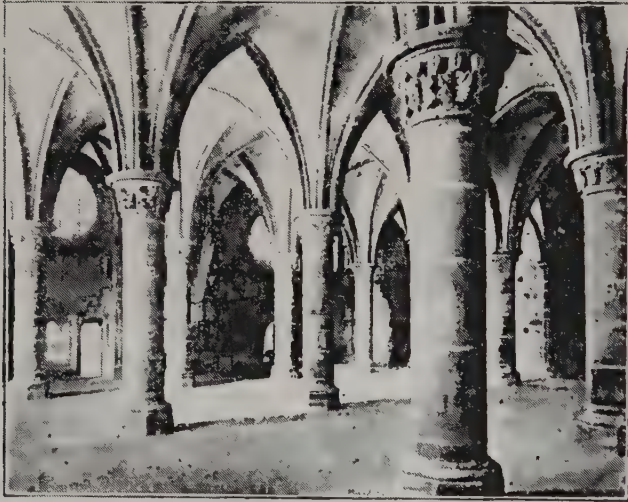
D. Huynes nourrissait le culte du Mont, le goût des recherches et la sincérité qui font l'historien documenté et consciencieux. Son style n'a d'autre prétention que celle de servir de vêtement aux faits

1. Le travail se termine, en manière de pièces justificatives, par une série de documents qui comprennent : des Actes du roi Lothaire, du duc Richard et des papes Alexandre III et Alexandre IV ; une *Historia Montis Corgani prout reperitur in tribus manuscriptis antiquis et fide dignis monasterii S. Michaelis in parva Maris* (f. 127) ; une *Historia Montis Tumba prout est in antiquis manuscriptis verbatim et fideliter a fratre Joanne Huynes descripta* (f. 126-128), avec quelques notes utiles de l'auteur sur cette Histoire ; dans le même ordre d'idées : une *Chronica ex variis manuscriptis Montis sancti Michaelis in periculo maris collecta* (rubricée *libris et alius recentioribus a fratre J. Huynes collecta*) (f. 149-157) avec quelques notes de l'auteur. En divers endroits se rencontrent des hymnes ou des proses en l'honneur de S. Aubert, avec des détails curieux au sujet des anges de S. Michel et du Sauveur. Ces pièces sont groupées (f. 124) sous le titre : « Plusieurs hymnes et chansons que pourront chanter les pèlerins venants ou s'en retournants du Mont-St Michel. » Quelques-unes de ces poésies ont été publiées par M. R. de Beaurepaire. Enfin, après une Vie du normand S. Bertivin d'après un manuscrit de l'abbaye, viennent quelques additions (1633-67) et un catalogue des abbés du Mont (f. 168-70), avec la copie d'une pièce du chartrier de la Cour des Comptes.

Dans la suite, on a ajouté dix pièces dont deux de l'écriture de Huynes (le Recueil, et qui se trouvent à la fin du manuscrit. Ce sont : une Oraison à S. Michel ; une chronique sans titre (f. 178-183) ; un extrait de l'Histoire d'Ango par Bourdigné ; des observations sur l'exemption de juridiction du Mont, sur le temporel de l'abbaye de St-Michel de Crozan, en Roussillon ; des leçons pour la Dédicace de S. Michel au Mont, ainsi que des hymnes, un catalogue des abbés (f. 194) et un sommaire de l'Histoire du Mont ; un concordat entre l'évêque d'Avranches et l'abbé ; enfin un catalogue des reliques « qui se voyent dans le trésor du Mont-St-Michel » (f. 201-208).

qu'il rapporte ; il garde la limpide transparence des horizons au milieu desquels il écrivait, et la noble simplicité du chartrier qui fut témoin de ses méditations et de son labeur. Il se fait remarquer par un accent de conviction et de bonne foi qui plaît, et lorsque par hasard la critique lui fait défaut dans l'examen des documents écrits, la faute en est à la méthode de son temps, et non pas à sa recherche, car, pour lui, il répand nettement « les forgeurs de mengeries » et de « choses fabuleuses, » et ne manque pas de s'élever contre « les écrits apocryphes que des faussaires mettent en circulation ». Son histoire est une œuvre de piété, d'érudition et de goût, et certaines pages revêtent tous les charmes d'un style aux couleurs chatoyantes et de bon aloi.

En s'adressant au « dévot pèlerin », D. Hynes avait atteint son but ; ses explications satisfaisaient la curiosité des visiteurs, et ses



Salle de réunion du couvent ou scriptorium, dite salle des Chevaliers.

pieux récits se conservaient dans la mémoire. Mais, ambition bien légitime pour un auteur, il avait espéré voir son manuscrit s'élever jusqu'à la publicité, et il s'en ouvre dans une lettre de 1639, adressée à ses supérieurs. « Si vos Révérences, écrit-

il, jugent que quelque euyers d'iceux méritent de voir le jour, je croy que plusieurs pèlerins en seront très contents et prendront de là sujet de louer Dieu. » Son vœu ne fut pas réalisé, sans doute parce que les monographies spéciales n'étaient considérées que comme des contributions à l'histoire générale des monastères de la France, et le travail demeura parmi les manuscrits de « la librairie » du Mont. Actuellement, nous l'avons dit, les deux ouvrages sont conservés à la Bibliothèque nationale, et ils sont une mine précieuse à laquelle ont puisé

tous les écrivains sérieux qui se sont occupés de l'abbaye. La société de l'histoire de Normandie a été bien inspirée en publiant ce travail, et son organe, M. E. de Robillard de Beaurepaire, s'en est acquitté avec le savoir et la conscience qu'il apporte dans tous ses travaux : il a complété l'ouvrage par une savante introduction et par de larges emprunts faits aux continuateurs de D. Huynes, aux bénédictins Montois D. Louis de Camps et D. Etienne Jobart.

D. Huynes, qui avait donné la mesure de sa valeur, fut envoyé, après 1640, à l'abbaye de Saint-Florent, près de Saumur, où il exerça la charge de prieur. Il y apporta la même ardeur à recueillir les matériaux de l'histoire de ce couvent, et en 1647 son travail était achevé. Cette œuvre, riche de renseignements généraux et particuliers sur l'abbaye, sur les prieurés qui en dépendaient et sur maintes localités de l'Anjou, va de la fondation au vi^e siècle, à la nomination du cardinal de Mazarin, comme abbé. Parmi les pièces que l'auteur a copiées en tête de son manuscrit, se remarque le missel de Saint-Florent et plusieurs documents extraits du Livre noir et du Livre rouge. Les auteurs du *Gallia Christiana* en ont tiré bon profit pour leur grand Recueil. Au xviii^e siècle, l'ouvrage était conservé « dans l'abbaye de Saint-Germain et dans celle de Saint-Magloire entre les manuscrits de Messieurs de Sainte-Marthe. » Le manuscrit de la main de D. Huynes, gardé jadis à Saint-Germain, est actuellement à la Bibliothèque Nationale (fonds français n^o 19862).

La place d'un ouvrier comme D. Huynes était toute marquée dans la ruche bénédictine de Saint-Germain-des-Prés, à Paris. On l'y appela vers 1648, et dès lors, on le trouve occupé à recueillir les documents nécessaires à la rédaction d'un Pouillé général des bénéfices ecclésiastiques de France, et à classer les riches archives de l'abbaye. Il apporta dans la préparation de cet immense travail le même scrupule et la même méthode d'investigation que dans ses précédents ouvrages. Nous en avons la preuve dans ses observations au sujet de renseignements qui lui avaient été adressés. Il demande notamment que « les caractères soient tellement formés » qu'il ne soit pas « obligé à deviner les noms propres. » Comme le capitaine qui tombe sur la brèche l'épée à la main, le vaillant religieux fut emporté par la mort, au milieu de ses nobles travaux, sans que la souffrance ait réussi à briser sa plume : il n'avait que 42 ans, et son œuvre passerait pour permettre de concevoir les plus belles espérances sur la carrière qu'il pouvait encore fournir. « Le 18 août 1651, il cessa de vivre et, comme s'expriment les Mémoires, il cessa de travailler : il fut universellement regretté de tous ses confrères, qui perdirent en lui un

modèle accompli de toutes les vertus chrétiennes et religieuses. » Sa sépulture eut lieu « dans la nef de la grande chapelle Notre-Dame ».

Pour ce qui regarde le Mont, le défunt laissait un successeur et un émule, en D. Le Roy. Thomas Le Roy naquit vers 1608 à Mibouchet, au diocèse de Bourges, de parents aisés. Il revêtit l'habit religieux, à Saint-Jouin de Marnes, en Poitou, et entra de bonne heure dans la Congrégation de Saint-Maur, où il fut reçu à la Trinité de Vendôme. Il passa une dizaine d'années dans les abbayes de Saint-Pierre de Bourgueil, de Saint-Florent-lès-Saumur et de Saint-Melaine de Rennes, puis vint au Mont. Il y arriva à la fin de novembre 1646.

En face de « cet admirable chef-d'œuvre », et des indications certaines de ses confrères sur « les auteurs de si superbes bastiments », il résolut, aiguillonné par son « inclination naturelle », « d'en chercher des connoissances plus certaines. » D. Le Roy demanda à ses supérieurs la permission de feuilleter les annales du Mont ; et, après avoir pris connaissance du travail de D. Huynes, il se persuada que le côté monumental avait été un peu négligé par celui-ci, et que, à côté de la méthode systématique adoptée par D. Huynes, il y avait place pour la méthode chronologique qui montrerait, année par année, le développement de l'abbaye. D'ailleurs, loin de songer à critiquer ce « bel ouvrage », il engageait fort les moines, à la suite de ce religieux, à s'employer à l'exercice « de l'histoire, aussy utilement que luy » ; mais, « comme chacun abonde en son sens, » il entreprit de « forger un nouvel ordre, » non pas en vue d'écrire une « histoire accomplie, mais de simples remarques, pour très facilement escrire une vraye histoire entière et parfaite. » Pour ce qui est du récit, l'auteur entendait éviter « toute prolixité et narration ennuyeuse, » réservant pour la fin la copie des originaux : dans le texte, il se proposait d'exprimer seulement « la quintessence » des anciens manuscrits.

D. Le Roy compulsa avec une intelligente activité tous les manuscrits du Mont, et se mit à en extraire tous les événements qui lui parurent offrir de l'intérêt même au point de vue des usages, des scènes populaires, des phénomènes météorologiques et des mille détails de la vie ordinaire. Il commença sa rédaction le 1^{er} janvier 1647, et termina le premier paragraphe par ces mots : « Et pour foy de quoy nous l'avons remarqué : j'ai signé le 1^{er} jour de janvier, bon jour, bon œuvre, 1647 » ; quant à la dernière page, elle se réfère au 24 juillet 1648, jour où le religieux quitta le Mont à regret. L'auteur prit ainsi l'habitude de signer chacun des chapitres, non par « prétension », mais par sincérité scientifique, avec le regret que

les écrivains anciens n'aient pas pratiqué cette méthode qui fixe le lecteur sur l'origine et la portée des documents. « Que ne savons-nous, dit-il, les auteurs de la belle fabrique de tant de beaux monastères et que ne connoissons-nous le temps de ceux qui ont fait de si beaux legs ! »

Son livre, divisé en 13 chapitres d'inégale étendue et subdivisé en une série de paragraphes, suit la chronologie et groupe les faits autour de la prélatrice de chaque abbé. Ce procédé engendre forcément de la monotonie, et l'absence de lien entre les alinéas en rend la lecture un peu sèche. A cet égard, le travail de D. Le Roy est inférieur à celui de D. Huynes. Lorsqu'il arrive aux événements dont il a été le témoin, l'auteur entre avec une complaisance marquée dans des détails circonstanciés, qui ne peuvent, d'ailleurs, qu'agréer au travailleur de nos jours. Au reste, quand il lui parut que la rédaction de D. Huynes était achevée, il a parfois inscrit textuellement le récit du devancier dans le corps de son travail. D'ordinaire, D. Le Roy ajoute des développements nouveaux, cite des faits échappés à ses prédécesseurs, et insiste sur le côté temporel de l'administration de l'abbaye; mais, surtout, il n'omet aucun des détails qu'il a pu recueillir au sujet de superbes constructions du Mont. En ami des antiquités il démêle de son mieux l'époque des édifices, leur histoire et les transformations ou réparations dont ils ont été l'objet; et son travail est précieux entre tous pour aider à pénétrer dans le labyrinthe de ces constructions cyclopéennes.

Au surplus, sous l'empire des exigences de l'ordre chronologique ou de la préoccupation exclusive de son sujet, l'auteur néglige parfois la forme de la narration et tombe dans la confusion et l'incorrection. Du moins, la franchise guide sa plume avec une louable impartialité. D'un esprit solide, d'un caractère droit, il admet librement les compromissions avec le devoir et la règle. Autant, il se plaît à célébrer les vertus, les mérites et les beaux exemples des religieux appliqués à la pratique de leurs devoirs, autant il condamne vertement ceux qui ne prennent de la vie monastique que ce qu'il



L'abbaye de Montecassino.

peut satisfaire leurs caprices ou leur amour du lucre ; ses supérieurs n'échappent pas plus à sa réprimande que les frères de condition modeste. S'agit-il des défauts des moines ou des errements des abbés commendataires, il flagelle sans pitié les uns et les autres, parfois avec des expressions qu'on dirait empruntées à La Bruyère et à La Rochefoucault.

Tout en rédigeant ses *Annales*, au jour le jour, suivant le plan uniforme qu'il avait adopté, D. Le Roy fut amené à écrire une Notice d'un caractère différent. A la fin de juillet 1647, sur la demande adressée au prieur du Mont par D. Luc d'Achery, il envoya, non sans s'excuser sur l'imperfection, un sommaire intitulé : « *Briefve histoire de l'abbaye du Mont-Saint-Michel* » ; ce travail, comprenant 28 pages, est conservé à la Bibliothèque nationale (N° 13.813 du fonds latin). Le Roy amenda et augmenta cette ébauche dans un second travail qu'il adressa, l'année suivante, à D. d'Achery, en le priant de « *corriger les fautes* » causées par le désir empressé de satisfaire de suite à sa demande, en vue de la liste des abbés à mettre en la vie du bienheureux Saint Berquement » et pour « *servir à la confection de l'histoire générale de l'ordre de S. Benoist en France, suivant le dessein des supérieurs.* » Ce dernier travail, de style assez négligé, se trouve à la Bibliothèque nationale (N° 18.950 du fonds français).

Cependant D. Le Roy, pour compléter son œuvre, se proposait de donner en appendice la copie des « chartres, titres et actes et instruments tout au long », qu'il avait consultés, quand, le 22 juillet, il recut l'ordre de quitter sa douce retraite, pour reprendre ailleurs le travail de la vie active. En partant, non sans quelque émotion, le pieux et savant bénédictin laissait au Mont une partie de lui-même et de son âme ; le volumineux travail qu'il avait rédigé demeurait sur les rayons de la Bibliothèque conventuelle comme un souvenir précieux que les générations à venir consulteraient avec fruit. Le manuscrit, de 485 pages en écriture fine et serrée, a pour titre :

Livre des Curieuses Recherches du Mont-Saint-Michel, à commencer depuis la fondation de la première église du dit lieu par saint Aubert, évesque d'Avranches l'an sept cent neuf, en l'honneur du glorieux archange saint-Michel, prince de la milice céleste, et ainsy à continuer par un religieux de la Congrégation de saint-Maur, demeurant en l'abbaye du dict lieu, lequel a commencé cet œuvre, le premier jour de janvier, l'an 1647 : F. Thomas Le Roy, moine bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur. » Un peu plus avant, l'auteur résume le titre en cette forme : « *Remarques des choses*

plus notables arrivées à l'abbaye du Mont-Saint-Michel » ; mais ceux qui ont parlé de D. Le Roy s'en sont tenus de préférence à la désignation : *Livre des Curieuses Recherches du Mont-Saint-Michel*. La dédicace « au très puissant prince de l'amilice céleste », et l'avant-propos au lecteur, sont suivis de deux séries d'hexamètres latins. A la fin du XVIII^e siècle, un moine-sacristain ajouta, en marge, quelques renseignements complémentaires qui vont jusqu'à l'année 1788.

Le manuscrit resta au Mont jusqu'à la Révolution, époque à laquelle on perd sa trace. Sous la Restauration, nous le trouvons aux mains de M. de La Varangerie, qui, à la suite, transcrivit des extraits de poésies contemporaines ; puis, en la possession de M. Leterre, Bibliothécaire de Coutances, et enfin, dans la riche bibliothèque de M. Abel Vautier. Le manuscrit fut acheté aux enchères à Caen, en 1853, par M. Mancel qui en fit don à cette ville, en même temps que de sa collection d'ouvrages remarquables et d'objets d'art. Ce travail de D. Le Roy a été mis à contribution par ceux qui se sont occupés du Mont et a été publié intégralement avec notes, préface et annexes, par M. de Beaurepaire (1).

Quel poste D. Le Roy occupa-t-il en quittant le Mont ? — « Nous ne saurions dire dans quel monastère il fut d'abord envoyé, » écrit le savant historien qui a publié le travail du bénédictin. Ce qu'il y a de certain, c'est que le 24 juillet 1648, en même temps que D. Martin Poitevin s'éloignait pour remplir la charge de sous-prieur à Marmoutier, D. Le Roy se rendait à Saint-Mélaine de Rennes, pour y recevoir les ordres du visiteur en vue d'aller « en quelque monastère de la Congrégation pour exercer l'office de procureur. » Or, à quelque temps de là, nous voyons précisément D. Le Roy procureur-cellérier, à Marmoutier. En 1674, D. Le Roy occupait une charge identique, au couvent de Saint-Bénigne de Dijon. Les annales de cette abbaye, à l'instar de celles du Mont, éveillèrent ses goûts pour les recherches. De ses investigations, il sortit une œuvre importante, qui n'avait pas moins de 1121 pages in-4. Le manuscrit, précieusement conservé dans la bibliothèque du couvent jusqu'à la Révolution, a échappé depuis aux investigations des amis du passé. En ses

(1) Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie, t. XXIX, 1877, p. 22-296. La bibliothèque de Cherbourg garde une copie abrégée de cet ouvrage, qui a pour titre : « Le livre des Curieuses Recherches du Mont-Saint-Michel, depuis l'an 597, époque de la fondation de la première église, jusqu'au 24 Février 1648, par Thomas Le Roy, moine bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur. » Ce manuscrit naguère à M. Asselin, qui l'a chargé de notes, a pour finale : « Mon unique espérance, mon Dieu, votre très humble et pauvre serviteur, F. Thomas Le Roy. » C'est la conclusion même du grand ouvrage de D. Le Roy.

dernières années, D. Le Roy fut envoyé au monastère de Saint-Pierre-le-Vif de Sens, où il mourut en 1683. Suivant la prière qu'il aimait à adresser à « l'avocat général des humains », le pieux et docte vieillard fut soutenu jusqu'à ses derniers moments par le souvenir de St. Michel, et l'Archange, dont il avait redit les bienfaits et les merveilles, ne manqua certes pas de s'incliner sur sa couche funèbre pour recevoir son dernier soupir et conduire son âme vers les demeures célestes.

A quelque distance de D. Le Roy, prend place le chroniqueur Louis de Camps. Longtemps, la personnalité de D. Louis de Camps, comme historien du Mont, fut enveloppée dans l'ombre de l'œuvre de D. Huynes. Son ouvrage, conservé à la bibliothèque d'Avanches n° 2090, et comprenant 200 pages, d'une écriture menue, était considéré comme la copie du travail de son prédécesseur avec des retouches insignifiantes, si bien que parfois l'on citait D. Huynes d'après ce manuscrit. La confusion avait pour principe une note anonyme insérée sur le ms. et déclarant qu'il était l'œuvre de D. Huynes, et que D. Louis de Camps n'a fait que le transcrire et n'a changé que quelques phrases sans altérer l'essentiel de l'histoire. »

Or, il n'en est pas ainsi, et, sans être un chercheur approfondi, de Camps est un narrateur original, qui mêle agréablement les réflexions du critique et de l'observateur au récit des événements. Il peint heureusement un portrait et, au lieu de concevoir l'histoire comme une apothéose, il s'applique à retracer consciencieusement la physionomie de ses personnages. Son style a du mouvement et revêt parfois un caractère de noble et véhémence indignation, qui lui donne de la couleur et du relief. L'ouvrage de Louis de Camps est intitulé : « Histoire de la célèbre abbaye du Mont-St Michel au péril de la mer, divisé en cinq parties, le tout recueilli des anciens titres, chartes et pancartes de cette abbaye, par un religieux bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur » (1).

Dans son exposition, Louis de Camps a opéré un remaniement

(1) Le travail est reparté ainsi qu'il suit : Première partie : De l'apparition de saint Michel au Mont de Tombé, de sa fondation et divers progrès de la vie de Saint Aubert et des abbés qui ont gouverné ce monastère (34 chapitres). Deuxième partie : De l'union de cette abbaye à la congrégation de Saint-Maur, en France (23 chapitres). Troisième partie : Des soldats, capitaines et gouverneurs du Mont St-Michel et de divers exploits d'armes, en ce lieu (23 chapitres). Quatrième partie : Des saintes reliques, des indulgences et des miracles qui se sont faits en ce lieu (10 chapitres). — Cinquième partie : Des donations faites à cette abbaye et des dépendances d'elle, en prieurés, cures, etc. »

général de l'œuvre de son prédécesseur. Sans doute on retrouve la plupart des événements sous la plume du second historien, mais il a modifié le cadre et le plan général : telle division de D. Huynes, comme le traité sixième et dernier, se trouve dans la 2^e partie du livre de D. Louis de Camps. Parfois, il est vrai, celui-ci copie son devancier en reproduisant les expressions, ou bien il le résume ; mais, souvent, il développe le récit et y mêle des appréciations qui donnent à son travail une saveur piquante et personnelle. De ses réflexions, on peut conclure que le travail a été terminé vers 1664. L'influence du temps et des idées vient s'ajouter au tempérament de l'auteur. L'esprit critique s'est infiltré goutte à goutte dans le fonds de foi naïve, et les miracles auxquels D. Huynes avait consacré un traité tout entier, n'obtiennent qu'une place secondaire et comme à l'arrière-plan, dans la dernière partie (chapitre IX). En revanche, ce qui concerne les prieurés, cures et chapellenies dépendant de l'abbaye, a reçu un développement considérable dans la 5^e partie (chap. VIII-XII). Ainsi qu'il l'exprime dans la préface, l'auteur s'est attaché à « ne rien omettre de nécessaire » et à ne dire « rien de superflu », plus soucieux de rendre son « style clair qu'élégant », pour faire mieux connaître à tous ce « sanctuaire de dévotion, » ce « jardin des délices, » ce « champ de bataille du prince de la milice céleste, contre les ennemis de la France et de notre sainte religion. »

D. de Camps se plaît aux dissertations théologiques, et les mêle volontiers à son récit. A propos de la réunion du titre de gouverneur et d'abbé du Mont, l'auteur rédige une thèse en forme sur l'union nécessaire de la puissance temporelle et de l'autorité spirituelle, « deux colonnes de monarchies d'autant plus fortes et inébranlables qu'elles sont estreitement conjointes. » S'agit-il de traduire sa vénération pour les gloires du Mont, et sa douleur pour les œuvres de certains commendataires, l'écrivain apporte dans l'expression de ces sentiments plus de vivacité et d'éclat ; son style, parfois un peu prétentieux, se distingue alors par la chaleur et l'émotion qui lui inspirent des images d'un vigoureux relief. M. E. de Beaurepaire, s'autorisant des réflexions piquantes empruntées à D. Louis de Camps sous le couvert de D. Huynes, prétend que c'est par le premier qu



Salles du scriptorium.
Maison des chevaliers, partie sud

le second est arrivé ainsi à la notoriété. Cette remarque est empreinte d'exagération : le travail de D. Huynes, dans sa beauté sereine et austère, est un monument qui doit absolument fixer l'attention de l'historien ; mais il est juste de reconnaître également que l'ouvrage de L. de Camps, par les qualités bien personnelles qui le distinguent, mérite de ne pas disparaître dans la pénombre de l'œuvre de son confrère.

D. L. de Camps avait arrêté son histoire à l'année 1663. Divers religieux ajoutèrent des notes s'étendant jusqu'à 1693. Entre ceux-ci nous devons mentionner D. Etienne Jobart qui, lui aussi, à l'instar



Costume de l'Ordre
de S. Michel.

de Huynes et de Camps, remplit les fonctions de trésorier. Custode fidèle, il dressa la nomenclature du trésor qui lui était confié, et, dans un autre manuscrit, on lit : « Le présent inventaire des susdites reliques et reliquaires a esté veu, corrigé et véritié par nous soubsignez. Fr. Etienne Jobart, trésorier et secrétaire du chapitre. » La courte chronique de D. Jobart, conservée à la Bibliothèque d'Avranches (n° 209), va de 1663 à 1669 ; elle comprend le récit de la Levée du corps de saint Gaud, qui est contenue dans un cahier interfolié entre les pages 156 et 157, et une sorte de journal des vexations du

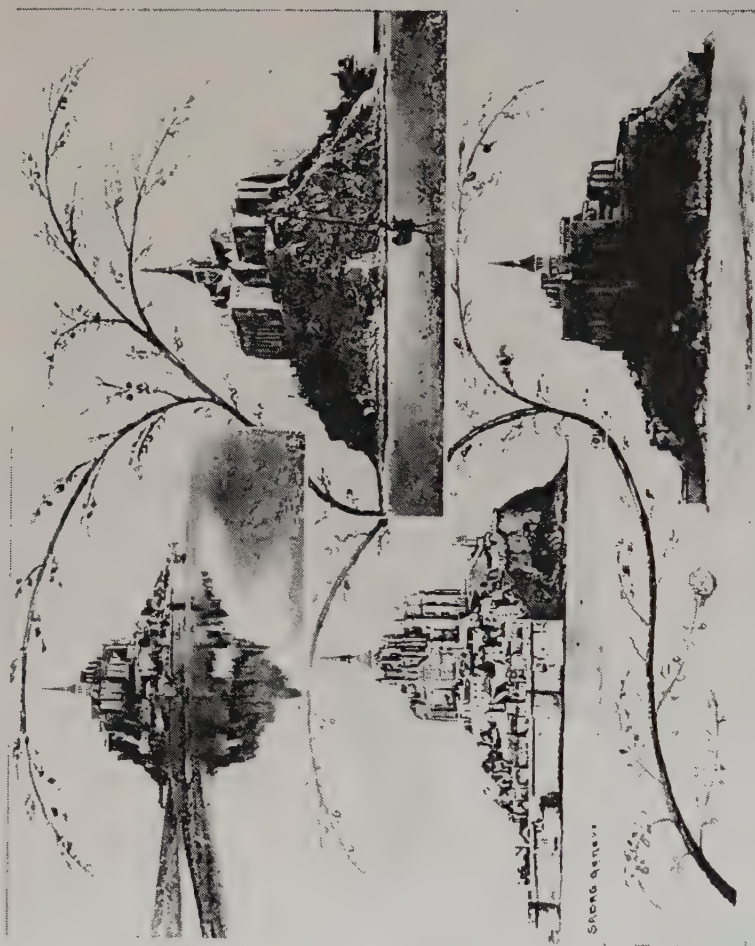
sieur de la Chastière, gouverneur du Mont, intercalé entre les folios 150 et 151. D. Jobart paraît avoir été le dernier trésorier qui se soit adonné à l'étude spéciale de l'histoire du Mont. Enfin, comme Recueil de documents Montois, la bibliothèque d'Avranches, sous le n° 247, possède un manuscrit sur papier, de 23 pages, qui lui a été donné par M. Deschamps du Manoir, auteur de sérieux travaux sur le Mont (1).

1. Ce ms. contient : « Inventaire de toutes les reliques, reliquaires et autres argenteries de la Trésorerie du Mont-St-Michel, où il est exprimé, quand et par qui ces saintes reliques ont esté données et enchassées. » — « Litanies des saints, dont il y a des reliques, notables et assurées dans la trésorerie du Mont-St-Michel » (p. 9). — Inventaire de l'argenterie qui est conservée dans la dite trésorerie outre les susdits reliquaires (p. 12). — Blason des armoiries qui sont apposées en cette abbaye du Mont-St-Michel ; armoiries des abbés (p. 13). — Des gouverneurs du Mont-St-Michel (p. 15-18). Histoire du gouverneur de la Chastière et de la nomination comme gouverneur, de l'abbé de Souvry (p. 18-23). Ce manuscrit est dû à plusieurs auteurs ; de la page 1 à 7, il a été rédigé par un écrivain dont M. E. de Beurepaire ignore le nom, D. Louis de Camps a écrit la fin de ce chapitre (p. 7-8), ainsi que les Litanies des saints, l'inventaire de l'argenterie, le blason et le chapitre des gouverneurs ; D. E. Jobart a rédigé ce qui se rapporte au gouverneur de la Chastière, récit que l'on trouve plus développé dans le manuscrit 209, ainsi que de nombreuses annotations sur l'inventaire des reliques.

Après la visite pieuse du sanctuaire, qui nous a révélé la vie religieuse du Mont, nous avons franchi le seuil du scriptorium et de la bibliothèque. Avec une respectueuse émotion et une admiration reconnaissante, nous avons pris une connaissance rapide des trésors que les bénédictins Montois avaient réunis. Cette trop brève initiation à la vie intellectuelle, au labeur littéraire et scientifique de l'Abbaye, nous a montré le rôle considérable que le Mont a rempli dans le développement de la civilisation au point de vue de la pensée et du savoir. Nous devons compléter ce tableau par l'étude de l'Abbaye au point de vue artistique, en empruntant pour titre le vocable qui lui a été donné par l'Univers entier.



FIG. 1. — Vierge à l'Enfant.



LE MONT VU DES QUATRE POINTS CARDINAUX
1. sud ; 2. est ; 3. nord ; 4. ouest



Frise du cloître du Mont, côté ouest, XII^e siècle

X. — LA MERVEILLE

La Merveille de l'Occident

(Chapitre Mont Saint-Michel)



Le Mont occupe dans l'histoire de l'art une place tout à fait à part. Les merveilles architecturales, qui forment comme sa couronne, ont excité l'admiration des siècles, et, de nos jours, elles soulèvent l'enthousiasme de tous les amis du beau. C'est pourquoi, par manière de titre, nous n'avons pas hésité à étendre à l'ensemble du monument la désignation que l'on applique d'ordinaire à la partie du Nord. Aussi bien, la nature et l'art s'harmonisent de la façon la plus heureuse pour réaliser une œuvre hors de pair dans le monde entier, et, de tout temps le Mont fut comme une Académie, au sein de laquelle les arts plastiques et décoratifs étaient cultivés avec zèle sous la direction des moines. Tandis que les uns tenaient le compas et édifiaient ce superbe ensemble de constructions, les autres maniaient le ciseau qui a taillé les statues et ajouré les fines dentelles de granit. Ceux-ci décoraient les nefs et les promenoirs de peintures murales, et ceux-là enluminaient le blanc vélin des manuscrits de délicates miniatures que le temps a respectées. A notre tour, nous allons pénétrer dans cet atelier des arts réunis et parcourir les diverses sections, en tenant le double fil conducteur des

chroniques, en particulier Haynes et Le Roy, et de l'analyse du monument.

D'abord timide avec les premiers ermites, l'essor artistique, de concert avec l'élan religieux, se développa sous l'égide de S. Michel et de son pontife choisi, S. Aubert. L'oratoire bâti par le pieux prélat présentait la forme circulaire, « rount » au dire des chroniqueurs, que nous interprétons volontiers au sens « polygonal », selon les habitudes de l'époque que l'on rencontre en particulier dans les baptistères. Cette chapelle s'élevait sur la déclivité occidentale et peut-être convient-il de reconnaître les vestiges d'une annexe dans les restes d'un édicule octogonal en petit appareil, que nous avons retrouvés naguère sous les soubassements de l'église.

La suite des âges développa l'oratoire primitif, et l'ère carolingienne, qui a laissé son empreinte en tant d'endroits, n'a pas manqué de donner à l'église et au monastère un épanouissement en rapport avec la floraison du culte. Les constructions se prolongèrent progressivement vers l'orient et autour de l'oratoire de S. Aubert. On vit s'élever de nouveaux édifices, en particulier au moment de l'introduction du régime monastique par l'arrivée des bénédictins qui apportaient avec eux leurs coutumes religieuses et leurs traditions artistiques. « L'an 966, suivant la plus probable opinion, le duc Richard, après avoir installé les moines, s'occupa à décorer et orner coste église de riches vases d'or et d'argent, comme calices, croix, chappes et paremens d'autel, entretissus d'or et de pierres précieuses, le tout d'un grand prix et valeur; puis fist faire plusieurs beaux bastiments propres pour les moines, fit environner le haut de ce Mont de hautes et espesses murailles, lesquelles, par la succession des temps, ont esté abbatues pour y bastir les édifices qu'on y voit maintenant ».

Mais, hélas! une douloureuse épreuve frappa les religieux. En 992, suivant l'opinion commune — et D. Leroy déclare qu'on le peut « conjecturer par les vielz manuscrits » — « le feu ayant pris à quelques maisons de la ville qui est au bas de ce rocher, les flammes passèrent jusques dans l'abbaye et réduisirent et convertirent en cendres l'église et les maisons de lieux réguliers, excepté le logis où autrefois demouroit le chanoine Bernier, à cause que le corps du saint eveque d'Avranches Aubert y estoit caché sous la couverture. » Cependant avec courage on se remit à l'œuvre : « les religieux ne florèrent tout au mieux qu'ils purent, ayant durant icelle incendye esté ce qu'ils avoient peu de cornemens et autres choses plus précieuses », comme aussy une grande chaise toute dorée dans laquelle

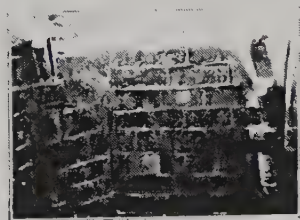
estoit une petite, qui contenoit un vase dans lequel estoient les reliques que S. Aubert avoit envoyé quérir au Mont Gargant : ils s'appliquèrent à faire des logemens et une église selon leur pouvoir, quoique petite, assez semblable à la première. Estant secouruz du due Richard qui les aida de ses richesses, ils firent au plustôt réparer le grand autel et faire au dessus un petit plancher sur lequel ils remirent la chasse qu'ils avoient esté auparavant. » Au rapport d'un chroniqueur, un prodige fit découvrir « au pied du Mont » le vase



Soubassements de la Eglise Vézère. — 1. — 2. — 3. — 4. —

avec les reliques, qui fut porté en triomphe dans l'église et placé « sur le grand autel, selon qu'il avoit esté auparavant. »

Ces constructions antérieures à l'an mil, quoi qu'on ait dit, ont laissé des restes intéressants, et nous avons essayé de le démontrer, il y a quelque dix ans, dans un Congrès des Sociétés Savantes à la Sorbonne. L'examen des murs de l'église, au sud et au nord, avec leurs reprises diverses, et l'étude des soubassements, vulgairement appelés « charnier des moines », nous avaient convaincu que l'église du XI^e siècle posait sur ses aînés, notamment sur celle du dernier tiers du X^e siècle. De fait, en ces derniers temps, le dégagement des escaliers latéraux à l'intérieur et des sondages ont apporté de nouveaux éléments d'information. Les murs



Chapelle ruinée du XI^e s., à gros joints, au N. du transept.

avec leur entablement un peu au-dessous du niveau du dallage actuel, les nefs avec voûtes en berceau et arcades à claveaux de brique, les ouvertures avec cintre également encadré de brique, accusent l'ordonnance générale insérée dans le cadre des constructions postérieures avec leurs remaniements successifs, et se révèlent au regard de l'archéologue comme des

témoins autorisés dont la voix se grossira sûrement du concert de nouvelles découvertes. Il n'est pas jusqu'à l'édicule circulaire trouvé au chevet primitif, près du transept actuel, qui ne témoigne à sa façon, peut-être pour déposer en faveur d'une citerne qui recueillait les eaux pluviales des toits ou d'un dôme central.

Avec l'abbé Hildebert II se leva l'aurore d'une ère éclatante pour

les arts, et l'abbaye prit position sur le plateau qu'elle n'a pas cessé d'occuper. Il conçut le plan d'une église à trois nefs avec chapelles absidales à l'est et façade principale à l'ouest. A cet effet, il utilisa les constructions inférieures, qu'il transforma et consolida en vue de supporter le vaisseau. La façade supérieure a disparu par suite d'un effondrement au XVIII^e siècle, mais les soubassements avec leur appareil et leurs ouvertures caractéristiques, se montrent dans le sous-sol et peuvent être étudiés avec fruit, aussi bien que les nefs



Eglise abbatiale, nef et transept, côté N, après la restauration.

et chapelles inférieures, les escaliers latéraux et les autres parties de l'édifice. Ce plan hardi, en rapport avec le courant des idées contemporaines, paraît encore plus digne d'éloges si l'on songe aux difficultés de toutes sortes qu'il a fallu vaincre. Pour ce qui est de la date précise, les annales du Mont nous fixent, en

nous apprenant qu'en « l'an MXXIII a été commencé le nouveau monastère, par le comte Richard II et l'abbé Hildebert II, lequel mourut la même année » ; et, en un autre endroit, les chroniques rapportent qu'en « l'an MXXIII a été commencée la nouvelle église du B. Michel ». Assurément, c'est avec la plus vive curiosité que l'on suit le vaste plan de cette église, dont les murs latéraux persistent, dont le chevet, qui se trouvait vers le chœur actuel, a révélé des parties intéressantes, et dont la robuste façade inférieure nous apparaît encore, précédée d'un hardi portique, coupant le Mont du nord au sud et desservant tout le monastère.

Les abbés ne faillirent pas à leur noble tâche et poursuivirent l'œuvre, en dotant l'église et le couvent des embellissements utiles. D'après un ms. ancien, c'est Radulphe ou Raoul (1048) « qui a fait construire et édifier les quatre gros piliers du cœur de l'église, les arcs et les voûtes qu'on y voit aujourd'hui au dessous du clocher et sur lesquels il est porté. » Au surplus, « aussitôt son élection, l'abbé Radulphe fit faire la nef de l'église, laquelle depuis a esté plusieurs fois réédifiée ; toutefois l'on a toujours gardé la mesme proportion et structure dans celle qu'on voit aujourd'hui, pour correspondre à la

symétrie des quatre gros piliers du cœur ». On dit, continue le chroniqueur, « qu'il ne fit que parachever la nef de l'église, ce qui est le plus probable : car Richard II, duc de Normandie, avoit fait jeter les fondements de celle que nous voyons maintenant, l'autre ayant été ruinée du feu du temps de Maynard II. » En outre, « il fit faire le cimetière des religieux, les galeries et les hautes murailles du château du costé du septentrion, et celles qui environnent le cloître qui auparavant n'estoient faictes que de bois, et puis donna plusieurs joyaux à l'église. De tous ces bastiments, poursuit D. Leroy, je n'estime point qu'il nous en reste à présent, si ce n'est les commencements des murailles sur quoy les suivants abbez ont fait eslever nouvelle maçonnerie, ou si ce n'est point la muraille qui environne le monastère du costé du septentrion. Pour les galeries, elles n'apparoissent plus, pour les joyaux non plus : pour le cimetière, il y a un lieu sous la nef de l'église qu'on appelle le charnier des moynes ; il pourroit bien avoir là travaillé. »

Le xii^e siècle s'ouvrit par un désastre. La veille de Pâques de l'année 1100 ou plutôt 1103, alors que les religieux chantaient l'office de Matines, une partie importante de l'église s'effondra, sans blesser personne, du côté du nord, où se trouvait le dortoir, « et en tombant mit presque à bas la moitié du dortoir, ce qui, dit le chroniqueur D. Leroy, est fort facile à voir encore à présent dans la grande salle allant sur le plomb du four, laquelle, en ce temps-là, servait de dortoir, parce que l'endroit qui a été refaict par le milieu n'a pas été disposé dans la charpente comme il est aux deux bouts. » La trace de l'effondrement a persisté non seulement dans la pièce adjacente, mais encore dans le mur du nord de l'église où la reprise était manifeste avant la récente restauration, qui a le tort de faire disparaître un document fort intéressant.

Le Vendredi-Saint (25 avril de l'année 1112), comme les moines chantaient Matines, la foudre alluma un incendie qui embrâsa les bâtiments claustraux, sans d'ailleurs atteindre les religieux et le bourg lui-même. Ce malheur, dont les traces persistèrent dans les murs, ruina plus particulièrement les parties combustibles telles que les voûtes, charpentes et lambris. Aux religieux n'en



Porte de l'église vers N
après restauration

baît la tâche d'effacer les malheurs, et ils n'y faillirent pas. Au rapport de l'historien D. Huynes, Roger II « eut grand soin de faire réparer les ruynes, tant arrivées par le feu que par vétusté, et d'entretenir en bon estat les lieux réguliers, fors et excepté cette partie de la nef, du costé du septentrion, qui estoit chute dès le temps de son prédécesseur. »

Nous n'aurions pas rendu pleinement justice à Roger II, si nous ne nous arrêtions davantage à cette attachante figure qui, au point



L'abbaye, partie N.-O., du s^e au xiv^e s.

de vue architectonique, prend rang à côté d'Hildebert. Non content de relever les ruines, Roger édifia, au nord de l'église, tout un groupe de bâtiments monastiques d'un heureux effet. Contre le mur robuste de la nef septentrionale et ses contreforts géants, il appuya deux étages de constructions, disposées en façon de deux nefs. A la partie inférieure il assit la salle, dite crypte de l'Aquilon, avec ses colonnes monolithes et ses voûtes; les grandes baies

ouvertes sur le nord et accédant au jardin accusent un préau ou promenoir. Au-dessus, il installa une salle plus longue, mesurant 20 m. de longueur dont les voûtes, également buttées au sud par l'église, reposent sur une colonnade agrémentée de chapiteaux pittoresques, à feuillages et personnages grotesques: peut-être s'agit-il d'un réfectoire, dont la cuisine devait se trouver dans la pièce au nord-est. Avec le dortoir, placé au plan supérieur, cette aile constituait un bâtiment conventuel d'une grande hardiesse et d'une physiologie qui a plus d'une fois tenté les auteurs de décors scéniques.

Il ne s'agit pas ici d'hypothèses plus ou moins fondées, mais de constatations assises sur les documents les plus autorisés (1). Et

(1) *Iste fecit multa bona in edificiis et ornamentis, omnes officinas que combustae fuerant reparavit. Insuper aream claustrique prius erant lignea lapideam fecit, et subitis ipsam aulam et cameras lapideas, et in tertio ordine deorsum stabula equorum, fornacibus super fornices libratis mirabiliter adaptavit.* B. N. ms. 18947, f. 145v — RB. t. 179 — 3 f. 13 — R 7 — R 8. — *Le Gallia* fait précéder ce texte des réflexions suivantes: Roger II « A septentrione funditus extruxit dormitorium, refectorium et equitum magnificam aulam opere non minus solido quam lauto ».

cependant certains historiens, poussant plus loin leurs déductions, ont en outre fait à Roger II l'honneur de lui attribuer l'idée et la construction de la Merveille elle-même. A ce sujet, D. Huynes écrit : « Ce fut lui qui fit faire tous les bâtiments qu'on voit du costé du septentrion, où sont maintenant le cloistre et le dortoir, où sont l'hostellerie et les degrez pour descendre du dortoir au réfectoire, et ce depuis les fondements jusques au comble sans parler de ce que ses successeurs y ont ajouté ou diminué. Ces logis sont du tout admirables par leur situation, pour l'épaisseur des murailles, par leur haulteur, pour leur belle composition et pour les belles voütes qu'on y voit » (1). Cette opinion a été suivie par quelques auteurs, et nous devons l'examiner.



Le Promenoir ou preau ancien, xii^e s.



Réfectoire ancien, xii^e s.

et à la première moitié du xiii^e, ainsi que le prouve nettement

(1) Histoire, I, p. 168.

le style de l'édifice. En conséquence, on ne saurait y voir l'œuvre d'un abbé du début du xii^e siècle. Mais s'il n'a pas réalisé l'ensemble du travail, Roger II n'aurait-il pas droit à quelque part dans la conception et la place du monument ? Séduit par l'ampleur du site au nord-est de l'église et par le rêve magnifique d'un immense bâtiment ordonné d'une façon très régulière, il aurait pu asseoir les fondements de la Merveille, en commençant par la partie orientale, et ses successeurs auraient repris et achevé le projet dans le premier tiers du xiii^e siècle. C'est là tout ce qu'il y a de possible dans l'attribution à lui faite par D. Huynes, qui d'ailleurs pourrait trouver un auxiliaire dans le procédé de construction de ces soubassements non sans analogie avec le corps de bâtiment que tous s'accordent à lui octroyer. De la sorte, la Merveille aurait été construite en un laps de temps plus étendu qu'on ne le soutient d'ordinaire, et, pour notre part, nous n'y contredirions pas.

Ce n'est pas sans raison que l'on pourrait appeler l'abbaye Montoise une Académie. Autour de l'architecture pareille à une reine, tous les arts concouraient à la décoration des édifices et à l'embellissement de l'église, des salles et du mobilier liturgique ou conventuel; sculpteur, peintre, enlumineur, brodeur, ébéniste, orfèvre, ciseleur, fondeur prêtaient leur concours à cette œuvre, dont la variété des parties s'harmonisait heureusement dans l'unité de l'ensemble. Tandis que les ornemanistes suspendaient des frises de fleurs, de feuillages et de symboles aux murailles, aux chapiteaux et aux corniches, « les tailleurs d'images » donnaient la vie hiératique aux personnages entourés de la vénération liturgique ou du souvenir monastique.

La Sainte-Vierge partagea de très bonne heure avec S. Michel le privilège d'avoir sa représentation au Mont, et nous la saluons avant le xii^e siècle. « Un lundy 19 jour d'avril de l'an 1694, raconte Fr. Ginzatz, je trouvay derrière la boiserie de l'autel de la Vierge, en la Chapelle Sous Terre, une ancienne image en bois représentant la Sainte Vierge avec le petit Jésus, qui fut miraculeusement préservée des flammes lors de l'incendie général tant de l'église, avec une chapelle dite des Trente-Cierges, que de tous les lieux réguliers, arrivé par la foudre du ciel, l'an 1112. J'ai fait mettre ladite ancienne image dedans une niche en ladite chapelle Sous-Terre avec un chas-sis de verre au devant, et il y vient un grand concours de pèlerins en voyage, et y font leurs dévotions et plusieurs ont obtenu des effets miraculeux. »

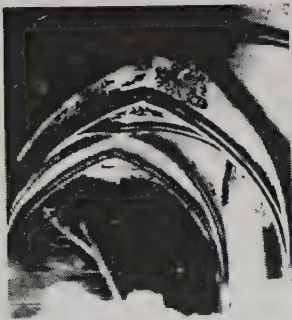
Dans le côté, « l'abbé Bernard (1131) fit enchâsser le chef de Sainet

Aubert, premier fondateur de ce monastère, ainsi que nous le voyons à présent, qui n'est pas une œuvre du commun (1). Puis, « après avoir fait son possible pour accommoder la sacristie de l'église, ayant enrichi l'église de plusieurs vases d'or et d'argent, il fit refaire et réédifier la nef de l'église, vers le septentrion, cette partie laquelle estoit chutée sur le dortoir (à présent qui sert de salle) dès l'an 1103. Il fist bâtir une forte, belle et haute tour sur les piliers du chœur, laquelle ne se voit plus aujourd'hui, à cause que le feu du ciel la brusla en son merrain combustible et causa grande partye de la ruyne du non combustible. »

« L'an 1138, au mois d'aoust, une multitude de mauvais garnements vinrent dans la ville de ce Mont, les guerres civiles estant pour lors en cette province de Normandie. Cette traudaille Avranchaise mit le feu dans la ville, laquelle fut en partye réduite en cendres de ce coup, puis après, dans ce beau monastère, lequel le bon abbé avoit avec tant de paines et de frais si gentilement raccommo-
 modé. Une chose le consola, que l'église ne fust nullement endommagée quoyque le reste du monastère fut ars. » Au temps de l'abbé Richard de la Mouche, un passage des Annales montoises rapporte qu'en l'année 1145 on vit des troupes d'hommes et de femmes faire



Eglise abbatiale, nef romane.



Chapelle Saint Etienne, xiii^e s.

l'office de manœuvres afin de transporter des matériaux pour les travaux d'églises. Il est vrai que rien ne s'y rapporte directement à l'abbaye, mais ce mouvement général a dû avoir son écho dans la baie Micheline. Ce qui est certain, c'est que cet abbé « fit plusieurs augmentations, tant es bastiments du monastère que dépendances d'icelluy, et orna l'église de quantité de joyaux et ornements. »

L'abbé Robert de Torigni, l'une des gloires du Mont, s'occupa beaucoup de l'abbaye. En 1163, il « fit construire les bastiments qui sont dessus et dessous la chapelle Saint-Etienne

(1) L'abbé Bernard « y fit graver ces mots qu'on y lit : Caput beati Auberti, hujus loci fundatoris, anno Dei incarnati septem centum illis horis et « lavi, Abrincensis episcopi, foramen, sis certus, revelatione angelica, rei bone. »

qui est joignant la chapelle de N.-D. Sous-terre, du costé du midy, c'est le lieu à présent où, dit la chronique, le Père lecteur du monastère fait la leçon. » Quant aux infirmeries, elles furent basties en 1164. Cette année là, Robert « fit parachever le corps de logis dessus et dessous (*fundamentis ad summum*) qui est au coing de la cour où antrefois estoit l'horloge au bout de la nef de l'église, où à présent les moynes y traitent leurs intirmes et malades en un côté, et en l'autre joignant ceux où on faict la leçon de la théologie chacun jour aux jeunes moynes de ce Mont, qui aboutissent d'un bout à la gallerie du Sault-Gautier. » En 1186, « il fit parachever le corps de logis, qui est entre le cloître, le chapitre commencé et le viel dortoir, qui nous sert à présent de salle pour se promener. » logis qui doit être celui dit « les vieilles infirmeries » lequel était tombé. De plus, Robert « mit fin à tous les bastiments qu'il avoit fait encommencer en son monastère, comme en celui de la ville de Caen. » Ce sont « les bastiments et voultres qui sont sous le plomb du four, et qui prennent depuis les infirmeries sous terre jusques à l'endroit d'icelluy, » ainsi que « deux fortes tours de pierre situées sur ledit plomb du four et vis à vis l'une de l'autre, aux deux coings du pignon de l'église, l'une desquelles tomba fort longtemps après, l'autre nous reste encore où l'horloge a esté longuement situé : à présent, dit D. Leroy, il est en la lanterne dessus le chœur depuis peu. Dans un étage de celle qui est tombée, l'abbé Robert avoit mis les 140 livres qu'il avoit composé sur diverses matières, lesquels, à la ruyne de ce colosse, furent tous perdus et gastez. Peu nous en restent à présent qui sont dans la bibliothèque du monastère gardez bien chèrement. »

Chez l'abbé Robert, le culte des reliques allait de pair avec le goût de l'art. Il fit « richement enchâsser » (1165) deux côtes du martyr S. Agapit, le chef du martyr S. Innocent, et le bras de S. Laurent. Un os du bras de S^{te} Agathe ayant été apporté de la chapelle royale de Palerme par le chancelier Thomas Brun, Robert le fit placer dans un bras d'argent doré avec une inscription commémorative. 1184.

Robert Ceneau, célèbre évêque d'Avranches, écrit au sujet de Robert de Torigni : « Ses œuvres sont illustres : il porta le couvent de quarante moines à soixante, il agrandit l'infirmerie, il restitua à l'Ératoire (*conditorium*) de S. Aubert sa forme élégante, il enrichit de 620 volumes la bibliothèque rétablie à grands frais ; l'église et le réfectoire virent leur toit protégé et leurs fenêtres munies de vitres ; il reedit avec une habileté admirable les tours ruinées ainsi que

les citernes, les édicules sacrés et les chambres, au nombre de sept (1) ».

Le goût élevé de Robert se manifestait en toute circonstance. Nous savons qu'il déposa un os de S. Laurent dans un superbe reliquaire d'or et d'argent en forme de bras ; mais, avant cela, il avait placé dans un reliquaire rond, doré au dedans et au dehors, le chef d'un compagnon de S. Maurice rapporté par l'abbé Suppe, de l'église de St-Benin. L'inclination que Robert nourrissait pour les lettres et les arts, se révélait en toute occasion et se fait jour dans le sceau dont il signait ses actes. Bien qu'impersonnel il reflète bien le caractère et la correction de l'abbé aussi bien que le style du temps où il a été exécuté. Dans un cadre circulaire, il représente d'un côté l'abbé qui tient un livre de la main gauche et bénit de la droite, et, de l'autre côté, un S. Michel en robe longue terrassant le dragon avec sa lance (2).



Abbatiale, infirmerie ruinée et soubassements.

L'art, d'ailleurs, n'est l'esclave d'aucun procédé, et avec ses ressources infinies, il se manifeste sous les formes les plus diverses. Les profondeurs des tombeaux nous en révèlent les secrets aussi parfaitement que les monuments les plus vantés. Ceux de Robert de Torigni et de Martin, découverts lors des travaux en 1875, ont mis au jour des fragments de vêtements, d'objets en plomb historiés, que l'on étudie avec intérêt dans le musée de l'abbaye. Pour Robert, avec la crosse à volute en plomb, on trouva un disque de plomb de 12 centimètres de diamètre, orné sur un côté d'une croix, avec, au

(1) *Hierarchia Neustriæ*, lib. IV. — B. N., lat. 5201, f. 145 v. et 146.

(2) Le sceau mutilé porte sur l'avers : *Hoc est sigillum Abbatis* et sur le revers *S^{us} Michaelis de periculo maris*. Outre le sceau conservé sur un acte aux Archives de la Manche, il en existe un, détaché et semblable, à la bibliothèque de Tours et qui paraît provenir d'une pièce relative à Marmoutier ; ces deux chartres publiées par M. Delisle (t. II, p. 321-327), se rapportent aux dernières années de Robert. S'il faut en croire un dessin de M. Léchaudé (B. N., ms. L. 10.672, f. 40), dans le premier sceau le mot *sigillum* serait suivi des lettres, *RO* ; mais cette lecture ne paraît pas exacte à M. L. Delisle. — Aux archives de la Manche, un acte de 1267 relatif à l'abbaye de Montmorel, garde un sceau rond (de 69 m.) dont les deux faces sont inspirées du précédent.

centre une main bénissant et cantonnée de l'A et de l'Ω ; et autour, on lit la légende. Pour ce qui est de Martin, avec le crociron en métal, le disque de plomb, d'une ornementation moins soignée que le premier, offre la croix grecque, la main bénissant, ainsi que l'A et l'Ω, et la légende circulaire, ainsi que nous l'avons vu à propos du Monstier.

Le xiii^e siècle, période souverainement éclatante pour l'art national, apporta au Mont de grandes ruines et des résurrections superbes. L'an 1203, Phillippe II, à la suite de la condamnation de Jean Sans Terre, pénétra en Normandie, et Guy de Thouars, à la tête des troupes bretonnes, lui donna la main en ravageant tout le pays normand. « Entr'autres, celui-ci vint en la ville de ce Mont (close de paillis de bois seulement), y mit feu et passa les habitants, grands et petits au fil de l'épée, » et, parmi les logis incendiés, il faut sans doute placer le « couvent de Sainte-Catherine », dont on voit une porte romane vers le haut du bourg. « Les flammes montèrent jusques à ceux de ce monastère et mirent les bastiments et choses combustibles en cendres, tant des lieux réguliers que de l'église. » A cette nouvelle, le roi fut très affligé et prit soin « d'envoyer à l'abbé Jourdain une bonne somme de deniers pour faire réparer cette



Cloître, S. François d'Assise,
à l'angle g., dessin et inscription

église et ce monastère. » De fait, « Jourdain fit restaurer au mieux qu'il put les dommages; mais comme tout estoit desconvert il eut beaucoup de peine d'en venir à bout. » Sans compter que les pillages des soldats empêchaient la rentrée normale des revenus, et que la mort vint interrompre l'œuvre de l'abbé.

L'abbé Ranulphe (1212) continua et fit parachever le

lambris et la couverture du grand réfectoire, « au plus hault endroiet du corps du logis du costé du septentrion. » Il paracheva les lambris et charpentes du corps du logis « où sont les cloître, réfectoire, etc.; et les voûtes même du dessous avaient été fort endommagées. » L'abbé fit tous ces travaux « avec une si grande dépense et si avantageusement que quelques manuscrits le font antheur de ces superbes édifices, quoyque selon la vérité nous en ayons l'obligation à

Roger II. » Pour ce qui est de la dernière assertion du chroniqueur, nous avons vu plus haut dans quelle mesure elle peut être acceptée.

De son côté, Raoul de Villedieu « fit plusieurs choses dignes de remarque en la trésorerie de l'église, laquelle il enrichit de plusieurs reliques », et dans les bâtiments. « L'an 1228, Raoul ayant fait travailler à la façon des piliers du cloistre peu après son eslection, ils furent parachevés cette année. Il fit donc faire tous ces beaux et artificieux piliers du cloistre; il fit aussy faire les petites voulttes et arceaux soubstenuz par lesdits piliers enrichis de quantité de belles figures, avec 58 roses de sculpture toutes de diverse invention; il fit aussi tailler en bosse, dans les mêmes arcades dudit cloistre, du costé du chapitre encommencé vers l'occident, la figure de S. François d'Assise, sur le prototype de celuy que l'abbé Joachim avoit fait peindre dans St-Marc de Venise auparavant le décès du d. saint et que même il eut fondé son ordre. L'abbé Raoul fit graver autour de ladite figure ces mots : « Sanctus Franciscus canonizatus fuit anno Domini MCCXXVIII^{mo} quo claustrum istud perfectum fuit anno Domini. Duquel endroit et des manuscrits tiré cecy », conclut le Chroniqueur. Du reste, ce merveilleux cloître garde encore parmi ses écoinçons une série de personnages, auxquels nous reviendrons à propos de la sculpture.

Dans sa grandiose et sublime unité, LA MERVILLE ne laisse pas que de fixer longtemps l'attention et de solliciter un examen analytique. A considérer l'ensemble et les détails, il semble que le projet primitif de l'architecte, vraiment génial, comportait seulement un rez-de-chaussée et un premier étage. L'appareil et le procédé de construction aussi bien que l'aspect des contreforts avec leurs retraites donneraient raison à cette idée. D'abord on construisit la partie orientale qui mesure 40 mètres de long sur 15 mètres de large, avec l'escalier taillé dans l'épaisseur du mur à l'angle nord-ouest. Le dessous, disposé sur deux nefs avec colonnade centrale destinée à porter celle de la pièce supérieure, était réservé pour les servitudes, grenier, cellier, dépenses, etc., qui devaient communiquer avec le haut par un monte-charge installé dans l'angle sud-ouest. Au-dessus on bâtit le Réfectoire, qui a les mêmes dimensions, et tout naturellement offre en sveltesse ce que le soubassement présente en robustesse. Sur le flanc sud de ce Réfectoire, on éleva un bâtiment de longueur identique formant un vaisseau rectangulaire à voûtes d'arêtes de même élévation. Les deux travées de l'est formèrent une chapelle dite du *Benedicite*, et le reste, un promenoir ou porche à baies ouvertes et murées plus tard; les moines, descendant de leur dortoir plus à

l'ouest, devaient traverser ce cloître pour entrer dans le Réfectoire par la porte de cette chapelle. Pour rendre à cet immense vestibule son aspect primitif, il n'y aurait qu'à abattre les murs intermédiaires ajoutés dans la suite, car ce promenoir devait se voir remplacer par le gracieux cloître que l'on sait.

La continuation du vaste projet fit construire vers le couchant la



La Merveille, réfectoire monastique du 1^{er} étage, aux^{es} s

seconde partie de la Merveille.

qui a la même largeur que la première et 30 mètres de longueur. Tout d'abord la salle inférieure, également destinée aux servitudes (et dite depuis Montgoumeries par suite d'une escapade), devait n'avoir que deux nefs, séparées par des piliers carrés et très élevés, ainsi qu'on le remarque aux deux extrémités, et il semble qu'à l'origine ils appelaient des poutres. Le

plan de l'étage supérieur avec ses trois nefs principales fit adopter un plan similaire pour le soubassement, qui communique avec le haut par un escalier dans l'angle nord du mur du couchant. La magnifique Salle du premier, dite des Chevaliers, par sa colonnade, ses voûtes harmonieuses, ses cheminées ingénieuses et ses jolies loggia avec « buen retiro », excita de tout temps l'admiration universelle et sa construction fut saluée par un concert d'éloges enthousiastes.

Le plan allait se faire plus grandiose, et LA MERVEILLE devait recevoir un second étage qui acheva de lui donner sa physionomie actuelle, vraiment admirable par sa robustesse et son élégance, par son unité et sa variété, idéalement harmonisées. Cet étage comprit, au levant, un réfectoire d'une seule nef avec voûte en lambris, et fenêtres à voussoir trilobé au dehors dans le genre des ouvertures orientales; et, au couchant, de plein pied avec celui, le préau ou cloître, dont l'élégance charme tous les visiteurs. Dès lors, ainsi que nous le verrons, le réfectoire du premier étage servit de salle libre, en attendant de reprendre sa destination primitive au ^{xvii}^e siècle.

D'ordinaire, la visite des beaux monuments religieux est couronnée par celle de la sacristie, où l'on admire les superbes manuscrits dont le blanc vélin s'irise de l'or le plus fin et des couleurs les plus fraîches. Ainsi en est-il, notamment, à Florence, à Pise, à Milan et dans nombre de cathédrales d'Italie, d'Espagne et de Belgique. Au Mont, ce nous serait également une jouissance exquise de couronner l'examen du cloître, par celui des ouvrages des bénédictins sur le parchemin. Aussi bien, pour réaliser ce rêve, nous volons à la bibliothèque d'Avranches où ces travaux ont émigré, et nous parcourons avec délices les enluminures et miniatures, qui vont du ^x^e au ^{xv}^e siècle.

Afin que la comparaison s'établisse plus utilement, nous prenons de préférence deux puissants in-folio de plusieurs centaines de pages qui renferment la Bible, ou l'Ancien et le Nouveau Testament. C'est un monument artistique du ^{xiii}^e siècle, non moins admirable que le cloître, son contemporain. L'un et l'autre reflètent les divins rayons du Verbe Souverain, en passant par le prisme de l'intelligence humaine qui s'efforce d'en reproduire l'unité absolue dans la variété infinie. Ici et là, sur un plan unique et d'après une pensée maîtresse on sent le travail de mains différentes. Au cloître le maçon aligne les assises, les lignes et les moulures des colomnettes, des chapiteaux et des arcades; puis, le ciseau du sculpteur vient tailler les rosaces, les fleurons, toute décoration exquise où des personnages se mêlent à une flore et une faune d'un effet décoratif consommé, dans lequel le « tailleur d'images » achève l'œuvre de



Cloître de l'An -
Détails de frise et d'écoinçon

l'ornemaniste ou du « tailleur de maçonnerie », comme on s'exprimait alors.

À la même époque et dans la salle au-dessous laissée aux manuscrits, en particulier la superbe Bible du *xiii^e* siècle, aux mains d'autres religieux, révélait progressivement les charmes d'une œuvre de premier ordre. Le blanc vélin une fois préparé, à l'instar de la pierre blanche de Caen, les scribes traçaient le texte du Livre divin, sur des

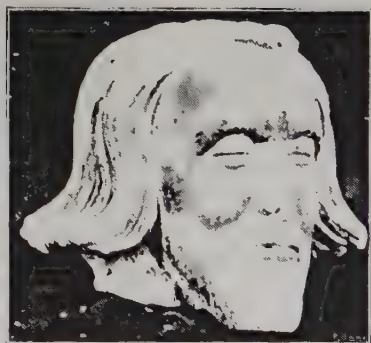


Le Christ, min. du *xiii^e* s.
Bible du Mont — B. d'Avanches

lignes où les caractères gothiques offrent un air de famille bien frappant avec les arcades ogivales, pour former, de part et d'autre, une œuvre d'une grandeur imposante, d'une sincérité absolue et d'une grâce achevée qui rélète, comme dans un lac pur taillé sur les cimes des monts, l'azur et les profondeurs mystérieuses du Ciel. A leur tour, les enlumineurs font courir le long des pages ces ornements d'une souplesse, d'une richesse d'invention et d'exécution qui nous ravissent en chaque folie par le caprice étonnant et la

dextérité jamais démentie des motifs, arabesques, plantes, animaux et inventions de toutes sortes, vignettes, frises ou lettres qui se tordent en méandres sans cesse rajeunis. Puis, le travail est couronné par le pinceau des miniaturistes qui exécutent les sujets bibliques, d'ordinaire au milieu de capitales, dans lesquelles on ne sait qu'admirer le plus de la fraîcheur des ors et des couleurs ou de l'ingéniosité inépuisable du pinceau.

De part et d'autre, qu'il s'agisse du sculpteur ou du peintre, sous les doigts des religieux Montois l'art atteint un degré très élevé, et les œuvres du *xiii^e* siècle sont l'honneur de notre génie national aussi bien que du Catholicisme, ici et



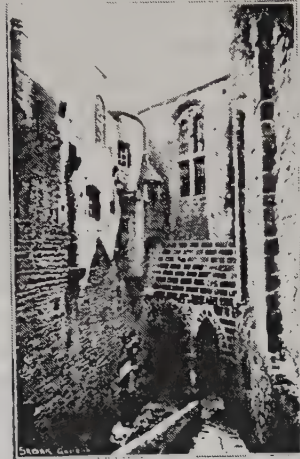
Le Christ, fragment de statue, *xiii^e*
(à l'abbaye)

là, on ne se lasse pas d'admirer l'ensemble et les parties, et les heures s'écoulent enchantées dans la contemplation de ces merveilles médiévales. Si nous avons le loisir de descendre aux détails d'un pareilisme des plus instructifs, nous verrions l'unité de la pensée, qui des deux côtés a présidé à la conception et à la

réalisation des multiples ornements, plantes, fleurons, chimères, animaux vrais ou emblématiques, empruntés à la nature, à l'histoire ou à l'imagination féconde de ces artistes consommés. Le rapprochement se poursuivrait par l'analogie du type des personnages, qu'il s'agisse, comme dans la Bible Montoise, des Patriarches, des Prophètes, du Sauveur et des Apôtres, ou bien, comme dans le cloître, du Christ, des fondateurs d'ordre et des personnages historiques, encadrés de dais et de feuillages d'une délicatesse remarquable. Comme, pour compléter l'analogie, les moines du xiii^e siècle avaient installé dans le préau un jardin dont les fleurs diaprées ajoutaient au charme de cette solitude ravissante, d'où l'âme libre monte d'elle-même vers le Ciel. Enfin, comme pour mieux faire ressortir l'identité de la conception et de l'exécution réalisées par l'art religieux des bénédictins Montois, le peintre avait été chargé d'atténuer la blancheur des arcades par une décoration de couleur rouge et bleue, dont on voit les vestiges et qui mariait dans une harmonie souveraine l'azur du ciel, le bleu ardoisé des plombs de la toiture, le rose des colonnades de granitelle et le gris des colonnades de granit, avec l'émeraude des plantes et l'émail des fleurs cultivées par des mains éprises d'idéal.

Vraiment cette œuvre est grandiose et absolument magnifique. Sur cette cime angélique, le génie monastique a chanté un poème d'une envergure et d'une beauté qui peut soutenir la comparaison avec les plus belles créations artistiques. En particulier, l'on ne se lassera jamais d'étudier et de comparer les deux monuments auxquels nous venons de nous arrêter. Des pages exquises de cette Bible retracée sur le blanc vélin et de cette autre Bible reproduite sur la pierre, se dégagent comme l'envolée des strophes d'un hymne triomphal à l'honneur de la Divinité et de l'Eglise, et ce n'est que justice d'envoyer le salut et l'admiration et de la reconnaissance aux religieux Montois qui nous ont légué ce prestigieux patrimoine artistique.

Sous l'abbé Tustin (1236), l'abbaye reçut des développements assez considérables. Rappelons en passant qu'en 1249, Pierre, fils du pape, « donna indulgence de quarante jours à tous ceux qui



Cour de la Merville.
Salle du gouvernement, chemin
de ronde et amorces de logis à g.

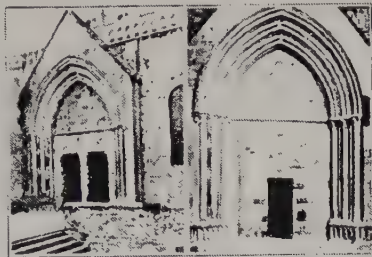
contribueroient à la restauration de la croix, laquelle, autrefois fust édiflée dans l'endroit des grèves, où se fit un miracle. » En 1257, l'abbé « fit parachever le bastiment au dessous duquel est le corps de garde de ce Mont, appelé Belle Chere ou Belle-Chaize. Il fit pareillement jetter en ce temps les fondemens de ce bastiment encore imparfait qui est à costé du corps de garde. Item ce fut luy qui fit jetter les fondemens du chapitre qu'on voit encore imparfait, du costé du septentrion au bout du cloistre. »

Le pape Alexandre IV, en 1254, accorda à Tustjn, pour lui et ses successeurs, le droit d'user de « la mitre, de l'anneau, de la tunique, dalmatique, gaus, sandales et autres ornemens pontificaux. » L'abbé, qui aimait « les beaux privilèges », fit exécuter « incontinent une extraordinairement belle mitre, riche au possible, garnie de perles et pierres précieuses de grande valeur, de laquelle il se servit à la première feste des plus solennelles : cette mitre était en la trésorerie, dans l'armoire où est gardée l'estole de S. Eloy » Que faut-il entendre par ce dernier objet ? Dans les inventaires, notamment celui de Pierre Le Roy, figure une étole et un manipule de S. Eloi, que l'abbé trouva dans la trésorerie « avec billets et marques suffisantes pour l'établissement » de leur antiquité ; la matière était « d'or et de soye si artistement ouvré et travaillé qu'il est impossible de comprendre la façon et tissure d'un tel ouvrage ; précieusement conservés en la trésorerie, « dans une petite quaiße selon leur largeur », on les considérait « de temps immémorial » comme l'œuvre de S. Eloi, qui était « fort bon orfèvre », mais, ajoute le chroniqueur, « on n'a point de congnoissance quand et par qui ». Sans doute il ne peut être question d'un travail exécuté et donné par le prélat-artiste, puisqu'il était décédé un demi siècle avant la fondation du couvent. Peut-être s'agit-il de vêtements liturgiques lui ayant appartenu et offerts dans la suite à l'abbaye, à moins que ce ne soit de quelque précieux tissu de l'époque carolingienne.

Au temps de Guillaume du Chasteau, le 13 juillet 1300, « la foudre tomba sur le clocher de l'église et le ruina entièrement : toutes les cloches furent fondues et le métal découla de part et d'autre ; les toits de l'église, du dortoir et de plusieurs autres logis furent brûlés, les tisons ardents tombant dans la ville, réduisirent pareillement une grande partie des maisons en cendres, toutes lesquelles, avec l'église et autres ruines, furent restaurés par les soins de Guillaume du Chasteau aux frais du monastère. » L'abbé Jean de la Porte, sous lequel la forteresse commença à être gardée par des soldats, « fut enterré en la chapelle de S. Jean l'Evangéliste, qu'il avait fait faire

dans la croisée de cette église, du côté du midy, devant l'autel dédié à la Très-Sainte-Trinité, depuis, de S. Benoît à cause d'un tableau de ce saint, qui est en ce lieu : là on voit encore aujourd'hui, dit la chronique du ^{xvii} siècle, son tombeau relevé en bosse par effigie et revestue pontificalement, dans la muraille au bas du vitrail. »

« L'an 1350, le feu du ciel tomba sur le monastère et brusla une grande partie des bastiments. » Malgré les angoisses des guerres, l'abbé Nicolas le Verrier « fit réédifier, le plus tôt qu'il pust, le dégât du feu et entretenir tous les bastiments en bon estat, durant sa vie. » Son exemple fut suivi par Geoffroy de Servon (1363), qui « fit grandement travailler es bastiments. » De nouveau, « l'an 1374, le 8^e jour de juillet, le feu du ciel tomba sur l'église, dortoirs et autres logis, qui furent bruslez et réduits



Porte de l'Eglise après et avant la restauration.

en cendre, comme aussy la ville du Mont ». Pour réparer le désastre, l'abbé « montra un grand zèle faisant travailler à ce nuit et jour. » Les ruines étant effacées en 1380, Geoffroy fit « de ce une petite chapelle appelée des Degrez ou de Sainte-Catherine, qui est à présent sans autel sous le logis abbatial, vis-à-vis du moulin à chevaux, situé sous la croisée de l'église du côté du midy ; le tout est autrement disposé maintenant, poursuit D. Le Roy, car ce moulin a été mis au lieu où autrefois estoit la chapelle de S. Martin, et où est le logis abbatial il n'y avoit qu'une muraille de closture, une tour au bas de laquelle cette petite chapelle estoit nouvellement éditée par cet abbé. » Ajoutons que dans son goût pour les œuvres d'art, l'abbé, malgré la mauvaise humeur de l'évêque d'Avranches, « fit faire une précieuse mitre, toute couverte de perles et de pierreries fort riches et de valeur, qu'il portoit et en usoit toutes les bonnes festes et aux autres temps que son privilège lui permettoit : cette mitre est en la trésorerie du monastère, un peu moins grande et moins aulte que celle que fit faire l'abbé Jollivet ».

L'influence du célèbre Pierre Le Roy ne fut pas moins considérable au point de vue des constructions que sous le rapport des lettres et des sciences. L'abbé « fit plusieurs bastiments en ce Mont et es dépendances ; il faisoit entretenir l'église et les lieux réguliers très soigneusement. » « Toujours en action pour l'augmentation d

son monastère, en 1391. l'abbé « fit refaire le hault de la tour des Corbins, qui estoit tombée depuis peu de temps, dans laquelle est un degré par où l'on monte depuis le bas de l'edifice des bastiments et corps de logis, situez vers septentrion, jusques au hault. Et depuis cette tour jusques à Belle-Chaise, fit bastir cette belle muraille qu'on y voit construite à marches-coulies (ou machicoulis) et en parapé, et à côté de laquelle, sur voultres qui eussent joint au bout du grand œuvre, il avoit dessin de faire bastir les infirmeries du monastère, et pour ce subject, avoit faict faire dans la dite muraille les croisées pour donner jour aux chambres et autres nécessitez requises, comme il se peut facilement comprendre, en considérant le lieu. » On croit que la gracieuse tour des Corbins, qui servait tout à la fois de guet et d'escalier communiquant avec le rempart et les combles de la Merveille (tandis que les deux escaliers qui desservaient celle-ci sont au centre et à l'ouest), doit son nom à la série de corbelets qui caractérisent l'emmachement.



Fendier des Corbins
et S.-O. de la Merveille, xiv^e s.

Mais surtout, l'œuvre admirable qui soulève l'enthousiasme de tous les visiteurs, est le Châtelet, ou l'entrée du couvent. « L'an 1396, Pierre fit parachever le donjon qu'il avoit commencé il y avoit quelque temps, qui est la porte de l'abbaye, avec les degrez à monter à la dite porte pour entrer au corps de garde situé sous Belle-Chaise, pièce une des plus belles de France, tant pour la structure, composition que force. Il y fit pareillement mettre ce grand râteau de fer, comme aussy la grille et râteau de fer à la porte du corps de garde, en entrant dans le monastère. De même, il fit bastir la tour quarrée, située de l'autre côté de Belle-Chaise et y joignant, où il fit faire, comme aussy dans le dongeon cy-dessus, plusieurs petites chambres

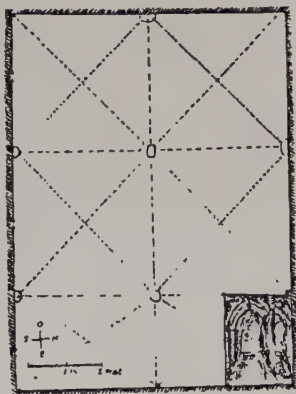
pour le logement de ses soldats, laquelle tour s'appelle encore cejourd'huy la Perrine, portant le nom de cet abbé Pierre. »

Pierre Le Roy n'arrêta pas là son zèle pour la beauté et « la commodité » du couvent. « L'an 1400, il fit parachever tous les logements qu'il avoit fuict commencer, il y avoit quelques années, qui sont depuis la tour Perrine jusques où est maintenant la cuisine de l'abbé ; et en destina une partie pour servir d'infirmeries aux moynes in-

firmes : jusques à ce qu'il eut fait parachever celles qu'il prétendoit dans la muraille qui vient de la tour des Corbins à Belle-Chaise. Et l'autre partie, il la destina pour servir de procure et y fit loger le procureur ou baillif du monastère, et luy mesme y logea aussi, afin de l'instruire et vacquer ensemble aux affaires après les heures de l'office divin et autres de régularité commune. Il est encore aisé à voir dans la chambre basse de cette bailliverie, que c'estoit un lieu pour mettre des papiers, y ayant de grandes arcades pour loger des palettes et quaises à cette fin. En ce lieu, le baillif fesoit la recepte de tous les revenus de l'abbé et en rendoit compte chacun an devant quatre moynes députez, ils terminoit les différends entre les receveurs et fermiers. » En dehors du couvent, l'abbé fit des travaux aux métairies et « fist bastir les belles granges que nous voyons dans Ardevon, dans Huynes et ailleurs. »

« Afin de mettre les titres et papiers en lieu sûr, Le Roy bâtit le chartrier au bout de la grande salle des pilliers, dans une tour qu'il fit pour ce construire avec haute et basse chambre, celle d'en bas voûtée pour la situation des titres, dans laquelle il fit mettre les belles armoires disposées avec un merveilleux ordre, celle d'en haut, non voûtée, servant de salle pour traiter les affaires et voir plus à l'aise les titres avec les personnes externes ou autres. » Ajoutons qu'en 1410, peu avant le décès de Pierre Le Roy, Nicolas de Vandastin, grand prieur, fit séparer en petites cellules particulières le grand dortoir commun du monastère, afin que les moines fussent en plus grande liberté ».

Sous la main de D. Le Roy tous les arts, comme les touches d'un immense clavier, contribuaient dans une harmonie féconde et infiniment variée à accroître les charmes de l'abbaye. La sculpture apporta à l'église, plus encore qu'au couvent, la note chaude, éloquent et toujours goûtée, en particulier à cette époque où le ciseau s'essayait à rendre l'expression appropriée dont nous aimons tant la grâce naïve. L'abbé « décora les autels de plusieurs beaux images, qu'il fit venir de Paris et fit faire quantité de beaux et riches ornements en la dite église. » En 1389, Le Roy « ayant souey du dehors du dedans de son monastère, fit faire les belles chaises du chœur et



salle d'audience de l'abbatiale.

l'église que nous y voyons encore à présent. Il avoit osté les autres qui estoient très vieilles et peu décentes à la splendeur d'un temple si auguste et si fréquenté de toute sorte de gens de qualité, là où nous apprenons combien les artisans de ce temps, et particulièrement les menuisiers et sculpteurs, estoient habiles et experts en leur mestier. »

Sans doute de l'agrément de l'abbé, on avait gravé sur un des sièges des stalles, « la plus proche de la place de l'abbé, du bout d'en haut, au revers, » les armes de Pierre Le Roy, qui sont : « Palé de gueules et d'or de 7 pièces à la bande endentée d'argent au franc quartier d'hermines ou de Bretagne. » Un chroniqueur scandalisé a blâmé ces « trompettes de la postérité » qu'il aurait été le premier à mettre en œuvre. Il est vrai qu'en observant que le blason ne paraît pas sur les nombreuses constructions de l'abbé, il en conclut qu'il a dû être ajouté là par son successeur Jolivet, « par respect et amitié ». Tout en rendant justice au désintéressement de ce reproche monastique, l'ami du passé ne peut se défendre de se montrer indulgent pour ces actes personnels, trop heureux qu'il est de rencontrer dans ces blasons des documents de nature à le guider dans le labyrinthe du passé.

Entre temps, le trésor recevait de la dévotion de fort précieux témoignages dans lesquels les princes occupaient souvent le premier rang. En 1388, Henri de Bretagne, duc de Penthièvre, offrit par les mains des Cordeliers de Guingamp, des reliques apportées d'Italie. En 1395, Charles VI « envoya faire son voyage par un seigneur exprès », porteur d'une importante parcelle de la vraie Croix, laquelle « il avoit eu de Constantinople, gagnères » ; ce morceau, disposé en forme de croix, était « encloué dans un vase, ou reliquaire d'argent, de figure quarrée, platte et d'espoisseur de deux doigts environ, sur lequel sont des caractères grecs difficiles entièrement à lire. »

La mort de Le Roy ralentit les travaux dans l'abbaye. Il est vrai que l'abbé Jolivet, en possession des « 4,000 escus d'or qu'il avoit recue de son prédécesseur, fit quantité de bastiments à Loiselière et autres lieux, » et enrichit l'église d'une chapelle de velours violet, toute complete, savoir trois chappes, deux thuniques avec la chasuble et devant d'autel, mesme un tapis pour mettre au chœur, le tout parsemé d'or, toilles d'or. L'abbé donna une autre « chapelle » complète, de velours rouge parsemé de fleurs d'or, avec une chape de drap d'or « tirant sur le rouge, le tout à orfrayes d'or, d'argent et de soye » ainsi qu'une troisième en satin blanc, « mée de « fleurons

veloutés de soye renaissans avec orfrayes comme devant ». Les divers ornemens portaient la lettre R., initiale du prénom de l'abbé. En février 1411, Jolivet fit exécuter « une belle et prétieuse mitre, » qu'il portait lorsqu'il officiait pontificalement, « en quoy il excelloit, officiant avec très grande majesté et fort souvent. » Cette mitre surpassait celles des abbés Richard Tustin et Geoffroy de Servon, par l'élévation, la richesse et la beauté, « ayant le fond de grosses perles, relevé de plusieurs pierres précieuses ».

La même année, Jolivet « fit faire une grande croix à pattes tenant aux branches d'argent doré, qui se voit au milieu du reliquaire avec deux figures des deux costez, l'une de la Vierge et l'autre de Saint-Jean, et deux anges sur les deux bras, le tout esmaillé et parsemé de petites coquilles d'argent, du poids de 25 marcs 2 onces et 14 sesterces d'argent ». Outre la lettre R traversée par une crosse, en plusieurs endroits, l'abbé avait gravé une légende empruntée à la Bible. Il commanda également une petite croix d'argent doré à ses initiales, « que l'on portait encore aux processions, les fêtes solennelles »; ainsi que plusieurs « argenteries », parmi lesquelles un calice « tout d'or », un calice d'argent doré et deux grands encensoirs d'argent. En 1412, Jolivet « fit faire la grosse horloge et placer dans la grande et haute tour bâtie par l'abbé Robert de Thorigny, sur le plomb du four, au bout du pignon de la nef, et sur la grosse cloche de ladite horloge il fit graver ces mots : « Mil quatre-cens douze l'année. De l'abbé Robert fus donnée ».

A l'exemple de l'abbé, le prieur claustral Nicolas Guernon, en 1413, donna un angelot d'argent doré, tenant dans ses mains la relique « couleur rouge vermeil », apportée du Mont Gargan, avec une légende commémorative. A son tour, Jolivet plaça des restes de S. Enstache, martyr, avec d'autres reliques, dans un reliquaire « long de demy pied et rond et posé sur une patte de pareille hauteur, le tout d'argent assez mal poly, avec sur le pied l'écusson de l'abbé ». En 1425, le comte d'Harcourt donna un « joyau précieux du poids de soixante-seize marcs d'argent figurant une image de S. Michel ». Puis, Raoul Priout, moine profès de l'abbaye et prieur de Saint-Victor au Mans, offrit un angelot d'argent doré « tenant un reli-



Croix du cimetière avec le Christ et S. Pierre, 51-52

quatre rond, couvert de cristal, où l'on met les deux épines de la couronne du Sauveur, offertes par Philippe le Bel » : sur le pied de l'ange était gravée une légende commémorative. Dans la même circonstance, Priout donna « une image de Sainte Hélène, en argent doré, tenant entre ses mains le moiré au de la Vraie-Croix en forme crucifère », concédée également par le roi Philippe le Bel.

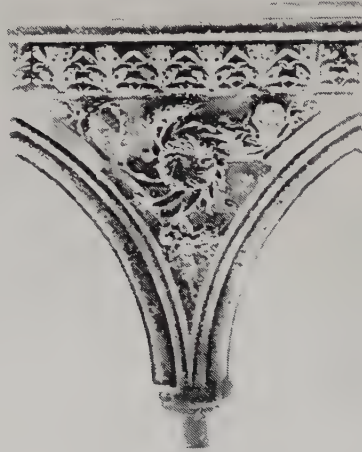
Au cours des angoisses causées par la guerre, l'année 1421 apporta un désastre particulier au couvent. « La veille de S. Mathieu, la voûte de l'église s'effondra en grande partie, tant dans la nef, qu'était à lambris, que dans le chœur qui était en pierre ». Les matériaux endommagèrent le dalage, la jubé, les stalles, et d'autres portions. Charles VII s'émut de cette ruine, mais comme la guerre tarissait les sources de revenus, il pria le pape d'accorder des indulgences pour la refection. Pour parer au plus urgent, on fit « une muraille, où se voyait la grille peinte, entre le grand autel et le chœur, contre laquelle on érigea un autel pour dire les grandes messes.

De son côté, l'architecture militaire tenait, dans les préoccupations du Mont, la place importante qui lui revenait à tous égards. « L'an 1425, Loys d'Estouteville et les moynes se voyant attaqués à tous coups des garnisons angloises et surtout de celle de Tombelaine, se mirent fort et ferme à la fortification de la ville : l'abbé Jolivet et les moynes avaient fait faire les murailles de clôture d'icelle avec plusieurs fortes tours. L'an 1447, mais elle en fut totalement renforcée de ce coup. Cette année on y adjousta encore des tours entre les autres cy-devant construites, des demyes lunes avec parapets sur icelles et sur toutes les dites tours et murailles, avec marches-coulées ou massacrés : le portail, comme il se voit à présent, avec le pont-levis de la ville et le logis au-dessus et les armes de France en la surface dudit portail, la grille ou herse le tout aux dépends du monastère qui, pour conserver ce lieu en l'obéissance du roy de France, avoit engagé croix, calices, mitres, la belle crosse, ornements et généralement tout ce qui estoit de prix pour ce sujet, à Dol, à Dinan et à Saint-Malo de l'isle, ce qu'il retira après les guerres. »

De fait, c'est en ce temps que « la porte de la ville fut changée, estant vis-à-vis de l'église paroissiale, elle fut mise là où elle est à présent, et les armes de Charles, encore Dauphin, que l'abbé Jolivet avoit fait appliquer, sur le frontispice d'icelle, furent au dit an mises au frontispice du logis du portier, situé sur la dite porte, sous les pieds de l'image de Nostre-Dame, à laquelle les moynes, le cappé-

taine et toute la ville vouèrent leur ville et abbaye, voyant les guerres s'allumer entre les Français et les Anglais. Cette situation d'armes du dit Dauphin, est du costé de la ville, et celle de France du costé de l'entrée. »

Nous avons assisté au développement de cet admirable ensemble architectural, que l'on peut appeler l'Aeropôle et le Parthénon de l'Occident, véritable chef-d'œuvre qui prend place à côté de la *Divina Comédia* de Dante, de la *Summa theologiae* de S. Thomas d'Aquin, du Saint-Pierre de Rome par Bramante et Michel-Ange, non prédestiné pour les grandes œuvres. Après le magnifique épanouissement des XII^e et XIII^e siècles, puis la période assombrie des âges suivants, nous arrivons à l'éclatante floraison du milieu du XV^e siècle.



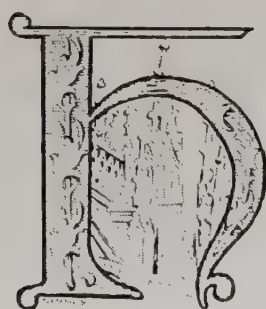


Le Mont Saint-Michel, gravure par Aveline

XI. — LA MERVEILLE (Suite)

Ce monument est merveilleusement
bien élaboré.

[*Chroniques Montoises*].



abent sua fata libelli, a-t-on dit des livres, et cela n'est pas moins vrai des monuments. Depuis la chute du chœur en 1421, l'église avait gardé sa cicatrice, impuissante à se refermer. Cependant, du sein des luttes douloureuses l'abbatiale devait sortir plus rayonnante que jamais, et bientôt on allait voir s'élancer vers le ciel le superbe chevet que l'on a si justement nommé Le Grand-

Oeuvre. Le cardinal Guillaume appela les faveurs de la cour romaine sur son couvent que les désastres, les incendies et les « misères » des guerres avaient affreusement endommagé. Par bulle du 21 août 1445, Eugène IV accorda pour deux ans une indul-

gence plénière « à tous qui feront quelque aumône pour les réparations du monastère », à l'occasion de la S. Michel ; à son tour, en 1450, Nicolas V accorda une indulgence plénière en forme de jubilé à tous les pèlerins qui « aumosneront pour la fabrique d'icelle église. » L'abbé du Mont ne s'arrêta pas en si bonne voie. Le cardinal légat du pape en France continua d'intéresser le Saint-Siège, qui donna de nouvelles indulgences, si bien qu'en « quelques années d'offrandes on recueillit 6.000 livres », en plus des revenus de la manse abbatiale.

Guillaume d'Estouteville vint au Mont, y demeura peu de temps, s'éprit du projet de reconstruction de l'église et « fit commencer le chœur et les chapelles de ce monastère, que nous voyons à présent estre une des plus hardies entreprises du royaume ». Il éleva « le grand-œuvre *a fundamentis* depuis le rocher jusques à la voûte du hant des chapelles du circuit, qui furent achevées et couvertes de plomb, et les dix pilliers autour du grand autel furent eslevez jusques à la hauteur des dites chapelles et du circuit sur lesquels pareillement et sur la voûte du point rond on est sittué à présent le grand autel, fut mis et apposé du plomb pour conserver le tout de l'injure de l'air. » A titre de souvenir documentaire, on plaça les armoiries de l'abbé « en la costière du côté du logis abbatial » et sur deux pierres proches du grand autel, et on grava la date 1450 du côté nord, « près la petite sacristie », à l'endroit où nous l'avons fait revivre il y a plusieurs années, en faisant tomber le badigeon des caractères gothiques sans d'ailleurs connaître le texte du chroniqueur Montois.

On dut interrompre le travail, par suite du « grant contage des matériaux qu'il falloit aller quérir des isles de Gersé, Greneze et Chauzé et puis monter sur ce rocher avec de grans frais. » Par bonheur, des circonstances permirent de reprendre la construction. En 1458, Arthur III de Bretagne octroya aux religieux la permission de prendre, durant deux ans, de la pierre à bâtir dans son duché.



Crypte des Gros Pillers, vi^e s.

puis, le 26 octobre 1560, François II de Bretagne, venu en pèlerinage, renouvela cette donation, permettant aux moines de prendre de la pierre dans son duché pendant 25 ans. Enfin, en 1478, « les gens du cardinal d'Estouteville firent parachever le lambris ou voûte de la nef de l'église : » et son successeur, André Laure (1482), fit mettre les verrières aux chapelles.

Epris tout à la fois de dévotion pour les reliques et de goût pour les objets d'art, le sous-prieur et trésorier Ondin Bonette, qui devait être plus tard prieur de Saint-Victor au Mans, dota l'abbatiale de riches présents. On sait que le chef du martyr S. Innocent, compagnon de S. Maurice, fut apporté d'Italie par l'abbé Suppo. En 1474, Ondin fit exécuter un « vase » ou reliquaire d'argent, en forme de fûte, du poids de 16 marcs et enrichi de « plusieurs pierreries et cristaux fort beaux et de valeur » ; sur le piédestal, une « petite plaque d'argent » portait les armoiries de l'abbaye, telles que Louis XI les avait concédées : « De sable semé de 10 coquilles d'argent, au chef cousu d'azur, chargé de trois fleurs de lys d'or ».



L'anneau extérieur S. pour armes
de G. d'Estouteville.

Dans sa vénération pour S. Aubert, le trésorier commanda une châsse en forme de nef, représentant « le dessein et modèle pour parachever l'esglise, de la mesme structure comme elle est autour du grand autel ». Cette œuvre magnifique, commencée en 1470, ne fut achevée qu'en 1474 et son poids était de 88 marcs. Au rapport d'un chroniqueur, fr. Bouette « s'est servy de la vieille châsse, qui estoit fort richement composée par les abbés du temps passé, pour la faire mettre en meilleur ordre, ce qu'il n'a pu faire qu'avec de grands frais ». En outre, par ses soins, le bras de S. Aubert, séparé du reste des reliques, fut « richement enchassé » dans un reliquaire de forme brachiale, comme le Moyen âge nous en a conservé. D'autre part, D. Bouette avait fait « enchasser richement » les reliques que les papes avaient envoyées de Rome aux premiers temps du monastère. Cette châsse étoit « un beau reliquaire en forme de pulpitre, à l'un des costés duquel est une pierre de porphyre ou de jaspe garnye autour d'un cercle d'argent doré et ciselé et par derrière, qui est de l'autre costé, couverte d'argent ». Sur le reliquaire

était gravée l'indication des reliques y contenues et « assez » difficiles à lire : » et cette série était répétée plus ostensiblement sur « un escripteau de parchemin ».

Le zèle que le cardinal d'Estouteville avait mis à édifier l'abbatiale, son successeur André Laure l'apporta dans la décoration de l'intérieur. La peinture sur verre est une véritable fée dont les ressources merveilleuses donnent aux édifices religieux le charme souverain de la couleur et des souvenirs les plus éloquents. Tandis que le midi plus ensoleillé demande aux peintures murales le soin de reproduire les scènes de l'iconographie chrétienne, le nord, moins bien partagé au point de vue du soleil et manquant des grandes surfaces remplacées par de nombreuses fenêtres, a confié aux verrières la mission de parler à l'esprit en même temps qu'aux yeux. De là, le développement considérable de cet art dans les régions septentrionales. Or, l'époque qui nous occupe vit cette branche de la peinture atteindre en France un épanouissement vraiment merveilleux, et le Mont-Saint-Michel en recut le magnifique rayonnement.

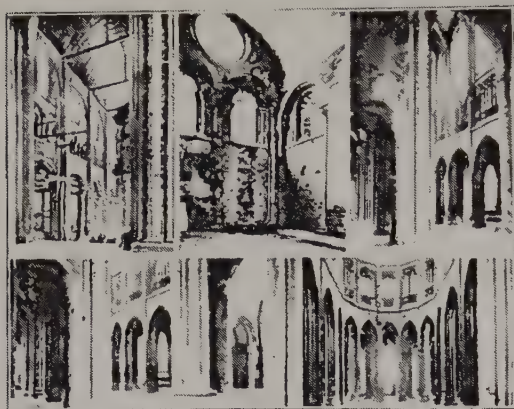
André Laure « fit vitrer de vitres peintes les chapelles de l'église ». En 1488, « il fit parachever les vitres et peintures d'icelles en toutes les chapelles d'icelle et y mettre ses armoiries. Il fit dépeindre sur l'une des vitres, l'histoire de la fondation de l'église de ce Mont en l'honneur de S. Michel, par S. Aubert, évêque d'Avranches, et, sur une autre, le Sacre des roys de France, où on voit d'ordre les douze pairs de France, chascuns tenant en leurs mains ce qu'ils doivent porter à l'archevesque de Reims, pour mettre sur la personne du roy. » André Laure apposa ses armoiries « en plusieurs endroits des vitres et celles du cardinal d'Estouteville » : on sait qu'il porte : « D'or au chef de vair, d'argent et de gueules de deux tires. » Il fit « pareillement mettre la belle vitre qui se trouve dans l'ovalle du corps de garde de Belle-Chèse, en laquelle il a aussi fait apposer ses armes et celles de France, supportées par deux cerfs portant le collier couronné. »

En 1488, l'abbaye fut dotée d'un de ces pupitres en métal dont l'usage commençait à se répandre dans les grandes églises. Il consistait en un aigle en cuivre posant sur un globe, porté par un piédestal, dont le donateur, Gillain, habitait au Mont avec sa femme ; à l'extrémité de la queue de l'aigle, « en une pièce rapportée », se voyaient deux personnages à « demy corps posez en bosse », qui ont été pris pour les portraits des bienfaiteurs. Autour du piédestal on lisait : « En l'an mil quatre cent quatre vingt et huit fut donnee par Me Jehan Sainet Michel pour le service et usage de ceste son esglise ».

aigle par Jehan Gillain l'aîné, lors procureur de cette abbaye. » En ce temps-là, une donatrice offrit un petit calice d'argent doré « à pans et faict à l'antique, avec la patenne cavée en dedans : » le pied portait un écusson « chargé de coquilles sans nombre », et, au-

dessous, on lisait : « Susanne La Tassine m'a offert a Monsieur St-Michel. »

L'œuvre capitale dressait vers le ciel sa triple nef aérienne qui a soulevé l'admiration des siècles. Les abbés s'attachèrent désormais à embellir les autres parties du couvent. « L'an 1508, Guillaume de Lamps fit bastir le logis abbatial, avec la chapelle jeu de paulme,



Intérieur de l'abbatiale du Mont.
Nef et transept romans, chœur ogival.

cave, escurie en bas du monastère au milieu de la hauteur du rocher : il fit pareillement aplanir le jardin pour aller au logis et en iceluy jardin, là où il se logea en attendant qu'il fit mettre les artisans qu'il avoit de coutume de tenir chacun jour en besogne, qui estoient plus de 80, après le logis neuf de l'abbé, qui est dans l'enclos du monastère. » En outre, G. de Lamps bâtit « le logis de l'Aumosnerie, tant pour les moines que pour les pauvres, la belle cysterne, œuvre tout à fait rare, avec toutes les murailles d'antour, balustres, plomberies, fit parachever la cys-terne dite du Sollier, laquelle le cardinal d'Estouteville avoit faict commencer en jectant les fondements du grand œuvre, y manquant la plomberie, le couvercle et les tuyaux ».

En 1509, l'abbé voyant « l'esglise fort mate et verte vers la nef, la fit recouvrir tout à neuf de belle ardoise : il fit parachever le logis abbatial, les degrés pour monter au Saalt



Vue intérieure du port du rocher.
L'ensemble du XVI^e.

Gaultier, le mesme Sault-Gaultier, la galerie d'icelluy, le petit pont qui prend de la salle du dit logis à l'église, de pied droit; il fit couvrir de plomb le dit logis, galerie et pont pour à quoy parvenir, il avoit faict abattre les degrez simples par lesquels on montoit jusques dans l'église et les murailles qui estoient à costé; et fit faire au lieu de tout cela le Sault-Gaultier, la galerie et les corps de logis au bout du bas desquels est la cuisine, appelée la cuisine de l'abbé, où il fit venir la cysterne du Sollier; et fit faire une belle cave au dessous d'icelle et fit si bien joindre ces corps de logis neufs avec celui qui est au-dessus de la chapelle de Sainte Catherine, et les fit couvrir de plomb au nyveau, lequel logis ainsy joint donne jusques à la bailliverie où, à présent, loge le lieutenant de la garde de cette place, lequel est divisé par un degré qui prend vis-à-vis de la cyterne du Sollier, du bas de l'édifice en hault. » De plus, G. de Lamps fit refaire le clocher de l'église, réparer les débris de la dite église, atteinte jadis aux murs et à la couverture; en particulier, il répara « les murailles des chapelles de la Trinité en hault, avec ses armoiries sur un pil-
lier, et de St-Martin en bas; de laquelle chapelle St-Martin, auparavant que cet abbé eut fait bastir l'aumônerie et la cyterne, on alloit de plain-pied en cet endroit où estoit



Chevet de l'église — chapelles absidiales, terrasse et contreforts
xv^e et xvi^e siècles

pour lors le cymetière des moynes. » On sait que la restauration actuelle a rétabli le passage à travers les soubassements.

L'un des meilleurs titres de gloire de G. de Lamps est la continuation du Grand-Œuvre, qu'il prit au point où le laissa G. d'Estouteville, c'est-à-dire « jusques à la parfaite voulte des chappelles du circuit, et les dix pilliers d'autour le grand autel, jusques au hault d'iceux, les vaultes étant au-dessus, comme aussy du dit circuit, imparfaites. Guillaume de Lamps fit continuer le tout jusques au secondes vitres, et parachever tous les pilliers et garde-foux qu'on voit au-dessus des chappelles susdites en dehors, et s'il ne fut mort que de vieillesse, il auroit fait achever l'église totalement, car des aussytost qu'il fust eslé abbé, il mit des ouvriers après celle

besongne. » Enfin l'abbé, à cause des guerres et des craintes de famine, se souvenant des services rendus pendant la guerre de Cent ans par celui dont on voyait les vestiges dans Belle Chaise,

fit le moulin à chevaux dans la chapelle St. Martin, sous la croisée de l'église, lequel a par après esté grandement utile au monastère durant les lignes des princes.

G. de Lamps fit marcher de front le goût de la construction et celui de la décoration. « Peu de temps après sa promotion, il commença à faire orner le monastère et les dépendances, tant en ornements d'église que des bastiments. » En particulier, « l'an 1500, il fit faire cette vieille chapelle de damas blanc figuré, semé de grandes fleurs, sur laquelle nous voyons encore des lions, qui sont les armes de cet abbé, et plusieurs G. première lettre de son nom, et un baston pastoral, et il fit faire plusieurs autres ornements à l'église qui n'apparoissent plus ; » enfin, il « achepta pour dix mille livres d'argenteries, scavoir plusieurs vases d'or et d'argent, et autres orfèbvries pour servir à l'église, et fit apposer sur chacune pièce le dicton souvent répété : *Recours à Dieu*. » Parmi ces pièces, il y avait « un calice, qui est le plus beau de cette abbaye, un fort beau bas in, deux grands vesseaux, deux chandeliers ; » seulement un chroniqueur émet quelque doute au sujet du « beau plat d'argent doré rempli de coquilles dans son fonds, et du beau calice d'argent doré, semé de fleurs de lys, à cause que sur iceux ne se voit ny le dicton : *Recours à Dieu*, ny ses armes. »

G. de Lamps « fut enterré derrière le chœur, dans la chapelle de Notre Dame, où on voit son sépulcre au costé de l'évangile, relevé, et au dessus son effigie en bosse revestue pontificalement, et sur deux lames de cuivre ses beaux faicts y sont gravez, le tout ainsy construit par Jean de Lamps, l'an 1514, son frère, lors abbé du monastère. » Avec le soulèvement rehaussé de statuettes, l'effigie du défunt et le couronnement d'armoiries et d'ornements, ce monument présentait une œuvre très intéressante, dans le goût de la Renaissance française, et dont nous regrettons de ne pas connaître l'auteur.

L'abbé Guérin Laure porta aussi son attention sur la décoration de l'abbatiale. Il dota l'autel Saint-Sauveur d'un rétable important à colonnes de bois finiment ouvragées, sur lesquelles se voyaient ses armes. On y remarquait, en particulier, une superbe *Pala* en pierre, de la main d'un excellent artiste, et, selon la note d'une chronique, « la Vierge de Pitié, l'image de laquelle tenait Nostre-Seigneur mort entre ses bras, est parfaitement bien faict, et autrefois une pièce

des plus estimées en ce lieu. » Hélas ! ce groupe a été mutilé, mais nous avons eu la joie de retrouver la touchante tête du Christ dans l'ancien musée paroissial, où nous en avons pris une reproduction.

S'il faut en croire un chroniqueur, Jean de Lamps « eust mieux fait de rebastir la vie régulière dans son cloistre de ce monastère que de refaire les murailles d'icelluy, et les beaux manoirs de Brion et Loyselière, à présent des nids de hiboux et de chahuants. » Du moins on doit lui savoir gré d'avoir

poursuivi et achevé le Grand-Ouvre. « L'an 1521, l'abbé fit parachever tout le hault de l'edifice autour du grand autel, que Guillaume avoit continué jusques au hault des premières vitres, et nostre Jean de Lamps le fit parachever tout ainssy et de la mesme sorte que nous le voyons cejourd'huy, et mettre jusques à la dernière ardoise de la couverture. A la voultre, il fit mettre les armoiries de France, celles de l'abbaye et les siennes : l'écusson desquelles le cardinal Le Veneur, qui luy succéda et qui n'y fit rien de



Tête du Christ « de Pilé », XVI^e s.,
à l'église paroissiale.

bien, fit effacer et raturer et en icelluy appliquer les siennes, voulant ce cardinal s'attribuer par ce moyen l'honneur qui ne lui appartenoit pas et qui n'estoit deub qu'à nostre Jean de Lamps » (1).

Les fenêtres élancées appelaient la radieuse mosaïque d'émaux transparents qui donnent aux sanctuaires de si délicates irisations, supérieures aux tentures les plus diaprées. « L'an 1522, Jean de Lamps fit appliquer les vitraux du hault du dit œuvre, tant en ce qu'avoit fait son frère, que ce que luy avoit faict parachever, trois desquels il fit orner de très-rares peintures, de toutes sortes de fines couleurs. Et au bas du vitrail du milieu, il fit mettre les armes de France et les armes de la Normandie, « un écusson de gueules à deux léopards d'or », et, au vitrail du costé de l'épître, il fit mettre les armes du cardinal d'Estouteville et son effigie en peinture rouge au-dessus, avec les armes du dit cardinal sur le costé de l'oratoire au

(1) Jean de Lamps portait : « d'argent au lion de gueules », tandis que son frère Guillaume avait : « parti d'argent et d'azur au lion de l'un dans l'autre ».

lequel il est de genoux, ès quelles armes le dit cardinal Le Veneur fit mettre les siennes en ce dit oratoire et effacer celles des d'Estouteville, pour qu'on creust à l'avenir que le cardinal d'Estouteville ainssy représenté estoit l'effigie du cardinal Le Veneur. Et du costé de l'évangile, dans le 3^e vitrail, Jean fit mettre son effigie en habit

monachal avec un baston pastoral en sa main et ses armoiries en dessous. »

Le sculpteur mariait agréablement son ciseau au pinceau du peintre pour l'embellissement de l'abbatiale, et parfois c'était pour honorer la mémoire des abbés eux-mêmes. Guillaume de Lamps ayant été « inhumé dans la chapelle Notre-Dame, derrière le chœur, Jean lui fit élever un tombeau dans lequel il plaça



Église, « contrefort-vis » et « escalier de dentelle ».

les restes de son frère en 1514. », « Ce beau et magnifique sépulchre se voyait dans cette chapelle au coin de l'autel, du costé de l'évangile ». L'abbé apparaissait sur le cénotaphe, « eslevé en bosse au-dessus et vestu des habits pontificaux, avec deux plaques de cuivre à costé de luy, contenant tous les beaux faicts de cet abbé, et au-dessus de tout, joignant la muraille, ses armes portées splendidement par deux anges. » A son tour, Jean recueillit les témoignages de gratitude des moines même après sa mort. Le tombeau qu'ils érigèrent à sa

mémoire dans cette même chapelle, du côté de l'épître, consistait en un pilier sur lequel était représentée l'effigie en bas-relief, à genoux, avec l'habit monacal ; ils y ajoutèrent ses cornues d'argent au lieu de gneules. Jean de Lamps est le dernier abbé césépulturé dans l'abbaye : les commendataires vivaient trop en dehors du couvent pour songer à y recevoir la sépulture. Les monuments funéraires furent brisés à la Révolution ; et, en 1855, à l'occasion des fouilles, on découvrit les restes des deux abbés avec des fragments d'habits sacerdotaux, qui ont été déposés dans le Musée, tandis que la Bibliothèque nationale conserve les dessins des deux mausolées. Au point de vue de la forme, il y a lieu de rapprocher ce monument de celui qui subsiste en partie dans la cathédrale de Dol, et l'on voit au Mont les anges mutilés supportant le blason de Jean de Lamps.

La défense du Mont aussi bien que l'abbaye trouva son compte dans l'administration de l'écuyer Gabriel du Puy, seigneur de Murmais ou Murinais, et lieutenant sous Hubert de Batarnay (1524). Il eut fait faire la tour, depuis moulin à vent, appelée de son nom La Gabrielle ; le boulevard à l'entrée de la ville avec le corps de garde, la petite maison, au-dessous, pour mettre des chiens et dogues d'Angleterre pour garder la dite ville.



Anges tenant le blason.
Détail du tambour de J. de Lamps à l'abbaye



Tomb of Jean de Lamps
de l'abbaye de Montfort

On sait que, dès l'époque de Louis XI, le Mont était gardé par une escouade de chiens militaires qui secouraient les défenseurs. Le lieutenant eut les cinq pièces de canon et fucilleaux qui sont sur le rocher au-dessous de la tour Perrine et sur la tour Claudine du côté du septentrion, deux desquelles pièces sont assez notables et tout de plusieurs autres canons et coulevrines, jadis qu'avaient finet tant les abbés de ce monastère à leurs frais, lesquels le dît du Puy fit fondre ; il y fit mettre un porc épic aux anes, et une s'adomaire

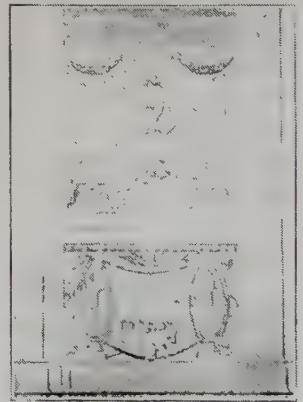
aux autres, avec ses armes (1). Il fit mettre les plaques de bronze et de cuivre à la tour Gabrielle et à la porte du boulevard, avec deux salamandres et les armes de France. » Pour ce qui est de l'abbatiale, Gabriel du Puy mit « une belle grille peinte avec fleurons de fer



Porte de la sacristie, s. 1547.

peints, autour de la chapelle de S. Jean l'Évangéliste, située au transept devant l'autel de la Très-Sainte-Trinité, du costé du midy, laquelle grille a esté posée depuis pour faire la cloison entre le grand autel et le cœur » ; dans la chapelle S. Jean, une lame de cuivre mentionnait la fondation d'un anniversaire, demandée par le lieutenant du Mont.

L'abbatiale recut de nouveaux embellissements de la part des bénédictins. En 1547, « les moynes firent le grand autel et la cloison du cœur de l'église, le tout de pierre blanche et tendre, et le firent décorer, peindre et sculpturer et mettre toutes les figures de S. Michel et les deux anges à costé de luy, et de S. Pierre et S. Paul : item firent mettre et sculpturer en bosse es murailles de la dite cloison, plusieurs figures et emblesmes, avec les armoiries du cardinal Jacques d'Amneault et des abbeys précédents, avec divers escussons autour du dit ouvrage ; par dedans au-dessus des portes, il y a deux figures de deux d'iceux, scavoir le grand prieur et le grand viequaire de M. l'abbé ou le sous-prieur. » Enfin sur « une pierre au derrière de la porte pour sortir du cœur, du costé du midy, pour aller à la Chapelle des Reliques, il y a ces chyphres 1547 ». Cette même date se retrouvait sur une série de bas-reliefs qui entouraient le chœur et qui représentaient des apôtres, tels que St-Marc, des patriarches tels qu'Abraham, et des prophètes tels que David, au-dessous d'une frise d'ornements d'une élégante disposi-



S. Marc, bas-relief du chœur,
Lut. Bance. — H. Boute, sc.

(1) Gabriel du Puy porte : « Ecartelé au 1 et 4 d'or au lion de gueules armé et lampassé de mesme ; au 2 et 3 de gueules à la fasce d'or chargée de 3 fleurs de lys d'azur, au lion naissant d'azur, armé et lampassé d'azur. »

tion. Des écussons, des sculptures et des décorations diverses ont traversé aux Années, la description laissée par un vint-troisième siècle. C'est aussi l'année où les armoiries du cardinal Jacques d'Amboise furent mises au grand autel et cloison intérieure, celles portant de gueules à la croix de vair régnaient sur le tout. Le cardinal se fit représenter dans le vitrail où était Jean de Laupis, avec à vis et en égale place que le cardinal d'Estouteville, s'entre-regardant, la vitre du milieu entre deux, avec son écusson cubain, au pied d'un niveau des autres abbés, et en son oratoire sur lequel il est dit qu'il a vu.

Avec la seconde moitié du XVI^e siècle nous entrons dans une période de relâchement et de cadence pour les arts, aussi bien pour la vie monastique. En dépit d'un ordonnance du Parlement de Rouen (1569), François Le Roux laisse « aller tous les bastiments en ruine ». De son temps, Pierre Foustan, prieur de Villamars pour honorer les reliques rapportées du Mont-Gargan, fit faire une enchassure supportée par un « angelot d'argent » et Artus de Cossé n'eut rien de plus pressé que de faire « mettre son portrait vestu d'évêque avec ses armoiries au haut des vitres de l'éclairement au-dessus du grand autel, à costé du cardinal d'Estouteville ». Et cependant Artus ne doit pas figurer parmi les abbés qui ont bien mérité de la cause des arts. L'an 1570, Pie V ayant permis à Charles IX de lever une taxe sur toutes les églises du royaume pour servir aux guerres contre les Huguenots, l'abbé « jetta incontinent sa pensée sur les reliques et argenteries de la trésorerie, joint qu'il fit desuolir le dortoir, chambre commune, bibliothèque et chapitre de leur couverture et planchers, pour en bastir son logis abbatial. L'escalier duquel dortoir il fit porter au dit logis ou on le voit encore aujourd'huy beau à merveilles ». En conséquence, Artus « mena un onèvre en ce Mont et fit marcher avec luy pour la croce et baston pastoral, calice d'or et autres choses de grand valeur à quey les moynes avoient presque tous donné consentement, sinon le prieur claustral, qui estant zélé grandement pour son monastère, tout ontré de quoy les moynes avoient si peu de cœur s'opposèrent aux intensions du dit abbé, et s'estant pris de paroles près la trésorerie de l'église, donna si grand soufflet à l'Artus de Cossé, que la paroy luy en pensa donner un autre, tellement que sur ces entrefaictes les moynes s'abandonnèrent avec leur prieur, tant que Cossé s'enfuit et n'eust point l'

(1) On y lisait l'inscription : *Pais marmotis super quod beatus Mihael stetit in Monte Gargano adportata ad istum Montem Tumbam* et plus bas : *Anno domini millesimo quingentesimo quinquagesimo nono frater Petrus Foustan prior prioratus de Villamaris fecit hoc fieri*.

belle croce ; il avoit toutefois le beau calice d'or, et plusieurs autres choses de grande valeur que fit faire l'abbé Jolivet ».

À son tour, la foudre allait accroître les ruines. « L'an 1594, le 23 mars, vers deux heures après midy, le clocher fut bruslé du feu qui tomba dessus ; la pyramide, une des plus hautes du royaume (de G. de Lamps) fut totalement réduite en cendres avec le point rond du cœur en sa couverture et plusieurs débris ès murailles. Il y eut neuf cloches fondues qui estoient dans ladite tour. » A cette occasion, un chroniqueur fait re-

marquer que François de Joyeuse, dans l'espace d'une quinzaine d'années, vit des incendies s'attaquer aux divers monuments confiés à ses soins ; ce sont le château de Gaillon et l'archevêché de Rouen, l'abbaye de Marmoutier, les cathédrales de Narbonne et de Toulouse, et l'abbaye de Fécamp.

Les bénédictins ne cédèrent pas au découragement. Du métal fondu on coula une grosse cloche sur laquelle on lisait : « Qu'érolent, gouverneur pour le Roy en ce Mont-St-Michel, me nomma l'an 1598 ». Pour secouer l'inertie de l'abbé, à la requête des reli-



Cardinal François de Joyeuse, abbé du Mont (1588-1615)

gieux, le parlement de Rouen décréta que « ven les grandes ruines arrivées », il « seroit pris par chascun an la somme de 1.200 écus, sur le plus beau et le plus clair revenu de la dite abbaye, pour estre mis ès dites réparations jusques à ce qu'icelle seroit remise en bon estat ». François de Joyeuse « commanda à ses agents d'y faire travailler incessamment et en donna le soin particulier à Pierre de la Luzerne, gouverneur. » On refit « les trois pilliers et grande partie de la nef, à l'entrée de l'esglise qui estoit tombée faulte d'entretien, non sans mettre les armoiries dudit cardinal à un des pilliers au dessus du benestier à l'entrée, et sur un autre pillier ces chyphres 1609, et aussy ses armes et celles de quelques moynes, au hault des croisées. » La même année, le gouverneur et le lieutenant « firent

parachever le clocher, tant murailles que couvertures et plomberies. » En outre, ils fondirent « la plus grosse des cinq cloches de partie du métal de l'incendie », avec l'inscription : « François, cardinal de Joyeuse, abbé de ce lieu, et Nicolas de la Motte chantre, 1609. Sancte Michael, ora pro nobis ». On fit aussi dudit métal, les 3^e, 4^e et 5^e cloches, sur laquelle 3 sont inscrits ces mots : « Noble seigneur Pierre de la Luzerne, seigneur de Brevent et gouverneur de ce lieu, et noble homme Jean de Seurtainville, seigneur de Lanctot, son lieutenant, 1609 » ; les autres deux ont été refondues l'an 1633. »

Sous l'abbé Henri de Lorraine, duc de Guise, par les soins de son procureur le P. J. Gastaud, de l'Oratoire, on dressa « le procès verbal des réparations à faire, qui monta à trente mille escus et plus, et l'abbé, venu en âge, a fait plusieurs réparations et tout ce particulièrement où sont appliquées ses armoiries et des croix de Lorraine. » On eût la bonne inspiration de bâtir, à l'extrémité ouest de la terrasse, le robuste contrefort par lequel « tout l'édifice dudit plomb du four, de la tour de l'horloge et des infirmeries, est soutenu et sans lequel pilier tous les bastiments s'en allaient à bas : il a coûté plus de quinze mille livres, et porte les armes de M. de Guyse ». Le P. Gastaud s'appliqua à « raccomoder le plus possible des bastiments de l'abbaye, fit parachever la partie du lambris de la nef, vers la grande porte, avec les armes de l'abbé. » Naguère, le sol du préau du cloître était recouvert de plomb. En 1624, on eût l'idée de le remplir de terre : mais, c'était une fausse manœuvre, et quelque cinquante ans plus tard, « on osta la terre à cause que ledit plomb ayant esté gasté en plusieurs endroits, l'eau commençoit à gaster la voulte de la salle des chevalliers ».

A partir de 1627, tandis que le prieur installait les armoires de la sacristie et achevait le moulin à vent sur la tour Gabrielle, on élevait « la haute et épaisse muraille qui clost la croisée de l'église du costé du septentrion, sous l'arcade du clocher dans le cœur d'icelle, pour soubstenir les vaultes et la tour dudit clocher qui menassoit ruïne et l'on fit passer un filet blanc d'enduit à toutes les jointures des pierres de l'intérieur des murailles. » En 1629, « Pierre Béraud, sieur de Brouhê, agent de l'abbé, fit parachever les deux dortoirs subalternes dans le grand réfectoir, et dans la grande salle de dessous (qui servait autrefois de plomberie), il fit accomoder le réfectoir : il fit faire tous les degrez par où on monte du réfectoir aux dortoirs et à l'église, et pour cet effect il fit percer une voulte : de la chapelle de la Magdelaine, il en fit faire l'hostellerie, comme elle se

voit encore aujourd'hui, y faisant mettre une belle cheminée, vitrer la grande croisée et plancheyer le bas de l'estage de soliveaux qu'il y avoit fait mettre avec des aisses de sapin, portes, fenêtres, cloisons ; il fit plancheyer de sapin les dortoirs, la chambre de conférence, le réfectoir, avec les bancs à dossiers, vitrer les croisées, mettre portes et fenêtres ; il fit refaire quelques piliers du cloître, qui estoient brisés et accomoder les lieux conventuels où les moines s'installoient. »

De l'avis des religieux, M. de Brouhé « fit ruiner la chappelle de Nostre-Dame des Trente-Clerges, porter l'image de Nostre-Dame sur l'autel de la Chapelle sous-terre, et fit faire, au lieu de la chappelle des Trentes-Clerges, un passage pour passer les provisions venant des poulains par la roue. En 1630, le prieur D. Bède, « voyant que la chappelle de S. Jean Baptiste, située en la croisée de l'église, du costé du midy, n'estoit plus desservie à cause qu'elle estoit mal disposée, il la fit démolir, et la grille donnée par Gabriel du Puy, fut accomodée et portée entre le grand autel et le cœur où elle est fort utile. » Trois ans plus tard, on refondit deux cloches, *Benoît* et *Catherine*, dont « les fourneaux furent dans les salles basses du côté du septentrion ; le prieur Piron fit faire la petite sacristie des séculiers et la petite muraille qui suit et fit peindre sur une pierre le portraict de S. Benoist avec une sentence de S. Grégoire, laquelle il fit pozer au-dessus de la porte de ladite petite muraille, pour entrer à l'église. » Et l'on « paracheva de couvrir d'ardoises le cloistre et la partie de l'aisle de la nef de l'église du costé du midy, laquelle auparavant, depuis la tour de l'horloge jusques au vis de la chappelle de la Saint-Trinité, estoit couverte de plomb sur lequel on marchoit de plain pied, comme aussy estoit le dit cloistre sur son chevron, lequel plomb du dit cloistre, le sieur de Brouhé avoit fait oster, comme aussy celui de la dite aisle d'église, sur tout quoy il fit mettre ladite ardoise. » En cette même année 1633, « au mois de fevrier, la croix que l'abbé Hildebert fit bastir dans les grèves entre cy et Genests, fut venue à desconvvert l'espace de huit jours ; » on devoit revoir l'emplacement cinquante ans plus tard. L'un des piliers du clocher ayant perdu son aplomb, avec menace pour la voûte, on le consolida à l'aide d'un « empâtement et de la muraille à costé dans laquelle la porte est comprise pour aller de la croisée du midy dans le bas de la nef et sur le Sault-Gaultier, sur laquelle porte il y a une croix de Lorraine. »

De temps à autre, un important *Ex-oto* contribuait à la décoration de l'abbatiale, et c'est ce qui arriva, en particulier, à l'automne

de 1637, Charles de Gonzague, duc de Nevers, venu en pèlerinage treize ans auparavant, avait promis un tableau figurant S. Michel, vainqueur du démon. A son retour à Paris, il le commanda pour 1,200 livres, en versant à l'avance 700 livres. Les guerres et la mort du duc firent que l'affaire traîna en longueur, et ce n'est que le 22 octobre qu'on apporta la toile au Mont où les moines durent verser un reliquat de 500 livres. « Le tableau, long de 12 pieds et large de 14, représente la Chûte des Anges : les armoiries du prince sont au dit tableau, quoy qu'on ne les voye pas à cause qu'icelluy estant à l'autel du Grand S. Michel dans la nef, le quadre du dit autel en cache beaucoup, et particulièrement l'écusson ».



L'abbaye de l'abbé, autel XVII^e s.

En 1638, on découvrait « une partie du logis abbatial couvert de plomb, du costé proche la tour Perrine vers les grèves, pour y mettre de l'ardoise ». Le 7 avril 1640,

un vent violent renversa deux pyramides de l'abside, qui « tombèrent par terre, et les toits des logis en plusieurs endroits furent mis à bas et les vitres cassées ». De son côté, le prieur Jevardae commanda « un banc en forme d'impériale, composé de trois chaises avec trois couronnements, pilastres, entortillés avec toute la faïçon et artifice, et le fit placer proche du grand autel du costé du cloistre, pour servir à seoir le grand prestre et ses officiers, diacre et sous-diacre : la pièce est fort belle et bien recherchée et revient environ à 300 livres » (1641). Au cours de cette année, on dressa un procès-verbal « des réparations à faire, qui montoient à une somme d'argent immense. On s'appliqua notamment à « estager les piliers du chœur et à jeter les fondements d'un gros pilier pour soutenir le vieil dortoir, ou salle Souvré. »

Le XVII^e siècle fut pour l'orfèvrerie, comme pour certains autres arts, une période durant laquelle on vit disparaître une quantité d'œuvres charmantes des âges précédents ; le retour à l'antique, comme on disait, faisait considérer ces bijoux, à la fois si pittoresques de lignes et de couleurs, comme des productions barbares, et l'on n'hésitait pas à les mettre en creuset. En 1623, M. de Brouha, agent de l'abbé de Guise, « fit refondre plusieurs vieilles armoiries, qui ne servoient de rien estant conservées en la thésaurerie de l'église. » Avec la matière, il fit faire un calice et sa patène, au

armes de l'abbé ; une lampe d'argent de grandeur moyenne avec ses chaînettes de même, qui brûlait devant le maître-autel, ainsi qu'une « manicule » ou navette, pour l'encens, l'un et l'autre avec les armoiries de l'abbé : enfin de « deux petits encensoirs pour lors en la trésorerie, » il fit un encensoir d'argent. De son côté, pour honorer saint Maur, patron de la dite congrégation réformée, D. Bède mit ses restes dans un petit reliquaire d'argent doré en forme de paix. Un peu plus tard, D. du Pont fit refondre « quelques argenteries rompues et inutiles, et la bouette aux saintes hosties, qui se gardoit autrefois dans une custode suspendue avec une poulie au grand autel, » Avec cet argent, du poids de trois mares et demi, on fit, aux dépens de l'abbé, « le s. cyboire et le soleil pour mettre le corps de N.-S. en repos, l'un et l'autre se montant par un vis sur un mesme pied. » Enfin, sous la prélature du cardinal de Joyeuse, le bras de saint Laurent, conservé dans un reliquaire d'or et d'argent,



« Annonciation et la Vierge
Statue XVI^e s. (egl. paroiss.)

« fait sous l'abbé Robert, l'an 1165, » fut placé dans un bras reliquaire en argent, sans doute plus en rapport avec le goût de l'époque.

Dans la suite, le prieur D. Huillard « fit changer plusieurs argenteries cassées et inutiles et avec elles les deux grands chandeliers donnés jadis par le duc de Bourbonnais », et en fit faire un bénitier d'argent, avec son goupillon, six chandeliers « de petites et moyenne hauteur, qui servent à l'autel N.-D. du Rosaire quelquefois aux processions et au retour de celles-ci, sur l'autel de S. Michel. » On fit également « l'impériale qui se met sur le baston de chantre, et le baston du massier pour la plus grande partie, » le tout du poids de 15 mares environ. De plus, le prieur acheta, à Paris, « une petite Notre-Dame, tenant son petit Jésus sur un bras et un sceptre de l'autre main, le tout d'argent, » sur piédestal « couleur d'esbaine », dont le prix était d'environ 630 livres : on la portait aux processions du Rosaire.

Les *Ex-Voto* ajoutaient à l'ornementation de l'abbatiale. Le sieur de Brouhâ, non content de laisser une somme pour l'entretien d'une lampe, la célébration d'un service et l'exécution d'un autel à Saint-Michel, légua de « petits tableaux et deux petits reliquaires. » Les reliquaires avaient la forme ovale ; l'un contenait, « entre deux christaux », des reliques que ledit sieur avait rapportées de Rome ;

le second offrait, d'un côté, plusieurs reliques et, de l'autre, l'image peinte de S. Laurent. Ce dernier objet avait été donné au légataire par le supérieur D. Tarisse, de passage au Mont. Un autre reliquaire, qui se distinguait par sa forme et sa décoration, était « composé de cinq lames d'argent, sur lesquelles il y a huit images en peinture et, entre autres, le portrait du sieur de Brouhé assistant sa femme au lit de la mort ; » le portrait de la femme était « peint au costé inférieur d'un des couvercles.

Cependant, de temps à autre, l'abbatiale s'enrichissait d'œuvres de peinture, de sculpture et de broderies qui en rehaussaient l'éclat. On plaça « dans la chapelle de S. Pierre du Circuit, du costé du septentrion, un tableau de la hauteur de 8 pieds et de 5 de largeur, après luy avoir faict faire un beau quadre tout plain, lequel tableau sert de contretable à l'autel et le mystère d'icelluy est la Nativité de Nostre-Seigneur : il avait été commandé par le prieur du Pont » 1643). Au mois de décembre 1644, l'abbé de Souvré envoya un tableau qui fut placé dans la chapelle du circuit, jadis dédiée à S. Aubert et nommé du Petit-St-Michel, à cause de cette toile : « il sert de contretable à l'autel et est parfaitement bien faict : S. Michel y est merveilleusement bien représenté,



LE MICHEL, d'après D. B. — (1644).
F. 100 v. — 100 v. — 100 v. — 100 v.
F. 100 v. — 100 v. — 100 v. — 100 v.

sous ses pieds tenant le diable avec un javalot torse ardit, lement ; il est hault de 8 à 9 pieds et larg. de 4 pieds environ ; et les armes dudit seigneur y sont placées avec le chapelet et la grande croix de Malte. » Cette toile conta 600 livres, suivant une Chronique qui ajoute que Souvré donna aussi « le beau parement blanc de grandes festes, qui consta environ 7.000 livres ».

A la même époque, on acheta à Paris « une pièce de tulle de fleurs, couleurs humbles », dont on fit « un parement d'autel » lequel on a mis du clinquant d'or de bastin », ainsi qu'il est dit dans

à corporaux et un voile : » de plus « une écharpe pour servir au sous-diacre et qui était de « toile d'argent à fleurettes rouges, garnie de dentelles d'or, longue d'une aune et demie environ. » Enfin, le prieur commanda à Pierre du May, brodeur à Rennes, « un voile de satin blanc en broderie aux quatre angles et au milieu d'or, d'argent et de soie à fleurs », avec « une croix de broderie et de fleurs au milieu et de grandes dentelles d'or autour. » Quelques mois plus tard, D. Huillard fit exécuter une « chappelle complète et ornement de satin à fleurs, fond gris cendre relevé de grands feuillages, composés et tissus de hautes et basses couleurs. » La superbe commande comprenait le devant d'autel avec une croix du Saint-Esprit de toile d'argent, « travaillée et recouverte de soie incarnadine diversifiée. » la chasuble et les deux tuniques, même satin avec les ortois en toile d'argent ; deux chappes pour chantres, en satin avec orfrois ; une « belle chappe » pour le célébrant, de toile d'argent ornée et travaillée en texture de fleurons de soie diversifiés. » Cette chapelle complète, « enrichie de clinquant my or et my argent », par « la bonne économie » du prieur, ne coûta que 600 livres. De plus, D. Huillard commanda « une parfaitement belle aube de toile de baptiste avec de belle et grande dentelle de fine Flandre, passément, entretoille, le tout de Flandre » du prix de 100 livres ; ainsi qu'une belle ceinture de soie « à tresse ronde, avec pendant, le tout cramoisy avec bouffes et touffes de même soie recouvertes de fil et clinquant d'or à l'aiguille, » moyennant 20 livres. Quant à l'amiet, il était aussi de toile de batiste « avec grande dentelle », et, pour confectionner l'aube, on se servit « d'un beau rochet tout neuf » ayant appartenu à un évêque, lequel rochet un prêtre donna au prieur du Tronchet, qui le vendit à D. Huillard « à fort bon marché ».

Parmi les moines du Mont, il s'en trouvait un, D. Philibert Chapel, dont les doigts délicats excellaient dans l'art de la broderie, et l'on pense bien que le couvent mettait son talent à contribution. Il exécuta « un voile de toile d'argent fleuronée de rouge, avec une croix d'argent en broderie et une Nostre Dame au milieu, aussy en broderie. » Secouru par d'autres artistes, D. Chapel fit neuf voiles de satin « en broderies et ornements de dentelles d'or, d'argent et de soie », et l'un de ces voiles de satin blanc avait une croix de Saint-Esprit, en toile d'argent ; ainsi que trois autres voiles en satin rouge enrichi d'or et d'argent, en satin noir enrichi d'argent, en damas vert avec croix du Saint-Esprit en broderie d'argent, et quatre voiles communs « de gros de Naples, noir et blanc, à fleurons blancs. » Le

plus remarquable était un voile « de satin violet, en broderie, fort beau, » valant 50 livres. On confectionna également deux bourses à corporaux, l'une en satin blanc à broderie d'argent, et l'autre en satin rouge avec croix du Saint-Esprit, et aussi des voiles et bourses d'étoffe commune.

Aussi bien, tout en s'adonnant à la prière, à la méditation et à l'étude, les moines veillaient à suivre « l'instruction du glorieux Père S. Benoît, qui veut que ses enfants s'occupent à l'art et à l'ouvrage manuel. » L'un des religieux « fit dix beaux cierges, façonnés, peints, dorés et mignonnement pincés » pour servir aux fêtes solennelles.

Le prieur D. Huillard se distinguait par son goût pour la beauté du culte et pour la décoration de l'église. En décembre 1644, « il fit poser le grand autel en l'honneur de S. Michel dans la nef au bas du cœur, une espace notable entre les deux, lequel avec son marchepied, portes et balustrades, sans parler des figures, revient à 4,500 livres » ; il est « tout de bois, et bien construit, avec de belles colonnes bien sculpturées ; sur la corniche, près le couronnement, on mit la figure de S. Michel composé de lauriers d'or ducat sur bois. » Faisons remarquer qu'en 1680, l'autel a été enlevé et « la menuiserie a été portée plus haut et fait le jubé, et l'on y a mis deux petits autels. » L'année d'après, la veille de S. Michel, le prieur « fit paraître et mettre en place, par M. Pierre Lourdel, sculpteur de la ville de Rouen, le grand crucifix au-dessus de l'autel de S. Michel en la nef, et ôster l'ancien qui estoit fort difforme et ruiné par le veys, lequel crucifix qui est sculpturé en bois avec sa croix, son pieu et sa base en chesne, revient à 200 livres. » Au même autel, il plaça, au-dessus du côté de l'évangile, S. Benoît, et, du côté de l'épître, S. Sulpice, « en bois, peintes de noir, » « chacune de 100 livres. » « Au-dessus



Autel de la Vierge, XVIII^e siècle. Statues de S^{te} Anne et de la Vierge, à l'église paroissiale.

« pieds du S. Michel, couvert de lames d'or ducat situé au-dessus du grand tableau de l'autel dédié au dit saintet, » il installa « le diable de bois peint » ainsi que « deux anges de bois doré aux costés de S. Michel, qui reviennent ensemble à 240 livres ». Le mois suivant, « le tabernacle de bois doré, parfaitement beau, avec plusieurs belles et ravissantes petites figures, achepté à Paris, avec six beaux chandeliers aussy de bois doré pour 300 livres, fut mis sur le maistre-autel avec les deux gradins de feuillages et fruits de bois

doré par pièces rapportées sur azur. On s'estoit servi jusque là d'une custode, qui estoit du temps de MM. les anciens moynes, et fust ostée. »

Le prieur, satisfait du statuaire Lourdel, très habile à modeler en terre-cuite, lui fit d'autres commandes. Le Jeudi-Saint 1647, « le sculpteur ayant parachevé les figures qu'il avoit, il y avoit longtemps, commencées. D. Huillard les luy fit mettre à place ès-niches et corniches de l'autel de S. Michel, en la nef, lequel autel le R. P. prieur avoit fait bastir et construire l'an 1644 : pareillement fut mise à place la figure de l'Angè gardien au milieu de l'autel, en la place d'un tabernacle, laquelle revient avec les figures de l'âme et du démon, les deux petites figures de S. Martin et de S. Aubert, estimées ensemble 90 livres, les figures de S. Maur et S. Placide, de chascue costé, peintes de couleur noire, estimées 200 livres :



« Michel, terre-cuite
à M. Laas d'Aguen
(prieuré S. Michel de S. Pair).

de mesme, de chascun costé, les figures de S. Baptiste, tenant un agneau pascal, et de S. Joseph, conduisant le petit Jésus, revenant ensemble avec leurs doreures et fassons à 200 livres, toutes lesquelles figures, en sept niches, sont de potterie et terre cuite. » Au même temps, D. Huillard « fit pendre la porte-neufve qui se voit à la grande porte d'entrée de l'abbaye, près le Saulx-Gaultier, faite à deux battants et avec un petit guichet, le tout ouvrant sur une pièce et couronnement dormant en haut, le tout sculpturé avec pièces rapportées et un beau cuir dans le dit couronnement et de bon bois de chesne ».

Le goût de D. Huillard pour les arts plastiques ne lui faisait rien négliger des « choses utiles ou commodes » pour l'abbaye. Au lieu de la procure installée « dans la tour de l'horloge, près le plomb du four, » il mit celle-ci « à l'endroit joignant le cloistre, fit

faire la grille, vitral, et baisser la charpente et couverture du dit cloître pour recevoir le jour. Pour monter du bas du dortoir au hault, » il « fit croistre l'escalier en forme de vis situé dans la petite tourelle du coin des dits dortoirs, vers septentrion. » Il acheva le contrefort ou le pilier qui soutient la grande salle du monastère, autrefois le dortoir devers les vieilles infirmeries, dont il restait environ le tiers à faire, » et qui coûta 6000 livres. Au lieu de démolir la tour de l'horloge qui inquiétait, comme on y songea d'abord, on se borna à la réparer. Puis, le prieur fit la porte qui est le coin de l'église d'avec la croisée et la nef d'icelle, situé sous et à costé des piliers du clocher, laquelle est faite à panneaux avec sculpture relevée en orle, et empesche la communication du bas de l'église, logis abbatial et Sault-Gaultier, qui y estoit en ce temps-là. »

Le prieur refit le parquet de la sacristie, le lambris de la chambre commune, et bâtit le pilier près la chapelle de St-Sauveur, « autrement de la Trinité, du costé du midy, proche les piliers et pyramides neufves de l'œuvre », qui coûta 300 livres. Comme la tour de l'horloge menaçait, il installa le mécanisme et la cloche-timbre dans la lanterne d'une autre tour. D. Huillard renouvela « le pavé du cloître, fit plusieurs petits huissets des fenêtres, du costé de la mer, restablit les plomberies du dit cloître pour jeter les eues sur le rocher » (1636). La même année, le prieur « paracheva la belle, grande et spacieuse salle qui se voit dans le lieu où jadis les moynes fesoient leur dortoir. » Grâce au dallage, aux ouvertures du côté du plomb du four et du nord, et à l'aménagement, cette pièce, jadis inhabitable avec ses petites chambrettes, devint « l'une des plus belles du monastère ». Elle fut ornée de neuf cartes des plus belles villes du monde et de quinze des belles cartes, tant de toute la terre en général que des royaumes en particulier, avec un beau tableau de Nostre-Seigneur en croix. En suite, il fit totalement parachever la bibliothèque au-dessus de la chambre commune » dont les travaux, avec buffets et armoires, montèrent à 2000 livres, « avec le petit degré de sapin pour descendre à l'église et la petite allée y conduisant, à costé de laquelle, les livres deffendus sont logez. » Une grande partie du dallage de l'église étant usée, le prieur la refit en pierre dure « prise dans le rocher ». En conséquence, « on a deffaict la chappelle de St-Etienne contre la muraille de la nef, fort mal basty, et la pierre de l'autel a esté mise droite sur un costé au hault de la descente pour devaller en la chapelle de Nostre Dame sous terre, pour garder que personne n'y tombé ».

Le prieur mit en état « le rempart entre le dougeon et la tour d'iceux ».

Corbins, du costé de l'église, vis à vis du petit jardin de l'hostellerie, lequel rempart fut rabaisse et retraissy et une orée de pierre taillée sur maçonnerie de taille y fut apposée : de même le pignon du dongeon du costé du dit petit jardin fut razé à l'égal de la couverture, à coups de pics et de marteaux, lequel surmontoit de beaucoup et estoit ruyné. » Il répara « le plomb du four, situé au bout du pignon de l'église » avec parapet et garde-fou « tant de la muraille du plomb que de la petite tourelle ou guérite qui estoit ruinée, et a esté mis presque tout au niveau et amorty de la belle pierre de taille. » En ce qui regarde le réfectoire, il construisit un fruitier et une pièce pour disposer les ustensibles et les desserts. Selon l'ordre du visiteur, il plaça une clochette à la porte vers la cuisine, avec une petite logette pour un portier. Une chronique fait remarquer qu'en cette année 1646, il y avait sur le chartrier un « petit corps de garde » et qu'une ronde de nuit était faite par « un caporal de l'esquade et deux soldats. » Mais le grand corps était au sud, et « un soldat, nommé Le Coq, ayant la fièvre chaude, saulta de dessus la tour Perrine, où sont les logements des dits soldats, jusques sur le rocher d'en bas, auprès des pièces d'artillerie verdes. » C'est pourquoi le vulgaire appela cet endroit le Sault du Coq par « allusion au sault de ce pauvre homme, et au Sault-Gaultier, qui peut estre a pris sa dénomination en cas pareil. » Dans un traité passé à cette époque entre le gouverneur et les moines, on lit : « Sur la citerne du Solier, entretenue en estat pour tenir l'eau à la nécessité des soldats et provision de la place, et les soldats ne feront monter communément les pèlerins dans la tour par la porte de la chapelle de l'Annonciation, mais par la porte de dessous l'Euivre, et ce sera à la réservation des personnes de condition et d'éminente dignité. »

Sous la direction du P. Augustin Momet, très expert ès bastiments, D. Huillard fit « le petit escallier à descendre du haut dortoir dans l'église, près la porte de la sacristie. Auparavant, il y avait une cloison entre les deux degrés, sçavoir : celui du bas dortoir à monter dans l'église, et celui du haut dortoir, lequel estoit fort mal fait et même dangereux, à cause du lien ténébreux, au lieu duquel cestuy-cy a esté mis de sept marches spatieuses de sapin. » Enfin le prieur fit poser la clochette « à la nouvelle entrée du monastère » avec serrures commodément, et acheva le dallage de l'église pour la somme de 1000 livres.

Dans ce concert des arts pour honorer S. Michel et embellir l'abbaye, le prieur et son sculpteur gardent une place très honorable. L'écuier Jehan Giroult, seigneur de Ronthou, conseiller du

roy, vicomte d'Avranches » frère du cellerier, » fit présent de deux beaux grands tableaux, l'un rempli d'un parfaitement beau Crucifix à cadre blanc et ouvragé, et l'autre, d'un Jésus portant sa croix dans un bois ou désert, sans cadre, auquel on a fait un de



Jacques de Souvres, abbé du Mont, gravé par Lenfant, d'après P. Mignard.

la mesme faſſon, et le R. P. prieur les a fait mettre en la grande ſalle et depuis dans l'églife. C'étoit pour reconnoiſſance de ce qu'on a permis au ſculpteur, M. Pierre Lourdé, de lui faire une

figure de suisse en poterie, étant norry dans le monastère, quoyque iceluy Lourdel n'ait pas despencé la vailleur des dits tableaux. » L'année suivante (1648), on reçut un « tableau sur toile, hant de 14 à 15 piéds et large de 10 à 12, dans lequel est le portrait de l'abbé Jacques de Souvré, grand-croix de Malte, lequel est représenté à cheval et armé de toutes pièces; le dit tableau, à ses armes, est fort beau et a consté 100 livres au dit abbé, et on l'a fait enchasser

dans un beau cadre de bois menuisé et mettre en la grande salle. »



Tombeau de Souvré, par Anguier,
à St-Jean de Latran, Paris.

On sait que le commandeur Jacques de Souvré eut également son portrait peint par Pierre Mignard, et gravé par Jean Lefant. Son tombeau, œuvre des frères Anguier, consistait en une statue à demi-conchée sur un cénotaphe rehaussé de colonnes. Le monument s'élevait dans la Maison de l'ordre de Malte, non pas celle dite du Temple, dont il ne reste rien, mais dans celle de St-Jean de Latran. Ce dernier édifice,

privé de ses ornements et du tombeau à la Révolution, subsiste dans la rue St-Jean de Beauvais et sert d'église Romaine.

A son tour, le prieur D. Charles Bateau (1648-54) décora de peintures les lambris de la bibliothèque et orna la sacristie d'élégantes boiseries. D. Moynet, versé dans l'architecture et désireux d'exempter les lieux réguliers des rondes militaires qui troublaient la vie religieuse, ouvrit plusieurs corridors et aussi fit descendre la roue dans les salles basses. En 1661, ce religieux dota de rétables en bois sculpté dans le goût de l'époque, avec colonnes et guirlandes, les autels de Notre-Dame et de Saint Aubert-sous-Terre; puis, l'année suivante, les chapelles du Cénait placées sous le vocable de Saint-Pierre, de Sainte-Anne et de Saint-Michel, cette dernière dite Saint-Michel-le Petit. Dans la suite, un bénédictin Montois, Jean Loiseau, qui avait fait profession le 27 janvier 1664, orna les chapelles de toiles qui ne furent pas trouvées sans mérite. Peut-être le Saint-Pierre qui se voit au rétable du maître-autel, à l'église paroissiale, est-il de son pinceau. Quoiqu'il en soit, le chapitre s'enrichit de deux ornements de velours, l'un noir et l'autre vert; et, sous l'abba-

tat d'Etienne d'Hautefeuille (1670). L'église fut d'éd. d'une superbe chaire.

Dans la suite, on ne relève plus que des ouvrages moins importants. Le prieur D. Pierre Terrien (1684-87) « fist dorer le tour des chapelles et fist faire la chapelle du Trésor, dite la Trinité ou de Saint-Sauveur, autrefois N.-D. de Pitié, où l'on transporta les reliques. » Le prieur D. Joseph Aubrée (1687-90) fit « raccommorder la salle des chevaliers et transporter la route des Poullans. » Le prieur D. Henry Fernelys (1690-93) est dit avoir « commencé l'ouvrage de la Merveille et fait boiser les lieux communs. » A cette occasion, nous ferons remarquer que parmi les toiles dues à des peintres de la région, on doit signaler, à l'autel de Beauvoir, le curieux *S. Michel*, qui est



S. Michel par le Guide, église des Capucins à Rome.



S. Michel, copie du Guide, par de la Vente (église de Beauvoir).

une bonne copie de celui-ci du Guide aux Capucins de Rome : le tableau est signé : « Fr. de la Vente Virreus (Vire) pinxit 1762. »

Nous avons exposé, d'après les chroniques du Mont, la genèse admirable de la formation de l'abbaye. Nous ne pouvions nous adresser à des guides plus sûrs que les bénédictins eux-mêmes, en

possession des documents les plus autorisés. Avant de poursuivre notre étude, il est à propos de donner un coup d'œil d'ensemble à ces monuments superbes, et de nous arrêter un instant devant la grande mémoire des maîtres dont ils gardent le mystérieux souvenir.

Dans un cadre idéal, préparé par la nature avec l'immuable granit et le flot perpétuellement agité, la main de l'homme a réalisé une œuvre d'une incomparable magnificence. Au nord, c'est la « Merveille », ou la partie mnésastique, au front immense égaye par le sourire de ses baies ogivales et par les frondaisons des derniers vestiges de la forêt de Seissy; au sud, c'est « le Châtelet », ou l'ouvrage militaire, avec l'entrée imposante pareille à deux canons géants sur leur culasse, la salle des gardes et « le grand-degré », enfin, dominant le tout, de son envolée aérienne, le « Grand Œuvre », ou l'abbatiale, qui plonge dans le Mont ses racines de granit, objet de l'admiration de Vauban, et qui jette dans l'azur du ciel sa flèche, ses toits, ses balustrades ajourées, son escalier de dentelle et ses pinacles finement ouvragés. Jamais spectacle ne fut plus digne de susciter l'enthousiasme et de laisser dans l'esprit, l'imagination et le cœur, une impression à la fois plus puissante et plus suave, plus pénétrante et plus ineffaçable.

Cette douce émotion ne fait que grandir si l'on descend aux détails. C'est tour à tour l'imposante substruction des Montgommeries avec l'autre vaste pièce à deux nefs, la hardiesse du réfectoire, la splendeur du scriptorium, dit salle des Chevaliers, la légèreté du dortoir supérieur et la grâce aérienne du cloître, dont les sveltes colonnettes portent des parterres de fleurs et de feuillages, taillés dans la pierre comme par une main de fée.

À son tour, l'intérieur de l'abbatiale avec son chœur élancé, son déambulatoire et ses chapelles élégantes, rayonne de tous les enchantements d'un architecture grandiose, dont le charme s'augmentait de la magie des vitraux aux émaux étincelants, de la magnificence des autels, de la richesse des parements, des châsses, des dévotions et de mille objets réunis par la foi des siècles. Dans ces nettement rayonnants, le regard aimait à suivre les longues théories de moines aux prières dolentes pareilles à la mélodie antique, à voir se dérouler les cérémonies solennelles du culte, présidées par l'abbé en costume épiscopal, et à recueillir les impressions profondes, qui comme un arôme pénétrant se dégagent de la liturgie catholique. À son tour, l'âme goûtait avec délice la suavité des chants des religieux et la voix tour à tour suave et retentissante du grand orgue, si justement appelé le roi des instruments. C'étaient

là des fêtes incomparables et un spectacle absolument inoubliable.

La flamme du foyer rayonne en raison de son intensité et de son élévation sur la cime, et quelle cime jamais envoya sur le monde des rayons plus magnifiques que le Mont de l'Archange ? A l'instar de la superbe irradiation des lettres et des sciences, les arts exercèrent une sérieuse influence sur la région, non seulement en Normandie et en Bretagne, mais dans une sphère fort étendue. A l'école des miniaturistes et des enlumineurs, il se forma un essaim de moines qui propagèrent les notions et les procédés artistiques. Les grâces du cloître suscitèrent des admirateurs et les délicats fleurons apparaissent notamment dans le petit porche sud de la cathédrale de Dol. Le très remarquable soubassement de l'abbatiale, qui la frange d'un faisceau de lignes aussi harmonieuses que puissantes, fut imité par les architectes de N.-D. de Saint-Lo, de la cathédrale de Saint-Malo, de l'église de Saint-Germain de Rennes et d'autres.



Cathédrale de Dol, petit porche latéral
à « chœur » (nec).

Pour ce qui est des arts plastiques, les types iconographiques acceptés par le Mont pour la représentation des Saints, notamment pour S. Michel, S. Aubert et d'autres, devinrent comme le canon dont les artistes s'inspirèrent pour sculpter, peindre ou broder, non seulement dans les monastères en rapport avec le couvent de Michelin, mais encore dans la province, ainsi qu'on peut s'en convaincre par la visite des églises de la région Normanno-Bretonne. Tandis que le granit profilait ses belles lignes architecturales réfractaires à la morsure du temps, la pierre ou « carreau » de Caen fournissait au statuaire des ouvrages d'un caractère plus affiné. La statue de Jean de Lamps, agenouillée au sommet d'une colonne, dut inspirer une œuvre analogue qui se voyait dans la cathédrale de Dol, et dont il reste la colonne avec les armes et la date 1537, ainsi que nous l'avons dit.

Considéré depuis ses origines jusqu'à nos jours, le Mont constitue comme un cours tangible d'architecture nationale du plus haut intérêt. Le soir de l'art mérovingien se reflète dans l'oratoire de S. Aubert sur la partie occidentale du rocher. Cette chapelle, d'

forme « ront » suivant les chroniqueurs, ou peut-être polygonale selon le goût assez répandu, semble avoir laissé un souvenir de son emplacement dans les vestiges d'un édicule à huit pans en petit appareil, dont on voit des restes dans les soubassements de l'ouest. Il en était de même probablement du « Mostier-Saint Perrou », dans lequel S. Aubert fut enterré, et l'on sait que par une série de transformations cet édifice est devenu l'église paroissiale de Saint Pierre.

L'ère carolingienne n'aura pas manqué d'imprimer son cachet à l'œuvre architecturale, aussi bien que la période capétienne. Cette période de l'ère romane secondaire s'est survécue dans l'église bâtie vers 965, et qui paraît avoir compris une nef principale avec un collatéral au nord. La façade à l'ouest est conservée en partie dans les murs du charnier percés de fenêtres à claveaux de brique, tandis que les murs latéraux persistent partiellement dans l'enveloppement postérieur des deux nefs opéré aux siècles suivants. La portion orientale de cette église se montre dans les soubassements des nefs de l'église actuelle : les murs du nord et du sud sont apparus avec leur entablement extérieur au niveau de celui du charnier. Les murailles et les ouvertures avec claveaux et encadrement de brique sur champ, notamment les portes, présentent tous les caractères de cette époque.



On bâtit
Prince
Ouvriers
M^{rs} du M.

À son tour le ^x^e siècle, sous la direction de l'abbé Hildebert, a créé sur une plate forme hardie l'église à trois nefs, qui est conservée en grande partie. A la zone inférieure, on remarque l'église souterraine avec sa façade percée de deux portes, ses trois nefs, coupées par les murs de refend du ^{xviii}^e siècle, et qui se prolongeaient vers l'ouest jusque sous le chœur, ainsi que des fouilles l'ont démontré. En chacun des collatéraux, un escalier mettait en communication les deux églises, et les deux degrés, connus par les plans anciens, ont été retrouvés. Le style romain secondaire et tertiaire avec ses colonnes, ses ouvertures, ses voûtes d'arêtes et en berceau, et ses motifs d'ornementation, a imprimé son cachet sur les trois nefs, sur la tour centrale complètement rebâtie, et sur d'autres portions. On le retrouve également dans le bourg, à mi-côte, sur une porte romane, seule survivante d'une série d'arcades mentionnées par les anciens documents dans le voisinage du Logis Typhaine.

Mais, pour ne pas sortir de l'abbaye, cette période du roman tertiaire paraît dans les constructions de Roger II au nord de l'église.

La crypte inférieure ou promenoir alors ouvert, au-dessus le réfectoire ancien, l'un et l'autre à deux nefs avec colonnes centrales, et au-dessus, le dortoir, le tout appuyé à l'abbatiale, forment un groupe architectural d'un grand intérêt, tant par la hardiesse de la conception que par l'originalité de l'exécution qui l'a fait souder avec l'église, ainsi que par les détails des chapiteaux, où le granit n'a pas permis de fouiller à l'aise. A son tour, l'ère de transition du xii^e siècle a laissé son empreinte sur les nombreux ouvrages, en partie ruinés, de Robert de Torigni, tels que les deux tours, les infirmeries et les autres bâtiments que nous avons mentionnés. Mais la Merveille, surtout, a droit à notre admiration, et, de nouveau, l'on nous permettra bien d'exprimer à cet égard notre manière de voir, basée sur l'analyse du monument rapprochée des chroniques.

Après avoir assis sur les inégalités du roc un soubassement puissant qu'il serait curieux de sonder, on établit le rez-de-chaussée destiné au rôle de servitude : grenier, cellier et dépenses où les provisions étaient amenées à l'aide d'un poulain ou cable descendant jusqu'à la grève. Ce rez-de-chaussée, formé de deux nefs à voûtes d'arêtes, séparées par une rangée de colonnes monolithes, eut toute la robustesse nécessaire pour porter la partie supérieure en empruntant l'appui d'une série extérieure de vigoureux contreforts rectilignes correspondant à chaque travée, éclairée au nord par autant de fenêtres élancées et étroites. A l'extrémité ouest de la première salle, dans l'épaisseur des murailles, on tailla vers nord un escalier, et vers sud, un monte-charges pour le service de l'étage supérieur.

Je dis l'étage et non les étages. A l'examen des contreforts du glacier du nord et de l'ouest, de la disposition d'ensemble et de détails, on s'aperçoit que le projet primitif comportait un seul étage. Il fut occupé par le réfectoire monastique, formé de deux nefs correspondant par leur forme et la place des colonnes centrales avec le rez-de-chaussée. Avec ses voûtes élancées de schiste revêtu de nervures en granit, avec ses sveltes colonnes et ses colonnettes dégagées aux très élégants chapiteaux, ses cheminées monumentales servant de cuisine à l'ouest, sans oublier la cheminée qui chauffait la pièce au centre derrière la table de l'abbé et des nobles invités, cette salle magnifique est l'un des plus beaux morceaux de l'architecture ogivale primitive. Il n'y a guère en France que le réfectoire de saint Martin devenu Conservatoire des Arts et Métiers, à Paris, qui puisse être comparé à celui du Mont par la pureté et l'élégance des lignes.

Tout le long de cette salle grandiose on installa, en même temps, un superbe promenoir ou cloître, dont les voûtes présentent le même

mode de construction et d'élévation que le réfectoire : il comprend quatre travées que l'on a défigurées par des travaux postérieurs et qui aboutissent à la chapelle de Ste-Madeleine ou du Benedicite, d'où les religieux passaient dans le réfectoire. Après cela, et peut-être, à



La Merveille, réfectoire du 2^e étage,
à gauche la chaire du lecteur.

l'occasion des incendies qui occasionnèrent des ravages, notamment au début du xiii^e s., et qui firent reprendre les toits et les voûtes en partie, on dut songer à élever la Merveille d'un étage. On bâtit au-dessus un autre réfectoire, avec voûte lambrissée et charmante série de fenêtres à alvéoles inspirées de l'Orient, et la pièce de dessous servit à des usages

accessoirés, en particulier de salle de travail pour les ouvriers, surtout « les plombiers », dont le rôle était important dans l'abbaye.

Cependant, par une conception non moins hardie et grandiose, on avait prolongé la Merveille vers l'ouest en élevant un édifice soudé au premier avec lequel il s'harmonise à ravir. Ce n'est pas que l'on n'y remarque quelques différences, en particulier dans les contreforts qui présentent non plus une ligne droite, mais des retraits avec glacier ; mais le plan d'ensemble est d'une admirable unité. Quelle magnificence eût offert ce monument, si on l'avait prolongé plus avant vers l'ouest, ainsi que le projet en est indiqué par la double série des pierres d'attente ! Superbe et vraiment grandiose par sa hardiesse et l'ampleur de ses lignes, cet édifice aurait été d'une incomparable splendeur : tel qu'il est, il délie encore toute supériorité.

Son rez-de-chaussée ne devait avoir que deux nefs avec colonnade centrale dans l'alignement de celle de la première salle, ainsi qu'on le remarque par les pilastres dans les murs, dont l'élévation dépasse le niveau de ceux qui subsistent ; mais la conception d'une salle



Réfectoire, fenestrage côté E.

supérieure avec trois nefs a fait modifier le plan primitif. On installa donc une double rangée de pilastres quadrangulaires à base et entablement très simples, et l'on jeta dessus des voûtes d'arêtes sans nervures qui retombent vers nord sur des contreforts intérieurs, et vers sud sur des consoles engagées dans le mur. A l'angle nord-ouest, dans l'épaisseur de la muraille, on creusa un escalier et l'on installa ensuite un élégant petit pavillon à deux étages qui servait jadis de chartrier, et actuellement tient lieu de musée.

Le premier étage fut occupé par la salle dit des Chevaliers, bâtie dans le premier quart du xur siècle. C'est un merveilleux vaisseau connu dans le monde entier par l'ampleur et la beauté de ses proportions. Une triple colonnade formant trois nefs avec un couloir, déroule ses fûts arrondis sur des bases à 8 pans rehaussées de moulures avec cordon de perles, fûts couronnés par des chapiteaux de feuillages de forme ronde et d'un galbe parfait. Les voûtes élégantes ont leur croisée d'ogive ornée, à l'intersection, par une cloouvragée. Deux cheminées dont les hottes élancées se soulèvent agréablement avec les voûtes, et deux loggia dominant sur la baie tout en servant de vestibule à des usages communs, ainsi qu'une série de baies élégantes complètent le charme de cette salle unique. Louis XI, on le sait, en fit le siège de l'Ordre de Saint-Michel; mais, auparavant elle servait de salle commune pour les réunions du chapitre général des religieux et



coupe G. a. l'end. de la Merville
D. L. X.

sans doute aussi de scriptorium, si favorable à cause de sa luminosité et de son chauffage, pour le travail prolongé, la transcription et l'enluminure des manuscrits, facilité par le voisinage du Chartier. Tandis qu'un petit passage intérieur met cette salle en communication avec les anciens bâtiments, un couloir au sud permettait aux moines, soit de descendre dans la salle par l'escalier dont il reste les vestiges de l'emmarchement, soit de se rendre au réfectoire. Ce couloir longe le mur nord de l'église intérieure. Une petite porte en granit a été rongée indique bien qu'avant la construction de la salle, le mur était exposé aux intempéries de l'air.

Au dernier étage, comme complément du nouveau réfectoire, tout naturellement on installa le nouveau préau ou cloître, pour le délassement et la méditation des moines. A l'instar d'un arbre gigantesque, les racines de la Merveille plongent dans le sol granitique : le tronc est formé du premier étage si admirable, et la ramure s'épanouit en une fondaison de dentelle sur les arceaux du cloître, garnis d'un véritable parterre de fleurs sculptées. On ne sait qu'admirer le plus de la colonnade de granit brun qui l'enveloppe de ses tiges élégantes surmontées de chapiteaux de feuillage, supportant une série continue d'arcades aveugles, ou de la colonnade de granitelle rouge dont les colonnes passées au tour sont disposées sur deux rangées en trépied.



Cloître, l'iver, c'est à dire l'été

Mais le charme principal réside dans l'élégance des ogives qui s'enlacent avec grâce, dans la finesse de la frise de fleurons feuillagés qui court à la partie supérieure, à la retombée de la voûte en lambris, et dans la variété infinie des écoinçons où le sculpteur a prodigué, sur la pierre blanche de Caen, les ressources infinies de son ciseau. La plupart sont rehaussées de fleurons empruntés à la flore, tout différents

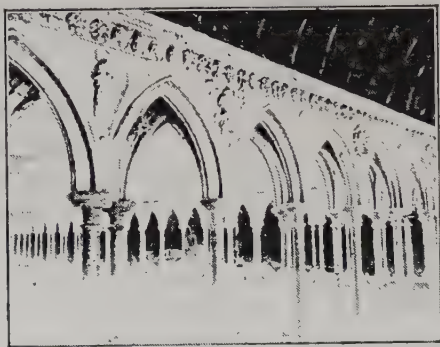
les uns des autres et dont on remarquera plus particulièrement ceux qui n'ont pas été restaurés.

Le cloître, de forme rectangulaire un peu plus large à l'ouest, repose sa voûte en bois sur une colonnade de granit avec chapiteaux de feuillages au pourtour et, en dedans, sur une double rangée de colonnes de granitelle, disposées en quinconce par un agencement d'une éléant originalité, qui donne à l'entre-deux l'aspect d'une charmante petite n. A l'insérite du granit et au marbré de la granitelle, réps ad la blancheur de la pierre de Caen, que le ciseau a festonnée et ajourée d'une véritable guipure. A la partie supérieure

règne une frise formée : au S. de palmes verticales, distinctes et à peu près identiques ; à l'O., de fleurons variés (107) avec, à l'angle, des chimères dont une couronnée ; au N., de feuillages enroulés ; à l'E., successivement de feuillages enroulés et de fleurons distincts. Les écoinçons, au nombre de 66 (S. 20, O. 14, N. 20, E. 12), sont ornés de délicieux fleurons ajourés, la plupart empruntés au règne végétal, avec parfois de petits motifs aux angles du triangle.

Asile du délassement et de la méditation, comme l'église l'est de la prière et du culte, le cloître ouvrait dans différentes directions. Outre les portes aux angles N.-O. et S.-E., dans le mur du midi et en pendant au *lavatorium* pour le lavement liturgique des pieds, un escalier, dont on remarque les vestiges, descendait : vers O. au réfectoire ancien ; vers E. à la chapelle de St Symphorien, où l'on accédait aussi du dortoir ancien et qui pouvait servir au susdit réfectoire de chapelle du *Benedicite* (à moins que ce ne soit la salle dite « Cachot du diable ») ; enfin, vers N.-E., au scriptorium, ainsi qu'à son voisin le réfectoire à grandes cheminées.

Çà et là, des sujets symboliques animent cette galerie d'une exquise beauté. Dans la frise de l'ouest sont quatre têtes, dont deux refaites, figurant un *Eccé-Homo* avec une tête de femme, peut-être la *Vierge*. Sans parler, au nord de l'Agneau triomphant avec l'oriflamme, tel qu'il paraît sur les mosaïques et les médailles, non plus que de la salamandre et de tel animal fantastique, on s'arrête volontiers à toute une série de sculptures à personnages. A l'est, on remarque un Crucifix, en face de la porte du réfectoire, et à côté,



Cloître, aux écoinçons : S. François, le Christ et S. Benoît.

un délicieux vendangeur, autre emblème du Christ qui se plaisait à employer la parabole de la vigne mystique. Du côté de l'ouest, on observe le Christ-Docteur assis, ainsi qu'un Christ et deux restes de statuettes mutilées : S. Benoît et S. François d'Assise. La présence de ce dernier est motivée par le fait que le gros œuvre du cloître, tout au moins, était achevé en 1228 et que l'on travaillait à la décoration cette année-là, qui vit la canonisation du séraphique fondateur des mineurs et capucins ; les nodosités de la pierre accusent

la place des mains levées et sans doute marquées des stigmates, ainsi que le représente un dessin conservé à la Bibliothèque nationale.

Mais c'est surtout le côté sud qui garde les motifs les plus précieux au point de vue documentaire. A l'angle oriental, d'une gaine de feuillage sortent deux têtes mutilées qui semblent être celles d'un homme et d'une femme : il y avait au-dessous une légende, dont il reste un fragment à gauche, où l'on peut lire ROB... peut être Robert, le nom de quelque bienfaiteur, duc ou grand suzerain, avec sa femme, dont les libéralités auront contribué à l'érection de ce chef-d'œuvre d'art religieux au xiii^e siècle.



Les artistes, écoinçon du cloître
et restitution par Corroyer

Devant la porte qui conduit à l'église en traversant une salle ruinée (jadis bibliothèque, dortoir et salle commune) on remarque un écoinçon, orné de trois personnages sous des dais. Au centre est assis un bénédictin, et sur les côtés, inclinées suivant la ligne de l'arcade, deux autres personnes à robe plus courte.

L'inscription en capitales fleuries qui les accompagne ne laisse pas de doute sur leur identité. Le moine est BAS GARINUS (dans pour dom) et les assistants

sont, à la droite, MAG (ister) ROGER, et, à gauche, MAG (ister) JOHAN. La différence des titres aussi bien que des costumes indique bien que nous sommes en présence d'un religieux et de deux laïques, certainement des artistes. Tout porte à croire qu'il s'agit de ceux qui ont attaché leur nom à la construction et à l'ornementation du cloître. Dom Garin ou Guérin (et ce nom parait au moyen âge en plusieurs abbayes de Normandie ainsi d'ailleurs qu'au Mont), aura été le génial l'auteur du plan, l'architecte qui a entoutau moins la direction première des travaux. Les maîtres Roger et Johan sont vraisemblablement de ces artistes laïques, dont le ciseau excellait à exécuter la décoration au gré des convents ou des seigneurs. Quelque jour, il faut l'espérer, la découverte d'un document viendra achever d'éclaircir ce problème d'art religieux, dont nous nous rejoyissons d'avoir naguères posé les prémices.

A son tour, la seconde moitié du xiii^e siècle laissa son empreinte à la fois civile et religieuse dans la partie sud-est, dite Belle

Chaise, édifiée par Richard Tustin. Elle se distingue par l'élégante porte d'entrée, jadis surmontée d'une statue de la Vierge, par la salle des gardes, avec la salle du gouvernement au-dessus dont la façade méridionale est décorée d'une admirable série d'arcades reposant sur de minces colonnettes.

Quant au *xiv^e* siècle, il lui était réservé de créer, grâce à Pierre le Roy, le Châtelot, ouvrage militaire de premier ordre avec ses deux tours en forme de canon aux angles s'alternativement d'une tonalité différente, avec le chemin de ronde orné et la Tour Perrine. Un peu plus tard, l'architecture militaire avait encadré la ville elle-même de remparts, avec tours, bastions et poëtes, ainsi qu'on les observe actuellement, grâce à l'action de Remy Jolivet, de Louis d'Estouteville et d'autres sages et gouverneurs.

La MERVILLE qui n'a cessé jamais d'empêcher les ennemis du Beau sous la forme la plus remarquable, a un digne pendant dans le *Grand-Écurie*, ou le chœur et le chevet de l'Abbatiale. Chacun de ces ouvrages excelle par des merites de premier ordre, et il est difficile de dire lequel l'emporte, surtout s'il est donnée la différence des époques. Le premier monument se distingue par l'ampleur imposante des lignes qui semblent couloir embrasser l'horizon dans une étroite poëssante; le second se fait remarquer par la sveltesse des formes qui prend son envolée dans l'azur du ciel. De la base au faite, c'est comme une poussée volcanique de granit, exécuté par la main prestigieuse de l'art. Le dehors et le dedans rivalisent de magnificence. La série des contre-forts, à la base agencés admirablement munies qui a fait cœde dans l'ouest, terminés par une forêt de pinacles, de balustrades, d'escaliers, de promenoirs, de gargouilles, de trucs et de motifs de toutes sortes, excite au plus haut point l'admiration qui ne fait que s'accroître à mesure que l'on gravit vers les cimes aériennes. Outre l'enchevêtrement des contre-forts agrémentés de galeries ajourées, jadis recouvertes d'une chape de plomb, on voit regner tout autour du triforium un promenoir vitré, où chaque contrefort est comme une cage élégante et dont aucune cathédrale n'offre d'exemple aussi ravissant.

A l'intérieur, le regard suit avec délices l'envolée de ces faisceaux de colonnes autour du chœur et du sanctuaire, la hautesse des voûtes, la délicatesse des fenêtres hélas! privées des émaux étincelants de leurs verrières, et le ravissant équilibre de chaque pilastre de si heureuse proportion et de si pure décoration. Sans ce gravit vers les sommets, on reste à rêver en regardant les détails merveilleux, sous les lignes enveloppantes de l'antique promenoir.

comme une féerie de broderie de granit, soutachée par le temps d'une guipure de mousse d'or et d'argent. Si l'on descend par l'escalier qui tourne du haut en bas, dans un contrefort chef-d'œuvre de hardiesse et d'élégance tout à la fois, on demeure en extase devant l'église souterraine, dite *Crypte des gros Piliers*, qui excitait l'admiration de Vauban et des maîtres les plus réputés.

Cette crypte avec ses piliers et ses chapelles rayonnantes reproduit la distribution de l'église supérieure, dont elle est le sou-



Eglise, piscine du xv^e s. ; chapelle S

bassement. Autant le fût circulaire des colonnes frappe par son caractère imposant, autant les nervures qui s'en échappent pour agrémenter les voûtes en manière de palmier ombreux, sont caractérisées par leur élégante ordonnance. Tandis que les clefs de voûte de l'église supérieure portent des blasons, celles de la crypte sont ornées de motifs empruntés à la flore et à la faune de la mer.

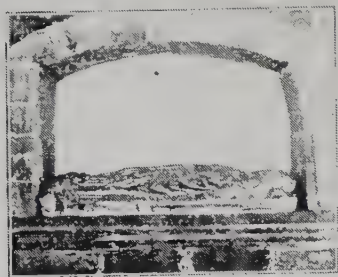
C'est surtout en présence de ces ouvrages du génie humain que l'esprit, aiguillonné par la plus légitime curiosité, se demande quel est l'auteur de ces travaux d'art. Un point plus facile à élucider, c'est celui des débuts de la construction que l'on a eu le tort de placer en 1150. A cette date, ainsi qu'on l'observe par l'inscription MCCCCL

en grandes lettres gothiques, gravées sur le mur d'une chapelle absidiale du côté nord, le travail était parvenu à la hauteur de plusieurs mètres au-dessus du dallage. Il convient donc de placer le commencement, au plus tard dès l'origine de Guillaume d'Estouteville en 1446, si même le mérite de la conception n'appartient pas à un artiste qui aurait vécu un peu auparavant.

L'ami des arts en visitant l'abbatiale a le regret de constater qu'elle a perdu la belle statuaire de ses tombeaux, les peintures murales, à part quelques rares vestiges dans l'église inférieure et supérieure, et les brillantes verrières, sauf de petits fragments. Aussi, pour suppléer à ce vide et se consoler en partie, il doit visiter l'église paroissiale dont la construction romane a été remaniée au

xv^e siècle. Sans parler des fonts du xiii^e siècle, on remarque dans l'embrasure de la fenêtre N. du chevet une fresque mutilée figurant le Christ apparaissant à la Madeleine, laquelle subsiste seule avec la banderole portant le *Noli me tangere*; à côté, des fragments d'un évêque, S. Aubert, ou plutôt S. Pair, suivant les lettres gothiques *...ernus* qui doivent être un reste de *Paternus*.

Cette peinture du xv^e siècle a son pendant, en la chapelle opposée, dans le vitrail où autour du Christ en croix on remarque les apôtres et évangélistes avec les articles du symbole, des têtes religieuses ou profanes d'un galbe intéressant, et surtout les donateurs à genoux avec leurs noms en gothique : *Raoul Jaquet et... sa femme*. C'étaient là des bienfaiteurs de l'église, dont les comptes gardent le souvenir dans « les hoirs de Raoul Jaquet, » Peut-être faut-il voir dans le tombeau, aussi xv^e siècle, qui jadis se trouvait dans cette chapelle, le monument funéraire de dame Jaquet, ainsi que le style et le lieu y inclinent naturellement. Pendant que nous sommes à la sculpture sur pierre, nous mentionnerons l'intéressante statue de la Vierge (xv^e siècle), et celles de S^t Anne (xvi^e siècle), de S. Pierre et de S. Aubert, xvii^e siècle. De son côté, le cimetière garde du xv^e siècle



Tombe présumée de dame Jaquet, xv^e s.
(église paroissiale).



Vitrail du xv^e s. fait par
Raoul Jaquet et sa femme.

une croix, montrant d'un côté le Christ et, de l'autre, S. Pierre; ces calvaires,

plus simples que ceux de la Bretagne, se dressent encore dans quelques localités, comme à Ardevon, et témoignent de l'art naïf de nos primitifs. A son tour, la chapelle de S^t Aubert conserve son autel, avec colonnes et ornements sculptés, que la statue du saint et la table d'autel.

En face de l'œuvre, on cherche instinctivement le nom du Fonvrier; mais pour ce qui regarde le Mont, ce n'est pas l'achèvement.

La lignée des maîtres ès arts Montois se continue à travers les âges, parfois au grand jour et le plus souvent sous le voile de l'incognito. Après Dom Garin, assisté de Mr Jehan et de Mr Roger, dont le compas



Soubassements de l'église.
citerne inscr à g, xiv^e s.

et le ciseau illuminent la Merveille et le moyen âge Michelin, avec leurs disciples et continuateurs, viennent les bâtisseurs du Grand-Oeuvre, cet autre prodige de génie, dont les noms se cachent et se révèlent probablement sous les initiales gothiques *p. l.* — *g. a.* — *r. c. l.*, gravées en trois endroits d'une façon très caractéristique. Ces trois inscriptions gothiques que nous avons découvertes naguère sur l'extérieur de l'abbatiale, vers sud, constituent très probablement des signatures d'artistes qu'il importe de retenir et d'interroger avec une inlassable persévérance. De fait, dans ces lettres, qui ne

semblent pas avoir de rapport avec les dignitaires religieux, il paraît plus logique de voir les initiales des maîtres d'œuvre dont le mystère sera peut-être dévoilé par une découverte postérieure. Quoi qu'il en soit, les armoiries de Guillaume d'Estouteville devaient attester jadis le rôle prépondérant du cardinal-abbé dans le Grand-Oeuvre.

Poursuivant le travail des uns et des autres, plus tard viennent les artistes des temps modernes, qui s'inspirent d'un retour aux formes antiques. Cette fois, l'effort n'a plus le grandiose d'autan et s'applique à de gracieuses portes Renaissance, à des tombeaux, des bas-reliefs et d'autres sculptures, sans que nous soyions en mesure de placer des noms sous ces ouvrages de mérite inégal.

Cependant nous sommes plus favorisés pour la partie architecturale, qui comprend la restauration du clocher central à la fin du xiv^e siècle et au cours des siècles suivants, les travaux de réfection et



Église, tour du xiv^e s.

de consolidation, de remaniement, d'entretien ou de restauration. La contrée fournit alors des maîtres d'œuvre dont le rôle fut plus d'une fois celui d'architectes. En premier lieu, paraît Vincent Rogerie, qui épousa successivement Guillemine Motet et Francoïse Yger, dont il eut plusieurs enfants, entre autres Nicolas (1611), Anne (1615), Julien (1618). Dans les actes, on lui voit les titres de « maître-masson, M^e masson de l'œuvre du Mont ». Il apparaît pour la première fois dans les registres en 1611, mais il était alors en possession d'une réputation bien méritée dans toute la contrée. Aussi lui confiait-on la direction de sérieux travaux, en particulier la consolidation de l'église et la réfection des piliers de la nef, où l'on voit la date 1609 et les armes de l'abbé, le cardinal de Joyeuse, ainsi que la reconstruction du clocher qui portait la même date. C'est sans doute un mémorial de ces travaux qui persiste dans une inscription gravée sur une dalle près de l'échauguette du nord, avec le nom de « Rogerie 1609 ».

Au surplus, dans la contrée on faisait d'ordinaire appel à son habileté. En 1612, les fabriciens d'Ardevon confient l'exécution d'une croix ou calvaire à Rogerie, non sans avoir « demandé le congé aux religieux pour que le dit Rogerie venist faire la dite \times » (1). Rogerie exerça sa maîtrise jusqu'en 1629, époque de sa mort, et l'année d'après, on voit marquer « Francoïse Yger veufve de Vincent Rogerie ». L'architecte reçut la sépulture dans l'église paroissiale. Sa pierre tombale en granit garde les instruments de sa profession, l'équerre et le fil à

plomb, avec la légende en capitales en relief :
CY GIST VINCENT ROG-
ERIE, BOURGEOYS DE CE
LIEU M^e MASSON, ET FAIT
METTRE FRANÇOYSE
YGER SON ÉPOUSE 1629.



Tombau de Vincent Rogerie. — 1. p. 29

A côté, comme pour enseigner la modestie au talent, est une tombe qui ne porte gravé qu'un ver de terre.

Parmi les maîtres-ouvriers d'alors, parfois artistes très distingués, nous relevons, pour ce qui est de la construction : Robert Landri, « M^e charpentier à l'œuvre de l'abbaye » (1612), et Julien, « M^e masson de la paroisse et bourgeois » (1628). A l'occasion de travaux mu-

1) Archives de la fabrique d'Ardevon

portants exécutés par les religieux de Saint-Maur on voit, à partir de 1623, les maîtres-maçons : Jean Poitevin, Olivier Garnier « et autres maçons », Michel Le Charpentier, Nicolas Decolles, Jacques Delaunay et Gilles Aubray. On remarque : les menuisiers et charpentiers André Cordon, Michel Héon, ou Yon, Julien Maillard, Jean Harinel, Gilles Laurens, Pierre Yvon, Gilles Rosco, Jehan Candes, menuisier à Avranches ; le m^e serrurier Germain Allain, le m^e plombier Julien Herpin, et le m^e couvreur André Conpart, ainsi que les vitriers : Jean Pèrigant et Pierre Olivier ; enfin Jean Le Chevalier pour une cloche (1625), Guillaume Herbin ou Herpin de Villedieu et François Le Pelletier, fondeur pour cloche (1625).

Pour faire les devis et plans des grands travaux, les abbés recouraient à un architecte spécial. Ainsi, dans les comptes de 1627, on voit « 220 l. 8 s. au s^r de Solignac, m^e architecte pour les frais du voyage qu'il a fait au Mont St-Michel pour faire le devis des bastimens y compris la somme de 19 l. 8 s. payé pour les frais des ouvriers venus au d. lieu pour faire marché ». Ailleurs, dans les comptes de 1626 à 1628, on lit : à M^e Gabriel Solignac, architecte, la première fois qu'il est venu au Mont St Michel pour faire les devis des réparations pour 28 journées la somme de deux cents dix livres suivant sa quittance du troisième d'avril 1627, cy H^e XL -- Aux artisans qui vinrent de divers lieux et aux messagers qui les allaient quérir pour aultres frais faits par l'ordonnance du dit s^r Gabriel, 46 l. 3 s. » Gabriel de Solignac avait toute la confiance des personnages les plus qualifiés, et nous le voyons visitant les monuments du comte de Mortain pour le compte de Marie de Bourbon, qui était sœur utérine de l'abbé du Mont, par suite du mariage de Catherine Henriette de Joyeuse avec le prince Henri de Bourbon-Montpensier (1).

À l'instar des œuvres de la nature, qui sous l'action Divine, résultent du labeur commun des petits et des grands, les œuvres d'art comportent l'union harmonique du concept des maîtres et du travail des artisans. Or, un survivant de ces âges reculés nous apporte l'écho de la vie ouvrière et corporative, en même temps que des usages du chantier. Les ouvriers, en vue du règlement de leur salaire, recevaient quotidiennement des jetons de travail. L'un de ces jetons en cuivre a été trouvé en 1909, lors des terrassements de l'esplanade. Une des faces porte une croix avec fleurs de lis entre les branches, et autour, précédée d'une couronne, l'inscription : GRABDES VOVS DE MESCOMPRE.

1. Archive de Saint Flo. titres du Mont St Michel et du comte de Mortain.

L'autre face, ayant un écu lozangé chargé de 4 fleurs de lis, garde l'inscription, aussi précédée d'une couronne : GETTES, EXTEDES, AC COMITRÉ (?). On remarque une série de trois points posés en triangle entre les mots et sur les côtés de l'écu. Les capitales fleuries, qui rappellent celles du cloître, indiquent que le jeton a pu être perdu par un ouvrier du Moyen âge, ou même de l'époque du Grand-Œuvre, car le type s'est conservé indéfiniment. Discret, mais fidèle témoin, dont il nous plaît de recueillir la voix autorisée, en ces pages consacrées aux annales artistiques du Mont, à l'instar des inscriptions diverses ou bien des signes de tâcherons qui paraissent sur l'esplanade de l'église.



Jetons d'ouvriers au Moyen âge, avers et revers

Pour ce qui concerne les arts au cours du XVIII^e siècle, on comprend que l'affaiblissement de la foi ait eu sa répercussion sur l'ensemble des cérémonies et des ornements religieux, et que les formes plus ou moins académiques ne présentent plus pour nous qu'un intérêt secondaire. A l'abbatial de l'Électeur allemand Frédéric de Bèbenbourg, ou plutôt aux bénédictins d'alors, appartiennent la cloche conservée à l'abbaye (1711), et l'autel de la chapelle de St-Anbert, qui a été remanié et qui, on le sait, garde la date 1710. A défaut d'œuvres plus importantes, nous devons les mentionner ici. La tourmente révolutionnaire passée, le flambeau des arts fut rallumé au Mont par la Religion, et nous y reviendrons à propos de l'époque moderne.



Chapelle de St. Anbert, autel 1710.

Après avoir suivi dans les grandes lignes la formation artistique de l'abbaye Montoise, il conviendrait de pénétrer dans le mystérieux dédale des constructions et d'interroger toutes et chacune des parties de celles qui subsistent, qui ont disparu ou dont le sommeil n'a pas dit son dernier mot. Mais les limites de ce travail ne nous permettent pas de nous y arrêter davantage, et nous nous consolons par la pensée d'y revenir. Du moins, nous avons consulté les documents avec le vif

désir d'en faire sortir quelques observations utiles pour comprendre cette œuvre merveilleuse.

Où, merveilleuse entre toutes, suivant l'expression même du langage populaire. On peut évoquer à l'envi le lyrisme des poètes, célébrant « cette cime enchanteresse dont les nuages d'argent caressent le front et dont les flots d'opale baignent la base » ; en même temps que l'enthousiasme des artistes, vantant « cette superbe pyramide, sur laquelle le travail humain se distingue à peine du granit, d'où elle jaillit au milieu d'une solitude profonde dans le murmure mystérieux de la vague ». Mais, en même temps, on peut être assuré que la réalité magnifique surpasse infiniment toutes les descriptions de la plume et tous les essais du pinceau. L'immensité de l'admiration provoquée par l'étude du monument s'accroît à l'infini, à mesure que l'on descend vers la baie pour mieux voir l'ensemble. Que l'on choisisse la promenade lente au clair de lune, par le chemin de ronde, la tournée à pied par les grèves « blondes », traversées de rivières, ou « le tour du Mont » dans une barque bercée par le flot, toujours et partout cette couronne admirable de remparts d'où émerge la plus prodigieuse envolée de colonnes, d'arceaux, de pinacles et de fleurs de granit, en un mot, toutes ces splendeurs produisent sur l'âme une impression intense que la vie entière doit effleurer à peine de son aile légère.

Le Mont offre ceci de particulier que le monastère était doublé d'un « château », d'une puissance défensive de premier ordre. Aussi, les feuillets de son histoire sont tout illuminés par l'éclat de Gestes militaires, qui forment le complément des annales monastiques. C'est ce côté si vibrant de notre sujet qui ouvre devant nous ses perspectives moins pacifiques, mais souverainement glorieuses.



Les quatre figures (stele) en relief, XVI^e s., à l'abbaye.



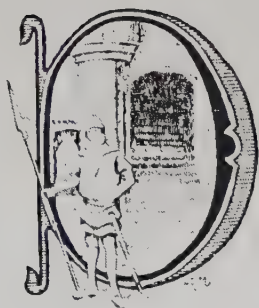
L'armée de Guillaume et Harold au Mont, passage du Couesnon (chap. de Bayeux)

XII. — LE CHATELET

Jusqu'au départ de Jolivet 1120

Munitissimum adversus hujus rei
hostes propugnaculum.

(*Guillaume de Saint-Pol, vers 1120, p. 117, 118*)



« Bonne heure, le Mont joua un rôle stratégique de grande importance, et un poème du XII^e siècle, au sujet des ouvrages exécutés au XI^e siècle précédent selon le conseil du comte d'Avranches, dit :

Bel lieu e forte roche ja
Ke jor ke noit ja ne faldra
En cele roche membalisse
E del mostier chastel feisse.

Avec les ducs de Normandie, la « roche » s'éveille à la vie chevaleresque et commence à retentir du cliquetis des armes. On sait comment Guillaume et Harold marchèrent contre le duc de Bretagne Conan, fortifié à Dol, en passant par le Mont et en traversant le Couesnon marécageux, ainsi qu'on le remarque dans la curieuse tenture de Bayeux, et l'on n'a pas oublié comment la victoire d'Hastings couronna le Conquérant sous les voûtes de Westminster, où il reçut la couronne

royale 1066. Guillaume le Conquérant laissa trois fils : Guillaume le Roux, qui eut le trône d'Angleterre, Robert, qui obtint la Normandie, et Henri. Dans le partage, ce dernier avait obtenu une partie des trésors, mais « c'estoit peu pour lui, n'ayant aucun lieu pour se retirer ny pour conserver son argent ». En conséquence, Henri acheta de Robert l'Avranchin et le Cotentin, et, de la sorte, se trouva posséder le Mont et les places fortes d'alentour, à la condition, d'ail-



« Combat de Baclan. — Epique de Bayeux »

leurs facile à remplir, d'en rendre hommage au duc de Normandie.

Le prince, « hébergé » chez le comte Hugues, fil de sa cour d'Avranches le rendez-vous des Muses, et les trouvères purent célé-

brer le Mécène « debonere et cortois ». Mais ses frères se retournèrent contre lui, et Henri se retira au Mont, d'après le conseil de son beau-frère Alain Sergent, duc de Bretagne : il était suivi d'un certain nombre de Bretons et de Normands, désireux d'attacher leur fortune à la sienne. A cette nouvelle, Robert et Guillaume vinrent mettre le siège devant le Mont ; le duc avait son quartier-général à Genets, et le roi, à Avranches. « Cependant, le prince Henri faisoit plusieurs sorties sur leurs armées, renversant par terre tous ceux qui luy estoient contraires. Et un jour, le roy d'Angleterre, monté sur un cheval qu'il venoit d'achepter quinze mares d'argent, se trouvant à la meslée, fut en danger de sa vie, son cheval ayant esté tué sous luy, et luy mesme ayant receu quelques coups sur sa cotte de mailles et sur la celle de son cheval dont il s'estoit convert. Et y eut perdu la vie si voyant que le soldat qui l'avoit abattu, haussoit son bras pour le tuer, il ne se fut escrié : « Ne me tues point, je suis le roy d'Angleterre ».

« Tandisque par ces actes généreux, Henry se deffendoit vaillamment, au bout de quarante jours de siège, il se trouva en nécessité d'eau douce et en cecy arriva une chose digne d'admiration. Car s'estant plaint à son frère Robert de ce qu'il luy empeschoit de jouir de ce que la nature rend commun à tous, ce frère, touché de compassion, ne luy donna point seulement l'eau douce et à tous les soldats ; mais, qui plus est, luy envoya plusieurs pièces de vin. Ce que sachant le roy d'Angleterre, il se moqua de son neveu Robert et dit : « Ce n'est pas à vous, mon frère, à faire la guerre, puisque vous fournissez vos ennemys, de pain et de boire, » — A quoy il

respondit : « Ho ! ho ! voudriez-vous laissez mourir nostre frère, de soif ? Si nous l'avions perdu, où en aurions-nous un autre ? » — Cette simplicité du duc, estant ridicule au roy, il abandonna le siège et s'en retourna en Angleterre. Quant au duc, s'estant modéré encore davantage, il fit la paix avec son frère Henry et leva le siège, laissant ce Mont libre comme auparavant. D'autres disent que Henry sortit furtivement de ce Mont, et s'enfuit en Bretagne, puis au pays de Vexin » (1).

Cependant, le roi Philippe-Auguste, dans son désir d'annexer la Normandie à la France, poursuivit la lutte contre Richard Cœur de Lion, tour à tour avec l'aide ou à l'encontre de Jean sans Terre, frère de Richard. L'abbé Montois, de concert avec les seigneurs de l'Avranchin, voulut porter du secours à Jean au Perre, et Richard de Fontenay, receveur de Jean, envoya au Mont, en 1203, quatre chevaliers et dix servants à pied, qui demeurèrent un an et trente quatre jours ; un cinquième chevalier y resta moins d'une année, et cinq servants armés y séjournèrent vingt six jours ; sur l'ordre du roi, le receveur fit bailler à Lopecaire deux tonneaux de vin. Les hostilités se poursuivaient entre les partisans du roi de France et du roi d'Angleterre. Les Bretons prirent la ville et l'incendièrent : les flammes monterent jusqu'à l'abbaye et brûlèrent les bâtiments « tant des lieux réguliers, que de l'église ». A cette époque, le couvent n'était qu'imparfaitement fortifié, et la ville n'était point close de murailles, ains de paillis de bois seulement, c'est-à-dire par une batterie de pieux.

Après l'incursion des Bretons et les ravages de l'ennemi, on sentit le besoin de se mettre à l'abri derrière des défenses plus solides, et l'on dut élever un rempart en pierre sur le côté sud-est, de manière à protéger ce point plus accessible où, dès lors, le bourg déroulait sa principale rue. Dans un titre de 1229, il est question du droit de bottelage ou de voirie concédé, par les religieux, à une sorte de confrérie (2). Cette association, qui n'est pas sans quelque analogie avec celle des pontonniers du moyen âge, s'occupait de ce qui concernait la voirie, les fortifications, la sécurité publique, en un mot remplissait les fonctions de l'édilité. Afin d'assurer la défense du Mont, les abbés aliénèrent certains tiefs et obtinrent le concours

1. Gabriel du Moulin, *Histoire de Normandie*, p. 259, Dargento *Itinéraire de la Bretagne*, lib. iv, ch. 41.

(2) Celle-ci avait la charge « de cordis ad vinum ferendum, et clausura Montis de siccis lapidibus et de pavimento principalis vici fiet juxta consuetudinem hactenus observatam. »

d'hommes d'armes, pour veiller sur la ville et sur l'abbaye. « Deux paroissiens d'Ardevon et deux d'Huisnes » devaient monter la garde sur les remparts. En 1255, le gardien de la porte était Richard, fils de Richard Buot, dont le gage quotidien consistait en deux pains blancs et une mesure de vin du couvent, avec « une quarte des offrandes communes » ; à la fin de l'année, il touchait, en outre, « 40 sols manceaux pour vêtements et vivres. »

À la mort de Charles IV, avec lequel disparut la branche aînée des Capétiens, le roi d'Angleterre, Edouard III, fit valoir les prétendus droits de sa femme à la couronne de France. Ce fut l'origine de la trop fameuse guerre de Cent ans, qui couvrit le pays de ruines et dont la Normandie eut tout particulièrement les meurtrissures. La flotte anglaise débarqua, le 12 juillet 1346, à Saint-Vast-la-Hague.



Fortifications du Mont

1. Port aux V. 2. Barbacane. 3. Tour Claudine. 4. Rempart S. E. 5. Restes à l'Est. 6. Passage sous l'église. 7. Porte du roi. 8. Porte de l'avancee.

Une partie de l'armée se dirigea vers l'Avranchin, sous les ordres de Regnault de Cobehen, qui ruina le bourg et le manoir de Ducey. À la suite de l'arrestation de Charles le Mauvais, le duc de Lancastre descendit en Normandie, en compagnie de Robert Knolle. « mont renommé es guerre, pour le plus able et subtil homme d'arme qui fut en toutes les routes. » Les bandes anglaises et navarraises semèrent partout la désolation, en particulier sous la bannière de Knolle, qui « tenoit grand foison de soudoyers à ses gages et les poyoit si bien que

chacun le suivait volontiers. » Le roi de France voyait sa bannière flotter sur les tours de Saint-James, de Pontorson et du Mont-Saint-Michel, où commandaient Jean Paynel de Marcé, Pierre de Villiers et Geoffroy de Castigny.

Pour ce qui est du Mont-Saint-Michel, il donna à tous l'exemple d'une résistance héroïque à l'étranger et d'une fidélité inviolable au

drapeau national. Tout d'abord, il n'eut pas de garnison, au sens ordinaire de ce mot, et les abbés veillaient à le faire garder par leurs serviteurs domestiques, selon qu'ils jugeaient expédient » ; il en fut ainsi, jusque vers l'an 1324. A cette époque, Guillaume le Merle, capitaine des ports et frontières de Normandie, y envoya demeurer un soldat et cinq serviteurs, pour le garder sous l'obéissance des roys de France ; » mais, après examen, le roi decida que l'abbaye n'étoit obligée de les payer, »

Néanmoins, comme « les hommes d'armes avoient pris le revenu de la foire de Genets pour se payer de leur gage, Philippe VI mit ordre à ce procédé, et, par lettres du 2 juillet et du 25 août 1347, défendit d'inquiéter l'abbaye ; des ordres dans ce sens furent donnés le 25 novembre 1348, par Robert Bertrand, sire de Briquibec, capitaine établi par le roi sur les frontières depuis Honfleur jusqu'à la Bretagne, il en fut de même de la part de Jean, archevêque de Rouen, lieutenant de la province, pour le duc de Normandie. Depuis ce temps, les capitaines et gouverneurs ont respecté les droits du couvent et ont payé leurs soldats » des deniers du roy ou des leurs propres. » Nous remarquons que, en 1347, on trouve l'écuyer Robert de Brée, commis à la garde du Mont par nostre chier et ami cousin, Mgr Guillaume de Brée, seigneur de Servon, capitaine. Guillaume Paisnel, sire de Hambye, capitaine établi par le roi « à bailliage de Costentin et de Pontorson, » ordonna de payer Robert de Brée, sur les revenus de l'abbaye. (1)

Les Anglais occupaient Avranches et les environs, et se faisaient un jeu de mettre les biens au pillage. En 1356, les religieux Montois remontrèrent au roi de France que les « ennemis du royaume sont au chastel et ville d'Avranches, et en plusieurs autres forteresses prochaines et voisines et en plusieurs de leurs manoirs, terres et autres maisons, que les d. ennemis ont pilléz, ranconnéz et ars, et est assavoir leurs villes du Mont, de Genetz et Saint-Paer, leur prieuré

1 En 1372, Agnes de Chantelou, dame de Hambye, reconnut tenir de l'abbaye ce domaine, et Guillaume Paisnel avoait tenir la seigneurie de Hocquigny. Dans la suite, comme les moines devaient à Jean Paisnel, seigneur de Maré et de Sartilly, capitaine de la frontière normande, « deux livres de cire et une livre de poivre » sur « la mesure de l'Espine deppendant du prioré de Tombelaine, » ils rachetèrent cette redevance, en 1377. Au nombre des seigneurs qui demeurèrent fideles à la France et qui virent leurs biens confisqués par le roi d'Angleterre, on relève, en particulier Jehan Trehan de Moidrey, dont les terres furent données à Guillaume Kichin ; le chevalier Jean Paisnel, dont la seigneurie de Moidrey passa au comte de Hontindon ; les terres de Chantelou et d'Apilly, à Jeanne de La Champagne femme de Nicolas Paisnel, furent données au chevalier Jean Harpedaine.

d'icellui lieu et plusieurs leurs aultres maisons. » Au surplus, les religieux « sont tant apovris que eulx nont bonnement de quoy vivre ne garder leur forteresse, pour laquelle garder espécialement pour le guet de nuyx eulx et leurs servans ont esté et sont tant grevez, depuis que la dite ville du Mont fut arse et gastée, que eulx ne peuvent bien entendre à faire le service divin, car les habitants de la dite ville, qui aidoient à faire le guet se sont departiz et retraiz ailleurs, pour la grigneur partie. » En conséquence, le dauphin



Le Mont, salle des Gardes, xiii^e siècle.

Charles enjoignit aux officiers de protéger les religieux et leurs biens, et de ne pas supporter que les hommes des paroisses voisines fussent détournés de faire le guet au Mont.

Aussi bien, l'abbé Nicolas le Verrier, dans son amour indéfectible du Mont et sa fidélité inaltérable à la France, porta toute sa vigilance sur la conservation de la place. « Ne se fiant nullement à quelques

externes qui disoient avoir commission du roy de la garder, il les mit hors, du consentement du roy, et fit garder cette abbaye par ses hommes et serviteurs, faisant lay-mesme un tel guet autour de ce rocher, que jamais nul anglois, durant ces troubles, n'y mit le pied. » Charles V, encore duc de Normandie, par lettres du 27 janvier 1356 et du 22 décembre 1357, confia à Nicolas la charge de capitaine, en sorte que longtemps le Mont ne reçut d'autre capitaine que l'abbé, « ou celui qu'il plaisoit à l'abbé ». Le roi ordonna que « les habitants des paroisses de Hynes, Beauvoir, Espas et Ardevon viendroient faire le guet en cette place sans pouvoir estre contraints par les capitaines ou gouverneurs de Pontorzon, Benyon ou autres, d'aller autre part, faire le guet ; » enfin, il commanda au gouverneur de la province de ne pas mettre au Mont d'autre capitaine que celui qui s'y trouvait, du consentement de l'abbé, avec six hommes d'armes et huit archers pour la surêté de la place.

A l'instar des ténèbres de la nuit qui font sortir les fauves de leurs repaires, les horreurs de la guerre favorisent les incursions des pillards. En 1363, la Basse-Normandie était infestée par une bande,

dirigée par Bacot de Mareuil, qui s'empara d'Avranches, d'où il semait la terreur dans toute la contrée. Un certain jour que Guillaume de Vauborel, procureur du Mont et prieur de Saint-Pair, se rendait pour affaires à Avranches, il rencontra, sous la paroisse de Vains, ¹ au chemin chaussé dit la rue Marches, auprès du moulin à vent appelé Montfennier, un habitant de cette localité. Ce dernier lui ayant appris que les gens de Bacot ne cessaient de maltraiter les personnes et de piller les biens et qu'à cette heure ils étaient dans le voisinage, aussitôt frère Guillaume courut au-devant d'eux.

Du moins, derrière les murailles du Mont, se gardait quelque sécurité. Au milieu du désroi général, l'abbé Geoffroy de Serbon, par sa valeur, courage et générosité, sut toujours bien commander à ses soldats et reconnaître et récompenser les bons soldats. À quelque distance de la ville, qu'à des enfants l'abbé leur enseignait à braver les dangers de la loyauté des abbés et religieux. De leur grande et bonne diligence pour la garde du Mont, sans qu'il vint autre capitaine ou gouverneur y fût ordonné ou ordonné. Au surplus, le 27 décembre, le roi écrivit à l'abbé : « Nous vous mandons strictement et défendons que vous n'y souffriez et laissiez entrer aucune personne, soit de près ou de loin, de quelque condition qu'elle soit, tant par terre que par mer, espée ou autre manière, qu'il se peult faire, nobles ou autres, s'ils ne sont nos vassaux ou s'ils ne sont le nous, spécimen comme nous le mandons de vous en signifier. » Cette mesure, qui fut plus d'une fois l'occasion de s'écarter de la route, que la population avait déjà été prise par Bertrand Du Guesclin, en sa qualité de lieutenant du roi en cette province.

Bertrand Du Guesclin, que l'on voit rayonnant de gloire, présente à nous ! C'est à une quinzaine de lieues de Rennes, au château de la Motte-Broon, actuellement détruit, et sur l'emplacement duquel on a élevé une colonne de granit, que Bertrand naquit en 1321. Son père se nommait Robert, et il se rattachait à l'Avranchin par sa mère, Jeanne de Malemain, dame de Saverdy.

1 Une sœur de Bertrand, Clémence, épouse en premières nocces Hugues de Hussion, écuyer, seigneur de Ducey, de Champervon et de Clémence, par son mariage les religieux de Montmorel avaient la garde d'un cheyd et d'un cheval. Après ses nocces, elle s'unit au chevalier Jean de Beauchamp, d'Avranchin. Ce chevalier eut Guillaume et Tiphaine ; celle-ci hérita du fief de Du Guesclin et le porta en dot à Guy de Laval, dit Brunor. Après la mort de ce dernier, elle se remaria avec un certain...

Bertrand fut l'aîné de dix enfants et se faisait remarquer par « le visage brun, le nez camus, les yeux verts, large d'épaules, longs bras et grosses mains. » De petite taille et de robuste ossature, la nature l'avait préparé pour être le chevalier admirable dont les exploits honorent grandement la France. Bertrand Du Guesclin, à la carrure athlétique, aux traits énergiques, au tempérament bouillant, à l'adresse incomparable et au courage infatigable, se jeta résolument dans la mêlée. Au cours de ses vaillantes chevauchées, il aimait à venir se reposer près de Pontorson, au castel de Sacey, propriété de sa mère, mais il n'y oublia jamais ses devoirs envers la Patrie : même « atteint d'une fièvre, » il acceptait encore le défi des plus farouches anglais. Ainsi, arriva-t-il vers l'année 1357, où il se battit à cheval à Pontorson avec Guillaume Troussel : Bertrand « donna si grant coup à son ennemy en l'attache de son escu qu'il le perça à jour, par l'espaule, et tomba tout estendu dedans le champ. »

Bertrand offrit son épée au Régent, qui lui donna la garde de Pontorson, en 1359, ce qui « fist moult grand joie » au chevalier,



Transport de matériel de guerre. Tapis, de Bayeux.

« pour tant qu'en Normandie y avait à foison des ennemis. » De fait, Guillaume de Windsor et Ainemon de Pléhy, capitaine en Basse-Normandie, ayant poussé leurs incursions jusqu'à Saint-James, Bertrand, avec sa

compagnie de cent lances, les défit et les conduisit tous les deux prisonniers à Pontorson (1).

D'ailleurs, les troupes régulières et les grandes compagnies rivalisaient trop souvent d'ardeur à semer la ruine. Les couvents de

Ducey passa au fils aîné Fontques, puis au cadet Guy. Ce dernier épousa Jeanne de Rais, de laquelle naquit Gilles de Laval, dont la fille Marie, épousa Prigent de Goëly, maréchal de France. En 1401, Ducey fut acquis par Pierre de Pontbriant.

(1) D. Lobineau mentionne 52 compagnons et amis de Bertrand, qui le suivirent en toutes ses expéditions. Parmi ceux-ci, nous citerons, comme se rattachant à l'Avranchin : Fraslin de Husson, seigneur de Ducey et son beau-frère, les frères Eon et Olivier de Mauny, Raoul Tesson, Jean et Henri Davi, Pierre de Bois-Bouexil, Eon le Moine, Thébaud de la Rivière, les frères la Chapelle, Alain du Parc, Bertrand et Jean de Beaumont, Nicole Paynel, Yvon Charruel, L'Orgerie, Jean le Hiel et Jean Bouexière.

Montmorel et de la Luzerne furent l'objet de leurs déprédations, et Bertrand fit repentir les pillards. Le traité de Brétigny (1360), qui rendit la liberté au roi Jean, enleva aux Anglais plusieurs places de la Basse-Normandie ; mais les Navarrais y mirent garnison, et Avranches avait alors pour évêque Robert Porte, conseiller du roi de Navarre et lieutenant en Normandie. Le chantage de la guerre eut pour effet de donner une nouvelle impulsion au pillage exercé par les grandes compagnies. Nous n'entrerons pas dans le détail de leurs déprédations, non plus que dans celui des exploits du capitaine de Buch, de Croquart, de Jean Felletou et de ce moult hardi baron, qui travaillaient au profit du roi de Navarre. Felletou ne craignit pas d'adresser un défi à Du Guesclin, qui se trouvait à Pontorson. Le vaillant capitaine l'en fit repentir en le battant dans les landes de Combour auprès de Meillac, et en le ramenant prisonnier à Pontorson (1364). Une tentative d'assaut, faite la nuit, par les hommes de Felletou, fut repoussée grâce à la vigilance de Julienne, sœur de Du Guesclin et religieuse à Rennes, que les guerres avaient contrainte de chercher un refuge auprès de son frère.

La mort du « bon roy Jehan », arrivée le 8 avril 1364, au cours d'un voyage qu'il fit à Londres, mit un voile de deuil au front des amis de la patrie. Puis, le ciel de France s'illumina d'une douce clarté, qui fut comme le reflet du couronnement de Charles V à Reims et de la victoire de Cocherel, remportée, le même jour, par Du Guesclin. Dans cette bataille, où fut pris le capitaine de Buch, le vaillant Breton était secondé de plusieurs chevaliers de l'Avranchin, parmi lesquels, ses parents, « les de Manny, Main de la Houssaye, Robert de Saint-Père et Jean de Pairigny ». Pour se délasser des fatigues de la guerre, Bertrand, auquel le roy venait d'octroyer le comté de Langueville,

.... s'en ala devers Pontorson :
Là se tint à séjour pour la morte saison,
Et tu o sa moullier femme à la clere façon.

Chargé par le roi de réprimer les Compagnies, Du Guesclin s'empara des places fortes du Cotentin et d'une partie de celles de l'Avranchin ; en conséquence, le roi de Navarre en vint à traiter avec les Français, au mois de mai 1365. Pontorson continuait à être l'objet des soins de Bertrand et des faveurs du souverain. Du Guesclin obtint de Charles V qu'il confirmât les franchises (ou dis-accordées à cette ville par Henri II d'Angleterre. Deprés la levée de quelques-uns de ces privilèges, les bourgeois n'y étaient pas obligés d'aller à l'armée, si le roi n'y était pas en personne. —

d'aller plaider hors de leur domicile à moins que ce ne fut pour des affaires intéressant le prince; ils étaient exempts d'impôts, de péages et de droits sur les objets nécessaires au vêtement et à la vie, et ne payaient par an que 12 deniers de cens pour le terrain qui leur appartenait. S'ils offraient une caution, ils ne pouvaient être retenus en prison.

Les Routiers continuaient « leurs roberies, » en dépit de l'excommunication d'Urban V et des répressions. Tel religieux comme Guillaume le Gros, prieur de la Bloutière, sur le feuillet d'un cartulaire, n'a pu se retenir de dénoncer les « gens estranges qui ont amené malverses manières, toz peschiez et ordres acostumanchés de vestir, de chan ser, de boire, de manger, de parler, de dancez, de chanter, de subtilizer en mal, » Par lettres datées de Sens, Charles V ordonna de visiter les forteresses, de mettre « en défense celles qui pourront estre defendues », et « d'abatre les fortifications que l'on ne pourra mettre en état de défense et tous autres forts de quelques personnes qui soient, qui ne soient tenables et pourtitables. On a supposé que c'est en cette circonstance qu'a été ruiné le monastère de Saint Clément, dans le Trait-de-Neron sur les falaises de Carolles, dépendance du Mont, où des fouilles ont fait découvrir des restes du moyen âge. De son côté, en 1368, l'abbé Geoffroy de Servon obtint des lettres patentes pour « de rechef, contraindre les sujets de ce Mont et des quatre paroisses en dépendantes, au guet et à la garde de la place du lieu, ensemble commandement aux soldats du chasteau de ce monastère, de faire la visite dans les maisons de la ville de ce Mont, et, injonction au dit abbé, de la part de Charles V, de faire démolir toutes les maisons qui pouvoient tant soit peu nuire à la sûreté de la place, »

Cependant, le Mont élevait son front inexpugnable et sa poitrine vierge au-dessus des souillures qui angoissaient toute la contrée. C'était un asile pour les églises menacées et pour les populations effrayées. Robert, évêque d'Avranches, y fit déposer le trésor de la cathédrale. Grâce aux démarches de l'abbé, il fut arrêté que l'on ne pourrait pénétrer dans l'abbaye en armes, que les vassaux du comte ne devaient le servir qu'au Mont et que les marchands qui trafiquaient sur ses terres, lui paieraient un tribut. Pour les seigneurs qui s'étaient engagés à défendre le Mont, l'abbé leur confia des fiefs (1).

1) De ce nombre, étaient les seigneurs de Hambye, Richard du Praek, Louis de la Bellière, Jean Ase, Robert du Buat, Henri de la Cervelle, Jean de Romilly, Thomas Binier, Guillaume du Hommet, Robert de la Croix et Guy des Biards, lesquels devaient fournir treize chevaliers pour leurs fiefs.

Une amende de trois livres était due par ceux qui feraient défaut au jour fixé. Le jour de la Saint-Michel, à l'issue de la grand-messe, ces chevaliers prenaient leur repas au réfectoire des religieux. En outre, Charles V donna au Mont des lettres de sauvegarde, et, en 1368, Charles, duc de Normandie, lui fit une donation.

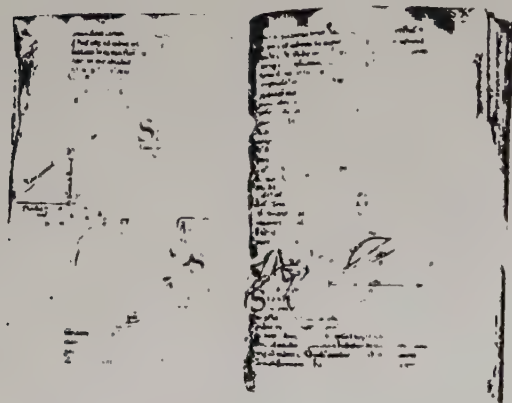
En cet endroit de notre récit, nous devons introduire une personnalité qui se rattache à Du Guesclin et au Mont par des liens fort étroits, et dont la douce mémoire est entourée d'une auréole d'une suave beauté. Il s'agit de Thyphaigne, ou plus simplement Tiphaine de Raguemel. Elle était fille du vicomte de la Bellière, et, ses qualités d'esprit et de cœur, aussi bien que la grâce de ses traits, la firent rechercher du brave Du Guesclin. C'est en faisant le siège d'une ville bretonne, que Bertrand, paraît-il, connut celle qu'il devait épouser. « A Dinan, dit le chroniqueur, avoyt une damoysselle de hault parage, appelée Tiphaine Raguemel, agée d'environ vingt-quatre ans. Cette damoysselle avoit, en astronomie, grand congnoissance, et, quand elle entendit la plainte que faisoient ceux de Dinan, pour Bertrand, elle les conforta moult et dit que ce savoit elle certainement que Bertran auroit victoire. Tiphain disoit vrai, et elle fit plus : elle s'éprit d'affection pour le vaillant guerrier, la dame « de haut lignage et grant sens, et moult s'entre-ymèrent », si bien que le duc Charles vint à Dinan et célébra le mariage de Bertrand et de Tiphaine (1). Les doneurs de l'hyménée amollirent quelque peu l'ardeur belliqueuse du capitaine. « Pour l'amour de la dame, qui de grant beauté fut pleine, délaissa un peu Bertrand au myr les guerres, au commencement de son mariage. Quand la dame vit que ainsi les délaissoit, elle le blasma. »

L'épée de Du Guesclin rayonnait d'un si magique éclat que Charles V fit un nouvel appel à la valeur du breton, et lui laissa le soin de conduire en Espagne les Compagnies, dont il souhaitait débarrasser le sol français. Avant de partir, Bertrand songea à mettre sa femme en sûreté derrière les remparts inviolés du Mont. Aussi bien, la famille de Du Guesclin avait toujours entretenu des relations excellentes avec les religieux Montois. En une circonstance probablement pour reconnaître quelque service d'un chevalier d'armes, l'abbé et l'un des religieux lui promirent la somme de cent réaux, et lui en baillèrent la moitié ; dans la suite, l'intéressé crut au Mont l'un de ses hommes réclamer le reste de la somme accordée.

1) *Chronique de sire Bertrand*, Ch. XV, XXV.

qu'il appelle « très chier et grant ami. » Pierre Du Guesclin, seigneur du Plessis-Bertrand, s'était montré rempli de zèle pour l'abbaye. Comme tout grand seigneur, il aimait la chasse. Aussi, selon les termes d'une charte de 1364, « considéranz les honneurs et courtoisies que noble et puissant homme, Mgr Pierre Du Guesclin a faiz le temps passé à nous et à nos gens, disent les religieux, à icelui Mgr Pierre avons octroïé que il puisse aler et envoier et lieulx de ses genz comme il lui plera ou noz ylle de Chauzé, pour chacer o chiens, furez, fillets... »

Le séjour de Tiphaine au Mont n'est pas l'un des souvenirs les moins attachants de cette époque, tant elle se distinguait par ses éminentes qualités et par ses connaissances scientifiques. Au moyen âge, on croyait à l'influence bonne et mauvaise des astres sur la vie humaine, au double point de vue physique et moral : la naissance sous telle ou telle constellation entraînait avec elle un destin heureux ou malheureux. Ces idées fatalistes hantaient même les



Figures astronomiques du Mont — B. Avr. 27.

esprits cultivés, et la bonne dame Tiphaine, dite la Fée, semblait partager l'opinion commune. On rapporte qu'elle avait donné à son mari des tablettes sur lesquelles elle avait noté les jours néfastes. Quand le vaillant capitaine fut fait prisonnier, à la bataille d'Auray, où le comte de Blois perdit la couronne avec la vie, Du Guesclin con-

sulta ses tablettes et constata, paraît-il, que ce jour était l'un de ceux où l'on devait s'abstenir de rien entreprendre.

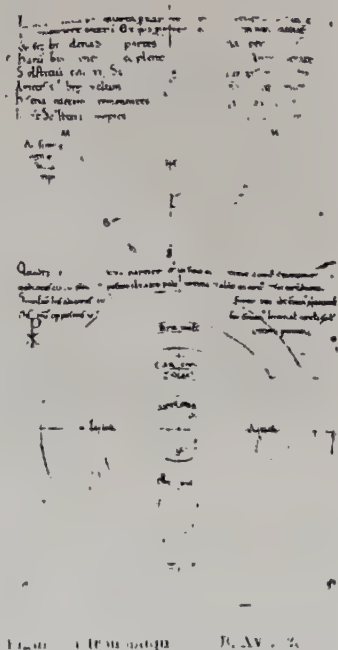
Au dire d'un chroniqueur, c'est Tiphaine qui demanda à Bertrand la faculté de se retirer au Mont, et il attribue ce choix à sa grande dévotion pour l'Archange, « car à quoi bon auroit-elle esleu une si triste demeure, elle qui avoit tant de belles demeures, et de beaux chasteaux, si ce n'avoit esté pour la dévotion d'un lieu si saint, le patron duquel estant le chef de la milice céleste, elle peut plus facilement prier pour la conservation de son mary. » Quoi- qu'il en soit, à l'ombre du convent et de la forteresse, Tiphaine

était assurée de trouver un asile plus inviolable que nulle part ailleurs. La tradition porte que le logis de « dame la Fée », comme on la nommait, était situé vers le milieu de la ville, un peu au nord de l'église, près de l'endroit où l'on remarque encore un portail roman, formé de pierre de gruit à gros saut, et à l'entrée d'un jardin au fond duquel se voyaient jadis trois grands arceaux. On lui avait donné le nom de Convent de Saint-Catherine, ou le Château-Dame-Tiphaine, et un terrier du Mont mentionne le jardin du château dame Tiphaine. On peut supposer, d'ailleurs, que sa demeure se confondait avec le beau logis restauré en nos jours, que l'on nomme

Legis Thiphaïne. Au rapport de ses chroniqueurs, Bertrand luy-mesme, avant son départ, fist bastir une maison, au haut de la ville, que l'on voit encore cejourd'huy 1647, toute ruinée, un pend de la muraille de laquelle est construit sur trois piliers, qui se voient fort à laise des fenêtres du bout du dortoir du monastère : on l'appelle vulgairement le chasteau de la dame Thypaige.

Un souvenir ému est attaché à la demeure de Tiphaine et l'on se plaît à la reconstituer par la pensée avec ses vastes salles, ses toits aigus et ses terrasses aux arcades robustes, qui furent témoin des journées de bienfaisance et des veilles d'observation de la bonne fée du Mont. Son logis dont l'emplacement et les restes persistent sur le bord occidental de la grande rue, devait à son importance et son caractère de porter le nom de chasteau ou château. C'est la désignation qu'on lui trouve dans les siècles qui suivirent. En 1415, il est question d'une maison, « sise en la grant rue par devers l'abbaye entre le chasteau dame Tiphaine et le degré venant de l'abbaye par la petite porte, d'une part ».

Dans le premier tiers du xiv^e siècle, le logis appartenait à la demoiselle Hervée de Guermont ». D'après un compte de l'édition de 1541, il était dû XX sols par les « cheins Collas Gahier, Regnault Lebu pour le chasteau dame Thufaine » plus XVII s. pour


$$E_{\text{max}} = 1.17 \text{ eV} \quad \text{for } \lambda = 10.6 \mu\text{m} \quad \text{He-Ne, } \lambda = 3.39 \mu\text{m}$$

la fondation de damoyselle Hervée de Guermont dame du chasteau dame Thifaine pour sept messes, une en hault (chant) et six basses». Dans le compte de 1599, on retrouve la rente desdits «choirs» «pour le chasteau dame Typhaine». Déjà un acte de 1377 mentionnait un Richard Garmont, peut-être un ancêtre de Hervée.

En un curieux livre de redevances du premier tiers du xvi^e s., on lit : «Charles Cavard doit 2 s. de rente au terme de St-Michel sur un jardin nommé le chasteau dame Tiphaine, qui joint d'un côté au jardin de St-Laurens et butte à une venelle qui va de la grande rue à la porte du chasteau». Plus il est dû 5 s. sur un jardin et place de maison joignant d'un côté aux arcades du jardin nommé le chasteau de dame Tiphaine, d'autre côté à la grande rue, d'un bout à la maison St-Laurens et d'autre bout à la maison de la Lanterne.» Un document de 1668 dit que le logis de la Lanterne joint «d'une part à la maison de la Croix Rouge et, d'autre part, au jardin nommé le chasteau dame Tiphaine, et butte d'un bout le chemin des Loges» (1).

Selon les vieilles chroniques, à sa «dame bien aimée» Bertrand «Lissa en garde cent mille florins, lesquels elle distribua libéralement, jusqu'au dernier, à plusieurs soldats et capitaines mal fortunés, qui ayant perdu leurs biens, à la guerre, venoient en ce Mont lui faire visite, les exhortant de retourner à la guerre, pour combattre sous la bannière de son mary.» Or, quelle était au Mont l'occupation de Tiphaine la Fée? «Il se dit, rapporte une chronique, qu'elle estoit très bien entendue à la philosophie et astronomie judiciaire, s'occupoit à calculer et dresser des éphémérides des jours fortunés et infortunés à son mary, ainsy mesme qu'elle luy en avoit desjà remarqué auparavant qu'il fust party. Enfin, ce Mont luy estoit propre, quant à la vénération et dévotion du lieu, que aussy quant à la situation, où l'horizon ne luy pouvoit nullement estre caché.» Au surplus, ainsi que nous l'avons vu, Tiphaine était la Providence des gens de guerre au milieu de leurs détresses, et ses cent mille florins soulageaient nombre d'infortunes.

Du reste, les nécessités de la lutte pour l'existence imposaient à la nation un bien lourd fardeau. Le roi avait affecté aux dépenses militaires sa dotation, en même temps que celle de la reine et du dauphin. Du Guesclin revenait d'Espagne au moment où le trésor était fortement obéré, c'est-à-dire vers la fin de 1370. Son front, couronné des lauriers de Castille, rayonnait des titres nouveaux de

(1) Archives de Saint-Lô, archives du Mont-St-Michel.

duc de Molina, de comte de Borgia et de Sarin. Auïd du soldat, auquel d'ailleurs il demandait beaucoup, le comte d'Albigeo dit que la solde militaire fut convenable et qu'il ne s'en fit pas. C'était le plus sûr moyen de couper court à la rapine, qui depuis avait désolée l'armée, en violentant le peuple. Si Bertrand avait un cœur de breton, sa charmante épouse Tiphaine Bretonne avait un vrai cœur de bretonne. A la veille de la victoire à Penzallain, Du Guesclin et sa femme engagèrent leur argentière et leurs joyaux pour l'enrôlement de gens d'armes contre les bandes de Robert Kneller. Telle avait été la libéralité de Tiphaine, que le 7 janvier 1371, le roi lui fit don de 2000 francs d'or pour l'aider à soutenir son état. — Ion les eumes de l'acte royal. Or, tandis que l'on traitait de négociations, Du Guesclin revenait de son second voyage d'Espagne. Et à cette occasion, il fut l'objet par le roi de la dignité de maréchal de France. Il s'arrêta à Chen, avec son armée, et fut comme grande monstre.



Tour du « d. Tiphaine », au Mont.

Mais Bertrand avait hâte de se voir sa femme et sa femme sur son cœur. « Lâ, il manda à sa femme qu'elle y vint et de tous ses joyaux et sa vaisselle apportast, grant desir eut la dame le son seigneur voir. » Et Dame Tiphaine s'empressa de venir avec son moult esjoye et ce qu'elle possédait. Quelle allégresse revoyant un bon visage, quand elle vit le héros redevenu comme le plus brave chevalier de France ! Bertrand ne goûta pas moins de bonheur à revoir sa gentille dame, entourée des vœux et de la vénération de toutes les classes. Pour ce qui est du trésor, qu'il destinait à grossir la caisse du roi, il est juste de dire qu'il éprouva une légère déception : mais, laissons l'historique contemporain se en faire part dans son naïf langage. « Vray, écrit-il, est que, en l'abbaye du Mont Saint-Michel, messire Bertrand et sa femme avoient mis un trésor cent mille francs, au jour que le Breizhien partit pour son premier voyage d'Espagne faire. Bien euidant lebreuque aller trouver sa femme, pour soy et la chevalerie payer, mais, rapportant un peu de despence, avoit Madame Tiphaine, sa femme, tout le trésor. Et se demanda à venir à luy et luy dit : « Dame, volentiers se envoie que à mon trésor avez fuit ? » Et doucement elle lui respondit : « Mon se-

gneur, aux chevaliers et escuyers qui servi vous ont qui veoir me sont venus, l'ay desparti pour leurs rancons paier, et eulx remonter : dont encore serez servy, et ce sçaurez par eulx. Sine m'en veuillez rien demander. » — Grant joye en eut messire Bertrand et luy dit qu'elle avoit bien fait l' ».

Tiphaine quitta le Mont pour se retirer à Dinan, non sans emporter en son esprit le souvenir des entretiens qu'elle avait eus avec l'abbé Geoffroy, et, dans son cœur la mémoire des heures délicieuses qu'elle avait passées dans la prière, l'étude et la contemplation, sur le rocher de l'Archange. « Peu de temps » après, en 1374, Tiphaine fut prise de maladie grave. Se sentant « presté à sortir de ce monde », elle manda l'abbé Geoffroy, pour lui faire ses dernières recommandations dans un supreme entretien. Elle manifesta le désir qu'il présidât lui-même ses obsèques : « ce qu'il fit officiant pontificalement. » Après la sépulture, l'abbé « s'en revint par la ville de Saint-Malo », conservant en son âme l'impression profonde produite par le rayonnement des grandes vertus et des éminentes qualités de Tiphaine. Dinan, citée à la vieille enceinte d'où le regard plonge sur les vallées profondes, renfermait alors, parmi ses couvents, celui des Jacobins. Tiphaine Raguene! fut enterrée dans cette église conventuelle qu'elle affectionnait particulièrement, et, près d'elle, devait un jour être apporté le vaillant cœur de son aimé chevalier.

Pour ne pas interrompre la vie de Tiphaine, nous avons devancé la trame des événements, et nous en reprenons le fil conducteur. Charles le Mauvais donnait tour à tour la main aux Anglais et aux Français, selon qu'il croyait y trouver son intérêt. Mais, le brave Du Guesclin veillait. Après avoir engagé sa vaisselle, il poursuivait les Anglais vers le midi. Pontorson le voyait parfois se retremper au milieu de sa vaillante garnison. Le connétable s'y trouvait le 28 octobre, jour dans lequel, par une association d'armes scellée sur les Evangiles avec son compatriote Olivier de Clisson, ils se promirent pour eux et leurs enfants, de s'unir et s'entraider « envers et contre tous qui pouvaient vivre et mourir », sauf ceux dont il étaient sujets. Charles V récompensa Du Guesclin de ses services, en lui donnant la seigneurie du Val-de-Sée, en Tirepiéd, que devait hériter Olivier, frère de Bertrand.

Après une année de paix, résultant de l'alliance des rois de

France et de Navarre, les Français firent une tentative sur Guernesey. Comme représailles, les Anglais prirent l'îlot de Tombelaine, le 9 mai 1372 ; mais les chevaliers Le Bègue de Fayel, Guillaume Martel et Guillaume de Plumenecourt les expulsèrent ; le duc de Bourbon, aidé de Du Guesclin, conquist Jersey et Guernesey dont la garde fut confiée à Jean Hedang. De leur quartier général, les Anglais semaient la terreur ; et, comme l'appel du duc de Bretagne, une flotte anglaise venait de s'embarquer à Saint-Malo, Bertrand recut la mission de guerroyer en la contrée. À la tristesse de voir sa chère province envahie de nouveau, ajouta d'un deuil le duc de Du Guesclin, la douleur de perdre son épouse, Bonneville, Tiphaine. On sait que, dans la suite, Bertrand épousa Jeanne de Laval, la noble dame qui, au soir de la vie et parmi la mélancolie de son long veuvage, eut la joie de recevoir un anneau d'or de Jeanne d'Arc, touchant hommage rendu par l'héroïque Pucelle à la mémoire du grand cométable. Le chevalier se trouvait à Pontorson, le 23 novembre 1374, et une quittance nous montre Bertrand du Guesclin, comte de Longueville, sire de Tinténiac et comte stable de France, « touchant du receveur d'Avranches le paiement de soudoyers » en Bretagne.

Cependant, il importait de barrer le chemin aux Anglais et d'empêcher le roi de Navarre de leur livrer ses places de Normandie. Le duc de Bourgogne et Louis de Bourbon furent chargés de cette mission ; et, afin de la faire aboutir, il était nécessaire de réunir des fonds pour la perception des subsides. A cet effet Jean le Mercier, trésorier de France, vint dans l'Avranchin et séjourna au Mont, en mois d'octobre. Les États, réunis à Bayeux, votèrent une aide de 40,000 francs ; et, parmi les délégués, on remarquait Jean le Coq, vicomte d'Avranches, l'évêque d'Avranches, accompagné de quelques chanoines, Servon, abbé du Mont-Saint-Michel, Thomas Tacou, abbé de la Luzerne, Richard Condran, bailli de Pontorson, ainsi que « des bourgeois et habitants de Pontorson et de Saint-James. »

Encore un peu, et le repaire des Anglais va être emporté. Au mois de mai, l'amiral Jean de Vienne dirigea sur Saint-Sauveur ses troupes, et, parmi les capitaines, figurent Le Bègue de Fayel, qui leur avait enlevé Tombelaine. La place, qui avait pour gouverneur Thomas Catterton, capitula le 3 juillet 1375 et une trêve s'ensuivit. Mais Charles V prit une résolution irrévocable et jura qu'il n'entendrait à autre chose si l'auroit osté hors de Normandie. Tandis que son armée poursuivait ses succès dans la partie occidentale en démantelant les places au pouvoir de l'ennemi, le roi revint

duché à la Couronne (1378), non sans soulever les résistances de seigneurs bretons, en particulier du vieux Beaumanoir, le héros du *Combat des Trente*. Pour tenir tête aux Bretons, le duc d'Anjou concentra les troupes à Pontorson, où se trouvait « très grand loison des gens d'armes de France, de Normandie, d'Auvergne et de Bourgogne, les quels y faisoient moult desroys. » Sous l'empire de l'esprit d'indépendance, qui soufflait parmi les chevaliers et les bourgeois, la situation allait devenir aiguë. « Les bonnes villes de



Pontorson, vue du château de

Bretagne se tenoient toutes closes et désiroient moult que le seigneur duc retournât au pays. » Le duc Jean de Montfort n'attendait que le moment favorable pour en finir avec son exil d'Angleterre, qui durait depuis cinq années. Il revint au milieu des acclamations et poussa ses troupes jusqu'aux portes de Pontorson. Il y eut des défections dans l'armée française, et on

alla jusqu'à insinuer au roi que le cométable conseillait la paix. Il ne fallut rien moins que l'intervention bienveillante du roi, l'assurant qu'il n'avoit jamais cru les faux rapports qui lui avoient esté faits », pour calmer Du Guesclin, blessé par cette injuste accusation, et l'empêcher de retourner en Espagne. Le cométable, qui se trouvait à Pontorson, s'abstint de guerroyer contre les Bretons, car, disait-il, « l'aigle ne peut plus voler, depuis que le roi lui a arraché les plumes de ses ailes; » mais à la demande du roi, il marcha contre les Compagnies gasconnes et anglaises, occupées à ravager le Midi.

On sait que le cométable trouva la mort au siège de Châteauneuf-de-Randon, le 13 juillet 1380. Du Guesclin demanda dans son testament que son cœur fut placé dans le monastère des Jacobins, auprès de Tiphaine, et ses dernières volontés furent religieusement suivies. Après la disparition des communautés, le cœur du cométable, avec la pierre tombale, fut transféré dans l'église paroissiale de Saint-Sauveur. Le blason, grossièrement gravé, figure *un aigle déployé chargé d'une coltre*. Au-dessus, une inscription irrégulière en caractères gothiques, porte : Ce gît le cœur de messire Bertran du Guesclin en son vivant comestable de France, qui trespassa le xij jour de juillet, lan mil m^c m^c lxxviii, dont son corps repose avec ceux des roys, à saint Denys en France (1).

1. Du Guesclin ne devait pas se survivre en des rejetons dignes de cette noble souche; il n'eut pas d'enfants de ses deux femmes Tiphaine Bagueuel et Jeanne

Au milieu de ces luttes, le Mont servit souvent d'asile et, parmi les réfugiés, se voit Nicolas le Prévôt, l'officiel d'Avanches et curé de Vergoncev, qui mourut en 1372. Son inventaire, qui est conservé aux archives de la Manche et a été étudié par M. L. Daisne, est le curieux tableau du mobilier d'un chanoine normand à cette époque (1). Cependant l'amiral Jean de Vienne, chargé de lever l'impôt, de défendre les côtes et l'équiper une flotte, se hâta de construire une sorte de bastille flottante et de réunir toutes les troupes assemblées, que l'on put dresser sur la rive anglaise, pour soutenir sûrement l'armée; à cet effet, une légion d'ouvriers et de troupes s'enfonça dans les forêts séculaires de Normandie. Mais, hélas ! par suite de violentes tempêtes, « tout vint à néant. » L'année 1386 amena la mort de Charles Mauvais dont l'exécuteur testamentaire fut Robert Porte, évêque d'Avanches. De son côté, le comte d'Arondell commandait les ennemis, dont la flotte bloquait l'entrée de la baie, « ne prenant terre nulle part, et ne s'avançant point sur les frontières de Bretagne et de Normandie. » Les comtes de Normandie, devers le Mont-Saint-Michel, n'étaient pas les seuls à souffrir. Le duc de Bretagne fit la paix avec Charles VI, qui vint en personne au Mont, et les bourgeois de Pontorson demandèrent au roi la réhabilitation de leurs anciennes franchises, qu'il confirma par lettre du 9 mars 1391.

Pierre Leroy, le moine éminent, remplit l'œuvre chargée d'abbé et aussi celle de capitaine, que le souverain lui avait confirmée en 1386. Son successeur, Jolivet, fut confirmé en 1411 dans ce poste qu'il garda jusqu'en 1429. Tandis que les Anglais rancemaient le littoral et



BOAT ON BEACH.

de Laval. D'une liaison avec une jeune espagnole, suivante de Sorin, il eut deux fils : Bertrand Toreux et celui qui fut l'ancêtre du marquis de Fuentès; et un troisième fils, nommé Michel, nous est révélé par un registre de la Cour des Comptes (R. 1380, f. 172).

(1) Outre quelque somme de monnaie, s'élevant à 95 francs, on y relève une aumusse usée, avec cotte hardie et manteau de bure fourré de peau de renard, du linge de table, en petite quantité, 6 nappes, 5 serviettes et 2 paires de draps; la vaisselle était plus riche et l'on compte 14 coupes d'argent. La bibliothèque fut acquise par Henri Barbon, moine du Mont. Une paire de bœufs fut achetée par le boucher, et la plus grande partie du mobilier passa aux mains de Thoma le Court, qui remplissait l'office de notaire. Un legs de vingt francs est destiné « pro alimentis cujusdam pueri. »

les îles « comme une nuée d'insectes, » le roi s'efforçait de se concilier les puissants suzerains. En outre, il publia une nouvelle ordonnance pour la garde du Mont par les habitants d'Ardevon et d'Ilhynes. « Les capitaines et lieutenants des places fortes, et autres gens ayant commission de morte-paye et garde-ordinaire es-villes et chasteaux forts d'alentour, alloient journellement à la picorée sur les terres des voisins indifféremment, et taxoient les sujets et habitants d'icelles à leur fournir de l'envitaillement et munitions

nécessaires. » Le roi leur défendit de rien prendre sur les possessions de l'abbaye (1412).

L'abbé Jolivet, qui séjournait à Paris, « sachant que son abbaye souffroit beaucoup des attaques des Anglais sous Henri V, s'y transporta en diligence, pour la défendre par sa valeur et obvier, par sa prudence, à tous les maux que pourroient causer les violences de ces insulaires. La première chose qu'il y fit, fut de se disposer à soutenir un long siège, au cas qu'il arriva, et pour ce sujet il fournit abondamment le chasteau de munitions, tant de bouche que de guerre, et, quoique la nature rende



Rempart et tour d'angle V. E.

cette place presque inexpugnable à une armée, néanmoins, il la fortifia encore et y fist bastir les murs et quelques tours qui ferment la ville, comme ils se voient encore aujourd'hui, au lieu des pallis de bois qui y estoient auparavant, pour servir d'enceinte à la ville. Ses armes avec un lion, qu'il fit apposer à ces hautes et fortes murailles, montrent qu'il en est l'auteur. A sa demande, le roi accorda quelques subsides. » De leur côté, les religieux « se fortifièrent et bastirent les murs d'alentour de la ville jusques alors close de bois, lesquels furent fortifiés encore davantage par Louys d'Estouteville, » capitaine du Mont.

Ces réflexions du chroniqueur appellent quelques observations. Pour les nouveaux remparts, on utilisa les anciennes défenses dont

on voit les restes, notamment dans les soubassements à l'est, et la tour de l'angle N. E., qui paraît avoir été d'abord carrée, devint la sentinelle vigilante et irréductible. Pour ce qui est des armes avec le lion, on sait qu'elles furent transportées dans le premier ravelin, auquel elles firent donner le nom de *Cour du Lion*, probablement en 1806 suivant la date gravée, puis finalement replacées au dehors. L'écu montre « un chevron accompagné de deux roses en chef et d'une étoile en pointe ». Or, les armes ordinaires de Jolivet étaient « d'azur au chevron d'or *alias* d'argent chargé de 3 fontceaux de sable et accompagné de 3 glands d'or dans leur coque de sable ». Afin d'éclaircir cette difficulté, faut-il recourir à une substitution ou à une altération d'armoiries, comme on l'a prétendu ? Il suffit de se rappeler que Jolivet usa de plusieurs blasons et que l'un d'eux portait : « au chevron d'argent accompagné de 3 roses aussi d'argent 2 en chef et 1 en pointe ».

La lutte, entre la France et l'Angleterre, allait entrer dans une phase nouvelle. La funeste défaite d'Azincourt, qui retentit à travers le pays comme le glas de la chevalerie française, fut le prélude de « roberies, meurtres et tiranies merveilleuses ». Henri V, au cours des années 1416 et 1417, débarqua avec une flotte considérable et prit Honfleur, Caen, Falaise, Argentan et Alençon. Bientôt, les ennemis s'emparèrent du Cotentin et pénétrèrent dans l'Avranchin. Au mois de mars 1418, ils vinrent devant Avranches, et, après quelques jours de siège, la petite garnison se rendit. Les habitants, sauf ceux qui avaient naguère juré fidélité au roi d'Angleterre, avaient la faculté de quitter la ville, sans d'ailleurs rien emporter de leurs biens. La capitainerie fut donnée à Thomas Brugh, et à la place de Guillaume Gautier, le titre de vicomte fut octroyé à Nicolas le Peinteur, receveur de la vicomté d'Avranches pour le roi d'Angleterre. Encore quelques jours et Pontorson est aux mains des ennemis. La charge de capitaine y fut successivement exercée par Jean Gray : en 1419, par Jean Arundell de Lichet de Mantravers, puis, après quelques semaines, par William de la Pole, comte de Suffolk, auquel le vainqueur concéda « l'office de capitaine de la place et ville de Pontorson, et la tour sur le pont avec tous les droits et profits y annexés. »

Bientôt ce fut le tour de Rouen, et, à la fin de l'année, le Mont seul avait la joie de voir le drapeau national flotter sur ses remparts, destinés à tenir perpétuellement en échec les ennemis de la France. Aussi bien, ses défenseurs étaient toujours sur le qui-vive. Pour alimenter la place, ils firent une grande citerne en rochers.

et s'occupèrent de la défense des murailles. Les lourdes charges portèrent les moines à adresser une supplique au roi. Dans celle-ci, les religieux remontrèrent au prince que « pour résister à l'encontre des anciens ennemis d'Angleterre » ils avaient exécuté plusieurs travaux, en particulier, « pour la très grant nécessité qu'ils avoient d'eau douce, ils avoient fait faire, puis un an en ça, en icelluy lieu, une grant citerne en roche vive pour retenir eanes ». Cette citerne, signalée dans une lettre de sir John de Assthon, bailli du Cotentin,



L'ancienne porte «xiii^e»
et le pont «x^e».

du 15 juin 1420, est creusée à l'extrémité orientale du plateau au chevet de l'église, et l'architecte de Guillaume d'Estouteville entailla un contrefort de l'abside en vue de cette citerne. Elle a été retrouvée et rétablie de nos jours, non sans exciter la curiosité par l'ingénieux système de filtrage dont elle était munie et qui fait honneur aux connaissances scientifiques des religieux Montois. Par lettre du 3 août 1448, Charles VI prit en considération les frais causés par ce travail, ainsi que par « plusieurs autres grans œuvres et réparations pour la santé du dit lieu », et pour avoir « tenu un grand nombre de gens d'armes et de trait au dit lieu, à leurs

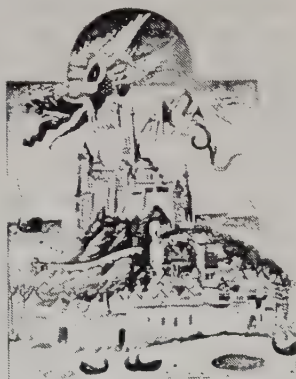
propres coustz et despens, esquelles choses les supplians ont employé plus de dix mille francs ou environ, tant des biens de leur dicte église comme par empruns. » Comme ils ne sauraient pour le présent toucher les rentes en pays ennemi, le roi leur accorda 1500 livres à prendre sur les vicomtés d'Avranches et de Coutances; il ne pensait pas alors que ces deux places fussent aux mains des Anglais. A son tour, le dauphin Charles, régent, à la requête de l'abbé Robert et considérant la nécessité « de fortifier, garder et emparer icelle ville et chastel, si et par telle manière que par default d'emparement, garde et fortification, elle ne chiese es mains des ennemis, » accorda que, en vue de ces travaux, l'abbé ait le pouvoir de lever une aide, pour trois ans, « sur chascune queue de bon vin vendue à détail en la dicte ville, vingt sols tournois », sur le « vin du creue du pays dix sols », sur les « sydre cinq sols », sur chascune queue de bon vin descendue au havre de la dicte ville, vingt sols », et sur les « menuz boires, dix sols ».

Si l'on veut connaître la physionomie du Mont à la fin du xiv^e siècle et au début du xv^e, on n'a qu'à examiner avec soin la

miniature si précise contenue dans un superbe Livre d'Heures du duc de Berry. Au dessous de l'Archange combattant le dragon dans l'air, le Mont vu par le côté sud-est apparaît entouré de barques avec Tombelaine à l'horizon. Au sommet, l'église montre ses nefs romanes, ses deux tours aussi romanes avec galeries, flèches et robustes contreforts à l'ouest. Sur l'intertransept avec trois baies contreforts et chapelle, s'élève la principale tour avec galerie et flèche très élancée terminée par une croix, et contournée de quatre clochetons. Le chevet déroule aussi ses bases romanes de façon à bien indiquer le chœur plus élevé, et les collatéraux formant déambulatoire. Les logis conventuels du sud sont étayés de contreforts assis sur le roc. Plus à l'est, apparaît Belle-Chaise rehaussée de jolis plombs, avec une façade élégante surmontée d'une flèche svelte et très ouvragée, supportant une croix et une statue de l'Archange.

L'enceinte de l'abbaye avec barbacane, courtines et tours carrées se profile à mi-côte. Au pied du Monstier, la ville découpe ses toits aigus avec charpente apparente, briques et granit, voire ses enseignes : ce sont les logis groupés autour de l'église paroissiale, qui présente une bretèche à deux ouvertures. Les fortifications actuelles sont absentes et le mur épais qui enceint la ville, supporte la série des maisons en encorbellement avec machicoulis, dans le genre de celle qui subsiste vers le nord. La muraille est percée de quelques fenêtres avec grille de fer et de deux portes, l'une plus à l'est à arcade romane, et l'autre, à linteau surbaissé. Ce document, auquel la miniaturiste, selon son habitude, a mis tous ses soins et un art consommé, est on ne peut plus précieux pour l'histoire du Mont, avant la reconstruction du chevet de l'église et des remparts au cours du xiv^e siècle.

Les Anglais poursuivaient leur plan de campagne. Comme il restait à bloquer le Mont du côté de l'est, Jean Swinford fut gratifié de la baronnie d'Ardevon, à charge de construire sur le rivage une bastille et de la munir de défenseurs. La place de ce fort est indiquée par le *Champ des Bastilles*, au village de la Rive. Un autre fort fut élevé au Pas, et la mémoire en subsiste dans la dénomination de *Champ de la Bastille*. L'investissement effectué par ces forts et



Le Mont au début du xiv^e siècle.
Min. du L. d'Heures du duc de Berry.

d'autres, construits le long du rivage, était tel « qu'on ne pouvoit plus entrer ni sortir du Mont. » Entre temps, le roi d'Angleterre enlevait les terres et charges à leurs titulaires pour les bailler à ses fidèles, et il en était de même des dignités ecclésiastiques. Le poste de capitaine d'Avranches fut attribué à Guillaume de la Pole, comte de Suffolk, et l'écuyer Jean Fortesen fut nommé « capitaine, gouverneur et administrateur général des guez, loges et soniers de dessus la coste de la mer, avec la juridiction des causes de l'amirallerie d'yeux guez. »

La crainte de perdre les domaines, la douleur de quitter le foyer, la difficulté de s'expatrier, le désir de trouver un protecteur, au moins en apparence, et, plus d'une fois aussi la tentation de se ranger du côté du plus fort, portèrent nombre de seigneurs à rechercher où, tout au moins, à accepter les faveurs du roi d'Angleterre (1). Du moins, le Mont donnait l'exemple de la plus patriotique résistance. La résolution des religieux Montois trouva un écho près des princes et du souverain. Le duc Jean de Bretagne octroya un passeport pour les religieux du monastère, et Charles VI leur accorda les avantages dont il a été question. Il est vrai que l'abbé devait quitter son poste de combat, pour aller à Rouen, près du roi d'Angleterre. Était-ce par simple goût pour les « entretiens de cour et divestissements ? » Ce qu'il y a de certain, c'est que, dès l'été 1449, l'abbé avait demandé au roi un sauf-conduit pour se rendre à la cour, en compagnie d'une vingtaine de personnes ; et de fait, le 9 mai, Henri V, alors à Vernon, délivra deux lettres de sauf-conduit pour l'abbé et pour vingt personnes.

Cette démarche de l'abbé semble motivée, à l'origine, par la pensée d'adresser une requête au duc-souverain de Normandie, en faveur de sa famille, que le prince avait dépouillée de ses biens. Ce qui porte à croire qu'il n'entraînait pas alors de pensée de trahison dans son cerveau, c'est que Robert avait pourvu la place « de toute sorte de

1. De ce nombre furent : Thomas de la Luzerne, Guillaume et Isariote Carbonel, Guillaume de Lespaulles, Jean de Faulk, Jean Fortesen et Radulphe Cauront qui entrèrent en lice contre les Français. Guillaume de Lezeaux, qui avait refusé de prendre part à la défense du Mont à l'instar des autres seigneurs des environs, reçut de Henri V des domaines dans le Cotentin. Au sujet des seigneurs, on peut consulter le *Libre des dons*, par Ch. Vautier, dont d'importants extraits ont été publiés dans les *Mémoires des antiquaires de Normandie* (t. VIII, part. suppl.). M. Le Héricher s'en est servi dans son *Arranchin*, et M. l'abbé Desroches a publié, d'après lui, la liste des seigneurs fidèles aux rois de France et d'Angleterre, et des dons distribués par Henri V (*Histoire du Mont-Saint-Michel*, t. II, p. 131).

munitions et de vivres, pour plus de sept ans. » Sans doute, à cette époque, l'idée de nation et l'amour de la patrie n'étaient pas enracinés au fond des âmes, fût-ce les plus nobles, au même degré qu'ils le sont de nos jours, et l'on voit plus d'un gentilhomme, d'ailleurs sans reproche, se plier au joug d'un souverain que l'on finissait par considérer comme légitime : mais, en la circonstance, il ne paraît pas que Robert ait quitté le Mont avec un cœur félon et la pensée de n'y rentrer que sous le drapeau des Anglais. A l'occasion de sa visite, les ennemis ne manquèrent pas de le couvrir de promesses et de faveurs, pour lui et les siens. Il s'habitua aux entretiens de la cour ; au lieu de l'isolement de l'île, il entrevit le rôle prépondérant que son talent et son savoir appelaient à jouer dans les Conseils du roi. Il manqua de cette virilité de caractère, qui fait parfois défaut aux esprits les plus cultivés, et renoua à reprendre le chemin du Mont. Bien plus, il concourut à organiser la campagne en vue de soumettre la Normandie à l'Angleterre. Il résidait « tantost à Rouen, tantost à Loyselière et ailleurs, où bon lui semblait, et touchait les revenus des biens conventuels sis en Normandie, sans rien donner aux moines, qui portoient le poids du jour et de la chaleur, à conserver cette place sous l'obéissance du roy de France. »

Mais, nous voulons détourner notre pensée de ce douloureux souvenir, pour la reporter, émue et reconnaissante, sur les vaillants, fidèles et infatigables défenseurs du Mont.

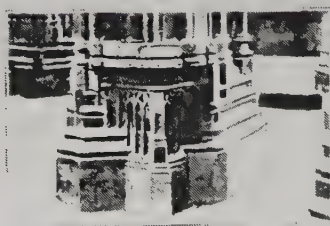


FIG. 12. — Part d'un pilier du Châtelet de Paris.



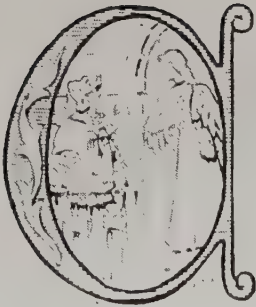
St. Michel montrant la voie à Jeanne d'Arc, carton de J. P. Laurens, aux Gobelins

XIII. — LE CHATELET (*Suite*)

Jusqu'à Louis de Lamoricière 1577-1590

Deuxiens vaillants et noble lions ont jusqu'
cy tenu ceste place par l'aide de Dieu et de
Monsieur Saint Michel.

Livre des Chevaliers défenseurs du Mont



était comme un duel gigantesque qui avait pour théâtre la baie Micheline. Les Montois, fiers de soutenir la cause de la France, se défendaient vaillamment. De leur côté, les Anglais continuèrent de resserrer le cercle de fer qui enveloppait le Mont. En 1419, ils s'installèrent dans l'îlot de Tombelaine et le dotèrent de robustes fortifications, qui ont leur histoire spéciale. A l'abbaye, Jean Gonault fut nommé par le pape à la tête de l'administration ; quant à la capitainerie de la ville et du château, Charles VI la donna à Jean d'Harcourt, comte d'Armance (1420). En prenant possession de son poste, ce dernier assura les religieux qu'il « venoit pour les secourir et que, les guerres finies, il n'y auroit point d'autre gouverneur que l'abbé. » Un concordat fut arrêté entre le gouverneur et les moines, qui gardèrent « une portion

des clefs. » De fait, le capitaine reconnaît que « les religieux ne se pourroient bonnement gouverner sans avoirille plus d'une personne : c'est à avoir trois personnes pour laver les draps tant de leurs que autruiement, un boucher, un poissonnier, les dîners et venues de plusieurs de leurs serviteurs, tout à pié que à cheval, et estables pour logier chevaux, bœufs et autres bestes, et aussi pour avoir provision de vivres, plusieurs charriours pour venir par la mer : le gouverneur devra comme trois gens chargés du paidz qui est es jardins du parc en ce Mont l'annu pour toutes autres choses qui pourroient survenir », le capitaine désigne son lieutenant, le seigneur de Thiéville, et les seigneurs Louis de Lannebu, Jean de Merle et Jean de Wains ou Wen ; quant aux affaires de la ville, il connaît Nicole Paisnel, le baron des Biards et Colin Boreau.

La situation exceptionnelle du Mont et la fidélité inviolable des habitants lui valurent de recevoir le droit de battre monnaie. En effet, Charles, dauphin de France, considérant la grande vaillance en quoy ont touz jours esté les hommes du Mont Saint-Michel, manda à ses conseillers, tant en langue d'il comme en langue d'oïl, que la dite monnoye ils faicent mettre par en lieu et hostel du Mont saint Michel, et y faicent faire les tournois et esleuvenit des ouvriers. » En 1425, Charles VII concéda ses droits sur la monnaie du Mont, pour une année, moitié aux chevaliers et écuyers qui défendaient la ville et moitié aux religieux ; en 1426, il renouvela ce don pour trois ans en considération de ce que les Anglais ont mené guerre devant la dite place, par mer et par terre, siège et bataill et que nos capitaines et religieux n'ont de quoy vivre.

L'orfèvre de l'abbatiale devait fournir le métal, pour la monnaie. Dans une lettre donnée au Mont, le 21 mai 1426, le gouverneur Jean d'Itarcourt écrivait : « Nous fait prendre en notre curie de la dite église certains biens cy après desclairés, et ce par ceus aucuns des religieux d'icelle en l'absence de l'abbé du dit lieu, c'est à savoir six hanaps d'argent à pié dorés et esmaltés, pesans chascun troys mars demye once ou environ, deux cens escus en or, une coupe d'or pesante 2 mars trois unces, sur laquelle il avoit ung baloy et plusieurs perles, avec un egière d'or, pesant neuf onces et demye, desquelle coupe et egière il appartient, comme l'en dit, certaine porcion de dame Jaqueminne, veufve de mgr Nicole Paisnel,adis chivalier et seigneur de Briquerville, et l'autre porcion avecques autres biens dessus desclairés sont et appartiennent à la dite église du Mont. »

1. Au sujet du trésor du Mont, on lit dans une lettre du cardinal de Cointen-

Le Mont n'a pas été en possession d'un atelier monétaire permanent, au sens proprement dit, et ne figure pas sur la liste officielle des localités où l'on battait monnaie. Mais les événements politiques qui avaient mis les villes normandes, en particulier celles du Cotentin, au pouvoir des Anglais, firent transporter sur l'îlot inviolé les instruments destinés à cet usage. Alors que Henri VI faisait flotter le léopard sur les tours de Saint-Lô, les fleurs de lis ne pouvaient trouver un rempart plus sûr que le Mont, et il était tout naturel que l'on y

installât l'atelier monétaire. De fait, l'on possède quatre chartes relatives à cette question, et il semble que l'on doive reconnaître les produits de cette frappe dans tel mouton d'or, avec le point secret sous la 18^e lettre qui désigne précisément la monnaie de



Monnaie de Charles VII au coin du Mont

Saint-Lô. Cette monnaie, frappée au début du règne de Charles VII et en son nom, figure : à l'avers, l'agneau pimbé tenant une bannière avec la légende afférente : *Agn. Dei.* etc., au revers, la croix fleuronée avec quatre fleurs de lis.

Le caractère et les circonstances s'harmonisent bien avec ce que l'on sait des débuts du règne, et, peut-être, convient-il de placer la frappe vers l'époque de l'héroïque défense de Louis d'Estouteville. En effet, après l'ordonnance du 26 octobre 1428, il n'est plus question de la fabrication du mouton d'or. Dans la suite, en 1449, Charles VII étant rentré en possession de ses villes de Normandie, l'atelier de Saint-Lô réintégra son premier siège : en juin 1450, eut lieu la nomination de deux gardes de la monnaie de cette dernière ville, et l'on constate, en 1453, une réclamation de la part des officiers qui avaient exercé leur fonction au Mont. De fait, l'atelier monétaire Montois était installé dans une maison ancienne sur la gauche de la rue montante, et les vétérans du pays se souviennent y avoir vu les vestiges des fourneaux pour la fonte de la monnaie.

Cependant la lutte continuait sans trêve, et le dauphin Charles nomma Jean, duc d'Alençon, et Jean d'Harcourt, ses lieutenants

au roi d'Angleterre : « Moste high and myghty prince, like zow &c pour y to wite yat aller yat ye erle of Aumaril and ye frenssh men, yat weren wit him were departed out of ye Mounte, and hadde taken wil yaim ye tresour yat yer in deparynge of y is good emonge yaim, yer fil grete debate and wos gret figthe, and yat kepe ye good emonge yaim selven and bien avysed to sende yat Dolfyn no parte

avec pleins pouvoirs pour conduire les affaires de la guerre en Normandie, Jean d'Harcourt chargea son lieutenant Olivier de Mauny d'imposer des droits ou « appetissements » sur les villes, paroisses, et forteresses voisines du Mont, occupé par les Anglais, et d'en remettre le produit à Jean des Wys. « D'autre part, le 8 avril 1421, Jean d'Harcourt confessa avoir reçu en prêt, des religieux, 3000 livres par les mains de « nostre ami et féal conseiller Geoffroy Cholet, prieur de Villamers et religieux du Mont, qu'il promet rendre « loyalement dedens le jour de Saint-Jehan Baptiste prochain.

En ce temps-là, à la faveur des documents, nous assistons à diverses « monstres » ou revues militaires. Ainsi, le 1^{er} mai, c'était « Le monstre de messire Nicole Paynel, chevalier banneret, quatre chevaliers bacheliers, et quatorze écuyers de sa chambre, de la compagnie messire Olivier de Mauny, chevalier soubz la retenue de messeigneurs les ducs d'Alençon et conte d'Aubmale, receuz au Mont-Saint-Michel le premier jour de may, l'an mil CCCG et vingt ung. » 1

De fait, au Mont, tous rivalisent de zèle pour la défense de la place. Les religieux engagèrent leurs argenteries et richesses à Dinan et à Saint-Malo, à cette fin de conserver ce lieu sous la continuelle obéissance du roy de France. Le gouverneur s'y employait activement, ainsi que nous l'apprend un document relatif aux « deniers payez à Mgr Jehan de Harcourt, pour convertir et employer à la fortification de la place du Mont-Saint Michel dont il avoit la garde, pour la somme de sept cens cinquante et une livres. » A cette époque, le Mont était en possession d'un important matériel de guerre. « Nous, Jehan, conte d'Aubmale, lisons nous dans une pièce de cette même année, nous avons fait prendre par nos bien amez messire Ambroys de Loré, chevalier, Guillaume de La Luzerne, et autres nos serviteurs, du général maistre des artilleries, pour mener en la place du Mont Saint-Michel, mil et cinq cens de grosses dondammes cinq et demi de ces dondammes, 4000 de trait commun.

1. « Et premierement le dit messire Nicole, chevalier banneret, messire Jean du Homme (en Poilley c. Ducey), messire Guillaume de Percy, messire Jean de la Haye (c. Tussy), messire Guillaume de Coulombiers, chevalier bachelier, Thomin de Persé (Percy), Jean Gohier, le chevalier d'Esquilly (Esquilly, c. Brehal), Hervé Thesart, Olivier Roussel, un des « Douze pairs de la ferregalle », ainsi qualifiés naguères dans le rôle de l'armée de Foix (c. Saint-James), Jehan de La Mole (en Bacilly c. Sartilly), Guillaume des Mareslz, Jehan Pignac, Richard de Clinchamp, Colin de Clinchamp, Robin de Fontenay, Bertran de Aunis, Robert Roussel, Michiel de Plomb (c. Avranches ». La plupart de ces chevaliers eurent leurs terres confisquées par les Anglais, en qualité de « rebelles ».

290 bottes de fil de d'Anvers, 1600 livres tant poudres à canon que matures, pour en faire 4 grosses arbalestes de bois de Rommeine, 60 arcs à main, garniz de cordes, 80 douzaines de flèches factices, 6 piez de chievre, 30 pavoiz, 2 faloz, 1 canon de cuivre pesant 400 livres, portant pierre de 12 livres. » L'année suivante, le gouverneur augmenta encore la réserve de munitions, ainsi que nous l'apprend l'acte suivant, du 7 mai : « Jehan de Harcourt, comte d'Anbunalle et de Mortaing, capitaine et garde des abbaye, ville et forterresse du Mont St Michel, certiffions que par Pierre Bessonneau, maistre de l'artillerie, a esté baillée et délivrée par nostre ordonnance, à Guillaume le Peestel, l'artillerie pour la garnison et provision du dict Mont St-Michel. »

Sur ces entrefaites, le traité de Troyes constitua Henri V régent de France avec future succession. Comme l'allégresse incline à la munificence, le prince accorda à Artus de Richemont, frère du duc Jean de Bretagne, prisonnier depuis la défaite d'Azincourt, l'autorisation de venir en Normandie « sur sa foy et en la garde du comte de Suffolk. » Artus vint jusqu'à Pontorson où il vit le duc Jean, et, selon la remarque d'un chroniqueur, « ils pleurèrent tous deux bien fort. » Puis Artus retourna en Angleterre ; mais, quelques mois plus tard, le souverain lui rendit la liberté, et Artus se mit au service du roi de France, qui l'éleva à la dignité de cométable. Le dauphin, blessé du titre de régent et d'héritier présomptif octroyé à Charles V,



Commandant à la tête de ses troupes (Cap. de Bayeux).

afin de relever son prestige et celui de la nation, résolut d'enlever Avanches aux ennemis (1).

Les chevaliers poussèrent activement le siège de la ville, défendue par le vicomte Jean Fromont, et s'en emparèrent. Mais ce ne fut

pas pour longtemps : des troupes envoyées par Henri V, la prirent de

(1) Le dauphin portait les couleurs nationales, c'est-à-dire tricolores. Sous Charles V, la livrée du roi était tricolore. La grande édition des Chroniques de Saint-Denis, à l'usage de Charles V, a des bordures rouge, blanc et bleu, à la devise du roi. Charles VII garda la même livrée, ainsi que le dauphin qui portait « drap vermeil, blanc et pers. ». On rencontre la mention : « A Henri d'Autresque, peintre du roy, demeurant à Bourges, pour avoir peint trois lances, que porte le roy, ceit assavoir rouge, blanc et pers. 6 liv. » Comptes royaux, f. 20 v, an. 1420 ; id. f. 161, an. 1423. — Jean Chartier, t. III, p. 293.

nouveau, tant les ennemis attachaient d'importance à la possession de cette place. La mort de Henri V, au mois d'août 1422, laissant la couronne à son fils au berceau, et le gouvernement de Normandie à son frère, le duc de Bedford, auquel il avait bien recommandé de ne jamais traiter avec le dauphin, sans que la Normandie devienne libre d'hommage ou souverainement à l'Angleterre. La joie et la reconnaissance engagèrent le dauphin à faire un petit voyage au Mont. A son tour, Charles VI, roi de France, descendit le 21 octobre, et le dauphin fut proclamé roi au château de Melun-sur-Yonne. C'était un moult bel prince, et bien parleur à toutes personnes, et estoit piteux envers povres gens, mais il ne s'arment que volontiers et n'avoit point chier la guerre, s'il en eust pu passer.

Cependant le capitaine du Mont, Jean d'Harcourt, résolut de passer de la défensive à l'offensive; avec « grandance de gens d'armes » il attaqua les ennemis et les battit à la Gravelle, près de Laval. Ensuite, il se prit son chemin droit au pays de Normandie et s'en alla devant Avranches. « Près de la ville, il trouva le capitaine de la ville, le frère du comte de Suffolk, et le fit prisonnier, mais il fallut renoncer à enlever la place, bien défendue. Le comte d'Aumale laissa devant la cité Louis d'Estouteville, seigneur d'Ausselboz, et y revint à quelque temps de là : mais, finalement, la vigueur de la résistance l'obligea à lever le siège, en septembre 1425. Pour récompenser les services de Jean d'Harcourt, le roi le nomma capitaine de Pontorson et lui bailla le comté de Mortain. Mais, n'anticipons pas et continuons d'exposer, dans l'ordre chronologique, les événements dont la baie fut le théâtre, durant la guerre de Cent ans.

À l'automne de 1422, Guillaume Beiton, bailli de Carentu, publia deux lettres du duc de Bedford: l'une enjoignait à tous gens d'armes de rejoindre leurs garnisons et à ceux qui ne l'ont pas fait, et une garnison, de se mettre sous un capitaine; l'autre défendait « que nuls de quelque estat ou condition qu'ilz soient, ne voient en pèlerinage au Mont Saint-Michel, sur paine de confiscation de corps et de biens ». Le 20 janvier suivant, eut lieu un combat entre un baleinier de Saint-Malo et un baleinier d'Angleterre, qui fut arlé par l'arrivée d'un baleinier de Charbourg; ce fut « gaings de guerre » que la prise du baleinier de Saint-Malo, dedens lequel estoient des gens de Bretagne, ne du dit Saint-Malo, du Mont Saint-Michel et de povres gens du peuple Caux, et en spécial des femmes et petitiz enfants avec de leur menage comme poiz, paelles, vaissel d'estain et autres, telz choses. Lesditz vaissel, prisonniers et toutes autres choses que dedens ce bateau furent vendus et livreiz en diverses parties au plus offrant.

La résistance prolongée du Mont engagea les Anglais à redoubler d'activité et de vigilance. Par lettre datée de Mantes, le 30 juillet 1423, Henri VI, sur l'avis de son oncle Jean de Bedford, régent de France, confia à son cousin Jean de la Pole, chevalier, le soin de mener l'affaire à bien. Il lui octroya le pouvoir de réquérir « ceux qui détiennent et occupent la place, forteresse et église du Mont, que ilz la rendent et mettent en nostre obéissance, de icelle place recevoir avecques ceux qui la détiennent qui se voudront mettre en nostre dicte obéissance, de leur remettre et pardonner, se mestier est, tous crimes et délits par eulx commis à l'occasion de la guerre, excepté de la mort de feu nostre cousin de Bourgogne, de recevoir d'eulx le serement de la paix finale et quilz demourront nos bons et loyaux subgez et de leur baillier sur ce ses lettres, de procéder par toutes voyes et manières possibles, soit par force d'armes, par voye amiable ou autrement, pour avoir et reconvrer l'obéissance de la dicte place et de povoir mettre et establir siège pour ceste cause, tant par mer, comme par terre, » d'assembler et contraindre les « gens d'armes ou de trait », et d'ordonner tous habillements de guerre, nécessaires à fait de siège. Et avecque ce, lui avons donné et donnons pouvoir de traictier et composer avecques ceux qui détiennent et occupent la dicte place du Mont-Saint-Michel ou autres que besoing sera, pour icelle avoir et reconvrer par voye amiable, appelez a ce faire nos amez et feaulx conseilliers l'abbé du dit lieu du Mont et Jehan Poplain, chevalier, seigneur de Thorigny, ou l'un d'eulx, et par leur bon advis et conseil. »

Les Anglais, maîtres de trois points stratégiques importants, Pontorson, Avranches et Tombelaine, ainsi que de plusieurs bastilles, formaient une sorte de blocus du Mont. L'histoire a gardé le souvenir de deux sièges proprement dits, de 1424 à 1427. Le premier nous est bien connu, par le contemporain Cousinot de Montrenil. « En ce temps, dit la *Chronique de la Pucelle*, les Anglois mirent le siège par mer et par terre devant le Mont-Saint-Michel : sur la mer, il y avoit grande quantité de navires et nombre de gens de guerre bien amez, habillez et garnis de toutes choses nécessaires : or, ils environnèrent tellement la dite place qu'il n'estoit pas possible qu'on la peult avitailler en aucune manière. Et pour secourir cette ville, fut faite une armée, à St-Malo de l'Isle, de laquelle estoit capitaine un vaillant chevalier, nommé le seigneur de Beaufort de Bretagne, qui fut admiral de la dite armée et fit tant qu'il eut des navires compétemment : et y eut de vaillantes gens, tant d'hommes d'armes que de trait, lesquels, très volontiers et libéralement se

mirent esdits navires : tellement qu'ils furent bien équippez et garnis de tout ce qui leur fallait et singlèrent par mer, tellement qu'ils vinrent à arriver sur les Anglois, lesquels se deffendirent vaillamment; et y eut bien dure et aspre besongne: mais enfin il y fut tellement combattu par les Francois, que les Anglois furent deffaits et le siège levé: et y estoit en la compagnie avec le susdit amiral le seigneur d'Ansebourg. Quand les Anglois qui estoient à terre sceurent que leurs vaisseaux estoient partis, ils s'en allèrent.

« En ce mesme temps, les Anglois dressèrent et construisirent une bastille, à une lieue près du Mont-Saint-Michel, en un lieu nommé Ardevon; et ceux de la garnison du dit Mont sailloient souvent et presque tous les jours pour escarmoucher avec les Anglois, et y faisoit-on de belles armes. Messire Jean de la Haye, baron de Coulonces alors au château



Saint-Malo, gravure du XVIII^e s. B. N.

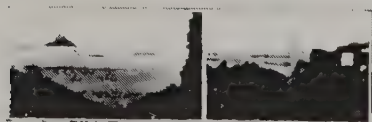
de Mayenne-la-Juhais) sceut la manière et l'estat des Anglois et fit scavoir à ceux du Mont qu'ils saillissent un certain jour, et livrassent grosse escarmouche un jour de vendredy, et qu'il y seroit sans faulte; et ainsi fut fait. Ceux du Mont, qui avoient bien espérance que le dit baron de Coulonces viendrait, saillirent pour escarmoucher, et ainsi faisoient les Anglois: et toujours Francois saillaient de leur place et ainsi faisoient Anglois de leur part: tellement que deux à trois cents repoussèrent les Francois jusque près du Mont.

« Et lors, environ deux heures après midi, arrivèrent le dit baron et sa compagnie, et se mit entre Ardevon et les Anglois, tellement qu'ils n'eussent peu entrer en leur place, sans passer parmy les Francois que avoit ledit de Coulonces. Finalement, ceux du Mont et les autres Francois chargèrent à coup les dits Anglois, lesquels se deffendirent vaillamment. Mais il ne peurent résister et furent deffaits, et y eut de deux cents à douze vingt de morts et de pris; et entre les autres y fut pris Messire Nicolas Bordet, Anglois. Puis, le dit baron de Coulonces et sa compagnie s'en retournèrent joyeux en la place de Mayenne-la-Juhais. »

A quelle époque eurent lieu les événements qui viennent d'être racontés? Clausinot et Jean Chartier les ont mis en l'année 1425.

Mais les comptes de la Recette générale de Normandie prouvent qu'ils doivent être reportés en 1424 et 1425. En effet, le 14 avril, le gouverneur des finances de Normandie reçut l'ordre de payer à Thomas Bourgh, capitaine d'Avranches, la somme de 1000 écus qui devaient servir en « besongnes » pour le siège du Mont. Cette somme fut touchée « moiennant certaines promesses et convenances touchant la reddicion de la ville du Mont-St-Michel, » par Henri Merdrac qui s'engagea à rendre l'argent s'il ne réussissait pas. Comme caution, il remit son neveu, Raoulet Merdrac, entre les mains du capitaine d'Avranches, et la garde en fut confiée, moyennant 6 livres par mois, à l'écuyer Jean Bourdet, capitaine de la bastille d'Ardevon. Le projet de surprise, si chèrement payé, n'aboutit pas, et, à la fin d'août 1426, Nicolas Bourdet, avec 39 hommes d'armes et 26 archers à cheval, s'installa à la bastille d'Ardevon, afin de diriger le siège du côté de la terre.

D'autre part, Bertin de Entwesalles, lieutenant de l'amiral en Normandie, était chargé, avec 28 hommes d'armes, 84 archers et 24 mariniers, de tenir le siège par mer; à cet effet, il passa ses monstres le 8 septembre, mais il semble qu'il n'y eut pas de tentative sérieuse avant le printemps suivant. Quant à Robert Jolivet, le transfuge du Mont, en qualité de « commissaire en païs de la Basse-Marche, pour le recouvrement de la place du Mont-St-Michel, » il devait diriger les opérations et ordonnancer les dépenses. A ce titre, il passa les monstres ou revues des hommes d'armes, à Ouistreham, le 21 avril 1425; celle des navires à Régnevillè, le 8 mai; celle de la retenue de Suffolk, le 13 juin. Pour Guillaume Biôte, viconte de Carentan, chargé du paiement des frais du siège, il commença ses fonctions le 12 septembre 1424.



Restes des fortifications de Tombelaine.

Le rocher de Tombelaine, que les Anglais avaient doté de fortifications avec remparts et tours, dont on voit les restes imposants,

était occupé par le capitaine Laurent Haulden, à la tête d'une garnison importante. En 1424, elle comprenait 30 hommes d'armes et 90 archers à cheval; l'année suivante, elle était portée au printemps, à 56 hommes d'armes et 101 archers; à la fin de mai, à 73 hommes d'armes et 127 archers; vers la mi-juin, à 72 hommes d'armes et 150 archers. Peut-être faut-il ajouter à ce chiffre les 12 lances et les 36 archers à cheval, qui servirent deux mois sous les ordres de Jean Seale et de ses lieutenants Thomas Hansefor et Baudouin Athellée,

Cette troupe devait combiner ses opérations avec celles de la flotte. On remarque que le service des nef s cessa vers la mi juin. On doit en conclure que c'est vers ce temps que la flotte bretonne dispersa les vaisseaux anglais. La défaite de l'armée de terre avait eu lieu au commencement de mai.

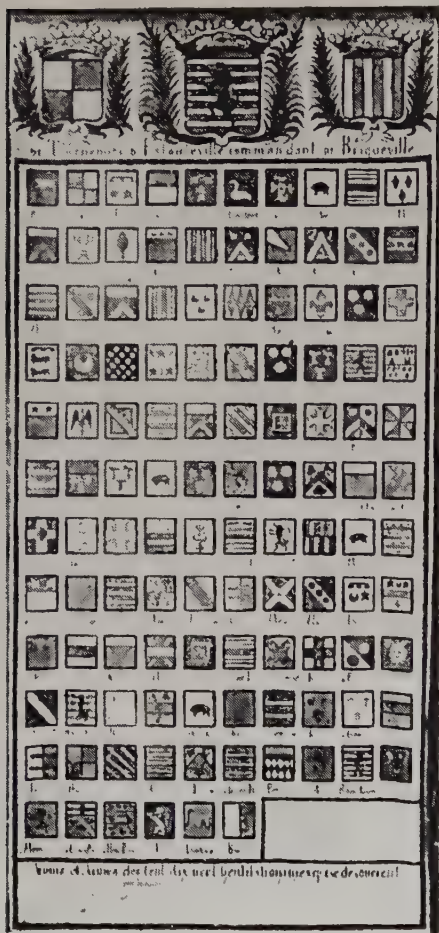
Nonobstant cet échec, les Anglais s'obstinèrent à vouloir s'emparer du Mont. Du côté du sud, vers la rive d'Ardevon, on sait qu'ils construisirent une forte bastille qui a laissé son nom et quelques faibles vestiges ; le 17 septembre, ils y placèrent une garnison, « qui alloit ordinairement courant et rodant par les grèves pour escurmoucher ceux qui sortoient ou entroient en ce Mont, et empêcher qu'on y apportast des vivres. » Au nombre de chevaliers qui se distinguèrent par leur bravoure, figure Jean de la Haye, baron de Houlmees et capitaine de la ville du Mans. Les ass-égés firent appel à

11. Cette flotte comprenait : Un navire amené devant le Mont en mars 1425 par l'écyer Richard Powoir, sans indication sur l'équipage et le service. Trois navires venus de Rouen au début d'avril, capitaines : le breton Guillaume Brest, avec neuf compagnons, l'anglais Waulier Benoist, avec le marinier Jean Godin et Denis Bailliet avec Denis Desmons. La hourque *Christofle*, de Dausque, en Allemagne, montée par 40 compagnons, capitaine Mathieu de Lucenson, ou Luteson, avec deux lamans, Olivier Capuchet et Cardin Tiron, en service du 11 avril au 11 juin 1425. La barge *Marie*, de Londres, maître Richard Rou, homme d'armes, secondé par 4 contre-maitres, 1 charpentier de nef, 49 compagnons, mariniers et gens de défense ; service du 11 avril au 16 juin 1425. La *Trinité*, d'Orweul, nef d'Angleterre de M^{re} lonneaux, montée par Waulier du Bois, maître, et 29 compagnons, mariniers et gens de défense ; service du 4 avril au 16 juin 1425. La *Gorge* de Wiseloy, nef d'Angleterre, montée par Ricard Seneylam, maître avec 19 compagnons ; service du 11 avril au 16 juin 1425 ; Le *Thomas*, de Pontsamour (Portsmouth), baleinier, maître Vautier Benest avec 4 hommes ; service du 17 avril au 16 juin. Le *Christofle*, de Mileblou, baleinier d'Angleterre, de 30 tonneaux, maître Jacques Apaurisson avec 20 compagnons ; service du 12 avril au 19 mai. La *Trinité*, baleinier de Dieppe de 45 tonneaux, maître Jean Double, avec 4 contre-maitres et 33 compagnons. Il fut conduit d'Oystreham devant le Mont, par deux lamans, vers la mi-avril et servit un mois. *Vaisel*, de Granville, de 15 tonneaux, monté par Damours le Bouffly et 17 hommes, mariniers et gens de trait ; il fut passé en revue à Regneville par l'abbé Jolivet et fit un mois de service à partir du 8 mai 1425. Barge de 60 tonneaux et baleinier de 31 tonneaux, maître Roger Kyde, bourgeois de Haultonne (Southampton) avec 13 hommes d'armes et 66 hommes de défense ; deux mois de service, commençant le 23 avril. Baleinier ou galiste de Blainville, maître Thomas Fauvel avec 16 compagnons ; service de deux mois à dater du 7 mai. Trois baleiniers de Quesnerie, la *Pitié*, la *Marie*, la *Trinité*, commençant leur service le 17 mai, capitaines Denis le Marchant, Pierre Nicolas et Hemon Henry, avec 29 hommes d'armes et 91 hommes de défense, archers et mariniers, faisant leur service à partir du 17 mai. La *Marie*, de Caen, galiste de Michel Guillot, montée par le capitaine Jean Gammartin, avec 8 hommes d'armes, 12 mariniers et gens de trait et conduite par deux lamans de la baronnie de Saint-Pair, Robin Hoquigny et Jean le Menguen ; le service commençait le 5 mai et les montres eurent lieu le 5 juin à Regneville, devant Guillaume Biote.

son concours. Il vint avec sa compagnie et arriva « sur les deux heures après midy, pendant que les Anglois courroient sur les grèves d'entre ce Mont et leur bastille, dévalisant et tuant ceux qui apportent quelques provisions en ce Mont ». Jean les surprit et en tua

pour le moins deux cents, entre autres Nicolas Bourdet, « vaillant capitaine parmi cette nation, le reste s'estant retiré dans la bastille de la rive. » Néanmoins les Anglois conservèrent la bastille, d'« où ils rodèrent encore, mais non pas si fort qu'amparant » ; ils ne la quittèrent que le 21 février 1427, et la brûlèrent avant de s'éloigner (1).

Les vaillants chevaliers qui avaient défendu le Mont en cette période d'angoisse, avaient leurs noms inscrits au livre d'or de l'abbaye. Une « listre » ou tableau dans l'église représentait leurs armoiries et, de tout temps, ce fut un grand honneur pour les familles de ces preux. On a reconstitué ce panneau avec soin, et le Mont possède deux tableaux intéressants, conservés l'un à la mairie et l'autre au presbytère. Sur le dernier, on lit que « le 6 juin 1823, M. Estmougart, préfet de la Manche, a fait rétablir



Livre des chevaliers du Mont, avec leurs armes (123-27)

ce monument national et en a fait hommage aux descendants de ces

(1) D. Leroy, auquel nous venons d'emprunter le résumé de cette série d'escarmouches, écrit à ce sujet : « On voit encore (1647) quelques vestiges de cette bastille, à la rive d'Ardevon, du côté des mares de Beauvoir, vis-à-vis de la chapelle de Sainte-Magdelaine. Le lieu où estoit cette bastille s'appelle la Bergerie, et le champ prochain, le champ de la bastille. »

braves gentilhommes ». Nous donnons ici la reproduction de ce tableau, nous réservant de transcrire la liste aux documents annexes.

Rien ne décourageait l'entreprenante tenacité des ennemis. Le comte de Suffolk fut nommé « gouverneur et capitaine général des gens d'armes et de traict, ordonnés tant pour la bastille éditée à Ardevon que pour destraindre et assiéger parmer la place du Mont. » Le comte eut d'abord sous ses ordres 60 hommes d'armes et 180 archers. Robert Jolivet décida ensuite que le corps de troupes serait augmenté de 40 lances et 120 archers, « attendu la puissance que l'on disoit que les ennemys du roy avoient es parties d'environ le dit Mont. » Les troupes anglaises étaient installées à la bastille d'Ardevon, où il y avait 50 hommes d'armes, 120 archers à cheval et 30 archers à pied, destinés à tenir le siège par terre ; à Tombelaine, se trouvaient 30 hommes d'armes, 45 archers à cheval et 45 archers à pied ; le comte avait avec lui 20 hommes d'armes et 60 archers à cheval pour l'accompagner dans ses courses à travers le pays. A l'automne, le corps de troupes de Suffolk fut diminué. Le capitaine s'engagea à maintenir le siège durant une année, en entretenant 40 hommes d'armes à cheval et 40 hommes d'armes à pied, un nombre pareil à Tombelaine, et les autres archers, à proportion, à Ardevon.

Cependant, le vaillant capitaine du Mont, Jean d'Harcourt, avait trouvé la mort, le 17 août 1424, à la bataille désastreuse de Verneuil. Son successeur ne se fit pas moins remarquer par son habileté et sa bravoure. Il s'agit de Louis d'Estouteville, d'une des plus anciennes familles de France, dont le siège principal était le château de Valmont. Nous connaissons son frère, le cardinal Guillaume, dont le souvenir se rattache au « Grand Œuvre » de l'abbatiale. En toute circonstance, le gouverneur montra des sentiments à la hauteur de sa tâche, et, selon la remarque du roi d'armes Berry, il se comporta « entre tous vaillamment et honorablement. » L'an 1425, vers la Toussaints, les Anglois qui estoient sur le Mont à Tombelaine donnoient grande incommodité aux Montois, en courant



Louis d'Estouteville, statue en bronze dérobée dans l'incendie du musée d'Yverdon.

toutes les grèves, pour le grand nombre de gens qui estoient et venoient des autres garnisons à Tombelaine. » Louis d'Estouteville et ses gentilshommes fondirent à l'improviste sur les ennemis répandus dans la baie, et « les traitèrent si mal que ceux du dedans furent contraincts de sortir à l'aide de leurs compagnons ; mais les Michaelistes mirent presque toute la troupe angloise-tombelanoise à mort, jouchants toute la grève de leurs cadavres, et ainsi victorieux, ils s'en revinrent en leur garnison. »



Fortifications du Mont, xv^e xvi^e s.
1 Rempart N. 2 Echauguette N. 3 Tour Claudine.
4 Echauguette S. 5 Panis. 6 Tour Gabrielle.

Pareil au vaillant Maccabée, dont la Bible dit qu'il tenait d'une main l'épée et, de l'autre, l'instrument de travail, le capitaine d'Estouteville s'appliqua à accroître les ouvrages de défense du Mont. A cette occasion, les religieux jugèrent à propos de ne pas laisser proscrire leurs droits (1).

Au sujet de ces travaux militaires, nous trouvons de précieuses indications dans une lettre du capitaine d'Estouteville, du 3 dé-

(1) Le 3 juin 1426, se présentèrent devant Richard Lambart, vicomte d'Avranches, les religieux du Mont. Ils rappelèrent « que anciennement, le duc de Normandie, entre autres choses, avait donné et aumonné à eulx le dit montier, la ville, place et rocher du dit lieu du Mont avec quez les grèves adce appartenans, » dont ils auraient jour depuis lors. Or, ce nonobstant, ils dirent « de nouvel avoir esté fait commencer de maçonnerie certaine œuvre ou édifice, au dehors de la dicte ville, devant les maisons qui furent feu Jamet le Gay et ailleurs, en leur dit héritage, place et rochier, et par chascun jour avoir esté pris et faisoit l'en prendre, perroier et tyer en leur dit rocher quarrel, pierres à maçonner et sablon, et en ce faisant, en aucuns lieux depecier et ruyner aucunes ediffices faites par eulx et leurs hommes et subgiez, »

Le capitaine d'Estouteville répondit que « par le conseil, délibération et avis de plusieurs chevaliers, escuyers et autres notables personnes, il avoit fait commencer la dicte œuvre, ou édifice de maçonnerie et pour ce, fait prendre carrel, pierre et sablon pour l'emparement et fortification de la dicte ville et place, en laquelle œuvre ou édifice estoit avisé ou ordonné avoir une haysserie pour saillir et yessir hors grus d'armes de la ville, toutes fois que mestier seroit, dedens les grèves, ou se retraire des grèves, en la ville. » Il a agi ainsi pour « le bien du roi et de la place » sans vouloir, d'ailleurs, préjudicier aux droits des religieux.

Les moines se plaignirent en outre au vicomte de ce qu'il avoit fait « asseoir

cembre 1441. En la place du Mont, écrit-il, nous avons « fait faire grandes et somptueuses reparacions, fortifications et emparemens, et en persévérant et prétendant la perfeccion fortificatoire requise et nécessaire en plusieurs endrois d'icelle ville », il a « par nous esté advisé et délibéré faire doubler le mur et la tour par dedans deux piés d'espee d'entre l'ostel Boucan et la tour Chollet, icelui mur et tour machicolleys, et depuis icelle tour ung mur fenissant à la tour de Beatrix, fait à chaux et à sable, de cinq piés d'espee depuis le fondement jusqu'an dessus de la mer, le dehors des maisons; iceluy mur fourny et rendu par hault de quatre piés d'espee et auci hault comme la tour Denis, alant de l'une tour à l'autre, à machicolleys, et la dicte tour Béatrix machicollee, et outre d'icelle tour Béatrix jusques a la prochaine massonnerie machicollee, et d'icelle hance la muraille doublée par dehors de l'espesseur devant dicte et machicollee comme dit est. Et avecques ce, une massonnerie faicte et commencée on se deffault le machicolleys en droit Mançon jusques à la Tour neufve, icelle massonnerie machicollee de l'espesseur et haulee devant dicte, et icelle Tour-neufve doublée par dedens de trois piés d'espoisse et machicollee, comme est devisé et aussi machicoller tout le devant de la porte d'endroit le boulevart. »



Ancienne porte du Mont, à l'est.

fourches ou gibet en leurs grèves. » Le vicomte les assura qu'il n'entendait pas empiéter sur leurs droits, mais que pour le gibet il l'avait fait élever sur les grèves, par l'autorité de son office et « que bonnement ne poyoit ailleurs estre faicte la dicte justice, pour occasion de la dicte guerre. » Le vicomte rendit une lettre en ce sens, le 2 juin 1426.

Les religieux observèrent que d'Estouteville avait « fait faire anleunes œuvres et de présent entrepris à faire édifier une manière de tour ronde avecques une huisserie en icelle pour yssir hors, quant mestier seroit, en l'endroit et yssue des maisons qui feurent Jamet le Gay, la ou encores est une pace ou pavage faicte par icelui Jamet. » Ils lui déclarèrent que « toutes les grèves et paces hors la ligne des maisons et généralement tout le rocher sont l'héritage du maustier... et en especial, on regard des dictes paces ou pavemens qui sont ou ont esté faiz aux yssues des maisons devers la grève, les religieux les ont baillées o rente à qui il leur a plu, o condicion telle qu'ilz les pevent faire depecer et oster quand il leur plaist, sans ce que les preneurs puissent aller à l'encontre ». Pour cette « pace », le dit Jamet la prit d'eux « à certaine rente annuelle, à la condicion dessus dicte. » Le capitaine déclare par lettre que dans ce qu'il avait fait ou ferait à l'avenir « pour la

Tout fut ainsi « advisé » pour « la conservacion de la dite ville, ensemble du pays d'environ. » Trois bourgeois du Mont, Guillaume Bailloul, Yvon Prieur et Pierre le Forestier, offrirent de faire le travail « en toute diligence » et à « leurs despens, » à la condition qu'on leur cède « l'aide et revenue des vins qui vendront et arriveront en la dite ville soit par mer ou par terre, pour estre venduz en gros ou en détail, sur chascune pippe de vin, dix sols », durant dix ans, à percevoir à « l'entrée de la porte. » Ils demandèrent, en outre,



Le Mont, 2^e porte d'entrée avec tour de défense.

à avoir « une aide » à percevoir sur les paroisses du bailliage du Cotentin, « dont il pourra sortir argent », selon qu'il sera réglé par ordonnance du capitaine du Mont. De plus, après consentement obtenu des religieux, ils prendront « sablon et pierre nécessaire » dans le « rochier à l'endroit moins dommageable ». Ils seront exempts pendant dix ans de « toutes autres reparacions et aides quelconques ». On leur portera « faveur » pour les « approchemens de pierres et de matières venant en la dictie ville », ainsi que pour les « claez et boys des villages pour faire leurs estables », à « prix raisonnable ». On ne prendra pas leurs ouvriers ni matériaux pour « mettre

en autre œuvre ». Comme il sera nécessaire d'avoir « grand nombre et force de gens » pour « quérir les fondemens » et « descendre le sablon et chaux venant par la mer », afin d'éviter « dangereuses survennes », ils seront aidés par « les dixiniers et gens de leur dizaine en cas de nécessité ». De leur côté, ils s'engageaient à accomplir le travail « dedens deux ans ou plus tost, se faire le poyoir, réservés les empeschemens de fortune » ou de guerre.

Le capitaine souscrivit à ces conditions et les entrepreneurs se mirent à l'œuvre. Ils firent tant et si bien de « leur personnel labour » qu'après un certain temps « la fortificacion estoit presque

nécessite de la guerre », il entendait bien ne pas « acquérir aucun droit, chalenge ou possession, » à l'encontre des religieux. Sa lettre est du mois de juillet 1326 ; le quatrième du mois a disparu. (Archives de la Manche, II, n^o 15367-15368)

parfaite ». Alors ils manifestèrent le désir de voir « le conseil de la ville, de la bourgeoisie et du commun » donner son consentement aux lettres baillées par le gouverneur, et cela « pour leur seurté et pour la perfection dela dicte entreprise ¹ ». Mais le désir de grouper les documents relatifs aux remparts du Mont, nous a fait devancer les événements.

Le ciel de la France, chargé de sombres nuages, sillumina soudain de la douce clarté d'une étoile, messagère des divines espérances. Au souvenir glorieux de Du Guesclin et de Tiphaine, le Mont doit associer celui de la Pucelle d'Orléans. C'est sous les auspices et grâce à la vaillance de Du Guesclin et de ses émules, que se forma le parti national dont les actes préparèrent les voies à la Libératrice de la France. Entre Bertrand Du Guesclin et Jeanne d'Arc, il existe comme une sorte d'harmonie préétablie. Suivant le langage imagé du temps, celui-là était « le dixième preux », et celle-ci fut « la dixième preuse », éclipsant ses aînées par l'éclat de sa gloire surhumaine. De fait, l'héroïne de Domrémy, comme par un sentiment intime de parenté morale, gardait pieusement la mémoire du héros de Broons, et, en témoignage de cette admiration, elle envoya un jour l'une de ses bagues à la veuve du cométable, à Jeanne comtesse de Laval. « La Pucelle, écrivait Gui de Laval à sa grand'mère, en 1429, m'a dit en son logis, comme je la suis allée y voir, que, trois jours avant mon arrivée, elle avait envoyé à vous, mon aïeule, un bien petit anneau d'or, mais que c'était bien petite chose, et qu'elle vous eut volontiers envoyé mieux, considéré votre recommandation ».

En effet, bien que Du Guesclin fut descendu dans la tombe, son cœur veillait et son souvenir accompagnait La Pucelle en la personne de ses proches, eux aussi nobles et vaillants chevaliers. On n'a

1. La réunion de l'assemblée de ville eut lieu « en l'ostel de Jehan Vallée, dit Janiquet ». Y assistaient « Guillaume Artur, le dit Vallée, Guillaume de Bourguenolles, Guillaume Bastart, Janyier, dit Quinze Jours, Jehan le Coïnte, Vincent Marquier, Jehan James, Colin Béatrix, Raoul Corbie, Guillaume Porcas, Jehan le Boté, Jehan Morel, Symon Carrey, Jehan le Gaudois, Alain l'Advoué, et Guillaume Cosset ». L'assemblée décida que « jusques à la Saint-Jean prouchain l'aide dix sols pour pippe de vin, seroit païé à l'entrée de la ville pour continuer l'œuvre, et après la St-Jean, seroit païé après la vente, et pour pippe de vin breton seroit païé cinq souz senllement, tous menus berages et despence d'ostel rabattus ». D'ailleurs le conseil approuva complètement les conditions et le travail comme « prouffit-abb au roy, à la place, au pais, à la ville et à la chose publique ». Ceci se passa au Mont le « dymenche liers jour de décembre » 1441. [Archives de la Manche II, 13372].

pas oublié que « Dame Jeanne, comtesse de Laval, l'aînée » — ainsi nommée pour la distinguer de sa fille, la dame de Vitré — étant veuve de Du Guesclin se remaria, en 1384, à Gui XII, sire de Laval. Elle eut une fille, Anne ou Jeanne la jeune, qui épousa le sire de Montfort, et trois petits-fils : Gui, André et Louis de Laval. André, dit le sire de Lohéac, reçut le baptême du feu à la Brossinière. Gui et André de Laval furent les compagnons fidèles de Jeanne d'Arc, qui leur montra beaucoup d'amitié, ainsi qu'à leur aieule, à laquelle elle donna le « petit anneau d'or ». Le 8 juin 1429, à Selles-sur-Cher, ils furent les hôtes de Jeanne ; et Gui, sous le charme de la Pucelle, écrivait à sa grand'mère et à sa mère : « Et semble chose toute divine de son fait, de la voir et de l'ouïr » ; en versant le vin d'honneur, ajouta-t-il, Jeanne dit « qu'elle m'en ferait bientôt boire à Paris ».

C'est par plus d'un côté que la mémoire de la Pucelle se rattache aux fastes glorieux du Mont. Durant sa carrière surhumaine et vraiment héroïque, la vierge de Domrémy a été comme l'incarnation visible de l'Archange, qu'elle proclama avoir été son « conseil », son inspirateur et son soutien dans la mission divine qu'elle accomplit. A plusieurs reprises, la Libératrice attesta que le messager céleste était venu lui faire savoir la conduite qu'elle devait tenir. Au cours du procès, l'un des juges demanda à Jeanne, qu'elle était la première voix qui se fit entendre à elle et à quel moment. Elle répondit qu'elle avait environ treize ans et que c'était Saint Michel. « Je l'ai vu, dit-elle, devant mes yeux, et il n'était pas seul, mais bien accompagné des anges du ciel. — Avez-vous vu Saint Michel et les anges réellement et corporellement ? — Je les ai vus des yeux de mon corps, aussi bien que je vous vois, et quand ils s'éloignaient de moi, je pleurais et j'aurais bien voulu qu'ils m'emportassent avec eux. » On lui demanda si elle faisait révérence à l'ange et aux deux saintes Catherine et Marguerite. « Oui, dit-elle, et je ne leur sais faire de si grande révérence comme il leur appartient, car je crois fermement que ce sont sainte Catherine, sainte Marguerite et Saint Michel (1).

Fidèles au devoir, les défenseurs du Mont, dont le patriotisme égalait la religion, suivaient avec anxiété le drame qui devait se dérouler de Chinon à Reims. Tout en tenant courageusement tête à l'ennemi, ils recueillaient avec joie les bonnes nouvelles qui venaient

(1) On sait que les accusateurs de Jeanne, rebutés aux abois par sa sincérité, prétendaient voir là des influences sataniques. Il s'agissait, disaient-ils, de Béliar, Satan et Behemmoth, dont les visites sont proclamées « mensongères et séductrices », et les paroles, « téméraires et injurieuses dans la comparaison aux vérités de la foi. » *Procès de Jeanne d'Arc.*

des rives de la Loire. La *Chronique du Mont* nous a conservé l'écho de leurs impressions dans un récit d'une éloquente simplicité, depuis le jour où « la Pucelle vint au Roy », jusqu'à l'heure où « les Anglois ardirent la Pucelle ».

Si les Anglois associaient dans une haine commune S. Michel avec son Mont inexpugnable, et Jeanne la Victorieuse, c'était pour reporter leur dévotion du côté de leur patron préféré. Il est à remarquer que cette lutte à outrance entre les deux peuples se symboli-

sait, au point de vue religieux, sous deux emblèmes, offrant plus d'une analogie. Les Anglois avaient un culte particulier pour S. Georges, leur patron, et aimaient à le faire figurer dans leurs représentations. Dans un missel de Jean



S^{te} Catherine de Lorraine statue. (Musée Lorrain, Arts, Musée d'Art et d'Archéologie, vers 1450 - Lorraine)

Talbot, on voit aux pieds de la Vierge le chevalier à genoux et, derrière lui, S. Georges, tout armé et transperçant de sa lance la tête du dragon. Continuer la lutte jusqu'au succès, n'était-ce pas, sinon détrôner S. Michel au profit de S. Georges, du moins assurer la prépondérance du patron de l'Angleterre, à même temps que celle de ses armes ? Ce rêve a bien pu hanter l'âme de plus d'un chevalier, épris de sentiments religieux.

Quoi qu'il en soit, au cours de l'année 1429, les Anglois craignirent fort que les Français, après la tentative vaine contre Paris, ne dirigeassent, avec le concours de Jeanne d'Arc, une expédition en Normandie pour dégager le Mont. De fait, Jean II, duc d'Alençon, que la Pucelle appelait « le beau duc » et qui fit Charles VII chevalier à la solennité du sacre, brilla au premier rang des défenseurs du Mont de 1417 à 1424, ainsi que de 1427 à 1440 ; et peut-être est-ce une des raisons de la faveur que Jeanne lui montrait. Ce que l'on sait, c'est que le duc conçut le projet hardi de faire une diversion vers le Mont. Dans cette crainte, et aussi par suite des « vexations » faites par les Français dans la région, vers le milieu de l'année 1429,

les Anglais renforcèrent toutes les garnisons de Basse-Normandie, ainsi qu'on le voit par les pièces rapportant « les crénes » des mois de juillet, août et septembre : ils augmentèrent notamment la garnison de Saint-Lo, d'Avranches et de Tombelaine. Mais le plan d'une expédition au Mont ne put être mis à exécution, par suite de la jalousie occasionnée près de certains chefs par la bonne entente

entre Jeanne et le « beau » duc (1).



Œuvres militaires (Apies, Bayeux).

Les défenseurs du Mont avaient éprouvé une particulière allégresse en apprenant la marche triomphale de l'héroïne à travers la France. La « voix de Saint Michel », à laquelle obéissait la Libé-

ratrice, était comme la répercussion fidèle, de province en province, de la voix divine partie du sanctuaire Michelin et du cri d'encouragement poussé par la légion de braves, qui veillaient sur les remparts Montois. Parmi les soldats de l'Avranchin, qui combattirent sous les ordres de Jeanne, à Orléans, on cite Thomas de la Paluelle et Jean Guillon. Mais aussi quel tressaillement douloureux ils ressentirent, à l'annonce de l'exécution de leur vaillante sœur, la Pucelle, demeurée invincible en la foi du Christ et l'amour de la France, lorsqu'elle fut brûlée à Rouen le 30 mai 1431. Les religieux et les chevaliers du Mont avaient d'ailleurs une raison spéciale de gémir de cette calamité nationale. (2) L'abbé Jolivet, devenu chancelier

(1) On lit dans la chronique de Perceval de Cagny : « Poy de temps après, le dit d'Alençon assembla gens pour entrer en pays de Normandie, vers les marches de Bretagne et du Maine, et pour ce faire requist et fit requerre le roy que il lui pleust lui bailler la Pucelle, et que par le moien d'elle plusieurs se mettraient en sa compaignie, qui ne se bourgeoisoient, se elle ne faisoit le chemin. Messire Regnault de Chartres, le seigneur de la Trémoille, le sire de Gancourt, qui alors gouvernoient le corps du roy et le fait de sa guerre, ne voldrent oncques consentir ne faire ne souffrir que la Pucelle et le duc d'Alençon fussent ensemble : ne depuis ne la poeult recouvrer ». J. Quicherat, *Procès de Jeanne d'Arc*, IV, 30 v.

(2) Robert avait pour parent, peut-être frère, Raoul Jolivet, également né à Montpinchon, près de Coulances. Ce dernier, docteur en droit civil et canonique, chanoine d'Avranches, de Coulances et du Mans, jouissait de la cure de Barenton, en diocèse Avranchin. Il commit, lui aussi, la faute de se ranger du côté des Anglais « pour avoir saviert son estal », de leur donner « conseil, confort et ayde et toute autre obéissance, sans soy mesler toutes voies du fait guerre. » A la requête de l'intéressé, Charles VII lui accorda la grâce, le 27 septembre 1439.

de Normandie, souscrivit la sauvegarde des juges avec les évêques de Beauvais et de Noyon, fut présent à la prétendue abjuration de Jeanne et assista à son supplice. C'était comme une ombre douloureuse projetée sur le front radieux et sans tache de l'abbaye Micheline.

L'Avranchin lavait heureusement cette tache par la noble conduite de l'évêque Jean de Saint-Avit, qui refusa de se joindre aux accusateurs de Jeanne. Les Anglais ne lui pardonnèrent pas cet acte d'indépendance. Perfidement accusé d'avoir voulu l'assassinat de Renée, Français, il fut jeté dans un cachot de cette ville et mourut après une dizaine d'années de captivité. Nous ajouterons, dès maintenant, qu'un autre évêque d'Avranches, Jean Bochart ou Bocart, dit de Vancelles, confesseur de Charles VII et de Louis XI, se montra chaud partisan de la réhabilitation de Jeanne, au cours du procès. D'ailleurs, le cardinal d'Estouteville, abbé du Mont et archevêque de Rouen, dirigea le procès qui devait aboutir à la réhabilitation de la « divine Française », et c'est là un honneur pour le célèbre couvent.

Au surplus, la situation de Robert Jolivet ne pouvait manquer d'attirer l'attention du roi. De fait, ainsi que Charles VII l'écrivit dans une lettre datée d'Amboise, le 25 juillet 1432, « frère Robert, à présent abbé du Mont-Saint-Michel, est tout notoirement demourant en l'obéissance de nos anciens ennemis les Anglois et de leur conseil, en les soutenant, confortant et favorisant de tout son pouvoir à l'encontre de nous, par quoy il a commis crime de lèse majesté ». En outre, il continuait à « cueillir les cens, rentes et revenus de l'abbaye » à son plaisir et volonté, sans ce qu'il en ait mis ne employé aucune chose en la dicte abbaye, en sorte que les moines ont été obligés par suite des guerres et des nécessités de « rendre et engager plusieurs des joyaulx et reliques de leur église et enlx endebter en plusieurs lieux. » Comme les « choses acquises par le dit père abbé ont esté et sont faictes en partie de la revenue des héritaiges, cens, rentes qu'ils avoient, » le roi transporta au couvent Montbois « tous les héritaiges, cens, rentes et revenus quelzconques que le dit père Robert, leur abbé, puet avoir acquises en la chieulx de Normandie ».



L'église paroissiale du Mont
et statue de Jeanne d'Arc

die et ailleurs en nostre royaume en l'obéissance des dix ennemis » (1).

L'âme de Jeanne d'Arc s'en était allée à travers les flammes du bûcher, mais son souvenir demeurait vivant au cœur des Français, en particulier parmi les vaillants défenseurs de Saint Michel. Le Mont continuait à être le rempart inexpugnable de la France, quand, soudain, un incendie considérable se déclara dans la ville dont une bonne partie fut « arse ». Les Anglais voulurent profiter du désastre, et, le 17 juin 1434, veille de S. Aubert, vinrent « environ 20.000 » et « assaillirent si furieusement les murailles que bresche y fut faite. » Mais ils furent repoussés et taillés en pièces par Louis d'Estouteville et ses gentilshommes. Les Anglais s'enfuirent laissant « environ deux mille tués dans les murailles et sur les grèves », avec « quantité de pièces d'artillerie et autres machines de guerre. » « Pour les pièces d'artillerie, poursuit le chroniqueur, celle qui est entre les portes de la ville nous reste seulement avec celle qui est sur la terrasse appelée le jardin de la Pilaitte (ou Pilette), qui soient de conséquence. Il y en a encore quelques autres dans les canonnieres des murailles de cette ville, qui sont à présent mangées de rouille : toutes ces pièces sont de fer. Il y en avoit plusieurs autres venues de cette dépouille, qui ont esté vendues du temps de la guerre des Huguenots par les capitaines de ce Mont. » Un autre annaliste



Anglais défaits par les Français (d'après de Royen).

signale une grosse pièce « dans les bondlevarts », et une autre « sur la terrasse au-dessus de la porte. » A cette heure, on voit dans la première enceinte ou avancée, deux remarquables

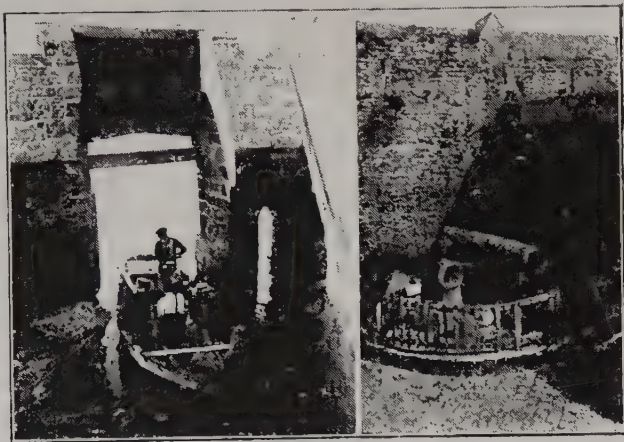
survivants de cette lutte mémorable. On n'est pas d'accord sur l'année où se fit cette attaque. Les bénédictins Huynes et Le Roy ont accepté la date de 1434. Quoi qu'il en soit, cette victoire causa une joie profonde à Charles VII, qui envoya le brave Dunois porter ses félicitations aux intrépides défenseurs de la place.

Néanmoins, les Anglais ne se découragèrent pas : ils quittèrent, il est vrai, les bastilles de Tanis, de Servon et des Pas, mais ils rétablirent celle d'Ardevon, en élevèrent une à Saint-Jean-le-Thomas, et

1. *Ann. de la ville de Paris*, t. I, p. 100.

maintinrent la garnison de Tombelaine. De son côté, le roi sut reconnaître la fidélité éprouvée des Montois. Par acte, daté de Tours, le 23 janvier 1438 (n. s.), Charles VII confirma une donation de 1.500 livres faite par son père aux religieux pour les aider à garder et entretenir la forteresse ; 320 livres devaient être prises sur les héritiers de Jean Lechien, naguère vicomte d'Avranches. Par lettres de Poitiers le 24 janvier 1439 (n. s.), le roi donna aux moines pour trois ans les « appatis » ou contributions de guerre à lever par les garnisons

françaises, sur les habitants des seigneuries appartenant à l'abbaye ; il entendait ainsi compenser les dommages causés par les guerres, exprimer sa « singulière dévotion à Dieu et au



1^{re} porte d'entrée, à marée haute. — Canons de la guerre de Cent ans.

benoist archange, » favoriser « le divin service » et récompenser « la bonne loyauté, diligence et ferme persévérance qu'ilz ont toujours eues envers la France. » Enfin, par lettres de Tours, le 8 août 1439, en présence du duc d'Alençon, du comte d'Eu, de l'archevêque de Toulouse et d'autres, Charles VII, après avoir rappelé les « beaux privilèges » accordés aux religieux, « les dures fortunes » qu'ils ont subies durant les guerres, « leur grant loyauté » à l'égard de la couronne, aussi bien que son « désir d' « honnorer » ce saint lieu du Mont-Saint-Michel, renouvela et confirma les « franchises et immunités » des religieux « au regard des vivres et avitailllement », de façon à être exempts de tous « péages, coutumes, aides, acquits et autre tribuz, » sous ce rapport (1).

Au milieu de l'inquiétude générale, le Mont brillait comme un astre lumineux dont le doux rayonnement attirait et reposait les regards de tous les Français. Aussi, dans ses lettres du mois d'

(1) Arch. du départ. de la Manche. — Série H, n° 15022

février 1446, après avoir lûné la courageuse résistance des habitants, le roi les exempta de toute espèce de subsides, à l'exception de l'aide de 10 sols par pipe de vin. Plus tard, le prince donna à l'abbaye la possession des évêchés d'Avranches et de Coutances, des abbayes de la Luzerne, Savigny et Montmorel, qui se trouvaient entre le Conesnon et la Sélune, de manière à en jouir tant que les titulaires n'auraient pas fait leur soumission au roi de France. De son côté, la reine Marie d'Anjou, désireuse de rendre ses devoirs à l'Archange, protecteur de la patrie, arriva au Mont, le 24 juin 1447, entourée d'une brillante escorte de dames et de gentilshommes ; on y remarquait notamment Aliénor d'Ecosse, sœur de la duchesse de Bretagne, le comte de Nevers, MM. de Derval, de Malestroit, de Laval et le maréchal de Lohéac.

Cependant l'on redoublait d'activité dans la conduite de la campagne. A l'été de 1449, l'armée royale, divisée en trois corps qui devaient opérer séparément, marcha résolument contre l'ennemi. Le corps qui avait la Basse-Normandie pour champ d'opérations était sous les ordres de François, duc de Bretagne, et la colonne, forte d'environ 5000 hommes, partit de Dol, le 15 août. Un peu plus tard, le 6 septembre, le Mont vit arriver devant ses murs un camp formé d'environ 6.000 combattants et 1.200 lances, qui se préparaient



Embarquement de troupes (tapies, de Bayeux).

à conquérir la Basse-Normandie. La cloche tintait l'heure des vêpres quand au milieu des vivats enthousiastes, le duc de Bretagne franchit la porte de la ville, accompagné du connétable de Richemont, de l'amiral de Coëtivy, de Jacques de Luxembourg, du sire

de Lohéac et d'une foule de gentilshommes. Le capitaine les accueillit avec joie et les hébergea, tandis que les soldats furent logés dans les paroisses « des Pas, Ardevon, Haut et Bas Courtils, Saint-Georges-en-Gaine, Pontblanc et là ès environs ». Le séjour fut de courte durée, et Jacques de Luxembourg, toujours à l'avant-garde, partit le dimanche avec quatre ou cinq cent lances, pour mettre le siège devant Coutances. En même temps, « fut chargée et envoyée par la mer la bombarde et plusieurs autres canons et

artillerie du Mont, pour être conduite à Granville, et, de là, sous les murs de Coutances ».

Le lundi matin, après avoir chargé son frère, Pierre de Bretagne, de surveiller, avec 300 lances, les marches d'Avranches et de Fougères, le duc de Bretagne quitta le Mont avec le gros de l'armée. Il était suivi de Louis d'Estouteville et du sire de Briquerebec, fils cadet de ce dernier; la garde du Mont demeurait aux mains de M. de Moyon, fils aîné et lieutenant du sire d'Estouteville. La colonne passa par Genets et Champeaux, en suivant la voie dite encore « le grand chemin », et atteignit Coutances, défendu par Etienne de Montfort, qui se rendit après un siège de deux jours. Le même jour, les Anglais étaient expulsés du château de Chantelou par le sire d'Estouteville. Saint-Lo, Torigny, Hambie, Régnéville, Carentan, Pont d'Ouve, Gavray et Fougères tombèrent successivement aux mains du duc de Bretagne et de ses lieutenants. Fougères, dont le siège fut commencé par Pierre de Bretagne auquel vinrent se joindre le sire d'Estouteville et Post du duc François, résista durant neuf semaines. Le capitaine François de Surienne se rendit le 5 novembre et suivit le parti du roi de France, peut-être à l'instigation de sa fille Jeanne, mariée au fils d'un défenseur du Mont, Richard aux-Epaulles, sire de Sainte-Marie, dévoué à la cause nationale.

Les succès des armes françaises n'étaient pas moins brillants dans la Haute-Normandie. Les Anglais se virent chassés successivement de Rouen, où Charles VII entra le 10 novembre, de Châtea Gaillard, de Hartleur et Honfleur, les deux sentinelles préposées à l'embouchure de la Seine. Les Anglais jouaient leur dernière carte. Ils résolurent de tenter un suprême effort pour conserver la Normandie. Au printemps de 1450, une flotte portant environ 5000 hommes sous les ordres de Thomas Kiriell, débarqua à Cherbourg. Valognes fut emporté par les Anglais. Mais l'ardeur du comte de Richemont et le courage du comte de Clermont firent un heureux contre-poids en décidant de la victoire de Formigny et de la prise de Vire; cette dernière seigneurie fut octroyée par Charles VII au comte de Richemont.

De son côté, le duc de Bretagne conduisait le siège d'Avranches avec la résolution d'en finir, et ne put que se réjouir de voir arriver le comte de Richemont avec ses troupes. La place, depuis le mois de juillet 1436, avait pour capitaine l'anglais John Lampet, qui commandait une garnison d'environ 500 hommes. Le 12 mai, la ville se rendit au duc, agissant pour le compte du roi, et les assiégés eurent le visage sauve et purent se retirer où il leur plaisait, cha tout chacun un bus-

ton au poing ». On raconte que la femme du gouverneur fit preuve d'une ardeur au-dessus de son sexe, et mit tout en œuvre pour stimuler le zèle des assiégés, sans réussir à arrêter les progrès des assaillants. « L'intrepide amazone change alors d'attitude et d'allures. Elle reprend les habits de son sexe, et, se parant de tout ce que l'art le plus habile et le plus exquis peut ajouter aux charmes de la

beauté, elle se rend auprès du vainqueur, résolue à essayer sur lui l'effet de ce nouveau genre d'attaque. Le prince était encore à la fleur de l'âge (il avait 36 ans) et peu aguerri contre ces armes. O douleur ! le bruit se répand que le jeune duc, pris à l'improviste, en face de ces atours et de ces charmes, cède à la passion et que la perfide, armée de drogues malfaisantes, lui



Grand degré, Pont fortifié allant à la crypte des Gros-Billiers.
Pont couvert allant à l'église supérieure.

verse un poison mortel. Le vaillant prince qui avait fait face aux armes des ennemis, fut vaincu, dit-on, par le philtre d'une main perfide. »

C'est pendant ce siège que le duc reçut la nouvelle que son frère Gilles était mort, le 25 avril, dans les caveaux du château de la Hardouinaie, où il avait été étouffé. Au rapport d'un chroniqueur, le duc et le cométable eurent alors « grandes paroles ensemble ;

toutes fois la chose se dissimula pour l'heure, de peur de plus grands scandales. » Du moins, Avranches ne fit que gagner à rentrer sous l'autorité du roi de France : non seulement Charles VII confirma les anciens privilèges et droits des habitants, mais il fit d'autres grâces spéciales, dont le clergé eut sa part. En récompense de « ses grans sens, prudence, loyauté, et bonne dilligence, » Louis d'Estouteville, capitaine du Mont, reçut du duc de Bretagne la charge de gouverneur d'Avranches, que Charles VII lui confirma sans tarder.

On connaît le séjour du duc François au Mont, avec l'évocation mystérieuse dont le récit populaire l'a accompagné. Ce qui est certain, c'est que « le duc fut empesché de maladie qui lui survint, estant devant la place de Tombelaine, se conclut de retourner en son pays de Bretaingne ; mais, avant son partement, ordonna au comestable de France, le seigneur de Laval, le seigneur de Bonsac, le mareschal de Bretaingne et le seigneur de Malestret, jusques au nombre de trois cents lances, paieiz à ses despens pour certaine espace de temps, pour, en son absence, servir le roy Charles au parfait de la conqueste de sa duchié de Normandie ; et ce fait, se parti et retourna en son dit pays, auquel, environ deux mois apres, alla de vie à trespas », et l'imagination du peuple y vit la réalisation d'une prophétie faite sous les voûtes de l'abbatiale Micheline. En vue du siège de Cherbourg, le dernier boulevard de la domination anglaise, le connétable de Richemont fit amener du Mont, ainsi que d'Avranches et de Granville, « deux engins volans avec certaine quantité de poudre à canon ». Cherbourg capitula le 12 août et consumma la soumission de la Normandie, entreprise qui avait duré une année et coûté 320.000 écus, dont 200.000 avaient été prêtés par Jacques Cœur ; on sait que avec ses « gallées et facteurs », le puissant financier réalisait de « grans profits et honneurs, et mesme en pays des infidèles », ce qui lui permit de venir en aide au roi et à sa patrie.

Le triomphe de la France suscita partout des manifestations d'allégresse, auxquelles le clergé s'associa par des processions solennelles, d'autant plus que l'événement coïncidait avec le jubilé. Au Mont, les démonstrations gardèrent un caractère tout particulier



Emplacement du pont fortifié
entre l'abbatiale et l'église, xv^e s.

d'enthousiasme par suite des dangers courus et de l'héroïque résistance opposée : les bannières se déroulaient sur les remparts au milieu des chants liturgiques et les vieux logis étaient pavoisés d'oriflammes et de guirlandes ; à la cérémonie, chaque maison était représentée au moins par un de ses membres. D'ailleurs, les diocèses d'Avranches et de Coutances consacrèrent religieusement la mémoire de la libération de la Normandie. La France libérée, le premier devoir était de rendre justice à la Libératrice. Dès son entrée à Rouen, Charles VII ordonna une enquête au sujet du procès de Jeanne, par lequel les Anglais « l'avoient faite mourir iniquement et contre raison cruellement ». Circonstance remarquable, les préliminaires du procès de réhabilitation ont un lien intime avec le Mont. Un abbé Montois, Jolivet, retiré à Rouen, avait embrassé le parti des Anglais ; un autre abbé Montois, le cardinal d'Estouteville, archevêque de Rouen, allait recueillir les premiers témoignages en faveur de Jeanne. A Rouen, avec la complicité du clergé, s'était consommée l'une des plus grandes iniquités de l'histoire de l'humanité. De Rouen, de son archevêque, devait partir le mouvement de réhabilitation officielle de Jeanne. Sur l'avis de Charles VII, le cardinal archevêque de Rouen commença l'enquête, et, assisté de l'inquisiteur Jean Bréhal, ouvrit d'office l'instruction et procéda avec soin aux informations juridiques ; bientôt il accorda des indulgences pour la solennité célébrée à Orléans. Mais le cardinal, ayant été obligé de repartir pour l'Italie, remit ses pouvoirs à Philippe de la Rose, trésorier de la cathédrale (1).

On sait le résultat. En accueillant, le 11 juin 1455, la requête de la mère et des frères de la Pucelle, le pape Calixte III ordonna la révision solennelle du procès : l'évêque de Coutances fut désigné, à cet effet, avec l'évêque de Paris et l'archevêque de Reims. La noble et sainte figure de Jeanne apparaissait dans sa virginale pureté, à mesure que se succédaient les dépositions impartiales de ceux qui avaient approché de plus près la Pucelle ; les ombres dont on avait tenté de la voiler, s'évanouissaient devant la lumière apportée par les témoignages sincères de ses compagnons, le duc d'Alençon, Dunois, le vicomte Raoul de Beaumont, le page Louis de Contes, l'écuier d'Aulon, l'aumônier Pasquerel et les autres. Enfin, le

(1) Une miniature de la chronique de Charles VII par Jean Chartier, manuscrit du *xv^e* siècle, représente le cardinal, accompagné de deux serviteurs dont l'un supporte la cappe, présentant ses hommages à Charles VII debout, la couronne en tête avec le sceptre : le roi, assisté de deux officiers, donne la main au cardinal.

7 juillet 1456, le tribunal ecclésiastique, réuni dans la grande salle du palais archiépiscopal de Rouen, cassa et annula la sentence de condamnation de Jeanne et la proclama tout à fait innocente des fautes dont on l'avait accusée. A la suite d'une procession solennelle la sentence fut publiée au Vieux-Marché, au lieu même où le bûcher avait consumé l'héroïne. Tout près de cet endroit, au xvi^e siècle, on éleva une fontaine surmontée de la statue de Jeanne, ainsi qu'on le voit dans une gravure d'Israël Silvestre. En 1756, cette fontaine fut remplacée par un monument dû aux soins de l'architecte Alexandre Dubois et couronné par une statue du ciseau de Paul-Ambroise Slodtz, ainsi qu'on la remarque présentement. Dans le voisinage, par cette heureuse harmonie providentielle qui brille dans la vie tout entière de Jeanne, on voyait s'élever une église sous le vocable de Saint-Michel.

On sait que c'est dans cette église, que recut la sépulture l'abbé Jolivet, dont l'âme endolorie et désillusionnée, au soir de la vie et sous l'inspiration de l'Archange, dû

aspirer à voir plus de justice rendue à la vaillante Pucelle de Dom rémy. Sa tombe a disparu, mais on en connaît la disposition.

Le tombeau de Jolivet s'élevait en l'église paroissiale de St Michel de Rouen, « dans le collatéral de gauche le long du chœur sous un édicule de style gothique avec arcade à filon, rehaussée de choux et terminée par une statuette de St-Benoît. L'Ensevelissement du Christ était figuré par sept personnages, savoir : la Vierge, St Jean et trois saintes femmes à gauche du Sauveur, avec J. B. et



Tombeau de R. Jolivet à St-Michel de Rouen

Dessin de Gaignières. B. Oxford et Nat.

d'Arimathie et Nicodème tenant les extrémités du suaire. Sur le rebord du soubassement faisant saillie, on lisait ces deux lignes en gothique : « Hic est sepultura Roberti quondam abbatis Montis Sci Michaelis regis consiliaris qui obiit anno domini M^o CCC^o XLIII^o decima die mensis julii. Anima ejus requiescat in pace Amen. » Par bonheur, une aurore brillante et comme une résurrection se levait derrière les ombres de ce mausolée. En retour de l'abbé transfuge que le Mont avait donné à Rouen, la capitale de la Normandie allait donner au Mont un abbé magnifique dont on sait les œuvres grandioses, fidèle à S. Michel et à Jeanne d'Arc, de laquelle il devait poursuivre la réhabilitation : j'ai nommé Guillaume d'Estouteville, archevêque de Rouen.

En dépit de l'expulsion des Anglais, le Mont était une place trop importante pour que l'on n'y maintint pas un détachement. En 1455, l'on voit « 25 hommes d'armes et 50 archers de la petite ordonnance estant en garnison es places d'Avranches, le Mont St-Michel et Tombelaine sous la charge de M. d'Estouteville. » Cette même année, à Bas-Courtils, André de Laval, maréchal de France, passa une revue de 30 hommes d'armes et de 60 archers sous la conduite d'Olivier de Broun, écuyer. Cependant le Mont allait perdre son gouverneur. Le roi, qui tenait le seigneur d'Estouteville en haute estime, l'avait chargé de prendre possession en son nom des « bonnes villes et places fortes » de Normandie ; au mois de septembre 1461, il l'avait nommé gouverneur général du duché et le confirma dans son poste de capitaine de la forteresse de Tombelaine, « en tant qu'il pourroit, à cause du trespas de son très cher seigneur et père, estre vacant. »

Les guerres avaient ébranlé la fortune des d'Estouteville et démantelé le château de Valmont ; aussi, Louis fut heureux de trouver dans son mariage avec Jeanne Paynel de quoi relever ses affaires, par la possession de plusieurs beaux domaines, en particulier les terres de Hambye et de Bricquebec ; on sait que de ce mariage naquit, entre autres, un fils nommé Michel. Louis s'éleva en 1464, dans le rayonnement d'une carrière toute de loyauté, de vaillance et d'honneur parfait ; ses restes furent inhumés auprès de sa femme, sous un tombeau de cuivre, dans l'église abbatiale de Hambye, restaurée par ses soins. Jean d'Estouteville, chevalier et baron de Bricquebec, fut pourvu de « l'office de capitaine garde et gouverneur de ladite place et forteresse. » Les religieux éprouvèrent quelque susceptibilité au sujet de leurs droits ; mais, on accepta que « le roy mist dans ce lieu pour sa secreté un capitaine de sa main, qui, conjointement avec eux, garderoit ce Mont sous l'obéissance

de Sa Majesté » ; on convint de partager les clefs du château, de façon que « les moynes en auroient la moitié, et le capitaine l'autre, et que les gouvérneurs et soldats seroient payés les deniers du roy, sans parler de l'assistance de quelques mortes-payes. »

Ici, entre en ligne de bataille un auxiliaire d'une espèce particulière. La nature a doté le chien d'un flût physique et d'une fidélité morale, qui en ont fait de tout temps le compagnon le plus intime et le plus dévoué de l'homme. Aussi, l'on ne manqua pas d'utiliser les précieuses qualités du chien en vue des exercices militaires. Le Capitole était gardé par des chiens de race qui, nous raconte Tit-Live, savaient reconnaître Scipion l'Africain. Lors que, à l'aube du jour, il se rendait pour prier au temple de Jupiter, Végèce, dans son *Traité de l'art militaire*, écrit que « il est d'usage de faire coucher dans les tours, des chiens d'un odorat fin et subtil qui, sentant l'ennemi de loin, aboient à propos. » Les Cimbres, les Lydiens et les Macédoniens dressaient des chiens militaires. Les Celtes et les Gaulois, au rapport de Strabon, se servaient à la guerre de chiens qu'ils avaient élevés ou qu'ils faisaient venir de l'île de Bretagne. Le moyen âge continua l'usage. Les registres municipaux de Saint-Malo mentionnent les dépenses faites pour l'achat et la nourriture des dogues employés à garder les remparts durant la nuit. Une rue de la cité conserve ce souvenir dans son appellation de « venelle aux chiens. »

De son côté, le Mont-Saint-Michel eut de très bonne heure une excellente garde canine, et il est possible que la cité Malouine l'ait empruntée à l'île, qui fut si longtemps le boulevard de la France, et joua, sous tant de rapports, le rôle d'initiatrice. Dès le xv^e siècle, il est constant que, au Mont, « on a de tout temps accoutumé avoir et nourrir au dit lieu certain nombre grands chiens, lesquels sont par jour attachés et liés, et par nuit sont menés tous détachés hors la dite place et à l'entour d'icelle pour, au long de la nuit, servir au guet et garde d'icelle place. » Les services rendus par les guetteurs au cours du siège, engagèrent à conserver ces auxiliaires précieux ; mais leur entretien occasionnait à la garnison des frais assez considérables. Aussi, le capitaine du Mont, Imbert de Batarnay, profita d'un pèlerinage de Louis XI, au mois d'août 1473, pour faire appel au libéralisme royal. Le 28 janvier 1475, le roi constitua une rente annuelle de 20 livres, destinée à nourrir les chiens de guet et qui devait être prise sur les revenus de la vicomté d'Avranches. A cette occasion, Louis XI ne négligea pas de rendre bon témoignage des services qu'il a pu constater lui-même : « mêmeement, dit-il dans l'acte, nous avons vu à l'œil et connu que la nourriture et entretènement des

« dits chiens » est très fort utile et profitable à la garde de la place dudit Mont-St-Michel. »

D'ailleurs, Louis XI montra en toutes circonstances les meilleures dispositions vis-à-vis du Mont. Il blâma les capitaines qui, pour munir leurs places, avaient enlevé des « graines, bestes, au-mailles, boys à mesrain, utencilles d'estel, vivres, provisions et autres biens, » se trouvant dans « les maisons, manoirs, baronnies et métairies » du Mont. Dans une lettre de 1465, le roi s'exprime ainsi : « Combien que ce soit chose bien requise et nécessaire que au dit lieu du Mont-St-Michel, qui est place et forteresse merveilleuse entre les autres de nostre royaume, aussi est clef et entrée du pais et en frontière de mer de noz anciens adversaires les Anglois, qui chascun jour y peuvent aler et venir jusques au pié d'icelle, soit pourveu sur le fait de guet assis pour la garde et seurte d'icelle et du pays d'environ, néanmoins depuis longtemps en ça ny a eu ne na aucune provision ni ordonnance du dit guet, fors seulement les



Tombeau d'Imbert de Batarnay, sa femme et le fils.
Marbre blanc xvi^e s., église de Montresor (U. et L.).

deux paroisses. L'une nommée Ardevon et l'autre Huine, qui d'ancienneté sont sujetes, avecques les gens de la diete ville ou place du Mont, qui est bien peu de chose en regart aus grands dangers ». Dans la suite, le roi exempta les religieux, qui offrirent de fournir quatre hommes d'armes pour leurs fiefs. Attentif à veiller aux intérêts du royaume et à stimuler le zèle des seigneurs,

Louis XI parcourait ses États, en usant des compliments ou des reproches suivant les circonstances. A Avranches, il passa la revue des gentilshommes de sa maison et, voyant l'équipage de guerre mal soigné, il leur offrit un écritoire en disant : « Vous me servirez de la plume, puisque vous ne me servez pas avec vos armes ».

Au nombre des conseillers de Louis XI, Imbert de Batarnay se distinguait par ses « sens, loiauté, preudommie et bonne diligence ». Le roi lui donna la capitainerie du Mont qui demeura plus d'un siècle

dans sa famille. En 1470, le gouverneur recut une lettre du prince pour contraindre au guet les Montois, « tant nobles que roturiers ». En particulier, il s'occupa de la réparation de la « clouaison » ou enceinte du Mont. Au printemps de 1523, le capitaine fut pris par un « assault de catharre qui l'emporta le 12 mai, à l'âge de 85 ans ; il se trouvait dans sa délicieuse résidence de Montrésor, et recut la sépulture dans la collégiale qu'il était en voie de construire et où l'on remarque son superbe tombeau en marbre blanc, sur lequel sa statue repose à côté de celles de sa femme Georgette de Montcheun et de son fils François. Leur fils Jean épousa Françoise de Maillé, dont il eut René.

La capitainerie fut donnée par le souverain à René de Batarnay, « le petit seigneur » comme on disait, enfant d'honneur du roi, baron du Bouchage et d'Authon, et seigneur de Montrésor, qui avait environ dix ans. René épousa, vers 1530, Isabeau, fille du batard René de Savoie, comte de Villars et de Tende, et amiral de France. Parmi leurs enfants, on compte : Claude, comte de Bouchage, chevalier de l'ordre du roi, et Jeanne, qui épousa l'amiral Nogaret de la Valette. Le prince de Tende, comme on l'appelait, apparaît en 1535 en qualité de capitaine, dans une plaque de cuivre apposée sur la muraille « de la chapelle de Sainte-Anne du circuit », et, dans les annales du Mont en 1548. Il est vrai qu'entre temps, telle pièce relative au chapitre de Bayeux parle d'un d'Estouteville « seigneur de Auzebosts » comme capitaine,

mais l'ensemble des renseignements indique qu'il s'agit plutôt du lieutenant qui remplaçait le capitaine. Du vivant de son père, Claude de Batarnay porta le titre de gouverneur du Mont, ainsi que nous l'avons appris par un document conservé au château patrimonial de Montrésor. Un vase funéraire en marbre, jadis placé dans la chapelle et contenant le cœur de Claude, garde une inscription fort élogieuse en l'honneur du « chevalier, baron d'Authon et



Une sépulture de Claude de Batarnay.
Marb. bl., chât. de Montrésor et L.

gentilhomme ordinaire de la chambre de sa Majesté », décédé à Paris le 18 novembre 1567, à vingt-deux ans, par suite d'une blessure reçue à la bataille de Saint-Denis. Or, l'inscription qualifie Claude de « capitaine et gouverneur du Mont-Saint-Michel ». Après le décès de Claude, le prince de Tende conserva le titre de capitaine du Mont : mais à sa mort, en 1587, il ne paraît plus en possession de cette dignité. Henri III avait donné cette charge au seigneur de Vieques pour le récompenser d'un « généreux exploit (1) ».

(1) En 1535, le Mont avait pour lieutenant-général de Mollans, et, pour second lieutenant Guillaume du Sollier, qui fit une fondation le 10 décembre de cette année, où il mourut. A mesure que l'inquiétude décroissait, la garnison diminuait. Elle comprenait, en 1455, 25 hommes d'armes et 50 archers ; en 1475, le même nombre ; en 1483, 23 hommes d'armes et 46 archers ; une série de « monstres » ou revues, passées au Mont de 1475 à 1488, mentionnent les noms des « hommes d'armes » et « des archers. » En l'année 1563, on rencontre 27 hommes d'armes, y compris le capitaine René de Batarnay et le lieutenant Guy de la Vairie.



Fombelaine, d'après un dessin fantaisiste
attaché aux Annales



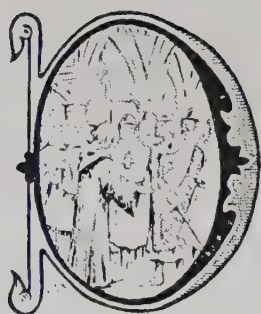
Île de Tombelaine, côté sud, avec les vestiges des fortifications, XV^e siècle.

XIV. — LE CHATELET (*fin*)

A partir des guerres protestantes

Le Mont-Saint-Michel est place et
Forteresse merveilleuse, aussi est
la clef et entrée du païs

Lettre de Louis XI en 1465.



urant la période que nous venons de traverser, l'unité religieuse et politique de la France avait été gravement menacée par l'importation des idées protestantes, venues de Suisse et d'Allemagne. Sur le sol français, comme au-delà du Rhin, les croyances huguenotes trouvèrent parmi la noblesse de cour des protecteurs d'autant plus ardents qu'ils étaient catholiques plus tièdes et politiciens plus ambitieux. Les conspirations ourdies contre le pouvoir public, la constitution d'un état dans l'état, l'appoint de l'étranger avide de dépecer la Patrie, le besoin de défendre les intérêts catholiques sur lesquels se greffaient les intérêts politiques, groupèrent les amis de l'Eglise et les partisans du

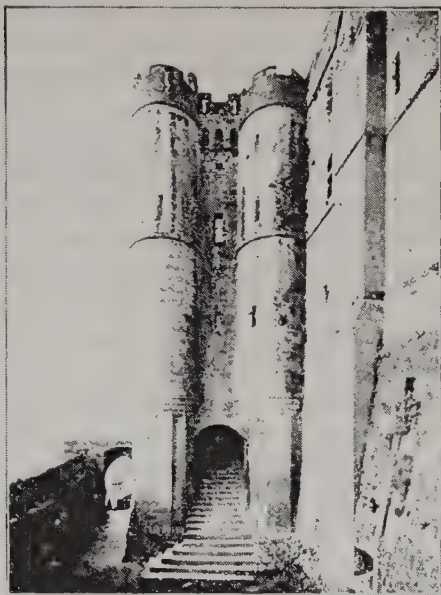
trône dans une fédération, qui avait tout au moins l'avantage de défendre le sol de la Patrie et les nobles traditions du Catholicisme, dont la main bénie tressa le berceau de la nation Française. A l'entrée du parti des « Malcontents » ou « Politiques » dans les rangs des Huguenots, à l'arrivée bruyante du prince Henri de Condé, débouchant d'Allemagne à la tête de vingt mille mercenaires, d'ailleurs bientôt défaits à la journée de Dormans, à la Paix de Monsieur, négociée par le duc d'Alençon et qui concédait aux Huguenots six nouvelles places de sûreté et reconnaissait officiellement leur organisation militaire, les Catholiques répondirent par la Ligue, afin de défendre leurs droits en organisant l'armée, les finances et l'administration.

Il n'entre pas dans notre pensée de retracer même les principales lignes de ces luttes douloureuses, sur lesquelles nous voudrions pouvoir étendre au loin à tout jamais; mais, nous avons à exposer le rôle du Mont durant cette période. Les gardiens du Mont, préférant « la cause de l'Église » aux intérêts de Sa Majesté », suivant les expressions d'un chroniqueur, se rangèrent sans hésiter du côté de la Ligue. Aussi, ce point stratégique ne cessa pas d'être l'objectif des Huguenots, qui prétendaient en faire une base d'opération. L'un des chefs les plus hardis, Touchet, imagina un stratagème pour s'en emparer, le dimanche 21 juillet 1577. « Étant environ à deux lieues de ce Mont, il choisit dix-sept, ou, selon les autres, vingt-cinq de ses soldats, lesquels il fit habiller en marchands, et sur leurs chevaux, au lieu d'y mettre des selles, il fit mettre des panneaux et fourrer dextrement au dedans d'eux des poignards. Ces marchands ainsi accommodés vinrent en pèlerinage en ce Mont, et quittèrent leurs armes à la porte, non pas celles qu'ils avoient dans leurs panneaux. Arrivés à l'hostellerie, comme gens fort curieux et soigneux du bon traitement de leurs chevaux, ils ne s'en voulurent fier aux serviteurs de l'hostellerie, ains eux mêmes retirèrent leurs panneaux de dessus le dos, les agencèrent tous proprement en un coin, trotèrent leurs chevaux et leur donnèrent de l'avoine. Cela fait (c'estoit le dimanche veille de Magdeleine après midy), ils burent chacun un coup et montèrent en cette église, faisant semblant d'y honorer l'archange St Michel; par après, ils s'introduisirent en la bienveillance des soldats, envoyant querir du vin et burent ensemble avec toute sorte de respoissance comme grands camarades. Et de là s'en retournèrent coucher en leur hostellerie.

Le lendemain, sur les sept ou huit heures du matin, ils tirèrent de leurs panneaux les armes qui y estoient cachées, les

mirent dextrement sous leurs habits et montèrent en cette église pour entendre la sainte messe (selon qu'ils disoient.) Leur arrivée fit resjouir les soldats, lesquels se souvenant du bon traitement qu'avoient receut leurs compagnons qui estoient le jour précédent de garde, n'en espéroient point un moindre. Montez à l'église ils entendirent une haute messe, qu'on chantoit alors ; firent dire plusieurs basses messes, visitèrent Nostre-Dame-sous-Terre et les autres lieux de dévotion. Ce faict, ils s'assemblèrent sur le Saül-Gaultier où quelques-uns demeurèrent. Les autres s'en allèrent au corps de garde rire et boire avec les soldats, et trois descendirent en ville pour recevoir Le Touchet quand il viendrait.

« Ainsy disposez, ils s'aperceurent sur les huit heures et demye qu'un novice nommé Loucelles (ainsy qu'ils confessèrent depuis avoit descouvert leur entreprise. C'est pourquoy ils n'eurent patience d'attendre jusques à neuf heures, auquel temps Le Touchet devoit arriver, mais mirent soudainement les armes au poinct, désarmèrent les soldats, en tuèrent un nommé Le Fort, qui ne vouloit quitter



Le Châtelet et la barbicanne, xiv^e s.

son espée, et se saisirent de la porte; fraperent et vulnérèrent les religieux et prestres et mesme les pèlerins qui y estoient pour lors, tellement que les uns se jettèrent par les fenestres, qui tous presque furent fort offensez, les autres se cachèrent es-lieux plus secrets, et maistre Jean Le Mansel, secrétaire de cette abbaye pour lors et maistre des novices, qui nous a laissé par escript ce qui s'y passa, escrit qu'il eut le col presque à demy coupé par dessus la nuque. Cela faict, quelques-uns d'eux estant au Saül-Gaultier, virent une procession arriver et Le Touchet qui venoit à grand galop avec onze autres cavaliers, et n'ayant la patience de les voir entrer dans la ville cryèrent à qui mieux mieux : *Ville gagnée, ville gagnée*.

« A ces crys, toute la ville se mit en alarmes et empescha que la procession ni Le Touchet entrassent. Ce que voyant, les cavaliers, ils retournèrent bride et s'en fuirent sans faire autres efforts. De quoy les marchands contrefaiz qui estoient en cette abbaye, furent grandement marrys et, dès l'après-midy du mesme jour, Longys de La Moricière, chevalier de l'ordre du roy, gentilhomme ordinaire de la chambre, sieur de Vieques, enseigne du mareschal de Matignon, estant avale autour de ce rocher avec sa compaignie, pour leur faire commandement de se rendre s'ils n'y vouloient y perdre la vie, ils mirent les armes bas et sortirent le lendemain, à huit heures, sans faire aucun tort, n'emportant aucune chose que du dommage et de la honte, et quelque argent monnayé qu'on leur donna par composition. »

En récompense de ce fait d'armes, Henri III donna la capitainerie au sieur de Vieques qui fut le premier à prendre le titre de gouverneur. Le capitaine du Mont ne restait pas inactif et faisait front aux entreprises des protestants. Le 25 août 1582, il lutta courageusement pour reprendre les Ponts d'Ouve et perdit « le sr de Sorteville, » lieutenant de l'amiral, venu à son secours avec « XV cents arquebusiers, 2 cents mousquetaires et cinq pièces de gros canon. » Si Louis de la Moricière dut se retirer à Avranches devant des forces considérables, ce n'est qu'après avoir « esté XXXVI heures à cheval. » Le 12 mars, les Huguenots s'emparèrent du Parc, château de l'évêque ; et, la nuit suivante, « cuidans prendre le Mont, les chevaux s'y perdirent, les estecelons demeurèrent dans les sablons, et, après avoir combé avec leurs contelats les estecelons quittèrent leur entreprise. » Le 30 mars, le capitaine reprit les châteaux du Parc et de Grippon, non sans être blessé à la cuisse dans la première affaire, et défendit Avranches contre les tentatives des Huguenots. Le 22 mai, il surprit et battit une compaignie du sieur du Mont-Camisy ; le 28, avec toutes ses troupes, il « sortit d'Avranches et s'achemina vers Bretagne. »

A certaines heures, les rives de la baie Montoise présentaient un tableau aux sombres couleurs, dans lequel les incendies, les flots de sang, les cris des victimes mêlés au cliquetis des armes faisaient monter vers le ciel le plus douloureux des holocaustes. Durant un tiers de siècle, la haine politique et religieuse avait armé les concitoyens les uns contre les autres. Suivant le cahier des doléances de l'Avranchin, présenté aux Etats de Blois en 1588, pour une période de 31 ans finissant le dernier décembre 1581, on comptait, pour ce diocèse, trois cent mille livres de rançon, pour les captives et logement

des gens de guerre à cause des troubles sept cent soixante mille livres, pour le passage des armées deux millions. Si nous ouvrons le Rapport officiel, nous y lisons la plus effroyable des statistiques, dont la poignante éloquence dépasse les récits les plus circonstanciés (1).

La mort violente de Henri III, en laissant Henri de Navarre pour légitime héritier du trône, grossit les rangs du prétendant de bon nombre de monarchistes, pour lesquels le principe d'hérédité comptait court à toutes divergences de vues. Mais les villes, avant tout attachées à la cause catholique, restèrent fidèles à la Ligue et de ce nombre était le Mont-Saint-Michel. Aussi bien, à l'instar des Anglais deux siècles auparavant, les Huguenots, dont Pontorson était le quartier-général, continuèrent à faire du Mont l'objectif de leurs attaques et de leurs ruses de guerre. Le 5 décembre 1589, à l'heure de Vêpres, de Lorges Montgomery, secondé des calvinistes de la Coudraye et Corbosont, vint à la tête d'une bande de soldats qui tentèrent de s'emparer de la ville en l'absence du gouverneur et ravagèrent tout ce qui leur tomba sous la main. A la nouvelle de ce coup de force, le sieur de Vieques se hâta de revenir, et, le 10 décembre, délogea les Réformés qui furent maîtres de la ville durant quatre jours.

Entre temps, le capitaine défit le sieur de Canisy à Saint-Jean de la Haize et fit plus de cent prisonniers. Au mois d'avril 1590, contre la foi promise, Pontorson reçut le sieur Quetin avec 200 Huguenots. Le duc de Mercœur, chef de la Ligue en Bretagne, résolut de reprendre la ville. « Le lieutenant général pour la Sainte Union en la Basse-Normandie, » fit vaillamment son devoir aux premiers rangs des assiégeants, et y trouva la mort (2). « Le bon et pieux capitaine, selon les chroniqueurs, fut fort regretté de tous les gens de bien. Son corps » fut rapporté en ce Mont et fut enterré solennellement

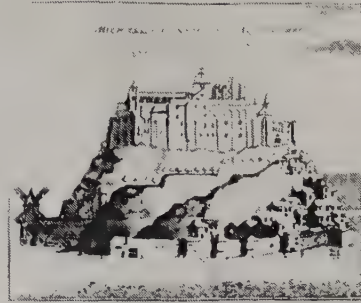
1) Les diocèses d'Avranches sont la plupart détruits à cause du fennement des champs de la gendarmerie, plusieurs bons laboureurs ont quitté leurs charrues, chanoines, cures et prestres occis, les autres noyez et estranglez, XXVIII ; moines occis VII ; jacobins, carmes, augustins, occis II ; gentilshommes catholiques occis CLXI ; gentilshommes de la religion CHII^{ix} ; soldats catholiques VII mil C ; soldats de la religion VI mil VII c ; hommes et femmes massacrez et exécutez par justice, on n'a pu recouvrer l'estat ; villes, bourgades et maisons bruslees, l'estat n'est encore dressé ; femmes et filles violées tant catholiques que de la religion, l'estat n'est encore dressé ; nombre des personnes occis exécutez et massacrez au diocèse d'Avranches, XIII mil LXXVI ; somme totale des deniers levés en ce diocèse, L III millions CXX mil. livres.

(2) D. Leroy écrit le 14 décembre, D. Huynes le 13 septembre, et D. du Camp, le 11 octobre.

nouveau gouverneur, le sieur de Boissuzé, qui mit de Menillierre hors de prison.

Les Huguenots qui tenaient une grande partie de la Normandie, notamment les villes et châteaux des environs du Mont, adressoient tous les jours des embusches pour envahir ce saint lieu. Et dès aussy tost qu'ils pouvoient attraper quelqu'un de cette place le tuoient sur le champ ou le réservoient pour le mener au gibet. Il arriva un jour entre autres qu'ils prirent un des soldats, et luy ayant desja mis la corde au col luy dirent que s'il vouloit sauver sa vie qu'il leur promit de leur livrer cette abbaye, et que de plus ils luy donneroient une bonne somme de deniers. Cet homme, bien content de ne finir si tost ses jours, et alléché de l'argent qu'ils lui promettoient, dit qu'il le feroit et convint avec eux des moyens de mettre cette promesse à exécution, qui furent que le soldat reviendrait en ce Mont, espieroit, sans faire semblant de rien, la commodité de les introduire secrètement en cette abbaye, et leur assigneroit le jour qu'il jugeroit plus commode pour cet effect. Le soldat leur ayant promis de n'y manquer, ils luy donnèrent cent escus et, bien résolu de jouer son coup, revint où il fut recu du capitaine de ce Mont et des soldats, sans aucun soupçon, puis se mit en devoir d'exécuter sa promesse. Pour donc la mettre à chef, il advertit quelques jours après les Huguenots de venir le vingt-neufiesme de septembre, à huit heures du soir, jour de dimanche et de la Dédicace des esglises Saint-Michel, qu'ils montassent le long des degrez de la Fontayne Saint-Aubert ; qu'estant là au pied de l'édifice, il se trouveroit en la plus basse sale de dessous le cloistre, où se mettant dans la roue il en estireroit quelques-uns des leurs qui, par après, luy aideroient en grand silence à monter les autres. Ainsy par cet artifice le Mont fut vendu.

« Mais ce soldat, considérant le mal dont il alloit estre cause, fut



Le Mont, vue S. et N. au xvi.
gravé par P. Giffart.

marry de sa lascheté et advertit le capitaine de tout ce qui se passoit. Iceuluy luy pardonna et se résolut avec tous ses soldats et autres aydes de passer tous ces ennemys par le fil de l'espée. Quant à eux, ne sachant le changement de volonté de cet homme et se resjouissant de ce que le temps sembloit favoriser leur dessein, tout l'air estoit ce jour-là rempli d'espaisses vapeurs (comme nous voyons arriver souvent) qui empeschoit qu'on les pût veoir venans de Courteil jusques sur ce rocher, ne manquèrent de se trouver au lieu



Château des Montgomery, à Ducey,
XVI^e-XVII^e s.

assigné à l'heure prescrite. Alors le soldat faisant semblant qu'il étoit encore pour eux, se mit dans la route et commença de les enlever l'un après l'autre, puis deux soldats de cette place les recevoient à bras ouverts, les conduisant jusques en la salle qui est dessous le réfectoire, où ils leur faisoient boire plain un verre de vin pour leur donner bon courage, mais les menant par après dans le corps de garde, ils les transperçoient à jour, se comportans ainsi consécutivement envers tous.

« Sourdival, Montgomery et Chasegney, conducteurs de cette canaille, s'esmerveillaient de ce qu'ils n'entendoient aucun tumulte, y en ayant déjà tant de montez, demandoient impatiemment qu'on leur jettast un religieux par les fenestres afin de connaître par ce signe si tout alloit bien pour eux, ce qui poussa les soldats de céans déjà tout acharnez, de tuer un prisonnier de guerre qu'ils avoient depuis quelques jours, lequel ils revestirent d'un habit de religieux, puis luy firent une couronne et le jettèrent à ces ennemys. Mais entrant en soupçon si c'estoit un religieux, Montgomery voulut savoir la vérité, donna le mot du guet à un de ses plus fideles soldats, et le fit monter devant luy : estant monté en haut et ne voyant personne des siens il ne manqua pas de s'escrier : *trahison ! trahison !* et de ce cry les ennemys prenans l'espouvante, descendirent au plus fort du rocher, se sauvoient le mieux qu'ils purent, laissant quatre-vingt-dix huit soldats de leur compagnie, lesquels on enterra dans les grèves à quinze pas des poulins. » On sait que c'est cette escapade qui a donné son nom à la salle inférieure de la Merveille, dite des *Montgomeryes* (1). De leur côté, les défenseurs du Mont

1) Le chroniqueur ajoute : « Quelques uns qui virent cette tragédie, vivent

rendirent grâces à l'Archange de ce que sa solennité, qui dans la pensée des ennemis devait être le jour de la prise de l'abbaye et de la place, était marquée par un nouveau triomphe à inscrire au livre d'or des Annales Michelinnes.

Quant à Boissuzé, il commandait au Mont depuis le 14 juillet, « ne soy voulkunt pourvoyr de commission de Mgr Mercœur, et durant iceluy temps a mis les religieux hors de l'abbaye, vendu grand nombre du canon de la ville et chasteau, disant ne en falloir qu'un capitaine ». Mais, à son tour, il fut « mis hors du chasteau; les religieux envoyèrent un message vers le S^r de Mercœur, lequel incontinent envoya pour gouverner la place le sieur capitaine La Chesnaye Vaulouvel ». Ce dernier arriva le 26 novembre 1591, et « y mis les capitaines et soldats qui voulut pour la conservation, tuition et deffense d'icelle ». De leur côté, les protestants de Pontorson ne pouvaient prendre leur parti de voir le Mont braver leurs insolentes menaces. Le 19 juin 1591, vers minuit, une troupe armée vint sous les murailles pour essayer de les escalader à la faveur de l'obscurité. Ils avaient compté sans la vigilance des sentinelles. « Ayant esté descouverts, ils s'enfuirent plus viste que le pas et ne firent aucun mal en ce lieu ». Ce n'était que partie remise. Le 3 mai 1593, dans la nuit, « les soldats du Mont prirent un batteau chargé de vin pour Avranches et surprindrent le sergent la Butte avec 15 soldats dedans, qu'ils menèrent au Mont, et ayant laissé dix de leurs gens dans le batteau qui estoit conduit à flot au gué de l'Espine, le dit batteau et les hommes furent repris par force par le sieur de La Fresnaye et amenez prisonniers à Avranches ».

Cependant la conversion de Henri IV rayonna comme un arc-en-ciel d'espérance au front de la France et de l'Eglise. « Le 1X aoust l'an 1593, *Te Deum* fut chanté à Avranches pour la réunion du roy à la religion catholique, apostolique et romaine ». Les Montois s'associèrent à la joie commune, mais non sans éprouver encore d'assez vives inquiétudes. Le 27 janvier 1594, les calvinistes de Pontorson profitèrent à nouveau des ténèbres pour venir au Mont. Plus audacieux que dans la circonstance précédente, « ils attachèrent un pétard à la fenestre de l'escurie de l'hostellerie des Trois-Roys, et par ce moyen ayant fait une bresche, ils entrèrent environ quinze ».

encore et d'autres qui sont morts nous l'ont laisse par escript. Dans une note on lit : « Nonaginta octo heretici cupientes dolo abbatiam Montis capere... dolo occisi sunt in inferiori sala sub claustro; ceteris, qui cum ipsis erant, fuerunt in pientibus » (f. 154 v.). Ailleurs, on lit : « qu'il n'y en eut de tuez que 75 mais de ceux qui vivoient lors, nous est dit qu'il y en eut 98 ».

La garnison les repoussa sur le champ et l'un des assaillants, le capitaine de Courtils, « demeura sur la place d'un coup d'arquebuse à croc, qui lui coupa les deux genoux. » L'ex-capitaine de Boissuzé, pour se venger de la mesure prise par le duc de Mercœur, s'unit aux Huguenots et se rendit au Mont en compagnie du capitaine Goupigny et d'une forte troupe. Comme il avait gardé des intelligences dans la place, il prit la ville par trahison et la ravagea entièrement, « mettant tout à feu et à sang, n'y demeurant que les mazes et en eust autant faict de l'abbaye s'il y eust pu entrer. » De fait, « il monta jusqu'à la porte ou plus tôt herse de fer du corps de garde et y appliqua un pétard qui n'eut point ou peu d'effet, l'artillerie d'en haut jouant sur luy et sur les siens, en fit demeurer quelques-uns et contraignit les autres de quitter la place. » D'ailleurs, tant que de Boissuzé vécut il ne cessa d'entreprendre contre le Mont, si bien qu'à la fin, il y fut tué.

Le capitaine de la Chesnaye-Vaulouvel décéda en 1596. Par lettres expédiées de Nantes, le 18 mars, le duc de Mercœur nomma l'écuyer Julien de la Tousse, sieur de Quérolent ou Quérolland, gentilhomme breton. Plus d'un prétendant éprouva de l'amertume de se voir préférer cet heureux privilégié, et, entre tous, le marquis de Belle-Isle. La situation du chef de la Ligue en Basse-Normandie et de gouverneur de Fougères, poste dans lequel il remplaça le sieur de La Chesnaye-Vaulouvel, lui inspira la résolution de devenir à tout prix gouverneur du Mont. La veille de l'Ascension 1596, de Belle-Isle vint au Mont avec 200 cavaliers-maîtres. Le sieur de Quérolent alla sans défiance au-devant des arrivants dont le chef était son ami. Il reçut avec tous les honneurs convenables et fit loger ses gens en ville. Le lendemain, entre neuf et dix heures, le marquis se présenta à la porte du château avec ses hommes, afin, disait-il, d'accomplir ses dévotions et de « leur faire faire monstre. » Le lieutenant de la place, Henri de la Tousse, frère du gouverneur, qui se trouvait au corps de garde, s'opposa à l'entrée de tant de gens armés et ne laissa passer que le marquis avec cinq des siens. Celui-ci fut salué « de l'arquebuse à croc », et le gouverneur lui rendit toute sorte d'honneurs dans le château. Soudain le marquis et ses compagnons tirèrent leur armes et se jetèrent lâchement sur le gouverneur et sur les soldats, qui ne s'attendaient guère à cette perfidie. Quelques-uns furent tués, entre autres le lieutenant. Embardi par ce succès le marquis avec les siens courut au corps de garde, pour ouvrir la porte au reste de ses compagnons en criant : « Ville gagnée. » Mais il avait compté sans le courage du gouverneur. Le

sieur de Quérôlent rallia en hâte ses hommes, ainsi que les serviteurs des religieux, et débouchant par une autre porte, fondit à l'improviste sur le marquis. Celui-ci fut tué d'un coup de pistolet par le valet de chambre du gouverneur. Plusieurs soldats furent retenus prisonniers et les autres se sauvèrent dans le taillis » du côté du nord.

L'échauffourée ne laissa pas d'être meurtrière pour la troupe du Mont. Outre son frère et son cousin, le capitaine perdit plusieurs hommes, et lui-même recut dix-huit blessures. Le duc de Mercœur s'empressa de le congratuler, en lui disant de ne rien diminuer de son dévouement à la Ligue; il le pria, en outre, de rendre à la veuve le corps du marquis avec les équipages et les prisonniers. Le sieur de Quérôlent suivit la recommandation et garda la place pour la Ligue, jusqu'au moment où le duc de Mercœur traita avec Henri IV; le roi, touché de ce dévouement, confirma le gouverneur dans sa charge par lettres du 4 mai 1598. Entre temps, après une décharge donnée le 2 novembre 1596 par Mgr Périgard, évêque d'Avranches, les ornements, joyaux, argenteries, reliques et titres qui avaient été mis en garde par l'église d'Avranches à cause des guerres, furent retirés du Mont.

Henri IV, en parfaite possession de sa couronne et mû par le besoin de réparer les désastres causés par les guerres civiles, se préparait à publier l'Edit de Nantes quand les Huguenots de Pontorson tentèrent de surprendre le Mont. Cette fois encore, ils choisirent une nuit sombre, celle du 2 février 1598. Ils escaladèrent le rocher du côté du « taillis », où l'accès est plus commode et la surveillance moins facile. Mais, après qu'ils eurent gravi « du costé des Pontains jusques au pied des bastiments », malgré les précautions prises, ils furent aperçus des soldats de la garnison. Ces derniers se mirent en état de défense si bien que les calvinistes « en descendirent plus viste qu'ils n'y avoient monté, et un d'eux se rompit le col tombant du hault en bas ».

Le gouverneur du Mont jouissait des bienfaits de la pacification politique et religieuse, quand un crime jeta le deuil au Mont et dans toute la région. Les parents et la veuve du marquis de Belle-Isle tenaient rancune à Julien de la Tousse de sa courageuse résistance. Afin de satisfaire leur vengeance, ils placèrent près du gouverneur comme valet de chambre, un « coquin » nommé Nicolas le Moqueur, sieur des Vallées, dit le Roux. Le « marault » était depuis deux ans au service du gouverneur sans avoir trouvé l'occasion d'exécuter le coup prémédité. Un jour que la Tousse sortit sur les

grèves avec son domestique, Le Moqueur, se portant derrière lui, le tua « d'un coup de pistolet donné dans la teste ». Le sieur de Quérolent fut enterré dans la chapelle Saint-Roch derrière le grand-autel, auprès de son frère Henri. Il laissait un fils âgé de trois mois, Pierre, qui devint conseiller au parlement de Bretagne. Le meurtrier se retira en secret chez une personne de qualité, comme pour être l'ennemie du gouverneur; il fut condamné par contumace à être roué et placé en effigie sur la porte de la ville. Sept ans après, on



La Baie, Plan de Nicolas de Fer en 1705

l'arrêta à Paris; il fut amené à Contances et exécuté, le 6 juillet 1606. Quant à la marquise, sans doute prise de repentir, elle entra en religion chez les Feuillantines de Toulouse et institua la congrégation des Filles du Calvaire, placées sous les auspices de la règle bénédictine.

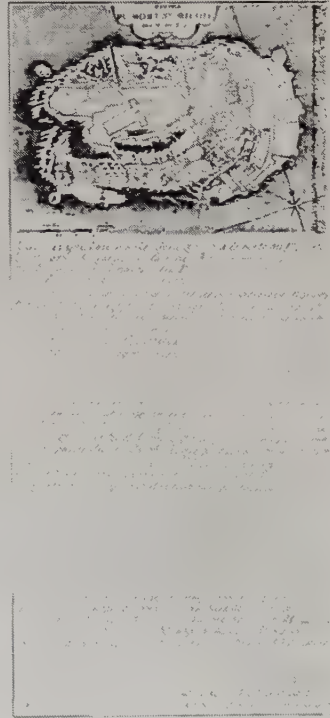
Au commencement du xvii^e siècle, le lieutenant était Gabriel du Puy, que le roi

empêcha de gêner les religieux pour la question des portes et qui exécuta divers ouvrages militaires. Suivant une chronique, « il fit faire, en ayant la commission des deniers royaux, la tour sur laquelle est à présent (1647) le moulin à vent, appelée de son nom La Gabrielle », ainsi que « le boulevard à l'entrée de la ville avec le corps de garde, et, comme on le peut conjecturer, il batit cette petite maison ruinée à présent (1647), située sur le rocher, au-dessus dudit corps de garde, pour mettre les chiens et dogues d'Angleterre pour garder la ville ». On doit encore à du Puy « les cinq pièces de canon et fauconnaux qui sont sur le rocher au-dessous de la tour Perrine et sur la tour appelée Claudine, du côté du septentrion, deux desquelles pièces sont assez notables; le tout de plusieurs autres canons et colouvrières jadis qu'avoient fait faire des abbés de ce monastère à leurs frais, lesquels ledit du Puy fit fondre et remettre en l'estat qu'on les voit à présent ». Le chroniqueur ajoute qu'il « fit mettre un porc-épie aux unes et une salamandre aux autres, avec ses armes et plaça les deux plaques de bronze et de cuivre qui se voient à la tour Gabrielle et à la porte du boulevard avec deux salamandres et les armes de la France ». Mais, à en juger par les détails empruntés aux annales Montoises, il paraît probable

que certaines de ces choses remontent à l'époque de Louis XII et François I^{er}, dont le porc-épic et la salamandre sont précisément les emblèmes.

Le gouvernement de la place fut confié à Pierre de La Luzerne, sieur de Brévent ou Brévaut, qui conserva le poste jusqu'à sa mort, en 1626. Pierre fut inhumé en la chapelle Notre-Dame, derrière le chœur de l'église. Le roi donna ce poste au fils du défunt, Richard de Brévent, qui vint en prendre possession au mois de mai. Entre temps, la forteresse rivale du Mont subit le sort des vaincus. A la suite d'une enquête, Louis XIII commanda au sieur de Montgommery de quitter le château de Pontorson, « ce qu'il avait fait la veille » de la sommation. L'ordre du roi portait que le château serait rasé et la commission en fut confiée à l'écuyer Quetif, sieur de Pont Hébert, et à l'écuyer Jean Fortin, sieur de Lyvernière, tous deux d'Avanches : en conséquence, ils firent venir des gens des « paroisses circonvoysines pour travailler aux démolitions ». Le gouverneur Richard de la Luzerne, mourut le 1^{er} août 1636 « au regret de tous », et fut enterré dans la chapelle de Notre-Dame du Circuit. La famille fit placer sur la paroi les armoiries dans « une ceinture de deuil », ou litre, « ce qu'on souffrit pour lors, de crainte de noise avec ses parents », mais deux ans après, on les ôta par la raison que le défunt n'avait pas droit à ce privilège.

Au mois de septembre, Louis XIII donna le gouvernement à Henri de Bricqueville, marquis de La Luzerne et d'Amanville, qui guerroyait en vue de chasser les Espagnols de la Picardie. Le gouverneur prit possession le 28 dudit mois par son père, qui installa le sieur du Laurier comme lieutenant. Lui-même vint au Mont le 18 janvier suivant et fut reçu par le prieur, qui fit « une petite exhortation », et par les moines en corps. Henri demeura quelques jours, durant lesquels il se rendit compte de la place, porta à l'insé-



Le Mont, plan de St. Pierre, vu du S.

nant dans sa charge. Cependant « les murailles et forteresse de la ville » s'en allaient « toutes à bas, » faute de réparation, et pour les réparer il fallait « d'immenses sommes ». Déjà le gouverneur Richard de La Luzerne avait adressé à qui de droit une requête, qui fut suivie d'un procès-verbal d'état par le lieutenant du bailli du Cotentin. Henri de Bricqueville fit une seconde demande, en vue d'« obtenir un maistre des Requestes ou autre commissaire, député pour faire faire les réparations de la ville du Mont fort en ruines ».

Entre temps, le sieur de Malan, capitaine de la côte de Genets, ayant prétendu astreindre les habitants de Beauvoir et d'Espas à la garde de cette côte, le cardinal de Richelieu rendit une ordonnance portant que, selon la coutume, « ils n'étaient tenus à faire le guet et la garde qu'en la ville et le chasteau du Mont ». En 1639, le lieutenant de la place était l'écuyer Antoine Morin, sieur du Lorier; cette même année, il quitta sa fonction qui fut donnée à l'écuyer Jacques Le Hoult, sieur de la La Guillonnière, que le gouverneur connaissait bien pour l'avoir eu longtemps dans la cavalerie « sous sa cornette. » Le gouverneur, qui revint parfois au Mont, guerroyait dans le Midi quand, à la suite de fatigues au siège de Perpignan, il fut emporté



Le Mont, rempart et hôtellerie.

par la fièvre à quatre lieues de Montserrat, et son corps fut enseveli dans ce couvent célèbre, au mois de septembre 1642. Le roi donna le brevet au fils du défunt, Gabriel de Bricqueville, aussi marquis de La Luzerne et d'Amanville, âgé d'environ treize ans et étudiant à Paris. Le nouveau gouverneur prêta le serment entre les mains du chancelier Séguier, le 17 janvier 1643, et profita des vacances pour venir prendre possession de la dignité.

Le 10 octobre, le jeune gouverneur « fut reçu à la porte de la ville par le major Bernier de la Lande et salué de la mousqueterie, tant des habitants de la ville que des quatre paroisses sujettes au guet et garde de la place, qui se tinrent sur les grèves, et en montant on tirait les grosses pièces vertes. » Il fut ensuite reçu par les religieux qui allèrent « jusques à la porte du moulin à chevaux. » Peu de jours après, il « fist faire monstre des habitants des quatre paroisses sujettes au guet : Ardevon, Huismes, Beauvoir et Espas, sous la conduite du sieur de la Guillonnière, son lieutenant en ce lieu, et d'environ trente-cinq bourgeois de la ville qui pour-

roient estre les officiers de l'ordonnance ». Puis, « le gouverneur s'en retourna à Paris », et un chroniqueur déclare l'avoir « vu deux fois-céans depuis ».

Parmi les Huguenots demeurés à Pontorson, il en est un, le sieur de Lorges, qui se distingua par la violence de son caractère et par la brutalité de ses actes, et dont la plus douce jouissance était de saccager les récoltes des pauvres paysans et de les rouer de coups. En particulier, le jour de l'Assomption de l'année 1644, durant la grand'messe, il vint chasser dans le bourg d'Huisnes et « gasta tellement les bleds que le curé, revestu des habits sacerdotaux, alla avec ses paroissiens se jeter aux pieds de ce Tolila et le prier, à mains jointes, de considérer le tort qu'il faisoit au peuple en chassant ainsy, avec un si grand train de chiens, de chevaux et de gens dans le milieu des champs remplis de bleds qui devoient estre recueillis de bref. » Il jeta des « paroles rudes » au curé, et « ne laissa de continuer sa chasse ». Ni lui, ni ses gens ne firent compte des observations tant des paysans que des religieux Montois et continuèrent à saccager les champs et les jardins de la contrée. Les paysans outrés résolurent d'arrêter les sauvages dévastations du malfaiteur public. Le 17 août 1644, à Ardevon, ouvriers, domestiques et gens « qui faisoient la récolte des bleds prirent les armes et se présentèrent au-devant de la meute des chiens, suivis de quantité de gens à pieds et à cheval, et parmi eux le chef de la bande ». Des explications on en vint à « quelques meslés », et l'un des chiens fut tué d'un coup d'épée.

Le sieur de Lorges se montra comme enragé de la mort d'un chien courant qu'il estimoit 150 livres : sur les observations du prieur, et de D. Romain Thérian, procureur, alors à Ardevon, il passa dans un autre champ, promettant bien de se venger. Le soir même, aussitôt rentré à Pontorson, il réunit une troupe de « bandoliers » qui se couvrirent le visage d'un masque, et, sous la conduite du sieur d'Alicourt, marchèrent sur Ardevon où ils pensaient surprendre les religieux dans les ténèbres de la nuit. Par bonheur, les moines avaient été coucher au Mont. Les bandits s'embusquèrent autour des logis, et au point du jour ils y pénétrèrent par surprise, tant et si bien qu'ils ont « oultrageusement bastu, maltraillé et excédé à coups d'espées, bastons, d'arquebuses et autre armes, tant les domestiques que autres honnestes personnes. » Les moines résolurent de recourir aux voies de justice, et une information eut lieu sans retard. M. de Souvré, informé de ces violences, appuya la réclamation et l'intendant de la généralité de Caen poursuivit l'affaire et « donna prinse de corps », avec 1200 livres d'amende. Le sieur de Lorges

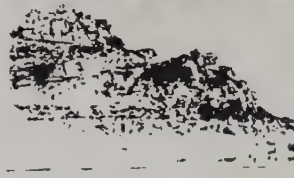
s'enfuit et demanda un accommodement qui eut lieu le 30 septembre 1645, par lequel il s'engagea à ne plus molester les personnes ni gâter les récoltes et à verser 400 livres de dommages-intérêts. Depuis lors, continue le chroniqueur contemporain, auquel nous avons emprunté ces détails pris sur le vif, « M. de Lorges est plus sage, il ne chasse plus si fort en Ardevon, il a retiré tous les chiens que les subjects de la baronnie luy nourrissoient, et je m'assure que quand il attaquera les moynes du Mont, il songera auparavant en cette histoire. »

Vers 1658, la marquise d'Alferac, « désirant avec une passion féminine d'estre saluée gouvernante du Mont, sous le nom de son fils âgé seulement de trois ou quatre ans, ayma mieux l'achepter à prix d'argent du marquis de La Luzerne que de s'exposer à recevoir un refus de sa Majesté. Elle fut reçue en grande pompe et solennité par ses officiers et soldats et tous les bourgeois de cette ville, et plusieurs habitants des villages d'alentour furent mis en armes; l'on tira toute l'artillerie. Le R. P. prieur l'alla saluer et luy envoya le painet le vin qu'on a coustume d'envoyer par civilité aux personnes de qualité. Un an après, elle fut bien aise de trouver l'occasion de se défaire de son gouvernement en reconvrant son argent, entre les mains de M. le marquis de La Garde-Fouquet, parent du surintendant. Le gouverneur vint le 27 juin 1659, fut reçu honorablement par le major Bernier de la Lande et de tous les bourgeois et fut salué de l'artillerie tant de la ville que du chasteau, où le R. P. prieur, suivi de deux ou trois religieux, l'alla saluer et recevoir ». « L'an 1661, le surintendant ayant esté disgracié et arrêté prisonnier à Nantes au mois de septembre et de là envoyé au chasteau d'Angers, peu de temps après, Sa Majesté fit envoyer en ceste place trente soldats sous la conduite du sieur de Selorges, lieutenant au régiment de Picardie, afin de s'asseurer de cette place et du fort de Tombelaine ». On connaît « le gouverneur de ce Mont et celui de Tombelaine, nommé le sieur de Fresne, l'un pour estre parent du surintendant et l'autre pour estre l'un de ses domestiques, et l'un et l'autre de ses créatures. » Mais, par suite de la gêne des habitants, le prieur obtint du roi qu'il ne restât que quatre soldats, payés par le capitaine.

Sur la fin de 1661, le marquis de La Garde, ainsi obligé par le roi, vendit son gouvernement du Mont 10.000 escus à M. de la Chastière, fourrageau de la maison de Candé, lequel y envoya un major et fit son entrée le 20 juin 1662. Il fut reçu solennellement des bourgeois et des habitants des quatre paroisses, et de toute l'artillerie. Le prieur alla au-devant de lui, le harangua, le conduisit à l'église,

puis dans le monastère où on lui présenta une collation fort magnifique en la salle des hostes. » « Après son entrée il vésent l'espace de deux ou trois mois en fort bonne intelligence avec les religieux, mais après il fit beaucoup de remuements sans qu'aucune de ses entreprises ayt réussi à son honneur, et enfin après avoir demeuré en ce Mont environ un an, il s'en est retourné à Paris sans avoir acquis en ce lieu aucun profit ny honneur, ny ainsy, ny contentement. » Après un séjour d'à peu près une année, marqué par quelques différends, M. de la Chastière s'en alla, pour revenir avec sa femme et ses enfants vers la fin de l'été 1664. Par ses exactions le gouverneur eut le tort d'indisposer les religieux et les habitants. Par crainte des Anglais, il demanda au roi de détruire l'ombelaine, idée qui fut trouvée « absurde, impie et dommageable », on s'y mit deux compagnies. En conséquence, le 10 janvier 1666 on vit arriver une compagnie de piétons du régiment de Picardie, capitaine Berger, qui était en garnison dans les places des environs. Le 7 mars 1666, il arriva une seconde compagnie du régiment de Picardie, avec pour capitaine M. le baron de Broye.

Le gouverneur exerça maintes vexations à l'égard des religieux à propos des clefs du poulain, des provisions, des fenils, jusqu'à changer les gardes des serrures. « Le 17 mars ayant reçu, par ordre du roy, le connestable de Fongères et le sieur des Fauscherries advocat et senechal du pincuré de Villamér, pour prisonniers d'estat, avec charge de les bien garder le gouverneur en profita pour « s'emparer de la chambre dite de l'abbé, derrière la grande salle dudit abbé, où se voit



Conestable. Piétons. Le Sel.

cette belle cheminée sur le manteau de laquelle est une vigne de pierre artistement travaillée. » « Le 6 juillet, une compagnie de piétons du régiment de Normandie remplaça celle de M. de Broye, avec pour capitaine Champellier. » Comme « les vexations et adgrades » du gouverneur ne faisaient qu'augmenter, les religieux adressèrent une plainte à l'abbé de Souvré, qui fit parvenir une supplique au roi en le priant de faire une enquête. Le roi commit à cet effet Chamillard, intendant de justice en Normandie, assisté de M. de la Broie, procureur.

Effrayé par cette perspective, le gouverneur grimpe haut vit son

taire, M. de Souvré, grand-prieur de France, pour qu'il demandât ce gouvernement au roi. Louis XIV le lui accorda, et « cette nouvelle réjouit fort les religieux et habitants, lesquels en firent des feux de joie avec les salvades et descharges de l'artillerie, tant de la ville que du chasteau ». Après le départ de la compagnie qui se retira à Dunkerque, le P. prieur, suivant l'ordre du gouverneur et abbé, et comme son unique lieutenant, désigné par lui en son absence, « fit diviser toute la bourgeoisie en six escouades, chacune composée de 9 ou 10 hommes, dont une escouade monteroit tous les jours en garde à la porte de la ville, dont trois hommes de cette escouade seroient tirés pour garder jour et nuit la porte d'en haut du chasteau, avec un de nos trois portiers que nous avons restabli à la seconde porte: lequel, selon l'ancienne coutume, apporte tous les soirs la moitié des clefs de chasteau à la porte du R. P. prieur, et le matin, les vient quérir pour ouvrir les portes du chasteau. Mais le gouverneur n'estant résidant, on porte toutes les clefs au R. P. prieur, et pour les clefs de la ville, en l'absence de M. le gouverneur, elles sont portées, les soirs, en la maison du capitaine ou sergent des habitants ». « Le 1^{er} mai 1668, le R. P. prieur fit arborer solennellement sur la porte de la ville et du chasteau le blason du nouveau gouverneur.

Au point de vue militaire, la période suivante présente quelques détails à noter. Parmi ceux-ci, on voit une « Réparation ordonnée



aux murailles du Mont-St-Michel par arrest du 21 août 1731. — Le sieur de Caux, ingénieur en chef sur les costes de Normandie a esté envoyé au M.-S.-M. pour y faire un devis des réparations nécessaires à faire aux murailles de la ville. Ce devis a monté à la somme de 5,136 L. et il a esté ordonné par arrest du 3 avril 1731 qu'il seroit procédé à l'adjudication au rabais et que le payement de ces ouvrages seroit fait par les soufermiers des domaines de la généralité de Caen, ausquels il en sera tenu compte par S. M., sauf à estre pourvu au remplacement de la d. somme en trois années sur la province de Normandie. Ce remplacement a esté ordonné par arrest du 21 courant suivant, et il a esté ordonné que cette somme sera imposée en deux années consécutives à commencer de l'année 1732 sur tous les habitants taillables des trois généralités de la province de Normandie au mare la livre de leur détail ». [*Portefeuilles de Gauguier*, B. N.].

En 1775, alors que le monastère était régi par économat, comme les tours et le porche de l'ouest de l'église menaçaient de s'écrouler,



Cardinal L.-I. de Montmorncy,
dernier abbé, gr. Autourel

on décida d'abattre les trois premières travées. A cette occasion, d'après la volonté du roi, l'ingénieur Fontiaë dressa trois plans avec légende et cotes de l'abbaye, qui sont les plus précis et les plus précieux que l'on possède. Naguère nous les avons consultés et photographiés chez le savant chanoine Pigeon, qui avait recueilli tant de souvenirs et d'objets relatifs au Mont. Ainsi qu'on peut l'observer, on y mentionne notamment : les souterrains à l'abri de la bombe, les chambres du gouverneur, des exilés, la fonderie, les magasins à boulets, les citernes, le pérystyle et la chapelle souterraine,

les prisons, la cage de fer, l'infirmerie, l'hôtellerie, les détails du logis abbatial, des lieux réguliers et de l'église avec sa lanterne.

A en juger par le pâle récit des événements accomplis en cette région privilégiée, l'éclat des Gestes militaires répond parfaitement à la splendeur du théâtre sur lequel ils se sont déroulés. Le Mont,

citadelle géante, est vraiment une épopée nationale de granit, dont les strophes attendent un chantre inspiré. Le Chatelet, le Grand-Œuvre et la Merveille en particulier sont de véritables prodiges d'audace, de génie, de science et d'art, d'une superbe harmonie de lignes et de tons, suprême triomphe de toutes les difficultés de la terre et de la mer. A propos de ces merveilles, Viollet-Leduc, dont la haute compétence s'impose à tous, a écrit : « Les grands bâtiments qui domment sur la pleine mer au nord peuvent passer pour le plus bel exemple que nous possédions de l'architecture religieuse et militaire au Moyen âge ».

En vue de répondre aux divers besoins de la vie monastique, aussi bien qu'aux exigences de la sécurité et aux généreuses libéralités dont les religieux se plaisaient à favoriser les souffrants et les déshérités, l'abbaye était dans la nécessité de posséder des revenus et des domaines. Nous avons à exposer sommairement cet autre aspect de l'histoire Montoise.



Salle du gouvernement, vu



Ardevon, le prieuré et le nef, dépendant du Mont

XV. — LA BAILLIVERIE *ou l'administration temporelle*

Hospitalitatem sectantes
[Épître de S. Paul aux Romains, xiv, 13]



Dans les chapitres précédents, plus d'une fois il a été traité de la question de la gestion temporelle du couvent Montois. Mais, c'était à propos d'autres considérations, et il importe de grouper les indications qui regardent les « appartenances » et coutumes seigneuriales. L'abbaye détenait un bon nombre de fiefs dont l'administration temporelle était aux mains du père procureur, choisi par la communauté. Le chartrier,

réorganisé par Pierre le Roy, renfermait les titres, contrats et papiers qui concernaient la gestion du monastère et de ses domaines.

Les moines possédaient les baronnies de Saint-Pair, de Genets et d'Ardevon. Au cours du moyen âge, pour services militaires ou redevances diverses, ils aliénèrent certaines terres, qui furent pour plus d'un tenancier le point de départ de l'origine nobiliaire. Parfois ces domaines étaient convoités par des voisins ambitieux, qui s'arrangeaient de quelque coin : tels, au ^x^e siècle, Thomas de Saint-Jean, Robert, « qui prit de quoi faire un pré », et Vauquin qui s'empara de « quatre salines » à Poterel. Dans le fief d'Ardevon, Hilger et Gilbert d'Avranches se rendirent coupables de violences et d'injustices.

L'abbaye, en 1088, fut l'objet de la munificence de Robert, duc

de Normandie, le fils du très glorieux Guillaume, roi d'Angleterre, qui, pour son salut et celui de ses parents, donna aux religieux une foire annuelle à Avranches, et, à Rouen, un brevier pour bûche. A la fin du x^e siècle, deux seigneurs d'Avranches, Guithmon et son fils Guillaume, fixent notre attention : celui-ci octroya aux religieux l'âme des vavassories qu'il possédait à Laot, à la condition de leur octroyer la sépulture au Mont. Au commencement du xiv^e siècle Robert le Bouteiller donna sa coutume dans le chetel de Dinant ; en retour, il sera enterré au Mont et on lui fera un service religieux ; la donation fut « déposée » sur l'autel abbatial avant la fête de St-Michel.

La main de l'abbé s'étendait paternellement pour défendre ceux qui lui étaient confiés. Au temps de l'évêque Jean, les ministres du prélat ne se faisaient pas faute de vexer le clergé et les habitants du Mont à l'occasion de citations devant le for judiciaire, sans tenir compte des difficultés provenant de la mer ou des incursions bretonnes. L'abbé Ramulphe s'en plaignit, en 1061, auprès de l'évêque qui fit droit à la requête. On arrêta que l'abbé remplirait au Mont les fonctions d'archidiacre et, à ce titre, jugerait les causes mineures, tandis que l'évêque se réservait les causes majeures, telles que mariages, épreuves par le fer, etc. En retour, l'abbé devait offrir chaque année au prélat un vêtement convenable, trois livres d'encens et autant de poivre, avec six tablettes de cire et six cierges, à la fête de la Purification. En outre, les moines devaient se rendre annuellement en procession avec le chef de St-Aubert, à la cathédrale Saint-André, où ils recevaient le chrême pour le baptême des enfants.

Parmi les gentilshommes de cette époque qui s'unirent généreusement, on remarque Robert de Ducey, avec sa femme Cecile et leur fils Guillaume, qui fit don de la dime de Longère, diocèse de Coutances. Un peu plus tard la donation fut confirmée par Guillaume seigneur de Ducey, de concert avec son frère Robert, venus au Mont. Guillaume, s'approchant de l'autel, mit la main sur une relique et jura de respecter la volonté du donateur. En mémoire, l'abbé accorda à Guillaume « un palefroide d'un aussi grand personnage et deux sols à Robert » (1).

Au temps de Philippe-Auguste, l'abbaye détenait sept fiefs, des quels « le seigneur roi avait un demi-fief au bourg de St-Jean le Tho-

(1) Dans les rôles de l'Échiquier de Normandie pour l'année 1188, l'abbé rend compte de 277 l. 5 s. 2 d. pour la fin de sa dette au receveur de la baillie d'Avranches. A la même époque, pour la solde des « servants » ou soldats qui gardaient les marches, les hommes de Pontorson devaient 200 l., ceux des Genets 450 l., et ceux de St-Léonard 100 l.

mas ». Les seigneurs d'Avranches figurent au premier rang des bien-fauteurs. A l'occasion, les moines ne manquaient pas de protester contre la violation de leurs droits. En 1329, comme on avait emprisonné à Avranches un larron, qui dut payer 5 sols « au geolier et au sergent de la ville », les religieux réclamèrent le délinquant comme de leur ressort et le lieutenant le rendit « nud en la chemise ».

L'abbaye eut à soutenir quelques contestations avec l'évêque d'Avranches et le seigneur de la Roche-Tesson, au sujet de « la prise



Pèlerins du Mont, ms. Avr. 138.

des oyseaulx gentils dans la terre et gresves de Carolles ». Les prétendants furent contraints de reconnaître qu'ils n'avaient « point de droiet en la tente des d. oyseaulx gentils » en Carolles, qu'autant que les moines « leur en auroient donné permission » (1329-31). La pêche était également matière à litige, et le seigneur de Carolles ayant pris un esturgeon sur la grève, finit par avouer qu'il n'avait « aucun droiet dans la pesche des esturgeons. » En 1334, un « poulain espavé trouvé sur

la terre de Genest », revenait aux religieux comme seigneurs. Néanmoins le vicomte d'Avranches le fit arrêter au profit du roi, mais, sur la protestation des moines, le vicomte le rendit. Il fut de même pour « un vaisseau qui aborda sans maître à Genest ».

La Féodalité avec ses institutions complexes était comme le cadre puissant, dans lequel se développait la vie nationale. Du modeste lopin de terre occupé par le manant aux opulents domaines du haut suzerain, la hiérarchie agraire et personnelle réglait les rapports, les juridictions, la réciprocité des droits et des devoirs, en un mot tout le fonctionnement de l'organisation politique et sociale. Cet ensemble d'institutions était régi par des règles, dont plusieurs avaient un caractère général, mais dont la plupart variaient suivant les provinces en possession d'usages particuliers. Afin de faire mieux comprendre la situation temporelle de l'abbaye, nous résumerons à grands traits la coutume de la Normandie dont le Mont dépendait.

Tout domaine y est noble, roturier ou en franc-alleu : ce dernier ne connoît supérieur en féodalité et n'est pas sujet à droits seigneuriaux ». On peut détenir une terre de quatre facons ou « quatre sortes de tenures » : par hommage, parage, amoné et bourgage. »

L'*hommage* est lige ou simple, selon qu'il est dû au roi ou à autre seigneur, à la mort ou mutation du vassal, en la maison seigneuriale du fief. « A faute d'homme, aven non baillé, droit et devoirs seigneuriaux non faits, le seigneur peut user de prise de fief, quarante jours après le décès ou mutation du dernier possesseur ». — « La tenure par *parage* est quand un fief noble est divisé entre filles ou leurs descendants par représentation ; les aînez font les hommages aux chefs-seigneurs pour eux et leurs puînez, et les puînez tiennent des aînez par parage sans hommage ». — Le fief en *bourgeoisie* est exempt des divers droits coutumiers et n'est tenu qu'à la simple déclaration en laquelle il exprime les rentes et redevances qui sont dues. — Dans le fief baillé par *aumône* à l'Eglise, les droits du seigneur ne sont en rien diminués, et ils seront remplis par le bénéficiaire qui devra « bailler homme vivant mourant et contisquant » pour les acquitter. Pourtant, si l'Eglise a possédé un fief par quarante ans sans bailler cet homme de for ni indemnité, elle le tiendra en pure aumône, sous l'obligation de la simple déclaration.

Le condamné à mort, au bannissement et aux galères à perpétuité perd le domaine au profit du seigneur, qui devra les charges de droit. Le seigneur recueille les biens des vassaux en descendance et ligne éteinte ou héritiers jusqu'au septième degré inclusivement, aux charges de droit ; de même les héritages des bâtards « non légitimés par action de prince », ou « n'ayant enfants procréés en loial mariage » ; de même pour les meubles des suicidés, si ce n'est « par force de maladie, de frénésie ou autre accident » ; et les parents doivent être soigneux de faire mettre en sûre garde ceux qui sont troublez d'entendement, pour éviter qu'ils ne fassent dommage à aucun ».

Les héritiers de celui qui a fait profession religieuse doivent relief et hommage au seigneur, et de leurs vassaux, ils reçoivent demi-relief. Le seigneur féodal peut retirer le fief mouvant de lui et vendu par le vassal, « en payant le prix et loiaux couts » ; de même pour le domaine roturier en son fief, à la charge d'y faire le service de prévôté jusqu'à ce qu'il soit réuni au fief.

Outre les plaids, ou assises ordinaires, le seigneur peut tenir chaque année, avant le quinze juillet, un gage plège où devront comparaître, sous peine d'amende de 5 sols, tous les tenants en personne ou par procureur, pour être le prévost et reconnaître les droits et devoirs. Le seigneur a droit de varech à cause de son fief « tant qu'il s'étend sur la rive de la mer, et des choses gaves », ou

épaves. Les terres d'alluvions viennent aux héritages contigus, à charge des droits seigneuriaux. Le trésor appartient au domaine où il a été trouvé, soit du roi, soit du seigneur; mais, si c'est dans la nef de l'église ou le cimetière, il revient à la fabrique, et si c'est dans le chemin, il est à celui « qui doit entretenir le chemin ou chancel ».

Pour ce qui est des successions, « le mort saisit le vif », et le plus prochain héritier majeur doit déclarer en justice dans les quarante jours s'il entend renoncer à la succession, sinon il devra payer les dettes. Le fils aîné, noble ou roturier, est saisi de la succession, pour en faire part aux puînés et « fait les fruits siens jusqu'à ce que le partage soit demandé par ses frères ». « Par profession de religion, l'héritage des religieux profès vient au plus prochain parent. » Les enfants des condamnés succèdent, « pourvu qu'ils soient conçus lors de la succession échue ».

Les fiefs nobles sont impartageables; mais, quand il n'y a que des filles, le fief de haubert peut être divisé jusqu'à huit parties. L'aîné peut prendre par préciput tel fief que bon lui semble en chaque succession paternelle et maternelle, et laisse le reste à ses puînés; et s'il est mineur, le choix est fait par le tuteur. Tout testament doit être passé devant le cure ou vicaire, notaire ou tabellion, devant deux témoins idoines, âgés de 20 ans accomplis et non légataires.

Prescription paisible de quarante ans vaut titre, excepté le droit de patronage des églises, et les actions personnelles et mobilières sont prescrites par trente ans. Marchands et gens de mestier ne peuvent faire action après les six mois passés du jour de la première délivrance de leurs marchandises, sauf s'il y a acte ou obligation; mais, pour certains états comme drapiers, merciers, orfèvres et « autres marchands grossiers », maçons, charpentiers, couvreurs, laboureurs et autres mercenaires, la durée de la prescription est d'un an; et les taverniers et cabaretiers n'ont aucune action pour vin ou autre chose par eux vendue en détail, par assiette en leur maison; ni parentement les maîtres des jeux de paulme pour étouff, ou balle, par eux fournis.

Parmi les divers droits, figurent ceux « de varech et de choses gales », ou tout ce que l'eau jette à terre par tourmente et fureur du vent, ou qui arrivent si près de terre qu'un homme à cheval « peut y toucher avec sa lance ». La garde en appartient au seigneur du lieu où lequel il est trouvé; mais il ne le peut enlever sans qu'il ait été vu par la justice du roi. Quant au souverain, il a le plet du lion, qui comprend l'or et l'argent en quelque espèce qu'il soit, en valets, en monnayé ou en masse, pourvu qu'il vaille plus

de 20 livres : chevaux de service, franes chiens, oiseaux, yvoire, corail, pierreries, écarlate, le vair, le gris et les peaux zibelines, qui ne sont encore appropriées à aucun usage d'homme, les troussaux des draps entiers liez, et tous les draps de soye entiers, et tout le poisson royal, qui de luy vient en terre sans aide d'homme, sauf la baleine » 1).

A la lumière de ces observations, l'histoire féodale du Mont nous apparaît sous son jour véritable. Au reste, nous n'avons pas à entrer ici dans des détails pour lesquels l'espace nous ferait défaut, et nous devons nous en tenir à quelques indications. Nous trouvons des renseignements utiles dans un long rapport que l'abbé Nicolas Le Verrier fit, en 1337, au commissaire du pays. Le couvent possédait alors cinq prieurés dans le diocèse d'Avranches : Brion, Genêts, Pontorson, Balan et Tombelaine ; en outre, l'île de Chausey était la résidence de deux moines 2). Les offrandes des pèlerins produisent annuellement onze cents livres.



Eglise de Genêts, côté sud, sur vallon.

D'un autre côté, les charges du Mont sont relevées avec soin ;

(1) Le texte des *Coutumes du pays et duche de Normandie*, dont nous extrayons ces renseignements, avait été arrêté, en 1383, « en la grande salle du manoir archiépiscopal de Rouen par les gens des trois états », en la présence des commissaires royaux.

(2) Le quartier de froment valait 12 sols, mesure de Pontorson, et 10 s. mesure de Genêts : le terrage des vignes de Dragey rapportait 300 setiers, le setier valant alors 2 sols ; à Brion, elles produisirent 15 tonneaux *dolia grossa* : le tonneau estimé d'ordinaire 60 sols. L'absence du cidre dans cette pièce de terre peut faire croire qu'il ne faisait pas partie de la boisson de la contrée. Quoiqu'il en soit, en Anjou, les vignes donnent en moyenne dix muids, le muid estimé 70 sols.

sans parler de la situation au milieu des grèves, du flux et reflux de la mer, « des deux fleuves qui gênent l'accès », de l'élévation qui expose l'abbaye à tous les vents et les orages, les réparations des édifices entraînent chaque année une très forte dépense. Au surplus, le couvent doit au roi pour ses armées cinq chevaliers, et l'on déclare que le nombre des religieux est ordinairement de quarante.

Un acte officiel de 1340 porte que tous ceux qui doivent « servir à l'armée » du roi, aient à se trouver « en armes en chevaux, chescun selon ce que il doit » ; l'on y voit que « les religieux, abbé et couvent du Mont doivent au d. seigneur cinq serviges de chevaliers en temps de guerre, quarante jours pour ceu que ens tiennent de lui » (1). Le chantre a dans ses attributions la charge de réparer et tenir en bon état les livres, d'acheter le parchemin nécessaire et d'avoir un scribe sous sa direction.

D'après une charte de Philippe de Valois, au xiv^e siècle, les religieux ont toujours été en possession « de certaines tentes à faucon et spécialement de deux tentes l'une juxte Biauvaier, et l'autre à Karoles », et elle ordonne de les laisser « prendre en ycelles faucon, torcelles et autres oyseaux ». En 1360, le roi confirma les moines dans « leurs droitz de varecq, choses gaires et esturgeons, et autres poissons à lard dans l'estendue de la baronie de Saint-Pair ». D'autre part, un acte constate que les religieux n'étaient pas tenus de garder les chiens du comte de la Marche, en dépit de ses prétentions. Pour la tenue des assises, on voit d'ordinaire l'époque de Pâques et de la Saint-Michel.

Charles V ratifia les droits du couvent sur le transit des marchandises par eau. A l'encontre du seigneur de Briqueville, qui amenait « marchandises venant en nefz et autres vesseaulx de mer », il maintint l'abbaye dans « les coutumes et autres devoirs » lui appartenant.

L'abbé Geoffroy, désireux de « rendre splendide le service » de l'église, en particulier à la solennité de l'Archange, le 29 septembre, résolut d'avoir « un homme d'armes pour garder au coing de l'autel du saint, ou bien à la porte du corps de garde de Belle-Chaire ». Il s'entendit avec Pitelou, seigneur du fief d'Aucev, auquel il laissa le dit fief, à la charge de payer 10 sols de rente et de fournir un homme d'arme à la solennité. Au surplus dans le livre rentier, ou « Guandier de l'abbé Pierre », on lit la série des fiefs concédés avec

1 Les quatre chevaliers étaient les seigneurs de Briqueville, de Menildrey, de Montrey, de Noyant, et les religieux devaient « le liers à cause du fieu de Beauvoir ».

la charge de fournir un homme ayant gantelets, bouclier et lance », en temps de guerre, durant le flux et reflux de la mer, et à la fête de S. Michel. Tous les hommes d'armes, après la grand-messe de ce jour, vont dîner au réfectoire ».

Ici, se place un incident qui éclaire l'état des mœurs et des institutions. Au cours de la guerre de Cent ans en Normandie, vers 1419, Henri V d'Angleterre se plaisait à spolier les seigneurs demeurés fidèles au roi de France, pour récompenser ses créatures. Une femme se présenta devant le bailli du Cotentin et lui remit un placet attestant que Gilles de Guitton, chevalier de Rhodes, « navré et bourlé contre ses chefs, avait eu des relations intimes avec une Hongroise, appelée Marie Ysera, et qu'il en était né un fils. Avec cet enfant on avait donné le nom de Jehan de Carnet, et un acte authentique lui octroyait « le fief et hébergement de la Pomeñtière, séant en cette seigneurie de Carnet, en telle manière que, lui venu en âge, il puisse entrer en l'hommage du seigneur de Carnet, nostre chier neveu ». La suppliante, qui était Marie Ysera elle-même, vit sa requête accueillie favorablement par la juridiction compétente.

Parmi les abbés qui contribuèrent avec le plus de diligence à la bonne tenue du temporel de l'abbaye, nous avons salué Pierre Le Roy, qui fit copier et classer les actes en des registres spéciaux. Dans la suite, au xvr^e siècle, l'abbé trouva en la personne de l'avocat Pierre Bérard, sieur de Brouhê, un représentant d'une admirable fidélité. Celui-ci passa dans le chartrier trois années à compiler tous les documents, et, en 1626, il acheva l'Inventaire qu'il fit relier en veau rouge, travail fort utile pour l'ordre et la conservation des titres. Suivant la réflexion d'un historien, cet « intendant des réparations des logis et édifices de l'abbaye » prouva ainsi qu'il était « homme de bien très affectonné à son maistre ».

Ainsi que nous l'avons vu précédemment, le castel de Brion était la maison de campagne favorite des religieux. Les abbés du xvr^e siècle, notamment, embellirent cette résidence, qui conserve d'agréables souvenirs du passé dans son parc, sa double façade, sa pittoresque porte latérale, et telle gracieuse plaque de cheminée. Ce séjour formait avec l'austérité de la vie coutumière une aimable diversion, qui ne faisait pas perdre de vue l'abbaye se silhouettant à l'horizon.

Parfois la justice était exercée pour des motifs d'ordre disciplinaire. En 1548, Renaut Quintel, « écuyer de morte-paye de la place du Mont », que tel chroniqueur qualifie même de lieutenant, était « tenu » de « tenir sa femme et servantes dans le dit chasteau et abbaye ».

Les religieux, forts des « privilèges » qui leur avoient été octroyés



Seigneurie de Brion, façade principale, xv^e et xvi^e s.

par les rois de France, en appellèrent au juge d'Avranches. La sentence n'ayant pas réussi à vaincre l'obstination de l'écuyer, les bénédictins saisirent de l'affaire le capitaine René de Batarnay.

Celui-ci, par ordonnance du 10 mars, fit signifier à R. Quintel qu'il eut à « mettre sa femme dehors ».

Un usage d'un caractère particulier demande à être signalé. L'année 1576 vit l'établissement au Mont du « premier frère lay », et Henri III, par lettre du 14 juin, institua « un frère lay, soldat estropié, pour recevoir pension sur l'abbaye ». Son nom était André de Lozières. Reçu d'abord par l'abbé, il se présenta ensuite aux moines, car il s'agissait de savoir qui solderait la pension. Les religieux s'assemblèrent au chapitre. Après avoir beaucoup verbalisé au préjudice de M. l'abbé, sur la manse duquel ils protestèrent de renvoyer le paiement de la pension, les moines « le reçurent ». Le nouvel hôte se montra reconnaissant et, « en témoignage d'affection et de remerciement », il « fournit pitance de vin à toute la communauté ».

Parfois, tel seigneur quittait son castel pour le couvent et



Brion, vue latérale, xv^e et xvi^e s.

échangeait le pourpoint contre la bure monastique. En particulier, au xii^e siècle, Raoul de Pincey se fit religieux au Mont avec son fils Jean, et donna à l'abbaye toute sa dime et la moitié de sa terre de Mondaignié. On voit un novice, lors de sa réception « l'habit monachal », offrir un objet, par exemple « un vase blanc en argent ». Le 8 juin 1580, le sieur de la Poulinière, à l'occasion de la récente entrée de son fils Jacques Lancesseur, donna une coupe d'argent doré du poids d'un marc. A ce propos, un chroniqueur du xvii^e siècle fait observer que « en cette abbaye du Mont, et presque toutes les aultres de Saint-Benoît, les moynes se servaient de tasses d'argent pour boire, et aussy d'aultres vassailles d'argent, mesme au convent. »

Parmi les droits de l'abbaye, on comptait celui de « coutumes et trépas des marchandises, » et celui de « coutume des salines. » Ainsi, le 11 juin 1631, on affermait pour six ans, à Guillaume Gilbert les Forges, bourgeois du Mont, le « trépas » moyennant une redevance annuelle de 7 livres, en réservant le droit de coutume des salines de Montitier et d'Ardevon, et la confiscation des marchandises au-dessus de 18 livres. Pour ce qui est de la dime ordinaire, contrairement à la sentence du bailli du Cotentin, le parlement de Rouen, par arrêt du 18 août de la même année, maintint aux moines (et non pas à Jacques Durand, docteur en la faculté de Paris, chanoine théologal d'Avranches et curé de Servon) les deux tiers des dîmes de cette paroisse, consistant « en blés noir, poires, pommes et fillaces, » ainsi que des grosses dîmes.

On sait que les tenanciers de certains fiefs dépendant du convent étaient obligés de faire le garde en l'abbaye, notamment le jour de Saint-Michel. Quelques-uns tentaient parfois de s'affranchir de ce devoir féodal. Aussi, le lendemain de la solennité Micheline de l'année 1637, les religieux, représentés par leur procureur et cellérier D. Huillard, convoquèrent les hommes « subjects dans le corps de garde sous Belle-Chaire ». Les officiers de la baronnie d'Ardevon firent l'appel « à haule voix ». Les absents furent condamnés à 3 livres d'amende, et le sénéchal d'Ardevon, Jean de la Noë, rendit une sentence par laquelle les susdits étaient contraints à se trouver dans le corps de garde, « armez de toutes pièces, ou gens pour eux capables de faire la fonction, desquels ils répondront ».

Il a été question ailleurs des fonctions spirituelles du prieur et de l'archidiacre. L'une des attributions était l'inspection des poids et mesures dans la ville. Pendant assez longtemps, les supérieurs continuèrent de faire ce contrôle, et le prieur D. Jevardat, le 22 mai 1667

le premier « fit la visite des mesures, des pots et pintes et aultres mesures dans les cabarets et hostelleries », où l'on vendait du vin et du cidre. Ayant « trouvé plusieurs vaisseaux trop petits, il les a cassez et contusquez, condamnant les delinquants en l'amende. »

L'abbaye possédait aussi le droit de moulin banal, où l'on devait faire moudre le blé. A cet égard, les habitants d'Huisnes, sujets de la baronnie d'Ardevon, s'obligèrent par devant notaire à aller « moudre leurs grains aux moulins de Saint-Benoit de Bevron, à faulte de ceux de Montilier, comme à l'accoustumé. »

La juridiction sur une portion de la baie emportait le droit d'ancrage. Comme l'anglais Josué Bartelett avait ancré une barque et un petit bateau sur les grèves et se refusait à acquitter « les droicts seigneuriaux » dus à la baronnie, le 20 février 1643, d'Alibert, conseiller du roi et président de l'élection d'Avranches, condamna l'inculpé à payer 100 sols pour la barque et 7 sols 6 deniers pour le bateau.

Au cours des années suivantes, on relève divers actes d'administration. En 1644, on fit un emprunt de 3.000 livres faisant 150 livres de rente, à Charles Blanez, demeurant à Meaux, et 2.400 livres en furent remboursés à M^r Mouchard, prêtre à Paris. Cette même année, Jacques de Souvré afferma à Bourdet, sieur de la Fontaine, une partie des dépendances de l'abbaye, à condition de payer ce que l'abbé devait aux moines, moyennant 28.000 livres. Le bail réserve aux religieux « le droit de pêche dans la mare de Bouillon, celui de colombier à Genest, et le traict de dixmes de S. Michel en la paroisse de Ponts T). ». En 1645, le convent acheta de Jacques d'Alibert, sieur du Dezert et président de l'élection d'Avranches, « le four à ban » d'Espas pour 250 l. : ce four était auprès du chemin tendant de Pontorson à Avranches, près le cimetière. Un arrêt du parlement défendit de pêcher et chasser sur les dépendances de l'abbaye. Divers baux, ou « fieffes », sont faits à charge, entre autres droits feudaux, de deux ruchers de sel blanc, « comble, mesure de Flagé ».

Le procureur du convent fit signer à plusieurs bourgeois du Mont une nouvelle reconnaissance des rentes dues tant à l'au-

1 Cet acte baillait à ferme « les terres et baronnies de Saint-Pair sur-Mer, Genest, St-Jean-le-Thomas, le pré de Hesse, la seigneurie de Bouillon, le prieuré et seigneurie de Cincalle et St-Méloir, près Saint-Malo », ainsi que 182 livres de rente sur le S^r d'Espinay et 104 l. 6 s. 8 d. sur le S^r Digueville, pour le prix annuel de 21. 70 livres à payer en deux termes. En outre, le fermier paiera sur la baronnie de St-Pair, à l'aumônier de l'abbaye, 90 quartiers de froment et 18 quartiers d'avoine.

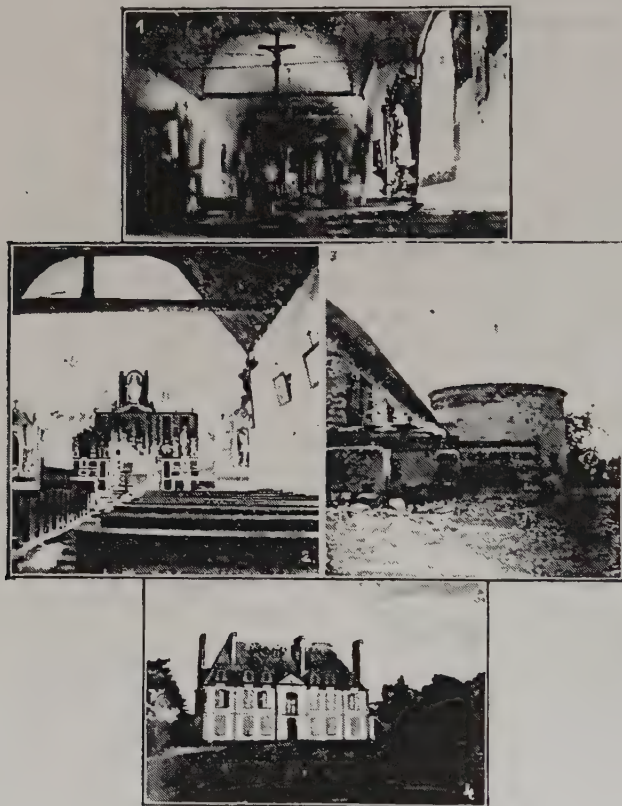
mônerie qu'à la trésorerie. Aussi bien, les religieux gèrent les domaines en bons pères de famille. Le bois d'Éclapès de Loyselière, étant de nulle valeur, les moines s'en firent le domaine « pour estre la terre cultivée et semée de glands pour faire bois taillis ou nouveauz layes ».

La pêche jouait un rôle important dans la tenue économique, et parfois elle comprenait de superbes pièces. Ainsi le 17 juillet 1643, on prit un marsonin long de dix pieds entre le Mont et Tombelaine, « En l'endroit où il s'est échue, il avoit fait une si grande fosse à force de se débattre et estoit plein tout court d'eau, ce qui donna beaucoup de peine à plusieurs hommes de le retirer avant le flux de la mer ». On le missa au monastère à l'usage de la rone des poulains. Le 19 et 20 mai 1646, entre le Mont et Tombelaine, on pêcha deux esturgeons, dont un « parfaitement beau ayant neuf pieds et demi de long » ; l'un fut servi au recteur au dîner des moines », et l'autre fut envoyé à Mgr Roger d'Amont, évêque d'Avranches.

Ces poissons eurent des conséquences et furent réservés aux baillifs fait aux pêcheurs ; néanmoins, dit un chroniqueur, on leur donna quelque pièce d'argent pour leur peine de les avoir pris. Le 21 juin, de la même année, on captura dans le Couesnon un poisson appelé Chandron, long de 10 ou 11 pieds. Celui-ci, assez court et d'un marsonin, en diffère en ce qu'il est noir et a le bec court, tandis que le marsonin est de couleur « cardorsine » et a le bec au pointu. On en fit saler une grande quantité et, un an après, il était encore du salé à Ardevon, où les valets s'en nourrissaient, les jours maigres. Plus tard, les pêcheurs du Mont prirent dans la rivière, près de Tombelaine, un turbot long de 3 pieds et le portèrent aux moines, qui les gratifièrent de 11. 10 s. pour boire. Une autre fois, on prit un marsonin de cinq pieds et demi dans la rivière entre le Mont et Tombelaine. On en donna aux hôtes, et le reste fut pour la communauté, composée de vingt-cinq moines et de cinq ou six serviteurs.

L'exercice du droit de propriété ressemble à un arbre dont les rameaux s'enveloppent d'épines protectrices, tour à tour défensives et offensives. Jean Blondel, cure de Beauvoir, réclamait des droits de dîmes au couvent, et l'affaire fut portée devant le siège d'Avranches. Par sentence du mois d'avril 1646, le lieutenant général Richard Le Conte ordonna que les moines et le cure partageraient les dîmes par moitié, à la réserve de la dîme des pommes, poires, bois taillables, aigreaux, cochons et oysons, qui demeurerait au cure. D'autre part, le manoir de Beauvoir et ses dépendances appartenaient au

moines, sera exempt de la dime. Aux religieux, il incombera de fournir de grange pour serrer les dîmes et l'on y fera le partage. Les religieux n'acceptèrent pas cette décision et en appelèrent au Parlement. Une sentence de celui-ci les maintint dans l'exemption de tous droits de dîmes, « en toutes espèces, tant de gros bleds que verdages et fruits de grâces, pour le manoir de Beauvoir » et ses dépendances.



1-3. Ardevon, église et prieuré. 2. Église de Beauvoir. 4. Château de Moidrey

Seront cependant sujettes à la dime, à l'instar des autres de la paroisse, les terres acquises par les moines depuis qu'ils sont seigneurs d'Ardevon.

D'autre part, le roi ayant mis une taxe extraordinaire sur tous les bénéfices, l'abbaye, pour la manse conventuelle et les offices claustraux, fut imposée à 800 livres. Sous l'abbatîat de Jacques de souvré, en 1647, les abbayes du Mont et de Saint-Denis empruntèrent

conjointement, la première 5,000 l., et la seconde, 7,000 l. : ce dernier emprunt était en vue de rembourser le sieur de Villiers pour 6,300 l., et les moines de Saint-Serge pour 800 l., faisant 350 l. de rente au profit de M. Nicolas de la Harpe, doyen de Noyon. La même année, par l'intermédiaire de M. de Souvres, on fit remise au couvent des droits de traites foraines sur les provisions destinées aux religieux, droits se montant annuellement à cent livres.

Les hommages féodaux étaient reçus d'ordinaire par un délégué du prieur. Le 6 février 1647, D. Fr. Le Sueur était député pour recevoir « la foy » de René de Verdun, écuyer, en raison de « ses fiefs de Balent, de Ménard, du Bourdonnet et du Moulin, relevant de la baronnie d'Ardevon. » Au rapport du chroniqueur contemporain, « le dit sieur quitta son espée et, teste nue, a mis ses mains entre celles du père, lui disant : Mon Révérend Père, au nom de MM. les religieux de l'abbaye du Mont Saint-Michel, seigneur de la baronnie d'Ardevon, je demeure vostre homme à vous porter foy et hommage contre tous (sauf la feaulte au roy) à cause de mes fiefs de Balent, Mesnard, Le Bourdonnet et le Moulin du dit lieu. » — D. François luy repartit ces mots : « Monsieur, je vous y recéis, sauf nos droiets et l'aultruy. » A son tour, le 13 juin 1647, Jacques de Montgommery, comte de Lorges, fit la foi et hommage pour sa seigneurie de Soligny relevant d'Ardevon, entre les mains de D. Le Sueur, procureur du Mont « quant à ce, » en présence de Jean de La Noue, sénéchal, de Guillaume Gilbert, greffier, et du sieur de la Guittomière, procureur fiscal de la baronnie d'Ardevon. « Il arriva à l'audition viron 10 heures du matin avec quatre ou cinq cavaliers : de là il fut conduit au manoir d'Ardevon, où estant et monté en la première chambre haulte, il quitta son chapeau, luy ayant permis de retenir son espée au costé et ses éperons par déférence, à cause de sa calité éminente : puis, mit ses mains jointes entre celles du R. Pere. » et prononça la formule de l'hommage pour sa seigneurie de Soligny.

En toute société, le pouvoir coercitif est le corollaire logique du pouvoir législatif. L'exercice de la justice réclame nécessairement la sanction sans laquelle les sentences seraient lettre morte, et la prison en rapport avec l'état des mœurs est l'anneau obligé du tribunal. C'est pourquoi les monastères en possession du droit de rendre la justice avoient un cachot destiné à faire respecter les droits féodaux, quand ce n'était pas à punir les fautes contre la discipline et la règle monastiques. D'ailleurs les prisons du Mont, par suite du caractère péninsulaire, avoient le privilège d'être l'objet d'attentions spéciales

de la part des hauts suzerains et des rois de France. A côté des criminels de droit commun, elles donnèrent l'hospitalité à des prévenus pour délits politiques ou religieux. La partie sud est du « chasteau » renfermait les chambres des prisonniers, que l'on a appelées le *Grand-Exil* et le *Petit-Exil*. Aussi bien, fidèles à consulter l'écho de toutes les voix humaines sans négliger les sanglots qui se prolongent sous les galeries souterraines, nous devons rappeler la mémoire de quelques-uns de ces détenus.



Cheminée de l'abbatiale, XIV^e s.

C'est à l'ouest du Mont, dans les sombres profondeurs des sous-bassements que se voient les cachots, étroites cellules ou anfractuosités taillées dans l'épaisseur des murs, closes de lourdes portes de bois ou bien de grilles de fer. Au moyen âge, ces geôles ont peu ou point d'histoire, et avec Louis XI surtout s'ouvre la série des prisonniers politiques, favorisés d'une cage de bois et de fer solidement assemblés. Les siècles suivants y conduisirent des captifs de tout ordre, et l'histoire a retenu, en particulier, les noms de Chavigny, le Masque de Fer, Desroches et Dubourg, le plus célèbre auquel nous devons nous arrêter quelques instants.

Victor de la Castagne, plus connu sous le nom de Louis Dubourg, appartenait à une famille noble et catholique d'Espalion en Rouergue, où il naquit en 1715; il était fils de Digols de la Castagne et d'Anne Dubourg. Pour satisfaire plus sûrement ses goûts littéraires, qui affectaient de préférence la forme de pamphlet, Dubourg se retira à Francfort en 1744. Là, sous le titre de *Mandarin* et d'*Esplan Chinois*, il publia une série périodique de considérations, dans lesquelles il attaquait les différentes cours d'Europe, notamment celle de Versailles, sans « leur faire quartier ». L'écrivain avoue d'ailleurs sans vergogne le rôle prépondérant que la vénalité joue dans son existence : « Il n'y a qu'un moyen, dit-il, de faire tomber la plume de mes mains : c'est d'éblouir mes yeux par l'éclat de l'or ». La cour de France ne se tint pas à ce procédé, et Louis XV se préoccupa médiocrement des libelles satiriques de Dubourg, jusqu'à ce que la diffamation — on disait alors crime de lèse-majesté — revêtit un caractère exceptionnel en raison de l'alliance avec l'Espagne.

Un beau jour, des agents du roi de France frappèrent à la porte de l'officine du pamphlétaire expatrié, et arrêtrèrent le chef responsable.

D'après une pièce officielle de M. de la Brille, intendant de la généralité de Caen, le nommé Dubourg a été arrêté par ordre du roy et conduit, au mois d'août 1745, à l'abbaye du Mont-St Michel, pour avoir distribué et fait distribuer des feuilles périodiques qu'il composait à Francfort avec la licence la plus effrénée. »

Sur les ordres du Ministre, M. d'Argenson, et d'après les instructions de l'intendant, M. de la Mazurie, président de l'élection, vint au Mont, le 21 décembre, afin d'interroger le prisonnier. Dubourg raconta ses faits et gestes non sans avouer qu'il avait agi à l'instigation de deux ministres étrangers, notamment des cours de Wurtemberg, de Cologne et de Mayence. Dans une lettre accompagnant l'envoi de l'interrogatoire, M. de La Mazurie écrivait : « Il paraît que Dubourg a beaucoup d'esprit et de lecture, parle peu et s'exprime fort bien et légèrement ; d'un caractère doux et mélancolique : le sous-prieur du Mont-St-Michel, qui le visite souvent, m'en a fait le même portrait et m'a ajouté qu'il s'abandonne à la tristesse sans jamais se plaindre et que, dans les entretiens qu'il a eus avec lui, le dit Dubourg ne lui a jamais parlé que de science et de choses indifférentes, qu'il en est très content et m'en a dit beaucoup de bien. »

Au cours d'un second interrogatoire, Dubourg se leva de dessus un lit où il avait toujours été assis jusqu'alors, levant les bras vers le ciel, allant vers l'autre bout de sa cage d'où il revint. Il eut alors la sensation qu'il était condamné à ne plus jouir de l'air pur, du doux soleil, des vastes horizons, et qu'il finirait ses jours dans son cachot souterrain. Ses maximes de philosophie, les visites fréquentes du sous-prieur, les attentions dont les religieux à l'âme compatissante entouraient le prisonnier, allégèrent quelque peu les souffrances morales du captif, mais elles ne le empêchèrent pas de tomber dans une mélancolie grandissante qui aboutit au désespoir.

D'ailleurs, l'on redoublait de précautions pour empêcher toute tentation d'évasion. Les gardiens firent faire deux portes neuves, épaisses de plus de deux poutres, larges de trois pieds sur sept et huit de hauteur, dont une sert à l'entrée de la voûte et l'autre à l'appartement où est la cage ; toutes les deux bien garnies de bandes de fer avec deux serrures et deux forts verrous à chaque porte. Il y avait à la fenêtre de l'appartement qui est une grande voûte, de très fortes grilles, une en dedans, l'autre en dehors, la première pèse 150 livres, la seconde 500. On a été aussi obligé de faire réparer la cage, qui est de huit à neuf pieds en tout sens, et pour lequel on a besoin de crampons, ceintures et bandes de fer, on a aussi eu besoin

virer la cage avec sept ou huit grosses planches de bois, l'eau filtrant dans le mauvais temps à travers la voûte, et qui tombait dans la cage, ce qui incommodait le prisonnier » ; dépenses qui montèrent à 420 livres.

L'angoisse physique et la torture morale ne devaient pas tarder à avoir raison du prisonnier, et dans une sorte d'accès de folie, il se laissa mourir, le 26 août 1746. M. Badier vint au Mont pour constater le décès et, deux jours après, en rendit compte au président de



Le Mont, région des cachots.

l'élection. « Les religieux, écrit-il, me dirent qu'il y avoit deux jours qu'il ne mangeoit plus et qu'il s'étoit laissé mourir de faim ; qu'ils lui avoient fait prendre du bouillon de force avec un entonnoir et que, quelques instances qu'ils aient pu faire auprès de lui, ils n'ont pu en venir à bout. Il est mort sans repentir et en désespoir, après avoir déchiré tous ses habits » (1). L'acte de décès, conservé dans les registres d'état-civil du Mont-St-Michel, est conçu en ces termes : « L'an mil sept cent quarante et six, le vingt et septième jour d'aoust, a esté par nous prestre, curé de ce dit lieu, soussigné,

dans le cimetière de nostre paroisse inhumé le corps du nommé Dubourg, âgé d'environ trente et six ans, décédé de cette nuit dernière dans une cage située dans le château de cette ville, où il étoit détenu par les ordres de Sa Majesté, en présence de M. Jacques Pichot, sous-lieutenant de cette ville, et de Claude Serraut, aussi bourgeois de cette dite ville. (*Signé*) Claude Serraut, G. Pichot, J. Gosson c. d. m. » (2).

Ainsi parlent les documents autorisés, et quant aux racontars touchant le rôle inoffensif de Dubourg, son caractère de protestant, sa correspondance avec sa femme et ses derniers moments, ce sont autant de fictions romanesques. Dubourg gentilhomme, célibataire catholique, ou plutôt philosophe voltairien, expia durement dans une captivité impitoyable les insolences et les diffamations, que sa plume facile s'étoit fait un jeu de répandre à travers l'Europe, en criant sur les toits qu'il étoit « payé pour venger les outrages que les

1. Archives du Calvados, *Træster Dubourg*.

2. Registres d'Etat-civil, conservés à la mairie du Mont-St-Michel.

grand tort à la raison. Certe, si tu te tifton d'ailleurs sur un motif qui est insensible et nous plaignons l'opacité prise au malade, son urgence et son désespoir, mais elle ne donne à personne le droit de lui faire des piéces mensongères, l'été pour ne pas se voir au sort de l'infortuné pamphlétaire de France, qui a été la victime absolue de la presse. Entre l'éprouant, la logique et la vérité, le régime qui citait d'autrefois et le laisse passer tout ce qui n'est que la prime accordée aux attentats les plus monstrueux, qui finissent de justice, de raison et de fraternité donner telle la parole humaine et à la presse, son organe, au cent bouches de sentiment profond du respect, l'été l'épanouissement d'un idéal, la double princip du véritable progrès, c'est d'un civilisation, au bienfait?

La période révolutionnaire changea la destination de l'abbaye. On en fit d'abord un hôpital pour les soldats, et la spoliation du couvent s'ouvrit pour le Mont aux besoins de la République et de la Nation. On hissa le drapeau rouge sur l'une des tours qui s'appelle *Tour de la Liberté*, et le Mont Michel ou Mont Libre fut transformé en une vaste prison. Lorsqu'on y jetait environ trois cents prêtres des diocèses d'Avranches, de Coutances, de Rennes, de Dol et Saint-Malo. Plusieurs y périrent sous le poids des privations, de la rage et des infirmités. Au mois de novembre 1793, lorsque les Vendéens marchèrent sur Granville, un détachement de cavalerie vint au Mont. Les révolutionnaires le détruisirent l'arbre de la liberté, enclouèrent les pièces d'artillerie en jetant les boulets à la mer et ne rougirent pas de le faire les prêtres et les fers. Selon les réflexions d'un patriote Montais. Parmi les détenus que la vieillesse empêcha de suivre le général Durs, on eût Pierre Gervais, docteur en Sorbonne, curé de saint-Gervais d'Avranches et auteur de vingt volumes de noblesse, qui mourut au Mont à 90 ans, le 26 septembre 1794. Le vicaire, grand-chantre de la cathédrale, âgé de 85 ans, A partir du 1 floréal, an IV, le Mont ne connut plus guère que le défilé des victimes des luttes politiques, dont les récriminations sourdes ou violentes remplaçaient le hymne des bénédictins : on évalua environ quinze mille le nombre des détenus. En cette même année 1796, on mesura le Mont et l'on installa sur la tour de la basilique un poste télégraphique de la ligne Paris-Brest.

L'enlèvement de Jacques des Touches de la prison de Contre-
porta l'administration, en février 1799, à redoubler sa surveillance
autour du Mont où il y avait plusieurs chefs de chouans. Le 10

Dans la suite, le « château » avec ses deux Exils continua de recevoir des prisonniers politiques et militaires, parmi lesquels des royalistes. En même temps, un décret du



Prisonniers sur les remparts
L. Stanfield, gr. Miller.

6 juin 1811 transformait l'abbaye en maison de correction, et installait des métiers dans la Merveille: en 1814, un visiteur y observa deux cents détenus occupés principalement à la filature du coton, les hommes dans la salle des chevaliers et les femmes dans le réfectoire. Avec l'installation de la maison centrale de force et de correction, en 1817, le nombre des détenus fut porté à cinq ou six cents. Les Montgomeries et le réfectoire furent divisés par étages, de manière à servir d'atelier, de dortoirs et de salle à manger.

La nef de l'église fut, elle aussi, divisée en trois étages et recut des ateliers; plusieurs chapelles eurent également des ateliers.

Le Mont continua à servir de prison d'Etat et les détenus politiques, royalistes et républicains, occupèrent les deux Exils. Durant les Cent-Jours, on y enferma les chefs légitimistes Chastenaix, de la Houssaye et Lemoine. Puis vinrent Babeuf, le pamphlétaire; Le Carpentier, le conventionnel; Mathurin Bruno, le sabotier, qui prétendait « régner sur la France » comme étant Louis XVII. A la suite de la Révolution de Juillet, le Mont recut des partisans du drapeau blanc et du drapeau rouge. Parmi les plus connus, se trouvaient de la Houssaye, Prosper, Martin Bernard, Elie, Lepage, et Blondeau; mais, entre tous, on doit citer Raspail



Le Mont: prisonniers et gardien,
travail et mendicants.

(1831), Blanqui, Stuble, Colombat et Barbès (1830). Stuble se coupa la gorge, Barbès tenta vainement de s'évader et Colombat

réussit à s'échapper grâce à une manœuvre des plus hardies. Quant à la maison centrale, elle persista jusqu'en 1865 (1). Mais nous ne craignons pas de faire trêve à ces souvenirs attristants, pour revenir à l'histoire monastique.

De l'administration temporelle de l'abbaye nous passons de suite à la gestion des prieurés qui en dépendaient. Le Mont possédait des bénéfices, prieurés ou cures en plusieurs diocèses de France (dans les Iles Normandes et jusqu'en Angleterre). Nous renvoyons la liste aux pièces annexes, mais nous entrerons ici dans quelques détails au sujet de certaines dépendances. La paroisse de Saint-Pair est pour berceau le monastère bâti par S. Pair, qui des environs de Avranches et auprès duquel fut enterré S. Gaud, évêque d'Evreux. L'église primitive de Scissy fut remplacé par celle du prieur abbé qui fut en cure. Vers l'an 1132, d'après D. Jobart, à l'occasion de la conversion des reliques de S. Gaud, le curé de St Pair fit une belle nef et une tour pyramide, une des plus belles de Normandie. Durant les guerres du moyen âge les religieux se retirèrent au Mont. Dans le voisinage, la cure de Genet, jouissant de revenus importants, et l'archéologue se plaît à étudier l'église romane dont le chevet, la nef et le clocher ont d'heureuses proportions, tandis que le bourg conserve de curieuses maisons des x^v^e et xvi^e siècles.

L'autre part, l'abbé Robert de l'originaire non content d'augmenter l'abbaye, s'intéressait aux maisons qui en dépendaient. Il fit rebâtir le prieuré de St-Victor du Mans, brûlé en 1170. En 1721, l'abbé du Mont obtint de l'évêque de Coutances l'autorisation de



Fig. 1. — Prieuré de St-Victor du Mans.

bâtir une chapelle au manoir de Loyselière. Auparavant l'abbé Bernard, en vue de procurer aux moines quelque honnête recette

(1) La liste des directeurs comprend MM. Durmseau (ancien officier supérieur) (1817 au 1^{er} janvier 1827), Bouvier, inspecteur à Enbrun (jusqu'en novembre 1828), Martin des Landes, inspecteur (jusqu'au 9 décembre 1832 de la Rochelle (jusqu'à janvier 1834), Martin des Landes (jusqu'au 1^{er} avril 1835), Baron Morat, ancien colonel (jusqu'au 15 septembre 1835), Pral, ancien commissaire central (jusqu'au 28 novembre 1836), Deschamps, ancien officier supérieur (jusqu'au 31 décembre 1838), Thénier (jusqu'au 4 décembre 1841), Bonnet (10 février 1842), Leblanc, ancien inspecteur (15 octobre 1844), Lequais (28 mars 1845), Marquet de Vasselot (7 août 1846), Regley (31 août 1849), A. Marquet (20 juillet 1851), Durand (24 août 1851), Leras (20 novembre 1851), Modot, inspecteur (intérim jusqu'au 17 mars 1852), Chappas (15 mai 1852), Bail (24 janvier 1853), Peigné (31 mars 1858), A. Marquet (27 avril 1873 à 1^{er} mai 1874).

tions, » avait édifié le logis de Brion, de la baronnie de Genets, avec une « gentille église ». A son tour, en 1509, Guillaume de Lamps « fit parfaire un beau grand corps de logis au manoir de Brion, et, au manoir de Loyselière, fit faire quantité de beaux logements et des aqueducs et estangs pour recevoir l'eau » : le manoir-domaine qui comprenait

12.000 vergées de terre environ, était un des plus beaux de tous ceux qui dépendent de l'abbaye ». De son côté, l'abbé Jean de Lamps fit « parachever les beaux bastiments » dans le style de la Renais-



Vue du logis de Loyselière.

sance, qui substituait ses fines arabesques aux lignes plus austères de l'époque ogivale. A cette occasion, un chroniqueur écrivit que son frère fit « merveille », et lui « miracle », non sans exprimer le regret qu'il ne s'appliquât pas à « continuer l'église du monastère dans l'entière perfection », ainsi qu'il avait commencé.

On sait que l'abbaye possédait des domaines en Angleterre et dans les îles de la Manche, en particulier à Chanzeay et Jersey. Un document relatif à cette dernière se rapporte à la guerre de Cent ans. En 1412, le roi Charles VI octroya une charte en faveur de Guillaume Michiel, « prestre natif de la terre et seigneurie que ont en l'isle de Gerzé » les religieux Montois. « En honneur et révérence de N.-S. J.-C. et de Mgr St-Michel », il accorda à Guillaume et à son valet un « sauf conduit de venir et entrer par mer ou par terre avecques son or, argent, drap, chevaux, males, joyaux et autres bien quelzconques au dit lieu du Mont-St-Michel ». Cette circonstance nous amène à parler de l'ilot et du prieuré de Tombelaine.

Autour de ce nom, les philologues ont exercé leur sagacité. Ceux-ci y ont vu le souvenir de Belène, l'Apollon des Gaulois, et ceux-là, un simple diminutif du Mont-Tombe, ou « tombellina ». A son tour, la légende a mis en scène la nièce du roi Hoel, fiancée à Artus et enlevée par un géant. Après la mort de celle-ci en l'ilot, Hoel « dolens y fit bâtir une capele quel lon Tombe Elaine apele ». Ce récit merveilleux emprunté à Geoffroy de Monmouth, et développé par Wace dans le roman de Brut, n'est pas sans quelque relation avec la statue de Notre-Dame la Gisaute qui se voyait dans l'église de Tombelaine. La géographie, qui s'inspire à des sources moins poétiques, tend à faire croire que l'origine du nom tient à sa situation jadis marécageuse et viendrait du celtic tombe et « lemm ».

Toujours est-il que l'histoire de ce satellite du Mont, de dimensions et de forme à peu près identiques à « la Roche Micheline », ne se

separe pas, en fait, de cette dernière. Nous savons qu'en 1137 l'abbé Bernard, ayant jugé « ce lieu très propre à la contemplation », y fit bâtir un logis pour quelques religieux et une église « dédiée à Notre-Dame la Glisante, peut-être par suite d'une statue de la Vierge de Pitié ou en pamoison; et, de plus, on y vénérât St. Apolline. De son côté, l'abbé Jourdain y choisit sa sépulture, dont nous avons retrouvé jadis les fragments en granitelle analogue à celle du cloître, si l'espace ne nous faisait défaut, nous aimerions à résumer ici les Annales de « Tumbabelène » ou « Tombelène » suivant les Chroniques anciennes, mais nous devons nous borner à quelques indications sommaires (1).

Parmi les revenus du prieuré au XIV^e siècle on relève des cens s'élevant à 84 l. 8 s. 6 d., des redevances en vin, froment, volailles et poissons, ainsi qu'un « droit de pescherie dans le vieux lit de la Selune ». On admet que, vers 1220



L'écume de pelerin

l'îlot fut « mis en état de défense »; mais surtout il fut fortifié alors que « l'an mil troys cens LXXVI, le jour de la feste de S. Michel de may, les Angloys vindrent à Tombelême ». Les religieux se retirèrent au Mont, non sans que le supérieur d'unگزé reconnut « n'avoir aucun droit de possession dans le monastere tant qu'il sera prieur ».

Les Montois parvinrent à deloger les ennemis de ce post — mais comme ceux-ci n'étaient pas gens à renoncer à ce point stratégique ils le reprirent vers 1418 et s'y fortifièrent par la construction de remparts, d'épaisses tours rondes sur le côté sud, et d'un double donjon carré vers les extrémités est et ouest, ouvrages d'importance dont il subsiste de curieux vestiges. Les Anglais y placèrent une garnison comprenant 16 lances à cheval, 8 lances à pied et 72 archers avec autant de gens d'armes, c'est-à-dire environ 300 hommes — ou le commandement de Suffolk, secondé d'un capitaine ou d'un lieutenant (2). Nous n'entrerons pas ici dans l'exposé des luttes entre les garnisons Française et Anglaise, dont nous avons d'ailleurs parlé à propos du Châtelet. Il nous suffira de faire remarquer à ce sujet la unique Montoise que, à Tombelême, les Anglais se fortifièrent avec veillessement pour tenir les gens du Mont en subjection et en terreur.

(1) Cf. le chanoine Pigeon, « Le Mont St Michel et « Chateaubelaine » (Chateaubelaine », Avranches, 1901.

(2) Dans la *Chronique du Mont*, nous lisons : « En l'an 1412, les Angloys vindrent à Tumbelême le XI^e jour de febvrier ».

gens de la garnison du Mont leur firent plus de dommage et à mer et à terre, comme à gagner leurs vaisseaux, affondrer les autres et au demourant, qu'ils ne firent à ceux du Mont ».

À l'avance, le religieux avait pris soin de soustraire à l'ennemi ce qui pouvait lui servir, en particulier les plombs. Un acte signé des moines du Mont et du prieur Jehan le Juif, le 27 juillet 1422, nous apprend que « les plombs pris au prieuré de Tombelaine, sur la chapelle St Antoine, et apporté en cest hostel en garde pour le double des guerres », se montaient à « trois mil », qui furent « employez aux citernes et autres choses nécessaires de céans. » En retour, le convent Montois s'engageait à les rendre pour « la reparacion du d. prieure, au temps que l'on y pourra mesnagier ». A cette époque, on voit le capitaine Louis Haudin « commis pour mettre le siège par la mer », puis Thomas Bourgh ayant la garde du « chastel et forteresse de Thombelayne ». Des Montois « faits prisonniers sur la grève donnent pour leur rançon 18 et 20 saluts d'or, » tandis que les « monstres » ou revues ont l'avantage de nous renseigner sur l'état de la garnison, le nom et la qualité des soldats. En 1435, le duc de Bedford, régent pour le roi d'Angleterre, ordonnait au capitaine Guillaume de la Pole, comte de Suffolk, de « tenir continuellement la place en seurté et deffense ».

Avec le milieu du x^v^e siècle, la garnison Montoise eut la joie de voir l'étendard anglais s'éloigner de la forteresse-sœur, devenue rivale. Après la prise d'Avranches, le duc de Bretagne et le connétable de Richemont se préparèrent à assiéger l'îlot, défendu par une centaine d'hommes sous les ordres de Maquin Langueur ; mais, le 10 juin, les ennemis « lessèrent la place au duc et à ses gens, et emportèrent leurs biens, » sauf l'artillerie pour laquelle ils recurent 500 écus. La place fut occupée par les Français, qui y tinrent garnison sous la direction de Louis d'Estouteville. Après la mort de celui-ci, la place de gouverneur échut à Jean d'Estouteville, comme il appert par un compte de 1466. Une « monstre » faite dix ans après indique « 35 armiers soubz la charge de Bault de Saint-Gelays, esquier, capitaine du dit lieu, » que l'on retrouve encore en 1491.

Durant les temps de paix, l'église du prieuré, à l'instar de son aînée, connaît elle aussi l'affluence des pèlerins, dans une mesure plus limitée bien entendu. Parmi les insignes de plomb, il en est qui portent la mention de Tombelaine, et, dans le Maine, le souvenir se perpétue dans la vieille chapelle de St Michel de Tombelaine,



Dessin de plomb.

bâtie par un seigneur sur le sommet de la chaîne des Coérons. L'an 1621, frère Nicolas de la Mote, profès du Mont et prieur de Tombelaine, « fonda et dota la chapelle de Fougeray pour estre deppendante du d. prieuré. » Encore un peu, et l'îlot va connaître une phase de renouveau, qui fut suivie d'une période de mutilation et de délaissement.

Louis XIV donna Tombelaine au surintendant Fouquet qui agrémenta le castel en y installant un jardin. Mais la disgrâce du ministre entraîna la confiscation, les édifices furent démantelés, et, au rapport d'un chroniqueur, « c'est le sieur de La Chastière, gouverneur du Mont, qui a été l'auteur de la démolition du fort de Tombelaine », par l'organe d'un certain « des Honillières, homme vénal et fripon qui enleva de l'église la cloche qu'il vendit ».

D'autre part, un acte du xvii^e siècle nous renseigne sur les droits du prieur de Tombelaine. « De ce prieuré, lisons-nous, dépend le fief de Fougeray, seïs en Bacilly et en outre des paroisses de Genets Dragé, Vains, Mesnildrey, Briqueville; son manoir est seïs au village de Fougeray. Dépend du dit prieuré de Notre-Dame le Roc de Tombelaine, seïs au milieu des grèves, entre le Mont et notre bourg



Jean « le Pipe »,
fouilleux à Tombelaine
(dess. Gould).

de Genets, et autrefois estoit bastie une chapelle dédiée à sainte Apolline, qui a été depuis quelques années rasée avec le fort du dit lieu par ordre du roy. Le roc appartient en propre au dit prieur avec le droit de pêche et de vars et dans l'étendue de 120 pieds de distance autour du roc. Le dit prieur a quelques droits assez peu importants. Il n'a guère qu'une petite chapelle, une maison en ruine, 9 vergées à Fougeray; 28 messes sont dues à l'évêque d'Avranches. »

A l'aurore de la Révolution, le prieuré avait pour titulaire Fr. Ragot, sous-prieur du Mont. L'îlot fut vendu comme bien national et, de notre temps, il est la propriété de M. Tardif de Moidrey, qui apprécie les souvenirs de Tombelaine et s'intéresse à son passé. Un nos jours, une légende a transformé un pêcheur breton, connu et cité dans l'île, en « marquis de Tombelaine », et les Montois ont



Pêcheur Montois,
dit « M^e de Tombelaine ».

donne le nom d'« abbé de Tombelaine » au fouilleur des ruines médiévales. Au surplus, avant de clore ce qui regarde le côté temporel de l'abbaye Montoise, nous citerons encore quelques documents relatifs à sa « fille aînée », l'église de saint-Pierre.

Les registres de « l'esglise parrochiale de Saint-Pierre » sont conservés à la Mairie, au-dessus de la porte du Roi, et remontent à l'année 1596 : le premier mariage a été célébré par « Julian, clerc et prestre. » Au point de vue des travaux d'art, nous y glanons diverses indications. En 1612, nous voyons parrain, Vincent Rogerie, « maistre massou de l'œuvre de ce lieu », et Robert Landri, « maistre charpentier à l'œuvre de l'abbaye ».

Le 16 janvier 1611, est baptisée Nicole, fille de V. Rogerie et de Guillemine Mottet ; le 7 nov. 1613, le « maistre de l'œuvre » et sa femme Guillemine font baptiser un fils nommé Bertrand. De son épouse B^{se} Yger, Rogerie eut Anna (1616) et Julien (1618). En décembre 1621 paraît Francoise Yger, « veuve de Vincent Rogerie ».

— Parmi les notabilités du clergé, nous relevons :

Nicolas de la Motte, chantre (1602) ; Jean de la Croix, « aumônier » du couvent (1605) ; Jean Le Chartier (1606) ; Roland Renant, trésorier (1606) ; Gilles de la Croix, prieur (1609) ; Louis de Mathay, trésorier (1611) ; Guillaume de Chesnet, grand prieur (1613) ; Jean Le Chartier, curé (1616) ; Michel Legros, chantre (1622) ; Fr. Potier, curé (1628) ; Richard Thérond, prieur (1645) ; Charles Bateau, prieur (1649) ; François Gosselin, curé (1656) ; Pierre Comps, curé (1657) ; Augustin Moyennel, prieur et archidiaque, inhumé le 23 février 1663.

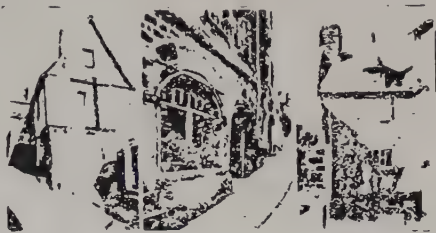


St Pierre du Mont, clocher « xix ».

Au nombre des personnes portant le titre de « bourgeois », on rencontre quelques prêtres, dont Jean Baré, « viequaire ». Au milieu du xvii^e siècle, la cure de Saint-Pierre était dirigée par un prêtre à l'esprit cultivé et aux goûts littéraires. Il avait vu le jour au Mont et avait été formé par les doctes religieux de Saint-Maur. L'antiquité lui était familière et il a laissé la preuve de connaissances variées en des cahiers conservés avec les registres, ou dans le cours même des registres paroissiaux. Ce sont tour à tour des apostilles, des maximes morales, des extraits d'auteurs anciens, notamment de l'Enéide, des passages d'Épictète, des sentences qu'il signe Pierre Marie « luma

nista ». Pierre-Marie — c'est son nom — paraît d'abord comme « vicaire », puis comme curé en 1659, et il est à remarquer qu'à partir de sa direction, les actes ont plus de développement et sont toujours signés; on le voit « audiençer » une série de contrats d'acquisition à l'issue des grandes messes, et il en a conservé la mémoire dans le registre.

Parmi les bourgeois, nous mentionnons : Michel Lespron du Chapeau-Rouge (1597) ; Gillet Bernier de la Fille d'Or (1616) ; François Gaudin, de la Croix-Verte (1622) ; Jean Yger, des Trois-Mores (1657). Parmi les « maiors » ou maîtres, on voit : Nicolas Bernier (1657) ; Jacques Grault (1659) ; Louis de La Houssaye (1666) ; Nicolas Lespron (1672) ; et, comme coutume, on voit d'abord 20 sols par an « à celui qui sonne la cloche pour les frimas ». On remarque, en outre, un honorable homme Jacques Hardi de La Huberdière, « soldat dans l'armée d'Allemagne » (1616) ; Pierre Beraud, sieur de Broché, « agent de Mgr l'abbé » (1623), qui fut enterré dans le cimetière.



Mont-Saint-Eloi, vue de la rue.

Au cours des actes, nous observons encore quelques indications : en 1636, le 2 août, le gouverneur Jean de La Luzerne, qui fut inhumé dans l'Abbatiale ; Michel Bernier major (1650) ; René Le Maignan « commandant de la place » (1655) ; Jacques Le Haillet, lieutenant (1653) ; Léon Gouyon, lieutenant (1658) ; Jacques Dupuy, lieutenant (1660) ; M. le marquis de La Garde-Pouquet (1669) ; Ni de Villeneuve qui était des bourgeois, m. (1669). Le 18 juin 1667, mourut le capitaine René Brodeau, sieur de La Chastière, auquel le curé a laissé sur le registre une biographie courte mais pleine de reproches pour ses procédés vexatoires.

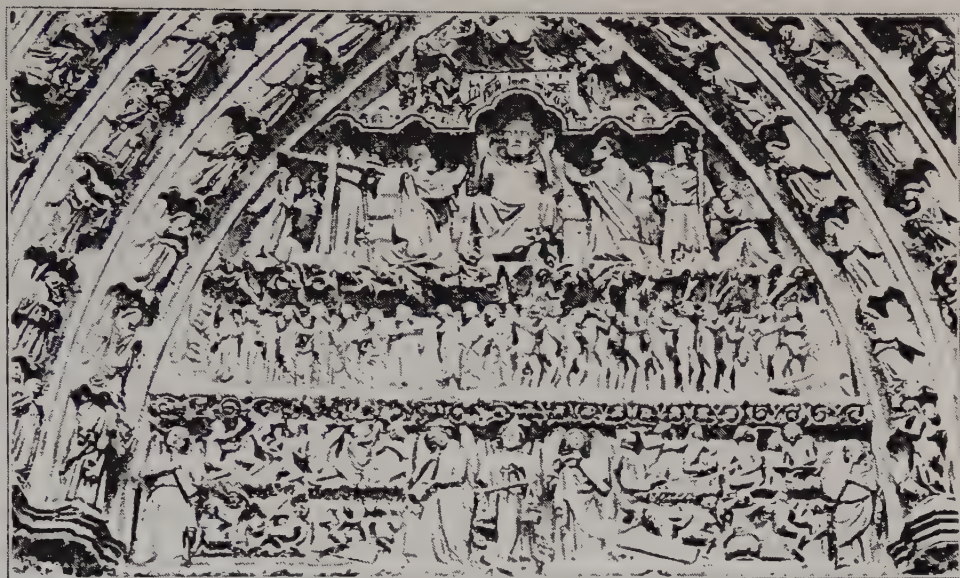
Enfin, les souvenirs enouant le thème du vin n'ont pas été trouvés un écho dans les registres parvaux. C'est d'abord le « rude » hiver de 1789, où « le vin et le blé ont une double pénurie ». Le 12 octobre 1791, « le district d'Arrasche » fut tenu avec pour objet de chercher le trésor, les diamants et une partie des reliques et plusieurs saints et saintes. On descendit les cinq cloches de l'église « pour aller à la monnaie à Rouen » puis à l'empereur le « papier, papiers et ornements ; le Mont-Saint-Eloi le premier à en donner, et les autres de prêtres, dont quelques-uns en firent un peu ». Le 12 novembre 1791,

l'avons dit. La crainte des Chonans fit réparer les portes de la ville. C'est le 21 nivôse an III que s'arrête « Le Livre blanc de la commune du Mont-St-Michel ». Pour ce qui est des objets dont le Mont fut dépouillé, nous en donnons l'inventaire aux Documents annexes.

Et maintenant, nous avons à parler de l'époque moderne. Mais, avant d'y arriver, nous sommes désireux de jeter un regard tout autour de nous. De la cime évocatrice de la Montagne bénie, nous voulons laisser notre pensée parcourir le monde, en faisant une étape aux lieux principaux sanctifiés par la dévotion à S. Michel. En chaque région, nous rechercherons ce qui se rapporte plus spécialement à l'Archange, en nous attachant de préférence aux monuments et objets d'art qui ont été inspirés par le « prévôt de la milice céleste ». Ce pèlerinage mondial, qui sera comme le couronnement de notre essai sur le Mont, nous montrera le clergé séculier et régulier formant les fidèles et conviant les artistes à « enorer » S. Michel, sous la lumineuse direction de la papauté et de l'épiscopat qui furent, de tous temps, les infatigables pionniers des grandes œuvres divines et humaines.



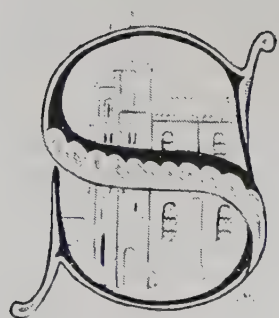
Font baptême de l'église paroissiale, xiii^e s.



S. Michel « pesant d'âmes » : panneau du chœur de la cathédrale d'Amiens, sur

XVI. — S. MICHEL DANS LA CHRÉTIENTÉ

Charles X et La Vierge, sa capelle.
 A. — S. Michel dans l'arch. du hall-feston.
 B. — S. Michel dans l'arch. du hall-feston.



Saint-Michel, tout d'abord, à l'Est, à l'Orient que dans l'Eglise latine, a été honoré d'un culte particulier qui atteste bien le rôle providentiel de l'Archange dans le monde, et la coutume dont la vénération des fidèles l'a toujours entouré. Ce culte s'affirme dans les fêtes chrétiennes les plus importantes et l'Archange est invoqué immédiatement après la sainte Vierge dans les prières de la Semaine-Sainte, dans celles du Pontifical et du Rituel au cours de la bénédiction de l'encens. A l'offertoire des messes, à

honoré comme introducteur des âmes au sein de la Béatitude Éternelle, ainsi que dans les Laudes qui sont chantées à l'office du couronnement du pape à Saint-Pierre et à la cérémonie de prise de possession à Saint-Jean-de-Latran. Enfin Léon XIII, en 1886, a prescrit de réciter, à la fin de la messe, une invocation propre à l'Archange, prince de la milice céleste, afin de réclamer son appui contre Satan et ses satellites.

Le calendrier Romain renferme deux fêtes en l'honneur de Saint Michel : l'une, dite « Apparitio S. Michaelis », le 8 mai, double majeur ; et l'autre, « Dedicatio S. Michaelis », le 29 septembre, double de seconde classe. Comme ces deux solennités, apparition de l'Archange et erection de l'Eglise, se réfèrent au Mont-Gargan, la liturgie française les confondit en une seule, célébrée le 29 septembre ; elle suivait d'ailleurs en cela les indications données par la Congrégation que Benoit XIV chargea, en 1741, de préparer la réforme du bréviaire. Pour les deux fêtes, la messe est unique et entièrement propre, et les offices sont à peu près semblables. L'Archange y apparaît comme prince de la milice céleste, adversaire des ennemis de Dieu et protecteur des fidèles ; Ange de la Justice vis-à-vis des révoltés, il devient à l'endroit des âmes chrétiennes, l'ange de la paix, et sa mission la plus douce est d'assister la légion des fidèles de leur distribuer le bienfait du Très-Haut, de recueillir les vœux et les prières, et de conduire au Paradis les âmes des justes. Ces œuvres de S. Michel sont célébrées par l'Eglise dans les hymnes, les proses, les lectures, les antiennes, les versets et répons, et les diverses oraisons. Le particulier, deux manuscrits du xii^e siècle conservés au Vatican renferment deux hymnes latins et six proses pour la messe, et nous donnons les quelles la foi et la piété chrétiennes ont trouvé des accents d'une suave beauté. On a l'impression des verrières du gothique dont le eclat, étincelant aux rayons du soleil, se marie admirablement avec l'ingénuité de l'expression et la nouveauté des attitudes.

L'Orient est le berceau du culte de Saint Michel, aussi bien que le la croyance et la dévotion aux esprits angéliques. Les auteurs chrétiens et les artistes, en représentant la lutte grandiose de Saint Michel contre le dragon, ont entendu interpréter et commenter la vision de Saint Jean dans l'île de Patmos, au sujet du grand combat qui eut lieu dans le Ciel. Selon les expressions de l'auteur de la *Légende d'or*, S. Michel a été constitué successivement « le prince de la sainte armée et le prince de l'Eglise » C'est et pas à dire qu'il le fut, mais à attribuer toutes les manifestations angéliques de

l'Ancien-Testament, pour lesquelles le nom particulier d'un ange n'est pas mentionné : à cet égard, il importe de bien examiner le texte biblique, à la faveur de la tradition unique dont l'écho s'est prolongé chez les écrivains et les artistes byzantins. Mais ce qui est certain, c'est que les traditions orientales sont tout à fait favorables à l'intervention de S. Michel, auquel elles attribuent un rôle prépondérant. S. Michel vient au secours d'Agar au désert et lui montre de l'eau dont elle remplit une outre. S. Michel enlève le glaive d'Abraham sur le point d'immoler Isaac, et, dans l'abbatiale du Mont, un bas relief du xiv^e siècle représente cette scène d'une façon naïve. A la mort de Moïse, une tradition, consignée dans la Bible, rapporte que le démon tenta de s'emparer du corps du législateur des Hébreux afin de porter les Juifs à l'adorer comme une idole : mais l'Archange Michel entra en lutte avec satan au sujet des restes mortels et, sans en venir à la sentence du blasphème, « jeta à la face de l'ennemi cette apostrophe triomphante : Dieu te maîtrise ! ». Cette scène a été reproduite par les artistes : en particulier, à la chapelle Sixtine, la rencontre a été peinte par Cosmimo Salviati, et lors de la restauration de la porte, la fresque a été refaite par Mathieu de Lecce. C'est également S. Michel que l'on situe dans l'ange de Gédéon, de Josué, de Samson, de David, de Dantel et de Habacuc, suivant les données traditionnelles.

Byzance, trait d'union entre l'Orient et l'Occident, se distingue de bonne heure par sa vénération pour S. Michel. De fait, comme Constantinople était assiégée par les Perses, l'Archange vint au secours de la ville en se montrant sur les nuages, armé d'une épée flamboyante, et au milieu d'une lumière éclatante. Ici, S. Michel protège une église qui lui est dédiée, contre un torrent d'ébaine de la montagne ; là, un enfant jeté dans les flots, est sauvé par les archanges Michel et Gabriel. Les reproductions du puissant patron avaient leur place marquée dans les temples et au foyer domestique (1).

1 L'époque Byzantine nous a légué une plaque d'or sur laquelle est gravée une formule grecque de conjuration ; par l'invocation de Saint Michel et de Salomon, elle avait la propriété d'éloigner les esprits malfaisants de la personne qui la portait. Une amulette de bronze figure Salomon en cavalier qui terrasse le mal sous la forme d'une femme ; au revers, il recourt à la protection de S. Michel, de S. Gabriel et d'Uriel. Le nom de S. Michel est reproduit trois fois ΜΙΧΑΗΛ ΤΑΒΡΗΛΙΑ ΠΟΤΗΛΙΑ (pour ΟΥΡΗΛΙΑ ΜΙΧΑΗΛ ΜΑΡΙΑ). D'autres amulettes invoquent également la puissance des archanges. Une inscription entonnant l'Adoration des Mages, signifie : « Fuis la détestée, l'ange archaïque te poursuit ainsi qu'Uriel » ΟΥΡΗΛΙΑ. Une autre légende offre le nom de Gabriel, mutilé, et celui d'Uriel. On peut supposer que ceux de Michel et de Raphaël étaient en tête.

Saint Michel remplit sa mission protectrice à l'égard de l'Eglise, dès les premiers temps. « Drepanus Florus », très vieux poète », et Si-



S. Michel et ses anges triomphant d'... (d'après l'original). Tableau de Frans Floris, xvi^e s. Musée d'Anvers.

gebert, relatent des apparitions très anciennes. Sozomène et Nicéphore en rapportent une fort signalée, qui arriva auprès de Constantinople, où l'on bâtit une église magnifique en l'honneur de

S. Michel. Les Grecs célèbrent une apparition très insigne, près la ville de Rhodes. Du temps de l'empereur Dioclétien, il y avait déjà en Bithynie une église de Saint-Michel. Au rapport de Procope, l'empereur Justinien fit dédier dix églises sous le vocable de l'Archange. L'apparition de S. Michel au Mont Gargan dès le début du vi^e siècle, et celle au Mole d'Hadrien, sous le pontificat de Grégoire le Grand, furent comme le couronnement et la consécration des vœux et de la vénération des fidèles. Aussi bien, dès les origines chrétiennes, les Pères et Docteurs de l'Eglise se plurent à exalter les grandeurs et les mérites de Saint Michel, qu'ils appellent « prince des Séraphins, prévôt du paradis et de l'antique Synagogue, protecteur de l'Eglise, président de la Milice céleste, grand capitaine de l'armée du Seigneur, tuteur de la Foi chrétienne, protecteur et consolateur des agonisants, vengeur de la superbe des escadrons angéliques, et révéré par les barbares eux-mêmes ».



S. Michel à Daphnis, Asie Mineure : peinture ép. byzantine.



Château St Ange, Étalancien, des Markles. d'El

De l'Orient, le culte de S. Michel rayonna sur l'Occident, en particulier sur la ville de Rome. Au château Saint-Ange, la fête se célébrait avec une grande solennité : au point du jour, on tirait le canon et l'on arborait les bannières pontificales ; il y avait une imposante démonstration militaire, et le Saint-Père bénissait une pièce d'artillerie, en mémoire du patronage de l'Archange sur le château. La solennité se faisait avec éclat aussi à l'église de Saint-Michel *in Borgo*, à la basilique de Saint Jean-de-Latran, à Sainte-Marie Majeure dans la chapelle de l'Archange, et à l'oratoire de Saint-François-Xavier, où il y a une confrérie sous les auspices de l'Archange. Dans la basilique de Saint-Pierre, la dévotion se porte dès longtemps vers l'autel de S. Michel, l'un des sept privilégiés. « dont le tableau, dessiné par

le chevalier Joseph d'Arpino, a été mis en mosaïque d'une façon « Hente par Calandra ». Aussi bien, en nos jours, les Romains conservent vivace la dévotion envers Saint Michel (D).

Mais, c'est dans tout l'univers catholique, que le culte et le patronage de S. Michel occupent une place tout à fait à part, comme



S. Michel, patron des Minimes.
L'antépice grave par G. Scobin.

il convient au « prince de la milice céleste », au vainqueur des révoltés contre Dieu, dont le nom flamboie comme le cri vaillant : *Quis est Deus*. En qualité de patron de l'Église, sa statuette dorée brille au-dessus du drapeau de soie rouge, tenu par le porte étendard de l'Église : à Rome, la onzième région, dite *Sant' Angelo*, a mis l'Archange dans son blason. Parmi les ordres religieux, on sait que celui des Minimes l'a choisi pour patron. Des villes, des provinces, des royaumes, se placèrent sous le patronage de l'Archange : au rang des nations, figurent la France, l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal, le royaume de Naples, la Lombardie, la Pouille et la Bavière; au

nombre des villes, on remarque Salerne, Bénévent, Sebenico, Ubeda,

La solennité se célèbre avec indulgence : à Saint-Ange *alle fornaci* : à Saint-Ange, près des fossés du château ; à la collégiale de Saint Ange *in pescheria*, pour sa consécration ; à Sainte-Marie-des-Anges, à la Madone de Constantinople ; à Saint-Adrien *in campo venaio* aux Capucins, où l'on admire le tableau du Guide, donné par Urbain VIII ; à Saint-André *della valle*, dans la somptueuse chapelle de S. Michel, qui appartient aux Rucellai, de Florence, riche de marbres, avec, au rétable, un tableau remarquablement peint par le chevalier Roncagli « S. Michel recevait également des honneurs particuliers, à la petite église du Collège des Convertis *in borgo*, sous la protection de l'Archange ; à l'église de Saint-François de Paolo, comme protecteur des Minimes, à Saint-André *delle fratte* où il y a un bon autel ; à la Trinité des Monts ; à Saint-Julien *in Baum*, où, après Saint-Ange *in Mezzetta*, où le chapitre des Saints Celse et Julien vient célébrer

Le 15 août, l'Archange était honoré encore à l'église des Agonizants

Madrid, Bruxelles, Bucharest, Batenburg, Berg, Hildesheim, Thorn, et maintes autres cités, qui suivirent l'exemple donné par la Cité du Monde chrétien (1). Pour ce qui est de la France, on sait que la Normandie avait S. Michel pour patron spécial : il en était de même de plusieurs cités comme le Puy, Saint-Mihiel et d'autres, qui gardent son nom et auxquelles nous reviendrons.

En outre, le nom de Saint Michel appartient à trois ordres de chevalerie. Louis XI institua le premier en 1469, avec pour insigne un ruban noir et un collier de coquilles supportant un S. Michel ; Jacques Clément, de Bavière, créa un ordre dans ce pays en 1693, avec un ruban bleu foncé, bordé de rouge ; en 1817, Georges III, d'Angleterre, fonda un ordre de Saint-Michel et Saint-Georges, avec un ruban bleu foncé et une large raie rouge au milieu. D'ailleurs, les chevaliers n'étaient pas seuls à revendiquer le patronage de Saint Michel, et cet exemple fut suivi par un grand nombre de corporations ouvrières, ainsi que nous l'avons indiqué.

A l'instar de la foule qui se complait dans l'usage et l'interprétation pittoresque des signes sensibles, les corporations se laissèrent guider par la pensée des emblèmes de l'Archange. La balance que l'iconographie lui attribue comme « peseur des âmes », lui conquiert tout naturellement les différentes professions qui se servent de cet instrument : tels les épiciers, les merciers, les fabricants d'ombelles et gaudfriers, les boulangers, les fromagiers, les mesureurs de grains, par analogie avec les peseurs, et surtout les balanciers, qui, comme fabricants de l'objet, doivent figurer en première ligne, ainsi que les

in Pasquino, comme protecteur des moribonds et dans huit autres églises de Rome, qu'un auteur romain dit supprimées dès 1713, soit parce qu'elles étaient privées d'un culte convenable, soit par suite des remaniements de la ville.

(1). A la fête du 8 mai, une partie du chapitre de Saint-Pierre assiste à la grand'messe à Saint-Michel *in borgo*, ainsi d'ailleurs qu'à la solennité du mois de septembre. Dans la collégiale Saint-Angé *in pescheria*, à la messe basse du matin, à l'offrande, le sénat présente un calice d'argent à ses armes et quatre torches de cire blanche, qui restent au maître-autel durant la journée. La solennité de septembre se célèbre plus spécialement dans les églises sous le vocable de Saint-Michel, et dans celles de l'ordre des Minimes, dont il est le protecteur. A l'hospice apostolique de *San Michele a ripa grande*, le pape, avant l'envahissement de Rome, après sa visite à la pieuse maison, bénissait la flotille dont les blanches voiles égayaient le pont pittoresque du Tibre. A *San'Angelo ai Corridori*, les jeunes filles dotées par la Confrérie assistent à la messe en costume d'« amante ». A la *Morte*, auprès du superbe palais Farnèse, il y a messe pontificale et sermon ; l'Université de la Sapience réunit les auditeurs de robe et les avocats « qui tiennent chapelle » : un élève du séminaire de Saint-Pierre en soutane violette et cotte, fait un sermon en langue latine ; à la fin de la cérémonie, les assistants au chœur reçoivent un bouquet de fleurs artificielles.

apothicaires et les marchands en général (1). L'épée angélique, à son tour, devait décider du choix des fabricants d'armes, des escrimeurs, maîtres d'armes et autres professions qui s'y rapportent, en y joignant les rôtisseurs avec leurs broches : à moins qu'il ne faille grouper ces derniers avec les étuvistes, et chercher le motif du choix dans le fait que S. Michel a précipité Lucifer « dans la fournaise préparée pour Satan et ses compagnons. » Quant aux foulers et chapeliers, on sait qu'ils foulent le lentre comme S. Michel, dans l'iconographie chrétienne, foule le démon sous ses pieds. D'autres fois, sans doute, certaines corporations et contrées ont pris l'Archange pour patron, parce qu'elles avaient pour siège une église ou une chapelle placée sous son vocable.

A ces divers points de vue, l'histoire tire le plus grand profit de l'étude des méreaux des corporations ouvrières et des enseignes de métiers, que l'on ne rencontre plus guère que dans les musées et chez les collectionneurs. Nous ajouterons que toute une série de saints, bienheureux et vénérables, ont eu S. Michel pour patron (2). Enfin, ce nom a été porté avec un éclat prestigieux par des génies, tels que Michel-Ange, Michel-Colombe, qui sont à leur manière comme le rayonnement des splendeurs cachées de Dieu et de son Archange, à l'instar de celui de Raphaël, prince de la peinture.

La chaîne mystérieuse des êtres, qui commence à l'organisme le plus rudimentaire, aboutit à l'esprit doué d'une intelligence et d'une volonté d'autant plus puissantes qu'elles ne sont pas liées à des organes tangibles. Cet esprit pur, qui a sa place dans toutes les religions et dans les traditions des peuples sous les diverses latitudes,

(1) Parmi les marchands groupés sous la bannière de saint Michel, on peut citer ceux de Paris, de Nancy, de Saint-Nicolas du Port, et de plusieurs villes. A Rome il était le patron de la corporation des marchands de drap : au Capitole une des portes du Palais des *Conservatori* garde, à son linteau, l'inscription : *COLLEGIUM S. S. SIGNORUM MARCHANTIUM FONDAIO DI S. MICHELLE APO. ANGELO*.

(2) Ce sont S. Michel l'Aragani ou ancien apôtre de l'Ethiopie, au v^e siècle, et un autre saint du même nom qui vint dans ce pays comme diacre et moine ; S. Michel, évêque de Trois-Châteaux en Dauphiné, S. Michel, évêque de Synnade en Phrygie, que l'empereur Géropalate envoya comme ambassadeur auprès de Léon III et de Charlemagne ; les deux martyrs, S. Michel d'Heitingun, enfant mis à mort par les Juifs en 1140, et S. Michel Casagui, exécuté au Japon, en 1597 ; enfin, le trinitaire S. Michel des Saints. Les Bienheureux sont : le B. Michel Pagès, B. Michel Camaldule, et la B. Micheline, veuve, du tiers ordre de S. François, morte à Pesaro en 1356. Les Vénérables sont : Michel Le Nobletz, prêtre breton, mort en 1652 ; Michel-Ange de St François, de Naples, Michel Griezler, de Bayonne ; Michel Mi, martyr au Tonkin en 1875 ; Michel Manara, chancelier de l'ordre militaire de Calatrava.

est appelé « ange » dans la langue chrétienne, par suite de son rôle, qui est celui de « messenger » de la Divinité, tout en constituant pour ainsi dire, la cour dans laquelle le chœur infini des esprits célèbre les louanges du « Dieu souverain des êtres visibles et invisibles. » Dans la tradition catholique, manifestée par les œuvres écrites ou par les ouvrages d'art, S. Michel apparaît, tout à tour, seul ou en compagnie d'un certain nombre d'anges. Nous l'étudierons d'abord dans le chœur angélique ; puis, nous nous arrêterons plus particulièrement aux représentations propres à l'Archange.

La Bible, qui considère la triade comme le nombre parfait, nous révèle la mission des trois archanges, Michel, Gabriel et Raphaël ; le premier est le porte-glaive de la Justice, l'ange du châtimement ; le second, le rameau d'olivier à la main, est l'ambassadeur de la miséricorde, l'ange de l'Incarnation ; le troisième, porteur du poisson symbolique, est le messenger des grâces célestes, l'ange de la Rédemption. Nous n'essayerons pas de mentionner les nombreuses reproductions dans lesquelles figurent ensemble les trois archanges, et nous nous bornerons à en signaler quelques exemples.

Dès le ^{vi} siècle, Symmaque parle d'une mosaïque sur l'autel dédié à l'Archange dans l'église de « St-André ad B. Petrum » ; et la mosaïque de l'arc triomphal de Sainte-Marie-Majeure place les trois archanges autour de la Vierge et de S. Joseph à la recherche de l'Enfant. Parfois, pour désigner la triade angélique, on se bornait à parler des « archanges », sans spécifier davantage, et un oratoire de la basilique de Saint-Pierre, élevé par S. Léon III, gardait l'inscription : « Ad honorem archangelorum. » A l'encontre de certains novateurs, le concile de Latran, assemblé par le pape Zacharie proclama ne reconnaître que les archanges Michel, Gabriel et Raphaël. Dans une mosaïque de l'époque romaine, à *Sant'Angelo in Formis*, près de Capoue, le Christ, assis en majesté, est accompagné des trois archanges vêtus à l'orientale et arborant un étendard



Détail du Jugement dernier par Fra Angelico
Galleria Santa Maria, Florence.

L'époque carolingienne nous a légué, entre autres, l'évangélaire

du trésor de Trèves, dans lequel deux archanges supportent une tablette, au titre de l'Evangile de S. Mathieu : ainsi que l'ivoire de Bamberg, dans lequel, au-dessus de la croix du Sauveur, planent les trois archanges nimbés. Sur la châsse de la cathédrale d'Astorga en Espagne, don du roi Alphonse III au x^e siècle, les deux anges sont préposés à la garde des reliques : S. GABRIEL est désigné par son nom, et S. Michel est appelé ANGELUS, l'ange par excellence, comme on dit en Italie *Sant' Angelo*.

A Rome, un tableau — reliquaire byzantin du x^e siècle — dans la mise au tombeau, montre deux archanges avec leur nom en grec : S. Michel tient le Christ du côté de la tête, la figure voilée de douleur et les ailes abaissées. La croix byzantine, dite des Zaccaria, dans le trésor de la cathédrale de Gênes, est ornée au revers du Sauveur dans un médaillon : et, au-dessous, de la Vierge ayant à sa droite S. Michel, et, à sa gauche, S. Gabriel. Notre Archange, dont le nom est en grec, est figuré à mi-corps, ailes baissées, tenant d'une main un bâton de commandement et, de l'autre, un globe avec un monogramme.

La crypte de Saint-Clément, à Rome, conserve une fresque attribuée au xi^e siècle, dans laquelle, aux côtés du Sauveur assis, se tiennent S. Michel et S. Gabriel, désignés par leur nom. Ailleurs une fresque de la Platonie, que l'on place plus tard, représente une crucifixion où les deux archanges essuyent leurs larmes avec un linge.

De son côté, l'autel de la cathédrale de Bâle, conserve au Musée de Cluny et rattaché au xi^e siècle, représente un Christ et une série de trois arcades avec les archanges : outre le nom de chacun inscrit sur l'arcature, on lit l'inscription générale : *QUIS SUIT ILL, FORMIS, MEDICUS*. A la fin du xii^e siècle, le Christ de la collection Debruge place sur le pied de la croix les archanges avec leur nom inscrit sur un disque. La châsse de S. Sigismond, à Saint-Maurice d'Againe, rapportée au xiii^e siècle, fait voir S. Michel armé d'un bouclier et perçant le dragon de sa lance, tandis que, à gauche, S. Gabriel tient un sceptre tréflé avec un rouleau.

Le groupement harmonique des archanges se montre à nous dans une peinture grecque du xv^e siècle, qui a pour titre : *Η ΕΥΧΑΡΙΣΤΙΑ ΤΩΝ ΑΡΧΑΓΓΕΛΩΝ*. L'Enfant Jésus dans une auréole, bénissant des deux mains et ayant des ailes pour exprimer qu'il est l'archange par excellence, « l'Ange du grand Conseil », selon les termes de la Bible, est soutenu par les archanges dont les initiales ΜΡΡ apparaissent dans le nimbe ; S. Michel a le costume d'un guerrier, S. Gabriel a la dalmatique et le bâton des hérants, et S. Raphael porte l'aube et l'étole croisée.

Les artistes, se faisant l'écho de la liturgie, ont glorifié les archanges dans des tableaux destinés à la décoration des autels et des nefs, ou dans des œuvres particulières: tels le travail attribué à Antonio Pollaiuolo, à l'Académie de Florence, et l'ouvrage dans lequel le florentin Marco d'Oggione a figuré les anges conduisant le jeune Tobie, composition d'un charme pénétrant qui se trouve dans la galerie de Milan. De même, une exquise toile de Botticelli figure les archanges, qui se distinguent chacun par leurs symboles: et une



Les trois Archanges, attrib. à Botticelli, Acad. des B.-A., Florence

composition de Raphaël, au-dessous de la Vierge avec l'Enfant, nous montre les archanges, dont S. Michel occupe le centre.

Mais, c'est surtout à Ravenne que l'Orient a laissé la trace enchantresse des chauds rayons dont il a doré les hautes cimes de l'art. On dirait d'une cité éclosée sous le ciel Levantin et transportée parmi les sables et les pins, sur un rivage silencieux du pays d'Occident. La capitale de l'art byzantin en Italie laisse dans l'âme une impression d'un charme ineffable, voilée d'une indéfinissable mélancolie, dont le séjour à Ravenne peut seul donner une idée. Aussi bien, le culte particulier des orientaux pour S. Michel s'est-il fait d'une façon délicate dans les mosaïques, qui recouvrent de leur

ors brunis et de leurs couleurs doucement chatoyantes les antiques basiliques Ravennaises.

A Saint-Vital (vii^e siècle), la mosaïque de l'abside figure le Christ assis sur le globe du monde ; à ses côtés, les deux archanges représentent ceux qui ont été jugés dignes de la couronne que le Sauveur tient en main ; vêtus de tunique et manteau blancs, nimbés de bleu, sandales au pied et ailes abaissées, ils portent une longue baguette pannelée d'or. Le même sujet, traité d'une façon à peu près identique, paraissait dans la mosaïque absidale de Sainte-Agathe (viii^e siècle) ; mais son souvenir ne persiste que par une gravure défectueuse de Ciampini. Quant à la mosaïque de Saint-Michel *in Africisco* (viii^e siècle), il faut, hélas ! l'aller chercher à Berlin. Le Christ, croix en main, y est accompagné de deux anges nimbés, ailés et vêtus de blanc, avec les légendes MICHAEL, GABRIEL, dont l'un tient un sceptre crucifère, et l'autre, le bâton de commandement.

Parfois, le chœur archangélique s'élargit et montre d'autres serviteurs de la Divinité. A Saint-Vital, à la représentation des éléments, des saisons, des fleuves paradisiaques, des grands prophètes et des évangélistes, s'ajoutent les quatre archanges ; les cheveux retenus par un bandeau dans un nimbe, les ailes rougeâtres baissées, vêtus d'une tunique et d'un manteau blancs, les pieds nus sur le globe céleste, les anges supportent à bras tendus, au sommet de la voûte, l'aurole de l'Agneau divin. A *Sant'Apollinare nuovo*, une délicieuse procession de saintes s'avance vers le trône de la Vierge tenant l'Enfant, près duquel se tiennent quatre anges dont les pieds chaussés de sandales foulent un gazon fleuri ; nimbés, les longs cheveux retenus sur le front par un bandeau blanc, avec tunique et manteau de même couleur, ils portent à la main droite une tige d'or terminée par une boule et présentent les Sages d'Orient à l'Enfant Jésus, but du pèlerinage. Ailleurs, une procession de martyrs arrive au Christ en majesté, dont le cortège est formé de quatre archanges semblables à ceux que nous venons de voir.

Si, du silence de la ville, nous passons à la solitude de la campagne pour chercher, comme à l'ombre d'une forêt de pins qui a pris la place de la mer, le dernier survivant du port de Ravenne, nous arrivons à *Sant'Apollinare in classe*, aux antiques nef enveloppées de mélancolie et de la fêpe verteâtre des moisissures. L'arc triomphal à ses pieds droits ornés de la représentation du Christ et des apôtres, symbolisés par douze agneaux. On remarque, à droite, S. Michel et S. Mathieu, à gauche, S. Gabriel et S. Luc ; à en juger par le vestige inférieur, cette partie devait figurer les deux autres

évangélistes avec les deux autres archanges. La légende MICHAEL et GABRIEL accompagne les figures nimbées à longues ailes blanches, les cheveux retenus par un ruban, les pieds chaussés sur un escabeau d'honneur, un manteau violet recouvrant la tunique blanche. S. Michel appuie la main droite à la hampe de son étendard, sur lequel on lit : ARIOC ARIOC ARIOC.

Ravenne, la patrie en deuil, assise au fond de son désert de sable, s'est vu dépouiller de l'activité florissante, de la vie industrielle et commerciale, du mouvement artistique au profit de Venise, la reine toujours éveillée et semillante de l'Adriatique. Ici, l'Orient nous apparaît, non plus dans une nappes immobile d'arène et de tristesse, mais dans le cristal perpétuellement en action de ses lagunes et dans le cadre d'or de ses monuments, qui en font une ville unique au monde. A Saint-Marc, où l'artiste et l'antiquaire tenteraient vainement de lutter contre le charme qui envahit la pensée et captive l'imagination, la grande coupole maître, sur ses pendentifs, des mosaïques du x^e siècle où paraissent les archanges tenant un étendard ; sur la bannière, à l'honneur de la Divinité, se lit une inscription biblique qui se poursuit au-dessous. De son côté, la *pala d'oro*, cette merveille d'orfèvrerie, à l'un de ses émaux byzantins, attribue au x^e siècle, orné des figures des archanges avec leur nom, dont celui d'Uriel. Parmi les curiosités du trésor de Saint-Marc, figure le buste de Saint Michel, accompagné de médaillons de Gabriel et d'Uriel. La coupole de l'ancienne église des Jésuites, à Venise, montrait à ses pendentifs quatre statues d'anges : Michael, Gabriel, Raphael, Scultiel.

Avec non moins d'éclat que Ravenne et Venise, la Sicile, ce prolongement de l'Orient et de la Grèce au cœur de l'Europe, redouble prestigieusement les traditions et les arts de l'Orient et de Constantinople. Au milieu de ses bosquets d'orangers et de citronniers, on dirait une princesse du Levant entourée de ses suivantes et parée de tous les charmes que la nature pittoresque et la civilisation archaïque peuvent donner à une contrée. Ses principales églises sont décorées de mosaïques que les princes normands ont fait exécuter par des artistes byzantins et Arabes. A Palerme, à Monreale, à Cefalù, en particulier, la représentation imposante du Christ est accompagnée d'anges, au premier rang desquels figurent S. Michel et S. Gabriel. A Palerme, les archanges tiennent un étendard sur lequel est écrit : ARIOC ARIOC ARIOC. Dans les mosaïques de la cathédrale de Cefalù, remontant au xiii^e siècle, au-dessous du Christ et de la Vierge en orante, est accompagnée des quatre anges : Michel,

non : la tête nimbée et inclinée, les ailes baissées, ils tiennent un étendard d'une main, et, de l'autre, le sceau de Dieu marqué d'une croix (1).

La France a connu, elle aussi, le culte rendu au groupe des quatre archanges. La Sainte-Chapelle de Paris gardait la vraie croix dans un bel étui, pièce d'orfèvrerie byzantine du ^{xiii}^e siècle ; sur cet ouvrage, on voit s'incliner devant la relique les anges dans l'ordre suivant : Michel, Gabriel, Uriel et Raphael. Des peintures du



S. Michel et le dragon, p. m, ^{xiii}^e s.,
église de Saint-Savin.

^{xiii}^e siècle, à l'abbatiale de Saint-Savin, montrent, au-dessus du porche, deux anges soutenant dans une auréole l'agneau nimbé, et, de chaque côté sont deux autres figures d'anges : à la partie supérieure du narthex, près du Christ assis sur un trône, se tiennent quatre anges, dont l'un, à droite, porte la croix. La Renaissance

a décoré la chapelle dédiée aux Saints Anges, dans la cathédrale d'Albi, d'une scène figurant un groupe de génies angéliques dont quelques-uns sonnent de la trompette et au milieu desquels paraît

1) La tradition et l'iconographie chrétiennes ont parfois associé Uriel aux trois premiers archanges, et on le voit en possession d'un culte remontant à la plus haute antiquité. Le prophète Esdras fut visité par cet ange qui lui donna des indications pour sa conduite ; les oracles sibyllins annonçaient la venue des quatre « immortels ministres du Roi éternel, Michael, Gabriel, Raphaël et Uriel. » En particulier, les orientaux professaient un culte spécial pour les quatre archanges. Au Mont-Athos, en l'église d'Iviron qui leur est dédié, on célébrait « l'histoire et les mérites » de ces anges. La coupole de l'église du couvent de Saint-Luc en Grèce montre Uriel avec les trois archanges traditionnels. Uriel, sans être nommé d'ailleurs, est associé à la triade angélique dans le récit d'une vision de Satyre, rapportée dans les Actes des saintes Perpétue et Félicité, et au cours de laquelle celui-ci fut transportée par quatre anges jusqu'aux « murailles de lumière » de la Jérusalem céleste. Quoiqu'il en soit, l'une des premières représentations des quatre anges se voit dans un ouvrage d'orfèvrerie donné par l'empereur Constantin à la basilique de Latran. Sur un fastigium de lames d'argent martelé, on remarquait, au sommet, le Sauveur assis, entouré des douze apôtres ; et aussi les quatre anges également en argent, les yeux formés de pierres précieuses, et tenant des lances avec des croix. Nous sortons du groupement impersonnel, pour rencontrer, au ^v^e siècle, la désignation uniminale avec la bulle d'or, découverte dans le tombeau de Marie, fille de Stilicon : elle porte en lettres grecques les noms de Michel, Gabriel, Raphaël et Uriel. A la même époque, la mosaïque de l'arc triomphal de Sainte-Marie Majeure, à Rome, montre, dans la scène de l'Adoration des Mages, la présence des quatre anges.

S^t Michel, tenant un glaive et des balances. L'Allemagne n'est pas restée en dehors de ce concert mystique, et le musée de Lyon conserve une croasse allemande du x^e siècle, dont le nœud en ivoire garde les noms des anges avec Uriel au second rang.

Mais, voici que s'élargit devant nous le cycle angélique et que nous assistons à une extension du chœur des Esprits. Conduits par « le prévôt céleste », au témoignage de la Bible, devant le trône du Très-Haut se tiennent sept anges pareils à des yeux éclatants, à des lampes ardentes, à des étoiles rayonnantes, dont la mission est de veiller sur les fidèles et d'exécuter les ordres du Seigneur. Aussi, à côté de la tradition officielle de l'Eglise sur les trois archanges, dans les usages et les pratiques de nombres de fidèles, voire même dans certaines litanies anciennes, on retrouve les noms d'autres archanges. Outre les anges que nous connaissons, la foule



Le Christ, S. Michel et les anges.
Mosaïque de l'ancienne église St Michel à Ravenne.

invokait Raguel, Seultiel, Jehudiel et Barachiel, ce qui porte le nombre à huit. Dans la mosaïque de S^t Michel *in Africisco* (viii^e siècle), que Ravenne a laissé transporter à Berlin, auprès du Christ assis en juge, outre les deux archanges Michel et Gabriel, tenant le roseau avec la lance et l'éponge, paraissent sept anges sans nimbe, la chevelure retenue au front par un ruban, les pieds dans une onde transparente, d'après la vision de Patmos, et sonnant de la trompette pour appeler au jugement. La création, figurée en mosaïque du xii^e siècle au portique de la basilique de Saint-Marc à Venise, représente chacun des jours par un ange qui en est comme le protecteur ; on sait que le lundi a été attribué à Saint Michel.

A Rome, l'église de Sainte-Marie des Anges, dont le génie hardi de Michel-Ange a jeté les voûtes à l'intérieur des Thermes de Dioclétien, conserve une Vierge avec l'Enfant, copie d'un tableau de Venise, dans laquelle on voit sept anges tenant des banderoles où, dit-on, les noms se lisaient naguère. La galerie Sciarra renferme un grand tableau sur bois, attribué à Gaudenzio Ferrari, dans lequel, auprès du Christ et de la Vierge assis sur le même trône, sont six anges divisés en deux groupes et portant l'épée et la cuirasse ; S. Michel tient un livre. Au ix^e siècle, on voit mentionnée une patène d'or sur laquelle le Sauveur est entouré des anges ; et l'évêque S. Athanasius donna à l'église de Saint-Janvier, à Naples, une grande patène d'ar-

gent doré, ornée « du visage du Sauveur et des Anges. » En Sicile, la foi populaire en vint à consacrer officiellement le culte des « sept anges », en leur dédiant, à Palerme, une église spéciale¹.

La gracieuse théorie des sept anges trouva un écho sur la terre de France. Un moult à patène mérovingien, découvert dans le Loiret, offrait neuf médaillons en relief avec les légendes respectives : or, en réservant le médaillon attribué au Sauveur, et aussi peut être le médaillon supérieur pour un Agneau de Dieu analogue à celui du pupitre de sainte Radégonde, il en demeurerait encore sept pour les anges, parmi lesquels on voit Uriel et Raguel. Au palais des papes à Avignon, dans la chapelle de Saint-Martial, peinte par Jean de Viterbe, en 1343, on voit sept anges recevoir l'âme de la martyre, sainte Valérie; le pape Urbain V, qui bâtit l'aile orientale, ajouta une septième tour carrée, dite des Anges, et l'une des portes était dédiée à saint Michel².

Quant à l'Espagne, dont les croyances religieuses s'allient si intimement aux habitudes orientales dans des solennités prolongées et des démonstrations éclatantes, qui attirent les visiteurs de toutes les parties de l'Europe, elle n'a pas négligé la théorie archangélique chère aux foules. Jusqu'en ces derniers temps, à la procession de Séville, le vendredi-saint, on voyait figurer les sept anges.

A son tour, la gravure a contribué à entretenir la mémoire de la septième angélique. Sadelier a gravé, d'après Martin de Vos, une

1 L'église était décorée d'une fresque dans laquelle le Sauveur sur un trône était entouré de sept anges, avec l'inscription suivante : « Michael, Victoriosus; Raphael, Medicus; Gabriel, Numius; Barachiel, Adjutor; Jehudiel, Remunerator; Uriel, Fortis socius; Sealtiel, Orator. » La découverte de cette peinture, au début du xix^e siècle, amena la création d'une confrérie et la fondation d'un monastère des Sept-Anges, dans lequel s'installèrent des Sœurs Minimies de Saint-François de Paule. Chacun des anges avait un symbole distinctif, qui a servi de prototype pour les reproductions faites dans la suite. Pour ne parler que des anges apocryphes, Barachiel avait des roses sur la poitrine, Jehudiel, une couronne d'or et un fouet dans chaque main; Uriel, une flamme sous les pieds et une épée à la main, et Sealtiel se tenait les mains jointes et les yeux baissés.

2 Parmi les objets d'art qui se rapportent à l'histoire des sept anges, l'attention se porte tout spécialement sur une intaille en améthyste d'environ 3 centimètres de hauteur, attribuée au iv^e siècle, et qui se remarquait dans les vitrines du Trocadér à l'Exposition de 1878. Au côté droit du Christ bénissant, sont gravés en caractères grecs, et les uns au-dessus des autres, les noms : ΠΑΡΑΛΛΑ, ΠΕΝΕΛΑ ΟΥΡΗΑ, ΙΧΘΥΣ ΜΥΡΑΛΑ, ΕΑΡΡΗΑ, ΑΖΑΗΛ. Par une disposition bien rare, entre les noms des anges bibliques et ceux des apocryphes, figure, à la place d'honneur, l'anagramme symbolique du Christ ΙΧΘΥΣ, que le prophète a appelé « l'Ange du grand Conseil ». Cette prière a été signalée par M. Julien Durand, dans un savant article sur les Sept Anges, paru dans le *Bulletin monumental* (t. I, 1); l'intaille appartenait à M. de Montigny.

planche dans laquelle les sept anges se distinguent par les attributs palermitains. Une estampe du graveur hollandais Jérôme Wierx, à la pointe d'une rare finesse, représente, au-dessous de la Trinité, de la Vierge et de plusieurs saints, les sept anges. Au milieu, paraît S. Michel tenant l'étendard de la croix à la main droite, et une palme de la gauche, et foulant aux pieds le dragon. La signature porte : *Hieronymus Wierx fecit et excudit.*

Jusqu'ici, S. Michel s'est montré à nous dans les événements, dans la liturgie et dans une série d'œuvres d'art, où il nous est apparu comme le chef des archanges et comme le prince de la milice céleste. Avant de le considérer plus spécialement au point de vue des Eglises qui lui ont été dédiées et des ouvrages destinés à l'honorer d'une façon plus personnelle, nous allons faire la synthèse des emblèmes par lesquels on a l'habitude de caractériser sa mission. Les caractéristiques de S. Michel peuvent être envisagées dans sa figure propre, dans les symboles ou attributs que la tradition lui accorde, et dans certaines circonstances particulières.

La figure est celle d'un adolescent qui respire à la fois la vigueur et l'élégance. A l'instar des anges, il a d'ordinaire le nimbe, les ailes soit abaissées au repos, soit déployées pour l'action, et les pieds nus, comme à la fresque de l'église de Saint-Agnès, place Navone à Rome (xv^e siècle); par exception on lui voit des souliers comme à Sainte-Marie du Transtévère, ou des sandales, ce qui en Italie équivalait à la nudité du pied, comme dans un ivoire du vi^e siècle. L'attitude varie selon qu'il est près du trône de Dieu, dans l'admiration ou dans l'attente, ou selon qu'il exécute les commandements du Tr



S. Michel par fra Angelico
Aul. des B. aux Arts, Florence.

Haut : l'élan de l'action est bien exprimé dans les toiles de Raphaël et du Guide. Les vêtements portés par S. Michel sont différents, suivant qu'il est représenté dans l'exercice d'une fonction sacrée, dans l'accomplissement d'un acte de la vie ordinaire, ou bien en chevalier armé pour l'honneur de Dieu. On lui voit parfois l'aube et la dalmatique, et l'étole blanche, notamment à Sainte-Marie du Transtévère et dans le Bréviaire du cardinal Grimani ; la belle miniature de ce dernier le revêt en outre de la chappe.



S. Michel, statuette d'argent, xvr^e s. (re. Bontz, M. A., Florence)

L'armure complète, dont l'Archange est souvent revêtu, embrasse les armes offensives et défensives en fer forgé, parfois doré et damasquiné. On lui voit assez rarement la cotte de mailles et le casque, que l'on observe pourtant à la Scala-Sancta (fin du xv^e siècle), à Sant'Andrea delle fratte, à Saint-Sauveur *a ponte rotto* et à Saint-Chrysogone. S. Michel porte assez souvent le bouclier : d'ordinaire, il le tient au bras, et par exception il s'appuie dessus dans le tableau de Pérugin à Florence, à moins qu'il ne soit à terre, comme dans une gravure de Martin Schöen. Au nombre des armes défensives propres aux chevaliers, on rencontre le bouclier orné d'un rais, symbole du courage, et, dans certaines enseignes, le rais d'escarboucle pommeté se combine avec la croix. Au convent de Saint-Michel en l'Hermin, en Vendée, pour lequel Louis XI professa une vénération toute particulière, on a trouvé une crosse en émail champlevé limousin du xiii^e siècle, qui a été déposée à Cluny : dans la volute, S. Michel combat le dragon avec l'épée et porte un bouclier, décoré d'un rais feuillagé. Une croix figure sur le bouclier d'une statue en bois, attribuée à la fin du xvr^e siècle, et possédée par l'église de Saint-Yvi, dans le Finistère. Dans telle enseigne de pèlerinage du x^e siècle, la croix pleine est entourée de points



S. Michel, volute en émail, xiii^e s. (chap. Laroque, des Langlois)

ou de besants isolés ou par groupes de quatre, pour symboliser les évangélistes, ou bien, elle est placée en sautoir, ancrée, ou sur champ diapré. Ailleurs, comme dans une miniature du *xiv*^e siècle, elle est accompagnée d'un lion, emblème du courage. En sa qualité de patron de la France, les fleurs de lis avaient leur place marquée sur les armes de l'Archange. Une miniature du Missel de Charles VI présente la croix du bouclier cantonnée de quatre fleurs de lis, et le bouclier porte également les fleurs de lis sur une monnaie de Philippe VI, et sur le sceau de l'ordre de S. Michel, exécuté en 1664 : une statue de bois du *xv*^e siècle, au musée d'Angers, montre aussi le bouclier ilurdéisé.

A l'instar de la cotte armurée des chevaliers, la cuirasse de Saint Michel n'est pas demeurée sans ornements. Dans tel tableau italien du *xv*^e siècle, elle est constellée et, sur un semis d'étoiles, brillent le soleil et la lune, qui symbolisent le séjour de l'Archange et la vigilance qu'il exerce, le jour et la nuit : le Seigneur n'est-il pas appelé le « Créateur » et le « Maître des astres ? ». A l'époque de Louis XIV, cet emblème chrétien pouvait bien renfermer en outre une allusion au souverain, et tel ivoire, où le soleil est peint sur la poitrine de l'Archange, contient peut-être une allusion indirecte à l'adresse de celui qu'on a appelé le roi soleil, sur une enseigne de pèlerinage, on remarque neuf étoiles, une en coin et huit en orle.

Les armes offensives de S. Michel sont la lance et l'épée, et c'est contrairement à la coutume que dans le Châtiment d'Héliodore, il se sert d'une masse d'armes comme plus écrasante. C'est armé d'une lance dont il transperce le dragon que S. Michel nous apparaît : au *xiv*^e siècle, dans une fresque de Saint-Sabas et dans un tableau du Musée Chrétien de Rome ; au *xv*^e siècle, en ce Musée, dans une statuette, une peinture byzantine et un tableau italien ; en une statuette des souterrains de Saint-Pierre ; dans un tableau de l'école Campana, dans une predella à Saint-Grégoire, sur le Mont-Cassin.



S. Michel, col. Peyr. 1879.

entfin au xvii^e siècle, dans les églises de Saint-Chrysogone et de Saint-Laurent *in pane perna*. Parfois la lance porte un étendard blanc, comme à Sainte-Catherine *della rotta* (xvi^e s.), ou un pennon comme dans un ivoire du musée chrétien (xv^e siècle); on se rappelle que Raphaël, dans le beau tableau du Louvre, a représenté un abîme qui s'entr'ouvre pour engloutir le démon. Quant à l'épée, il est à remarquer qu'aux mains de S. Michel elle joue différents rôles : ici, dans une toile de Pérugin à Florence, et dans une



S. Michel par Orcagna
au Campo Santo, Pise.

autre de Raphaël, à Paris, elle est au repos; là, elle est brandie contre le dragon, comme dans un triptyque de 1365, au Musée Chrétien, et sur le tombeau du cardinal d'Albret, à l'Ara-Caeli (1465); ailleurs, elle figure la justice divine qui punit et pardonne, comme dans l'apparition où S. Grégoire vit l'Archange remettre la glaive au fourreau, pour marquer la fin de la peste, ainsi que le représente la fresque de Frédéric Zuccaro; enfin, au jugement dernier, elle sert à séparer les justes des réprouvés, ainsi qu'il paraît dans la scène d'Orcagna au Campo Santo à Pise.

L'étendard de couleur blanche, signe de ralliement pour la milice céleste dont S. Michel est le chef, est orné de divers symboles. Ce sont, tantôt une croix rouge, comme dans un panneau peint du x^e siècle, à Sainte-Catherine *della rotta*; tantôt le « trisagion », chant angélique par excellence, comme dans la mosaïque du vi^e siècle à Sant'Apollinare in Classe, à Ravenne. La croix s'identifie parfois avec l'étendard. S. Michel se sert du signe de la Rédemption pour maîtriser le dragon qu'il frappe au cou ou dans la gueule béante; ce sujet se rencontre fréquemment, et pour ce qui est des miniatures, on connaît une scène du Missel de Sainte-Sabine (xiii^e s.), et, dans le Bréviaire de Grimani, à la croix pend une bannière sur laquelle est figurée la lutte contre le démon. De son côté, la sculpture a représenté plus d'une fois la croix « justicière », notamment dans une statuette en bronze au Musée Chrétien (xv^e s.) et dans un motif du ciborium donné à Sainte-Marie-Majeure par le cardinal d'Estouteville, qui fut abbé du Mont où il s'immortalisa par le Grand-Œuvre. En d'autres circonstances, S. Michel se sert de la croix pour repousser les damnés dans l'enfer; il se montre en cette attitude

dans une intéressante peinture murale, de la fin du x^v^e siècle à l'ancienne collégiale Saint-Mexme de Chinon, et dans une belle fresque, aussi du x^v^e s., à Châteaudun. En outre, la croix figure comme ornement sur le bouclier au Musée Chrétien; sur l'étendard, dans un tableau du xvi^e siècle à Sainte-Catherine *des Ardennes*; sur la ferronnière du front de l'Archange, dans le Breviaire Grimaldi.

D'autres fois, l'Archange porte un sceptre, symbole de la puissance, dans une peinture du Musée Chrétien; et l'on se souvient en croix ou en trèfle comme à Saint Apollinaire le Neuf à Ravenne (xvi^e siècle); un ivoire de la même époque lui prête le bâton des hérauts, surmonté d'une boule. Très rarement, il tient une palme, comme ce soit dans le groupe des anges, ou une bannière, comme dans la fresque d'Oreagna au Campo Santo de Pise, dans laquelle il appelle les élus et repousse les réprouvés avec les pages bibliques écrites sur un double phylactère.

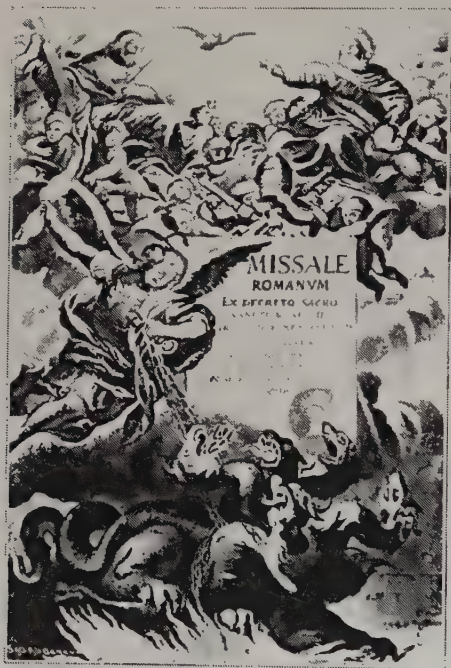
A partir de la Renaissance, quelquefois les artistes ont doté S. Michel des foudres vengeresses inspirées des emblèmes païens; on voit celles-ci, au xvi^e siècle, à Sainte-Marie-des-Monts; au xvii^e siècle, à Saint-André *de la Fratte*, où l'Archange les tient d'une main; au xviii^e siècle, en un tableau de l'église de l'Umiltà, dans lequel les deux mains en sont armées; également, un tableau de Le Brun, conservé à Munich, représente l'Archange avec les foudres. Assez souvent S. Michel porte un globe, soit bien comme à Sainte-Marie du Traustevère (xvi^e s.), soit d'or, comme à Foligno, dans un panneau à fond d'or de la fin du x^v^e siècle; une croix surmonte le globe dans un ivoire byzantin du vi^e siècle. Le disque au bas de la croix qu'on lui voit, est le *Signum Dei* visible dans l'Apocalypse.

Le plus ordinairement, S. Michel est représenté en vainqueur de Satan. Le démon revêt des formes variées qui signifient l'implication des vices dont il est le père. C'est tantôt un entrecroisement de



S. Michel triomphe des démons, par Rubens.
Musée d'Anvers (Anvers).

tête d'animal, comme dans la toile de Raphaël au Louvre, où il porte des cornes de bélier et des ailes déchiquetées rappelant l'ange déchu ; tantôt une sorte de monstre humain, comme dans un ivoire du xiv^e siècle, au Musée Chrétien de Rome, et tantôt un animal fantastique à corps de chien et cornes de bélier, dans un bas-relief du xv^e siècle, à la Scala-Sancta à Rome. Lucifer vaincu est métamorphosé en serpent dans un tableau de Nuzzi (1865) où la tête est tranchée : en dragon dans une predella du xv^e siècle, à Saint-Grégoire



— Michel foudroyant le dragon.
Gravure frontispice d'un Missal, xviii^e s.

du Mont-Caelius ; en crapaud foulé aux pieds par l'Archange, dans un tableau de Bramantino à la Bibliothèque ambrosienne de Milan. En certaine circonstance, l'artiste a tiré un heureux parti de la souplesse du monstre, et le corps du reptile enroulé, dont S. Michel perce la tête de son épée, forme la volute d'une crosse émaillée au Musée Chrétien à Rome. On voit le démon tour à tour lié avec des chaînes que l'Archange tient à la main dans le beau tableau du Guide et dans une fresque à Sainte-Marie-des-Monts, à Rome (xvi^e siècle), ou précipité dans l'abîme entr'ouvert au tableau de Raphaël au Louvre, et dans les flammes sur la toile du Guide ; à la fresque

de la coupole de Saint-André *delle fratte*, en même temps que la chaîne, l'Archange tient la clef qui doit fermer le puits de l'abîme, selon les expressions de l'Apocalypse. Si nous avions à faire l'iconographie complète de S. Michel, nous ajouterions que dans telle gravure de l'époque de la Restauration, le dragon a une tête de coq qui n'est pas sans quelque allusion avec la royauté de la branche cadette.

Saint Michel, justicier de Dieu, a la mission délicate de tenir le compte des mérites des âmes, de peser les bonnes et les mauvaises

actions dont la somme prépare la sentence du Très-haut. A Saint-Laurent Hors les Murs, sous le portique, dans une fresque du xiii^e siècle, l'Archange pèse les œuvres qui sont représentées par les livres renfermant les actions bonnes et mauvaises, suivant le texte d'un hymnaire du xi^e siècle, conservé au Vatican, et les stances de la superbe prose *Dies iræ*. Le plus ordinairement, S. Michel, en qualité de procureur du Souverain Juge, tient une balance dans laquelle il pèse les âmes avec leurs mérites. On remarque cet emblème, au xiv^e siècle, sur univoire du Vatican; au xv^e s., à Saint-Grégoire sur le Mont-Celins, à Sainte-Croix de Jérusalem et à la Scala-Sancta de l'Église Saint-Michel et Saint-Magne, toujours à Rome; au xvi^e s., au Musée Chrétien; et au xvii^e, à Saint-Sauveur *a ponte rotto* et à Saint-Chrysogone. En France, l'Archange paraît avec cet emblème en particulier, dans la fresque du Jugement dernier à l'église de Saint-Aignan, et sur divers portails d'église, tels que les cathédrales de Bourges, d'Autun et d'Amiens. La scène du pègement des âmes est représentée avec des circonstances aussi naïves que variées. Ici, les âmes groupées font appel à la miséricorde divine, dans la fresque de la sacristie de Sainte-Agnès, place Navone (xv^e siècle). Là, les anges et les démons apportent des rouleaux sur lesquels sont inscrites les œuvres bonnes ou mauvaises des trépassés, comme au Musée Chrétien du Vatican. Ailleurs, le démon s'efforce d'incliner de son côté l'un des plateaux, comme sur la predella de Saint-Grégoire au Mont-Celins (xv^e siècle); d'autres fois, deux âmes se font équilibre dans les plateaux, sur le bas-relief de la Scala-Sancta, dans une fresque de Saint-Sauveur *in pane perdu* (xvii^e s.). A l'hôpital de Beaume, un tableau remarquable attribué à Roger van der Weyden (xv^e s.) figure les mérites dans un bassin et les fautes dans l'autre. D'autres fois, en des sujets des xv^e et xvi^e siècles, on voit



S. Michel — pègement d'âmes — x^e siècle — Londres.

aussi naïves que variées. Ici, les âmes groupées font appel à la miséricorde divine, dans la fresque de la sacristie de Sainte-Agnès, place Navone (xv^e siècle). Là, les anges et les démons apportent des rouleaux sur lesquels sont inscrites les œuvres bonnes ou mauvaises des trépassés, comme au Musée Chrétien du Vatican. Ailleurs, le démon s'efforce d'incliner de son côté l'un des plateaux, comme sur la predella de Saint-Grégoire au Mont-Celins (xv^e siècle); d'autres fois, deux âmes se font équilibre dans les plateaux, sur le bas-relief de la Scala-Sancta, dans une fresque de Saint-Sauveur *in pane perdu* (xvii^e s.). A l'hôpital de Beaume, un tableau remarquable attribué à Roger van der Weyden (xv^e s.) figure les mérites dans un bassin et les fautes dans l'autre. D'autres fois, en des sujets des xv^e et xvi^e siècles, on voit

sont pesées avec un poids, comme à la galerie Campana et dans le superbe Jugement dernier du magnifique portail de la cathédrale de Bourges.

Mais la mission de S. Michel consiste surtout à diriger les élus vers l'éternelle félicité. Aussi, l'Archange suit avec sollicitude les âmes qui lui sont confiées, et, après avoir pesé leurs mérites, il les présente au Juge Suprême qui prononce la sentence : quand elles sont dignes de la Béatitude, il les introduit au Paradis, et c'est avec une visible allégresse qu'il porte les âmes dans ses mains, au tableau de Bramantino, à la bibliothèque ambrosienne (xv^e siècle). On sait que, suivant les traditions de l'art chrétien, les humains sont représentés avec des corps sans voiles, et, pendant le moyen-âge, d'ordinaire sans sexe, comme au Musée Chrétien du Vatican.



S. Michel, à l' cathédrale de Cortone, portail en xiv^e s.

Nous terminerons ces réflexions en mentionnant quelques autres détails de l'iconographie de S. Michel. L'Archange porte un diadème triangulaire, byzantin d'origine, dans un tableau du Musée Chrétien (1365), et dans la fresque de Sainte-Marie du Transtévère, également du xiv^e siècle. Suivant les paroles de la Bible, auprès de l'autel d'or il tient l'encensoir, et l'encens qu'il offre à Dieu symbolise les prières. Ailleurs, sur un ivoire byzantin du Musée Chrétien, S. Michel escorte le Christ. Le coq, emblème de la vigilance selon la légende ancienne : « Prie à cant de coq », paraît sur des enseignes de pèlerinages Michelins, des xiii^e et xiv^e siècles. A la suite de la fondation de l'ordre royal par Louis XI,

d'après la coutume italienne, on remarque au cou de l'Archange le collier de l'ordre dont il est le protecteur.

Le rôle particulier de S. Michel, en tant que conducteur des âmes, eut pour effet d'associer le culte de l'Archange aux souvenirs funéraires. Depuis les âges les plus reculés, les cimetières installés à l'ombre du sanctuaire avaient comme un annexe dans l'église, à savoir son atrium, son parvis, voire même ses tours. A Paris, à

Saint-Benoît et à l'abbaye de Montmartre notamment, on avait établi des ossuaires dans les tours ou dans les combles.

Du haut du parvis ou des tours, on l'avait placé la foi chrétienne, S. Michel exercait ses fonctions de céleste veilleur et de conducteur des âmes au bienheureux séjour. A la cathédrale de Poitiers, la porte du xiii^e siècle ouvrant sur le cimetière, fut dite « de Saint-Michel ». Le charnier de l'église d'Argenteuil était sous le vocable de l'Archange. A l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, à Sens, une tour renfermait un autel de S. Michel, et, dans la suite, on le plaça dans l'église même. A l'église des Saintes-Maries, la tour octogonale surmontant l'abside, d'où le guetteur veillait sur la côte, conserve une chapelle dédiée à Saint Michel. La célèbre abbaye de Saint Riquier avait son parvis précédé de trois portes surmontées de tours, où l'on voyait des autels en l'honneur des archanges, et celui de S. Michel était à la porte du couchant. A l'abbaye de Saint-Gall, le devant du parvis est décoré de deux tours qui ont reçu des autels consacrés à Saint Michel et à Saint Gabriel. A Saint-Benoît-sur-Loire, la grande tour précédant l'abbatiale porte le nom de Saint-Michel, en raison de la chapelle du premier étage. Le porche de la collégiale de Candes conserve une chapelle dédiée à l'Archange. Parfois, grâce à une ouverture donnant sur l'intérieur, ces chapelles formaient une tribune comme à Cluny, où la chapelle était suspendue sur un encorbellement.

Les chapelles de Saint-Michel n'ont pas toujours été placées à la cime des tours; on les a quelquefois installées à l'étage inférieur. A l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, l'autel de S. Michel était érigé dans la tour occidentale, et l'on y célébrait à la fête de l'Archange. Les églises de Brioude et de Saint-Quentin ont gardé dans leurs tours des traces de chapelles, décorées de peinture.



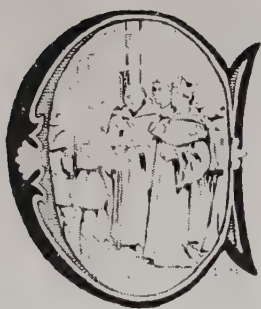
Chapelle de St Michel (Morbihan)



S. Michel « poseur d'âmes », Jugement dernier, cathédrale de Bourges, xii^e s.

XVII. — S. MICHEL DANS LA CHRÉTIENTÉ (Suite)

A la grant feste Saint Michiel de l' Péril.
[*Chanson de Roland*, v. 152].



C'est à la lumière des documents liturgiques et artistiques que nous avons étudié le rôle de l'Archange dans le monde. Nous avons maintenant à mentionner les sanctuaires où il recut un culte plus particulier.

L'Archange avait choisi pour son siège la cime aérienne du Mont-Tombe, et de ces hauteurs le culte de S. Michel rayonna sur les marches de Normandie et de Bretagne, puis sur la France entière, dans laquelle soixante-quatre communes gardent encore le nom de Saint-Michel. Les monuments et les œuvres d'art des différents siècles nous permettent de suivre la marche progressive de la dévotion populaire. Les églises du littoral, dont plusieurs sont remarquables par leur style, telles Genets et Pontorson, et dont

telle autre comme Ardevon, avant sa reconstruction, montrait une muraille ancienne avec briques en arête de poisson, conservant des « figures » de S. Michel. D'ordinaire, il s'agit de statues comme à Pontorson, mais, parfois aussi, on rencontre des tableaux, comme à Beauvoir, où l'on remarque, au maître-autel, une bonne copie du tableau du Guide (chez les capucins de Rome), par F. de la Vente (1762), peintre de Vire. A Avranches, dont l'intéressante cathédrale nous a été conservée par des dessins, les cultes de S. Michel et de S. Aubert n'étaient pas séparés l'un de l'autre, et se traduisent encore de nos jours par la vénération pour les « images » de l'Archange et pour le chef du pieux évêque.

Dans les deux diocèses d'Avranches et de Coutances jadis distincts, il y avait un bon nombre d'églises paroissiales ou conventuelles et de chapelles dédiées à S. Michel (1). La cathédrale de Coutances conserve le souvenir de l'Archange dans une peinture murale, et l'on remarque, dans l'église de



S. Michel et le dragon, p. m., xv^e s.
Cathédrale de Coutances

Saint-Pierre, un vitrail donné en 1522 « par les paroissiens ». Au près de Mortain, au sommet d'une roche d'environ 300 mètres, se dresse une chapelle de St-Michel, rebâtie de notre temps.

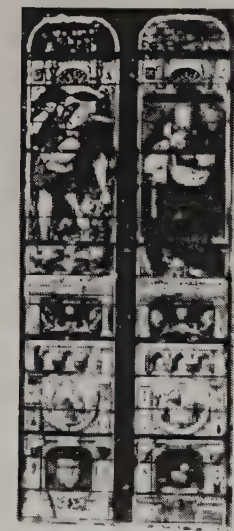
De son côté, Rouen avait, place du Vieux-Marché, une église remarquable dédiée à Saint-Michel, dont le patronage appartenait aux Montois. Une tapisserie du xv^e siècle, représentant l'Archange, est conservée au musée de la ville. On peut ajouter la chapelle du prieuré de St-Michel sur le Mont Ste-Catherine, site bien caractéristique au diocèse de Rouen, et le couvent de St-Michel de l'Abbayette, dont le cartulaire a été publié par le docte M. Bertrand de Broussillon. A Caen, on voyait une curieuse statue de l'Archange, depuis mutilée et transformée, due, paraît-il, à l'habileté de Pierre Gonjon, père du célèbre statuaire.

1) Parmi les paroisses ayant S. Michel pour patron, on comptait notamment St-Michel-de-la Pierre, Graignes, Pontbellenger, Herqueville et Briques. On connaît aujourd'hui St-Michel-des-Loups.

L'Armorique ne le céda à aucune province dans la dévotion à Saint Michel. Sur la crête du Mont-Dol jaillit une fontaine qui ne tarit point, et la légende populaire montre l'empreinte du pied de l'Archange lorsque, d'un bond, il s'élança de ce rocher sur le Mont-Tombe qu'il devait consacrer par son ineffaçable souvenir. La remarquable cathédrale de Dol a l'une de ses verrières occupée par un Jugement dernier où les anges assistent le Christ, suivant les traditions évangéliques. Dans le Morbihan, à un quart d'heure au nord-est de Carnac, se dresse le tumulus préhistorique dit Mont-St-Michel, d'où le regard embrasse un superbe panorama sur les plaines et les mystérieux alignements. Le caractère et les traditions de ce monticule ont porté à y élever une modeste chapelle dédiée à l'Archange, où les femmes des matelots viennent prier pour leurs

maris, sans oublier d'ailleurs la fontaine de Saint-Michel, sise dans la lande. En nos temps, près de Carnac, à Kergonan en Plouharnel, les bénédictins fondèrent un couvent sous le vocable de S. Michel, au fond du vallon du Légné, tapissé de prairies et de jardins.

Lannion, petite ville aux rues tortueuses et escarpées, a pour principale foire celle de Saint-Michel qui dure trois jours; on y joue des tragédies bretonnes, qui font passer les expressions les plus naïvement émues sur la figure des jeunes filles de la contrée, pareilles à des sphinx avec leurs coiffures à longues barbes. A l'ouest, dans une anse pittoresque, au nord de Plestin, est la grève dite de Saint-Michel, près de laquelle le roi Artur triompha, dit-on, d'un horrible dragon qui désolait le pays. Dans les Côtes-du-Nord, l'église de Saint-Michel en Grève, au bord de la mer, conserve une statue en bois de l'Archange en chevalier, l'épée



S. Michel, vitrail, 1522.
L'abbé St-Pierre, Combauc.

flamboyante levée, avec le bouclier d'azur à la croix alésée d'or (1); et l'église de Kermaria en Isquit, remarquable par son porche et les peintures de la danse macabre et de la légende des trois morts et des trois vifs, garde aussi, du xve siècle, une statue de S. Michel, armé, le casque en tête et la lance en main, frappant Lucifer qui se

1. M. Gauthier du Motlay a fait une étude intéressante sur le Culte de S. Michel dans le diocèse de St-Etienne et Fréquer.

redresse d'une façon d'autant plus étrange que tous deux sont taillés dans le même bloc de pierre.

L'Armorique revit toute entière en Tréguier, assise sur sa colline, les pieds dans la mer, qui murmure à l'ombre des châtaigniers, et dont l'histoire s'incarne pour ainsi dire en sa curieuse cathédrale à la tour antique, aux tombeaux mystérieux et au cloître plein d'un charme mélancolique. En traversant les rues accidentées de la petite ville silencieuse, dont les dehors aussi bien que les habitants au type harmonieux font penser à Sienne, en Italie, on arrive sur la hauteur à une chapelle d'où le regard plonge sur la mer. Le monument, sous le vocable de S. Michel, rappelle un voyage, à Rome, de S. Tugdual dont le retour fut accompagné de circonstances merveilleuses : l'édifice, remontant au ^{xv}^e siècle, est démantelé, mais la tour sert de guide aux navires arrivant à Tréguier.



S. Michel, statue ^{xv}^e s., église Kermaria

Entre Lamballe et Plouguenast, à la rencontre de deux vallées, Montcontour étage ses maisons coquettes et ses frais vergers sur un mamelon couronné par une église aux magnifiques verrières Renaissance et par un clocher fantastique. La localité renfermait autrefois les trois paroisses de Notre-Dame, de Saint-Michel et de Saint-Mathurin, mais la dernière subsiste seule.

Puis, c'est Guingamp, assise au centre d'une fertile vallée, sur les bords du Tréux, dans un cadre de riches plantations, et qui offre un aspect des plus pittoresques avec ses vieilles maisons dominées par l'imposante église de Notre-Dame. Avant la Révolution, Guingamp comptait, entre autres églises paroissiales, Saint-Michel qui était située en dehors de l'enceinte ou faubourg de ce nom : à l'édifice détruit a succédé une petite place, mais le souvenir de l'Archange persiste dans une des portes de ville, dite de Saint-Michel ou de Brest. Au Folgoët, célèbre par la gracieuse légende du « Fon du bois », la charmante église flamboyante montre un autel décoré sur le devant d'une aimable série de seize anges tenant des banderoles, tandis que le portail latéral conserve une naïve statue en granit de S. Michel terrassant le dragon au milieu des flots, aussi du ^{xv}^e siècle. A Les-

neven, l'église paroissiale moderne est dédiée à Saint-Michel; à Bras-ports, au dessus de la porte principale de l'église, se voyait une chapelle de Saint-Michel portant la date de 1674.

La Bretagne nous réserve d'autres souvenirs de l'Archange. Dans le fronton du curieux porche de l'église de Lampaul, on remarque une statue de S. Michel avec, au-dessous, la date : A.D.MVXXXIII. A Donarnenez, la porte principale est surmontée d'une chapelle dédiée à l'Archange avec une voûte à lambris, ornée de curieuses peintures du *xvii*^e siècle. L'élégante église des Illo, à quelques lieues de Rennes, intéresse par son architecture des *xv*^e et *xvi*^e siècles et surtout par ses trois belles verrières. La fenêtre du chevet montre dans le tympan le Jugement dernier, où S. Michel combat le démon qui cherche à s'emparer des âmes pour les engouffrer dans l'énorme gueule enflammée qui reçoit les damnés. Dans la cité même de Rennes, au *xiii*^e siècle, le duc Conan III et sa mère Ermengarde fondèrent une chapelle en l'honneur de S. Michel, et celle-ci a donné sa désignation à une porte de ville, disparue mais dont le souvenir persiste dans la place et la rue de ce nom.

En parcourant la lisière de Bretagne et de Normandie, nous saluons quelques oratoires Michelins. A Lonrai, près d'Alençon, les seigneurs avaient fondé une chapelle en l'honneur de l'Archange dans l'église paroissiale. Le château de Gul ou Goul, au canton de Carrouges, ruiné durant la guerre de Cent ans, avait une chapelle sous le vocable de l'Archange, et elle a été reconstruite de nos jours; à quelques lieues s'élève St-Michel des Andaines. Le diocèse de Séez renferme, en outre, comme paroisses sous le vocable de S. Michel, celles de St-Michel de la Forêt, d'Ecorsoy, de Bubertré, de Gropptes et de Montsecret. Au diocèse de Bayeux, se voyait Saint-Michel-de-Montsecret, qui fut reconstruite au *xviii*^e siècle. Dès le *xi*^e siècle, l'église du château de Tinchebray avait une chapelle dédiée à l'Archange; la tour de Saint-Rémy garde, à sa base, une chapelle de Saint Michel, dans laquelle une peinture ancienne le représente terrassant le dragon. Ce sanctuaire était le siège d'une confrérie de Saint Michel fondée par treize notables « charitablement congréguez ». Laval avait jadis une collégiale du même nom, et le musée garde la statue de Saint Michel de Montours. Le château de Caen, à l'occasion des fouilles, a livré une statue de S. Michel en guerrier avec bouclier orné d'une croix rouge, et terrassant le dragon. La chapelle de Saint Michel des Vignes, dont le coteau domine Evreux, a été heureusement restaurée de notre temps.

La Basse Bretagne est demeurée fidèle au culte de Saint-Michel.

Guérande, au front de remparts unanimement admirés, montre parmi ses portes et ses tours celle de S. Michel, d'une allure imposante. Plus au sud, la petite plage de Saint-Michel-Chef-Chef est justement fière de sa nouvelle et élégante église, consacrée à l'Archange avec une décoration dont les motifs sont empruntés à l'océan : celle-ci renferme deux « figures » de S. Michel, l'une du ^{xv}^e et l'autre du ^{xix}^es.

Après avoir suivi le courant religieux qui nous portait d'Orient en Occident, nous revenons vers le Centre en remontant la Loire dont la vallée est si fertile et

les coteaux si ravissants. L'Anjou tient sa place dans le concert en l'honneur de l'Archange. Jadis, « près de l'église Saint-Michel, était une place des plus belles de la ville, et à cette église commençait une grande rue du même nom, et à côté, l'Hôtel de Ville, orné d'une belle tour d'horloge. »



Porte de S. Michel à Guérande, ^{xv}^e s.

Outre l'église paroissiale de Saint-Michel du Tertre, on voyait à Angers la chapelle de St-Michel de la Palude, près Saint-Aubin. En côtoyant la Loire sur la rive gauche, on salue l'abbaye de Saint-Maur, ou de Glanfeuil, où l'on a retrouvé les vestiges de la chapelle Micheline flanquée de contre-forts. Le château de Montsoreau, beau spécimen mutilé de la fin du ^{xv}^e siècle avec un escalier rehaussé d'ornements Renaissance, avait une chapelle dédiée à S. Michel, dont on voit les restes de style ogival auprès du portail d'entrée du chastei. Plus au sud, Fontevault, célèbre par son monastère de femmes fondé par Robert d'Arbrissel, et illustré par un ensemble de monuments superbes, par les tombeaux des rois d'Angleterre, dits Plantagenêts, et par une série d'abbesses du sang royal, possède une église paroissiale sous le vocable de S. Michel ; l'édifice se rattache au ^{xii}^e siècle par ses voûtes de style angevin, avec des remaniements au ^{xv}^e s. et une galerie extérieure en bois.

S. Michel a reçu une place d'honneur dans le Jardin de la France, en la Touraine aux riantes vallées arrosées des ondes transparentes de maintes rivières, avec ses coteaux mollement ondulés où les sveltes clochers d'églises et les tourelles ajourées de châteaux se cachent derrière des rideaux de verdure, au milieu des bosquets de

roses, de lilas et de jasmins. A une lieue en amont, Candes, au confluent de la Loire et de la Vienne, nous introduit en Touraine. Dans un panorama merveilleux où les Romains ont laissé des vestiges, le souvenir de S. Martin, qui mourut en cet endroit, persiste en la mo-



Château de St-Michel (d.-et L.).

mentale église ogivale au front crénelé. Au-dessus du portail latéral, avec porche reposant sur une colonne centrale et animé de curieuses statues, est une ancienne chapelle dédiée à St Michel; une peinture murale figure l'archange prenant sous sa protection une âme qu'il présente à son juge. La très-intéressante collégiale de Saint-Mexme, à Chinon, garde un Jugement dernier de la fin du x^v siècle, avec un Saint Michel terrassant le démon. Dans la Véron, dépendant jadis du chapitre de Candes, se voit l'église de Savigny, sous le vocable de l'Archange; elle a été reconstruite de notre temps, mais, de bonne heure, le bourg eut une chapelle dite « des anges ». Non loin de la voie romaine de Tours à Angers, au sommet de la colline, se dresse le bourg de Saint-Michel; la localité doit son nom à l'église paroissiale dont la construction bien caractéristique en petit appareil cubique a été remplacée par un édifice moderne. Le château féodal de « Saint-Michan, » dont il demeure une portion, a été reconstruit au x^v siècle, et le souvenir populaire de l'Archange se manifeste par de pieux pèlerinages et par une foire champêtre considérable, le jour même de la solennité.

En remontant vers le nord, nous saluons l'église paroissiale de Souvigné, également dédiée à l'Archange; l'édifice roman a été remanié et a reçu, au xvi^e siècle, deux belles verrières (1559), qui trouvent leur complément dans un vitrail moderne, représentant S. Michel qui terrasse le dragon, et sorti des ateliers justement renommés de M. Lobin. L'Archange a d'ailleurs sa



Abbaye de S. Michel de Bois-Aubry (d.-et L.).

représentation ancienne dans le vousoir du portail roman, et, mieux encore, dans une statue en pierre du ^{xv}^e siècle; sa figure culme s'en cadre dans une chevelure épaisse retenue par une ferromnière avec la croix: l'Archange vêtu d'une robe tient d'une main son bouclier en forme de blason triangulaire et, de l'autre, manie la lance dont il perce le dos du monstre: celui-ci, au corps de quadrupède et à la tête en partie humaine et en partie léonine, d'une patte saisit le bas du bouclier et de l'autre prend la partie inférieure de l'aile. Ce détail a peut être quelque rapport avec la légende de la plume de l'aile de Saint Michel: du moins, dans sa simplicité et sa sérénité, cette statue offre un type intéressant de l'iconographie Micheline à la fin du moyen âge.

Parmi les nombreuses abbayes bénédictines de Touraine, celle de Luzé ou de Bois-Aubry, non loin de la Vienne, était sous le vocable de S. Michel. L'église, de la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle, fut dotée au ^{xv}^e s. d'un beau clocher et d'un élégant « sacraire: » on remarque sa salle capitulaire aux chapiteaux élégamment ouvragés. L'Archange était aussi le patron d'un autre couvent bénédictin au nord-est de la Touraine: j'ai nommé Villeloin dont il subsiste l'ancienne église paroissiale et dont l'édifice, reconstruit, conserve une curieuse statue de S. Michel terrassant le dragon. Au nombre des anciennes paroisses de Touraine supprimées et rattachées aux communes les plus proches, plusieurs avaient l'Archange pour patron. Ce sont: Saint-Michel-des-Landes, devenu un hameau de la commune de Charnizay; Saint-Michel-du-Bois, dont la dédicace eut lieu le 8 mai, et Saint-Michel-de-Chédigny appelée aussi Saint-Michan-sur-Indrois, qui a été fondue avec la paroisse de Chédigny; on y conserve deux statues de S. Michel.

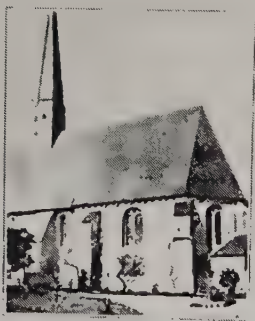
La capitale tourangelles donna toujours l'exemple de la dévotion envers l'Archange. On y voyait, dans le voisinage de l'Oratoire, l'église prieurale de St-Michel-de-la-Guerche. A la collégiale Martinienne, la belle tour dite Charlemagne s'appelait aussi « de Saint-Michel. » D'ailleurs, à défaut du vocable donné à l'édifice lui-même, le culte Michelin s'exprimait parfois par le nom d'une chapelle, d'un oratoire, ou par quelque objet de piété. On connaît la cathédrale de Tours, ce



S. Michel, st. h. ^{xv}^e s.
Église de Chédigny (I. et-L.)

gracieux monument d'une unité parfaite dans la nuance des trois époques ogivales, avec ses deux tours élégantes aux fines arcatures, aux intéressantes statues, à l'escalier incomparable, et aux dômes d'une hardiesse et d'une grâce achevée, œuvre des architectes Baslien et Martin François, alliés à Michel-Colombe. Or, entre les deux tours, au sommet du fronton triangulaire, rayonnait la statue de l'Archange en costume de chevalier et de sa lance terrassant le dragon, travail de la seconde moitié du *xv^e* siècle comme le portail lui-même, et dont le dessin nous a été conservé par les anciennes gravures. La collégiale de Saint-Gatien avait plusieurs chapelles desservies sous le titre de St-Michel (1). Une chapelle, dédiée à Saint Michel, servit de sépulture à quelques archevêques de Tours.

D'ailleurs, Tours montrait d'autres témoignages de sa dévotion envers l'Archange. Sur la paroisse de Saint-Pierre-du-Chardonnet était le fief de St-Michel de la Guerche. Une rue de la ville, proche l'église de Saint-Etienne, portait le nom de Saint-Michel. Sur divers points, des enseignes laissaient pendre leurs carreaux, en fer ouvragé, « à l'image de Saint Michel ». Les antiques maisons de bois avaient placé la représentation de l'Archange sur leurs chambranles sculptés, et l'une des plus curieuses maisons de la rue du Change conserve, mutilé, St. Michel revêtu d'une robe terrassant le démon qui, sous la forme d'un dragon, mord le bas du boncier.



St. Michel de Souvigné. L. et L.

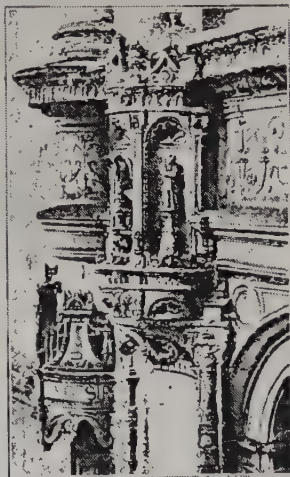
Dans les environs, jadis, on voyait à Vençay, actuellement Saint-Avertin, la chapelle de Saint-Michel qui dépendait de Saint-Martin. Sur la paroisse de Ballau, près du château de Carnaux, s'élevait une chapelle dédiée à Saint-Michel et relevant du chapitre de Saint-Gatien. En outre, l'on observait des chapelles dédiées à St. Michel dans l'église cistercienne de Fontaines-les-Blanches, dans le cimetière d'Artaunes et à Crouzilles; Faye-la-Vineuse, doté d'une belle église romane avec déambulatoire, avait

(1) Ce sont : St-Michel-des-Anges, St-Michel-de-la-Grange, fondée en 1312, St-Michel-de-Laubardemont, St-Michel-de-la-Basoché, St-Michel-des-Gréneaux, St-Michel-de-Jolimont, St-Michel-de-Rochepinard, qui possédait le fief de ce nom en la paroisse de Montlouis; d'autres chapelles avaient associé le nom d'un saint à celui de l'Archange comme celles de St-Michel et St-Gilles, de St-Michel et St-Mathurin, laquelle, au *xiii^e* siècle, possédait un domaine à la Ville-aux-Dames.

trois chapelles dites St-Michel-des-Anges, St-Michel-de-Cantault et St-Michel-du-Pont. A Chinon, l'ancienne et curieuse collégiale de Saint-Mexme avait une chapelle dédiée à l'Archange, et, nous l'avons dit, une peinture murale du *Jugement dernier*, de la fin du ^{xv}^e siècle, garde un S. Michel en chevalier au manteau agrafé sur la cuirasse, qui éloigne les damnés avec la croix. La magnifique Sainte-Chapelle de Champigny-sur-Veude, bijou de la Renaissance, émaillé de onze splendides verrières de la vie de Saint Louis, qui défient toute supériorité, portait à son pignon occidental une statue actuellement disparue de S. Michel terrassant le dragon, du ^{xv}^e siècle.

La cité Amboisienne, qui fut longtemps le séjour de la cour, montrait une dévotion toute spéciale pour S. Michel. On n'a pas oublié que c'est là que Louis XI institua son ordre de chevalerie. L'Hôtel de Ville était surmonté d'une statue, exécutée en 1487 par le « tailleur d'ymage » Antoine Briaut, peut-être celle qui se voit à l'église paroissiale de Saint-Denis ; et nous ajouterons ici qu'à Saint-Martin-le-Beau, une jolie maison Renaissance porte à son sommet une statue de l'Archange terrassant le dragon. La collégiale Saint-Florentin du Château, aujourd'hui détruite, renfermait une autre statue en pierre de S. Michel. A l'église des Cordeliers, en grande partie ruinée, un vitrail montrait le seigneur Charles d'Amboise, revêtu du collier de l'Ordre, et, sur son prie-Dieu, on lisait : « *St Michael salu me.* »

C'est qu'en effet la peinture sur verre n'avait pas manqué de payer son tribut à l'Archange. On le salue notamment dans les verrières du ^{xvi}^e siècle, à Cangy, à Villandry dans un Jugement dernier (1543) ; à Mettray, S. Michel se tient, la lance à la main gauche et les ailes déployées, en qualité de patron derrière un donateur et une donatrice, peut-être Michelle de Fescan, agenouillés aux pieds de la Vierge avec l'Enfant, sous un élégant portique : on suppose que c'est à cette dame de Mettray que l'on doit la fondation, proche l'église d'une chapelle dédiée à l'Archange, qui fut détruite au ^{xvii}^e siècle. Quoi qu'il en soit, la chatellenie payait à son suzerain cinq sols par an, à « la feste saint Michel Mont de Garganne. » De son côté, la



S. Michel, façade d'Azay-le-Rideau, ^{xvi}^e s.

famille de Beaune, célèbre par la protection qu'elle accorda aux arts et dont la fortune connut des alternatives d'éclat et de revers, a laissé sur le verre la preuve de sa dévotion à Saint Michel. A Semblançay,



S. Michel et les donateurs
Église de Meltray, xiv^e s.

où Jacques de Beaune avait son château féodal, il dota l'église d'un vitrail représentant S. Michel et le dragon. Il fit de même pour l'église de Ballan, paroisse où il possédait son joli manoir de la Carte. Dans ce dernier vitrail, fort remarquable, l'Archange, qui porte une cuirasse damasquinée d'or et un manteau de pourpre, descend du ciel, foudroie le dragon, aux couleurs verte et rouge feu, d'un geste souverain exprimant bien l'expression biblique : *Quis ut Deus*.

En même temps, le bronze célébrait en notes harmonieuses les louanges de S. Michel. On avait assez l'habitude de graver son effigie sur les cloches, avec l'image de la croix et de la Vierge : en particulier on la retrouve sur une cloche de

Saint-Martin de Tours, dite de Saint Michel, sur les cloches de Semblançay, du château de Chavigny (1561) et de l'église de Champigny (1570) : celle de St-Michel-sur-Loire avait la légende : « Sancte Michael ora pro nobis, l'an 1572 jay été fondue et nommée Michel. »

En poursuivant vers le sud notre pèlerinage Michelin, nous observons dans la très curieuse église de Saint-Savin, en Poitou, d'intéressantes peintures attribuées au xiii^e siècle et représentant des scènes de l'Apocalypse, entre autres le combat contre les anges révoltés : S. Michel paraît à la tête des anges, armés de la lance, de l'épée et du bouclier et montés sur d'ardents coursiers. Parmi les scènes mouvementées, où les artistes ont exercé la virtuosité de leur ciseau pour représenter le Jugement dernier à l'entrée des cathédrales, il n'en est pas de plus remarquable que celle du magnifique portail de Bourges : S. Michel y figure en « peseur d'âmes » avec une majesté que nous avons bien remarquée. Au surplus, en parcourant la



S. Michel, xvi^e s.
Vitrail à Ballan

magnifique série des vitraux nous relevons, ici, un Saint Michel terrassant le dragon, de petite dimension, et ailleurs, un Saint Michel, l'épée à la main, avec la famille des donateurs. On n'a pas oublié que Jacques Coeur, le célèbre argentier de Charles VII, possédait quatre « galleasses », ou navires, pour son commerce, et que l'un se nommait Saint-Michel. Près de Bourges, au village de Plainpied, une belle église romane de cisterciens garde, sur un chapiteau, une représentation sculptée de deux archanges avec les noms de « S. Michael » et de « S. Raphael ». Dans la Creuse, la chapelle reconstruite du Puy-Saint-Michel redit sur les cimes la gloire de l'Archange.

A Limoges, écrivait un touriste du ^{xviii}^e siècle, « il faut voir l'église de St-Michel ». Aussi bien, fidèle à ses traditions religieuses, l'émaillerie a redit la gloire de l'Archange d'une façon charmante, suivant le vœu des paroisses et des couvents. Croix processionnelles, reliquaires, coffrets, plaques d'ornements et autres objets conservent l'empreinte de la vénération du moyen-âge. Parmi les œuvres de l'atelier de Limoges, au ^{xiii}^e siècle, on doit signaler dans le trésor de Chervez, notamment, une crucifixion avec les deux archanges « S. Michel » et « S. Gabriel », une descente de croix, où S. Michel paraît les ailes baissées et le manteau agrafé sur la poitrine, et une croix processionnelle, où l'Archange attend la mort du Sauveur pour porter l'âme au Père Céleste. Ajoutons que S. Michel remplit le même rôle dans le beau triptyque en émail du ^{xiii}^e s. conservé à Chartres, et dit Châsse de Saint-Aignan.

Rocamadour, au site si pittoresque et au pèlerinage si célèbre, conserve une chapelle très ancienne dédiée à S. Michel. La Sainte-Chapelle de Bourbon-l'Archambault, parmi une foule de curiosités, avait une verrière représentant l'apparition de l'Archange à Constantin. Dans le Gers, la fertile vallée de la Baïse nous montre le bourg de Saint-Michel, qui doit son nom au vocable de l'église. La petite église Saint-Michel d'Entraignes, dans le village de ce nom, à une lieue d'Angoulême, a la forme octogonale avec une abside semi-circulaire à chaque pan, et le tympan de la porte d'entrée est orné d'un bas-relief qui représente Saint Michel, vainqueur du dragon.



Oratoire Saint Michel
à Rocamadour

Le culte de S. Michel a fleuri avec éclat sur les rives de la Garonne et s'est épanoui à Bordeaux en une église vraiment monumentale, qui compte parmi les plus remarquables édifices dédiés à l'Archange. Fondée vers le milieu du ^{xii}^e siècle, l'église de Saint-Michel a été reconstruite au ^{xv}^e siècle avec des embellissements qui se rattachent au ^{xvi}^e siècle. Le monument avec les trois nefs d'égale largeur, et mesurant 74 mètres de longueur et 22 mètres de hauteur, impressionne par la beauté des proportions, par l'élégance de



Eglise S^t-Michel, Bordeaux

la décoration et par les œuvres d'art qu'on y remarque. La représentation de S. Michel figure au sommet de la chaire, dans deux vitraux et dans une toile, mais il occupe une autre place d'honneur. Dans la décoration des trois remarquables portails aux élégantes broderies d'arcatures et de feuillages, mouvementées de fines statuettes, la porte offre une délicieuse page « ystorée » figurant l'Apparition de l'Archange à l'évêque de Siponte, près le Mont-Gargan. Enfin, au sommet de la facade principale, au-dessous d'une petite bretèche, une niche de style Renaissance abrite une statue de S. Michel qui triomphe du dragon. Au surplus, le clocher est digne de l'église, dont il est d'ailleurs séparé de quelques mètres; c'est une superbe tour sur plan hexagonal, de 108 mètres d'élévation, bâtie vers la fin du ^{xv}^e siècle, restaurée et consolidée par les soins de M. Abadie. Ajoutons qu'à l'église romane de Sainte-Croix, avec curieux portail véritable échiquier des archéologues, on voit un tableau dans lequel l'Archange combat le dragon avec un trident. Au pays de Gascogne, l'Archange n'est pas seulement honoré dans les somptueuses églises. En la paroisse de Lagos, un oratoire isolé parmi les bois convie chaque année les pèlerins à venir en foule à la fête du patron; Saint-Michel de Ricaillret jouit également d'un pèlerinage populaire.

L'Archange, messager des volontés divines, ne pouvait recevoir une place mieux en rapport avec son rôle que la cime aérienne des édifices et des tours. La cathédrale de Chartres avait sa toiture surmontée d'une statue Micheline, et, dans un document, on voit le prévôt Henry faire « réparer le toit de l'église et dorer l'ange de la girouette. » Le clocher de l'église du Dorat est surmonté d'une statue pivotante tenant une croix hastée. Une statue de l'Archange, une grande croix en main, se dresse à l'orient de la toiture de la

Sainte-Chapelle à Paris. D'ailleurs, les monuments civils exprimaient parfois, eux aussi, les aspirations des habitants de la cité. La tour du beffroi de l'Hôtel de Ville d'Orléans portait à son sommet une statue de S. Michel terrassant le dragon; elle était en plomb doré avec des reliques, fut érigée en 1491 par les échevins et fut renversée par les Huguenots, en 1562. Puisque nous sommes dans l'Orléanais, nous ajouterons que l'abbaye de Ferrières possédait une statue qui est conservée au musée de Montargis.

Au Puy (Haute-Loire), de bonne heure, l'abrupt rocher volcanique appelé Saint Michel d'Aiguille, sur sa cime aiguë d'environ 80 mètres, redit les gloires de l'Archange; c'est en 962 que le doyen donna au chapitre Foratoire récemment construit. Autour de l'édicule carré à voûte pyramidale et absidioles, on construisit, vers la fin du ^x^e siècle, l'église actuelle au vaisseau très curieux et dont la façade décorée d'incrustations montre, dans les niches de la partie supérieure, la figure de S. Michel avec celles du Père Éternel, de la Vierge, de S. Pierre et de S. Jean.



Mont-Saint-Michel, l'Aiguille, au Puy

A aucune époque, la capitale de la France n'a manqué de témoigner à S. Michel sa vénération publique ou privée. La belle Fontaine moderne de St-Michel, sur le grand boulevard de ce nom, résume cette longue tradition d'histoire et d'art, qui s'exprimait, en quelque sorte, dans la porte, la voie et l'édifice placés sous le vocable de l'Ar

change: le Pont, d'abord en bois et bâti en 1384, ayant été emporté au xvi^e siècle avec « les maisons du costé du Châtelet », fut recons-

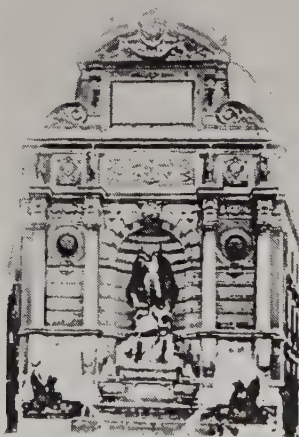
truit. L'église des Saints Innocents avait une chapelle dédiée à S. Michel, et Notre-Dame, entre autres sujets, dans les bas-reliefs de sa façade, conserve un élégant S. Michel terrassant le dragon. Saint-Michel-des-Batignolles, de nos jours, a sa confrérie et une revue Micheline.



S^t-Michel d'Aiguilhe, façade et intérieur.

Si nous prenons pour guide tel écrivain du milieu du xviii^e siècle, il nous signale divers ouvrages, notamment « dans la galerie d'Apollon, un S. Michel précipitant aux enfers les mauvais anges, peint par Le Brun; aux Feuillants de la rue Saint-Honoré, dans la deuxième chapelle sur

la gauche, S. Michel combattant contre le démon, peint par Vouet; dans le cabinet du Roi au Luxembourg, S. Michel foudroyant le démon, peint par Raphaël; dans l'église des Carmélites de la rue Saint-Jacques, sur la porte, une figure de Saint



Pontaine S. Michel, xviii^e s., Paris



S. Michel, p. m., xi^e s.,
église N.-D. du Puy.

Michel qui terrasse Lucifer, sculptés d'après les dessins de Stella. » Il est à peine utile d'ajouter que, actuellement, le Louvre, outre les deux tables de Raphaël, possède de Mantegna un S. Michel avec les Gon. agne, et St Michel avec St Apolline, ainsi qu'une autre représentation de l'Ar-

change, possède de Mantegna un S. Michel avec les Gon. agne, et St Michel avec St Apolline, ainsi qu'une autre représentation de l'Ar-

change avec deux monstres et une ville. Nous pourrions poursuivre cette énumération, mais nous devons nous limiter.

En quittant la capitale, nous mentionnerons, près de Brétigny, une église dédiée à l'Archange ; au château de Pierrefons, une statue en bronze ; au portail méridional de la cathédrale de Meaux, du moins jadis, une statue de

S. Michel qui lui a donné son nom. A Saint-Michel-sur-Orge (Seine-et-Oise), l'église est décorée d'une statue récente de l'Archange en terre de Lorraine. La Bourgogne tient son rang avec honneur dans le livre d'or à la gloire de S. Michel. A Dijon, d'après le récit d'un voyageur du XVIII^e siècle, « il y a sept églises paroissiales, dont celle



Eglise St-Michel de Dijon, en France.



Abbaye St-Michel du Tréport (mon. gall.)

de Saint-Michel, recommandable par la beauté de son portail orné de sculptures, et par ses deux tours faites en forme de Dôme. L'église de Saint-Philibert de Tournus (Saône-et-Loire), l'un des édifices du XI^e siècle les plus curieux de France, offre un narthex dont l'étage supérieur était consacré à S. Michel. A Avallon, en souvenir

de la délivrance à l'encontre des Protestants en 1594, on faisait chaque année, le jour de Saint-Michel, une procession solennelle à laquelle assistaient les habitants « jusques aux escoliers, deux à deux hommes, lement vestus, ayant chacun un cierge ardent, accompagnés et conduits par le principal du collège. »

Dans le canton de Ville en Tardenois, les églises de Sargay et de

Rosnay gardent deux statues de S. Michel terrassant Lucifer. A Amiens, le portail nord de la cathédrale a une statue, et l'une des portes a le nom de l'Archange ; à Poligny, la chapelle de Tournay avait « une ymage de St-Michel d'argent » avec des reliques. N'oublions pas de mentionner, dans le Nord, les belles églises du Havre et de Lille, non plus que l'ancienne abbaye de St-Michel du Tréport.

Dans l'Est, une abbaye dédiée à Saint Michel aurait été fondée par Volfing, en 709, sur la montagne de Châtillon, et, au ix^e siècle, Sinaragde en aurait transporté le siège à Saint-Mihiel ; dans l'église de cette localité, on voit une statue monumentale en bois. L'abbaye de Gorze possédait un oratoire de Saint-Michel, installé dans une tour et dédié, en 1105, par Richard, évêque d'Albano et légat du pape. A Guebwiller, en Alsace, l'église romane de Saint-Léger présente un porche compris entre les deux tours occidentales, et le premier étage a une ancienne chapelle de Saint-Michel. A Schlestadt, une chapelle de l'Archange s'élevait sur l'ossuaire dans le cimetière de l'église de Saint Georges.

Si nous allons vers les régions plus ensoleillées, nous voyons, dans l'Aude, la belle église St-Michel de Carcassonne. L'Archange a un sanctuaire vénéré à Conson, dans la banlieue de Digne. Saint-Michel-en-Beaumont, dans l'Isère, est en possession d'une église neuve dotée d'un vitrail figurant l'Archange ; l'abbatiale de Saint-Antoine en Viennois, dans une crucifixion peinte au xv^e siècle, offre le S. Michel « peseur d'âmes ». Le pèlerin Michelin doit un souvenir au couvent bénédictin de St-Michel de Caxa, en Roussillon ; à Toulouse, au faubourg de St-Michel ; à Marseille, à l'église de l'Archange ; à Avignon, à la porte de l'enceinte papale placée sous le nom de St-Michel, et aussi à la chapelle dans le couvent des Célestins. A Aix, le tableau du Couronnement de la Vierge par le très grand peintre primitif Nicolas Froment, alors à l'autel de N. D. de la Consolation, montre S. Michel sur le côté du sujet. A Alès, dans l'Aude, la belle



S. Michel, éc. bourguignonne,
musée de Toulouse

abbatiale ruinée de Saint Michel était justement fière de ses deux tours, dont l'une était dédiée à Notre-Dame et l'autre à l'Archange. Dans la Savoie, l'Archange reste populaire par la foire si mouvementée de Saint-Michel en Maurienne, et par l'église de St-Michel de Cluse. Cette province, qui est le trait d'union entre la France et l'Italie, nous conduit tout naturellement dans le pays, où les arts ont fait à l'Archange une si éclatante arrêtole.

En la très pittoresque vallée de Susse, s'élève la collégiale de

Saint-Michel. Dans le Piémont, non loin de Turin, le bourg de Saint-Ambroise est dominé par l'ancien couvent bénédictin de St-Michel.

C'est surtout au Mont-Gargan, dont nous avons déjà parlé, que l'Italie doit sa dévotion pour l'Archange, dont l'apparition eut lieu au ^{vi}^e siècle sous l'évêque Laurent de Siponte. Durant tout le moyen âge, le Mont-Gargan attira des foules innombrables de pèlerins, et, après Saint-Pierre de Rome, c'était le centre de pèlerinage le plus fréquenté de l'Italie et l'un des sanctuaires les plus vénérés du monde entier.

Le Mont Gargan ne garda pas pour lui seul le privilège de voir sa solitude consacrée au culte de l'Archange, et, dans la chaîne occidentale des Apennins, au milieu de la Campanie, le voyageur se plaît à saluer certaines retraites entourées de la vénération populaire. Au sud-est du Mont-Cassin, sur les bords du Volturne est la petite localité de Sant-Arcangelo; puis, en descendant le fleuve, vers Capoue, celle de Sant'Angelo. En outre, le sommet d'une haute montagne près Capoue gardait un sanctuaire célèbre, appelé Mont-Saint-Ange ou



Fête au Mont-Gargan au ^{xviii}^e s.
dessin de Després.



Monte Sant'Angelo, ville et château

Saint-Michel. Si nous descendons au midi, à deux kilomètres environ de Nole, nous trouvons le couvent franciscain de Sant'Angelo; et, à quelques lieues de Rieti, le bourg Castel Sant'Angelo. Le golfe enchanteur de Naples a lui aussi son Mont Saint-Michel; ses flancs pittoresques sont couverts de châtaigneraies, et sa cime, qui s'élève à 1400 mètres, est surmontée d'une chapelle de Saint-Michel, hélas! en ruine.

Naples, la cité où la dévotion populaire revêt les couleurs les plus chaudes et les formes les plus scintillantes, se glorifie d'une série de représentations de l'Archange. Sant'Angelo a Nole montre, au maître-autel, un S. Michel de Marco da Siena (qui a également peint l'Archange à l'église des Saints-Apôtres), et, dans la sacristie, S. Michel avec S. André; Saint-Philippe de Neri garde S. Michel et la Madeleine par Giordano; Sainte-Restitute conserve une Madone

assistée de S. Michel et de S. Restitute par Silvestro da Buoni ; et St-Pierre a un S. Michel par Muliano ; Sainte-Marie-la-Nouve possède une statue de l'Archange que l'on attribuait naguère à Michel-Ange. Dans le musée Borbonico, on remarque parmi les peintures : une vierge avec S. Michel et S. Gabriel, de l'école byzantine, S. Michel invoqué par Simon, pape, S. Jérôme et S. Jacques de la Marca, dans la manière de van Eyck, enfin S. Michel par de Vito, et l'Archange triomphant de Lucifer, par le chevalier d'Arpino.



Vierge, S. Michel et S. Gabriel, par L. Sigericelli.
Vend. des B.-A. Floreance.

A deux lieues environ au sud-est de Sorrente, par les routes ombragées d'orangers, de citronniers et de grenadiers, se voit le Petit Sant'Angelo, beaucoup moins élevé que son aîné. A leur tour, les îles de la mer Tyrrhénienne nous invitent également à les visiter, et, au-dessus de l'ancienne Lipara, bâtie en amphithéâtre, nous voyons se dresser le Mont-saint Ange, à 600 mètres d'altitude.

Capoue, la reine de l'ancienne Campanie, devenue une modeste localité, continue du moins à honorer l'Archange par le souvenir de deux sanctuaires. De l'église Sant'Angelo in Ando Altis (du nom de ses seigneurs) il subsiste le vestibule de

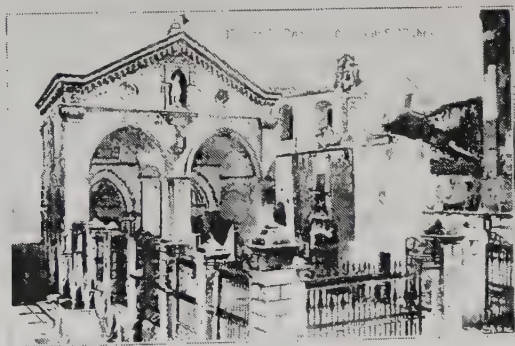
l'entrée principale, dont les arcades légèrement ogivales reposent sur quatre colonnes : San Michele ad Curtin est formé d'une nef terminée par une abside avec une crypte ornée de peintures. A peu de distance de la ville, sur le mont Tifato, se voyait une abbaye bénédictine appelée Sant'Angelo in Formis. L'église, de forme basilicale, est précédée d'un majestueux portique, et l'intérieur, à trois nefs terminées par autant d'absides, rappelle par son ornementation la mémoire des princes Normands, en sorte qu'elle est comme l'écho prolongé de notre abbaye Micheline par delà les Alpes. Parmi les intéressantes peintures murales où certains personnages portent les costumes des princes Normands, on remarque, dans l'abside centrale, le Christ aux riches vêtements sur un trône brillant de pierreries et, au-dessus, plus grands que nature, trois anges, dont S. Michel revêtu d'une robe enrichie d'ornements et tenant un bâton qui touche le

sol. Le Mont-Tifato avec son San Michele est le Mont-Saint-Michel « sans le péril de la mer », au milieu de la Campanie ou terre de labour.

A l'occasion de ses voyages en Italie, au xviii^e siècle, l'abbé J. Barthélemy, académicien bien connu par sa science et le charme de son style, écrivait : « Ces superbes monuments des hommes, ces grands efforts de la nature qui se succèdent ou se réunissent tous les jours sous les yeux, étendent les connaissances, agrandissent les idées et nous portent souvent au-dessus de nous-mêmes. Rien n'est si vif que l'enthousiasme qu'on éprouve dans ces occasions, et ce plaisir affecte toutes les parties de l'âme. » Combien plus intenses sont les émotions éprouvées par le chrétien, à la vue des œuvres sublimes réalisées par le catholicisme au cours des siècles, spécialement sur ce sol privilégié ! Tous les charmes de l'art et tous les enchantements de la nature font vibrer en son âme un hymne ineffable d'admiration et de reconnaissance. A son tour, le pèlerin de Saint Michel goûte une joie particulièrement profonde dans la visite qu'il fait aux sanctuaires et dans le culte qu'il rend à la glorieuse mémoire de l'Archange, qui va continuer d'occuper notre pensée.



S. Michel, statue au
Mus. S. M. à Grappello



Église du Mont Cassin (Ugento)



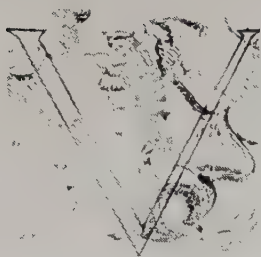
Chœur de l'abbaye de S. Michel des Premontres à Auvergne
Fresque du milieu du xiii^e — Hentius Causans sculpt.

XVIII. S. MICHEL DANS LA CHRÉTIENTÉ

(Fin)

Dens li (Roland) tramist sur angle cherubin
Saint Michel de l'Péril.

[*Chanson de Roland*, v. 2393-4]



— 188 —

Vers Rome se tournent sans cesse les regards de celui qui cherche les divines chartes de la foi, aussi bien que les splendeurs des lettres et des arts. L'Apparition de S. Michel au Mont-Gargan nous a conduit, par une pente toute naturelle, vers les sanctuaires de l'extrémité de la péninsule ; mais, avant de pénétrer plus avant en Italie, nous devons faire notre visite à la capitale du monde chrétien, pour y recueillir les souvenirs relatifs à l'Archange. Rome posséda naguère quinze églises et oratoires dédiés à S. Michel, et il en subsiste six dont le plus important est S. Angelo in Pescheria, diaconie cardinalice et collégiale, avec sa cloche fondue en « MCCCXI », et c'est de cette église que, le jour de la Pentecôte, le tribun Cola de Rienzi s'élança tout armé et entouré de ses partisans

pour proclamer la République. La Chapelle Sant'Angelo de Castro, au sommet du Mole d'Hadrien, est destinée à rappeler la cessation d'une peste en 590 en même temps que l'Apparition de l'Archange protecteur; c'est ainsi qu'il a donné son nom au tombeau impérial devenu forteresse, au pont orné de statues angéliques par Bernin, à la Porta angelica et au Borgo Sant'Angelo.

Au ix^e siècle, non loin de gigantesques constructions romaines, considérées comme les restes d'un palais de Néron, Symmaque décora de mosaïques un autel de l'Archange dans l'église Saint-André ad h. Petrum, et le pape Léon IV édifia une église en l'honneur de l'Archange, appelée maintenant San Michele in Borgo : elle présente la forme basilicale avec un campanile du xiii^e siècle, est le siège d'une association romaine dite des « cent prêtres et vingt clercs, » et renferme le tombeau du peintre Raphaël Mengs (m. 1779). Enfin, en cette région, on



S. Michel, statue à St Ange
300-400 — Bernin



Château Saint-Auge, vue moderne.

salue Sant'Angelo al Corridoio, dont le nom tient à ce que l'église est adossée à la curieuse galerie couverte, à l'aide de laquelle le pape Alexandre VI fit communiquer le Château Saint Ange avec le Vatican; et aussi, plus en aval sur la même rive du Tibre, le vaste Hospice de Saint-Michel, que le voisinage du fleuve a fait appeler San Michele a Ripa.

En outre, au sommet du Janicule, près de San Pietro in Montorio, est la petite église, naguère paroissiale, dite Sant'Angelo in Genesolo, dans laquelle le souvenir des anges est réuni à celui du

martyr du prince des apôtres. De fait, de très bonne heure, le culte de l'Archange fut associé, dans les rites catholiques et dans la dévotion populaire, aux primitives traditions de l'Église. Sur le Mont-Vatican, auprès du palais de Néron et de l'Église de

Sainte-Pétronille, s'élevait un oratoire consacré à l'Archange S. Michel et dit *in Vaticano*. Les agrandissements de St-Pierre en amenèrent la destruction, mais le souvenir se perpétua dans la basilique par un autel dédié à S. Michel et placé près de celui de Sainte-Pétronille.



Médaille de S. Michel
frappée à Rome.

Tous les chemins vont à Rome », dit un antique adage. De fait, c'est toujours avec une douce satisfaction que nous revenons à ce merveilleux foyer de la religion et des arts, pour y étudier les divers aspects du sujet qui nous occupe. Si nous cheminons par la Ville Eternelle, à la recherche des monuments qui se rapportent à l'Archange, nous rencontrons Sant'Angelo al Laterano, qui fut la première appellation de l'Hôpital de St-Sauveur, depuis, de St-Jean : une petite église, jadis sous le titre de Sant'Angelo de Rola; auprès des ruines du mausolée d'Auguste, l'église Sant'Angelo de Augusto ou de Augusta. A la base du Mont-Capitolin, auprès de la place de la Consolation, s'élevait l'église Saint-Michel *in Statera*, couronnée d'une petite coupole, dont la désignation provenait peut-être de la balance que tenait l'Archange « peseur des âmes, » à moins que ce ne soit de

Ferarium « de Saturne. Sur le bord du Tibre, près de la porte Sainte Marie, s'élevait l'église Sant'Archangelo ad Elephantum, ainsi nommée à cause des ornements d'éléphants; et, près de la célèbre basilique de Sainte-Pudentienne, se remarquait l'église de Sant'Angelo *in vico Patritio*, du nom du quartier. En dehors de la porte Cavalleggeri s'élève l'église paroissiale de Sant'Angelo delle formae, plus connue sous le nom de « Santa Maria », fondation du xvi^e siècle, appartenant aux chanoines de Saint-Pierre.



S. Michel sur le château St-Angelo

Outre les églises du titre de Saint-Michel que Rome renfermait ou possède encore, il y a quelques chapelles dédiées à l'Archange. Nous en avons vu à Saint-Pierre un autel de Saint-Michel, l'un des sept autels que l'on doit visiter afin de gagner certaines indulgences et qui est orné d'une belle copie en mosaïque du tableau de S. Michel

par le Guide; on sait que la remarquable toile du maître forme rétable d'autel au couvent des Capucins. Sainte-Marie-Majeure qui, par son antiquité, ses souvenirs, ses œuvres d'art et sa remarquable architecture, est une des basiliques romaines les plus visitées, avait elle aussi sa chapelle de Saint-Michel; elle la devait au cardinal d'Estouteville, qui fut abbé du Mont, mais la chapelle a été depuis transformée en baptistère et a perdu son vocable. Au surplus, la Ville Eternelle est riche en documents précieux pour l'iconographie Michelique, ainsi que nous l'avons indiqué (1).



S. Michel au Mont Gargan.

Nous quittons la Ville Eternelle pour suivre à travers l'Italie notre pèlerinage religieux et artistique. L'abbatiale de Sainte-Scholastique, près de Subiaco, a une crypte dans laquelle une peinture murale représente la scène du Mont Gargan, où le taureau se réfugie dans une grotte, frappé de flèches par des gens munis d'arquebuses. Dans la cathédrale de Gaëte, un beau tableau provenait, dit-on, d'un couvent de béné-

dictins. Le Musée Chrétien du Vatican possède une crosse en émail bien du xiv^e siècle, dans la volute de laquelle est l'archange et le dragon; sur un petit coffret, on remarque trois médaillons renfermant des anges aux ailes déployées et qui tiennent des livres; xiv^e siècles; un disque en cuivre doré montre le Sauveur entouré de trois archanges du xv^e siècle; des plaques d'émail figurant la crucifixion montrent deux anges au-dessus des bras de la croix.

Ailleurs, le xiv^e siècle nous a légué une miniature d'un missel à Sainte-Sabine, et une fresque au portique de Saint-Laurent hors les Murs. Le xiv^e siècle a laissé à la galerie Borghèse un tableau de l'Ecole de Giotto, et un autre d'Orsagna (salle xiv^e, n^o 104); au Musée Chrétien du Vatican, un ivoire, un panneau peint d'Allegretti Nelli (1365); une fresque à l'extérieur de Sainte-Marie au Transtévère, une autre à Saint-Sabas, et une statue à l'Hôpital de Latran. Le xv^e siècle a placé dans la galerie Borghèse un tableau de Benvenuto Garofalo (2^e salle, n^o 61); au Musée Chrétien, un autre tableau italien et une statuette en bronze; dans les souterrains de Saint-Pierre, une statuette en marbre, une statuette de l'ancien ciborium de Sainte-Marie-Majeure, œuvre de Mino da Fiesole; au tombeau du cardinal d'Albret (1465) à Sainte-Marie in Ara-Coli; à la Scala Sancta près de Saint-Michel et Saint-Magne, un bas-relief.

L'apparition de S. Michel sur le Môle d'Adrien, est représentée dans le rétable sculpté du maître-autel à l'église de Saint-Grégoire au Mont-Caelius et dans une peinture murale à Saint-Grégoire à Ripetta. De son côté, l'apparition de S. Michel au Mont Gargan, a exercé le talent des artistes, depuis les miniatures des livres d'heures, jusqu'aux fresques de grande dimension. A Rome, on voit une peinture du xiv^e siècle, à la galerie Borghèse, et une fresque de 1581 dans la Salle des cartes géographiques au Vatican.

diétins, et cette œuvre admirable, attribuée à Bronzino, figure la Vierge avec l'Enfant dans une gloire ; au-dessous, sont six anges dont la grâce rappelle fra Angelico, et, au milieu d'eux, S. Michel vêtu d'une cuirasse, une palme à la main gauche et de la droite tenant une lance surmontée d'une croix avec banderole dont il perce le dragon. A Pérouse, l'église si curieuse de Sant'Angelo présente la forme circulaire, à l'instar de la rotonde bâtie par S. Aubert. Volterre possède une église sous le vocable de Saint-Michel, dont l'intérieur a revêtu tous les caprices du style « barocco » ; au couvent de San Girolamo, dans un Jugement dernier en terre cuite de Luca della Robbia, l'Archange considère le visage suppliant d'un jeune homme, véritable chef-d'œuvre de sentiment religieux ; dans une Annonciation de Benvenuto di Giovanni, aux côtés de la Vierge assise sur un fond d'or, se tiennent Saint Michel à l'armure antique et Sainte Catherine.

La Toscane et l'Ombrie, provinces privilégiées des arts, ont rempli leur devoir envers l'Archange. A Florence, on remarque la curieuse église dite Or san Michele, du *xiv^e* siècle, siège des corporations auxquelles on doit les remarquables statues : à Santa Croce, un



Le Christ, S. Michel, la Vierge, par Giotto
à San Michele, Oratoire, Florence.

combat de l'Archange et du dragon, de l'école de Giotto ; à la Galleria antica e moderna, l'œuvre de Botticelli figurant les trois archanges et Tobie, où S. Michel tient l'épée levée ; à l'Académie, dans une Descente de Croix, un S. Michel dont la tête se détache sur des ailes d'or ; à Saint-Marc, dans un graduel, une miniature fort remarquable par fra Benedetto. Dans la même région, à Alverna, dont le site a été décrit par Dante, S. François d'Assise fit une retraite en l'honneur de S. Michel et fut gratifié de la célèbre Vision. A Pise, dont un poète a chanté l'expédition des Pisans au *x^e* siècle avec l'Archange sommant de la trompe devant les troupes, il y a l'église S. Michele in Borgo, avec façade du *xiv^e* siècle, à arceaux superposés, et le superbe Campo Santo relient par le célèbre Jugement dernier d'Oragna.

A son tour, Siéme conserve, entre autres œuvres de la cathé-

drale, le bas-relief en marbre de la chaire avec le Jugement dernier; à l'église del Carmine, un tableau de S. Michel par Beccafumi, dont on voit une Chute des Anges à l'Institut des Beaux-Arts; Lucques montre l'église de S. Michel, fondée au ^{viii} siècle avec une façade du ^{xiii} et, sur le pignon, un ange gigantesque aux ailes mobiles; on sait que cette église gardait le « Saint Voultre », figure d'une vénérable antiquité; Bologne conserve comme peintures, à San Petronio, un S. Michel par Calvari; à San Domenico, S. Michel avec plusieurs saints; à San Giacomo Maggiore, un S. Michel par Calvari, et, à la Pinacothèque, un S. Michel par Innocenzo de Imola, dans le genre de Raphaël.

Dans les environs, près de la porte Castiglione, s'élève l'église de San Michele in Bosco avec son couvent qui est un des plus remarquables de l'Italie. On voit, à Città di Castello, une église de S. Michel; à Pérouse, une église Sant'Angelo; à Viterbe, l'église Sant'Angelo in spata. A Cortone, le Gesù, dans une série de tableaux de la Vie de S. Dominique par fra Angelico, montre un S. Michel « d'une pureté et d'une noblesse remarquables, qui font les délices de tous. » On connaît encore, à Peschi, la Tour de St-Michel; à Cagliari et à Fano, les églises sous le vocable de l'Archange; et à Arezzo, un maître-autel avec un bas-relief figurant S. Michel. A Prato, célèbre par la chaire de la cathédrale, on voit l'ancien couvent de St-Michel.



S. Michel, à St-Joseph de Pistone

Non loin de Lodi, s'élève la petite ville de Sant'Angelo avec son castel à tour carrée, qui rappelle celles de Ferrare et de Mantoue. Empoli, qui baigne ses pieds dans l'Arno, tandis que son front est ceint d'une délicieuse couronne de riantes collines, vénère l'église de San Michele a Pontorno, dans laquelle, parmi les œuvres d'art, on salue un S. Michel et une crucifixion avec S. Michel et S. Jean l'Evangéliste, peints par Jacques Carrucci, dit le Pontorno. La charmante cathédrale d'Orvieto, dont la façade est décorée de mosaïques d'une tonalité exquise et de nombreux bas-reliefs en marbre blanc, où l'on ne sait qu'admirer le plus de la grâce et du mouvement ou de l'infinie variété des sujets empruntés à la Bible, est justement fière des superbes fresques de Luca Signorelli.

précurseur de Michel-Ange : tandis que le ciseau du sculpteur a doté l'Archange de la robe et des ailes, le peintre, dans le Jugement dernier, n'a pas négligé les pièces du costume militaire du céleste chevalier. A l'église de Saint-Juvenal, l'autel majeur en marbre est



Le Jugement dernier. — L'Arche, fresque du xve s.
Par L. Signorelli, cathédrale d'Orvieto.

rehaussé par un panneau figurant S. Michel et un évêque. Busto Arsizio, parmi ses églises, compte Saint-Michel qui est une des plus anciennes, et fut rebâtie au xve siècle sur d'agréables proportions.

Notre pèlerinage est loin d'être achevé et nous réserve d'autres contentements. A Arezzo, dans l'église de St-François, le pinseau de Spinelli Arcetino,

élève de Giotto, a laissé un S. Michel terrassant le dragon, et l'Apparition de l'Archange sur le Môle d'Hadrien. Milan conserve, au Musée Brera, un S. Michel vainqueur de Lucifer, par Marco d'Og-

gione, élève de Léonard de Vinci : et, à l'Ambrosienne, une étude de Michel-Ange pour le Jugement dernier. Pavie a son église de St Michel, dont l'architecture et la sculpture rappellent la manière rhénane. Parme possède une église de Saint-Michel, ainsi que Modène. Entre Turin et Gênes se dresse un couvent de Saint-Michel sur un sommet fortifié.



Le Jugement dernier. — Le Jugement, fresque du xve s.
Par L. Signorelli, cathédrale d'Orvieto.

Dans la province de Gênes, Cella et Cornigliano ont leur église dédiée à l'Archange avec une belle peinture par Perino del Vega, élève de

Raphaël; dans la première, il s'agit de l'Archange, et, dans la seconde, d'une Sainte-Famille.

La Méditerranée enveloppe de ses flots d'azur plus d'un souvenir Michelin. A l'île Procida, à la fête de S. Michel, les femmes revêtent le costume grec et dansent en s'accompagnant de tambours. La Sicile conserve au Musée National de Palerme, un S. Michel par Luca Giordano; à Monreale, dont le cloître magnifique sert de cadre à une cathédrale décorée de superbes mosaïques, l'arc triomphal de celle-ci montre la Sagesse adorée par les archanges S. Michel et S. Gabriel. A Trapani, est un oratoire dédié à l'Archange, et, dans la cathédrale de Cefalù, on salue la Vierge avec quatre archanges. A Nicosia, antique cité de la province de Catane, l'église Santa Maria Maggiore conserve un monument considérable, formé d'environ 60 statues du ciseau de Gagini et qui se termine par une remarquable statue de S. Michel; quant à l'ancienne église de Saint-Michel-Archange, entre autres objets d'art, elle garde une belle statue où le sculpteur Jean-Baptiste Volpi a représenté son héros vêtu à la romaine et perçant de sa lance la poitrine de Lucifer.

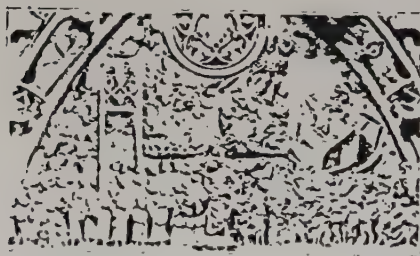


Les trois Archanges par Correggio, musée de Venise.

Notre sujet nous a déjà conduit vers la reine de l'Adriatique, mais nous devons y revenir. Venise, placée à la rencontre de l'Orient et de l'Occident, dans le cristal de ses lagunes comme dans un miroir féerique, reflète les charmes, les traditions et les symboles des peuples des deux mondes. Sans parler du Jugement dernier de Palma le jeune dans la salle du scrutin au Palais-Ducal, à l'angle de la Piazzetta et du quai des Esclavons se dresse la statue de S. Michel, dont l'épée en métal est au service du droit et de la justice.

suivant l'inscription qui se lit sur une banderole : « Ense bonos lego, malos autem crimina purgo ». L'Archange brillait au sommet du campement. Le S. Michel ayant sa chaîne y reprit sa certaine place. Le Musée National montre un S. Michel dans un tableau du S. XIII avec des saints, par Michel Cimbone, et la Justice accompagnée des archanges Michel et Gabriel par del Fico. Surtout le merveilleux bréviaire du cardinal Grimani, à la bibliothèque de St-Marc, tient en réserve une précieuse représentation de S. Michel en ange ravisseur des âmes sabbatiques. Au point de vue des monuments, on enregistre en outre l'église de S. Michel du Lido, qui compta parmi ses papes le pape treizième Mariano de Volterra, auteur d'un poème mystique sur les Sept Paroles du Christ en croix ; et parmi les îles, par sa situation tant de constellations de la Reine de l'Adriatique, on situe celle de Saint-Michel avec son église du XV^e siècle.

Dans Carpi, on visite Este, dont l'existence fut unie à celle de Verèse, et les seigneurs de Trieste et de Palencia ; elle renferme une puissante cité dont le fort est l'œuvre de l'architecte Scamozzi, de Venise. Dans Carpi, on visite la basilique de Notre-Dame de Loreto en l'honneur de la Vierge, parmi les ornements et mosaïques d'une série de chapelles, se voit une reproduction du S. Michel du Guide. En outre, on va visiter le Mausolée de l'empereur, une mosaïque superbe de S. Michel, œuvre de Caloccha d'après le dessin du cavalier



— Mosaïque de S. Michel, dans le Musée de Carpi —

d'Arpino, et qui fut offerte au cardinal Mario Marefoschi par le pape Clément XIV. Sur les rives bleues de l'Adriatique, entre Bari et Polignano aux belles grottes sur la mer, le voyageur fait l'ascension du Mont-Saint-Michel, où à 137 mètres d'altitude et presqu'entier un panorama ravissant.

Sur cette côte enchantée, se trouvent les églises de Ravenna, dont nous avons déjà parlé, où les fresques et les mosaïques attirent assez vivement l'attention si complètement. On suit pour revoir l'abside de Sainte Agathe-Maiore, où l'on voit une mosaïque athénienne du V^e siècle, dans laquelle est représentée Scythus, assis, en robe de pourpre, sur un trône, vêtu d'un manteau de fourrure et d'une cape blanche, et d'une étole bleue ; ses armes sont Michel et Gabriel, qui tiennent le manche d'une sorte de flèche. Le trône est enlacé à une vaste ou mure à un r-seau d'or. Nous

change pour patron et l'a placé sur le sceau de la cité et au sommet du beffroi de l'hôtel de ville. Cette statue est l'œuvre de Martin van Rode, qui paraît s'être inspiré du superbe tableau de Memling à Dantzic. Elle est formée de lames réunies de manière à servir de girouette en donnant peu de prise au vent : S. Michel est vêtu en chevalier, l'épée levée et une petite rondache à la main gauche, et sa silhouette hardie se dessine nettement sur le ciel. Un « Agnus Dei » du pape Martin V (1417-1431), placé à la base, paraît indiquer qu'il fut exécuté et installé vers cette époque. A plusieurs reprises, au cours des siècles, on dut le redorer, et la dernière restauration eut lieu à la fin de l'année 1896. Nous ajouterons qu'au sommet de la nouvelle morgue de Bruxelles, on a placé une remarquable statue d'une valeur de 25.000 francs, qu'il y avait jadis une place dite de St-Michel, appelée actuellement des Martyrs, que parmi les églises, on visite Sainte-Gudule et St-Michel, qu'à l'église de N.-D. du Sablon, l'entel de l'Archange est surmonté d'une belle statue, et que le musée Wiertz garde le tableau de la Révolte des démons. A Tournai, le



St. Michel, église St. Michel, à Anvers.
J. van Groes del. — H. Cause sculpt.

jubé de la cathédrale est décoré d'une statue en bronze de l'Archange, triomphant de Lucifer. A Esclaye, province de Namur, un orphelinat de St-Michel a été installé dans une maison de Templiers.

De son côté, Anvers ne pouvait manquer de prendre sa place dans cet admirable concert. La cathédrale, si justement fière de sa Descente de Croix, de l'Ascen-

teus, montre un Jugement dernier, de Jacques de Backer, et un tableau d'autel du xiv^e siècle, St-Michel et le dragon, tandis que

de Gand : Gand, Kuchrecht, Haute-St-Liévin, Diocèse de Liège : Brée, Oleepe, Iohay, Kosselt. Diocèse de Namur : Allert, Waulsort, Mormont, Hampten, Neuhilleu, Viller, La-Fagne, Ave-et-Aulle. Diocèse de Tournai : Fontenay, Gerpinnes, Beukel. Gratz, Saint-sauveur, Grandmeiz et Braille. [Note communiquée par le docteur M. J. Carier, président de la société royale de photographie, à Gand.]

le Musée conserve la Chute des Anges, de François de Vriendt, dit Floris, jadis à l'autel du Serment des écrivains dans l'église Notre-Dame et dont nous avons donné précédemment la reproduction. À son tour, Gand montre avec un légitime orgueil sa belle église Saint-Michel, du ^{xv}^e siècle, de proportion considérable et d'intérêt majeur, et c'est sur cette charmante impression que nous quittons cette patrie des arts. Quant à la Hollande, elle est moins riche en évêques Michelins. À titre de rapprochement, on peut mentionner la tour de la cathédrale d'Utrecht, au S. Martin à cheval servant de girouette. On visite à Zwolle l'église de St-Michel qui n'est pas sans intérêt.

L'Espagne a payé son tribut d'hommages à l'Archange. La cathédrale de la Seo d'Urgel a sa flèche surmontée d'une statue de S. Michel, disposée en manière de girouette. Parmi les églises sous son vocable, il y a St Michel de Escalada. Au nombre des superbes tapisseries flamandes du ^{xv}^e siècle, du musée de Madrid, on voit la série de l'Apocalypse où paraissent des anges armés. Dans l'église de Viella, au Val d'Aran, la scène du taureau mystérieux et de la procession au Mont Gargau, et une représentation de S. Michel transperçant Lucifer de sa lance et tenant une balance où sont deux personnes qu'un démon attire avec un croc, fixent justement l'attention.

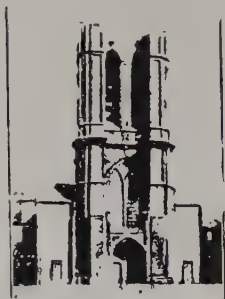


Fig. 1. — Église de Gand

La Suède, qui montre parmi ses décorations le collier de l'ordre des Séraphins, conserve dans le Musée des antiquités de Stockholm, une bourse en or émaillé figurant l'Archange, ainsi qu'une autre représentation de S. Michel. L'Angleterre, dont le culte se porte de préférence vers S. Georges, garde un certain nombre de reproductions de S. Michel. Surtout la curiosité se porte sur St-Michael Mount near Penzance, en Cornouaille, dont l'île avec la masse rocheuse, le bourg, la forteresse et l'ancien couvent sur le sommet, présentent un aspect imposant et pittoresque qui fait penser au Mont de France.

À l'ouest de l'Irlande, parmi une série d'îlots, se dresse le grand Skellig, qui possédait jadis un couvent fondé au ^{vi}^e siècle par S. Finian et devenu, pendant le moyen âge, un centre renommé de pèlerinage où s'élève actuellement un phare. Ce St-Mont Saint-Michel des Skelligs dresse sa double pointe rocheuse à plus de 200 mètres au-dessus de la mer dont les flots battent la base, et six cent cinquante

creusées dans le roc conduisent à l'enceinte que les moines avaient élevée sur ce vertigineux précipice.

La Russie a emprunté à l'Orient le culte des anges et en particulier de l'Archange. Plusieurs



Couverture de Missel aux. S. Michel, xv^e s.,
à Ste Laure, Kiew.

églises sont sous son vocable et les icônes le proposent à la vénération des fidèles. A Moscou, la cathédrale de Saint-Michel se distingue par la majesté du monument, par la richesse des ornements et des reliquaires. On sait qu'après son couronnement, le tzar se rend avec la tzarine à l'église de St-Michel, pour y vénérer les saintes reliques, avant de rentrer au palais impérial. Ivan III le Grand (1462-1505), qui fut un ami des arts, fit venir différents artistes d'Italie, et plusieurs des édifices du Kremlin de Moscou gardent l'empreinte de cette influence, d'ailleurs adaptée aux moeurs et aux traditions nationales. Parmi ces monuments, se remarque la cathédrale de S. Michel-Auge, le Saint-Denis des tzars,

qui y reçurent la sépulture jusqu'à Pierre le Grand. La ville de Kiew a un important couvent dit de « St-Michel aux dômes dorés, » qui fut fondé au x^e siècle et passe pour le plus ancien des couvents russes. L'église, élevée au début du xii^e siècle, se distingue par une remarquable série de coupoles, dont celle du centre domine les autres. L'église de Sainte-Laure conserve dans son riche trésor un Evangélaire du xvi^e siècle, dont la couverture en or est rehaussée de fines ciselures, où paraît la Vierge assistée des anges Michel et Gabriel.

A mesure que rayonnait le patronage de S. Michel, son effigie brillait sur les divers symboles de la vie religieuse et même civile. On la voyait non seulement peinte, sculptée et brodée dans les églises, ou bien encore sur les enseignes de pèlerinage ou de corporation, mais encore



Jeton de Collège.

dans les emblèmes de la vie sociale. On connaît les représentations de l'Archange sur les monuments civils, comme l'Hôtel de Ville de Bruxelles et l'arsenal d'Angsbourg, aussi bien que sur les médailles et jetons qui se rapportent à des communautés, collèges et institutions diverses. En pendant aux monnaies d'Isaac II, au xii^e siècle, de Michel VIII, au xiii^e siècle, et de Philippe V de Valois au xiv^e siècle, pour le moyen âge, — on peut placer les reproductions modernes qui offrent un caractère plus ou moins commémoratif, par exemple, la médaille pour la naissance du duc de Bordeaux, ou la gravure faite en 1835, se rapportant à des faits de l'époque et dans laquelle l'allusion au roi-régnant transpire dans le démon-coq que S. Michel perce de sa lance.

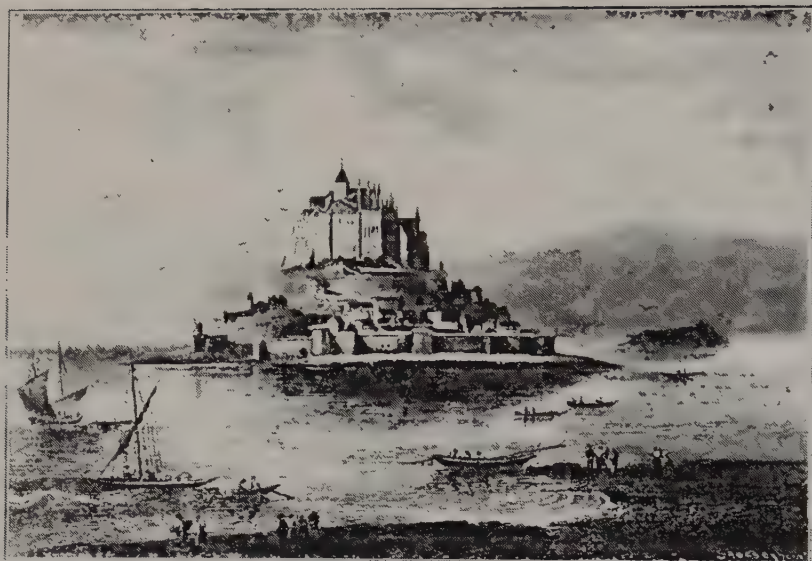


1. Menu pour le duc de Bordeaux.

Pour ce qui est du Mont lui-même, sa silhouette idéale a été vulgarisée non seulement par la gravure, la photographie, la carte-postale et les autres procédés graphiques, mais elle a fixé l'attention sur les affiches, plus d'une fois avec un caractère artistique, quand elle n'a pas inspiré la décoration d'objets de la vie courante et jusqu'à des « menus » dont nous donnons un spécimen. Au premier rang des reproductions les plus intéressantes, prend place la belle série des eaux-fortes de M. Voisin, et des photographies de M. Neurdein. Nous nous plaçons à signaler ces documents divers comme autant d'hommages, solennels ou populaires, rendus au glorieux Archange.



2. Le Mont-Saint-Michel.



Le Mont Saint-Michel, d'après le dessin de Ch. Rauche, gravé par Aubert

XIX. — LE MONT AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

Instaurare omnia in Christo.
[Épître de S. Paul aux Ephésiens 4, 10.]

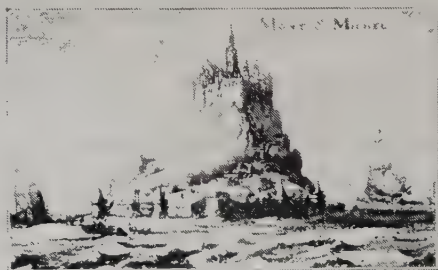


Quel est ce grand et inoubliable pèlerinage, celui que nous venons d'accomplir. La suite des siècles a déroulé devant nous les Annales Montoises, envisagées sous leurs divers aspects, dans le cadre de monuments superbes dont nous avons esquissé la fondation et l'épanouissement, sous la main tutélaire des abbés et des bienfaiteurs, princes ou gentilshommes, inspirés par le culte de S. Michel. Les détails fragmentés de ce vaste tableau demanderaient à être fondus dans une synthèse qui présenterait à la pensée la Merveille de l'Occident, considérée dans son ensemble.

C'est le coup d'œil, pour ainsi dire rétrospectif, que nous donnerons à la magnifique abbaye, en décrivant son état au temps passé d'après la peinture fidèle des chroniqueurs, alors qu'elle apparaissait dans tout le charme des souvenirs sans altération et des œuvres d'art sans mutilation.

« Toutes choses, dit le bénédictin Le Michel que nous résumons, sont admirables en ce lieu. Avant que vous arriviez, chacun des bourgeois vous ira au devant offrir son logis et toutes choses nécessaires. La porte du chasteau est merveilleusement forte, tant à cause de son éminence que pour estre bien munie de belle tours, de grilles et portes de fer, de bonnes pièces de canon et d'une garnison de courageux soldats. Passé le corps de garde, l'église est à main droite, et le logis abbatial à main gauche ; après plusieurs degrez, en haut le Sault-Gaultier à gauche, à droite l'église. Ce Sault-Gaultier est une galerie percée de plusieurs fenêtres à regarder sur les jardins, la ville, les pèlerins, ou, s'il est croissant ou pleine lune, la marée quelquefois calme, quelquefois agitée.

« Nous entrons à l'église, nef belle, longue et spacieuse, à la sacristie où se tient le sacristain, en la tour pour voir la structure admirable de tant de petites tours, tant de si beaux arcs boutants. Après cela regardez, autant que votre vue se puisse estendre, Avranches à l'orient, Saint-Malo (distant de dix lieues) à l'occident, Pontorson au midi, et Tombelaine au nord, et le reste, et vous verrez la pleine mer, le ciel et la terre. Puis, si votre sexe le permet, dans le cloître, vous aurez du contentement de voir la sculpture et structure bien élaborée de fleurons et de fleurs, et, au milieu, un petit jardin verdoyant. »



Le Mont, d'après J. Poirier
G. Meunier f. sc.

Au surplus, écrit un autre chroniqueur, « Le Mont St-Michel au péril de la mer, au diocèse d'Avranches (jadis Mont-Tombe, et Oerinum ou Oerinn), est un rocher haut de 300 pieds. Au sommet, l'église longue de 238 pieds et large vers les croisées, ou transept, d'118 pieds, et haute de 135 pieds du pavé au pinacle du clocher, est faite en croix à l'antique, à deux ailes, ou bas-côtés dans la nef, lesquelles sont voûtées ; la nef ne l'est plus, la foudre l'ayant autrefois ruinée ; les deux croisées sont voûtées, et le chœur, au-dessus

duquel est la tour de pierre des cloches, soutenue sur quatre gros piliers, qui est une pièce admirable, et bien davantage auparavant que la foudre fut tombée dessus, laquelle la ruina jusques aux cloches, au-dessus desquelles, en 1607, on fit un dôme couvert d'ardoises.

« L'église est fort belle, mais le plus ravissant est le Grand-Oeuve qui comprend les chapelles, le circuit autour du grand autel et de costé et d'autre, jusques à l'entrée du cœur où on chante l'office, bastis superbement au dernier point, avec des vitraux, piliers, pillastres dedans et dehors le plus industrieusement taillés, quoique d'une pierre très dure, qui se puissent veoir : sur les chapelles, le circuit d'icelles est couvert de plomb, en plate forme, pour donner plus de jour à la lanterne du cœur, soutenue par une forest d'arcs boutants les plus beaux qu'on pourrait imaginer, dans l'un desquels est pratiqué un ravissant escalier qui ne paroist presque point. Si l'église avoit été parachevée de la sorte elle n'auroit eu encore sa pareille dans la chrestienté, située qu'elle est ainsy en un endroit inaccessible. Au dessous du grand autel est une double église de pareille proportion que le dessus, fors qu'elle n'est pas si haulte ny si délicate : dessous la grande église, est la chapelle que S. Aubert fit bastir par commandement de S. Michel, et on y entre par un costé des aisles de la nef d'icelle.

« Du costé du midy sont les logis abbatiaux et forteresse appelés le chateau, à l'entrée duquel est un donjon le plus beau et le plus fort qu'on scauroit désirer. Il y a quatre estages es logis abbatiaux jadis tous couverts de plomb : à présent il n'y en a plus qu'une partie. Du costé du septentrion, sont les lieux réguliers dans un grand corps de logis espouvantablement fort et hault, sous lequel, sur le rocher, sont des salles vaultées, belles en perfection, depuis un bout jusques à l'autre. Sur ces salles sont les reflectoires, cuisines, deppenses et piscines à laver pour la communauté des moines, aus-y toutes vaultées mais parfaitement belles. Sur ce premier estage de rechef, sont les dortoirs, l'un sur l'autre, haut et bas, contenant quarante cellules les plus belles qui se pent veoir : et, au-dessus des dortoirs, sont les gaudetails où on peut encore faire quelque salle ou bibliothèque. Ensuite, au bout des salles du bas, toujours dans le dit grand corps de logis, sont les caves vaultées anciennes de quoy on ne se sert point à présent.

« Au-dessus, une parfaitement belle salle carrée, supportant sa voûte par 15 piliers délicats, dans laquelle jadis les chevaliers de St-Michel tenoient leur chapitre, suivant l'institution de cet ordre faite par Louis XI roy de France l'an 1469. Au-dessus de ladite salle

où chapitre des chevaliers, est situé le cloître lambrissé, lequel lambris est supporté sur un mur en arcæaux et iceux supportés par un double rang de petits piliers qu'on tient estre des matériaux meslés avec du sable : dans le dit mur des arcæaux, sont 52 roses en sculptures toutes diverses et belles parfaitement : le préau du cloître est couvert de plomb et sur iceuy de la terre où sont plantés des bouis et quantité de belles fleurs, de sorte que du bas dortoir on entre dans ledit cloître de plain pied. A costé de la nef de l'église, vers le septentrion, entre ledit cloître d'un bout et icelle nef, est une grande salle fort large, belle et spacieuse pleine de cartes et tableaux dévots en laquelle les moines se promènent quand il fait mauvais temps : autrefois c'estoit le dortoir des moines. »

Pour satisfaire plus amplement notre légitime curiosité, nous emprunterons d'autres indications à tel autre annaliste, d'après lequel « ce beau rocher peut à bon droit être nommé dans les merveilles du monde ». « Autour de l'église, dit-il, sont situés

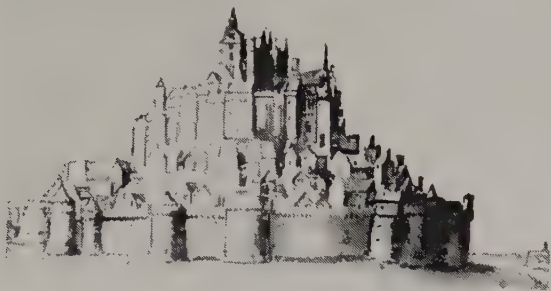
haults, forts et admirables bastiments, composant les lieux réguliers du monastère, qu'on appelle aussi chasteau, à cause de la situation inexpugnable. Le chasteau, ou forteresse, est gardé par neuf soldats, divisés en trois escouades, et entrent successivement chacun 24 livres par an, et se relevant successivement chacun jour : le tout sans parler des autres officiers de la garnison, lesquels ne sont de faction qu'en temps de guerre et demeurent en la ville en leur logis, savoir le sergent-major, le tambour, etc. Le gouverneur a par an 800 écus bien payés. La petite ville, ceinte de murailles et tours, a une église paroissiale dédiée à St-Pierre et contient environ cent feux. A l'occident



Entrée de la Barbarie et du Chatelet
Chemins des loges, du chapitre et du cloître.

sur la tour Gabrielle, les religieux ont fait un moulin à vent pour le service de leur communauté. Du côté du septentrion, une garenne où se nourrissent quantité de lapins ; et les poulins, ou grande roue avec cable de 80 brasses au bout de la grande salle sous le cloître. Un peu à côté, on voit la chapelle dédiée à S. Aubert, et la fontaine qu'il obtint de Dieu pour servir aux clercs. »

A l'occasion de l'introduction de la Réforme de Saint-Maur en 1622, on fit des restaurations et aussi des remaniements qui parfois



Le Mont, dessin au lavis, avant s., B. N.

déroutent un peu l'ami des antiquités. Afin d'éclairer ses pas, nous emprunterons d'autres indications aux vieilles chroniques. « Les dortoirs hauts et bas furent construits dans le lieu qui servait de réfectoire à MM. les anciens (au

2^e étage). Au bas, on a fait le réfectoire, qui estoit une grande salle servant aux plombiers pour appareiller leur plomb et leurs soudures pour l'entretien des bastiments, qui estoient presque tous couverts de plomb autrefois, et iceluy lieu, pour lors de l'introduction, rempli de toutes sortes d'ordures et vidanges. En un bout, on distingua la cuisine du convent par une muraille de séparation. On fit aussi tous ces beaux degrés pour monter du réfectoire, et généralement tout ce qui est chargé des armes de l'abbé Henri de Lorraine, comme au gros pilier du plomb du four et dans l'église. »

Au reste, dans l'église abbatiale, sans parler des merveilleux faisceaux de colonnes, des chapelles élégantes, du triforium aérien des verrières étincelantes et des voûtes aux fines décorations, non plus que des tombeaux, des bas reliefs autour du chœur, des tentures et des ornements de toutes sortes, le visiteur aimait à faire une station devant les multiples œuvres d'art, réunies dans la suite des siècles. A une époque plus récente, et dans un goût di-férent, on lui montrait « le magnifique autel de bois sculpté délicatement, au-dessous du couronnement duquel est la statue de S. Michel, » accompagné de deux anges, et des statues de S. Benoît et de Ste Scolastique, « de grand prix et de sculpture richement ornée », ainsi que celles « des autres niches de l'autel ». Le regard se portait égale-

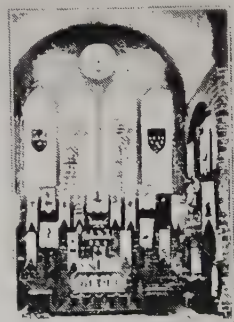
ment « sur un parfaitement beau crucifix, tout en haut, de même enrichissement ».

En ce qui regarde les objets et ornements liturgiques, ils étaient en rapport avec la magnificence du culte, et, pour s'en convaincre, il suffit de parcourir la série des reliquaires, dont nous donnerons la description aux documents annexes. Quant « aux tuniques, chasubles, chappes et parements d'autel en toile d'argent, satin, velours et autres étoffes », aux solennités en particulier, l'abbatiale resplendissait de l'éclat de la pompe la plus étincelante, sagement ordonnée par un cérémonial dans lequel les usages locaux s'alliaient tout naturellement aux rubriques d'ordre général. Dans le voisinage de l'église, entre celle-ci et le clocher, « la belle bibliothèque, avec ses boiseries, vitraux et livres, » avait reçu un appoint précieux des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, qui aimaient à en faire les honneurs aux personnes de marque.

Si l'on souhaite ajouter aux informations des hôtes de céans, les observations officielles de haut lieu, l'on n'a qu'à ouvrir le rapport de l'intendant de la généralité de Caen, Nicolas Foucault, pour l'année 1697. Il nous apprend, notamment, que « le château et l'abbaye sont bien entretenus ; mais la muraille de la ville est partie en ruine par les flots de la mer et doit être réparée aux dépens du roi ». Il ajoute qu'il « y a ordinairement 22 religieux profès, non compris les frères lais ; son revenu a été autrefois de 150,000 l. de rente, et a présent, par le malheur destemps, à peine y a-t-il 40,000 livres de revenus, leurs grans biens étant en Angleterre ».

Pour achever de nous éclairer sur l'état du Mont, nous recourons aux souvenirs d'une illustre visiteuse du *xviii^e* siècle, la marquise de Créquy. Elle était jeune encore, Renée-Charlotte de Froulay de Tessé, lorsqu'elle accompagna sa tante, l'abbesse bénédictine de Montivilliers, « religieusement unie » au convent Michelin. Devenue marquise de Créquy, la spirituelle voyageuse nous a laissé dans ses *Mémoires* des notes, d'ailleurs parfois un peu fantaisistes, sur l'étape de trois jours qu'elle fit en ce lieu, ainsi que sur le voyage qu'elle réalisa vingt ans après, avec son mari en tournée d'inspection sur les côtes de Normandie et de Bretagne.

« Entre les côtes vertes de la Basse-Normandie et les côtes bretonnes, dit-elle, se dresse l'immense rocher pyramidal, dont le



Eglise abbatiale.
Chapelle du transept ornée.

base est entourée de hautes murailles crénelées avec des tours en saillie. Les flancs du rocher sont incrustés de petits édifices gothiques, entremêlés avec des pins, des figuiers, des lierres et des chênes-verts, et la montagne est couronnée par une masse de bâtiments de la construction la plus mâle, au-dessus duquel on voit dominer une basilique imposante avec son campanile et ses beffrois aigus. On voyait rebrûler au



Poursuivis par la mer, dessin J. L. Brown.

voyait rebrûler au sommet du pinnacle une grande statue dorée de l'Archange, qui tournait sur un pivot d'après la direction des vents (cette statue, érigée par l'abbé Raimulph de Ville-dieu, fût, paraît-il, ruinée par la foudre ». La visiteuse signale ensuite « les deux gros canons formés de barres avec des cercles », « l'unique rue qui ser-

pente sur le flanc du Mont, la seconde ligne de fortifications supérieures, et l'hospice » où elle logea, ainsi que la prison d'Etat renfermant « deux prisonniers, » et « la grande chambre à plancher soutenu par des poteaux, » qui renferme le *Gazetier Hollandais*.

Conduite par le père hospitalier Charles de Clourey, de « ce lieu qui delie la description », elle visita ce que permettait son sexe et ne fit qu'entrevoir le cloître. Dans la basilique, le maître-autel « revêtu d'argent » supportait « une belle figure émaillée de l'Archange, » telle que « Benvenuto Cellini n'a jamais rien produit de plus éclatant, de plus poétiquement chimérique et de plus finement ciselé que la figure du dragon qui s'enroule et se débat sous les pieds de l'Archange ». La voûte est ornée « d'armoiries colorées ». Dans l'immense « et superbe galerie » que forme la salle des Chevaliers, « la marquise signale « les trophées héraldiques » des chevaliers de l'ordre de S. Michel fondé par Louis XI, avec écus et bannières » de

toutes couleurs », qui lui semblaient « toute la pompe féodale de la vieille France ». Du côté du Nord, paraît la « machine à roues pour monter les fardeaux pesans dans l'intérieur de l'abbaye ». Outre la Merveille, vraiment « prodigieuse », on admire la Crypte des gros piliers avec le chevet, telle qu'il « n'y a que des moines qui puissent avoir fait exécuter une conception si grandiose », en sorte, dit la marquise, qu'« il m'a toujours semblé que le *Grand-Eucere* des Bénédictins était leur abbaye du Mont Saint-Michel ». Au sujet de Tombelaine, « la tradition, écrit-elle, rapporte que c'était un sépulchre pour les druides ». Enfin, à l'occident du Mont, s'élève, « sur la pointe du roc, une petite chapelle où les navigans affluent en arrivant de leurs voyages

au long cours, » et l'intérieur est tapissé de branches de corail, de mamelons d'ambre, de prismes d'algues-marines et de coquillages éclatans, recueillis sur tous les rivages connus et rapportés par de pieux matelots, » ainsi que « des ancres de sauvetage, chaînes de captif » et autres *Eo-Voto*.

La voyageuse termine son récit en faisant observer que les princes et rois avaient coutume de visiter l'abbaye et que « Louis XV est le premier roi de France à qui l'on n'ait pas fait accomplir ce pèlerinage ». « La prophétie de l'abbé Richard Tustain, ajoute-t-elle, paraît annoncer les plus grands malheurs à la postérité du roi, *qui non rogaret et honoraret B. Archangelum patronum regni Francie, in tabernaculo suo, jusqu'à*

la troisième génération ». Au demeurant, la marquise se plaît à proclamer son admiration pour « l'architecture gothique » en général, et pour le Mont en particulier. Mais, peut-être, ses souvenirs à distance



H. Chr. de l'Anchie de Brienne.
Avant-dernier abbé du Mont. gr. P. Cossard.



Monnaie frappée en 1621.

l'ont ils parfois mal servie. Aussi sommes nous heureux d'ajouter que le *xviii*^e siècle nous a laissé, surtout pour le côté héraldique, une description minutieusement exacte; et comme le manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale renferme des détails de nature à fixer l'attention des archéologues, nous en donnerons le texte en appendice.

En face de ces merveilles architecturales, même avec les mutilations du temps et des hommes, notre admiration cherche vainement des expressions qui répondent à la magnificence de la réalité. Or, l'âme inspiratrice de ces œuvres surhumaines, on ne doit pas cesser de le redire à notre siècle distrait, a été la vie monastique. Pour en résumer l'action civilisatrice, nous n'emprunterons pas la parole d'un apologiste, mais nous recourons à la plume d'un des esprits les plus savants et les plus indépendants de notre génération, M. Haunréau, de l'Institut, « Laissant au clergé séculier la direction morale des consciences, quelques ordres s'étaient attribué l'éducation et le gouvernement des intelligences, et il faut reconnaître qu'ils se sont bien acquittés de cette tâche. A l'âge où la société nous impose les premières obligations, où le jeune homme, soucieux de l'avenir, abandonne le plus souvent au hasard la conduite de sa vie, les convents lui offraient plus qu'un refuge contre les orages du monde.



Abbaye côté N., restitution (Corroyer).

Admis dans une maison conventuelle, il y portait un habit devant lequel les membres de la société laïque s'inclinaient pour la plupart avec respect. Bien qu'il ne possédât aucun patrimoine, il n'avait à redouter aucun embarras domestique: en quelque lieu qu'il dût être conduit, il était assuré d'y trouver un asile honorable et, libre de tout

autre soin, il pouvait, jusqu'au jour suprême, se consacrer tout entier aux travaux de l'esprit. Le monastère d'abord et plus tard les convents ont émancipé le génie plébéien. On peut donc dire que les ordres religieux ont peut-être plus contribué que toutes les écoles philosophiques au progrès des idées, des mœurs et des institutions: Qu'on se représente, dans une ville d'une population moyenne, cinq ou six confréries savantes, richement dotées, justement vénérées par le commun, appelant à elles tous les hommes de bonne volonté, pauvres et riches, nobles, bourgeois et manants, et les stimulant de toute

façon aux études littéraires... Quand on compare le présent au passé, on ne saurait nier cette heureuse influence des ordres religieux sur la conduite des esprits » (1).

L'âme s'en est allée de cet organisme incomparable. Mais, du moins, il reste la création artistique, et l'Abbaye-Château, selon l'expression ancienne, demeure une œuvre idéalement belle dans un cadre souverainement enchanteur. La baie, par son immense étendue, par son aspect à la fois agréable et mélancolique, par ses couleurs variées dans une tonalité discrète, par l'immobilité grandiose, dans le mouvement perpétuel du flot doré, en un mot par l'harmonie générale des détails et de l'ensemble, présente un spectacle unique, qui l'a fait justement appeler *la Merveille de l'Occident*.

De fait, que la mer caresse ou non ses vieilles murailles de granit, il est splendide ce Mont dans sa silhouette gris-rose, baignée de la lumière rutilante du soleil, ou dans sa silhouette gris-noire estompée par la lumière mystérieuse de la lune et des étoiles. Sous le ciel d'azur, clair ou foncé, tendu de nuées de soie brodées d'or et d'argent, on aime, du haut des remparts, à considérer, au large, les coteaux avec les cités, les villages et les bosquets d'arbres, servant de ceinture à la grève, au loin d'un gris-violet, et, plus près, d'un gris-perle, traversée par les rubans opales des rivières, tributaires de l'Océan. L'effet est grandiose quand le murmure grandissant de la mer, grisante chanson en marche, s'avance vers le Mont. Le charme devient plus intense lorsque le soleil se couche en même temps que la mer monte. On est saisi par ce spectacle dont le charme croît à mesure que le soleil semble descendre. Son globe d'or ou de pourpre paraît comme enveloppé, en guise de royal manteau, dans une zone inférieure de nuages de velours rouge, et dans une zone supérieure de nuées or et argent. On dirait d'un pacha qui, après une journée de labeur, s'enfonce mollement dans les replis de sa couche opulente. Parfois, d'ailleurs, il se couche sans mystère et dans l'éclat de sa pourpre; mais, le plus ordinairement, il se cache derrière des voiles de nuages, les uns fixes et les autres changeants, au travers desquels il se laisse deviner par quelques échappées lumineuses.

Avant de se coucher dans une dentelure de nuages qui le cachent et au fond desquels il creuse une fournaise de métal en fusion, il envoie ses derniers rayons, en haut, sur les nuées, de façon à dorer la Merveille et toute la partie occidentale, cependant que le reste du ciel est d'un bleu foncé et que la baie et les coteaux

(1) *Histoire littéraire du Maine*, par B. Hauréau. Paris, 1890, t. I, p. vii, xiii.

paraissent d'un vert sombre tournant au noir. Si des barques de promeneurs font alors le tour du Mont frangé de la blancheur de l'écume, le décor s'anime et devient plus humain. Au surplus, c'est une véritable féerie que ces tentures de nuages roses, oranges, verts et violets, flottant sur un ciel profond d'or bleu qui se nuance avec le déclin du soleil couchant. On dirait un dernier regard du jour dis-



Autour du Mont.

paru, jeté sur les profondeurs du ciel, de la mer et du continent. Ces beaux soirs de la terre normanno-armoricaine sont empreints d'une sérénité mélancolique. Le granit lui-même revêt quelque chose de ces tonalités successives. Lorsque le flot s'est retiré, tout le rose, le rouge, le pourpre, le violet, le bleu des nuages

renvoie les mêmes couleurs sur la grève humide et dessine un labyrinthe de lignes de moire, où les derniers rayons dressent comme une colonnade toute éblouissante d'émeraude et d'or, de laquelle les lignes transversales violacées forment comme les entablements et les frises, dont les proportions et les tons varient avec les heures.

Le spectacle est encore plus magique la nuit, lorsque la lune répand sur l'onde frissonnante le resplendissement de sa lumière argentée, que les basques appellent « morte ». Le coup d'œil est superbe, en particulier du chemin de ronde, quand l'astre de la nuit touche de ses rayons doux et mystérieux l'abbaye, le Mont qu'il enveloppe de sa caresse attendrie. Sur la cime, l'Archange d'or brille d'un éclat tout céleste. Si le ciel moutonne sous les gros nuages blancs, le panorama devient plus merveilleux. Tour à tour l'îlot se drape comme d'un manteau sombre quand la lune se voile, puis de nouveau s'éclaire graduellement à mesure que le rideau de nuées se lève, comme nû par une main invisible. A cette heure tardive, l'abbaye profile ses lignes dentelées sur la grève grise ou sur l'onde blonde, en réfléchissant sa silhouette mouvementée sur l'est de la baie.



Eglise, flèche par Petitgrand
et S. Michel par Frémiet

Aussi bien, le Mont est une immense et enchanteresse symphonie de la terre, de la mer et du ciel, unissant leurs clartés, leurs rêves et leurs voix. Au lever et au coucher du soleil, des bandes

innombrables de mouettes s'abattent sur le flot écumeux avec la mélodie de leurs cris plaintifs et tournoient, soit en frisant la vague soit en s'y baignant. C'est le pigeon de mer, plus svelte que son frère du continent, et dont le blanc corsage est frangé de noir au bord des ailes et de la queue. En présence de ces charmes prenants,

W. A. W. W. A. W. W. A. W. W.

L. A. W.



on est tenté de se représenter la baie avec la terre, la mer et le ciel constellé d'étoiles, sous les dehors d'une fée mystérieuse enveloppée d'étoffes soie, or et argent, souples, flottantes, aériennes, avec les relauts de chatoyantes broderies, et le scintillement de gemmes et de joyaux sur lesquels se balancent les écharpes légères et capricieuses formées par les nues.

La magnificence de la baie dans la sérénité n'a d'égale que la

grandiose dans la tempête. C'est un spectacle inoubliable que celui des grandes marées couvrant de leurs ordes tumultueuses la plaine de sable et enveloppant de leurs vagues écumantes les remparts et le rocher, non sans franchir le seuil de la ville. Mais surtout la scène devient indescriptible lorsqu'une tourmente, un ouragan se chargent de décupler l'intérêt. Alors la baie se fait ruisselante de fluide enflammé et frémissante de sonorité formidable. Nous avons assisté à l'un de ces orages en particulier pendant une nuit, et durant trois heures il nous sembla voir le feu et ouïr le vacarme d'une canonnade ininterrompue, répercutée par tous les échos du littoral. Alors de loin en loin, et nous l'avons entendu raconter par les habitants les plus dignes de foi, le dégagement fluidique devient tellement prodigieux qu'il se fait du haut en bas comme des coulées de feu le long de toutes les tiges de fer, si bien que le Mont paraît tout embrasé et qu'il est impossible de toucher même les ferrements des portes et des fenêtres.

Ce site merveilleux, qui faisait les délices des moines du haut de leurs terrasses suspendues et des nefs ajourées de leurs cloîtres, renouvelle perpétuellement ses splendeurs enchantées. Mais leur œuvre architecturale, on le sait, a connu de douloureuses vicissitudes. La tourmente politique de la fin du ^{xviii}^e siècle passa



Époque de l'abbaye du Mont, par et d'après

sur le Mont sans en ébranler les monuments, mais en dispersant les religieux, en proscrivant le culte et en livrant la Merveille dépourvue de ses œuvres d'art à tous les hasards et à toutes les mutilations. En 1817, le

gouvernement installa dans l'abbaye une maison centrale de détention, et les dégâts s'aggravèrent d'un incendie.

Mais, avec la renaissance du culte, on se prend à restaurer et à parer l'église paroissiale. Dans la suite, un atelier de vitraux donne à la petite cité un regain d'activité, du moins temporaire, et parmi les productions de cette maison se placent les verrières de S. Pierre et de S. Aubert (1870). L'abbaye, livrée aux détenus, trouvait une légère compensation à sa mélancolie, en voyant, vers 1840, tel prisonnier imiter les ornementalistes d'autrefois et sculpter sur bois des croix, chandeliers, stalles, armoiries et paumeaux, que l'on remarque

à l'église paroissiale. On sait comment les amis du Beau devaient, un beau jour, se dévouer à la restauration du Mont-Saint-Michel. Avec le zèle le plus louable, on recueillait les souvenirs se rapportant à l'histoire. D'une part, l'architecte classait dans le chartrier les vestiges précieux révélés par les fouilles ; d'autre part, le clergé formait un musée des objets présentant un intérêt religieux ou artistique pour le Mont-St Michel.

Par bonheur, dans son zèle pour l'Archange et son monastère de prédilection, Mgr Bravard, évêque de Coutances, obtint de l'Etat, en 1863, que l'abbaye fût rendue au culte. Sous son impulsion et celle de ses successeurs, NN. SS. Germain et Guérard, secondés tour à tour par les missionnaires de Pontigny et par des prêtres diocésains, dont le zèle égale le culte des souvenirs, le Mont vit les monuments et les solennités retrouver leur

état d'autrefois, qui eut comme son apothéose dans la magnifique fête du Couronnement en l'an 1877.

La vie

religieuse au Mont se développa non seulement par le ministère paroissial et par les pèlerinages, mais par une série d'œuvres qui continuent de fleurir. Sans parler de la fondation d'un petit « collège apostolique » qui fut instituée, en 1869, l'Archiconfrérie de



Ancien Musée paroissial.
Ecrans et souvenirs religieux.



S. Aubert, vitrail de l'atelier du Mont
à l'église paroissiale.

Saint Michel, enrichie par le S. Pontife de précieuses indulgences et actuellement répandue dans le monde entier ; et, en 1874, en fonda

les *Annales* qui entretiennent et propagent le culte de S. Michel, non sans publier d'utiles documents d'histoire.

Du moment que S. Michel avait repris possession de son abbaye, il fallait bien qu'à sa voix le concert des arts rendit de rechef la vie et la grâce à ces édifices trop longtemps voilés de deuil. Avec le concours éclairé de la Commission des monuments historiques, la direction des Beaux-Arts entreprit la restauration désirée et confia à M. Corroyer, architecte distingué, le soin de réaliser l'entreprise. Depuis lors, c'est-à-dire depuis 1873, l'on n'a pas cessé de consacrer à cette œuvre, digne d'éloge, des sommes considérables en même temps qu'une spéciale compétence. Après M. Petitgrand, qui dirigea les travaux de 1888 à 1898, la succession passa à M. Gout, aux mains habiles duquel est confié le monument.



Statue de S. Michel
en lames d'argent
couronnées en 1877.

Assurément si nous avions à apprécier ici l'à-propos de certaines tentatives, nous ne manquerions pas de nous élever contre la confusion que l'on établit parfois autour du terme de restaurer. Trop souvent l'on semble oublier que restaurer doit signifier, non pas détruire pour réédifier, mais conserver et consolider. Ici et là, plus d'une partie intéressante, plus d'un document utile a disparu sous une réflexion plus ou moins en opposition avec les conclusions d'un examen plus large et plus approfondi. Quand donc, pour l'architecte comme pour l'historien, ne pas comprendre cessera-t-il d'être un prétexte à faire disparaître des témoins gênants? Pourtant, en dépit des taches, dans ce rajeunissement architectural, nous devons à la vérité de proclamer que dans son ensemble le travail fait honneur et au ministère qui en a pris l'initiative et aux architectes qui en ont dirigé l'exécution. Quoiqu'il en soit, la restauration de la salle des chevaliers et du second étage de la Merveille a trouvé son couronnement dans celle de l'église inférieure, du moins à l'est, et dans celle de l'église supérieure. L'achèvement du gros œuvre de l'abbatiale, par une coïnci-



Eglise apostolique, 1898

dence heureuse et vraiment providentielle, a concordé avec la célébration du XII^e Centenaire, et c'est là un motif de joie et d'espérance tout à la fois pour les amis des arts et pour les dévots de S. Michel.

L'initiative de cette pieuse résolution devait partir du siège épiscopal de Coutances, occupé par un prélat distingué, bon et zélé. Le 19 mai 1908, au cours de sa visite *ad limina*, Mgr Guérard confiait à S. S. Pie X son désir de célébrer solennellement le Centenaire de la fondation religieuse du Mont Saint-Michel. Le Souverain-Pontife encouragea le prélat dans sa pensée et, par bref du 23 juin, en vue « d'augmenter l'éclat des fêtes », il accorda une double indulgence plénière, l'une en cette année pour les fidèles, et l'autre, chaque année, pour les membres de l'Archiconfrérie. A ces faveurs le Pape ajouta de particulières bénédictions, en exhortant « les fidèles à venir très nombreux, pendant l'année jubilaire, visiter l'Eglise de l'Archange et à bénéficier des trésors spirituels mis à leur disposition ».



S. S. Mgr F. Guérard,
Evêque de Coutances. (L'Astrolabe)

Par une lettre Pastorale, datée de « la fête de S. Louis, roi de France et pèlerin du Mont », Mgr Guérard devait ensuite convoquer

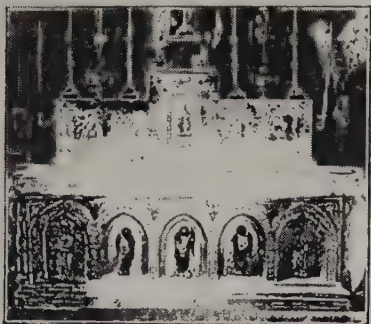


Couronne de S. Michel
offerte par la France

son diocèse, la France et l'Univers chrétien, à la célébration du Centenaire. Dans un langage élevé, nourri de la sève de l'histoire la mieux documentée et de la plus pure doctrine, Mgr l'évêque de Coutances exposa éloquemment « les raisons et les conditions de ces fêtes du Jubilé de S. Michel », et arrêta les grandes lignes de sa célébration par la prière, les pèlerinages paroissiaux et nationaux, et sept grandes solennités, correspondant aux fêtes et aux souvenirs propres à Saint Michel.

Aussi bien, la célébration du Centenaire, dépassant les espérances les plus hautes, a été absolument digne de la grandeur de

la pensée, de l'excellence des mérites de l'Archange et des magnificences que son culte a enfantées dans le passé. Les foules priantes ont déroulé leurs longues théories par les rues festonnées et par les remparts animés du mouvement des bannières et de l'écho des cantiques. Pour recevoir ce flot populaire, il avait fallu suppléer aux dimensions restreintes de l'église paroissiale en faisant l'acquisition de terrains, sur lesquels M. le Vicaire-général Lepetit, directeur des



Autel de S. Michel à l'église paroissiale.

œuvres du Mont, a élevé une vaste esplanade, dominée par la croix de Jérusalem, et des logis en harmonie parfaite avec le style moyen âge et avec l'abbaye, dont ils forment comme l'avant-scène pittoresque. La presse de la capitale aussi bien que de la province a redit ces manifestations grandioses, et les *Annales du Mont* en conservent la mémoire ainsi que le texte des discours. Tout en renvoyant pour les détails à ces compte-rendus,

nous devons résumer à grands traits la série des fêtes de l'année Jubilaire.

Les fêtes s'ouvrirent, le 29 septembre 1908, par une solennité présidée par M. le Vicaire-général Lepetit, qui l'appela à juste titre comme « la préface et les premières vêpres du Centenaire ». A la messe célébrée par M. l'abbé Cognault, le zélé doyen de Pontorson, M. Fossard, chanoine titulaire de Coutances, fit en théologien lumineux et en écrivain distingué, le panégyrique de S. Michel, « ami des âmes qu'il doit conduire à Dieu ». L'aube des grandes solennités brilla avec le 16 octobre, anniversaire de l'apparition de S. Michel à S. Aubert, d'ailleurs précédée, la veille, par les vêpres pontificales et la procession aux flambeaux qui déroula sous l'azur du ciel étoilé, dans le silence de la douce vesprée d'automne et le long des remparts fantastiques, ses ondulations murmurantes.

Les cérémonies inaugurales furent rehaussées par la présence de Mgr Guérard, évêque de Coutances, qui d'ailleurs se fit un devoir d'assister à toutes les fêtes jubilaires; de Mgr Le Roy, évêque d'Alinda, le saint apôtre de l'Afrique, supérieur-général des Missionnaires du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, du R. P. Edmond, prieur, représentant le Père abbé de la Trappe de Briéquebec, et d'un nombre considérable de membres du clergé.

Les offices furent célébrés par Mgr Le Roy, originaire du diocèse de Contances. A la grand-messe dans l'église paroissiale, décorée avec un goût parfait, M. l'abbé Millon, du diocèse de Rennes, redit une façon accomplie les Gloires, les Épreuves et les Espérances du Mont-Saint-Michel. Dans l'après-midi, l'esplanade, décorée de guirlandes, d'oriflammes et de bannières multicolores d'un effet imposant, réunît autour de l'autel des milliers de pèlerins suspendus en grappes humaines sur l'enchevêtrement des rampes, tours et remparts, qui dominent la mer. Au milieu de cette assistance grandiose et enthousiasmée, dont les voix se confondaient dans les supplications du



XII. — Cérémonies, esplanade à l'aplanet.

chant populaire : « Sauvez-nous puissant Archange ! » à la suite de la Bénédiction du Saint-Sacrement, Mgr Guérard félicita, remercia et encouragea la foule recueillie des pèlerins avec les accents émus d'une âme de prélat aimant et aimé, non sans saluer, à ses côtés, la bannière avec l'épée glorieuse de La Méricière, déposées en *ex-voto* dans le sanctuaire Michelin, et portées par le colonel de Saint-Rémy : Mgr se plut à former des vœux ardents pour la prospérité de l'Eglise, pour la paix et la grandeur de la France, les deux Patries chères à nos cœurs, en exhortant les milliers de fidèles présents à se montrer les champions invincibles des droits de Dieu. Ainsi qu'on

l'a fait remarquer, dans ce cadre unique, « le tableau dépassait en grandeur et en pittoresque tout ce que l'on peut imaginer ».

La magnificence des fêtes qui inaugurèrent le Centenaire porta Mgr Guérard à exprimer sa joie au Souverain-Pontife. Par l'organe du Secrétaire d'Etat, S. E. le cardinal Merry del Val, le Pape adressa à l'évêque de Coutances, le 31 octobre, une lettre de félicitation. « Sa Sainteté, y lisons-nous, félicite votre Grandeur du succès

obtenu dès le début des fêtes Jubilaires du Mont-Saint-Michel, et Elle est heureuse de ce concours de prêtres et de fidèles, qui viennent avec foi vers la Sainte Montagne. Le Saint Père vous remercie des prières qui ont été faites pour Lui et de celles que vous voulez bien lui promettre. Il vous accorde volontiers la faveur de donner solennellement, dix fois, au cours de l'année jubilaire, la Bénédiction papale avec l'Indulgence plénière aux personnes



XIX^e Centenaire, départ de la procession « à la Porte du roi »

qui, faisant dévotement le pèlerinage au Mont de l'Archange, se seront confessées et auront communie ». Comme pour mettre le comble à ses faveurs, le pape Pie X se réservait d'offrir à Mgr Guérard un beau calice, à l'occasion tout à la fois de son propre Jubilé sacerdotal et du Jubilé du Mont Saint-Michel.

Superbement inaugurées en l'anniversaire de l'apparition de S. Michel à S. Aubert, les fêtes Jubilaires allaient se poursuivre

avec éclat en l'anniversaire de la dédicace de l'église, bâtie par le pieux évêque d'Avranches à la gloire du puissant Archange. Par une disposition providentielle, d'autant plus admirable qu'elle est étrangère aux prévisions humaines, le Centenaire allait recevoir un lustre remarquable du fait de la Béatification de Jeanne d'Arc. Les fêtes, célébrées à Rome et dans le Monde catholique à l'honneur de l'incomparable Fille de France, devaient confondre leur enthousiasme et leur splendeur avec celles de l'Archange, qui inspira et conduisit la Pucelle naïve et la Libératrice glorieuse dans la voie tour à tour triomphale et douloureuse, tracée par les décrets éternels de Celui qui forme et dirige à son gré les empires et les peuples. Au concert des voix célébrant les bienfaits inoubliables et les mérites éminents de S. Michel et de Jeanne d'Arc, la France et l'Eglise Catholique tout entière ont tressailli d'une émotion qui rappelle le mouvement profond et chevaleresque des Croisades.

Le Mont-Saint-Michel devait s'associer à ces hommages rendus à la Pucelle de Domrémy et à la Martyre de Rouen avec l'autant plus de joie qu'il ne faisait que continuer une tradition honorable. On n'a pas oublié que la mémoire du cardinal Guillaume d'Estouteville, le fondateur du Grand-Cénvre de Saint-Michel, rayonne sur la Montagne bénie d'un éclat de nature à faire oublier un autre souvenir douloureux. Lorsque, de 1452 à 1456, on procéda à la réhabilitation de la Libératrice méconnue, ce fut Guillaume d'Estouteville, archevêque de Rouen et abbé du Mont, qui remplit la charge de promoteur du procès, présida les premières enquêtes, et rattacha ainsi plus intimement à la mémoire de la Pucelle le souvenir de l'Archange protecteur.

Tandis que les grandes solennités faisaient étinceler la gloire de l'Archange au firmament de l'Eglise à l'instar des étoiles de première grandeur, la série ininterrompue des pèlerinages quotidiens constituait comme une immense voie lactée, formée de l'innombrable foule priante des fidèles, venus de toutes les paroisses du diocèse de Coutances et de diverses parties de la France, et qu'un chroniqueur d'autrefois eut certainement appelée « Une nouvelle clarté Saint-Michel ». Nous renonçons à transcrire les noms de ces paroisses dont le Ciel a ouï les supplications et dont le passage est consigné dans les *Annales Montaises*, et nous mentionnerons la suite des grandes solennités.

L'Ange de l'Eglise et de la Patrie ne faisant que continuer à la Pucelle béatifiée sa vigilante sollicitude pour la Pucelle armée

quand, au lieu du 8 mai, on fixa au 13 la Fête en l'honneur de l'apparition de S. Michel au Mont-Gargan, avec celle de la délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc (1). La solennité fut présidée par Mgr Fuzet, archevêque de Rouen et primat de Normandie, assisté de NN. SS. Guérard, évêque diocésain ; Bardel, évêque de Séez ;

Lemonnier, évêque de Bayeux, et Legoux, protonotaire apostolique. Après les vêpres de la veille, avec la procession traditionnelle aux flambeaux et l'illumination de la ville, la messe pontificale du 13 fut célébrée à l'Esplanade par Mgr Fuzet. Devant un auditoire nombreux, M. le chanoine Couhé redit avec une éloquence vibrante « les belles interventions de S. Michel avant, pendant et après l'époque de Jeanne d'Arc ». L'après-midi fut occupé par la procession, par la bénédiction d'une statue en bronze de Jeanne d'Arc et par le salut du Saint-Sacrement en plein air.

Avec la Fête de Juin, nous reprenons le fil des traditions locales pour célébrer la translation des reliques de S. Aubert, fondateur du Mont. Sans parler des vêpres et de la procession aux flambeaux de la veille, la cérémonie de la matinée et de l'après-midi du 16 juin fut célébrée pontificalement, à l'esplanade, par Mgr Renou, archevêque métropolitain de Tours, assisté de NN. SS. Guérard, de Coutances ; Rouard, de Nantes ; Grelhier, de Laval ; et du R. P. abbé prémontré de Mondaye.



III. Cénénaires.
Procession du 1. 1. de S. Aubert.

Le chef de S. Aubert, apporté par les pèlerins d'Avranches et porté

1. Le diocèse de Coutances a donné l'exemple avec ses 48 doyennés et il a été suivi par un grand nombre de diocèses. Suivant un rapport officiel, le nombre des pèlerins a atteint 12.000, dont plus de 4.000 ont reçu la communion et 10.000 sont allés inscrire dans l'Archiconfrérie.

en procession par le clergé dans une chaise dorée, donnait à la cérémonie un caractère particulièrement touchant et inspirait un recueillement profond. Le panégyrique de l'Archange avait été confié à Mgr de Durfort, protonotaire apostolique, dont la diction très nette gagna sans peine son immense auditoire.

Au cours de l'été, les pèlerinages se succédèrent à l'envi, et la voix des cantiques, à l'église ou en plein air, ne cessa guère d'envoyer aux échos de la baie les louanges de S. Michel par l'organe des hymnes sacrées ou des discours d'orateurs: ceux-ci, pour n'avoir pas tous la célé-



Mt. Contance, Procession sur le rempart



La Grande Rue du Mont

brité des maîtres réputés, ne contribuèrent pas moins efficacement à enrichir « la couronne vivante, » plus précieuse que le diadème d'or au front de l'Archange, suivant les expressions de Mgr Guérard. Ces innombrables légions pieuses, venues de tous les points de l'horizon, plus spécialement du diocèse de Contances, étaient comme les anneaux qui relient la terre de France à S. Michel et qui servent à rattacher entre elles les grandes solennités jubilaires.

Le 27 juillet, la fête anticipée de Saint-Pierre, patron de la paroisse, fut présidée par Mgr Dubourg, archevêque de Rennes, assisté de NN. SS. Guillois, archevêque de Pessinonte, Guérard, évêque de Contances, et du R. P. dom Vital, abbé de la Trappe de Bricquebec. Le discours fut prononcé avec succès par Mgr Sallot de Brobœque, protonotaire apostolique. Le 10 septembre ramena la fête de S. Augustin, le jour anniversaire de sa mort, mais ce fut une simple solennité

locale, d'ailleurs parée de la couleur aimable qui donne tant de charmes à toutes les choses du Mont. Le séminaire de Contances fut comme une pieuse couronne pour la « Journée des clercs ».

À l'automne il était réservé de clore magnifiquement les fêtes jubilaires, superbement ouvertes par son aînée. Le 29 septembre, la Fête de S. Michel Archange eut pour officiant Mgr Delamaire, coadjuteur de Cambrai, entouré de NN. SS. Guérard, de Contances ; Touchet, d'Orléans ; Gauthey, de Nevers, ainsi que de Mgr Baudrillart, recteur de l'Institut catholique de Paris. L'éloquence de Mgr Touchet,

évêque d'Orléans, acheva de donner à la fête tout son éclat.

La clôture du Centenaire se fit le 16 octobre, anniversaire de la Dédicace des basiliques du Mont-St-Michel, sous la présidence de Mgr Amette, archevêque de Paris, qui déjà avait présidé un édifiant pèlerinage d'hommes de son diocèse. À ses côtés, la foule recueillie saluait NN. SS. Guérard, de Contances, Morelle, de Saint-Briene, ainsi que NN. SS. de Courmont, évêque de Bodona, et Le Roy, évêque d'Alinda, si justement aimé. Le panégyrique fut prononcé par Mgr Ruineau, évêque d'Angers, dont la parole lumineuse, au sujet des Anges, a été comme la clef de voûte du monument oratoire que le Centenaire édifia à la gloire de S. Michel, en pendant à la Merveille architecturale qui délie les siècles.



M^e Centenaire, processions solennelles.

Ainsi s'achevait, par une admirable soirée d'automne, dans l'harmonie des divins cantiques, le parfum des encensoirs, la flamme des torches, la prière de tous les cœurs et le vœu de toutes les âmes, le Jubilé du XII^e Centenaire du Mont-Saint-Michel. Mgr Guérard, toujours bien inspiré, sut interpréter éloquemment ces espérances chrétiennes, des cimes enchantées de « cette Montagne bénie où le pèlerin digne de ce nom trouve le ciel plus proche et l'Archange plus familier ».

Comme pour couronner ce magnifique Centenaire, Mgr Guérard a consacré solennellement son diocèse à S. Michel et a formulé le désir de voir ainsi consacrer la France entière, et de voir tous les diocèses s'unir dans la commune célébration de la fête de l'Apparition du 16 octobre. Ce souhait sera entendu de l'épiscopat et du Souverain-Pontife, comme l'écho de la pensée même de l'Archange. Enfin, le 5 juillet 1910, une belle solennité, présidée par S. E. le cardinal Luçon, archevêque de Rennes, légat-né du Saint-Siège, assisté de NN. SS. Guérard, évêque de Coutances, Bardel, évêque de Séez, et Duparc, évêque de Quimper, — lequel célébra les gloires de S. Michel dans un remarquable discours, — a commémoré superbement la Fête du Couronnement de la statue de l'Archange. Au nom de la France, une riche épée symbolique fut offerte en *Ex-voto*.

A notre tour, en déposant la plume, à la fin de ce travail nous sera-t-il permis de formuler un vœu ; et quel vœu jamais fut plus légitime ? — Aussi bien, les splendeurs de la nature et les œuvres grandioses de l'homme ; les divines magnificences de la Religion et les gloires éclatantes de la Patrie ; le rayonnement de Saint Michel, d'une façon intime par la touche mystérieuse de la foi, et, d'une manière solennelle, par la grande voix des arts sur tous les points du globe ; le tableau de la vie monastique, des croyances et des prodiges, des mœurs et des usages, des luttes religieuses et militaires, des souffrances et des espérances patriotiques ; enfin dans le ciel de cette histoire, au-dessous de la vision lumineuse de l'Archange, la tête auréolée des moines dont la main conduisit cette œuvre presque surhumaine, et la silhouette bardée de fer des preux qui tirent du Mont le boulevard intangible de la France : tout cela constitue un prestigieux domaine dont l'immensité va des sentiers solitaires de la forêt primitive à l'enlacement populaire qui, de nos jours, sillonne la digue pour se dérouler, à travers les curiosités de la ville, de la forteresse et du monastère. Assurément, le Centenaire a constitué dans cette voie une étape lumineuse et bienfaisante, destinée à faire revivre les gloires du passé et préparer les espoirs de l'avenir, parmi lesquels nous mettons en bonne place le vœu très instant que le Mont conserve son caractère insulaire



Le Mont, restauration d'après Courcier.

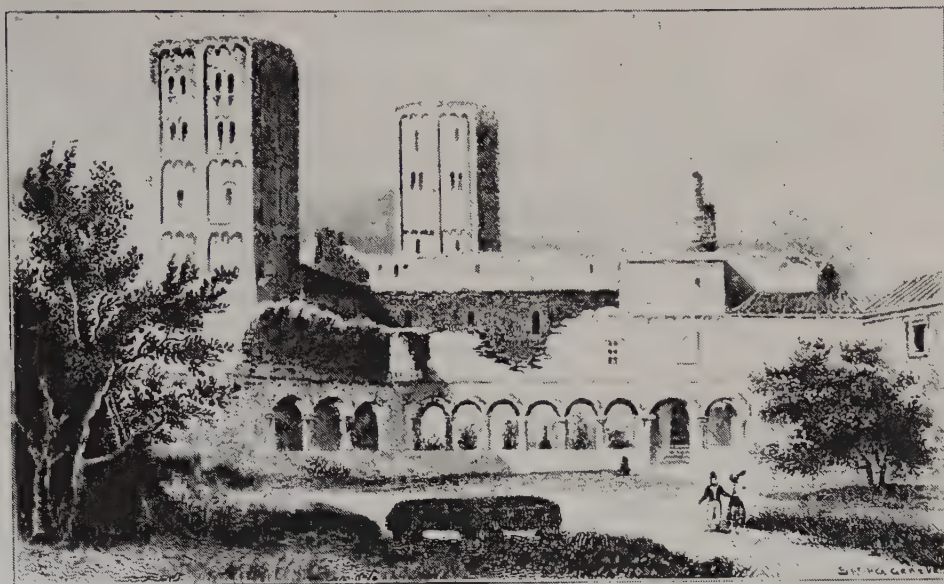
Œuvre merveilleuse de l'église catholique, l'abbatiale, qui nous intéresse par dessus-tout, voit sa restauration se terminer avec le XII^e Centenaire, en même temps que des profondeurs mystérieuses du sous-sol, nouvelle et véritable « clarté de S. Michel », des vestiges précieux des basiliques précédentes ont révélé l'existence soupçonnée des églises antérieures au XI^e siècle, et peut-être même de la primitive construction de S. Aubert. Pour l'honneur de la Religion et de la Patrie, unies par les liens sacrés de l'art et des souvenirs ineffaçables, nous souhaitons que des recherches investigatrices, dirigées par le culte filial du passé, achèvent de mettre au jour les secrets vénérables gardés par les soubassements de la basilique. Enfin, puisse l'abbatiale elle-même, ainsi revenue à sa beauté architectonique d'autrefois, retrouver en des mains pieuses la splendeur de ses ornements liturgiques et de ses cérémonies saintes, pour lesquelles le génie humain l'a élevée sous le regard de Dieu !

A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris.



Scellum episcopale de Mgr Guérard
v. rue de Coutances et Avranches.

DOCUMENTS ANNEXES



Ancienne abbaye de saint-Michel d'Alet, grav. J. Didot.

DOCUMENTS ANNEXES



Afin de compléter cette étude, nous nous proposons de publier la bibliographie des sources à consulter sur le Mont : mais, comme l'espace nous fait défaut, nous renvoyons à l'excellente *Bibliographie générale du Mont Saint-Michel*, par M. Étienne Dupont, président de la Société historique de Saint-Malo (62 p., Avranches, 1905). Pourtant, nous tenons à rendre ici un hommage particulier aux travaux modernes de MM. Le Hericher, Jacques, Pigeon, Corroyer et Gout pour la partie archéologique, de MM. les abbés Desroches, Pigeon et Brin, MM. L. Delisle, Siméon-Luce, de Beaurepaire et Et. Dupont pour la partie historique.

Notre intention était également de publier une série de documents annexes soit inédits, soit peu connus. En particulier, nous avions en vue une étude sur les monnaies galloises de la région et sur les us et coutumes, des pièces des archives nationales et de la bibliothèque nationale, des états de lieu et expertise des archives de Saint-Lo, des actes des archives municipales et paroissiales du Mont, des analyses détaillées des manuscrits du Mont conservés à Avranches, ainsi que l'inventaire d'une série de pièces et la nomenclature des prieurs, des revenus et des fondations. Mais nous devons, à regret, renoncer à placer ici ces documents intéressants, pour nous limiter à ceux qui suivent.

LE MONT-SAINT-MICHEL AU XVIII^e SIÈCLE

D'après le Ms. français 4902 de la B. N.

Ce manuscrit du fonds français de la Bibliothèque Nationale a pour titre au dos : *Monuments des Abbayes de Bayeux et d'Arranches*. Il renferme une série de notes et de dessins intéressants sur plusieurs abbayes, notamment celles de Fontenay et d'Ardenne. F^o 215 se trouve une description de l'Abbaye du Mont, au point de vue héraldique. A la page 243, un cahier de 21 feuilles de parchemin, en écriture du XVIII^e siècle, a pour titre : « Incipit Revelatio Ecclesie sancti Michaelis archangeli in monte qui dicitur Tomba in occidentis partibus, sub Childeberto secundo rege Francorum et Auberto episcopo ». La notice débute ainsi : « Postquam gens francorum... filius erat... ». Au f^o 244, une série de chartes à partir de 965, se rapportant aux droits et domaines du Mont. A la fin de la page 262 v^o, on lit : « quodam manuscripto in bibliotheca Montis sancti Michaelis asservato extrahitur. Anno Domini millesimo septuagesimo tertio, die 22 novembris. »

Au f^o 264, un grand feuillet plié porte en écriture du XVII^e ou XVIII^e siècle : « Ensuit le nombre des gentilshommes, lesquels avec le s^r d'Estouteville, capitaine du Mont St-Michel, gardèrent la dite place contre la puissance des Anglais... laquelle fut mise en l'an mil quatre cent vingt sept par les d. gentilshommes estant au d. lieu du Mont, devant l'autel Saint-Sauveur en l'abbaye du d. lieu, et y sont les noms et armes de ceus dix neuf gentilshommes en huit lignes dont on na peu pour l'antiquité de tous recueillir les noms ny armes. La dite suite d'armes contient huit lignes, dont en les premières n'y a que deux armes seulement, tout au dessus sont les armes du roy Charles septiesme. En la 8. ligne... le 17^e nom et armes, L. Le Brun »

F^o 265, note théologique en latin sur S. Jean-Baptiste. F^o 267, en écriture de la main de la Benserie que nous voyons en 1703, une série de titres sommaires : « Un cartulaire en vélin contenant 123 feuillets couvert de cuir noir commençant par : Apparitio s. Michaelis ad Aubertum - Apportatio reliquiarum de Monte-Gargano - - Constructio Basilicæ S. M. - Dedicatio Monasterii S. M. De Guillelmo Rollonis ducis filio, - De Richardo Guillelmi ducis filio, - Institutio monachorum ordinis s. Benedicti - - Institutionis confirmatio » et d'autres pièces diverses. - « Ce livre est très bien écrit avec plusieurs fautes-douces et mérite une sérieuse attention étant très curieux. »

Autre cartulaire de l'abbaye du M. S. M. écrit aussy sur du vélin contenant 181 feuillets. Ce livre commence par ces mots : « Provincia Lugdunensis » et finit par une lettre du capitaine Gabriel de Murmaix aux officiers sur une taxe du vin.

F^o 269, trois lettres se rapportant à des recherches dans les archives du Mont : 1^{re} « à Pontorson le 9 nov. 1704 » : l'auteur écrit à « Mgr » qu'il a été au Mont pour lire et transcrire le cartulaire, mais qu'il a été arrêté « par douleur de teste », il a choisi un écrivain pour copier et soumet deux modèles. Signé « de Mordre ».

2^e Ce même correspondant annonce à « Mgr » une copie « de la charte où

sont les noms des gentilshommes qui classèrent ou, selon d'autres, défendirent cette place contre les Anglais » et, il va, selon la demande, faire un abrégé du cartulaire et des choses les plus remarquables ; « je le ferai moy mesme, dit-il, si j'avais le temps, mais en vérité l'occupation et mon employ ne me le permettent pas, mais j'en chargerai un religieux. Vous avez vu, Mgr, dans notre trésor un petit bouclier que vous avez eu estre du temps des croisades à cause des croix qui s'y trouvent, mais on y lit sur quatre lames de cuivre qui sont ajoutées à l'écusson les vers suivants qui y sont gravez. Sur la 1^{re} : *Hic involutum Michaelis cernitur scutum* ; sur la 2^e : *quod per serpentem turbulentem per mala flentem* ; sur la 3^e qui n'y est plus : *Plebem qua malla fuit Islandia palla* ; sur la 4^e : *Turpiter occiso monstrat miracula viso*.

« M. de Vaulclair vous doit porter l'extrait et la copie de la liste des gentilshommes.

« Vous savez, Mgr, que j'ai fait icy une despense de huit à neuf cens livres pour refaire un bastion de l'enceinte des murailles de la ville, à la réparation desquelles nous ne sommes tenus, nous l'avons fait pour obéir à vos ordres et sur la promesse que vous listes à un de mes prédécesseurs de le faire rembourser de ses avances, sur le premier argent qui serait destiné pour les dites réparations. Je prends la liberté de vous en escrire aujourd'hui, Mgr, pour vous supplier très humblement de nous faire restituer cette somme par les héritiers du defunt abé, qui ont en cinq cent mil livres de la succession ou autres, nous ne sommes nullement obligés aux dites réparations, ni M. l'abbé ni nous... Votre très humble et très obéissant serviteur. Le prieur du M. S. M. »

3^e 1704 « Mgr. Nous sommes allés, M. de Rochemont et moy, au M. S. M. Nous y avons exécuté vos ordres du mieux que nous avons pu, nous y avons remarqué tous les écussons qui se pouvoient voir et recognoistre, nous en avons fait un détail exact : nous n'avons pas oublié S. François, M. de Rochemont l'a dessiné et le mettra ainsi que tout le reste dans l'ordre qu'il convient pour vous le présenter. Ce que je vous en puis dire par avance est qu'il avoit de la barbe moins longue que n'ont les capucins, mais beaucoup plus que les Cordeliers, et qu'il est visible qu'il ne la rasoit pas comme font ces derniers ; son habit paroît semblable à celui des capucins, excepté que ses manches sont beaucoup plus larges et semblables à celle des Cordeliers. A l'égard du capuchon on ne peut le remarquer, ne luy en ayant pas été fait ; il est représenté le dos tourné contre la muraille, une gloire derrière la teste, ainsi l'on ne peut rien dire à l'égard du capuchon.

« Pour ce qui est des archives, il y a des pièces très anciennes, il faudroit y séjourner longtemps pour en retirer les copies que vous souhaitez, si j'avais reçu votre lettre avant mon retour, je l'aurais fait, mais il n'y a rien de perdu ayant engagé M. de Moidrey, frère de M. de Vaulclair, vice-bailly à Pontorson à vous en retirer des copies, ce qu'il pourra faire d'autant plus aisément que Pontorson n'est qu'à deux petites lieues du M. S. M. : il est fort habile et entendu, et se fera un vray plaisir de satisfaire vostre curiosité en tout ce qu'il vous plaira luy prescrire, s'il vous plaist luy faire l'honneur de luy en escrire, vous en serez très content.

« En attendant je prends la liberté de vous dire qu'au dessus de la figure de S. François, il y a une inscription en ces termes : « *S. Franciscus canonicus fuit anno Dei 1228, quo claustrum istud perfectum fuit* ».

« Voici quelques copies que j'ai tirées que je vous envoie sur lesquelles il

vous plaira remarquer celles dont vous aurés besoin. M. de Moidrey ne manquera pas de vous les envoyer incessamment.

« M. le prieur et les autres religieux nous recevront avec toutes sortes d'honnêtetés et se feront un vrai plaisir de vous donner ce que vous souhaiterez. Il y a une infinité de beaux sceaux très curieux, comme vous pourés remarquer dans les feuilles incluses.

« Toutes ces chartes et anciens titres sont transcrits dans deux cartulaires en vélin, l'un appelé le Livre noir de 123 feuillets, et l'autre le Livre blanc de 381 feuillets. Si ces Messieurs voulaient vous les confier, ce serait une belle curiosité de les bien faire transcrire. Je ne crois pas qu'ils vous refusent, témoignans avoir autant de déférence que de respect pour vos ordres. Pour moy, je me feray toujours un très grand plaisir d'exécuter textuellement les commissions dont il vous plaira m'honorer : je vous supplie d'en être véritablement persuadé.

« J'ay écrit à M. Destouches de vous envoyer le mémoire des couleurs dont il a besoin, mais il demeure dans un pays hors de tout commerce, et il faut le plus souvent que j'y envoie des exprés. Je suis surpris comment il peut travailler chez luy dans une petite cabane avec une vieille mère, des frères, des sœurs. Vous ferez, Mgr, une vraie charité de luy faire avoir la commission de contrôleur de la Romaine à Renéville, dont il saquitera fort bien et sans reproche, à joindre, s'il vous plaît, qu'étant à liene et demie près de cette ville et hors de lembaras de son petit ménage, il en fera plus en un mois qu'il n'en peut faire en six, situé comme il est, ce sera un moyen de finir promptement l'ouvrage que vous luy avez fait commencer.

« J'attens la semaine prochaine toutes les armoiries du bailliage de Mortain pour les faire mettre ensuite de celles d'Avranches. J'en avais beaucoup, mais il m'en manquait encores. J'ay de l'impatience de voir cet ouvrage fini, mais franchement il est long, c'est pourquoy je vous supplie de procurer cet employ à ce gentilhomme. Ce sera, je le repete, le meilleur moyen pour l'achever avec toute l'exatititude que vous désirés.

« Je suis toujours avec un très profond respect, Monseigneur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE LA BRSSERIE.

« A Constances, ce 29^e août 1703 ».

(f. 274 v.)

F 275, d'une autre écriture : « Cartulaire noir de l'abbaye du M. S. M. au péril de la mer. Le commencement de ce cartulaire ne contient aucune inscription de chartes de princes, mais seulement l'histoire de la fondation de cette abbaye. On vend au M.-S.-M. un petit livret qui répète ce qui est dit dans le cartulaire au sujet de la fondation de l'abbaye. Ce même cartulaire touche, en outre quelques points de l'histoire des trois premiers ducs de Normandie dont voici la généalogie... » suit l'analyse et la copie de quelques chartes.

F 281 à 503, relatif à l'abbaye de la Luzerne, ordre de premontrés, diocèse d'Avranches : avec pour début : « Manuscrit de la Passion de N. S. J. C. par Nicodème, tire l'abbaye de la Luzerne » titre seuls. On y remarque une liste de personnages illustres depuis le xiv^e, des extraits de Nécrologie à partir de 1443

et des extraits « ex antiquo codice ms abbatie S. S. Trinitatis de Lucerna et la série des abbés ; enfin quatre pages de description des « Monuments de l'abbaye de la Luzerne », dans laquelle nous relevons la note suivante : « On y voit les tombeaux de deux évêques d'Avanches qui y choisirent leur sépulture » : l'un sur arcade, de Mgr Achard, décédé le 29 mars 1171 ; l'autre sous arcade, de Jean de la Mothe, mort en 1327. — F^o 303-310, « Passion de Notre Seigneur par Nicodème, copiée sur un manuscrit qui est dans l'abbaye de Savigny-Mechin de Mortain. » « In nomine Dni Dei summi... lumen ad revelationem ».

Et maintenant que nous avons donné l'analyse du manuscrit, nous revenons à la partie qui nous intéresse spécialement, à la description de l'abbaye, surtout au point de vue héraldique avec une série de blasons et de dessins d'un vif intérêt ; elle a pour titre : *Monuments de l'abbaye du Mont-St-Michel, diocèse d'Avanches et Mémoires pour servir à l'histoire du même monastère.*

Sur la 1^{re} porte d'entrée sont les armes de France avec la couronne ouverte le collier de l'ordre de St-Michel, pour supports deux salamandres entournées, la queue recroquée par dessous ». Au bas, à gauche, penché vers les armes de France un écu au lion rampant avec pour cimier un casque panaché sur monté d'une tête de dragon. A droite, un écu penché, taillé et tranché avant pour cimier un casque avec une tête de mort. Ces trois blasons étaient « noirs comme s'ils étaient bronzés. » Sur le côté il y avait une porte, dite « la porte des fanis », par laquelle les religieux passaient quand il leur plaisait, bien que l'entrée commune fut fermée. Au-dessus étaient les armes de France avec la couronne ouverte.

La seconde porte dite de *Notre-Dame*. Du côté de l'arrivée, les armes de France soutenues par deux anges de grande dimension et timbrées d'une couronne « très antique » formée de fleurons alternativement petits et grands ; ces derniers de plus de 4 pouces ; au-dessus du blason il y a sur « un carreau » 4 coquilles formant un carré. Au dos de la porte, un écu écartelé de France et de Dauphin, blason du dauphin depuis Charles VII avec le collier de l'ordre de St. Michel.

A la porte de l'abbaye où se trouve la dernière garde, il y avait « 16 petits fauconneaux de bronze » et, ajoute un visiteur, « nous avons remarqué que dans le même corps de garde, il y a quatre écus » : celui du milieu était de Souvré portant de sable à 5 bandes d'or, au chef de gueules chargé d'une croix d'argent. A droite, le blason de Reniers, gouverneur du Mont, d'argent à 6 losanges de gueules posés 3, 2, 1. A gauche, deux blasons : le premier d'azur à 2 chevrons d'argent accompagnés de 3 coquilles de même ; le deuxième, d'azur à la croix d'or chargée de 5 coquilles de gueules avec le collier de l'ordre de St Michel ; en bas est « un grand S. Michel, celui du collier, sous lequel est mis 1612 » ; il est de la Luzerne-Brévans.

Dans l'abbatiale, le premier pilier à droite de la nef a deux écus, celui du bas a 2 chevrons accompagné de 3 coquilles et au-dessus l'autre blason du corps de garde à la croix chargée de 3 coquilles ; au 2^e pilier, du côté droit, vers le tiers de la 2^e fenêtre, il y a gravé sur « le carreau » un écu à 3 pals entouré de deux palmes ; au 3^e pilier où est appliqué la chaire, il y a les armes du cardinal de Joyeuse... Sur la gauche du même pilier, trois blasons : Le 1^{er} d'azur à trois coeurs d'or posés 2 et 1 ; « sur le 2^e et le 3^e on ne peut rien voir » ; sur le milieu de l'arcade, entre le troisième et le quatrième pilier, est un écu avec 5 coeurs posés en soutien et la pointe en bas. Le pilier, un écu où rien ne paraît. Au haut du cintre de la voûte, entre le 5^e et le 6^e pilier il y a les armes du

Cardinal de Bourbon, écartelé au 1 et 4 d'Estouteville bouclé d'argent et de gueules au 2 et 3 de Harcourt. Sur le tout d'azur à 3 fleurs de lis d'or, brisée d'un bâton de gueules posé en bande. Le blason est timbré du chapeau de Cardinal.

A la vitre « d'en bas de la petite allée, du même côté de la nef » il y a les armes des ducs de Lorraine timbrées d'un chapeau de cardinal. « L'écu de Lorraine se trouve en plusieurs endroits de l'abbaye, dans le réfectoire, à la place honorable du lambris avec cette différence qu'au lieu de la bande de gueules, qui est sur le tout, il n'y a qu'une flèche qui traverse les trois alérions en façon de merlettes, lesquelles ont la tête en bas, et les deux lions d'en-dessous ne...

L'écu est orné d'une couronne ducale surmontée d'une croix pomelée au-dessus de laquelle il paraît y avoir eu autrefois un chapeau de cardinal d'où sortent des cordons à 15 houppes de chaque côté.

A la fenêtre du réfectoire, à droite, il y a les mêmes armes, à la différence qu'au lieu du chapeau il y a une mitre et une crosse tournée en dehors et deux palmes au lieu de houppes ces ornements sont d'or. Il y a deux écussons pareils dans deux vitres blanches de la chambre abbatiale qui est contre écartelé au 1^{er} burelé de 10 pièces: 5 de gueules et 5 d'argent. On en voit de pareilles dans la salle des hôtes à la grande vitre et à la porterie, ... et en plusieurs autres endroits. Il y a aussi, dans ces deux dernières vitres, avec celles de Lorraine, trois autres petits écus d'argent à la croix potencée d'or accompagnée, chaque croix, de quatre petites croix aussi d'or qui sont de Jérusalem. Au haut du cintre de ladite vitre, environ la rencontre de ladite arcade il y a un écu de France timbré d'une couronne « à l'antique non fermée ». Au-dessous approchant le crucifix est un écu d'argent avec une croix où il y a une bannière de gueules sur laquelle est une croix d'argent.

A l'entrée de la porte du bas chœur, sont les armes de l'abbaye, de sable chargée de 10 coquilles au chef d'azur à 3 fleurs de lis, surmontées de la mitre et de la crosse, le tout sculpté en relief. Sur la porte de la chapelle des reliques, il y a les armes de Godefroy de Bouillon qui sont pareilles à celles de Jérusalem et dessus, une croix potencée et cantonnée de 4 croisettes, « gravées sur un carreau ». A l'entrée de la chapelle, à droite, il y a les noms et les armes,.... des gentilhommes qui défendirent le Mont sous Charles VII: le tableau a été renouvelé en 1662, « ainsi et aux mesmes termes qu'il est escript en haut de la muraille où paraissent encore quelques noms et vestiges d'armes dans un cartouche qui est au-dessus de ce tableau. » (Le manuscrit représente douze de ces blasons.) Ledit cartouche est orné de plusieurs trophées d'armes parmi lesquels 2 drapeaux ayant sur l'un les armes de France, et sur l'autre celles de Vendôme. « Dans ce tableau il paroist cent vingt et un écussons dont on peut en distinguer ceux qui sont représentés ici (p. 224).

Un peu plus haut sur la muraille de ladite chapelle est une épitaphe,.... avec, au sommet, un blason écartelé au 1 et 4... de gueules, au 2 et 3 de gueules à un lion issant, à la face de... chargée de 3.... Au dessus on lit: « Cy gist noble et puissant seigneur M^{re} Gabriel Dupui s^t de Viennois en Dauphiné, lieutenant pour le roy en ceste place du Mont St-Michel, lequel trespassa le 12^e jour d'octobre de l'an 1524, et a fondé à perpétuité deux messes chaque semaine a estre dites par les religieux de céans dans ceste chapelle au mercredi et vendredi et au bout de l'an et jour de son trépas une grande messe, et a donné la clesture de cette dite chapelle, Dieu lui face pardon à l'âme. Amen. » Dans la

même chapelle, sous le. « il paraît une vieille statue d'abbé de cireau de Caca toute brisée et rompue » sans aucune inscription. Au-dessus est un blason d'azur à ... une croix d'or sur une banderolle de gueules avec croix d'argent, il paraît être le même que celui « du haut du cintre de la voûte, approchant du crucifix ».

« Au haut du dôme de l'autel où sont les saintes reliques « le chef de S. Aubert, il y a deux écus en un cartouche soutenu par deux anges : à droite celles de l'abbaye avec les armes de la Congrégation S. Maur d'azur à une fleur de lis et *par*, en chef d'or, en pointe un cœur enflammé traversé de deux filets de même.

« Sortant de cette chapelle et continuant le tour du cœur par le côté de l'épître », on voit la chapelle de N.-D. de Pitié dans laquelle est un grand vitrail proche l'autel où se voient 6 blasons : 1^{er} De sable à 3 faces endentées d'or entouré du collier de l'ordre de S. Michel et surmonté d'une crosse ; 2^e A droite de la vitre, d'or au chef échiqueté d'argent et de gueules de 2 traits, 3 pièces à chaque trait, timbre d'une crosse d'or ; 3^e A gauche sont les armes de l'abbaye ; 4^e Un peu plus haut, à droite, est un écu porte d'azur et de gueules avec au 1^{er} une fleur de lis et au 2^e une demi-croix d'argent. Vis à vis celui-ci, du côté gauche de la vitre, est un blason écartelé au 1 et 3 de France, au 2 et 4 invisible. Dans la même chapelle, il y a une autre grande verrière montrant tout en haut un blason pareil au quatrième. Dans le milieu de cette chapelle il y a un ouvrage de carte délicatement travaillé qui représente le Mont-St-Michel, lequel a été fait par un religieux de la d. abbaye ».

Dans la chapelle qui est au-dessus et dite de St-Martin, le vitrail garde à la partie supérieure un blason écartelé au 1 et 3 d'Estouteville, au 2 et 3 de Harcourt, et sur le tout d'Orléans ; au-dessus de l'écu il y a une croix pommetée d'or dont la pointe paraît en bas derrière l'écu. Cette même chapelle renferme deux autres blasons « au bas d'une des vitres, dont celui de droite, d'argent au lion de sable armé et compassé de même ; l'autre, à gauche, est porté au 1 avec demi-écusson pareil à celui dessus, au 2 d'argent, à l'écusson et demi d'argent, le 1^{er} chargé de 4 fusées d'or et sur le demi-écusson de 2 fusées d'or écus rouge et « raccomodé indifféremment ».

Au-dessus de cette chapelle est celle de Ste-Anne : le vitrail a deux blasons qui semblent « raccomodés ».

Le 1^{er} écusson porte au 1^{er} d'or à une barre ou espèce de chevron d'argent avec meubles qu'on ne peut distinguer ; au 2 aussi d'or à 2 demi-chevrons de gueules, le tout entouré du collier de l'ordre de S. Michel avec un casque de côté.

Dans la 3^e vitre, un écu tout pareil à ce dernier où les couleurs sont toutes effacées. Dans cette même chapelle, il y a une épitaphe de cuivre contre la muraille du côté de l'évangile, en haut de laquelle un écusson bandé de 6 traits, 3 échiquetés d'or et de gueules à 3 traits chacun, et 3 bandés d'azur, sur la première il y a un lion d'or.

Contre le mur du côté de l'évangile, en haut, il y a une épitaphe sur cuivre. Voici l'épitaphe : « Noble homme Guillaume du Solier de Dauphiné, en son vivant lieutenant pour le roy en ceste place soubz la charge de Monsieur de Melant, lieutenant général de haut et puissant seigneur M^{le} le comte de Tende, capitaine en chef, a fondé à perpétuité une messe à notte a estre dite et célébrée en ceste abbaye par Messieurs les religieux de ce lieu chaque an à tel jour qu'il

décéda le 10^r jour de decembre l'an 1525, pour la fondation de laquelle il a nommé aux diets religieux six vingt livres tournois pour estre employées en rentes et distribuées par chacun au par l'infirmier aux religieux assistans à la diete messe. Dieu lui face pârdon à l'âme. Amen. »

En bas, sur le pavé de cette dite chapelle, est un petit carreau de Caen de longueur d'un pied 8 paires et large d'un pied 3 paires, sur lequel paroist encore quelques lignes qui représentent un religieux avec quelques ornemens mortuaires avec deux colonnes sur lesquelles, environ le milieu, il y a paroist deux écussons d'hermines avec une fasce et sur les d. écussons il y a quelques traits perpendiculaires ou de gueules, et est escript au-dessous une épitaphe en ces termes : « Cy gist frère Jean Danville, amosnier archidiacre de ceste abaye, prieur de Pontorson, qui descéda le 10^r de janvier 1564. Dieu luy face pardon à l'âme. Amen. »

Au l. 226 est intercalé un dessin représentant une figure du cloître, S. François d'Assise, avec la note suivante : « Une statuette de Cordelier, les pieds nus posés sur un oiseau, la partie inférieure cassée : une inscription en lettres du xiv^e ou xiv^e siècle portait : S. Franciscus canonisatus fuit anno Domini MCCXXXIII, quo claustrum istud perfectum fuit » sur le ms. on lit : « Cette figure a esté copiée après une petite statue de carreau de Caen qui est au cloître du Mont-St-Michel ».

Dans la chapelle de la Vierge, au bout du cœur, il y a trois vitres avec un écartelé d'Estouteville, comme dans les chapelles précédentes ; il y a aussi deux tombeaux de carreau de Caen, l'un couché du costé de l'évangile, et l'autre à genoux sur un petit pied d'estal, élevé de 7 pieds de roy, ce pilastre et la figure sont contre la muraille du costé de l'épître ; cette dite figure est de Jean de Lamps, dernier abbé religieux, mort le 1^r déc. 1523, frère de Guillaume de Lamps, couché du costé de l'évangile. Le d. Jean fit parachever tout le cœur, scavoir depuis le haut des vitres du circuit jusqu'à la dernière ardoise de la couverture ; à la voûte il fit mettre les armes de France, celles de ceste abbaye et les siennes. Il y fit aussi faire les beaux vitraux du cœur ; il receut François 1^r roy de France dans son abaye en 1518, allant processionnellement au devant de luy en habits pontificaux. Il est à remarquer qu'en 1530, Jacques d'Anbaut fut le 2^e abé après le d. Jean de Lamps, lequel prit possession en 1513 après la mort de Jean le Venen abé évesque et conte de Lizieux, grand amonier de France et cardinal, lequel fit reculer le portrait et écusson de J. de Lamps qui estoit au grand vitrail du haut du cœur, et y fist mettre en sa place son effigie en habits de cardinal, et ses armes, vis-à-vis celles du cardinal d'Estouteville.

La figure suivante est de carreau de Caen représentant le tombeau de Guillaume de Lamps, abé du d. lieu, natif du Dauphiné, du costé de l'évangile, avec ses habits pontificaux, la mitre en teste et la crosse entre ses bras, un oreiller sous sa teste, un ange qui le soutient et un lion à ses pieds, autour il y a sept petites figures pleureuses de 17 paires de hauteur, et contre la muraille il y a un pilastre qui s'élève au-dessus du tombeau de la hauteur de 4 pieds environ, au dessus duquel il y a 2 anges debout, qui tiennent un écusson partie d'argent et de gueules, au lion de l'un et de l'autre, et au dessus est une crosse d'or. Au-dessous du grand écusson il y en a deux autres petits sur deux plaques de cuivre, qui sont pareils à l'écusson cy-dessus.

De la chapelle N. D., nous entrons dans la chapelle S. Michel, où il y a 2 écus en haut de la vitre qui porte d'or au chef étiquette de deux traits d'ar-

gent et de gueules, déjà vus en plusieurs endroits ; à gauche sont celles de l'abbaye, une vitre ou encore ces mêmes armoiries.

Après la visite des chapelles autour du cœur, nous reprenons le même tour pour déchiffrer les écussons sur la clôture du d. cœur par le dehors. Au-dessus de la porte de l'épître, écu de France orné d'une couronne ouverte à 5 fleurs de lys entières et deux demie aux deux costés, soutenu de deux anges ; au-dessus un écu coupé, au 1^{er} chargé de cinq écussons ou carreaux dossier, au second plein ; en haut de l'amortissement de la d. porte, il y a un filigrame qui règne tout autour du cœur, où sont plusieurs écus : celui qui est sur la d. porte à droite a un chevron accompagné de trois têtes de léopard ; le 2^e à gauche a trois gerbes de blé, liées par le bas. A la 2^e cloison du cœur, il y a 2 écus, le 1^{er} de France orné d'une couronne basse et non fermée, sur laquelle il y a sept feuilles d'ache avec le collier de S. Michel à 12 coquilles, entre chacune un demi-neuil et au bas S. Michel armé sur un dragon ; au 2^e écu, il y a 3 dauphins posés 2 et 1, la tête en haut tournée à droite de l'écu et au-dessus une couronne de vidame perlée au haut et au bas, et 2 rangées de perles qui la traversent ; entre ces deux écussons est le *sacrifice d'Abraham*, et au-dessus un écu de leur congrégation placé dans le filigrame.

Dans la 3^e cloison, il y a aussi 2 écus : le 1^{er} ancien à la bande chargée de 3 sautoirs à un chapeau à l'antique en lacon de mortier, d'où sort un cordon à 6 boucles de chaque costé et posées 12, 12 ; ce blason se trouve dans la voûte du cœur par dedans ; l'autre écu est à peu près le même pour les ornemens, au dedans de l'écu il y a une croix chargée de 9 peaux de vair. Entre ces deux écus il y a une grande figure du *Roy David* avec sa harpe, et au-dessus dans la suite du filigrame un écu avec un chevron chargé de 3 bezans ou tourteaux accompagnés de 3 glands à longue queue, la tête en haut, le d. écu orné d'une mitre ayant en devant une crose.

A la 4^e cloison, il y a 2 écus, dont le 1^{er} a une croix chargée de 9 peaux de vair avec le cordon de S. Michel à 10 coquilles, et derrière l'écu une ancre renversée ; l'autre écu est écartelé simplement ; entre les deux, il y a une figure d'un *Profelle*. A la 5^e cloison, il y a 2 écus carrés : le 1^{er}, écartelé au 1 et 1, 3 fleurs de lys, à la bande brochant sur les deux quartiers, au 2 et 3 d'Estouteville ; le 2^e en losange au lion rampant, entre les deux la figure d'un autre *Profelle*. A la 6^e cloison, il y a 2 écus ; le 1^{er} aux armes de l'abbaye, l'écu est orné d'une crose au dedans, et la pointe d'icelle paraît passer par dans un mitre, soutenu en haut et en bas par quatre petites figures ; la 2^e a 10 annelets posés 3, 3, 3, 1, cet écu est un cartouche à l'antique surmonté d'une crose seulement ; entre les deux est une figure de *Profelle*.

La 7^e cloison est comme la 4^e. La 8^e cloison a deux écus pareils à ceux de la 3^e, à la réserve que le droit est à gauche. La 9^e cloison a 2 écus : le 1^{er} écartelé de France et de Dauphiné avec le collier de S. Michel à 12 coquilles et neud simple ; le 2^e est de France avec une couronne de feuilles d'ache et le collier de S. Michel ; entre les deux un figure de *Profelle*, et au-dessus dans le filigrame un écu au lion rampant avec une mitre dessus le d. écu et une crose.

La 10^e cloison est peinte d'une figure de *Moyse* qui montre au peuple un serpent tortillé autour d'une colonne, et au-dessus dans le filigrame il y a un écu à une fasce surmontée en chef de 3 merlettes, avec une rose en pointe. Sur l'onzième et dernière cloison, où est l'entrée du cœur du costé de l'évangile, il y a 2 écus l'un sur l'autre ; le 1^{er} au bas a les armes de l'abbaye soutenues par

2 petits anges, et l'autre a la bordure chargée de 3 sautoirs comme ci-devant avec chapeau semblable.

Après les armes au dehors du cœur, nous avons remarqué celles du dedans, à commencer par la porte de l'épître où il y a 4 écus, 2 sur la porte et 2 dans le filigrane : les 2 premiers d'en bas sont de gueules au lion de même, cîmé d'un croissant et deux anges qui le tiennent ; nous croyons que ce sont les armes des abbés de Lamps qui ont été mal peintes ; le dessus est de gueules à la croix chargée de 9 peaux de vair. Les 2^e dans le filigrane sont : le 1^{er} écartelé au 1 et 4 à une rose, au 2 et 3 à 2 lions rampans ; le 2^e à gauche a 3 pintons ou erietes avec leurs anses posées 2 et 1 ; les 2 premiers se regardent, et le 3^e est tourné à droite. A la 2^e cloison, il n'y a que l'écu de leur congrégation qui est placé dans le filigrane. Dans la 3^e cloison, il n'y a que les armes de la d. abaye aussi dans le filigrane.

Vis à vis, de l'autre côté, qui est l'évangile, dans le dit amortissement ou filigrane, il y a le même eseu de l'abbaye. Dans la cloison suivante, qui est au-dessous, il y a dans le même amortissement 1 écu à un chevron surmonté d'une petite croix accompagnée de 3 coquilles. Dans la cloison suivante, où est la porte par où les sieurs religieux entrent du couvent dans le cœur de l'église, il y a 4 écus, dont le 1^{er} à droite est à 3 fasces de sable, accompagnées de 10 merlettes de même posées 4, 3, 2, 1, soutenu par 2 anges ; celui d'en dessus est d'Estouteville ou d'Harcourt, et sur le tout d'Orléans, déjà vu. Le 1^{er} du filigrane est d'hermines à la fasce de gueules, et le 2^e a une bordure qui a 3 lozanges, laquelle est accompagnée de 2 croissants, celui du haut montant et celui du bas renversé.

Au-dessus du grand autel, dans l'architecture de la contretable, il y a 3 écus : celui du milieu de gueules à la croix d'argent chargée de 9 peaux de vair, d'azur quoiqu'on ne puisse pas bien distinguer les couleurs ; les mêmes déjà trouvés au dehors de la clôture. Dans celui qui est à d., sont les armes de l'abbaye ; celui de g. est de sable au chevron d'argent chargé de 3 tourteaux d'azur, accompagnés de 3 glands d'or, 2 en fasce et 1 en pointe. Dans les 3 vitres au dessus de la contretable il y a plusieurs écus : celui du milieu a les armes de France, et au-dessous celles de Normandie ; sous l'écu de France un autre parti de gueules à la levrette courante d'argent, au croissant montant de même, au chef de gueules, chargé d'une croix de Jérusalem d'argent.

Dans l'autre vitre à droite, il y a aussi 3 écus, dont le 1^{er} est de gueules à la croix échiquetée d'argent et d'azur de 3 traits ; au-dessous, du même côté, il y en a un de gueules à la croix chargée de 9 peaux de vair d'azur (déjà vu). A la droite de cet écu il y en a un de MM. de Lamps, d'argent et de gueules au lion rampant de l'un et de l'autre. Dans la 3^e et dernière vitre, il y a un écu écartelé d'Estouteville et d'Harcourt, et sur le tout d'Orléans avec les ornemens déjà vus. De l'autre côté, dans la dite vitre, est l'écu d'Artus de Gossé, évêque de Coutances, de sable à 3 fasces endentées d'or. Au-dessus de l'écu d'Orléans est un autre, d'argent à la bande d'azur chargée de 3 sautoirs d'or, qu'on croit les armes du Veneur, abbé et cardinal ; les armes des Montiers sont pareilles et nous les avons trouvées en plusieurs endroits. Au haut de la voûte du cœur, dans la clef, il y a 3 écus : le 1^{er} de France, le 2^e de l'abbaye, et le 3^e est pareil à celui que nous croyons de Veneur, le chapeau y est d'augmentation.

A la grande grille ou balustrade du cœur, qui est de fer, il y a un grand ecu aussi sur une plaque de fer, écartelé au 1 et 4 d'or, au lion rampant de

gueules, armé et lampassé de même, au 2 et 3 de gueules à la fasce d'or chargée de 3 fleurs de lys de sinople, au lion naissant de même en chef, armé et couronné aussi de sinople. Dans le dit cœur, où chantent les religieux, du côté de l'évangile, il y a un très beau tableau de Michel-Ange dans lequel est un S. Michel, au bas duquel tableau il y a un grand ange qui tient devant soi un cartouche, avant un écu qui est écartelé au 1 d'argent à la croix portée de gueules cantonnée de 4 aigles éployées de sable se regardans, sur le tout d'or à 3 fasces de sable chargées de & *sic* ; au 2^e de France à l'orle de gueules componnée de 4 pièces d'argent ; au 3^e de France à la bordure de gueules, chargée de 8 besans d'argent ; au 4^e de gueules à un rais ou es-arboule d'or à 8 pointes, et au bout de chaque pointe une fleur de lys aussi d'or ; sur le tout un écu d'or à une fasce échiquetée d'or et d'argent. Et sur le tout d'or à une aigle éployée à 2 têtes de sable, couronnée d'une couronne de prince, au cordon entrelacé de nœuds et d'étoilles, au bas duquel cordon il y a une croix fleuronnée et 4 foudres aux 4 angles de la croix, le tout d'or.

Et tant sortis de l'église, nous sommes allé dans une très grande salle, nommée la salle de Souvray, où nous avons trouvé les armes de Souvray, pareilles à celles dans le dernier corps de garde ; de sable à 5 bandes d'or, au chef de gueules chargé d'une croix d'argent ; ces armes sont à droite du tableau où est son portrait, lequel est représenté sur un beau cheval, avec la différence que ces dernières sont ornées d'une grande croix de sable qui parait par derrière le d. écu, avec le cordon et la petite croix de Malte au bas et le cordon de S. Michel, et s. le d. écu il y a une couronne de marquis. Au bas de la d. salle, sur une porte, sont les armes du Cardinal de Joveuse, vues dans la 1^{re} fenêtre.

Sortant de l'église, nous sommes entrés dans le réfectoire où sont plusieurs écus dont celui de Lorraine est place au bout du d. réfectoire, à la place la plus honorable, dans le lambris ou revêtement, lequel écu est pareil à tous les autres, avec cette différence que la flèche qui traverse les 3 alérions a la pointe en bas, et dans les autres il y a une bande ou une flèche la pointe en haut, et les alérions sont en facon de merlettes, lesquelles descendent en bas ; cet écu est surmonté d'une couronne ducal avec une croix pomelée d'or au dessus de laquelle il parait y avoir en autrefois un chapeau de cardinal d'où sortent les cordons à 15 houppes 1, 2, 3, 4, 5. A la fenêtre du d. réfectoire, qui est à droite en y entrant sont les mêmes armes, à la réserve qu'au lieu du chapeau de cardinal, il y a une mitre et une crosse tournées en dehors, et au lieu du cordon et des houppes, il y a 2 palmes ; tous les ornemens sont d'or. Au-dessus sont 2 petits écus ovales d'argent, à la croix potencée d'or, cantonnée de 4 petites croix de même. Dans les 6 autres vitres du d. réfectoire il y a dans chacune 2 écus pareils à ces derniers, et de même grandeur. Au-dessus du cœur du d. réfectoire il y a une grande vitre, du côté gauche il y a un écu potencé comme ci-dessus, et dans la même vitre il y en a un autre qui porte des gueules à la levrette d'argent, laquelle est surmontée d'un croissant montant, au chef de gueules à la croix d'argent, le d. écu orné d'un cartouche, d'une couronne ducal, et environné d'une croix de Malte d'argent et du collier de Malte.

Les mêmes armes de Lorraine sont aussi dans la salle des Hostes à la grande vitre, à la porterie ou entrée du monastère, et en plusieurs autres endroits, comme dans la chambre abbatiale, où elles se trouvent sur le manteau de la cheminée et dans deux vitres avec celles de France écartelées de Dauphiné.

celles des abbés de Lamps se trouvent aussi sur un manteau de cheminée revêtu de bois percé à jour comme une espèce de filigrane.

Dans la vitre de la chambre commune ou du chapitre sont encore les armes de Godefroy de Bouillon, d'argent à la croix d'or potencée, cantonnée de 4 petites croix de même; ces mêmes armes sont en plus de cent endroits dans la 3^e abaye.

Il y a dans la d. abaye un moulin à bled que des chevaux font tourner pour moudre le d. bled, la roue d. moulin a 60 pieds de circonférence; on prétend qu'il fait autant de farine qu'un moulin à eau. Nous avons remarqué que sous le cœur de l'église il y a 12 gros piliers qui le supportent entièrement avec toute sa pesanteur et sa grandeur; cet ouvrage est digne d'admiration. cf. 236v.

II

LES DÉFENSEURS DU MONT EN 1427

Ensuit le nombre des gentilshommes, lesquels, avec le sire d'Estouteville, capitaine du Mont-St-Michel, gardèrent ladite place contre toute la puissance des Angloys, lesquels, pour lors, occupoient toute Normandie, au reste d'icelle place. Lesdits noms pris et recueillis en une huite d'armes ancienne, laquelle fut mise en l'an M III^e XXVII par lesdits gentilshommes étant audiet lieu du Mont, devant l'autel S. Sauveur, en l'abbaye dudiet lieu et y sont les noms et armes de cent-dix-neuf gentilshommes en huit lignes, dont on n'a peu, pour l'antiquité, de tous recueillir les noms ny armes. Ladite huite d'armes contient huit lignes, dont en la première n'y a que deux armes, et à chacune des autres lignes, dix-sept noms et armes, ainsi qu'il ensuit :

Tout au-dessus, sont les armes du roy Charles septiesme, seules.

Au-dessous, en la première ligne sont les armes d'Estouteville et des Pesnaux, dont n'a peu lire les noms pour l'antiquité.

En la seconde ligne : La première armoirie, G. Hamon. — Le II^e, nom et armes, de Grigny. — Le III^e, id., de Guyméné. — Le IV^e, id., Le V^e, id., Le VI^e, id., Le VII^e, id., de la Haye. Le VIII^e, id., André du Pys. — Le IX^e, id., G. de Manneville. — Le X^e, id., de Briqueville. Le XI^e, id., de Biars. — Le XII^e, id., de Folligny. — Le XIII^e, id., de La Lucerne.

Le XIV^e, id., L. Pigace. — Le XV^e, id., Le Bastard d'Asseboe. — Le XVI^e, id., G. Hé. — Le XVII^e, id., R. Roussel.

En la tierce ligne : Le premier, nom et armes, de Columbières. — Le II^e, id., Le III^e, id., — Le IV^e, id., G. de Saint-Germain. — Le V^e, id., Le VI^e, id., Le VII^e, id., Le VIII^e, id., Le IX^e, id., Le X^e, id., Daussays. — Le XI^e, id., de Verdun.

Le XII^e, id., de Helquilly. — Le XIII^e, id., de La Haye Dearru. — Le XIV^e, id., G. Pigace. — Le XV^e, id., P. d'Esquilly. — Le XVI^e, id., R. du Homme. — Le XVII^e, id., T. de Percy.

En la quarte ligne : Le premier, nom et armes, Nel. — Le II^e, id., Le III^e, id., de La Haye Huc. — Le V^e, id., J. de Nocy. — Le VI^e, id., Le VII^e, id., — Le VIII^e, id., Briqueville. — Le IX^e, id., J. d'Espas. — Le X^e, id., G. Le Prestel. — Le XI^e, id., G. de Crus. — Le XII^e, id.,

G. de La Mote. — Le XIII^e, id., M. de Plomb. — Le XIV^e, id., P. Le Gryz. — Le XV^e, id., L. de La Mote. — Le XVI^e, id., L. de La Paluelle. — Le XVII^e, id., Le Guillon.

En la quinte ligne : Le premier, nom et armes..... — Le II^e, id., de Nautret. — Le III^e, id., H. Le Gryz. — Le IV^e, id., de Hallv. — Le V^e, id., P. de Melle. — Le VI^e, id., G. de Fontenay. — Le VII^e, id., G. Le Vicomte. — Le VIII^e, id., S. de Tournebu. — Le IX^e, id., T. Honel. — Le X^e, id., H. Thesart. — Le XI^e, id., F. Hérault. — Le XII^e, id., L. de La Mote. — Le XIII^e, id., Le Bastard Pigace. — Le XV^e, id., A. de Longues. — Le XVI^e, id.,..... — Le XVII^e, id., L. de Longues.

En la sixiesme ligne : Le premier, nom et armes, de Folligny. — Le II^e, id., Anvespauls. — Le III^e, id., Le Bastard de Cromboul. — Le IV^e, id., L..... — Le V^e, id., G. Benoist. — Le VI^e, id.,..... — Le VII^e, id., P. de Vielte. — Le VIII^e, id., R. de Breccé. — Le IX^e, id., L. Hartel. — Le X^e, id., R. Glinchamps. — Le XI^e, id., R. de Bricqueville. — Le XII^e, id., G. Desmonstiers. — Le XIII^e, id., G. d'Espas. — Le XIV^e, id., E. Auber. — Le XV^e, id., E. de Marcillé. — Le XVI^e, id., E. Dorgeval. — Le XVII^e, id., L. Massire ou Masire.

En la septiesme ligne : Le premier, nom et armes, de La Maire. — Le II^e, id., R. de Nautret. — Le III^e, id., P. Bascon. — Le IV^e, id.,..... — Le V^e, id., Le Bastard de Thorigny. — Le VI^e, id., de La Champagne. — Le VII^e, id., de Bruilly. — Le VIII^e, id., P. du Moulin. — Le IX^e, id., J. Gonthier. — Le X^e, id., R. Regnier. — Le XI^e, id., R. Flambart ou Lambart. — Le XII^e, id., R. de Bailleul. — Le XIII^e, id., M..... — Le XIV^e, id., P. d'Aulecys. — Le XV^e, id., P. Guérin. — Le XVI^e, id., G. de Bourguenolles. — Le XVII^e, id., Yves Priour, Vague de Mer.

En la huitiesme ligne: Le premier, nom et armes, B. de La Mare. — Le II^e, id., H..... — Le III^e, id., S. Flambart ou Lambart. — Le IV^e, id., R. de Mons. — Le V^e, id., de Gruslé. — Le VI^e, id., J. Bastard de Gombre. — Le VII^e, id., P. Allard. — Le VIII^e, id., R. du Homme. — Le IX^e, id., L..... — Le X^e, id., S. de Saint-Germain. — Le XI^e, id., G..... — Le XII^e, id., J. de Charpentier. — Le XIII^e, id., J. de Pontfoul. — Le XIV^e, id., G. de Semilly. — Le XV^e, id., R. de Semilly. — Le XVI^e, id., R. de la Mote-Vigor. — Le XVII^e, id., J. Lebrun.

En dessous ladite hulle est escript ce qui sensuit

Ce champ d'arme icy fut faict — L'an mil III^e vingt et sept. — Où sont les armes et les noms. — D'auleurs vaillans et nobles homs. — Lesquels ont en l'obéissance — De Charles, présent roy de France — Jusques icy tenu ceste place — Par l'ayde de Dieu et la grâce. — Et de Monseigneur Sainct Michel — Prince des chevaliers du ciel — Qui a tousiours remède qu'is — A ceulx qui l'ont céans requis. — Par tout le temps de ceste guerre — Jasoit que par mer et par terre — Ladicle place ait esté gainete — Greyée et durement contrainete — Par toutes manières et voyes — Qu'ont peu adviser les Angloys — L'an dix et sept fut leur dessente — En Normandie, comme je pense. — Et n'a pas prins garde le maistre — Mettre chacun où il doit estre — Chacun a mys en tel endroiet — Comme on luy ramenteroit — Tous n'y ont pas esté d'ung temps — Et tieulx n'y sont pas cy dedens — Qui s'y portèrent vaillamment — Dieu leur doint à tous saulvement. Amen.

NOTE extraite du ms. 18.950, fonds français

Le tableau où les noms et les armes de ces chevaliers sont peints subsiste encore sur la muraille, vis-à-vis de l'autel où est à présent le trésor. Mais ce tableau est si effacé qu'on n'y connoist presque plus rien. L'on a renouvelé plusieurs armoiries par ordre de quelques gentilshommes qui ont creu trouver dans ces armoiries des titres de leur noblesse ; mais plusieurs gentilshommes, pour paroistre plus anciens qu'ils n'estoient, y ont fait peindre leurs armes et leurs noms qui n'y estoient pas auparavant. Ce qui fait que ce tableau n'a plus d'autorité qu'autant que luy en donne la pancarte en parchemin dont voicy l'extrait :

LUITTE D'ARMES

Voicy tous les noms des seigneurs qui s'y trouvent ; il y en a quelques-uns d'ajoutés, d'une écriture moderne.

Charles VII, d'Estouteville, des Pesnault, G. Hamon, de Grigny, de Guyminé, de la Humanday, de Thorigny, G. de Bordeaux, de La Haye, André du Pys, G. de Manneville, de Briqueville, de Biars, de Foligny, G. de La Luzerne, L. Pigace, Le Bastard d'Assebose, G. Hé, R. Roussel, de Colombière, du Gripel, de Beauvoir, G. de Saint Germain, P. de Tournemine, J. de Garronges, F. Piron, F. de Moncair, de Vair, d'Aussays, de Verdun, de Helquilly, de La Haye Dearru, d'Aronde d'après Masseville, G. Pigace, L. d'Esquilly, R. de Homme, P. de Percy, Nel, de Quintin, de Veyr, de La Haye-Hue, J. de Nory, P. de La Brayeux, de Roquencestre, Briqueville, J. d'Espas, G. Le Prestel, G. de Gars, L. de La Motte, G. de La Motte, L. de Plom, P. Le Gry, L. de La Palluche, L. Guillon, de Couloures, de Nautret, H. Le Grys, de Hally, F. de Mette, G. de Fontenay, G. Le Viconte, S. de Tournebu, F. Houel, H. Tesart, F. Hérault, L. de La Motte, Le Bastard Pigace, de Briqueboul, H. de Longues, L. de Cantilly, L. de Longues, de Foligny, Aux Espaulles, Le Bastard de Cromboul, L. Benoist, G. Benoist, F. Benoist, P. de Viète, R. de Breccé, L. Hartel, R. de Chinchamps, R. de Briqueville, L. des Moustiers, G. d'Espas, G. Auber, F. de Marcellé, G. d'Orgeval, L. Masire, de la Marre, R. de Nautret, P. Bascon, de Clere, Le Bastard de Thorigny, L. de La Champagne, G. de Bruilly, R. du Moulin, L. Gouhier, R. de Regnier, R. Jambart ou Flamhart, R. de Baillieu, M. de Bences, R. d'Aulceys, L. Guérin, G. de Bourguenolles, Yves Priour, Vague de Mer, B. de La Marre, H. Missard, F. Flamhart ou Jambart, G. de Mons, de Grubré, L. Bastard de Gombre, P. Allart, R. du Homme, S. de St-Germain, L. Dramart, G. Artur, L. Le Carpentier, L. de Pontfons, G. de Semilly, R. de La Mote Vigor, L. Le Brun — (CE *Histoire générale de la Normandie*, par Du Moulin, Catalogue *in-fine*, p. 51, Masseville, t. IV, p. 115.)

Les altérations et falsifications tentées ou commises sur le tableau placé dans la chapelle de St Sauveur ont été fort nombreuses. Dans une note fort intéressante, consacrée à la famille Artur de La Villarmois, M. Dubosc fournit certains détails caractéristiques sur l'une des fraudes les plus récentes. Le St de La Villarmois, descendant de Guillaume Artur, avait son escusson *de gueules à la coquille d'or au chef d'argent*, peint dans la chapelle St-Sauveur,

« Ces armes qu'on retrouve à la Bibliothèque nationale dans un manuscrit concernant le Mont-St-Michel, excitèrent en 1684 la jalousie d'un gentilhomme breton, M. Arthur de La Gibonnaye. Venant au Mont-St-Michel voir son ami et compatriote, le frère Jean Robron, il s'imagina de les faire effacer et d'y substituer les siennes, puis il retourna à Nantes où il était maître des comptes. Par suite de recours aux Maréchaux de France et après une instruction, M. de Galigny, lieutenant du roi en Normandie et gouverneur d'Avranches, ordonna que les armes des Artur de La Villamois et du Plessis qui étaient de tout temps au Mont-St-Michel, y seraient définitivement rétablies. » *Guillaume Artur*, par M. Dubosc, archiviste du département de la Manche, p. 29.

III

INVENTAIRE DES RELIQUES

Abrégé des reliques des saints dont ce monastère est enrichi selon l'ordre et la disposition des vases dans lesquels elles reposent. (D. Huynes, t. 2, p. 36, etc.)

1. Dans le premier vase sont les corps des saints Valentin et Guibert, frères martyrs.

2. Le chef Saint Innocent, compagnon de St Maurice de la légion des Thébains.

3. Deux épines de la Couronne de Nostre-Seigneur, données l'an mil trois cent onze, par Philippe-le-Bel, roy de France.

4. Un morceau très apparent de l'adorable croix de Nostre-Seigneur, donné par le susdit roi Philippe-le-Bel.

5. Une chaise dans laquelle sont plusieurs reliques de plusieurs saints, les noms desquels sont connus à Dieu seul.

6. Le corps de St Aubert, évesque d'Avranches, premier fondateur de cette église. Ce saint fut enterré en ce Mont après sa mort.

7. Son chef auquel on voit le trou que l'archange St Michel luy fit, luy apparaissant pour la troisième fois. Nous avons parlé de cela au premier traité de cette histoire. Ce trou est bien avéré par les manuscrits de ce Mont. Et de plus sur le vase dans lequel ce saint chef repose cela y est gravé.

8. Le corps de Ste Colonne, une des onze mille vierges.

9. Une partie du voile que laissa l'archange St Michel sur l'autel du Mont.

10. Une partie du marbre sur lequel le mesme archange s'apparut au Mont-Gargan. Nous avons parlé de ces deux dernières reliques au traité premier de cette histoire.

11. Une partie très apparente de l'adorable croix de Nostre-Seigneur, donnée à l'abbé Pierre le Roi par le roy Charles VI l'an 1395, avec le vase qui la contient, sur lequel sont quelques mots grecs.

12. Deux costes de St Agapit, martyr, couvertes encore de sa chair. Les fébricitans ont recours à ce saint comme aussi à St Hubert, et souvent recouvrent leur primitive santé.

13. Une coste de St Yves, prestre confesseur et advocat des pauvres, donné l'an mil trois cent soixante-trois par Charles de Chastillon duc de Bloys, comte de Penthièvre, lequel apporta cette relique nuds pieds depuis Rennes jusques en cette église.

14. Des S^{tes} Opportune et Euphrosine, vierges.
15. De St Thomas apostre et St Luc évangéliste.
16. Un bras d'argent doré dans lequel est un grand ossement du bras de Ste Agnès. Cette relique fut apportée de la chapelle du roy de Sicile par Thomas Bruyn, chevalier dudit roy, l'an mil cent quatre vingt quatre. Dans ce reliquaire il y a aussi du bras de Ste Agathe.
17. D'un bras de St Laurent, lévite et martyr. Cette relique, avec celle de St Agapit et le chef de St Innocent de la légion des Thébains, fut apportée du monastère St Benin de l'Inctuariensi, en Lombardie, diocèse de Verceil, par Suppo, septième abbé du Mont.
18. Un bras de St Aubert, évêque d'Avanches, duquel nous avons parlé cy dessus.
19. Du bois de la croix de Nostre Seigneur, de l'éponge et de sa couronne, de ses vêtements et de son berceau; du voile et des cheveux de la vierge mère de Dieu; de sainte Anne mère de la vierge; de la verge et des reliques d'Aaron prophète, de St Simon le Juste, des apostres St Pierre et St Paul, André, Jacques le Mineur, Thomas, Philippe, Barthélemy, Simon, Thadée et Luc; du vestement de St Jean l'évangéliste, des reliques des saints Innocents; des S^{ts} martyrs Estienne, Laurent, Vincent, Anastase, Adrien, Hyppolyte, Marcel, Blaise, Christophe, Justin prestre, Marie, Marthe, Cosme et Damien, Nérée, Achillée, des trois enfants, des quarante martyrs, des confesseurs Damien et Nicolas, de Ste Marie-Magdeleine, des saintes vierges Agnès, Agathe, Luce, Praxedo, Hélène, Restitue, Candide et Bibiane. Ces reliques furent envoyées en ce Mont par un pape au commencement de la fondation de cette église.
20. De St Martin, évesque de Tours, confesseur.
21. De St Eustache.
22. De Ste Agathe vierge et martyre, de St Cassien martyr, de St Malo, de Ste Péronille, de St Apollinaire, des vestements de St Jean l'évangéliste, du sépulchre de Nostre Seigneur, un doigt de St Pair, évesque et confesseur.
23. Des dents de St Nicolas, évesque de Mire, confesseur.
24. De St Barthélemy apostre et de St Sébastien.
25. Du berceau de Nostre Seigneur et des reliques des Innocents.
26. De St Marchal pape et martyr, et de St Marcial fils de Ste Félicité, De St Olave, roy et martyr.
27. De St Euxpère.
28. De St Gildas.
29. Des cheveux de la glorieuse vierge mère de Nostre Seigneur.
30. De St Estienne, premier martyr.
31. Des S^{ts} Félix et Félicien; Hyppolite, Saturnin, de Ste Marie Egyptienne, de Ste Constance, du berceau et de la robe de pourpre de Nostre Seigneur, de la table sur laquelle il célébra la Cène.
32. De la croix de Nostre Seigneur, de son sépulchre, de la crèche, du sépulchre de la Vierge Marie; des reliques de St Pierre et de St Paul apostre, des S^{ts} Cosme et Damien, des S^{tes} Marie Magdeleine et Marie Egyptienne, des S^{ts} Hyppolite, et Félix, Félicien et Saturnin, des S^{tes} Agnès et Constance.
33. Des S^{ts} Fabien et Sébastien.
34. Un doigt de St Jean Baptiste, précurseur de Nostre Seigneur.
35. Une dent du mesme saint.
36. De St Maur, abbé disciple de St Benoît, patriarche des moynes.

37. De St George martyr.
38. De la colonne à laquelle Nostre Seigneur fut attaché pour estre flagellé.
39. De saint Christophe martyr ; de Ste Hilarie et Jason son fils.
40. Un ossement du bras de St Eustache.
41. Du charbon dont St Laurent estendu sur le gril fut rostiz.
42. Les chefs sainte Suzanne et d'une des onze mille vierges.
43. De la croix de Nostre Seigneur, de la tunique de la Vierge Marie, des cheveux de Ste Marie Magdeleine, de St François patriarche des mineurs, des reliques de St Germain, de St Omer, de St Vast, de St Amand, de St Basile, de St Sulpice, de St Jacques, de St Timothée, de St Eusèbe, évesque et confesseur, de St Maurice, de St Triphon, de St Antigone, de St Rustique, de St Eleuthère, de St Richard roy d'Angleterre, des vestements sacerdotaux de St Anselme, des reliques de Ste Teele, de Ste Colombe, de Ste Félicité, et de plusieurs autres saints, ainsy qu'il appert en un billet qui est dans le vase.

47. (1). Deux costes de St Eleuther et de saint Loup, évesque de Bayeux ; des trois enfans qui furent jettiez dans la fournaise de Babilonne, de la croix de Nostre Seigneur, de sa crèche, de son sépulcre, du sépulcre de la Vierge mère de Nostre Seigneur ; de l'intule de St Jean Baptiste ; de l'huyle de St Nicolas, de l'huyle de Ste Catherine ; du baume de Nostre-Seigneur, des reliques de St Godebert, de Ste Perpetue, de St Guillaume, de St Hippolyte, de Ste Anxie, martyre ; de St Eleuther, de St Jean et St Paul, de St Martin, confesseur ; de St Christophe, martyr, de St Léon pape ; des vestements de Nostre Seigneur Jésus-Christ, des trois fontaynes de St Paul à Rome ; des Sts Gervais et Prothais martyrs ; de la chaire de Nostre Seigneur, de la colonne à laquelle il fut flagellé ; de St Eleuther pape et martyr ; de St Eustache, de St Boniface, pape ; d'une pierre sur laquelle il est tombé du sang de Nostre Seigneur ; d'une pierre sur laquelle Jésus-Christ s'appuya en priant ; des cendres de St Rustique, prestre ; des Sts Martyrs Pontian, Nérée, Achille et Pancrace.

48. L'estolle et menipule de St Eloy, évesque de Noyon. On tient par tradition que ces reliques ont esté douze cents ans en terre sans corruption. De ces ornemens de St Eloy comme aussy de toutes les reliques susdites il en fut fait un très exact mémoire l'an mil trois cens nonante six par plusieurs personnes dignes de foy. Et ces reliques ont toujours esté conservées soigneusement sur cette sainte Montagne contre la rage et fureur des Huguenots qui se bandedent contre l'honneur que les catholiques rendent aux saints amys de Dieu et à leurs saintes reliques.

Dans les vases susdits qui sont denotez par le chyphre, souvent en plusieurs il y a des reliques d'un mesme saint, et ce n'est de merveille car on les a laissez selon qu'on les trouvoit lors qu'en divers temps ce monastère a esté enrichy. Que cela suffise d'estre dit des saintes reliques en forme d'abrégé. Car qui les voudroit descrire bien au long il en faudroit composer expres un gros livre ».

De ceux qui ont fait enclasser richement les saintes reliques nommées au chapitre précédent.

1. Le vase dans lequel est le chef St Innocent pese seize mares d'argent et fut fait faire tel qu'on le voit par Oudin Bouette, natif de Rouen, religieux de ce Mont depuis l'an mil quatre cent cinquante quatre. Iceuluy en son temps fut

1 Dans le reliquaire qui est sur l'autel

soixante cinq en ces termes : Robertus abbas Montis in quodam brachio aur et argento optime parato jussit reponi reliquias sancti Laurentii scilicet et brachii quod eschinum vocatur et alia quatuor minora ossa ejusdem martiris sicuti antea reposuerat in quadam cuppa intus et extra deaurata caput sancti Innocentii socii sancti Mauricii. Predictas reliquias et partem corporis sancti Agapiti Martyris, scilicet carnem cum costis quatuor, Suppo abbas sancti Michaelis in periculo maris a monasterio sancti Benigni Fructuarensis, ubi pius fuerat abbas, et prece et precio, ad monasterium sancte Michaelis adportavit. Est autem Fructuarensis monasterium in Langobardia in episcopatu Vercedensi.

12. Oudin Bonette susdit fit faire le bras d'argent doré et orné de plusieurs pierreries dans lequel sont des reliques du bras de Saint Aubert. Nous lisons qu'auparavant il y en avait un fort beau et nous ne savons pas ce qu'il en fit (1).

13. Le mesme Oudin Bonette fit enchasser les reliques qu'un pape envoya au commencement de la fondation de cette église, et fit graver sur le vase le nom des reliques selon que s'ensuit : « In hoc Altari continentur istae reliquiae in primis de ligno Domini; de spongia et corona Christi; de vestimento et de cunabulis ejusdem, de velo et de capillis beate Marie virginis et de reliquiis beate Anne matris ejus; de virga et de reliquiis Aaron prophete, Simeonis Justii apostolorum Petri et Pauli et Andree, Jacobi Minoris, Thome, Philippii, Bartholomaei, Simonis, Thadei, Lucae; de vestimento Joannis evangeliste; de reliquiis sanctorum Innocentium; sanctorum martyrum Stephani, Laurentii, Vincentii Anastasii, Adriani, Hippolitii, Marcelli, Blasii, Christophori, Justinii presbiteri Marini, Marthae, Cosmae et Damiani, Nerei, Achillei, trium puerorum, quinquaginta martyrum, confessorum Damasii, Nicolai et sanctarum Marci, Marcellae virginum Agnetis, Agathae, Luciae, Praxedis, Helene, Cindiae, Bibiana.

Lorsque nous disons qu'Oudin Bonette fit enchasser les reliques ci dites nous n'entendons dire qu'elles n'eussent été enchassées auparavant, mais peut estre qu'elles ne l'estoient point si richement ou le vase avoit esté aliéné (2) que nous pouvons vaguement dire de plusieurs autres; car nous lisons que l'abbé Geoffroy de Servon avoit grandement enrichi d'or et d'argent la chässe de S. Aubert; et auparavant luy nous trouvons que l'abbé Robert du Mond avoit orné la mesme chässe par ces paroles qu'il dit en son supplément à Sigebert l'an mil cent cinquante huit : « Robertus abbas sancti Michaelis in periculo maris meliorans auro et argento quadam antiqua in capsula sancti Auberti episcopi invenit in ea ossa ipsius sancti, excepto capite quod per se servatur in ecclesia in vase argenteo. Invenit etiam cum eodem litteris testificantes idipsum et quadam tabulam viridis sive marmoris. Reposuit iterum corpus beati confessoris et episcopi Auberti in eadem capsula in tribus ligaturis et marmor et vetus breve cum novo, in quo indicatur sub quo anno Domini et Incarnationis et quo abbate repositum fuit tunc idem corpus. Or, nonobstant tout cela la chässe qu'on voit maintenant a esté faite par le commandement d'Oudin Bonette, cy dessus nommé.

12. Nicolas Guernon, dont nous avons déjà parlé, fit faire l'ima- l'ima doré qui tient des dents de St Nicolas et dessus sont gravez ces mots : Nicolas Guernonis prior claustralis Montis fecit hoc fieri. Il fit au- l'ima

1. 2. E. 12 Les religieux ont donné l'autel brachial honneur l'abbé de l'église, qui ne peut qu'aucunement on faisait jurer en mettant la main sur l'autel, et quelque chose d'importance. Add. de l'abbé.

grand crucifix de bois qui est au milieu de l'église et les images de Nostre Dame et de St Jean qui sont à costé.

Le 12 aoust 1647, j'ai commencé à faire l'inventaire qui suit des vases sacrés et autres ustensiles d'argenterie servant au culte divin par chacun jour en l'abbaye et monastère du Mont-St-Michel (D. Leroy);

1° Un saint cyboire avec sa patte d'argent doré et cyselé, haut de 10 poulces 1 2 jusques à l'extrémité de la croissette : la coupe et la patte de cinq poulces de diamètre chacune. Il a esté fait faire l'an 1634 par les pères de la Congrégation ;

2° Un soleil d'argent doré, cyselé, pour mettre le Très-Saint Sacrement en repos sur l'autel es jours qu'on l'expose, lequel soleil s'emmanche sur le pied d'un calice, est haut de 18 poulces. L'emchasseur où est le verre, trois poulces et 1 2 de diamètre : le rond, compris les rayons dudit soleil, six poulces aussy de diamètre ; de chascun costé d'iceluy est un S. Michel en bosse, il a esté fait faire par les pères de la Congrégation l'an 1634 ;

3° Une petite boîte où l'on met les hosties consacrées pour donner la communion aussy d'argent vermeil, le couvercle fait en pyramide sur quoy est escrit plusieurs fois *Recours à Dieu*, haute de deux poulces et demi et de deux de diamètre. Guillaume de Lamps, abbé de ce monastère, a fait faire ce vase.

Nota. — Cela n'est point escrit dessus comme j'ay dit, n'y Guillaume de Lamps l'a fait faire, qu'on sache, je me retracte par escrit pour éviter à rature. C'estoit auparavant un reliquaire ;

4° Une coupe d'argent pour servir à la communion des frères, haute de six poulces, sur laquelle est escrit ce qui suit : *Cette coupe a esté acheptée par les pères du Mont-St-Michel, 1631* ; elle est belle et assez pesante ;

5° Un calice d'argent doré et vermeil, cyselé, semé de fleurs de lys, fort beau, haut de 8 poulces 1 2, la coupe de quatre de diamètre, la patte faite à escaille de 6 1 2 aussy de diamètre, sur lequel sont douze petites figures d'esmail en plate assiette, la pataine de mesme de six poulces 1 2 de diamètre, avec un S. Esprit derrière en bosse ;

6° Un autre calice d'argent doré, cyselé, de 10 poulces de haut, la coupe de 5 1 2 de diamètre, la patte de mesme de cinq poulces 1 2 de diamètre, sous laquelle sont apposées les armes de M. de Guyse, abbé de céans. On croit pourtant qu'il n'a pas fait faire ledit calice, ains ses agents l'ayant fait racommoder les y ont fait appliquer. La pataine est de mesme avec une Resurrection en bosse derrière ;

7° Un autre calice d'argent doré, fait à l'antique, de 7 poulces 3 4 de hauteur et la coupe de 3 poulces de diamètre et la pate de 5, estant à escailles, sous laquelle est escrit : *Thomine la Tassine m'a donné à St. Michel*. Sur laquelle pate est un ecusson chargé de 9 coquilles, et la pataine de mesme, de 4 poulces et 3 quards de diamètre ;

8° Un autre calice d'argent doré et cyselé de 8 poulces de haut, la coupe de 3 poulces de diamètre et la pate de 5 ; la pataine estant aussi d'argent avec une croix d'émail, icelle de 5 poulces un tiers de diamètre ;

9° Un autre calice d'argent doré en quelques endroits, fort pesant, de neuf poulces et deux tiers de diamètre, la pate estant escaillée, de diamètre de cinq poulces et demy ; la pataine du mesme, estant de 6 poulces de diamètre avec la

figure d'un Agneau pascal. Et l'escusson des armoiries du seigneur abbé de Guise sont gravées sur la pate dudit calice. Il fut fait, par l'ordre dudit seigneur l'an 1623 :

10° Un autre calice d'argent doré en quelques endroits, de 9 poulces et un tiers de haut, la coupe de 3 poulces 1 2 de diamètre, avec la pataine de mesme, de 5 poulces 1 2 de diamètre, avec un nom de Jésus derrière :

11° Un autre calice d'argent doré en quelques endroits, de 9 poulces et un tiers de haut, la coupe de 3 poulces un tiers de diamètre, la pate de 5 poulces avec la pataine de mesme, ayant un nom de Jésus derrière, estant de cinq poulces et demy de diamètre :

12° Un autre calice d'argent doré en quelques endroits, de 8 poulces 1 2 de haut, la coupe de 2 poulces 2 3 de diamètre, la pate de 5, la pataine de mesme, de 5 poulces de diamètre, avec un nom de Jésus gravé à l'antique :

13° Un autre calice d'argent doré en quelques endroits, de 8 poulces 1 2 de haut, la coupe de trois poulces de diamètre, la pate de quatre, la pataine de mesme, de quatre et demy, avec un ancien nom de Jésus gravé :

14° Un autre calice d'argent doré en quelques endroits, de huit poulces et demy de hauteur, la coupe de quatre de diamètre, sur la pate duquel est gravé l'escusson des armoiries de notre Congrégation, et sous icelle est escrit : *Ce calice a esté achepté par les pères du Mont-St-Michel en 1631* ; sur laquelle pate est aussi une Croix de la Passion avec la pataine de mesme, de cinq poulces de diamètre, avec un nom de Jésus cyselé et doré. Il est à présent à Ardevon :

15° Une paire de buretes ou chopineaux d'argent doré vermeil et cyselé, fort grands et pesants, de six poulces de hauteur, la pate de deux poulces et demy de diamètre, sur quoy est escrit la devise de Guillaume de Lamps : *Recours à Dieu* :

16° Une autre paire de buretes d'argent doré et ciselé, de cinq poulces et demy de haut, avec les armoiries de M. l'abbé de Guise gravées au couvercle :

17° Une autre paire de buretes d'argent blanc, hautes de 9 poulces et demy fort légères :

18° Une autre paire de buretes d'argent doré en quelques endroits, hautes de quatre poulces, la pate d'un poulce et demy de diamètre. Elles sont à présent à Ardevon :

19° La boîte ou vase aux saintes huilles, d'argent doré, sur lequel est escrit : *Vas olei sacri*, 1623. Il est parlé en ce présent manuscrit comme les pères de nostre congrégation l'on fait faire. Il est de la hauteur de 4 poulces de long et large d'un et demy, en façon de dosme :

20° Une grande croix d'argent doré et esmaillée, avec deux figures de la Vierge et de S. Jean aux deux costés et deux anges sur les deux bras : icelle haute de deux pieds dix poulces, large ou estendue d'un pied et deux poulces, avec les armoiries de l'abbé Robert Jolivet sur son empatement. Cette croix est fort belle et de grand prix ; elle sert à mettre sur l'autel :

21° Une autre croix plus petite, aussi empatée pour mettre sur l'autel, d'argent doré avec la devise de l'abbé Guillaume de Lamps : *Recours à Dieu*, hante de 21 poulces et neuf de largeur ou d'estendue, son piédestail large de treze poulces ; elle est assez belle, sert aussy aux grandes festes :

22° Une autre croix d'argent doré, esmaillée de plusieurs figures plates, grandement ancienne et usée, haute environ comme la dernière cy dessus ; elle est continuellement jour et nuit sur le grand autel : ça esté autrefois une belle pièce :

23. Une autre croix d'argent doré, pour la procession, haute de deux pieds et de treize pouces de largeur ou estendue vers le croison, la pomme de quatre pouces de diamètre, sur laquelle sont des coquilles enchassées, et sur les extrémités des croisons des figures en bosse, d'un côté et de l'autre en esmail. Elle est gardée dans le Reliquaire ;

24. Une autre croix d'argent blanc, aussi pour la procession aux festes communes, haute de deux pieds, le croison large de 13 pouces avec les signes des évangélistes en bosse, d'un côté et de l'autre en esmail, fort pesante et dorée en quelques endroits ;

25. Un baston d'argent blanc, pour porter les deux croix cy dessus aux processions, haut de cinq pieds et 9 pouces, gros environ de poignée, fournoyé du fil d'argent ou petite bande sur argent, le tout plain ;

26. Un autre baston d'argent blanc cyzelé, pour le chantre avec son impériale aussy d'argent, avec un S. Michel en bosse laquelle se démonte et y fut adjoustée l'an 1643. le eulx baston haut de cinq pieds 10 pouces ;

27. Un autre baston d'argent blanc avec la masse pour le bedeau haut de trois pieds 2 pouces, Cette masse y fut adjoustée par le soin du R. P. Dom Dominique Huillard, prieur de ce monastère, l'an 1643 ;

28. Un plat d'argent doré, fort grand et fort pesant, semé en fonds de coquilles ou pommes de pins, de 11 pouces de diamètre avec la devise de l'abbé Guillaume de Lamps : *Recours à Dieu* ; lequel plat est fort beau et sert aux grandes festes au lavabo de la grande messe.

29. Un encensoir d'argent blanc fort pesant et beau, haut de 9 pouces sans les chaînes, par le milieu de 4 pouces de diamètre, long avec les chaînes, avec la boucle ou anneau de la poignée, de deux pieds trois pouces. Avec la navicule longue de cinq pouces, haute de deux et large de trois, sur laquelle l'escusson des armoiries de M. l'abbé de Guyse est gravé, quoy qu'il n'ait fourni l'argent, ains seulement les fraiz qu'il a convenu faire à mettre deux anciens encensoirs qui estoient au monastère d'ancienneté en cestuy-là. Il y a aussi un petit cuillier pour présenter l'encens. Le tout fut faict l'an 1623 ;

30. Deux grands chandeliers d'argent doré pour les acolythes, cyzelés, hauts de 18 pouces et demy, la pate de 7 de diamètre et la coupe de 6 et demy, sur lesquels est escrit la devise de l'abbé Guillaume de Lamps : *Recours à Dieu*.

31. Deux autres chandeliers d'argent blanc, cyzelés et brunis, hauts d'un pied et 3 pouces, la pate de 6 pouces de diamètre. Iceux ont esté faicts par le soin et fraiz des pères de nostre Congrégation, l'an 1643.

32. Deux autres chandeliers, aussy d'argent blanc, cyzelés et brunis, de 14 pouces de hauteur et de 6 pouces de diamètre la pate, faicts comme dessus, l'an 1643 ;

33. Deux autres chandeliers, pareillement d'argent blanc, cyzelés et brunis comme les cy-dessus, de 13 pouces de hauteur, la pate de 5 au diamètre; faicts l'an 1643 ;

34. Deux autres chandeliers d'argent doré en quelques endroits, de 13 pouces et demy de hauteur et 5 de diamètre en la pate, sur laquelle est gravé l'escusson des armes dudit seigneur abbé de Guyse ;

35. Un texte des Evangiles, couvert d'argent doré en plusieurs endroits, long d'onze pouces et large de 8, avec un Sauveur en bosse d'un côté et un crucifix de l'autre ;

36. Une coquille d'argent vermeil, fort grande, de 6 pouces de diamètre,

donnée par M. Mesgrigny, M^{re} des requestes de l'hôtel du Roy, l'an 1633. Elle pèse environ deux mares. Sur icelle sont gravées ses armoiries avec ces mots : *Volum pro domino Johanne Francisco de Mesgrigny* ;

37° Une paix d'argent doré et esmaillé, en forme ronde, sur laquelle est la devise de l'abbé Guillaume de Lamps : *Recours à Dieu*, pour montrer que c'est lui qui l'a fait faire ;

38° Des plaques d'argent en ovale, sur lesquelles sont peints sept tableaux qui s'entretiennent en forme de boette. Il y a cinq plaques de 5 poulces de long et de 3 et demy de large ; furent données à la Thresorerie de ce monastère le 10 mars, l'an 1638, par M. Pierre Berard, S^r de Brouhié, agent de M. l'abbé de Guyse en ce lieu ;

39° Une crosse ou baston pastoral, parfaitement belle et fort pesante, esmaillée et cyzelée, avec la représentation du baptême de Nostre-Seigneur par S. Jean, en bosse au milieu de l'anneau, la figure de S. Michel au dessous et six figures d'apostres d'or massif autour de la masse. Elle se desmonte à vis en... parties, ornée de pierreries et de perles fines, une des belle pièces du royaume, pèse vingt et cinq mares d'argent, suivant nos manuscrits, elle est estimée quinze mille livres tournois, elle est longue en tout de sept pieds deux poulces et demy de hauteur. Un très-expert orfèvre et lapidaire m'a dit qu'elle vaut plus de 30.000 livres, à cause de plusieurs pierres précieuses qui valent 80 ou 100 escus pièce ;

40° Une figure de S. Michel de la hauteur d'un grand homme, couvert de lames d'or ducat, laquelle est posée au-dessus du tableau du mesme S. Michel, situé en la nef de l'église de ladite abbaye, dans une niche exprès fabriquée, laquelle figure fut faite de 1.200 ducats d'or que Philippe IV, dit le Bel, roy de France, donna en offrande en ladite église, l'estant venu visiter par dévotion, l'an 1311 ;

41° Un benestier d'argent, partye bruni, l'autre cyzelé, avec son goupillon aussi d'argent faits par l'ordre du R. P. Dom Dominique Huillard, prieur des pères de la Congrégation de S. Maur en ladite abbaye, l'an 1613. Il est haut de 8 poulces, la cuve ouverte de 5 poulces et demy, cyzelé et bruni, avec des chérubins de rapport, avec son goupillon, aussi d'argent, long de 10 poulces, estant creux ;

42° Une lampe d'argent, qui est continuellement ardante devant le Très Saint Sacrement de ladite église, faite par l'ordre du seigneur abbé de Guyse l'an 1623, sur laquelle l'escusson de ses armoiries est gravé. Il l'a, toutefois, fait faire de vieilles argentières qui estoient inutiles en ladite abbaye, les chaisnettes sont aussy d'argent ; elle est haute, depuis les deux extrémités des deux anneaux du haut au bout des chaisnettes et poignée et du bas de celui par lequel on la monte et descend, de 2 pieds et 11 poulces. Et la cuve d'icelle est ouverte de 8 poulces, et la mesme cuve, sans l'anneau qui y pend au bas, est haute de six poulces et demy ;

43° Item trois belles mitres, lesquelles quoy qu'elles soient pas d'argent, je ne laisserai de les mettre en ce lieu pour ce qu'elles sont plus précieuses ou autant que si elles en estoient à cause des belles perles, pierreries et broderies. L'une fut fait faire par Richard Tostin, 21^e abbé du Mont-St-Michel, l'an 1254 ; elle est en broderie, chargée de petites perles assez rondes ; l'autre fut fait faire par Geoffroy de Servon l'an 1385, est à fonds de belles perles, enrichies de pierreries et est un peu plus belle que celle de Jolivet qui suit. Et l'autre est aussy à

fonds de belles perles et enrichie de pierreries; elle fut faite par l'ordre de Robert Jolivet, 30^e abbé de ce monastère, l'an 1111. Il y a aussi des grands pontificaux presque à toutes ces mitres et une paire de patins; le tout gardé en la Thrésorerie de ce monastère, pour monstrer combien cette abbaye estoit majestueusement deservie autrefois;

14. Rem un aigle de cuivre dans le chœur, qui sert de pulpitre, d'une belle architecture et composition sur lequel sont escripts ces mots qui suivent :

« En l'an 1488 fut donné à Mr St-Michel, pour le service et usage de cette son église, cestuy aigle par Jehan Gillain l'aîné, lors procureur de cette abbaye, Dieu luy fust pardon Amen. »

C'estoit un seculier. Toutes lesquelles choses sont dans l'église du monastère du Mont-St-Michel comme il a esté spécifié cy dessus.

Parachevé cery le 7 septembre 1617.

THOMAS LE ROY.

IV

LISTE DES EVÊQUES D'AVRANCHES (1)

- | | |
|---|---|
| 1. Nepus ou Nepos, à Concile d'Orléans en 511. | 20. Turgis ou Tragis, 1094 ÷ 1133. |
| 2. S. Sévère, v. 523. | 21. Richard I de Beaufou, 1134. |
| 3. Perpetue, à Concile d'Orléans en 533. | 22. Hebert ou Herbert I, 1139. |
| 4. Gilles, à Concile d'Orléans en 549. | 23. Richard II, de Subligny, 1152 ÷ 1153. |
| 5. S. Pair, à Concile de Paris en 557. | 24. Herbert II, 1154 ÷ 1161. |
| 6. S. Senier, 563. | 25. Achard, 1161 ÷ 1171, inhumé à La Lucerne. |
| 7. S. Leodevald ou Lieubaud, après 578. | 26. Richard III, 1171 ÷ 1182, inhumé à Avranches. |
| 8. Childold ou Childeu, v. 625. | 27. Guillaume I Burel, 1184. |
| 9. Racertram, v. 682
(cf. Bollandus place comme évêque Jean qui souscrivit au Concile de Rouen en 680) | 28. Guillaume II, de Chemillé, 1196. |
| 10. S. Aubert.
Lacune dans les diptyques épiscopaux | 29. Guillaume III Tolomée, 1198 ÷ 1210. |
| 11. Jean I, en 810. | 30. Guillaume IV Burel, 1212 ÷ 1236. |
| 12. Ansegaud, en 847, à Concile de Soissons en 853. | 31. Guillaume V, de Ste Mère-Eglise, 1236 ÷ 1252. |
| 13. Remi, « Assemblée épiscopale en 853. | 32. Richard IV, 1253, 1257. |
| 14. Walbert, à Conciles en 859 et 860.
Nouvelle lacune dans les diptyques). | 33. Guillaume VI, 1257. |
| 15. Nor- A, 990, 1017. | 34. Richard V, 1259 ÷ 1269. |
| 16. Maugis, 1022, 1026. | 35. Radulphe ou Raoul de Thieville, 1269 ÷ 1292. |
| 17. Hugues I, 1028, 1051. | 36. Geoffroy le Boucher, 1293 ÷ 1306. |
| 18. Jean II, 1060, 1067, puis archevêque de Rouen. | 37. Nicolas de Luzarches, 1306 ÷ 1311. |
| 19. Michel I (Italien), 1070 ÷ 1091. | 38. Michel II, de Pontorson, 1311 ÷ 1312. |
| | 39. Jean III, de la Mouche, 1312 ÷ 1327. |
| | 40. Jean IV, de Vienne, 1328, 1330. |

(1) Nous suivons ici la nomenclature donnée par le *Grand Châtelier*, édité 1760, t. VI, col. 467-507.

- | | |
|--|---|
| <p>41. Jean V, de Hauxfene, 1331 ÷ 1358.
 42. Fouques, 1338.
 43. Robert I de la Porte, 1359 ÷ 1379.
 44. Laurent, 1379 ÷ 1390.
 45. Jean VI, de Saint-Avil, 1391 ÷ 1442.
 46. Martin, 1442 ÷ 1452.
 47. Jean VII, 1453 ÷ 1484.
 48. Louis I, de Bourbon-Vendôme, 1485
 ÷ 1510 (réfail l'église et une partie de
 la cathédrale).
 49. Louis II Herbert, 1510 ÷ 1526.
 50. Jean VIII de Langeac, 1527.
 51. Robert II Genau, 1532 ÷ 1560.
 52. Antoine le Cirier 1560 ÷ 1575.
 53. Augustin le Cirier, 1575 ÷ 1580.
 54. Georges de Péricard, 1583 ÷ 1587.
 55. François de Péricard, 1588 ÷ 1639.</p> | <p>56. Charles Vialart, 1640 ÷ 1644.
 57. Roger d'Anmont, 1644, démissionne en
 1651 et m. 1653.
 58. Gabriel de Boislève, 1652 ÷ 1667.
 59. Gabriel-Philippe de Fronlay de Tesse
 1668 ÷ 1689.
 60. Pierre-Daniel Huet, 1689, démissionne
 en 1699.
 61. Roland-François de Kerhoen de Caillien-
 fau, 1699 ÷ 1719.
 62. César Le Blanc, 1719 ÷ 1746.
 63. Pierre-Jean Baptiste Durand de Missy,
 1746.
 64. Raymond de Dufort Lédard, 1764.
 65. Joseph-François de Malide, 1766.
 66. Pierre-Augustin Godard de Belbeuf, 1774
 1791.</p> |
|--|---|

V

INVENTAIRE DES REVENUS ET MEUBLES DE L'ABBAYE EN 1790

Suivant les ordres de l'Assemblée nationale on dressa « le procès verbal de tous les effets mobiliers et immobiliers. » Il fut dressé, le 5 mai 1790, par le procureur Anquetil et son greffier, d'Avranches, assistés du maire, Natur, et de deux officiers municipaux. L'acte est conservé aux archives nationales, F¹⁹ 607 et nous le transcrivons ici.

ARTICLE PREMIER

La ferme de la Bidonnière af. 3.600 livres. F. du manoir de Beauvoir, 700 l. Rente sur le moulin de la Coréenne, 100 l. Ferme de la dime de la paroisse des Pas, 700 l. Id. de Beauvoir, 750 l. F. de la métairie de Lirmanière, p^{re} de Huynes, 650 l. F. des dimes de la p^{re} de Huynes 1200 l. F. de la métairie de Boulnay, p^{re} de Huynes, 500 l. F. de la métairie et du manoir des Noyant, p^{re} de Macey, 750 l. F. des dimes de Macey, 80 l. Id. de Servon, 250 l. Id. de Juilley, 20 l. Id. de la p^{re} d'Argouges, 300 l. Id. de la p^{re} de Baalan-St-Jean, 150 l. Id. du Pont sous Avranches, 45 l. Id. de Biard, 100 l. La ferme, métairie et dépendances de la seigneurie de Mourault, 1.500 l. La F. des dimes de St Méloir des Ondes, 6.000 l. Id. de Cancalles, 2.400 l. Id. des métairies et dépendances de la seigneurie de Brion, 5.452 l. Rentes foncières pour le fief de Bacilly,

200 l. Rente f. due par les représentants de M. de Vicq, 45 l. F. de la métairie des Monbruns, p^{re} de Tanis, 600 l. Id. du Jardin, p^{re} de Huynes, 600 l. Id. de la Hersendièrre, p^{re} de Huynes, 700 l. Rente foncière due par M. le prieur de St-Germain Surcé, sur le d. prieuré, 75 l. Rente f. dans la p^{re} de la Croix, 10 l. Id. sur St-Planchers, 33 l.

Ferme des dîmes de Boucey, 1,630 l. Id. de Curey, 400 l. Id. de la p^{re} d'Aucey, 30 l. F. du prieuré de la Bagnette (l'Abayette), p^{re} de la Dorée, 5,000 l. R. foncière due par M. le curé de Montenay sur les dîmes de la d. p^{re} 200 l. F. du prieuré de St-Nicolas de Pontorson, af. à M. Outrequin, curé de Boucey, 220 l. Id. du prieuré de Tombelaine af. à M. Harivel 400 l. Id. du prieuré de Créan, 650 l. Id. du fief de St-Cir, près Tours, af. aux héritiers du sieur Legrand, 60 l. Id. du prieuré de Mont-Dol, 450 l. Les MM. religieux font valoir en la p^{re} d'Ardevon la maison du manoir seigneurial et autres avec les jardins et différentes pièces de terre, estimée par eux à 624 l.

Compte présenté par D. Claude Carton, célerier. La recette pendant les 4 mois de janvier, février, mars et avril monte à 14,541 l. 5 s. 6 d., y compris 1,271 l. qui étaient en dépôt au 1^{er} janvier : et la mise des 4 mois monta à 14,241 l. 15 s. 6 d., d'où excédent de 299 l. 16 s. 3 d. (signé) Natur, maire, Richard, Blin, off. municipaux.

Les religieux font valoir p^{re} d'Huynes deux herbages, 300 l. ; et p^{re} d'Ardevon les dîmes de verdage, 300 l. Sur différents baux pour euvres, toile, beurre, etc. 780 l. Ferme de parties des landes de Macey, 300 l. Les religieux font exploiter les bois de Brion de 45 arpents, 100 l. Sur les pots de vin donnés en passant les baux se montant à 28,678 l., d'où un revenu de 3,186 l. 9 s. 1 d. Les 45 articles ci-dessus total des baux, rentes foncières, dîmes, etc., montent à 41,540 l. 9 s. 1 d.

ART. 2. — *Rentes seigneuriales*

Le Mont St-Michel doit 154 l. 1 s. 3 d. La p^{re} d'Ardevon, 357 l. ; de Beauvoir 182 l. plus une rente d'environ 150 réseaux de froment : d'Huynes, 299 l. 10 s. ; de Tanis, 404 l. ; de Macey pour le fief de Noyant, 212 l. ; de Curey, 280 l. ; les fiefs et seigneurie de Ceaux, 120 l. ; la p^{re} des Pas 149 l. ; de Genet, 878 l. 15 s. 5 d. ; de Dragey, 427 l. ; de St-Michel des Loups, 1042 l. ; de Bouillon, 40 l. ; de St-Jean-le-Thomas, 287 l. D'après les registres présentés par D. J. Maurice, procureur de la d. abbaye, pour les rentes seigneuriales, il y a

environ 4.837 l. ; mais il est dû environ 2.400 l. d'arrérages : sans avoir le compte, D. Fr. Maurice, prieur, a touché plusieurs pensions dont il ne nous a rendu aucun compte. La recette générale se monte donc à 46.377 l. 13 s. 1 d.

État de l'argenterie. — 24 couverts d'argent complets, 6 cuillers à ragoût, 2 grandes cuillers à soupe, 2 paires d'huilliers, 12 cuillers à café.

État de l'argent monnayé. — Il a été présenté la somme de 299 l. 16 s. 13 d.

État de l'église. — Dans le cœur il y a un grillage en avant, un autel de bois ses moulures dorées, garny de 6 grands chandeliers et d'un beau Christ en cuivre : le sanctuaire est décoré de tapisseries antiques ; le cœur, orné d'une belle boiserie peinte en portraie, un superbe aigle en cuivre quoy que dans le gothique, un banc pour le célébrant et pour les chantres, une lampe soufflée en argent et un bénitier en cuivre, un grand tapis pour le marchepied de l'autel, 2 crédences en marbre avec pied doré, un chandelier de fer pour le cierge paschal.

La sacristie est garnie d'une boiserie antique avec les armoires nécessaires pour serrer les ornements. Il y a un ornement blanc de satin brodé d'or, comprenant 3 chapes, 1 chasuble, 2 dalmatiques, le voile de calice, étole et manipule ; un deuxième ornement blanc de drap d'or et d'argent, composé de 4 chapes, 2 chasubles, 2 dalmatiques, etc. ; un ornement rouge antique, nouvellement réparé et galonné en faux, composé de 4 chapes, 1 chasuble, 2 dalmatiques ; 1 chasuble en velours cramoisi et galon d'or, 1 chasuble de velours ciselé et galon d'or, 1 antique chasuble et 2 dalmatiques en velours cramoisi avec broderie en or ; un ornement violet en velours composé de 4 chapes, 1 chasuble, 2 dalmatiques ; 1 drap mortuaire de velours ancien ; un dé (dais) de velours cramoisi brodé en or, une écharpe de drap d'or, une chape simple de peu de valeur ; un ornement verd de velours composé de 1 chape, 1 chasuble, 2 dalmatiques ; plus une chape blanche pour le dimanche, et 3 coëssins en velours fleurs galonnés en faux ; autre ornement : 5 chasubles blanches, 3 chasubles rouges, 3 chasubles violet, 3 de différentes couleurs ; 2 tapis qui servent à l'église, dont un de velours cramoisi ; 4 chandeliers de fer, 8 petits chandeliers de cuivre en différentes chapelles, et 2 petits chandeliers au cœur.

Linges de la sacristie. — 3 belles aubes à dentelle, 3 autres de marli brodé, 1 en mousseline, 3 douzaines d'aubes communes des amicts, cordons, corporaux et nappes en quantité, des soutaines

rouges avec des aubes fines pour les enfants de cœur. Dans la tour, il y a six cloches de différentes grosseurs, et au-dessus une cloche d'orloge.

Argenterie de l'église. — Une croix d'argent doré contenant une parcelle de la vraie croix, une croix processionale d'argent, 2 chandeliers d'argent pour les enfants de cœur, un encensoir d'argent avec sa navette, un plat et burettes d'argent, un bâton de chantré d'argent, une masse pour le bedot argentée, un bénitier d'argent avec son goupillon, 5 calices dont un d'argent et 4 de vermeil avec leurs patènes, un soleil de vermeil sans pied, un saint ciboire en vermeil et 2 taxes (?) dont le dessus garny d'argent doré, une boîte d'argent pour les saintes huiles.

Le trésor. — Etant allé au trésor, nous l'avons trouvé fermé d'un beau grillage dont on nous a fait ouverture, et nous y avons trouvé les articles cy-après, une statue de S. Michel, couverte d'une feuille d'or, dont il en a été enlevé quelques morceaux de sa robe et remplacés en clinquant. Une châsse d'argent contenant les ossements de S. Aubert, le chef de S. Aubert enchassé dans un dôme de cuivre doré et argenté, un bras de S. Aubert dans un bras d'argent doré, le chef de S. Innocent dans un chef d'argent doré, une parcelle de la vraie croix dans une croix d'argent doré, deux épines de la couronne de Jésus-Christ enchassées dans un petit relicaire d'argent doré, un petit livre d'argent doré contenant un morceau de marbre du Mont-Gargan, quatre globes d'argent contenant des reliques, deux petits coffres en bois doré contenant des reliques, un vase d'argent contenant des reliques, un vase de coco enchassé dans de l'argent doré contenant des reliques, un petit candélabre d'argent doré portant des reliques, deux paix d'argent et une coupe d'argent, deux mitres garny de perles, un vase de cristal dont le pied est en forme de calice, la mitre de S. Malo garnie en perle fine, deux bras d'argent, une petite vierge d'argent, un S. Nicolas d'argent doré, un S. Yves d'argent portant un rubie considérable, deux châsses de bois doré, et une d'ébène avec un peu d'argent contenant des reliques, un coffret d'argent sur un pied de stale de même métal, avec trois autres vases remplis de reliques, et un autre garni de perles, deux châsses de bois doré contenant des reliques, la châsse de S. Gaut garnie d'argent et remplie de reliques, deux coffres de bois couvert d'argent contenant des reliques, une étole et un manipule de S. Éloy, et d'autres reliques.

De plus, nous avons remarqué dans la d. église, deux tapisseries des deux costés du cœur à l'entrée des deux costés, au bout

des stalles, plus trois devant d'autel à trois chapelles différentes, un devant d'autel à la chapelle du trésor, et un tapis sur le marche-pied de l'autel, 6 grands bancs ou cierges dans la d. église.

Bibliothèque. — Nous avons remarqué 4.819 volumes de différents formats, in-fol., in-4, in-8, in-12 et in-16, imprimés ou manuscrits, brochés ou reliés tant en maroquin et veau qu'en parchemin, tretant du sacré et du profane.

État des meubles. — Commencé par la grande chambre dite la Batiale où sept tableaux et un Christ, une commode ou sofa, 6 grands fauteuils, une douzaine de chaises et 2 petites tables à jeu.

Les chambres renferment lit, chaises, tables, etc. ; et nous ne mentionnerons ici que les objets les moins communs. L'hôtellerie : 1^{re} chambre, glace ; 2^e ch., glace ; 3^e ch., commode, petit tableau ; 5^e ch., 2 tableaux ; 7^e ch. l'apothicairerie, 2 mortiers de fonte, grand et petit, 2 coemard, une pelle et une bacinioire, un chaudron ; 8^e ch., lit, etc. Dans la chambre nommée l'Hopital : 4 lits, 3 tables, 3 prie-Dieu, etc. Dans la salle nommée Souveraine (Souvré), 1 billard sans tapis. Salle de la Porterie : 2 grands buffets, 1 table de marbre avec pied doré, 16 cheses, 3 tables, une pendule, 1 buffet, etc. Dans le Réfectoire : 7 tables, 8 tableaux, 2 armoires, une piscine à cuivre, à côté du réfectoire un branquart avec ses poids. Dans la salle des Chevaliers : 3 armoires, 1 coffre, 1 table et environ cent futs de barriques vuide, plus un tableau.

Chambre de M. Maurice, prieur : 7 cadres dorés, avec 7 estampes et verre de Bloëmes, 4 tableaux en impostes, 2 baromètres, 2 tables, 11 cheses garnie et non garnie, 1 télescope avec sa boîte, une pendule et rideaux aux croisées, 2 ch., 6 gravures avec cadre doré et verre de Boëmes, 1 tableau en imposte, un secrétaire marquetté, 3^e ch., un lit en baltaquin en indienne et rideaux de coton, 2 tables, 1 glace, 1 pendule, etc. Chambre de M. le procureur, secrétaire, 1 table avec petite glace, 1 baronette ; et dans la 2^e ch., 2 tables, une douzaine de cheses et 3 cadres dorés. Chambre de M. Ragot, sous-prieur, 4 tables. Ch. de M. Carton, cellerier, lit garni à baltaquin et courtépointe d'inguenne, 1 commode, 1 petite table à jeu, 1 tabouret, 1 secrétaire, 1 fauteuil en paille. Ch. de l'écrivain, 2 tables, fauteuil de paille. Ch. de D. Beaupin, lit en baltaquin, 1 armoire à deux battants, 1 paravent, 2 tables. Ch. de D. Grout, 1 lit en arcoffre avec rideaux en avant, 2 tables, 2 petites armoires.

Chambre de D. Dufour, un fauteuil ancien garny, 2 tables, 1 chandelier en cuivre. Ch. de D. Pissis, lit avec rideaux de coton flambé, 3 autres morceaux de rideaux, 1 tableau en imposte,

1 secrétaire, 1 petite table. Ch. de D. Vavasseur, 1 secrétaire marquete, 1 commode, 2 petites tables, 1 fauteuil peint en vers, 1 flambeau à 2 branches de cuivre. Ch. de D. Labour, petite table et prie-Dieu. Ch. de D. Luquet, 1 petite armoire, 1 prie-Dieu, 1 petite table. Ch. de D. Guéritot foux, renfermé au gouvernement, un petit lit avec un matelas et deux couvertures et traversin, une petite table et une chaise. Ch. de Jean Minois, enfant de cœur, petit lit, prie-Dieu et chandelier de cuivre. Ch. Veilloux, domestique, petite armoire avec un bureau et ses tiroirs, bibliothèque, armoire, table. Ch. de Belisse, domestique, 2 petites armoires, petite table. Autre ch. où 46 plats de fayence d'Angleterre avec 8 grands plats d'étain et une douzaine et demie d'assiettes d'étain. 6 autres chambres avec meubles ordinaires.

Cave au vin, 38 barriques de vin plaine tant rouge que blanc, une barrique dedevie d'Andaïlles et une barrique de vin de decert. Cave au cidre, 4 futs de tonnes de différente grandeur vuides, avec 18 ou 20 futs de barriques vuides. A la Roue, un vieux cable et un autre petit pour monter les provisions.

Puis on inventorie les chambres de Chevreil, domestique, du cuisinier, du suisse, une dite de l'escalier et 7 autres chambres, et l'on termine par « trois cachots où n'avons point pénétré. » Ensuite, c'est le gouvernement, avec une douzaine de chambres, renfermant les meubles courants ; et l'Exil, avec 15 chambres contenant aussi les meubles nécessaires.

Dans le grenier du dortoir, une orloge démontée servant autrefois à la tour ; et deux petites cloches dans les dortoirs, une au corps de garde, et environ 14 ou 15 paires de chenets en différentes chambres. Dans les cavots, environ 400 bouteilles de vin de lieur de différente espèce, et environ 100 bouteilles de bière. Dans la cuisine, 1 tournebroche avec 3 broches, 2 landiers, 1 chaudière de cuivre, 1 four de campagne, 7 tables, 2 bancelles, 15 castroles à main, 5 castroles à deux ances, 1 castrole ronde, 3 couvercles de castroles, 3 bre-sières, et 2 poissonnières, le tout de cuivre, une turbetière avec son couvercle, 2 passe-purée, 2 grands chaudrons d'airain, une casse à bœuf, 4 cuillers et 2 cuillers à tremper les soupes, 3 grifs, 2 paires de pinces, 2 palettes à feu, 8 timballes, 3 grandes poêles à frire et 3 petites, 2 pots, 2 pintes et 1 chopine, 8 écuelles, 15 assiettes et 5 plats le tout d'étain, 4 grands plats d'étain, une vingtaine de plats de fayence, 4 soupières de fayence, 2 cafetières de cuivre, 8 chandeliers de cuivre, et plusieurs rechauds, 8 douzaines d'assiettes de fayence de différente couleur, 5 douzaines d'assiettes de porcelaine,

2 ciot à rafraîchir le vin de taule, 12 tasses à café avec son ebarrel, 4 chandeliers à branche de cuivre argenté avec leur garniture, 3 saladiers avec 2 soupières et plusieurs verres à lièvre.

Linge. — 156 draps fins et autres, 37 douzaines 1/2 de serviettes, 2 douzaines de taies d'oreillers, 30 nappes tant pour le réfectoire que pour la salle, 57 doubliers, nappes et ronds aux environs 40 tabliers de cuisine, et 2 sommes de linge à blanchir dont nous ne savons pas le nombre. — Item une picine de cuivre dans la salle des chevaliers avec plusieurs établis à menuisiers et une baignoire de bois avec un cercle de fer, item une chaise ou voiture dans les faubourgs avec un tonneau de cidre.

Etat des dettes mobilières de la d. abays, pour être présenté à l'assemblée nationale. — A M. Henry, drapier à Avranches, 16,219 l. 14 s. 10 d. ; à M. de la Causade, m^d de vin à Bordeaux, 2,500 l. ; à M. Loullier, épicier à St-Malo, 825 l. ; à M. Dumas des Combes, négociant à Paris, pour argent prêté par obligation du 23 9^{bre} 1787 pour les besoins de la maison, 1500 l. ; à Forget, boucher de Pontorson, 600 l. ; à Georges Blin, boucher au Mont, 680 l. ; à Guerne, boulanger à Pontorson, 1600 l. ; à Jaquet, poissonnier à Charruée, 300 l. ; aux médecins, 60 l. ; à M. Natur, chirurgien, 300 l. ; à M. Anquetil, apothicaire à Pontorson, 200 l. ; à M. Maimbourg, M^d droguiste à Rouen, 188 l. ; à M. Rémy, pour chandelles, bouteilles, fayence, etc, 600 l. ; à Servestre, sellier à Avranches, 254 l. ; à Mix, commissionnaire pour différentes avances, 370 l. ; à Courain, aubergiste au Mont, pour l'atache de nos chevaux, 45 l. ; id. pour le pot et le pain de différents diners qu'il a fournis aux chartiers, 72 l. ; à Hersent, à Pontorson, par l'atache du cheval du commissionnaire, 40 l. ; à Masière, cuisinier pour 3 années de gages dont le dernier échait le 15 juillet prochain, et puis différentes avances, 1200 l. ; pour gages d'autres domestiques à échoir, 600 l. ; à M. Porée, procureur à Avranches, 2,000 l. qu'il demande pour les vacations et avances dans les différents procès que notre maison a eus au dit baillage, 2,000 l. Total 29,553 l. (Signé) F. Maurice, Ragot, Dufour, Carton.

Etat des dettes immobilières. — A M. de Chateaubault d'Assis, annuellement pour l'intérêt du capital de 1,200 l. d'un constitut fait le 4 février 1741, 540 l. ; aux héritiers de M^{me} Hoquingau pour les intérêts du constitut de 7,000 l. consenti le 22 février 1741, 315 l. Total 855 l.

Etat des pensions que la maison paye à MM. les curés. — M. le curé du Mont 700 l., d'Ardevon 700 l., Cuvy pour supplément de pension 30 l., MM. les recteurs et curés de Cancale 1400 l., St-Michel des Loups 60 l., de Genêt 50 l., de Pont sous Avranches 75 l., au

chapelain de St-Sever, pour une desserte qui se fait dans l'église cathédrale d'Avranches 50 l. Total 3,045 l.

Etat des dettes dues à la d. abbaye et échues avant le 1^{er} du présent. — La série des sommes dues pour dîmes, etc., monte à 13,891 l., dont 4,500 l. pour la dîme de Méloir, 5,000 pour M. Duval des Vallées, et pour le prieuré de la Baguette M. Duval doit 300 aunes de toiles à drap et 244 serviettes estimé 1,200 l. Plus un billet de 500 l. à prendre sur Pierre Racine de Pontorson, et un de 400 l. sur héritiers à Bacilly.

[Une note déclare qu'il y a dans les dortoirs 24 ou 26 chambres pouvant servir au logement des religieux, 8 chambres à l'hôtellerie et une au proche qui sert d'infirmierie, à l'Exil environ 40 chambres fortes dont les croisées sont grillées, au-dessus du d. Exil 7 chambres de maîtres, et 2 chambres au gouvernement].

Le procès verbal, comprenant 22 pages, se termine ainsi : « Nous n'avons point inventorié les titres et papiers du chartrier, vu que cela aurait demandé un temps considérable. D. Fr. Maurice prieur s'est chargé de la clef et nous a déclaré qu'il en répondait. » Suivent les signatures de Natur, maire, Anquetil, procureur, Leroy, greffier, Richard, Blin, officiers municipaux.

Une feuille distincte contient l'inventaire d'Ardevon et comprend ce qui était dans la cuisine, l'office, la salle à manger (boîte d'horloge, tric-trac, 5 petits cadres, 1 Christ), la grande sale de compagnie (5 petits cadres, les chambres au nombre de quinze, et l'auditoire.

Le document se termine par une déclaration spéciale de chacun des religieux. On y remarque que Ragot, en possession du prieuré de Tombelaine, et de celui de St-Etienne de Thorigni (d. du Mans) avait 57 ans, Henri Dufour 54 ans, Louis le Vasseur est dit né le 3 avril 1743, Louis Pissis avait 49 ans, Pierre Gueroult 34 ans, Fr. Beaupin 58 ans, Marie Luquet 39 ans, Pierre Latour 39 ans, et Guerit, « esprit complètement perdu », 45 ans.

Cet inventaire trouve son complément dans le procès-verbal de pesée d'argenterie du Mont, du 29 février 1790, des 6, 7, 15 et 22 déc. 1791, des 7 janvier et 19 août 1793, faite par Barbey, orfèvre à Avranches (Arch. nation. F⁹ 612².)

VI

PRIEURÈS ET CURES DÉPENDANT DU MONT

Catalogue des prieurez de cette abbaye du Mont-St-Michel (D. Huynes, t. II p. 70)

Au diocèse d'Avranches : Ste-Marie de Tombelaine ; Ste-Marie de Pontorson.

— Au diocèse de Contances : St-Germain-sur-Eure. — Au diocèse de Dol : St-Etienne de Le Mont Dol. — Au diocèse de Rennes : St-Martin de Villamer, diocèse de Mont. — Au diocèse de Cornouailles : St-Michel-de-Roquillats, dit aussi de Trevez, en la paroisse d'Ely. — Au diocèse du Mans : St-Victor, en l'abbaye de la ville. L'abbatice en la paroisse de la Dore, dit aussi Villamery. — Au diocèse de Chartres : St-Michel-de-Garvy, Haudin. — Au diocèse d'Angers : Créant, St-Symphorien ou St-Pierre, demeurant de la Roche. En l'abbaye de St-Michel-Chapelle ou prieuré St-Yves, en la paroisse de Migné. Quelques uns l'appellent de Roquillats, distance de Villamery de Dinard. En l'abbaye de Becherel, le prieuré St-Etienne. Les isles de l'évêché de Contances en l'isle de Chausay, Prieuré de Chausay. En l'isle de Gerzé, le prieuré St-Etienne. Le prieuré de l'abbaye de l'Isle. En l'Isle de Gerzé, les prieurés de la Vallée et de l'Isle.

Catalogue des livres dépendants de l'abbaye de l'Isle, lesquelles se présentent et donnent dans la chapelle de la lité d'Isle, par la pluralité des voix de l'abbé ou son vicar, ou son deservant, et des Religieux.

1. La vicairie ou cure de St-Pierre-du-Mont, présentation de l'abbaye, institution de l'abbé disposition. — 2. St-Pierre de Huvene. — St-Michel de Beaven. — 3. St-Martin d'Espes. — 4. St-Martin de Servon. — 5. St-Martin de Porsen. — 6. St-Martin d'Arles. — 7. St-Martin de Courcy. — 8. St-Pierre de Roucy. — 9. St-Martin de la Chapelle Haudin. — 10. St-Sauveur de Migné. — 11. St-Pierre de l'Isle, de cette cure dans l'abbaye donne l'abbaye contre l'abbé pour la présentation en faveur des religieux. — 12. L'église de Coligny.

Dans le doyenné de Geneslay : St-Etienne de Baillly, Haudin, abbaye de l'Isle, et l'évêque d'Angers. — 13. St-Martin de Geneslay. — 14. St-Michel de Druze. — 15. St-Michel-des-Loups. — 16. St-Pair de Surtill.

En l'évêché de Contances : 17. St-Pair. — 18. St-Planchers. — 19. St-Aubin des-Preaux. — 20. St-Etienne des-Champs. — 21. St-Georges de Condolle. — 22. St-Germain-sur-Eure. — 23. St-Martin de Lingreville. — 24. St-Martin d'Enger, en l'abbaye de Langarville. — 25. St-Pierre d'Argonges. — 26. St-Germain de Courcy, en l'abbaye de l'Isle, rendu au roi par Arthur de Gossé de la baronnie St-Pair. Les archives. — 27. L'église de Langueville, ou dit d'Isle. — 28. St-Martin de Baillly. — 29. L'église de Mesniltray. Au monastère de Contances, sous.

30. St-Omer en l'Isle de Gerzé. — 31. En l'Isle de Gerzé, St-Michel de la Vallée. — 32. St-Martin du Chasteau. — 33. St-Sauveur. — 34. St-Pierre-du-Bois.

Au diocèse de St-Malo : 35. St-Malo. — 36. St-Benoît des Ondes ou de la Marité. — 37. St-Martin de Cancale.

Au diocèse de Dol : 38. St-Pierre de St-Brodat.

Au diocèse de Rennes : 39. St-Martin de Villamer, donné par Meunier, évêque de Rennes. — 40. St-Martin de Poillev, donné par le mesme, distant de Dargy, lieu de Villamers.

Au diocèse du Mans : 41. St-Jean de l'Escheyrie ou Chevre de Capric. — 42. St-Martin de l'Isle de l'Escheyrie. — 43. St-Bertevin ou Martir de l'Isle, monastère il est dit de l'Isle saint. Le onzième de juillet, la terre de l'Isle, en l'Isle capud vallem Guidonis, sancti Bertivini, levite et martiris. — 44. St-Victor de Livaré de Livarçio. — 45. La cure de Fulgrottes de l'Isle. Les chartres posteriores sont nées de l'abbaye de Evreux.

Au diocèse d'Angers : 47. St-Pierre de Créant.

Au dioc. de Chartres : 48. St-Michel de Coheré.

Au diocèse de Bayeux : 49. Ste-Marie de Bretheville. — 50. Ste-Marie de Ercécy. — 51. Ste-Marie de Escay. — 52. St-Jean de Domjam. — 53. St-Jean des Fourneaux.

Au diocèse de Rouen : 54. St-Michel au Vieux-Marché en la ville de Rouen.

55. Outre les susdites cures, St-Aubin-des-Bois, au diocèse de Coutances appartient aussi à cette abbaye à raison des messes qu'on dit pour Catherine de Thienville, dame de Thorigny (les lettres sont en ce Mont).

Item appartient aux religieux, conjointement avec l'abbé, de présenter selon qu'il est parlé dans l'ancien martyrologe : 1^o la chapelle de St-Gilles de la Léproserie d'Ardevon ; 2^o la chapelle de Ste-Catherine de la Léproserie du Mont-Connin à Genest ; 3^o l'Hôtel-Dieu de Genest ; 4^o d'instituer et destituer librement l'administration de Notre-Dame du petit monastère de Saint-Paer. Toutes ces cures et autres bénéfices se trouvent dans l'ancien martyrologe, dit autrement R^e p. 341, 342, 343, dans le *Livre blanc* en divers endroits ; les adveus généraux rendus au roy tant de la baronnie St-Pair que des autres qui sont dans les archives. Ce qui ne se trouve dans l'un se trouve dans l'autre.

Dom du Camps a donné plus de développements à ce sujet, en y ajoutant deux chapitres « touchant les cures qui nous sont contestées ou ostées » et « des chapellenies dépendantes de ceste abbaye » Ch. XI et XII ms. d'Avranches, pp. 194, 195.

Voici quelques-uns des renseignements fournis par D. Du Camps :

La cure de Cancale, après plusieurs siècles de possession, fut abandonnée à l'évêché de St-Malo, depuis l'abbé commanditaire Jean d'Annebault. — La cure de Monildray a été échangée contre une avec l'évêque de Coutances. La cure de Montenay, en évêché du Mans est douteuse « quoique nous en ayons la donation en bonne forme. — La cure de Longueville (dioc. de Coutances) est pareillement douteuse. — La cure de Breville du même diocèse, ne l'est pas moins, ainsi que la cure de Calgey, diocèse d'Avranches. — La cure de St-Pierre-Langer fut ôtée l'an 1670 par Catherine de Thienville, dame de Thorigny, et donné au lieu le patronage de la cure de St-Aubin-du-Bois (dioc. de Coutances), avec ses appartenances à laquelle nous présentons maintenant.

La cure d'Argouges (dioc. de Coutances) est occupée par l'abbé de Marmontier, sans alternative pour ce monastère. — La cure de St-Benoît-des-Ondes (dioc. de St-Malo) est douteuse. — La cure de St-Ouen-de-Gerzay est perdue pour cette abbaye ; toute l'isle étant possédée par les hérétiques puritains. Il en est de même des cures de St-Michel de la Vallée, en l'isle de Grenezé, de Ste-Marie du Chastel, de St-Sauveur, de St-Pierre-du-Bois dans la même ile.

La chapelle de St-Gilles, dite la Léproserie d'Ardevon, est en la présentation de ce chapitre : celui qui en jouit doit estre prestre et desservir avec quatre paroisses voisines et leur administrer les sacrements, leur dire messe à défaut d'autres prestres. La chapelle de Ste-Catherine, dite la Léproserie du Mont-Connin, paroisse de Genest : elle est alternative entre ce chapitre et les paroissiens dudit Genest, en sorte pourtant que ceux-ci ne la peuvent présenter à l'entre qu'au chapitre qui la présente à qui luy plaist.

L'Hôtel-Dieu de Genest ou la chapelle de Ste-Anne est maintenant jointe avec la précédente. La chapelle de Ste-Anne, en la paroisse de St-Paer, est

tolerée en la jouissance du curé dudit lieu à cause de la modicité de sa bénéfice. On l'appelait anciennement la libre institution et destitution de l'église Notre-Dame du Petit-Monastère en la paroisse de St-Paer. — La chapelle de Moutu et de St-Agnel, en l'évêché de Tréguier et de St-Malo, dépendantes du prieuré de Roquillats au diocèse de Cornouailles en Basse-Bretagne.

Toutes ces chapelles sont de peu de revenu. Outre les bénéfices susdites, il s'en trouve plusieurs autres dans les archives, qui dépendent de l'abbaye : mais voilà ceux que j'ai pu tirer au vray. Plusieurs titres, privilèges et donations touchant cette matière ayant esté sequestres de nos chartes du temps d'Arthur Cessé, évêque de Constance et abbe commendataire de ce Mont, sans l'appuy des quels papiers l'on n'a peu se maintenir dans une entière possession de ces droits.

« Tous ceci est tiré de l'ancien martyrologe de ce monastère, du *1^{er} Etat*, qui fut composé par l'abbé Pierre Le Roy, environ l'an 1388, et le plus authentique pour tous les titres et droits de l'abbaye, de divers vieux registres et des bulles des souverains pontifes qui confirment les biens de ce lieu.

VII

REVENUS DE L'ABBAYE AU XVII^E SIECLE

Estat fidelle du revenu de la maison abbatiale du Mont St-Michel montant à 19,800 L., charges faites chacun an, faites l'an 1647.

L'an 1647, le 23^e jour d'avril, le R. P. Dom Aubert Giroult, procureur cellier de l'abbaye de Mont St-Michel me donna l'estat des termes de la maison abbatiale de ladite abbaye qu'il avoit apportée peu de temps auparavant de l'écuselliere, une des dependances d'icelle et en voyey la teneur de ce que M. de Souvres abbé présentement, en perceit par chacun an, toutes charges faites, sur les pensions des moynes, etc., etc., décimes non payées, sans aussi la taxe de Paris, laquelle, comme elle est une charge extraordinaire, n'est point censée charge.

Premièrement, donc : Les baronnies de Genest, et St-Jean le-Thomas sont affermées la somme de 4,000 livres, charges faites. Les seigneuries de Cantilles et de St-Meloir sont affermées la mesme somme de 4,000 livres, charges faites. La baronnie de St-Paer est affermée la somme de 13,500 livres, toutes charges faites. La baronnie de Bretheville-la-Pavée est affermée la somme de 3,950 livres, toutes charges faites. Les seigneuries de Doujan et de Bouthemont sont affermées la somme de 1800 livres, toutes charges faites. Somme totale de la recette, 29,500 L.

Sur quoy déduît pour les décimes ordinaires de ladite abbaye deues par chacun an à Avranches seulement et non ailleurs, 2,700 livres. Item pour la pension des moynes, en argent, 6,200 et 800 livres pour les reparations fait la somme de 7,000 livres. Somme totale des charges, 9,700 livres. Partant charges faites, décimes, pensions monachalles, reparations et autres pension des cures, rentes, etc., tout défalqué, nette et quitte, la maison abbatiale de l'abbaye du Mont St-Michel vault de rente au seigneur abbe par chacun an la somme de 19,800 livres tournois, avec le droit de présenter et commander *pleno jure* tous les prieurs dependants d'icelle. J'ay fait ce petit estat le 7^e jour de may 1647, et l'ay signé : Thomas Le Roy.

Estat fidèle de ce que doit généralement l'abbé du Mont-St-Michel à ses moynes par chascun an, fait l'an 1647.

L'an 1647 le dernier jour dudit mois d'avril, le R. P. Dom Aubert Giroult, procureur cellier des moynes de ladite abbaye du Mont-St-Michel, m'a donné un livre intitulé *l'Extrait du revenu et des charges de la maison conventuelle de ladite abbaye du Mont-St-Michel*, fait le 1^r jour de janvier 1643, d'où j'ay extrait les debts par le seigneur abbe comme s'en suit :

Premièrement *Sur le lohal de l'abbaye*. Est deub pour les pensions monachalles, par ledit seigneur abbé, aux moynes de ladite abbaye en argent par chascun an, 6,200 livres tournois payables à deux termes égaux et par moitié, sçavoir aux festes de S. Jan et Noël. Item à pareil terme pour les réparations, 800 livres.

Norsy Saint-Montrouault, qui vaut 100 livres.

Sur la baronnye de Saint-Paer. - Est deub à l'office de l'aumosnerie de ladite abbaye, le nombre de 720 ruches de froment, mesure de St Paer, faisant trois muils, chaque muils, cent trente quartiers, chascun quartier, huit ruches, chascune ruche cent douze pots et pinte mesure d'Arques ; la ruche de froment susdite estimée, bon an mal an, à 26 sols, le tout est estimé à la somme de 936 livres, lequel bled est fourni annuellement par le fermier de ladite baronnye, au terme de St-Michel en espèce pour raison du droict de l'arrière disme de la baronnye de St-Paer den audit office d'aumosnerie. Item est deub audit office de l'aumosnerie, par ledit sieur abbé, pour le redismes du village de Quéron, paroisse dudit Saint Paer, deppendant d'icelle baronnye, au terme de St-Michel, le nombre de dix-huit quartiers d'orge ou de paumelle, qui font cent quarante quatre ruches, mesure que dessus, estimée bon an mal an, la ruche à 12 sols, fait la somme de 86 livres 6 sols, ce qui se paye en espèce ou argent, à l'option des moynes. Est deub à la chapellenie des Trente cierges desservie en ladite abbaye, le nombre de cinquante et six livres de cire estimée la livre, bon an mal an, 18 sols la livre.

Sur la baronnye de Genest. - Est deub audit office de l'aumosnerie le nombre de deux cent ruches de seigle, mesure de Genest, contenant la ruche, seize pots et pinte estimée, communs ans, à 20 sols la ruche payables annuellement au jour et feste de St-Michel, par le fermier de ladite baronnye, vallant le tout 200 livres. Item audit office, mesme terme et mesure que dessus, deux cents ruches d'orge estimée la ruche avec le seigle cy-dessus, bon an mal an, à 20 sols, la ruche vallant 200 livres. Est deub à la chapellenie des Trente cierges, trente livres de cire estimées par an, à 20 sols comme dessus, par ledit fermier, au terme de St-Michel. Est deub au prieur de Tombelaine sur ladite baronnye, au terme de St-Michel, annuellement, en argent, la somme de huit livres tournois. Est deub à l'office de chanterrie, en deniers, dix-huit sols annuellement, au terme de St-Michel, payables par ledit fermier.

Sur le curse de Bréhevillle. - Est deub à l'office de l'aumosnerie, en argent, vingt liv. tournoi payables annuellement par ledit fermier d'icelle abbaye, au terme de Saint-Michel. Est deub à la chapellenie des Trente cierges, trent et sept liv. de cire, au terme de St-Michel, payables annuellement par le fermier général de ladite abbaye évaluée à 18 sols la livre. Est deub à l'office de chanterrie, au terme de St-Michel, 57 l. de cire, en argent 18 sols. Est deub à la chapellenie des Innocent de l'abbaye susdite, au terme de St-Michel, la somme de trente sols payable par ledit fermier général.

Sur Trigny et Bouleponl. — Est deub à la chapellenie des Trente clergés, 12 livres de cire vallant, bon au mal au, 18 sols la livre, payables par le fermier général au terme de St Michel. Est deub à l'office de la chantrerie, quarante sols tournois, payables par ledit fermier général, au terme de St Michel par chacun an.

Sur Saint-Meloir et Caneulle. — Est deub à la chapellenie des Trente clergés ou chantrerie, douze pots d'huile au terme de St Michel, payables par le fermier général, valant par an 18 sols le pot. Est deub aux innocents trente et six sols payables par ledit fermier général, au terme de St Michel, chacun au 1 liv. 11.

Somme totale savoir : Pour les pensions in machalles, 6,200 livres tournois. Pour les réparations en argent, 200 livres. Pour la rente des officiers et chapelains claustraux 370 l. Pour le prieur de Fombelaine 8 l. 10 s. Pour 700 ruches froment à 26 sols la ruche, 930 livres tournois. Pour 100 ruches d'orge à 12 sol la ruche, 86 livres 8 sols. Pour 200 ruches seigle et 200 ruches-orge, l'un portant l'autre à cause de la grande mesure, valant 20 sols la ruche, total 100 livres. Pour 131 livres de cire à 18 sols la livre, 124 livres 10 sols. Pour 12 pots d'huile à 18 sols le pot, 10 livres 16 sols. Somme 8,600 livres. Noix. Il nous a relâssé la terre de Montrouant pour 100 livres, pour satisfaire aux 1,200 livres accordées pour les réparations du monastère. Partant en tout 9,000 livres.

LES ÉGLISES

Il y a identité, au point de vue géographique : entre Forigny et Thorigny, Genets et Genest, Espes et les Pas, St-Brochade et St-Brochadre, Huisnes et Humes, Courmouille et Courmouilli, Carolle et Carolles, Briquabee et Briquabee, Briquerville et Briquerville ; au point de vue historique : entre Radulphe et Raoul, Nicolas Le Vitrer et Le Verrier, Montgomery et Mongomery, Tustin et Toustin ou Toustain, Tiphaine et Typhaine.

Par suite d'une transposition de mise en pages, la note 2 de la p. 205 : « La première partie... » doit être placée p. 196, à propos de l'alinéa 2. Ajoutons que parfois le déplacement de certaines planches a été causé par certains retards. Nous veillerons, dans la suite, à amender les diverses incorrections : en attendant, faisons remarquer qu'il faut lire *diuersis*, p. 179 n. l. 8 ; *les* au lieu de *leurs*, p. 186, l. 8 ; *Tiphaine*, à la légende de la planche, p. 188.



| Year | 1990 | 2000 | 2010 | 2015 |
|---------------------------|------|------|------|------|
| Population (millions) | 1.2 | 1.5 | 1.8 | 2.1 |
| GDP (billions of dollars) | 0.5 | 1.2 | 2.5 | 4.0 |
| Life expectancy (years) | 55 | 65 | 75 | 80 |

COUVERTURE : S. Michel terrassant le donjon, vers 1900. Le Mont, bleu, vert et gris. Sculpteur : Au de, le Mont, vers 1900. Sculpteur : Au de, le Mont, vers 1900.

SITES ET MŒURS

[illegible]

MONUMENTS, LE MONT-SAINT-MICHEL

| | | | |
|--------------------------------------|----|--------------------------------------|----|
| Le Mont, vue du nord | 1 | Le Mont, vue du sud | 2 |
| Le Mont, vue du sud | 3 | Le Mont, vue du sud | 4 |
| Le Mont, chemin ronde et abbaye | 5 | Le Mont, chemin ronde et abbaye | 6 |
| Le Mont, chemin ronde et abbaye | 7 | Le Mont, chemin ronde et abbaye | 8 |
| Chapelle de Saint-Aubert | 9 | Chapelle de Saint-Aubert | 10 |
| Le Mont, vestiges primitifs | 11 | Le Mont, vestiges primitifs | 12 |
| Eglise de Saint-Martin | 13 | Eglise de Saint-Martin | 14 |
| Eglise de Saint-Martin | 15 | Eglise de Saint-Martin | 16 |
| Abbatiale de Saint-Martin | 17 | Abbatiale de Saint-Martin | 18 |
| Abbatiale de Saint-Martin | 19 | Abbatiale de Saint-Martin | 20 |
| Chapelle sous le transept sud, vue | 21 | Chapelle sous le transept sud, vue | 22 |
| Le Mont, vue du sud | 23 | Le Mont, vue du sud | 24 |
| Chapelle sous le transept nord, vue | 25 | Chapelle sous le transept nord, vue | 26 |
| Plan de l'abbaye, etage interieur et | 27 | Plan de l'abbaye, etage interieur et | 28 |
| Le Mont, vue du nord | 29 | Le Mont, vue du nord | 30 |

1 Des plaques d'acier qui ont subi une traction de 1000 kg pendant une vibration d'amplitude de 0,1 mm pendant 1000 cycles. 1 1/2

11, 12, 20, 21, 22, 62, 70, 71, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

Most of the calculations of Monte Carlo and of the asymptotic to the normal distribution.

[illegible]

de manganèse et d'Avranche. L'absence de l'indicateur de la M n

A. M. Lapeere & A. Veen, in *De geschiedenis van de Nederlandse taal*, 1991

Je m'occupe de mes amis.

SCULPTURE ET RELIEFS DIVERS

| | Pages | | Page |
|--|----------|--|------|
| Chapiteau du réfectoire ancien, xiv ^e s. | 62 | S ^t Anne et la Vierge, statue pierre, | |
| L'cloître, colonnade latérale en granit. | 63 | xv ^e s., église paroissiale | 264 |
| Restes du tombeau de Robert de Tor- | | Autel de la Vierge, xviii ^e s., avec sta- | |
| qui | 66 | tues de la Vierge et de S ^t Anne | |
| Restes du tombeau de l'abbé Martin | 67 | église paroissiale | 26 |
| Découverte de fragments du tombeau | | Tombeau de Jacques de Souvray par le | |
| de l'abbé Jourdain à Tombelaine | 69 | Auguste à Paris (xiv ^e s.) | 272 |
| Détail de ces fragments de tombeau | 69 | Le petit porche sud de la cathédrale d | |
| Ecoumons du cloître, xiii ^e s. | 83, 129, | Dol, flourent | 276 |
| 191, 221, 247 et | 281 | Ecoumon de artistes | 282 |
| Le cloître, colonnade de granitelle, | | Piscine du xv ^e s. | 284 |
| avant la restauration | 84 | Tombeau présumé de l'abbé Jacques | |
| Vierge de l'abbaye de Hambye, xv ^e s. | | xv ^e s., église paroissiale | 285 |
| au Mont | 91 | Initiale en bronze sur église cathédrale | 286 |
| Tombeau de Guillaume de Lamps | | Tombeau de Vincent Roberge, architecte | |
| xv ^e s., dessin Gauguier | 100 | église paroissiale | 287 |
| L'Assomption du Sauveur, bas-relief du | | Chapelle et statue de S ^t Aubert, 1510 | 289 |
| front de la Renaissance, à Pontorson | 192 | Les quatre Évangélistes, bas-relief du | |
| Front du chœur, tête d'homme et de | | xv ^e s., à l'abbaye | 290 |
| femme | 223 | Piscine du chœur, xv ^e s. | 315 |
| Cloître, détails de frise et d'écoumon | 237 | Louis d'Estouteville, capitaine du Mont, | |
| Le Christ, fragment de statue du xiii ^e s. | 238 | statue en bronze, détruite dans l'in- | |
| Croix du cimetière du Mont avec le | | cendie du Musée d'Avranch | 327 |
| Christ et S ^t Pierre, xv ^e s. | 245 | Tombeau de l'abbé Jolivet, à Reuilly | |
| Tête du Christ, de Pitié, xvi ^e s. | 253 | des in de Guenier | 33 |
| Tombeau de Jean de Lamps, xvi ^e s., | | Tombeau d'Imbert de Balamay, à Mont | |
| dessin Gauguier | 257 | trésor, xvi ^e s. | 346 |
| Anges tenant blason, détail du tom- | | Une tombe de Claude de Balamay, | |
| beau de J. de Lamps, à l'abbaye | 257 | à Montésir, xvi ^e s. | 347 |
| Porte de sacristie sud, datée 1517 | 258 | S ^t Michel, statue en laine d'argent | |
| Église paroissiale, maître-autel du xv ^e s. | 262 | couronnée en 1877, au Mont | 370 |

OUVRAGES EN MÉTAL, CISELÉ OU FONDU

| | | | |
|--|--------|--|----------|
| Monnaies gauloises de la région | 14, 15 | Clache dite de brume, xvi ^e s. | 125 |
| Enseigne de pèlerinage, xiii ^e s. | 39 | Croix avec S ^t Michel en émail de | |
| Clache dédiée à la Vierge | 48 | laine, xv ^e s., musée du diocèse | |
| Monnaies des ducs de Normandie (à | | de Lyon | 132 |
| parler de Richard I ^{er}) | 56 | Monnaie de Philippe VI à l'effigie de | |
| Grosse et disque funéraire de Robert | | S ^t Michel | 133 |
| de Torigni | 66 | Ampoule de peletin en plomb, xv ^e s. | 134, 158 |
| Disque funéraire de l'abbé Martin | 67 | Coquilles de pèlerin en plomb | 135 |
| Sceaux de Tustin, de Jolivet et de J. | | Les signes de pèlerins, xiii ^e xv ^e s. | 141, |
| de Lamps | 87 | 149, 391 et | 392 |
| Sceau de l'ordre sous Louis XIV | 87 | Méreau de la corporation des pâtissier | |
| Armoiries de Pierre le Roy | 87 | ouilliers | 152 |
| Armoiries du Mont au xv ^e , xvi ^e et xviii ^e s. | 87, 91 | Jeton d'ouvrier trouvé au Mont en 1909 | 289 |
| Sceau de la baronnie de Saint-Pair | 91 | Monnaie de Charles VII au coin du Mont | 318 |
| Sceau du Mont au xv ^e et xviii ^e s. | 91 | Médaille de S ^t Michel frappée à Rome | 344 |
| Sceau de l'abbé de Broghe | 91 | Jeton de Collège | 364 |
| Médaille de confrérie | 91 | Monnaie frappée en 1621 | 363 |
| Armoiries de R. Jolivet | 91 | Sceau épiscopal de Mgr J. Guichet | |
| Médaille frappée en 1668 | 124 | épave de Coutances et Avranch | 380 |

MANUSCRITS, MINIATURES, etc.

| | Pages | | Pages |
|---|-------|--|-------|
| Page d'un manuscrit carolingien (Mont) | 31 | Page du commentaire de S. Augustin | |
| Autographe de reliquaire S. Aubert, | | sur la Genèse, <i>XV^e s.</i> , Avranches, . . . | 184 |
| Nouvel le Reliquaire, | 38 | Manuscrit carolingien du Mont, . . . | 193 |
| Manuscrit de l'aveugement pèlerins, ma- | | S. Michel et un moine offrent le vœu | |
| nuscrit du <i>XV^e s.</i> à la Bibliothèque | | de S. Clément, <i>XV^e s.</i> , Avranches, . . . | 198 |
| National, | 136 | S. Michel apparaissant à S. Aubert, | |
| S. Michel, S. Augustin et D. de, ma- | | manuscrit du <i>XV^e s.</i> , Avranches, . . . | 199 |
| nuscrit du <i>XV^e s.</i> , Avranches, . . . | 164 | Evêque du minist. et moines du | |
| Le Just, S. Augustin rependant l'ours, | | Mont, <i>XV^e s.</i> , Avranches (cf. p. 13) | 202 |
| manuscrit du <i>XV^e s.</i> , Avranches, . . . | 165 | Avranches et d'or du duc Richard, <i>XV^e s.</i> , | |
| S. Ambroise, manuscrit du <i>XV^e s.</i> , | | Avranches, | 204 |
| Avranches, | 167 | Lettre canonique des C. titulaires, 206, 207 | |
| Initiale de manuscrits du Mont, | | Dominicain de Brecheville, env. | |
| Avranches, | 169 | Le Richard, t. p. 45, . . . | 209 |
| Jérôme, manuscrit du <i>XV^e s.</i> , Avranches | 172 | Figures astronomiques, manuscrit 256, | |
| Le Genèse, manuscrit du <i>XV^e s.</i> , | | 302 et 303 | |
| Avranches, | 174 | Le Christ miniature du <i>XV^e s.</i> | 238 |
| S. Paul le saint le pèlerin, manuscrit | | Ouvriers construisant un pont, . . . | 276 |
| du <i>XV^e s.</i> , Avranches, | 176 | Pèlerins arrivant au Mont, <i>XV^e s.</i> , ma- | |
| | | nuscrit 178, | 372 |

GRAVURES ET DESSINS

| | | | |
|--|-----|--|----------|
| Avranches, la cathédrale, l'évêché et le | | La Baie Montoise, plan de Nicolas de | |
| compagnon lithographie, <i>XV^e s.</i> , . . . | xv | For, 1707, | 369 |
| Le Mont, gravure <i>XV^e s.</i> , | 53 | Plan du Mont, par Nicolas de For | 361 |
| Abbaye du Bec, <i>XV^e s.</i> , manuscrit, . . . | 59 | Le Mont, compart. 1, hôtel de la Roche | |
| Saint-Michel de Cornouailles, | 60 | raphie, <i>XV^e s.</i> , | 362 |
| Le Mont, gravure monumentale, . . . | 80 | Le Mont, abbaye, vue intérieure et | |
| Chevallier F. Forch de S. Michel, . . . | | superieur, p. 10, 1775, | 366, 367 |
| compagnon d'Avranches, | 220 | Portrait du cardinal de Laval-Montmor- | |
| Le Mont, gravure par Avranches, . . . | 248 | en son dernier abbé, | 368 |
| Le Mont, gravure par Avranches, . . . | | Le Mont avec prisonniers sur le rem- | |
| Le Mont, gravure par Avranches, . . . | 269 | part, dans la baie et au travail, | |
| Le Mont, gravure par Avranches, . . . | | manuscrit de 1834, lithographie, . . . | 369 |
| Le Mont, gravure par Avranches, . . . | 271 | Portrait du cardinal de Laval-Montmor- | |
| Le Mont, gravure par Avranches, . . . | | Le Brienne, abbé, | 463 |
| Le Mont, gravure par Avranches, . . . | 313 | Abbaye de Saint-Michel, du Mont et | |
| Saint-Michel, gravure par Avranches, . . | 324 | compagnon, | 437 |
| Le Mont, gravure par Avranches, . . . | 326 | Portrait d'Elie de Laval-Montmor- | |
| Le Mont, gravure par Avranches, . . . | 335 | Le Brienne, son dernier abbé, par | |
| | | par P. G. de Laval-Montmor, . . . | 463 |

MONUMENTS DE LA REGION MONTMOISE

| | | | |
|---------------------------------------|-----|---------------------------------------|-----|
| Avranches, cathédrale, évêché et com- | | Pont de Laval, église, façade sud | 421 |
| Le Mont, gravure par Avranches, . . . | 115 | Le Mont, église, façade sud, . . . | 471 |
| Le Mont, gravure par Avranches, . . . | 382 | Relevé de l'abbaye de Brecheville | 474 |
| | | Avranches, cathédrale, vue intérieure | 475 |

| | Page | | Page |
|-----------------------------------|------|--------------------------------------|------|
| Tombelaine, côté sud-ouest des | 128 | Arrière, le priuré de la nef d'épave | |
| Travaux de | 129 | Arrière, le mur de la nef d'épave | 170 |
| Tombelaine, plan général | 251 | Bâtiment principal de la nef | |
| Chapelle de la nef, mur de la nef | | Arrière, le plan de la nef | |
| Arrière, le mur de la nef | 256 | Arrière, le plan de la nef | 256 |
| Fond, le plan de la nef | 257 | Arrière, le plan de la nef | 257 |
| Fond, le plan de la nef | 258 | Arrière, le plan de la nef | 258 |
| Fond, le plan de la nef | 259 | Arrière, le plan de la nef | 259 |
| Fond, le plan de la nef | 260 | Arrière, le plan de la nef | 260 |
| Fond, le plan de la nef | 261 | Arrière, le plan de la nef | 261 |
| Fond, le plan de la nef | 262 | Arrière, le plan de la nef | 262 |
| Fond, le plan de la nef | 263 | Arrière, le plan de la nef | 263 |
| Fond, le plan de la nef | 264 | Arrière, le plan de la nef | 264 |
| Fond, le plan de la nef | 265 | Arrière, le plan de la nef | 265 |
| Fond, le plan de la nef | 266 | Arrière, le plan de la nef | 266 |
| Fond, le plan de la nef | 267 | Arrière, le plan de la nef | 267 |
| Fond, le plan de la nef | 268 | Arrière, le plan de la nef | 268 |
| Fond, le plan de la nef | 269 | Arrière, le plan de la nef | 269 |
| Fond, le plan de la nef | 270 | Arrière, le plan de la nef | 270 |
| Fond, le plan de la nef | 271 | Arrière, le plan de la nef | 271 |
| Fond, le plan de la nef | 272 | Arrière, le plan de la nef | 272 |
| Fond, le plan de la nef | 273 | Arrière, le plan de la nef | 273 |
| Fond, le plan de la nef | 274 | Arrière, le plan de la nef | 274 |
| Fond, le plan de la nef | 275 | Arrière, le plan de la nef | 275 |
| Fond, le plan de la nef | 276 | Arrière, le plan de la nef | 276 |
| Fond, le plan de la nef | 277 | Arrière, le plan de la nef | 277 |
| Fond, le plan de la nef | 278 | Arrière, le plan de la nef | 278 |
| Fond, le plan de la nef | 279 | Arrière, le plan de la nef | 279 |
| Fond, le plan de la nef | 280 | Arrière, le plan de la nef | 280 |
| Fond, le plan de la nef | 281 | Arrière, le plan de la nef | 281 |
| Fond, le plan de la nef | 282 | Arrière, le plan de la nef | 282 |
| Fond, le plan de la nef | 283 | Arrière, le plan de la nef | 283 |
| Fond, le plan de la nef | 284 | Arrière, le plan de la nef | 284 |
| Fond, le plan de la nef | 285 | Arrière, le plan de la nef | 285 |
| Fond, le plan de la nef | 286 | Arrière, le plan de la nef | 286 |
| Fond, le plan de la nef | 287 | Arrière, le plan de la nef | 287 |
| Fond, le plan de la nef | 288 | Arrière, le plan de la nef | 288 |
| Fond, le plan de la nef | 289 | Arrière, le plan de la nef | 289 |
| Fond, le plan de la nef | 290 | Arrière, le plan de la nef | 290 |
| Fond, le plan de la nef | 291 | Arrière, le plan de la nef | 291 |
| Fond, le plan de la nef | 292 | Arrière, le plan de la nef | 292 |
| Fond, le plan de la nef | 293 | Arrière, le plan de la nef | 293 |
| Fond, le plan de la nef | 294 | Arrière, le plan de la nef | 294 |
| Fond, le plan de la nef | 295 | Arrière, le plan de la nef | 295 |
| Fond, le plan de la nef | 296 | Arrière, le plan de la nef | 296 |
| Fond, le plan de la nef | 297 | Arrière, le plan de la nef | 297 |
| Fond, le plan de la nef | 298 | Arrière, le plan de la nef | 298 |
| Fond, le plan de la nef | 299 | Arrière, le plan de la nef | 299 |
| Fond, le plan de la nef | 300 | Arrière, le plan de la nef | 300 |

TABLEAUX, FRESQUES, VITRAUX, DESSINS, etc.

| | | | |
|---|-----|---|-----|
| S. Michel par le Pérugin, détail de l'Ascension, Académie de Florence | 138 | S. Michel, par fra Angelico, Vierge avec les Beaux Arts, Florence | 141 |
| La Mère de Dieu, après la Résurrection, peinture murale, exécutée par un sordain du Mont, de son voisin | 265 | S. Michel et un ange, par Fra Bartolomeo, détail, les Beaux Arts de l'Institut, de son époque | 144 |
| S. Michel par le Guide, avec l'apôtre de la même | 273 | S. Michel par Ottaviano, avec saint Simon, Florence | 146 |
| S. Michel, par Fra de la Vierge de Anagni, à Bologne, 1722 | 275 | S. Michel et l'empereur Théodose, par Rubens, à Anvers | 147 |
| Vitrail des donateurs, avec le pape Innocent du Mont | 285 | S. Michel et l'ange, par Fra Giovanni, à Turin, de Michel Ange | 148 |
| S. Michel montrant la croix à l'empereur d'Autriche, par L.-F. Laurence, musée de la Bourse | 410 | S. Michel, le Christ, saint Jean, pour une école, à l'église de la Consolation | 153 |
| S. Michel et les anges, par le même, à l'église des Fabbri de la Fraternité, à Anvers | 400 | S. Michel et les anges, par le même, à l'église de la Trinité, à Anvers | 152 |
| S. Michel, peinture murale, à l'église de la Trinité, à Anvers | 401 | S. Michel et le dragon, vitrail, à l'église de la Trinité, à Anvers | 152 |
| S. Michel, peinture de Minime, à l'église de la Trinité, à Anvers | 402 | S. Michel, peinture murale, à l'église de la Trinité, à Anvers | 153 |
| Les Anges, détail du Jugement, par le même, à l'église de la Trinité, à Anvers | 403 | Vierge, S. Michel et S. Gabriel, par le même, à l'église de la Trinité, à Anvers | 154 |
| Les Anges, détail du Jugement, par le même, à l'église de la Trinité, à Anvers | 404 | L. Ch. et S. Michel, par le même, à l'église de la Trinité, à Anvers | 155 |
| S. Michel combattant le dragon, peinture murale, à l'église de la Trinité, à Anvers | 405 | L. Ch. et S. Michel, par le même, à l'église de la Trinité, à Anvers | 156 |
| Le Christ, S. Michel et les Anges, peinture murale, à l'église de la Trinité, à Anvers | 406 | L. Ch. et S. Michel, par le même, à l'église de la Trinité, à Anvers | 157 |
| S. Michel, peinture murale, à l'église de la Trinité, à Anvers | 407 | L. Ch. et S. Michel, par le même, à l'église de la Trinité, à Anvers | 158 |
| S. Michel, peinture murale, à l'église de la Trinité, à Anvers | 408 | L. Ch. et S. Michel, par le même, à l'église de la Trinité, à Anvers | 159 |
| S. Michel, peinture murale, à l'église de la Trinité, à Anvers | 409 | L. Ch. et S. Michel, par le même, à l'église de la Trinité, à Anvers | 160 |
| S. Michel, peinture murale, à l'église de la Trinité, à Anvers | 410 | L. Ch. et S. Michel, par le même, à l'église de la Trinité, à Anvers | 161 |
| S. Michel, peinture murale, à l'église de la Trinité, à Anvers | 411 | L. Ch. et S. Michel, par le même, à l'église de la Trinité, à Anvers | 162 |

SCULPTURE HORS LE MONT

| | | | |
|---|-----|---|-----|
| S. Michel, latine, en terre cuite, xv ^e s.,
à M. Lhu d'Alain, pieux, Saint-
Michel de saint Pair | 268 | S. Michel, terre cuite, le dragon, s ^e ou
xv ^e s., d. P. de 1896, à M. Lhu d'Alain | 269 |
| S. Michel, p ^e s ^e d'Amiens, en Jura,
men. de pierre, façade de la chapelle
d'Amiens, xvi ^e s. | 397 | S. Michel, p ^e s ^e d'Amiens, en Jura,
à Bamber, s ^e ou xv ^e s. | 419 |
| S. Michel, terre cuite, le dragon, sta-
tuette, s ^e ou xv ^e s., d. P. de 1896, à M. Lhu d'Alain | | S. Michel, Cu. bronze, le dragon, s ^e ou
xv ^e s., d. P. de 1896, à M. Lhu d'Alain | |

| | Pages | | Pages |
|---|-------|---|-------|
| S. Michel (pesseur d'âmes), portail de l'église d'Ircou, de Bourges, | 422 | S. Michel, statue bois, attribué à Bernin, château Saint-Ange, | 443 |
| S. Michel et le dragon, statue, xv ^e s., église de Kermadec, de Saint-Nicolas, | 425 | S. Michel sur le château Saint-Ange, statue bronze, | 444 |
| S. Michel et le dragon, statue bois, xv ^e s., église de Lézard, de Lézard, | 429 | S. Michel au Mont Garçan, marbre, | 445 |
| S. Michel et le dragon, statue de bois, xvi ^e s., église de Lézard, de Lézard, | 431 | S. Michel, à Saint-Joseph de Pistone, Jugement de l'empereur, portail de la cathédrale de Bernin, | 450 |
| S. Michel et le dragon, église de Bourgogne, musée de Tournai, | 438 | S. Michel à l'Arsenal d'Angers, bronze, xviii ^e s., | 451 |
| S. Michel et le dragon, xv ^e s., à Grappello (Italie), | 441 | Conversion de Misselen ou avec S. Michel, xviii ^e s., à Sainte-Laure, Kiev, | 454 |

MONUMENTS HORS LE MONT

| | | | |
|--|-----|--|-----|
| Grotte du Mont-Saint-Michel, | 29 | Eglise Saint-Michel de Dijon, des xviii ^e s, | 437 |
| Hôtel de Ville de Bruxelles avec statue de S. Michel, | 187 | Abbaye de Saint-Michel du Tréport (mon. gall.), | 437 |
| Saint-Athérine de Fieffes, statue et hôtel de ville, xv ^e s., visite-spa de l'abbaye de Saint-Michel, | 333 | Saint-Michel de Carnac, tumulus et chapelle, | 455 |
| Chapelle de Saint-Michel, près Vannes, | 421 | Ancienne abbaye de Saint-Michel d'Arct, | 481 |
| Porte de Saint-Michel à Guérande, xv ^e s., | 427 | Château Saint-Ange à Rome, état ancien, dessin Marklev, | 401 |
| Château de Saint-Michel, xv ^e s., Indre, | 428 | Fête de S. Michel au Mont Garçan, gravée par Després, xviii ^e s., | 439 |
| Abbaye de Saint-Michel de Beaulieu, au xv ^e s., Indre, | 428 | Mont Saint-Ange, château et ville, | 439 |
| Eglise Saint-Michel de Sancerre, Indre, et l'abbaye, | 430 | Eglise du Mont Garçan, | 441 |
| Chapelle Saint-Michel de Beaumont, | 433 | Régence de l'ancienne abbaye des Prémontrés à Anvers, gravé par H. Cousens, | 442 |
| Eglise Saint-Michel à Beaulieu, | 441 | Intérieur de l'église de Prémontré, | 452 |
| Mont Saint-Michel, l'Aiguille, au Puy, | 445 | Château Saint-Ange, état actuel, | 443 |
| Église, l'extérieur et intérieur, | 445 | Eglise Saint-Michel à Gand, | 453 |
| Fontaine de Saint-Michel, à Paris, | 446 | Eglise Saint-Michel de Donauwen, | 459 |

DOCUMENTS D'HISTOIRE ET D'ART

| | | | |
|---|-----|---|-----|
| Le Mont-Saint-Michel, tapisserie, xv ^e s., | 28 | S. Aubert, vitrail de l'église du Mont, 1870, église paroissiale, | 460 |
| Le Mont-Saint-Michel, tapisserie, | 24 | Ancien musée paroissial, | 469 |
| Épave de la mer, de l'église de Mont-Saint-Michel, | 116 | Épave apostolique du Mont, 1898, | 470 |
| L'abbaye de Saint-Michel, | 201 | Portrait de Mgr J. Guérard, évêque de Nantes et Avranches, | 471 |
| Château de Saint-Michel, | 292 | Statue de S. Michel, | 471 |
| Tapisserie de Saint-Michel, | 298 | Statue de S. Michel, | 472 |
| Saint-Michel, | 209 | Le Mont-Saint-Michel, | 478 |

TABLE DES MATIÈRES

[illegible]

| | Pages |
|--|-------|
| XVII. S. MICHEL DANS LA CHRÉTIENNETÉ <i>(De l'époque mérovingienne à la fin du XVIII^e siècle)</i> | 129 |
| Le culte de S. Michel et ses dévotions — Fœderité la Normandie et la Bretagne; l'Orléanais, l'Anjou et la Touraine; le Centre — Limoges, Bourges, Bourdeaux, Chartre — Orléans, Le Dorât, Le Puy — et Paris — l'Est — le Bourguignon, l'Alsace — l'Alsace, la Saône. | |
| XVIII. S. MICHEL DANS LA CHRÉTIENNETÉ <i>(fin)</i> | 142 |
| L'abbaye de S. Michel-Gaul, de la Campanie — Rome — l'Alsace — monuments des œuvres d'art — les fresques et les peintures en l'honneur de S. Michel — Les autres localités de l'Italie, La Belgique, la Hollande, les bords du Rhin et l'Allemagne — l'Espagne, la Suède, l'Autriche, l'Irlande — et la Russie. | |
| XIX. LE MOULIN AUJOURD'HUI ET AUJOURD'HUI..... | 156 |
| Description du Moulin ancien du Moulin, de l'abbaye et de la tourterelle — Après la Révolution — Masure de l'abbaye, l'abbaye rendue au public — Remarques sur l'évolution des choses du Moulin et de la tourterelle — Le Moulin aujour d'hui — l'abbaye — le Moulin Saint Michel — Fêtes — nouvelles — Souvenirs — l'abbaye — la tourterelle. | |
| DOCUMENTS ANCIENS..... | 181 |
| I. Le Mon. S. Michel au Moyen Âge..... | 184 |
| II. Le Chevalier défenseur du Moulin..... | 194 |
| III. Le Chevalier de la tourterelle du Moulin..... | 197 |
| IV. Le Chevalier de la tourterelle..... | 206 |
| V. Le Chevalier de la tourterelle et l'abbaye..... | 207 |
| VI. Le Chevalier de la tourterelle et l'abbaye..... | 211 |
| VII. Le Chevalier de la tourterelle..... | 215 |
| ÉCLAIRCISSEMENTS..... | 219 |
| TABLE DES PLANCHES..... | 221 |



PLANCHE I

TOURS

—

IMPRIMERIE TOURANGELLE

20 22, Rue de la Préfecture

—

BOSSEBOEUF, L.A.
Le Mont St. Michel.

DC
801
.M83
E6

CPSIA information can be obtained at www.ICGtesting.com
Printed in the USA
BVOW060913160812

297925BV00004B/30/P



9 781175 242747



9 781175 242747